BnF Gallica

Atlas historique, ou Nouvelle introduction à l'histoire, à la chronologie et à la géographie ancienne et moderne... par [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Chatelain, Henri. Auteur du texte. Atlas historique, ou Nouvelle introduction à l'histoire, à la chronologie et à la géographie ancienne et moderne... par M. C*** (Chatelain), avec des dissertations sur l'histoire de chaque État, par M. Gueudeville... - Supplément à l'Atlas historique... par M. C*** (Chatelain), avec des dissertations sur chaque sujet, par M. H. P. de Limiers,.... 1718-1721.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Fol. 6

274

8173

ATLAS
HISTORIQUE,
OU
NOUVELLE
INTRODUCTION
A l'Hiſtoire, à la Chronologie & à la Geographie Ancienne & Moderne;

Repréſentée dans de

NOUVELLES CARTES,

Où l'on remarque l'Etabliſſement des premiers Etats & des plus anciens Empires du Monde, leur durée, leur chûte, & leurs differens Gouvernemens;

La Chronologie des Rois d'Egypte, ſelon leurs diverſes Races, depuis le commencement de la Monarchie; leurs Succeſſions Généalogiques tirées des monumens les plus authentiques : l'Hiſtoire du Commerce des Compagnies d'Occident & de toutes leurs découvertes, marquées dans des Cartes très-exactes, avec les Comptoirs & les Forts de chaque Nation, les routes des Voïageurs &c. le tout accompagné d'un nombre conſidérable d'Eſtampes & figures deſſinées & gravées d'après les Originaux, par les plus habiles Maîtres, répreſentant ce qu'il y a de plus remarquable dans la Religion, les Habillemens, uſages & productions de chaque Païs.

Par Mr. C. * * *

Avec des DISSERTATIONS ſur l'Hiſtoire de chaque Etat,

Par Mr. GUEUDEVILLE.

TOME VI.

Qui comprend l'AFRIQUE & l'AMERIQUE Septentrionale & Meridionale, tant en général qu'en particulier, l'Egypte, la Barbarie, la Nigritie, la Guinée, l'Ethiopie, le Congo, la Cafrerie & le Cap de Bonne Eſperance; le Canada ou la Nouvelle France, la Louïſiane ou le Miſſiſſipi, la Virginie, la Floride, le Mexique, le Perou, le Chili & le Breſil; avec les Iles de Madagaſcar, les Philippines, les Moluques, les Antilles & l'Ile de Ceylan.

BIBLIOTHÈQUE DU ROI (FONTAINEBLEAU)

F. N. 194.

A AMSTERDAM,
Chez L'HONORE' & CHÂTELAIN Libraires.

M. DCC. XIX.
Avec Privilege.

ATLAS
HISTORIQUE,
OU
NOUVELLE
INTRODUCTION
A l'Histoire, à la Chronologie & à la Géographie
Ancienne & Moderne;
Rédigé dans le
NOUVEL ESPRIT DES GAZETTES;
Où l'on remarque l'Etablissement des premiers Fleuves & des plus fameux
Empires de l'Univers, leur durée, leur chûte, & leurs différens Gouvernemens;
La Chronologie des Rois de Juda & d'Israël, depuis leur Séparation jusqu'à la Captivité de Babylone;
Avec des DISSERTATIONS sur l'Histoire de chaque Peuple,
Par M. GUEUDEVILLE.
TOME VI.

A AMSTERDAM,
Chez HONORÉ & CHASTELAIN Libraires.
M. DCC. XLV.
Avec Approbation.

PREFACE.

IL' eſt ſi naturel de vouloir connoître le Monde, que ce deſir a été de tous les ſiécles & de tous les Païs. Pluſieurs grands hommes en ont fait l'objet de leur plus forte paſſion, non ſeulement parmi nous & parmi nos voiſins, mais encore parmi les Peuples les plus reculez, & les Nations les plus barbares. Preſque toutes ont eu leurs Géographes : les Perſans & les Arabes n'en ont pas moins eu que les Grecs & les Latins : la Géographie de la Chine n'eſt pas moins éxacte que celle de la Grece & de l'ancienne Rome ; & il n'y a pas juſqu'aux Peruviens & juſqu'aux Sauvages du Canada, qui n'aïent leur maniére de faire des Cartes Géographiques où l'étenduë & les bornes de chaque Païs ſont marquées très-exactement.

Il y avoit tant de Deſcriptions du Monde au tems d'Auguſte, que Strabon commence la ſienne par des excuſes de ce qu'il écrivoit ſur une matiére dont tant d'habiles gens qu'il nomme avoient écrit avant lui. Ptolomée, trois ou quatre ſiécles après, fait les mêmes excuſes, comme ſi ce ſujet eût déja été épuiſé de ſon tems. Mais les grands voïages qui ſe ſont faits depuis, nous aiant découvert une bien plus grande étenduë du Monde que celle qui étoit connuë aux Grecs, aux Romains & aux Orientaux, on ne peut que ſavoir gré à ceux qui raſſemblant les découvertes les plus éxactes, nous mettent tout à la fois devant les yeux un Tableau général de l'Univers.

Tel eſt le motif qui nous a fait entreprendre cette continuation de l'*Atlas Hiſtorique*, on y verra que les Anciens ont preſque toûjours été trompez dans ce qu'ils nous ont raporté des lieux où leurs Empires ne s'étoient point étendus ; on s'y convaincra que nous n'avons pas moins d'obligations aux derniers Voïageurs, qu'à ceux qui les ont précédez, ſi l'on examine la quantité de découvertes qu'ils ont faites, tant dans le Monde que dans l'Hiſtoire de la Nature. Ce ſont eux, par exemple, qui nous ont deſabuſé de l'erreur où pluſieurs grands hommes ont été pendant longtems, que cette Partie de la Terre qui eſt au delà de notre Tropique, n'avoit pu être peuplée après le Deluge univerſel. C'eſt de ces Voïageurs que nous avons apris que la Zone Torride eſt un des plus délicieux ſéjours du Monde, & des plus peuplez d'hommes & de toute ſorte d'animaux. Enfin c'eſt à eux que nous ſommes redevables de la découverte de l'Amerique, appellée le Monde Nouveau, quoi qu'il ne ſoit pas moins ancien que l'autre, puiſqu'ils y ont trouvé des Habitans pour qui la ſurpriſe de les voir n'étoit pas une moindre nouveauté.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'examiner quelle a pu être l'origine de ces Peuples. Mon deſſein n'eſt que d'expoſer le ſujet traité dans ce dernier Volume, où le Ciel & la Terre, les Hommes & les Femmes, les Animaux & les Plantes ſont bien differens de ceux que nous voïons. On ſera dans doute ſurpris d'y trouver des Roïaumes dont les Monarques ne ſont que des Païſans, des Villes qui ne ſont faites que de Roſeaux, des Vaiſſeaux conſtruits chacun d'un ſeul arbre ; & ſur tout des Peuples qui vivent ſans ſoin, qui parlent ſans regle, qui négocient ſans écriture, qui marchent ſans habits, & dont les uns s'établiſſent dans les Riviéres, comme les poiſſons, & les autres dans des trous comme les vers, dont ils ont la nudité & preſque l'indifference. Mais on ſera ſurpris d'autant plus agréablement, que les choſes que nous raportons ſont auſſi certaines qu'elles paroîtront extraordinaires. On y lira des avantures, des établiſſemens, des guerres, des combats, des tempêtes, des naufrages, le tout ſur la foi de témoins oculaires, qui ne diſent que ce qu'ils ont vu : avec les précautions toutefois dont nous avons parlé dans la Préface du précedent Volume. Celui-ci contient l'*Afrique* & l'*Amerique*, & voici de quelle maniére ces deux grands ſujets ſont traitez.

I. Nous poſons pour fondement de l'Afrique la *Carte Géographique* du Païs, que l'on n'a pourtant point miſe à la tête par les raiſons raportées ci-devant *. Enſuite vient la *Diſſertation générale*, qui donne une idée de cette Troiſieme Partie du Monde, & qui conduit, comme dans celle de l'Aſie, à la *Diviſion* qui ſe trouve après. On rencontre tout de ſuite une *Carte Ancienne de l'Afrique*, pour y remarquer de même les divers changemens qui y ſont arrivez. Là on entre dans le Païs par une *Carte de l'Egipte, de la Nubie & de l'Abyſſinie*, qui nous donne lieu de traiter premiérement de ce qui regarde les Egiptiens. La *Succeſſion Génealogique* de leurs Rois ſuit

* *Voyez la Preface du Tome V. pag.* 11.

immédiatement la *Diſſertation* qui en parle, après quoi l'on voit l'abregé de leur Régne dans la *Chronologie Hiſtorique* qu'on en a dreſſée avec beaucoup de ſoin. De là on paſſe aux *Sources du Nil* repréſentées dans une Carte très-exacte; puis à la Ville du *Grand Caire* qui merite bien une *Diſſertation* particuliére. Enſuite viennent deux belles Planches, dont l'une repréſente tant au dedans qu'au dehors ces *Piramides* ſi vantées par les Anciens, & l'autre les *Habillemens* des Arabes & des Juifs qui ſont au Caire, avec d'autres particularitez très-capables d'amuſer agréablement le Lecteur.

On entre après cela dans la *Barbarie*, la *Nigritie*, & la *Guinée*, par une Carte de ces trois Païs. La *Diſſertation* ſur la Barbarie eſt ſuivie de la *Vûë de Tunis*, *d'Alger*, de *Gigeri*, avec la deſcription des mœurs de leurs habitans, & d'une Carte des ſingularitez curieuſes des Roïaumes de *Maroc* & de *Fez*, accompagnées des *Habillemens* tant des Hommes que des Femmes de ces Païs-là. La *Nigritie* vient après. C'eſt là qu'on s'inſtruit des mœurs de ces Peuples, dont les uſages ne ſont pas moins éloignez des nôtres que leur couleur en eſt differente; & que l'on voit avec plaiſir la répréſentation de leurs caſes ou demeures, de leurs meubles, de leur maniére de vivre, & de celles de leurs Rois bien peu diſtinguez de leurs ſujets. La *Guinée* étant plus étenduë fournit auſſi la matiére de deux *Diſſertations*. Elles ſont ſeparées par une Deſcription des *Quadrupedes*, des *Oiſeaux*, & des *Reptiles* du Païs, deſſinez ſur les lieux d'après nature, & ſuivies de la répreſentation des Forts qu'y poſſedent les *Hollandois*, les *Anglois*, & les *Danois*, afin de mêler l'utile à l'agreable, & ce qu'il y a d'Hiſtorique à ce qui eſt de pur divertiſſement.

La Carte du *Congo*, du *Monomotapa* & de la *Cafrerie* prépare à lire ce qui eſt écrit ſur ces differens Païs. On commence par l'Ethiopie & le Congo, qui, quoique moins connus que la Guinée, ne laiſſent pas de nous fournir le plan d'une aſſez belle Ville, & diverſes autres particularitez des Coûtumes de ces Indiens; & l'on finit par la Cafrerie & le *Cap de Bonne Eſperance*, dont on donne le plan & la Deſcription, auſſi bien que celle des Habits & Mœurs des *Cafres*, & de divers animaux remarquables qui ſe voïent en ce Païs-là.

Tel eſt l'ordre que nous avons ſuivi dans la deſcription de l'Afrique, ſur laquelle il ne nous reſte qu'une choſe à faire obſerver. C'eſt que toutes les Cartes dont nous avons parlé ſont dreſſées ſur les Mémoires les plus récens & les plus exacts, en ſorte que ſi l'on peut eſperer de trouver quelque part de la certitude en ces matiéres, ce ſera ſur tout dans ces Cartes nouvelles, pour leſquelles on a pris tout le ſoin qu'il a été poſſible d'y aporter. On a fait la même choſe pour celles qui regardent le Nouveau Monde.

II. Chacun ſait que l'Amerique ſe diviſe en deux parties principales dont chacune a ſous elle pluſieurs autres ſubdiviſions. C'eſt ce qu'on voit d'abord dans la *Table* qui ſe préſente, qui ſert comme d'introduction à la *Diſſertation* générale qui la ſuit. Comme notre méthode ordinaire eſt de dépouiller les Cartes par le Nord, nous commençons par l'*Amerique Septentrionale*, qui nous offre en premier lieu le *Canada*, ou la *Nouvelle France*. Ce Païs eſt ſi intereſſant par raport à la Compagnie que les François y ont établie depuis peu, qu'on ne peut trop le faire connoître, ni s'apliquer à en montrer toute l'étenduë & les avantages. C'eſt ce qu'on fait par le moïen de pluſieurs Cartes toutes differentes & très-curieuſes. La premiére contient tout le Païs en général & les découvertes qui y ont été faites. La ſeconde contient en particulier le cours du *Fleuve St. Louïs*, tiré ſur les lieux, avec les noms des *Sauvages* qui y habitent, des marchandiſes qu'on y porte & qu'on en reçoit, & des animaux, reptiles, poiſſons, inſectes, oiſeaux, arbres & fruits de differentes eſpèces qui s'y voïent. La troiſiéme repréſente les Caſtors qui font le principal commerce de ce Païs-là, leur induſtrie, la maniére de les prendre, les habillemens, habitations & maniére de vivre des Sauvages, & les Hieroglifes dont ils ſe ſervent pour tranſmettre leurs exploits à la poſterité. La quatriéme enfin, qui eſt la plus curieuſe de toutes, enferme le cours des grandes Riviéres de St. Laurent & de *Miſſiſſipi*, où l'on voit l'état préſent de la *Louïſiane*, & des Païs voiſins, le tout recueilli exprès des Mémoires les plus nouveaux qui ont été dreſſez pour l'établiſſement de la *Compagnie d'Occident*. Ces trois derniéres Cartes ſont précedées d'une *Diſſertation* générale ſur le Canada, & ſuivies d'une autre particuliére ſur la Louïſiane, tirée de ce qui en a été écrit ſur les lieux & envoïé en France depuis très-peu de tems. On peut juger par le ſoin qu'on a pris de raſſembler ainſi tout ce qu'il y a de plus ſûr & de plus nouveau, combien l'on s'eſt apliqué à rendre cet Ouvrage utile au public. Toute cette matiére eſt terminée par une répréſentation de la *Chaſſe des Caſtors*, & de diverſes particularitez très-curieuſes qui regardent les Coûtumes des Sauvages. La derniére des Cartes, dont nous venons de parler, contenant, outre la Louïſiane & le Miſſiſſipi, les terres voiſines qui apartiennent aux Anglois, il étoit bien juſte de parler enſuite de la *Virginie*, de la *Jamaïque*, de la *Nouvelle Angleterre*, des *Barmudes*, de la *Caroline* &c. C'eſt ce qu'on a fait dans une *Diſſertation* particuliére ſur ce ſujet; après quoi l'on donne une deſcription de la pêche, des habillemens & des autres uſages des Indiens de la Virginie, avec une Carte des autres Terres & Iles que les Anglois poſſedent en ce Païs-là.

Celle qui ſuit repréſente le *Mexique:* ce qui nous donne lieu de parler de ce grand Roïaume dans deux *Diſſertations* contenant tout ce qu'on peut deſirer ſur ce ſujet. La premiére eſt accompagnée d'une vûë de la Ville de même nom qui en eſt la Capitale, du grand *Temple* & des *Idoles* qu'on y voit, des *Sacrifices* qui s'y font & des autres *Superſtitions* & Coûtumes des Mexicains: & la ſeconde eſt ſuivie d'une Deſcription de l'*Iſthme de Darien*, des proprietez du Païs, de la Ville de *Panama*, à laquelle on a joint diverſes *plantes* curieuſes, les *oiſeaux* & les *poiſſons* les plus rares qui ſe trouvent dans la Nouvelle Hollande.

Les deux Ameriques n'étant ſeparées que par cet Iſthme, il nous conduit naturellement dans celle que l'on nomme *Meridionale*, à laquelle nous n'avons pas cru pouvoir mieux préparer le Lecteur, qu'en lui mettant devant les yeux une *Carte très-curieuſe de la Mer du Sud*, repréſentée en quatre feuil-

feuilles, contenant des remarques nouvelles & très-utiles non seulement sur les *Ports* & *Iles* de cette Mer, mais aussi sur les principaux Païs des deux Ameriques, avec les noms & la route des Voïageurs par qui la découverte en a été faite, le tout pour rappeler en gros le souvenir de ce qui a été dit en détail auparavant, & pour préparer à l'intelligence des *Dissertations* suivantes.

La premiére qui se rencontre traite de l'*Amerique Meridionale* & du *Perou*. Elle est suivie d'une Carte particuliére de la *Terre-ferme du Perou*, du *Bresil* & du *Païs des Amazones*, ce qui nous donne lieu d'en parler encore dans une seconde *Dissertation*, accompagnée d'une *Carte* du Perou seul, du plan de la Ville de *Lima* qui en est la Capitale, & d'une description des plantes, des animaux, & des autres choses qu'on y voit, avec l'habillement des Hommes & Femmes Espagnols qui y demeurent. La Carte du *Paraguay*, du *Chili* & du *Détroit de Magellan* qui vient aprés, prépare à la *Dissertation* dont elle est suivie, qui roule particuliérement sur le *Chili* & le *Bresil*. Et c'est par là que nous finissons la Description de l'Amerique.

Cependant pour ne rien laisser à desirer à la curiosité du Lecteur, nous n'avons pu nous résoudre à le priver de la Description des Iles. Dans l'impossibilité de les renfermer toutes ici, puisque cette seule matiére pourroit fournir un juste Volume, nous avons choisi les principales, & nous commençons par celle de *Madagascar*. La *Dissertation* qui en parle est précedée d'une *Carte* de cette Ile, où l'on en voit la description & diverses particularitez curieuses de ses Habitans. Ensuite vient une *Dissertation* sur les *Philippines* & sur les *Molucques*, suivie d'une Carte des *Antilles Françoises* & des *Iles voisines*, dressée sur des Mémoires manuscrits envoïez en France tout nouvellement. C'est de quoi est tirée la matiére de la *Dissertation* sur les *Antilles*, à laquelle deux Cartes très-curieuses servent d'accompagnement. L'une contient diverses particularitez de l'*Ile St. Christophle* & de la Province de Bemarains; & l'autre une Description des Plantes, Arbres, Animaux, & Poissons des Antilles, avec les Mœurs des Sauvages qui s'y trouvent, & la maniére dont on fait le Sucre. Enfin ce dernier Volume est terminé par une *Dissertation* sur l'*Ile* de *Ceylan*, où l'on décrit l'état présent des Hollandois, après avoir parlé de la maniére dont ils s'y établirent.

De tout ce qui a été dit, on peut aisément recueillir que nous n'avons rien négligé pour nous instruire exactement de ce qui regarde chaque Païs. Nous en raportons tout ce qu'il en faut savoir selon le but que l'on s'est proposé dans cet Ouvrage. Nous traitons du Commerce de chaque lieu; & non seulement nous en parlons dans chaque Dissertation, autant que la matiére en est susceptible, & que nos lumieres nous l'ont pu permettre; mais nous avons eu soin de marquer sur la plûpart de nos Cartes les principales Places où il se fait, les Comptoirs de chaque Nation, les routes qu'il faut tenir pour y aller, que nous avons souvent accompagnées de listes des marchandises, de leur valeur, de leur échange, de la maniére de les transporter, des précautions qu'il faut prendre dans ces voïages, & quelquefois même des monnoïes qui y ont cours, autant qu'il nous a été possible de les connoître.

C'est ainsi que la Géographie jointe à l'Histoire est utile à toute sorte de gens. On y aprend la Religion aussi bien que le Negoce, on s'y instruit dans la Guerre aussi bien que dans la Politique & dans les Negociations. N'est-ce point, comme l'a judicieusement remarqué un Auteur moderne, en examinant en détail les Nations differentes situées sous des climats opposez, sous des Gouvernemens si contraires, dont les caracteres & le genie sont encore plus variez que les visages, que l'on conclud qu'une Religion qui les unit dans la même croïance ne peut venir que de Dieu? Il n'est pas au pouvoir de l'homme de rassembler ainsi les esprits. Il ne sauroit y avoir de convention générale & unanime entre l'Asiatique & l'Americain, non plus qu'entre l'Africain & l'Européen, sur des choses qu'une Nation n'a point d'intérêt de persuader à l'autre, & que celle-ci auroit même tout lieu de rejetter, pour se distinguer de ses voisins autant par la diversité de Religion que par la difference du Gouvernement. D'où il s'ensuit que quand on voit la Religion Chrétienne portée parmi ces Peuples Barbares, & embrassée par tant de Nations élevées dans des prejugez tout differens, on ne peut s'empêcher de reconnoître qu'elle a Dieu même pour principe, & que s'il permet qu'elle soit alterée en quelques endroits par le mélange des superstitions, c'est pour porter les hommes à s'éclairer de plus en plus, & à s'instruire dans sa Parole du véritable Culte qu'il faut lui rendre.

A l'égard du Commerce on ne peut nier qu'il ne se soit extrémement perfectionné par la Navigation, partie essentielle de la Géographie. Les marchandises des Indes nous venoient autrefois par la Mer Rouge: elles étoient déchargées à Suez, d'où l'on avoit l'embaras de les faire transporter par terre au Caire & de là à Alexandrie, où les Venitiens les alloient charger pour les distribuer ensuite par toute l'Europe. Mais la Géographie nous a apris un chemin plus facile & de moindres fraix, en faisant doubler à nos Vaisseaux le Cap de Bonne Espérance, & nous montrant par là une route directe pour aller aux grandes Indes. C'est la même Science, jointe à l'Histoire naturelle de chaque Païs, qui nous en aprend les diverses proprietez, laquelle par le moïen des Canaux & des Riviéres qu'elle nous découvre, nous enseigne à transporter les marchandises & les denrées d'une Province où elles sont communes, en une autre où leur rareté les fait plus rechercher. C'est elle, qui par la nature des climats qu'elle nous fait distinguer, nous instruit aussi de la qualité differente des Terroirs, de leur abondance ou de leur sterilité, des productions qui leur sont communes ou de celles qui leur manquent, & des moïens de compenser la pauvreté des uns par la richesse & la fertilité des autres. C'est elle qui nous montre les lieux les plus propres à y fixer de nouvelles habitations, & qui a guidé tant de malheureux Refugiez à chercher dans des terres éloignées un azile favorable à leur fuite.

On y aprend la guerre par la connoissance exacte qu'elle nous donne des lieux où les Armées sont en présence, de leurs campemens, de leurs marches, des places qu'elles doivent attaquer ou défendre, & des quartiers où elles peuvent prendre leurs rafraîchissemens. On y voit jusqu'où les Grecs

& les Romains étendirent leurs conquêtes. On y voit que ce qui étoit le bout du Monde pour les anciens Heros, n'en eſt pas ſeulement aujourd'hui le milieu.

Enfin la Géographie & l'Hiſtoire ne ſont pas moins néceſſaires pour ſe rendre habile dans la Politique. C'eſt en conſidérant quels ſont les voiſins d'une Nation, qu'on en reconnoît les intérêts, & les Peuples avec leſquels elle eſt en guerre ou en alliance. Il faut diſtinguer leurs limites pour pouvoir s'inſtruire de leurs prétentions; & comme la bienſeance eſt ordinairement ce qui régle les intérêts des Princes, la ſituation des lieux, des Provinces & des Roïaumes eſt ce qui régle ces bienſeances. Ne ſommes-nous pas intéreſſez aux differends que nos Colonies ont tous les jours avec leurs voiſins? Les Compagnies établies ſoit en Orient ſoit en Occident ne partagent-elles pas nos inclinations ſelon nos liaiſons & nos habitudes? Il faut donc connoître ce qui eſt de leur Politique, pour juger de la ſolidité de ces établiſſemens. D'où il s'enſuit qu'un Ouvrage comme celui-ci ne peut être qu'avantageux à toute ſorte de perſonnes, puiſqu'il eſt auſſi inſtructif qu'agréable, & que les indifferens même y peuvent trouver dequoi charmer leur ennui.

TABLE

Pour l'ordre & l'arrangement

DU

TOME SIXIE'ME.

DE

L'ATLAS HISTORIQUE.

LA Préface.		
La Table pour l'ordre & l'arrangement du Tom. VI. de l'Atlas Hiſtorique.		
DISSERTATION générale ſur L'AFRIQUE.		
TAble générale des Diviſions de l'Afrique.	N°. 1.	Pag. 6.
Carte de l'Afrique ſelon les Auteurs anciens &c.	2.	6.
Carte particulière de l'Egypte, de la Nubie & de l'Abbyſſinie, dreſſée ſur les Memoires les plus nouveaux & les Obſervations les plus exactes. . . .	3.	7.
DISSERTATION ſur L'EGYPTE.		
SUcceſſion des Rois d'Egypte ſelon leurs diverſes races.	4.	10.
Chronologie Hiſtorique des Rois d'Egypte.		
DEſcription du Nil, de ſes Sources, de ſon Cours depuis les cataractes juſques au Caire, avec une Carte très-exacte de ce Fleuve & des environs, copiée ſur celle qui a été deſſinée ſur les Lieux & preſentée depuis au Roi de France Louïs XIV.	5.	20.
Vuë de la Ville au Grand Caire.	6.	21.
DISSERTATION ſur le Grand CAIRE.		
DEſcription de la Ville d'Alexandrie.	6.	26.
Deſcription des Piramides d'Egypte tant au dedans qu'au dehors. . . .	7.	26.
Habillemens des Arabes & des Juifs qui ſont au Caire avec une partie de leurs divertiſſemens & quelques reſtes de l'Idolatrie des Peuples d'Egypte. .	8.	26.
Carte de la Barbarie, de la Nigritie & de la Guinée, avec les Païs voiſins, dreſſée ſur les Memoires les plus nouveaux & les Obſervations les plus exactes. .	9.	27.
DISSERTATION ſur la BARBARIE.		
VUë de Tunis, d'Alger & de Gigeri avec quelques particularitez curieuſes touchant les mœurs de leurs habitans & de quelques autres Peuples de Barbarie.	10.	40.
Singularitez curieuſes du Royaume de Maroc & de Fez dans la Barbarie, avec la Deſcription de quelques Uſages & Coûtumes des habitans de ce Païs & les habillemens tant des Hommes que des Femmes.	11.	41.
DISSERTATION ſur la NIGRITIE.		
DEſcription des Caſes ou Habitations des Negres, de celle du Roi d'Iſſiny & de ſes Sujets, de la manière dont ce Prince donne audience aux Etrangers, de ſes meubles, de ſes Peuples & de leur maniere de vivre, le tout recueilli exactement & deſſiné ſur les lieux par les ſoins d'un Voyageur qui ne raporte rien qu'il n'ait vu.	12.	46.

TABLE.

Premiere DISSERTATION sur la GUINE'E.

DEscription des Quadrupedes, des Oiseaux & des Reptiles les plus curieux qui se trouvent dans la Guinée, dessinez sur les lieux d'après le Naturel. . . N°. 13. Pag. 52.

Seconde DISSERTATION sur la GUINE'E.

VUë & Description des Forts que les Hollandois, les Anglois & les Danois ont sur la Côte de la Guinée, pour l'intelligence du Commerce que ces Nations font en ce Païs-là. . . . . . 14. 58.

Carte du Royaume de Congo, du Monomotapa, & de la Cafrerie, dressée sur les Memoires les plus exacts & les Observations les plus nouvelles. . . 15. 59.

DISSERTATION sur L'ETHIOPIE & le CONGO.

VUë & Description de la Ville de Lovango dans le Royaume de Congo, avec plusieurs particularitez curieuses touchant les Mœurs & les Habillemens des Indiens du Païs. . . . . . 16. 66.

DISSERTATION sur la CAFRERIE & le CAP de Bonne-Esperance.

VUë & Description du Cap de Bonne-Esperance. . . . . 17. 74.

Coutumes, Mœurs, & habillemens des Peuples qui habitent aux environs du Cap de Bonne-Esperance, avec une Description des Animaux qui se trouvent dans ce Païs. . . . . . 18. 74.

Division générale de l'Amerique dans ses principales parties pour l'intelligence de la Carte de ce Païs. . . . . . 19. 75.

DISSERTATION générale sur L'AMERIQUE.

CArte du Canada ou de la Nouvelle France & des découvertes qui y ont été faites, dressée sur les Observations les plus nouvelles & sur divers Memoires tant manuscripts qu'imprimez. . . . . . 20. 82.

DISSERTATION sur le CANADA.

CArte particuliere du Fleuve de St. Louïs, dressée sur les lieux, avec les noms des Sauvages du Païs, des Marchandises qu'on y porte & qu'on en reçoit, & des Insectes, Poissons, Oiseaux, Arbres & Fruits des parties Septentrionales & Meridionales de l'Amerique. . . . . . 21. 90.

Description des Castors & de leur industrie, des Canots, Habitations, Habillemens, & Maniere de vivre des Sauvages du Canada, avec la maniere dont ils se marient, les Hieroglyphes dont ils se servent pour décrire leur exploits, & la forme de leurs enterremens. . . . . . 22. 90.

Carte de la Nouvelle France où se voit le cours des grandes Rivieres de St. Laurens & de Mississipi, aujourd'hui de St. Louïs, aux environs desquelles se trouvent les Etats, Païs, Nations, Peuples de la Floride, de la Louïsiane, de la Virginie, de la Marie-Lande, de la Pensilvanie, du Nouveau Jersey, de la Nouvelle Iork, de la Nouvelle Angleterre, de l'Acadie, de la Gaspasie, du Canada, des Esquimaux, des Saguenay, des Hurons, des Iroquois, des Algonquins, des Ilinois, & de la grande Ile de Terre-Neuve, dressée sur les Memoires les plus nouveaux, recueillis pour l'établissement de la nouvelle Compagnie d'Occident. . . . . . 23. 91.

DISSERTATION sur la LOUISIANE & le MISSISSIPI.

CArte qui contient la maniere dont se fait la Chasse des Bœufs sauvages & des Elans, le grand saut de la Riviere de Niagara, la Dause du Calumet avec sa Description, & l'explication des Armoiries de quelques Sauvages du Canada. 24. 94.

DIS-

TABLE.

DISSERTATION sur la VIRGINIE.

Description de la Péche, Habillemens, Habitations, Manière de vivre, Superstition & autres Usages des Indiens de la Virginie, le tout fidellement extrait des Memoires & des desseins qui en ont été tirez sur les lieux. . . N°. 25. Pag. 100.

Carte qui contient une Description des Iles & Terres que les Anglois possedent dans l'Amerique Septentrionale, & en particulier de la Jamaïque, des Iles Barbades, de la nouvelle Angleterre, des Barmudes, de la Caroline, de la Pensilvanie, & du New-Foundland, avec un état de chaque Païs, du temps de sa decouverte, de ses productions, & de la nature du Commerce qui s'y fait. . . . . 26. 100.

Carte contenant le Royaume de Mexique & la Floride, dressée sur les meilleures observations & sur les Memoires les plus nouveaux. . . . . . 27. 101.

Premiere DISSERTATION sur le MEXIQUE.

Description, situation & vuë de la Ville de Mexique, des deux Lacs sur lesquels elle est bâtie, du grand Temple de cette Ville, des Sacrifices d'hommes qu'on y faisoit, de l'Idole des Mexicains, de leur Jeux, Divertissemens, Coûtumes, Superstitions & autres Usages pratiquez parmi eux. 28. 110

Seconde DISSERTATION sur le MEXIQUE.

Description de l'Isthme de Darien, des proprietez du Païs, & de la Ville de Panama, à laquelle on a joint une Description curieuse de diverses Plantes, Oiseaux, Poissons les plus rares qui se trouvent dans la Nouvelle Hollande. . . . . . 29. 116.

Carte très-curieuse de la Mer du Sud, contenant des remarques nouvelles & très-utiles non seulement sur les Ports & les Iles de cette Mer, mais aussi sur les principaux Païs de l'Amerique tant Septentrionale, que Meridionale, avec les noms & la Route des Voyageurs par qui la decouverte en a été faite, le tout pour l'intelligence des Dissertations suivantes, en 4. feuilles. . . . . . 30. 117.

DISSERTATION sur L'AMERIQUE Meridionale & en particulier sur le PEROU.

Carte de la Terre ferme du Perou, du Brezil, & du Pays des Amazones, dressée sur les Memoires les plus nouveaux & les observations les plus exactes. . . . . . 31. 122.

Seconde DISSERTATION sur le PEROU.

Carte particuliere du Perou, Plan de la Ville de Lima, Description de quelques Plantes, Animaux, &c. & machines du Païs, avec l'habillement des Hommes & Femmes Espagnoles qui y demeurent. . . . . . 32. 134.

Carte du Paraguay, du Chili, du Detroit de Magellan &c. dressée sur les Memoires les plus nouveaux & les observations les plus exactes. . . . . . 33. 135.

DISSERTATION sur le CHILI & le BRESIL.

Carte de l'Ile de Madagascar, contenant sa Description & diverses particularitez curieuses de ses habitans tant blancs que Negres. . . . . 34. 142.

DISSERTATION sur l'Ile de MADAGASCAR.

DISSERTATION sur les Iles PHILIPPINES & les MOLUQUES.

Carte des Antilles Françoises & des Iles voisines &c. . . . . . 35. 154.

TABLE.

DISSERTATION sur les Iles ANTILLES.

Particularitez curieuses de l'Ile de St. Christophle, & de la Province de Bemarains dans les Antilles	N°. 36.	Pag. 158.
Description des Plantes, Arbres, Animaux, Poissons des Iles Antilles, avec les Mœurs des Sauvages qui s'y trouvent & la maniere dont on y fait le Sucre.	37.	158.
Nouvelle Carte de l'Ile de Ceylan dressée sur les Memoires les plus nouveau accompagné de Remarques Historiques.	38.	159.

DISSERTATION sur l'Ile de CEYLAN.

Fin de la Table du Tome Sixiéme.

DIS-

DISSERTATION GENERALE

SUR

L'AFRIQUE.

DEs trois parties de l'ancien Monde, l'Afrique eſt celle dont l'intérieur eſt le moins connu. Les deſerts ſteriles qui s'y trouvent, & qui ne ſont habitez que par des monſtres afreux, l'ont renduë inacceſſible aux hommes. Non que quelques Voïageurs curieux n'aïent penétré dans ces Regions arides; mais parce que le manque d'eau & le ſable brûlant qui les couvre, ont fait juger que les Bêtes feroces en étoient les ſeuls habitans. Il y a même des Auteurs qui font venir de là l'origine du mot *Afrique*, parce, diſent-ils, que cette Partie du Monde eſt *afreuſe* & qu'on ne peut y voïager ſans effroi; comme ſi en effet l'Afrique étoit également rude par tout; & comme ſi les François, qui ont trouvé ce raport de noms dans notre Langue, euſſent fait la découverte de ce Païs-là. Il eſt donc plus naturel de ſuivre ſur cela le célèbre Bochart, qui dérive le mot d'*Afrique* du mot Arabe *Pherik* qui ſignifie un *épi*, parce que ce Païs a toûjours été très-fertile en grains. D'autres veulent qu'elle ait pris ſon nom d'un Roi de l'Arabie Heureuſe, appellé *Meſec-Iferiqui*. Joſeph dit qu'il vient d'Afer, petit-fils du Patriarche Abraham. D'autres enfin prétendent qu'il vient de Faracha, qui veut dire en Arabe, détaché ou diviſé, parcequ'effectivement l'Afrique eſt ſeparée de l'Europe par la Mer, & de l'Aſie par le Golfe d'Arabie & le Détroit qui eſt entre la Mer Rouge & la Mediterranée.

Ainſi l'Afrique eſt une preſqu'Ile qui ne tient à l'Aſie que par l'Iſthme de Suez, & la plus grande qu'il y ait dans tout le reſte du Monde; quoique cet Iſthme n'ait pas plus de dix-neuf lieuës, cependant les Ptolemées & les Sultans, n'ont jamais pu venir à bout de le creuſer. Ils ont ſouvent entrepris de le faire; mais leurs efforts ont été ſans ſuccès. La Reine Cleopatre voulut auſſi ouvrir cet Iſthme, ſelon Plutarque, mais elle ne fit que des efforts inutiles, auſſi bien que ceux qui l'avoient tenté auparavant. Le deſſein des uns & des autres étoit de faire paſſer les navires de la Mer Mediterranée dans la Mer Rouge & de là dans la Mer des Indes; ce qui auroit épargné un grand circuit aux Voïageurs. Mais il eſt certaines bornes placées par l'Auteur de la Nature qu'aucun art humain ne peut franchir. Preuve de la puiſſance éternelle de ce grand Maître qu'il faut reverer dans ſes ouvrages, & du pouvoir limité des hommes mortels, que des obſtacles peu conſiderables en aparence, arrêtent pourtant dans leurs plus vaſtes deſſeins. Strabon & Pomponius Mela ont ſemblé borner l'Afrique par le Nil; & quelques Geographes Arabes l'ont voulu reſſerrer entre la Mer Méditerranée, l'Ocean, & les Riviéres du Zaire & du Nil. Mais ces diviſions ſont peu exactes, & il n'y en a point de plus naturelle que celle des Mers. L'Afrique a du côté du Septentrion la Mediterranée; à l'Occident la Mer Atlantique, au Midi l'Ocean Ethiopique, & la Mer Rouge à l'Orient. Sa largeur s'étend du Couchant au Levant, depuis les Iles du Cap-Vert juſques au Cap de Guardafu ou de Guardafui vis-à-vis de l'Ile de Zocotora, & près du Détroit de Babelmandel, ou l'entrée du Golfe Arabique; & cette étenduë eſt, dit-on, de douze cens grandes lieuës d'Allemagne. Sa longueur du Septentrion au Midi eſt depuis le Détroit de Gibraltar en paſſant par le Roïaume de Fez & la Lybie juſques à la pointe de la Côte des Cafres, ou Cap de Bonne Eſperance. Ce n'eſt que depuis la Navigation des Portugais, lorſque Vaſquès de Gama doubla ce Cap en 1499. que cette Partie du Monde a été bien connuë ſur tout du côté du Midi.

Elle a été habitée anciennement par les Deſcendans de Mezraim, Fils de Cham, qui peuplerent l'Egypte, la Lybie, & qui peu à peu s'étendirent juſques aux extremitez de ce Continent. Les Deſcendans de Phut, autre fils de Cham, s'établirent auſſi, à ce qu'on croit, en Lybie & en Mauritanie; car pour Chut, premier fils de Cham, il eſt Auteur des Ethiopiens de l'Arabie. Non ſeulement l'intérieur de ce Païs, mais auſſi l'Egypte & les Côtes d'Afrique ont été habitez dès les premiers tems par differens peuples, dont les noms ſe peuvent voir dans Herodote, dans Pline, & dans les anciens Geographes. Les Phéniciens & les Grecs établirent des Colonies en divers endroits le long des Côtes de la Mer Mediterranée. La plus fameuſe eſt celle de Carthage, bâtie par Didon venuë de Tyr en Afrique. Les peuples qui l'habitent aujourd'hui ſont mêlez d'Africains & d'Arabes. Ils ſont en général d'un naturel farouche & cruel & d'un temperament fort robuſte. On les accuſe d'être de grans fourbes, & de s'adonner aux vices les plus groſſiers. Un Auteur dit qu'à peine peut-on trouver en eux quelque choſe de bon; & Pline raporte que quelques-uns de ces Peuples ſont ſi feroces qu'ils ne parlent pas plus que des Bêtes. Cependant s'ils ſont barbares généralement, il y en a d'autres qui peuvent paſſer pour de très-beaux eſprits. Tels ſont les Egyptiens, gens agréables, plaiſans, enjouez, & tout-à-fait ingénieux, excepté dans les choſes de la

Religion, où ils ont paru fort ſtupides, aiant déferé les honneurs divins aux raves & aux oignons de leurs jardins. Etrange égarement de l'Eſprit humain, qui formé pour les plus belles connoiſſances, ſe borne aux Créatures, ſans s'élever juſques au Créateur; & qui trouvant enſuite ſa punition dans l'abus qu'il fait de ſes lumiéres, pour n'avoir pas glorifié comme Dieu celui qu'il devoit reconnoître comme tel dans ſes ouvrages, eſt livré à un aveuglement honteux qui lui fait un Dieu des plus vils objets. Tous les Africains, n'ont pourtant pas été de ce naturel groſſier & ſtupide; & de même que cette terre aride a néanmoins des lieux fertiles & cultivez qui portent d'excellens fruits, elle a donné la naiſſance aux Tertulliens, aux Cypriens & aux Auguſtins, ces grandes lumiéres de la primitive Egliſe, dont les doctes écrits reparent l'ignorance & l'aveuglement de ſes autres habitans. Mais ce ſont de ces hommes rares que Dieu ſuſcite de tems en tems en divers Païs, pour marquer que ſa puiſſance & ſa bonté ne ſont bornées à aucun lieu; que ſon eſprit ſoufle où il veut, & que c'eſt aux hommes à ſaiſir ces occaſions précieuſes ſans ſe plaindre que d'eux mêmes, quand ils ne ſavent pas en profiter.

Ces Peuples n'habitent pas tous dans les villes; il y en a pluſieurs qui demeurent dans les deſerts ſous des cabanes, & d'autres qui ſont toûjours errans. Les qualitez differentes des lieux où ils ſe trouvent, ſont cauſe de ces differentes ſituations. Comme l'Afrique a deux fois plus de terres que l'Europe & qu'elle n'eſt pas propre à être cultivée par tout également; elle n'eſt pas auſſi par tout également habitée: c'eſt le long du rivage de la Mer qu'on y trouve le plus d'habitans. Ce qui rend le milieu de l'Afrique ſi deſert, c'eſt la chaleur inſuportable qui y règne, tant parce qu'il eſt immediatement ſous la Ligne, que parce que les ſables dont l'interieur du Païs eſt rempli, étant inceſſamment échaufez par les raïons du Soleil, y deviennent brûlans & impraticables. Outre cela les animaux inutiles aux hommes, qui habitent dans ces deſerts, font qu'on ne s'aviſe guére de leur en diſputer la poſſeſſion. Mais dans les lieux où la terre eſt cultivée, elle produit des fruits rares & exquis, des grains & des blés excellens, en ſi grande abondance, que la ſemence y raporte en quelques endroits le centuple, & que les ceps de vignes y ſont auſſi gros que les plus gros arbres de nos jardins. On y trouve auſſi des mines d'or, d'argent & de ſel, & des drogues admirables dont on fait de très-bons medicamens. Cette fertilité ſe trouve particuliérement dans la Barbarie dont les moutons ſont extremement eſtimez. Ils ont la queuë ſi groſſe qu'elle fait un cinquiéme de leurs poids, & qu'on les appelle pour cela moutons de *cinq quartiers*. L'Egypte eſt auſſi très-fertile: on dit même que c'eſt le Païs du monde le mieux peuplé, & que les femmes y font quatre ou cinq enfans à la fois. C'eſt aux Naturaliſtes à nous expliquer les raiſons de cette fécondité; car pour nous en tenir ici à ce que nous aprend l'experience, les Païs les plus abondans ne rendent pas toûjours les femmes plus fécondes pour cela. Y a-t-il un Païs généralement plus fertile que la France? Cependant il s'en faut bien que les femmes y faſſent autant d'enfans qu'en Suiſſe qui eſt un Païs rude & ingrat, & qu'en Hollande où la terre ne produit preſque rien. Cela me feroit croire que cette diverſité de temperament vient de l'air & du climat auſſi bien que de la nourriture & de la qualité des alimens. J'ajoûterai que la liberté des Republiques, où chacun poſſede ſon héritage ſans trouble & ſans inquiétude, contribuë encore, à ce que je croi, à rendre les mariages plus féconds. Cette liberté met les familles dans une certaine aiſance qui donnant de la vigueur & de la ſanté aux corps, les met auſſi en état d'exercer leurs fonctions naturelles avec plus de ſuccès. Les hommes & les femmes y ſont plus robuſtes, & y ont généralement, juſques parmi les gens de la campagne, un air de proſperité qu'on ne voit pas régner ailleurs ſi communément. Au lieu que la miſére, inſéparable de la ſervitude des Monarchies, rend les eſprits triſtes & mornes; & cette triſteſſe faiſant impreſſion ſur les corps, qui ſe reſſentent neceſſairement de tous les mouvemens de l'ame, les fait devenir ſecs & languiſſans, & par conſequent mal propres à la propagation de l'eſpèce. Les ſucs neceſſaires pour cette propagation ſont rares dans des corps exténuez de fatigues, & travaillez par les inquiétudes du lendemain. D'où vient que la richeſſe des Rois eſt de faire vivre leurs Peuples dans l'abondance, pour faciliter les mariages & le commerce: de même que leur ruïne eſt de s'enrichir aux dépens de leurs ſujets; parce qu'alors ils font tarir les ſources d'où ils tirent eux-mêmes leur ſubſtance. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt de l'Egypte que dépendoit autrefois l'abondance ou la famine de l'Empire Romain: & les Anciens par cette raiſon l'appelloient le Grenier public du Monde. L'Abyſſinie jouït auſſi de cette fertilité en quelques endroits où le Païs eſt entrecoupé de montagnes & de Riviéres; mais les Habitans ne ſavent pas uſer des mines d'or, d'argent & de cuivre que la terre y renferme en grand nombre.

De tems immemorial l'Afrique a été gouvernée par des Princes, ou par des Republiques. Tout le monde ſait que Carthage fut la rivale de Rome, & il faudroit être bien neuf dans le Païs de l'Hiſtoire ancienne pour ne point connoître les guerres Puniques ou Carthaginoiſes. Les Romains aiant eu enfin le deſſus, ils détruiſirent Carthage, en chaſſérent les Rois, y envoïérent des Colonies, & demeurérent ainſi Maîtres d'une partie de l'Afrique où leur domination dura juſques à la fin du règne de Theodoſe. Alors Boniface Gouverneur de cette Province-là y appella Genſeric Roi des Vandales. Ce Monarque y paſſa d'Eſpagne avec une armée de quatre-vingt mille hommes. C'étoit un zelé Arien & il en donna des marques contre la foi des Traitez, lien qui chez les Princes ſe denouë & ſe rompt fort aiſément. Contre la foi donc d'un Traité qu'il avoit fait avec les Romains, il ſurprit Carthage le dix-huit ou le dix-neuviéme d'Octobre l'an quatre cens trente-neuf, chaſſa les Romains & ſe mit en leur place, ſe rendant Souverain abſolu dans le Païs. Ce Tiran, dit l'Hiſtorien, y fit exercer mille cruautez inouïes, particuliérement envers les Prêtres & les Catholiques. Selon un autre Ecrivain, Genſeric, après la priſe de Carthage pilla l'Afrique, en chaſſa la plûpart des Prêtres & des Evêques, entra l'année ſuivante en Sicile; d'où il contraignit l'Empereur de rappeller ſes Généraux & de faire alliance avec lui.

Ce barbare & grand perſecuteur Vandale ſe maintint donc en Afrique & regna cinquante-huit ans. Il étoit fils de Gadegiſile, & il avoit ſuccedé au Roïaume des Vandales à ſon Frere Gundéric fils de Wiſmar. A ce Monarque ſuccéda Huneric ou Honaric Gendre de Valentinien Troiſiéme du nom. Son règne ne fut que de huit ans. Le troiſième Roi Van-

Vandale fut Gondebaud, ou Gombaud que quelques-uns nomment Gondagiſe Fils ou Petit-Fils de Huneric. Il porta la couronne pendant onze ans. Thraſimond Frére du dernier & Gendre de Theodoric de Verone occupa le Trône vingt-ſix ans. Hilderic fils de Huneric & d'Eudoxe règna huit ans. Enfin Gilimer, qui, ſelon quelques-uns, étoit fils de Hilderic, ne règna que quatre ans.

J'ai cru faire plaiſir d'inſerer ici cette Succeſſion des ſix Rois Vandales en Afrique; mais je ne ſai s'il n'y auroit point une erreur dans la ſource où je l'ai puiſée; car ſi Gondebaud étoit le petit-fils de Huneric, & Thraſimond le frére de Gondebaud, eſt-il probable que Hilderic fût auſſi le fils de Huneric? Je m'en raporte aux Connoiſſeurs, & après ce petit écart je reprens mon chemin.

L'Empire des Vandales ſubſiſta donc en Afrique environ cent trente ans, & la nouvelle revolution arriva ſous Gilimer, qui étoit le ſixiéme Roi. Ce fut pendant l'adminiſtration de ce Prince que l'Empire Romain recouvra ce qu'il avoit perdu dans le Païs dont il s'agit. Belizaire, ce Général ſi connu tant par ſa reputation de grand Capitaine que par ſes diſgraces & ſes infortunes extraordinaires, Belizaire, dis-je, qui commandoit les troupes de l'Empereur Juſtinien, paſſe en Afrique avec une armée, réprend Carthage, fait pluſieurs autres conquêtes & retourne couvert de lauriers. Gilimer même vaincu eſt fait priſonnier & ſert encore à relever la pompe du triomphe de ſon vainqueur.

Lorſque l'Empire Romain, cette Puiſſance la plus vaſte, & la plus formidable qui fut jamais; qui, par le droit de l'épée, c'eſt-à-dire, par l'uſurpation, avoit fait trembler l'ancien Monde, & s'en étoit approprié injuſtement tant de Païs; lors, dis-je, que cet Empire déja ſur ſon penchant, commençoit à tomber par ſon trop grand poids, les Arabes & les Sarraſins firent des irruptions en Afrique & s'emparérent de tout ce que les Romains y poſſédoient. On prétend que cette invaſion ſe fit ſous l'Empire d'Honorius, mais je trouve dans cette Epoque-là un Anachroniſme dont la diſcuſſion n'eſt pas de mon ſujet.

Dans la ſuite du tems les Turcs entrérent ſur la Scène d'Afrique, & ils y gagnerent quelques Etats, dont les uns furent incorporez à la Puiſſance Ottomane, & les autres en ſont Tributaires. Il y a auſſi dans cette vaſte Preſqu'ile quantité de Seigneurs particuliers, qui, quoique ſans biens & ſans forces, ſe croïent de grands Rois, & gouvernent leurs Sujets ou Vaſſaux Monarchiquement. Je me ſouviens à ce propos-là de ce qu'un Voïageur digne de foi m'a conté. Un de ces Roitelets nommé Damel, lui demanda un jour, & cela fort ſerieuſement, ſi le Roi de France alors Louïs XIV. de glorieuſe & terrible mémoire, étoit auſſi puiſſant que lui, & ſur tout ſi ce Prince avoit le moïen de boire autant d'eau de vie que Sa Majeſté Damellique en buvoit. L'Eſpagne & le Portugal ont fait auſſi quelques aquiſitions ſur les côtes d'Afrique.

Au reſte à propos de tous ces changemens arrivez en Afrique, je ne puis m'empêcher de faire une courte reflexion en ſupoſant, comme il eſt vrai, que notre Terre n'eſt qu'un point, en comparaiſon des autres Globes fixes ou roulans ſur nos têtes. En verité n'eſt-ce pas un plaiſir de ſe figurer les hommes ſe remuant & agiſſant comme ils font, dans ce petit eſpace de Matiére? Repreſentez-vous les, je vous prie, attroupez comme des Fourmis, ſortant en foule de leurs trous, pour chercher à s'étendre ou à ſe mieux placer. Ils courent de tous côtez, ſaccageant, brûlant, pillant, maſſacrant; & ſans aucun égard ni au bel ordre de la nature, ni à la volonté ſuprême de l'Etre qui en eſt l'Auteur & le Conducteur: ces machines vivantes & ſoi-diſant raiſonnables, font leur grande & leur plus ſerieuſe occupation de détruire leurs Coïndividus ou de les ſupplanter. La Nature ne nous a point donné de plus forte impreſſion que l'amour de notre Etre perſonnel. Mais quoi! cette Mere ſi ſage & ſi bonne ne nous auroit-elle donc rien imprimé en faveur de nos ſemblables? Elle a pourtant uſé de cette précaution chez les Bêtes; & elle l'a fait pour la conſervation des eſpeces. Un cheval vivant ne voit point un cheval mort ſans une eſpèce d'horreur. L'homme ſeul aime à ſe ſouler du ſang de ſon eſpèce. Quel monſtreux animal!

Il n'y a peut-être point dans l'Hiſtoire d'exemple plus ſenſible de cette inquiétude de l'homme par raport à ſa demeure naturelle, que ce qui arriva dans le Monde lors de la chute des Romains. Combien de Peuples accoururent alors pour profiter des debris de ce grand naufrage! L'Afrique fut poſſedée par les Vandales; l'Eſpagne par les Maures & par les Sarazins, les Gaules par les Viſigots, les Bourguignons, & les Francs, l'Italie par les Lombards; la Grande Bretagne par les Piétes, par les Anglois & par les Saxons. La Baviére d'à preſent par les Boiens, la Hongrie par les Huns, & les Provinces de la Germanie par ceux qui eurent de la reſolution & des armes pour la conquerir.

Les Africains en général ne ſont ni ſi bons guerriers ni ſi courageux que les Habitans des autres Parties du Monde. Leurs Princes ont de nombreuſes armées, mais qui n'en ſont pas meilleures pour cela, n'obſervant ni ordre ni diſcipline dans leurs combats. Ils les font ordinairement à cheval & ſe ſervent de la lance. Les Arabes ſont plus adroits que les autres, & ſont auſſi plus redoutables à leurs voiſins. En général ces Peuples ſont baſanez, noirs, ou jaunâtres, & marquent par cette couleur la noirceur intérieure de leur ame. Car ils ſont cruels, blaſphemateurs, perfides, avares, ſans pudeur & portent leur déreglement juſques aux extrémitez les plus honteuſes. Ceux de la Côte de Barbarie ſont grand Pirates & Ecumeurs de Mer. Les Numides ſont peſans & groſſiers; les Nubiens un peu plus civiliſez; ceux de Guinée jaloux, vains, idolâtres, ſuperſtitieux, larrons; de même que les habitans du Monopotapa, qui ſe ſervent pour armes de piques, d'arcs, & de fleches. Ceux de Barbarie adoroient le Soleil & le Feu. Ils avoient dreſſé au dernier des Temples, où cet élement étoit conſervé avec autant de ſoin que parmi les Veſtales de Rome. Tous les Africains étoient Idolâtres, mais leur Idolatrie avoit des objets différens. Ils reçurent dans la ſuite les Dieux des Romains, à meſure qu'ils furent aſſujettis à leur Empire, & Jupiter avoit un Temple dans les deſerts de Barca ſous le nom de Jupiter Ammon. On prétend qu'ils embraſſerent auſſi la Religion des Juifs. Enfin ils eurent autant de Religions différentes que de Maîtres qui les rangerent ſous leur domination; & il ſeroit également difficile de raporter la diverſité de leurs erreurs, & celle des changemens arrivez dans leur fortune. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'ils ont auſſi eu part aux lumiéres de la veritable Religion.

L'opinion commune eſt que ce fut par cette fameu-

meuſe Reine de Saba, qui pour contenter ſa curioté de femme, ſi pourtant ce ne fut point une inſpiration Divine, fit tant de chemin pour connoître le ſage Salomon, le premier Apôtre de l'Afrique. Car cette Princeſſe, dont aparemment le Monarque inſpiré avoit fait une bonne Proſelite, au retour de ſon Voiage prêcha, dit-on, à ſes Sujets le Judaïſme : alors la ſeule & unique Religion ſur la terre pour eſperer le Paradis. Sçavoir ſi l'Apoſtolat de cette Reine, devenuë Theologienne & Miſſionnaire, fructifia beaucoup, c'eſt ce qui ne ſe dit point : mais je croi que ſa prédication n'eſt guére moins incertaine que ſes bons effets.

La Converſion des Africains au Chriſtianiſme eſt mieux fondée. On prétend que cet Eunuque catechiſé par Saint Philippe, & qui lui demanda le Batême avec empreſſement, fut le premier qui repandit en Afrique la bonne ſemence de la parole Evangelique.

Il eſt aſſez vraiſemblable que la ferveur d'un nouveau Bâtiſé lui inſpira du zele & du mouvement pour la converſion de ſes Compatriotes. Avec tout cela ces deux Traditions ſont peut-être également douteuſes : mais ſupoſons les vraïes ; en ce cas-là une choſe me paroît remarquable ; c'eſt que Dieu qui à la vérité ſe ſert de tout, ait choiſi une femme & un Eunuque pour éclairer l'Afrique, la femme pour y donner la connoiſſance du vrai Dieu, & l'Eunuque pour y annoncer le grand & inconcevable Miſtere de la Rédemption.

Les uns, comme Salvien, diſent que l'Egliſe de Carthage a été fondée par les Apôtres même & les autres par les Diſciples des Apôtres. Mais quel que ſoit le tems où elle commença à jouïr de ce bonheur, on ne peut nier qu'elle n'en ait profité avantageuſement, puiſque cette Egliſe a fleuri durant quelques ſiécles, & qu'elle a été célèbre entre toutes les autres. En effet le Chriſtianiſme y fit des progrès conſidérables en peu de tems : il eſt vrai que les perſecutions y firent auſſi de grands ravages.

Il n'y a point de Païs au monde où le Chriſtianiſme ait été plus agité ni plus bigarré : outre que les Empereurs y ont allumé plus d'une fois le feu d'une cruelle & ſanglante perſécution ; entre autres le barbare Diocletien, & Julien ſurnommé l'Apoſtat, l'Hereſie fit enſuite de grands ravages ſur les terres Ortodoxes. Ce fut ſur ce grand Theatre, où les fameuſes Sectes de Manès, de Donat, d'Arius, de Pelage &c. firent le plus de bruit, & cauſerent les plus grands troubles de la Guerre Theologique.

La verité & la charité ſont les fondemens & les points eſſentiels de la Religion Chrétienne. Cependant c'eſt cette même verité qui a produit occaſionnellement un nombre inombrable d'erreurs toutes condamnées à la peine éternelle, & c'eſt cette même charité qui au lieu d'attacher, de ſerrer les Hommes par le lien d'un amour fraternel, a donné lieu chez le Genre Humain aux diſſenſions les plus envenimées, les plus mortelles, à la plus copieuſe effuſion du ſang Humain. *Je ne ſuis point venu pour la paix, mais pour l'épée.* C'eſt ce que notre Legiſlateur homme-Dieu a declaré de ſa propre bouche ; & c'eſt aſſurément ce qui s'eſt le mieux verifié de ſa divine miſſion. Comment concilier cela avec l'aimable titre de Sauveur ? Rien de plus aiſé : Dieu a ſes raiſons & les raiſons du Tout-puiſſant ſont auſſi impenetrables qu'elles ſon juſtes.

Mais ſi l'Egliſe d'Afrique a été ſi cruellement perſecutée, le ſang des Martirs, comme dit Tertullien, étoit une ſemence de nouveaux Chrétiens qui ſe multiplioient à meſure qu'on les vouloit détruire. On trouve une preuve de cette celebrité de l'Egliſe de Carthage dans le grand nombre d'Evêques qui compoſoient les Conciles d'Afrique. Il y en eut quatre cens ſeptante dans une Conference tenuë à Carthage l'an 411. entre les Catholiques & les Donatiſtes ; & la notice des Evêques d'Afrique, dreſſée du tems d'Huneric, Roi des Vandales, en contient 458. qui furent tous chaſſez ſous ce Prince Arien. Pluſieurs Egliſes furent néanmoins conſervées ; en ſorte que quand Belizaire eut reconquis ce Païs pour l'Empereur Juſtinien, Reparatus Evêque de Carthage tint encore un Concile où il s'en trouva deux cens dix-ſept. Nous aprenons des anciens monumens que le nombre des Evêchez d'Afrique alloit juſques à 690. Cette Egliſe étoit également ſavante & nombreuſe, heureuſe ſi elle n'eût pas été diviſée par un ſchiſme de trois cens ans. L'habileté & le zèle de ſes Prélats parut dans les diſputes que ces diviſions cauſerent. Mais on peut dire que les differentes Héréſies qui ſe formerent dans ſon ſein, lui furent mille fois plus funeſtes que toute la rage des Perſécuteurs. Cette Egliſe qui s'étoit ſoûtenuë contre les efforts qu'on avoit fait pour la détruire, fut enfin livrée en proïe aux infideles qui la deſolerent & ruïnérent entiérement. Dieu lui ôta ſon flambeau par un effet de ſes jugemens impénetrables ; & les Arabes qui entrerent en Afrique après les Sarrazins, y ſemerent le Mahométiſme dans le VII. ſiécle. Depuis ce tems-là les naturels du Païs, laſſez de leur domination, les chaſſerent à la verité, dans les deſerts, mais ils ne purent, en ſecouant le joug de leur tyrannie, ſe depouiller tout à la fois de leurs erreurs, en ſorte qu'ils ſont aujourd'hui diviſez en autant de Sectes qu'il y a parmi eux de ſortes d'Habitans. Cependant la Religion ne trouble point le repos des Africains d'aujourd'hui ; mais d'un autre côté leur culte conſiſte dans une bigarure pitoïable & qui doit faire ſaigner le cœur aux bonnes ames.

„ Les Africains, dit un Géographe, ont diverſes
„ Religions ſuivant les Païs qu'ils habitent. On y
„ voit quantité de Mahometans, d'Idolâtres, de
„ Cafres, c'eſt-à-dire des gens ſans Foi ni Loi ; des
„ Juifs & des Chrêtiens qui ſont de trois ſortes.
„ Les uns ſuivent le Schiſme des Grecs, comme les
„ Abiſſins & autres Ethiopiens ; les autres qui ſe
„ rencontrent ſujets des Rois d'Eſpagne & de Por-
„ gal ſont Catholiques ; & ceux qui ont été conquis
„ par les Hollandois profeſſent le Calviniſme.

C'eſt ce que dit Monſieur le Géographe ; mais ne lui en déplaiſe, il auroit pu s'exprimer d'une maniére plus deſintereſſée, & mieux inſtruite. Pourquoi traiter les Grecs de Schiſmatiques ? Par quel endroit ? Ils ne veulent pas reconnoître le Vicariat, la Lieutenance Générale, la Vicedéité de l'Evêque de Rome. D'accord ; mais aiant leurs Patriarches & leurs Prelats particuliers ne gardent-ils pas l'ancien ordre, la vraïe & naturelle Hierarchie ? Dites-moi, je vous prie, ſi un Géographe Grec parlant de l'Italie, ou de quelque autre Païs de la Religion Prétenduë Catholique, s'aviſoit de dire, ils ſont ſoûmis à l'uſurpation & à la Domination tyrannique du Pape, n'auroit-on pas raiſon de crier à l'imprudence & à la partialité : cependant le Grec diroit peut-être plus vrai que le François avec ſon ſchiſme.

Touchant les Hollandois le terme *Calviniſme* eſt ici un peu moins mauvais que celui de ſchiſme.

Tout

Tout Papiſte, pour peu qu'il ſoit de bonne foi, avoûra que Calviniſte & Héretique ſont chez lui de la même ſignification. Le mot Héretique eſt le Pere, & le mot Calviniſte eſt un de ſes Enfans. Or les Hollandois, ſans égard à Calvin, encore moins ſans reconnoître pour leur Patriarche cet homme ſi venérable pour ſon ſavoir, ſa piété, & ſa vie exemplaire, les Hollandois, dis-je, profeſſent un Chriſtianiſme auſſi ſaintement interpreté tant pour la Doctrine que pour la Morale, & conſequemment auſſi pur qu'on ait pu le donner dans la Réformation.

Mais que veut dire cet Ecrivain avec ſes Africains Calviniſtes? Je ne ſai s'il y en a un ſeul dans cette Partie du Monde. Les Hollandois s'y ſont établis par des Comptoirs fortifiez & par quelques Conquêtes: mais s'ils ont tâché d'introduire l'Evangile chez ces Peuples, je ſuis perſuadé que leurs pieux & louables efforts ont été très-inutiles. Un Connoiſſeur & qui plus eſt témoin oculaire, m'aſſure que les Afriquains ſont les mortels les moins convertiſſables, & que de l'aveu même des Miſſionnaires, il eſt humainement impoſſible de leur deſſiller les yeux.

Quant à ces Cafres qui n'ont ni Foi ni Loi je les ai cherchez ſans pouvoir les déterrer Il ſeroit bien curieux de connoître leurs ſentimens, leur conduite & leurs mœurs. N'y trouveroit-on point par hazard la preuve d'une propoſition qu'un des plus grands hommes de nos jours avança le ſiécle dernier, & qui lui fit de groſſes affaires, *une Société d'Athées vaut mieux qu'une Société d'Idolâtres?* Car enfin il n'eſt pas rare de voir chez ces miſérables, qui, n'aiant ni Foi ni Loi, ſont en exécration au vulgaire, plus de droiture, plus de probité, plus d'honnêteté & ſur tout plus d'humanité que chez la plûpart des meilleurs Croïants.

Quoiqu'il en ſoit, ce qui a contribué à faciliter en ce Païs-là la conquête des Européens, c'eſt le peu d'expérience des armes qui ſe trouve dans les Afriquains naturels. Ils ſont ſi éloignez de ſavoir ſe défendre, qu'un Regiment de Soldats d'Europe ſuffit pour mettre en fuite une de leurs armées, & que la moindre fortereſſe avec une petite garniſon peut tenir toute une Province en bride. Le Turc, pour ſe prevaloir de cette foibleſſe, eſt continuellement en guerre avec le Roi des Abiſſins, à qui il prend de tems en tems ſes meilleures Places, ſans que celui-ci oſe jamais entreprendre de reconquerir ce qu'il a perdu. La férocité de quelques Peuples de ce Païs ne leur ſert de rien contre des Soldats aguerris & experimentez. Comme ils ne ſavent manier aucunes armes, ils fuïent devant ceux qui les pourſuivent & leur nombre fait leur force, quand ils ſont en état de s'en prévaloir. La Barbarie eſt la Province la plus belliqueuſe de toute l'Afrique, parce qu'elle s'eſt aguerrie par les armes des Chrêtiens. Les Turcs & les Arabes qui en ſont originaires ſe defendent aſſez bien contre ceux qui les veulent attaquer; mais on ne laiſſe pas de les dompter en bâtiſſant ſur leurs Côtes des Fortereſſes, d'où l'on eſt en état de les harceler continuellement.

Au reſte les Anciens ont peu connu ce grand Continent; il n'y a même que deux cens ans qu'on a decouvert tout ce qui eſt au delà des ſources du Nil & des Montagnes de la Lune. Ce qui a empêché de pénétrer plus avant, c'eſt le préjugé où l'on étoit autrefois que les Païs ſituez ſous la Zone Torride ſont inhabitables, à cauſe de l'ardeur exceſſive du Soleil; & comme le milieu de l'Afrique eſt immédiatement ſous cette Zone, ou l'on a cru qu'il n'étoit point habité du tout, ou on l'a peuplé de monſtres ſi horribles & de Nations ſi ſauvages, qu'on n'oſoit mettre au rang des Hommes de ſi etranges habitans. De là les Gimfaſantes qui alloient tout nuds, au raport de *Pomponius Mela*, & qui ignorant entiérement l'uſage des flêches & des autres armes, fuïoient à la vûe de tous ceux qu'ils apercevoient, & ne ſe laiſſoient aprocher que de ceux de leur Nation. De là les Cynocephales qui avoient, dit le même Auteur, une tête & des pattes de chien, & qui aboïoient de la même maniére que ces animaux. De là les Seiapodes qui ſe couvroient de leurs piés pour ſe garantir de l'ardeur du Soleil. De là enfin les Blemmeges, gens ſans tête, & qui avoient les yeux & la bouche ſur l'eſtomac, & quantité d'autres Peuples fabuleux, plus ou moins énormes ſelon les formes différentes ſous leſquelles on s'aviſoit de les concevoir. Il eſt vrai qu'il y a dans le milieu de l'Afrique des Deſerts ſablonneux & brûlans, où il ſe trouve un grand nombre de Bêtes feroces, qui le rendent moins fréquenté. Tels ſont le Chameau, le Cheval domeſtique, ſauvage & marin, le Dante ou Lampt, le Guahex, la Gazelle, le Bœuf marin, l'Ane ſauvage, le Lion, le Léopard, la Panthére, le Dabuth, l'Elephant, le Singe &c. Mais comme il eſt vrai auſſi qu'il n'y a point d'animaux qui ne fuïent devant l'homme, & que c'eſt pour ſon uſage qu'eſt faite la Terre avec tout ce qu'elle contient, il n'eſt pas moins certain que la Navigation, & les nouvelles découvertes ont fait connoître l'erreur des Anciens à cet égard. Quelle aparence en éfet que Dieu, qui a diſtribué ſi ſagement la lumiére du Soleil à toutes les parties de la Terre, l'eût rendue inutile à quelques-unes où il n'eut pas été poſſible d'en profiter? Ce ſeul ſoupçon étoit indigne de la puiſſance de celui qui a créé le monde. La même Intelligence qui a placé ce flambeau pour éclairer ſucceſſivement toutes les faces du Globe qu'il illumine, ſavoit bien comment en temperer la chaleur pour les Peuples qu'il éclaireroit de trop près. C'eſt preciſément la raiſon de cette ſtructure merveilleuſe du Monde, par laquelle la nuit eſt égale au jour ſous l'Equateur, afin que la chaleur de l'un ſoit temperée par la fraîcheur & les brouillards de l'autre; & que le Soleil s'y cache auſſi long-tems qu'il s'y montre, afin que la Terre pouſſe de ſon ſein en ſon abſence autant de vapeurs qu'il en faut pour rafraîchir l'air échauffé par ſes raïons. La même raiſon fait que les jours croiſſent à meſure qu'on s'éloigne de l'Equateur, afin que ce que l'on perd de la chaleur du Soleil ſoit en quelque maniére reparé par la durée de ſa preſence, & que ſi la Terre en eſt échauffée plus lentement, elle en jouïſſe au moins plus long-tems. Et comme cela ne peut arriver tout-à la fois des deux côtez de la Ligne, où la progreſſion de cet Aſtre vers chaque Tropique fait que les jours ſont plus longs dans l'une des Zones temperées que dans l'autre, la ſageſſe admirable du grand Ouvrier qui les a faits, a accordé ſucceſſivement les mêmes avantages aux Peuples de ces deux Zones, afin que ce que les uns perdent durant un tems par la longueur des nuits, ils le regagnent dans un autre par la durée des jours qui leur ſuccedent, & que nul Habitant de la Terre n'ait à ſe plaindre qu'il ne jouït pas également de la clarté. Ce que je dis des Zones temperées ſe doit entendre à proportion des Zones froides; en ſorte que les Peuples mêmes qui

qui ſont ſous les Poles ne voïent pas moins le Soleil que les autres. Il n'y a aucun endroit ſur la Terre, où l'on jouïſſe de cet Aſtre plus de ſix mois en un an; or que ces ſix mois ſoient interrompus ou conſecutifs, c'eſt la même choſe quant à la diſtribution de la lumiére. Et à l'égard de la chaleur, on peut ſe conſoler de l'avoir grande, quand elle dure peu; tout de même que de la ſentir mediocrement, quand on a plus de tems à en jouïr. Je ne prétens point dire par là qu'il ne faſſe pas plus chaud ſous la Zone Torride qu'ailleurs par proportion; mais je veux ſeulement faire entendre que la preſence du Soleil y durant moins qu'ailleurs, la durée de la nuit y dedomage ſufiſamment de la chaleur du jour.

Ajouterai-je que ſelon le raport des Voïageurs qui ont paſſé pluſieurs fois ſous la Ligne, il s'y leve la nuit des vents frais qui temperent merveilleuſement la chaleur de l'air? Que les terres de la Zone Torride ſont auſſi abondantes en riviéres, en fontaines, & en bois que les Païs les plus temperez? Et qu'on a dans cette Region toute une autre ſaiſon que ſous les autres Zones? C'eſt aux Savans à en chercher les raiſons; mais l'experience nous aprend qu'il arrive ſous la Zone Torride tout le contraire de ce qu'on éprouve dans les autres Païs. Ailleurs le Soleil s'éloignant de nous cauſe le froid & la pluie, & lorſqu'il s'en aproche il produit la ſéchereſſe & la chaleur. Sous l'Equateur il n'en eſt pas de même: les Peuples qui y habitent ont, dit-on, toutes les années deux Hivers, ou plûtôt deux ſaiſons pluvieuſes, l'une lorſque le Soleil eſt à l'Equinoxe du Printems au mois de Mars, & l'autre au mois de Septembre, lorſqu'il eſt à l'Equinoxe de l'Automne. Cette Loi de la Nature n'eſt pourtant pas ſi immuable dans les Païs de Montagnes, qu'il n'y arrive quelques fois du changement, mais comme ces choſes-là me paroiſſent fort incertaines, je ne m'y arrêterai pas plus long-tems.

On diviſoit anciennement l'Afrique en trois Parties. La I. comprenoit l'Egypte, la Lybie, & la Thebaïde. La II. renfermoit tout le Païs qui eſt le long des Côtes depuis la grande Sirie juſques au Détroit, & étoit plus ou moins étenduë ſelon que les Côtes étoient plus reculées ou plus avancées vers la Lybie interieure, dont elle eſt ſeparée par de hautes montagnes. La III. contenoit tout le reſte du Païs depuis ces montagnes & les extremitez de l'Egypte juſques à la pointe Meridionale de cette grande Preſqu'ile. Les anciens Geographes Romains partageoient auſſi l'Afrique en trois Provinces, la Mauritanie, la Numidie & l'Afrique propre. Chacune de ces Parties fut enſuite diviſée en deux autres, ſavoir la Mauritanie, en Tingitane & Céſarienne, & l'on fit d'une Partie de la Numidie une Province ſéparée appellée Numidie Sithiphienne. L'Afrique propre fut de même partagée en trois: ſavoir la Province Proconſulaire, la Pyzaiene & la Tripolitaine. Telle étoit, du tems de l'Empereur Theodoſe, la diviſion de l'Afrique, excepté que la Mauritanie Tingitane fut ſeparée du Corps des Provinces d'Afrique pour être jointe à celles d'Eſpagne. Pour ce qui eſt de l'Egypte, elle étoit auſſi anciennement diviſée en trois parties: Savoir la Haute, la Baſſe Egypte & la Thébaïde. La Lybie exterieure qui comprend la Cyrenaïque & la Marmarique y fut jointe. Le reſte de l'Afrique étoit diviſé en deux ou trois parties, la Lybie interieure, la Haute & la Baſſe Ethiopie.

D'autres Geographes partageoient encore l'Afrique d'une maniére plus commode & plus courte, en deux parties ſeparées par le cours du Nil, l'une Orientale & l'autre Occidentale. D'autres au contraire ſuivant la Ligne Equinoxiale l'ont diviſée en Septentrionale & Méridionale. Quelques Modernes la conſiderent ſelon quatre Païs differens, qui ſont le Païs des Blancs, le Païs des Noirs, l'Ethiopie & les Iles. Le Païs des Blancs comprend, ſelon eux, la Barbarie, l'Egypte, le Biledulgerid ou la Numidie, & le Zaara ou la Lybie. Le Païs des Noirs ou Negres contient trois parties qui ſont la Nigritie, la Nubie, & la Guinée. L'Ethiopie ſe partage en Haute & Baſſe, la Haute, qui eſt l'Abyſſinie, eſt renfermée au dedans du Païs, & la Baſſe qui regne le long de la Mer, comprend le Congo, la Cafrerie, & le Zanguebar. Mais toutes ces diviſions étant ou incompletes ou embaraſſées, en voici une plus moderne qui comprend d'une maniére diſtincte tout ce qui eſt renfermé dans ce Païs.

L'Afrique ſelon cette derniére diviſion ſe partage en huit Parties génerales, dont chacune renferme tout ce qui lui apartient en particulier. La I. eſt l'Egypte, la II. la Barbarie, la III. le Biledulgerid, la IV. le Zaara ou le Deſert, la V. la Nigritie, la VI. la Guinée, la VII. l'Ethiopie, & la VIII. les Iles. Cette diviſion me paroît d'autant plus commode qu'elle ſuit la ſituation naturelle des Païs tels qu'ils ſe preſentent ſur la Carte. Il faut commencer par l'Orient, & ſuivre par le Septentrion & l'Occident juſqu'au Midi; & par ce moïen l'on trouvera facilement les huit parties que nous venons d'indiquer.

Cependant pour rendre la choſe encore plus facile & preſenter tout à la fois à l'œil les ſubdiviſions renfermées dans chacune de ces parties générales, j'ai dreſſé la Table ſuivante ſur les Cartes les plus nouvelles & ſur les obſervations des Géographes les plus exacts, afin que l'on puiſſe trouver facilement tout ce que l'on ſouhaitte, & que l'on retienne ſans peine ce que l'on aura clairement conçu.

TA-

TABLE GENERALE DES DIVISIONS DE L'AFRIQUE.

Tom: VI. N°. 1. Pag: 6.

L'AFRIQUE
SE DIVISE EN HUIT PARTIES PRINCIPALES, SAVOIR

I. l'Egypte — Se divise en III. Parties, savoir.

- I. La Basse Comprend.
  - 1. Beylic de Mansoura. — Heroa. — Faraauda.
  - 2. Beylic de Menoufia.
  - 3. Beylic de Callioubec. — Turbeta. — Zuga.
  - 4. Beylic de Bouhera. — Al-haman.
- II. La Moienne Comprend.
  - 1. Bachalic du Caire. — Elmecocena. — Larnabula. — Alexandrie. — Rofette. — Bochira.
  - 2. Beylic de Suez. — Elmena.
  - 3. Beylic de Giza. — Memphis à préſent ruinée
  - 4. Beylic de Fium. — Cozera.
- III. La Haute Renferme.
  - 1. Beylic de Gabira. — Damiete. — Bourlos. — El-mala. — Demanhoura. — Beltina.
  - 2. Beylic de Benefuef. — Munia.
  - 3. Beylic de Manfelout. — Azuetha.
  - 4. Beylic de Girgue. — Said. — Barbanda. — Asna.
  - 5. Beylic de Cherkeffi. — Almeno.
  - 6. Beylic de Minio. — Ichmina. — Chana.
  - 7. Beylic de Cozir. — Nibelezeit. — Zibed.

II. La Barbarie — Se divise en VI. Royaumes qui ſont

- 1. Barca. — Barca. Capitale. — Cairaon. — Le Patriarche. — Zadra. — Doera. — Taochara. — Trabock. — Berzebona. — Meſalomara. — Bernich. — Salona. — Tolometa. — Alberton. — Melela. — Rexa. — Carcora. — Rives blanches. — Les Salez. — Barbba. — Ben-André.
- 2. Tripoli. — Tripoli. Cap. — El-Hamma. — Capes. — Iles. — Zaara. — Gerbes. — Portata. — Sidra. — Raſalmabesa. — Barda. — Sarmona. — Brata. — l'Arcadia.
- 3. Tunis. — Tunis. Cap. — La Goulette. — Carthage en ruin. — Iles. — Biserte. — Panthalarea. — Muſte. — Limosa. — Souſa. — Lampedusa. — El-Media. — Chercara. — Hama. — Gamelera. — Caiſa. — Galata. — Naſta. — etc.
- 4. Alger en 5. Provinces. — Pr. d'Alger. — Maroma. — Mazura. — Pr. de Bugie. — Steffa. — Gageri. — Pr. de Conſtantine. — Tebeſſa. — Bona. — Pr. de Tenesa. — Mastugan. — Sargel. — Pr. de Telenſin. — Nunain. — Marsal-quirir. — Oran. — Mazagran.
- 5. Fez en 6. Provinces. — Fez. Cap. — Pr. d'Asgar. — Pr. de Temesna. — Pr. d'Habat. — Pr. d'Errif. — Pr. de Garet. — Pr. de Chaus.
- 6. Maroc en 9. Provinces. — Pr. de Maroc. — Pr. d'Hascora. — Pr. de Iedles. — Pr. de Duccala. — Pr. d'Hea. — Pr. de Sus. — Pr. d'Idauiguerit. — Pr. d'Exteca. — Pr. de Guzula.

III. Le Biledulgerid — Se divise en VIII. Prov. ſavoir

- 1. Barca Deſert. — Amaroa. — Eleocath. — Alzacchet. — Augela. — Gorham. — Le Deſert occupe la Partie la plus Orientale du Biledulgerid.
- 2. Biledulgerid. — Touzara. — Tuzer. — Gademes. — Fezzen. — Teorregu.
- 3. Techort. — Selaha. — Necau. — Deſert de Guerguela.
- 4. Zeb. — Teolacha. — Neſta. — Mezzab. — Bescara. — Borgu.
- 5. Tegoratin. — Tezebit. — Suat. — Benigorai.
- 6. Segelmesso. — Chazaira. — Feghiga. — Tebelbetta. — Tamaracroset. — Tafilet.
- 7. Darha. — Jameguerut. — Benisabih.
- 8. Tesset. — Ifrena. — Archa. — Guaden. — Partie de Sus. — Tarquez. — Nun.

IV. Zaara ou Deſert — Se divise en VII. autres Royaumes ou Deſerts.

1. Royaume ou Deſert de Borno. — Kaugha. — Amaſen.
2. II. de Gaoga.
3. III. de Berdoa.
4. IV. de Lempta. — Digur. — Algades.
5. V. de Targa. — Zaghara. — Nair.
6. VI. de Zuenziga. — Ziz. — Ghir.
7. VII. de Zanhaga. — Tegazza. — Alhamara.

Ces Provinces ou Deſerts ont chacun leur Ville Capitale dont ils portent le nom.

On ne trouve dans ces Deſerts que trois Rivieres principales, qui ſont celle de Nubie, de Ghir, et des Cheraoc.

Les Peuples y ſont brutaux, ſauvages et grands voleurs. Les uns demeurent dans des Villes et ont un peu plus d'humanité: les autres ſont errans par les Champs gardant leurs troupeaux ou cherchant fortune; ces derniers n'ont ni Loix ni Police.

Ils ont des Rois ou Seigneurs Particuliers qu'ils appèlent Xeques.

Plusieurs ſuivent la Doctrine de Mahomet, les autres n'ont ni foi ni Religion.

V. La Nigritie — Se divise en XVI. Principaux Royaumes qui ſont ſitués le long du Niger en remontant vers ſa ſource dans l'ordre ſuivant.

1. Genehoa. — Patesau. — Sambalameck. — Brack. — Soudyabe.
2. Gualata. — Gondia. Fulli. — Noden. — Nebodeſoe.
3. Tombut. — Salla. Berissa. — Gueguere. — Cerageli. — Ceſſali.
4. Agades. — Beghir. Mura. — Mayma. Catumbo.
5. Cano. — Germa. Tassara.
6. Cassena — Torca. Nebrina.
7. Gangara. — Maraſa. Semegda.
8. Senega ou des Jaloffes. — Tubaca. Solul.
9. Gambia.
10. Casanga.
11. Bijagos.
12. Sousos ou Bena.
13. Binfares ou Guinala.
14. Melli. — Beria.
15. Mandinga. — Iceror. Cantori.
16. Gago. — Guber. Dau Tomby. — Malet. Zegzeg. — Chaara. — Zanfara. — Reghebil.

Les Negres ſont moins ſauvages que les peuples de Barbarie et du Biledulgerid, mais ils ſont ignorants, groſſiers, pareſſeux, et ne haiſſent pas les Etrangers. Ils font trafic d'Eſclaves qu'ils prennent ſur leurs voiſins.

VI. La Guinée — Se divise en III. Parties princ. ſavoir.

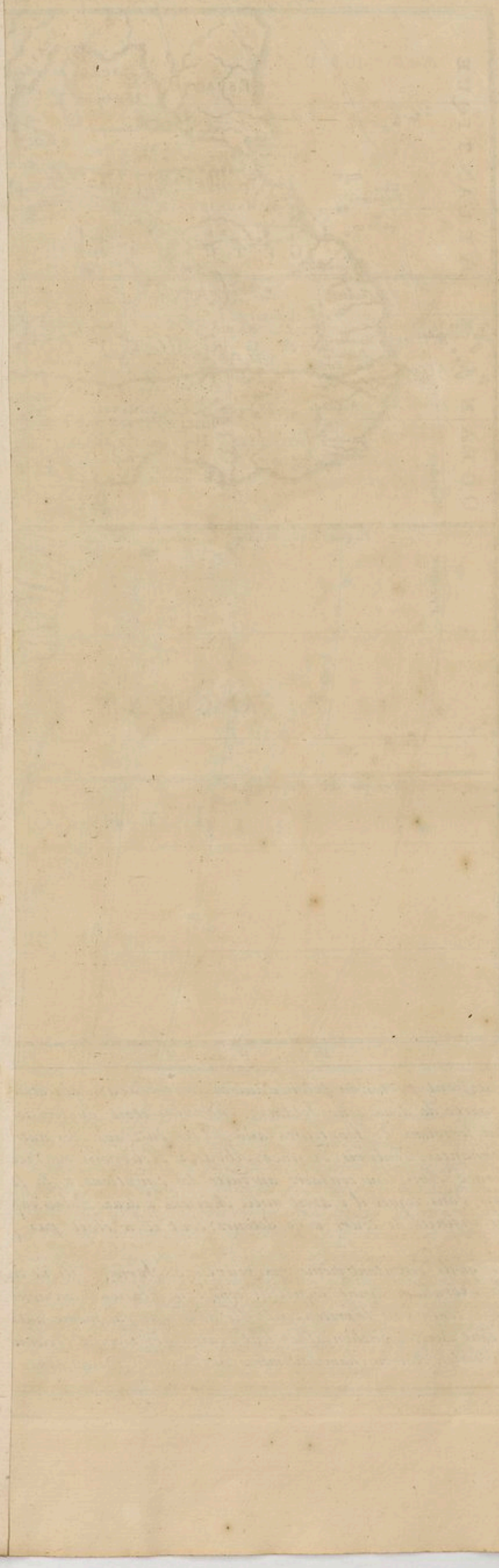
- I. Roy. de Guinée propre. — St. George de la Mine. — Moure. — Tobocrary. — Foeta. — Spica. — Comando. — Sabou. — Mamboredy. — St. Laurenço. — Caramantin. — Acanes Grandes. — Acanes Pequenos. — Dauma. — Accara. — Labada. — Cacores. — Axem. — Assima. — Buma. — Aldeada. — Jamo. — Xabanda. — Wetoo. — Tabo.
- II. Roy. de Benin. — Benin. — Arobon. — Owero. — Icoho. — Curamo. — Ody. — Darcora. — Joyo. — Popou. — Jachaya. — Foulaen. — Calabari. — Bonu. — Bodi.
- III. Prov. de Malaguette. — Timaa. — Bagoa. — Quinamora. — Maſſafu. — Faly. — Namaya. — Settera. — Sierra Leona. — Buges.

VII. l'Ethiopie — Se divise en II. Parties principales, qui ſont

- I. l'Ethiopie interieure, en 2. part.
  - 1. l'Abyſſinie en 13. Royaumes. — 1. R. de Dambea. — 2. R. de Damut. — 3. R. de Goyame. — 4. R. de Bagamedri. — 5. R. de Amara. — 6. R. de Tigré. — 7. R. de Barnagas. — 8. R. de Angote. — 9. R. de Fatigara. — 10. R. de Narea. — 11. R. de Malemba. — 12. R. de Ximenchi. — 13. R. de Xoa. — l'Ile Meroé, aujourd'hui Gueguere.
  - 2. la Nubie. — Nuabia. — Sula. — Jalae. — Dancala. — Cuza. — Zaghaira. — Sabaha. — Mathan. — Sanna etc.
  - 1. le Païs de Biafara. — Gabon. — Bunco. — Macoco. — Caconço. — Giringromba. — Medra. — Mujac.
  - 2. le Congo. — Pr. de Bemba. — de Pemba. — de Batta. — de Sundo. — de Pango. — de Songo. — Angola. — Loango. — Giaques.
  - 3. le Monomotapa. — Monomotapa Cap. — R. de Boro ou Bora. — R. d'Inhambane. — R. d'Inhamior.
  - 4. le Mono-Emugi. — qui comprend le R. de Malemba.
  - 5. le Païs des Cafres. — R. de Sofala ou Ophir. — R. de Mataman.
  - 6. Zanguebar. — Mongallo. — Mezambique. — Quiloa. — Monbaze. — Melinde. — Lamon. — Pate. — Chelicie. — Sian. — Ampaze.
  - 7. les Côtes d'Ajan. — R. d'Adea. — l'Ile des Moines. — Brava. Rep. — R. de Adel.
  - 8. Côtes d'Abex. — R. de Dangali. — Suaquen. — Places au Turc. — Ercocco. — Mazua.
- II. l'Ethiopie Exterieure, en 8. Parties.

VIII. Les Iles.

- 1. Zocotora. — Vingagora. — Gadz. — Angoada. — Cacambut. — Mannajara. — Manaluſo. — Manapatan.
- 2. Madagascar. — Monatenga. — Anasbolo. — Rama. — St. Vincent.
- 3. de Comorre. — Comorre. — Caridza. Licura. — Canbracas. — Mayotte.
- 4. Vers les Côtes de Zanguebar. — Zanzibar. — Monfia. — St. Roch. Pemba. — Querimba. — Anjoa. — Juan da Nova. — Baixos de Judia.
- 5. Vers la Guinée. — St. Thomas. — Funzal. Er. — Tercera. Er. — I. de Prince. — Fernando Poe. — Annabon.
- 6. Du Cap Verd. — Sant jago. — St. Nicolas. — Santa Lucia. — St. Vincente. — St. Antonio. — I. del Fuogo. — I. do Sal. — I. de Bona Vista. — I. Brava. I. de Mayo.
- 7. Canaries. — Gr. Canarie. — Argonegi. Gader.
- 8. Teneriffe. — Laguna. Santa Cruz. — Gomer. Palma. — Forte-ventura. — Ferro. Lanzarotta. — Lancelotta. Graciosa. — Porto de Naos. — Alegria. — Porto de Cavalos.
- 9. Maderes. — Fonzal. Moncerico. — Santa Croce. — Port Saint. — Ile deserte. — Salvages.
- 10. Açores. — Tercera. St. Miguel. — St. Maria. St. Georgio. — Del Pico. Fayal. — Del Cuervo. — De Flores.
- 11. Iles de l'Ocean Ethiopique. — Vers l'Or. — De Amarante 4. — Mascarenhas 2. — Os Seis Irmaos. — Corpo Santo. — St. Francisco. — Diogo Rodrigo. — Maurice. — de Bourbon. — Juan da Nova. — Cosmoledo. — Vers l'Oc. — St. Mathieu. — d'Ascenſion. — St. Helena. — Ste. Helene. — Nuova. — Tristan da Cuiha.
- 12. dans la Mer Rouge. — Suaquen. — Mazua. — St. Pietro.



CARTE DE L'AFRIQUE SELON LES AUTEURS ANCIENS ENRICHIE DE REMARQUES HISTORIQUES
sur les changemens qui y sont arrivez.

REMARQUES.

L'Afrique n'est separée de l'Asie que par un Istme qui, selon la supputation des Mailles d'allemagne, en a environ trois mille trente de circuit & vingt cinq de largeur, ce qui fait de ce Continent la plus grande Presqu'Ile qui soit au monde. Elle est nommée Lybie par les Grecs, soit du nom de Lybia fille d'Epaphus fils de Jupiter & de Cassiope, soit plus vraisemblablement du mot grec Libs, qui est le nom qu'on donne à un vent chaud qui regne ordinairement en ce pays là: Elle est baignée de quatre mers de la Mer Rouge au Levant, de la Mer ethiopienne au Midy, de la Mer atlantique au couchant, & de la Mer de Lybie ou d'Afrique au Septentrion.

Sa longueur depuis les colonnes d'Hercules jusqu'au Cap de bonne Esperance est de sept cens milles, & sa largeur depuis le Cap Verd, jusqu'au Promontoire des aromates, aujourd'hui Guarda fuy, de cinq cens cinquante. Les anciens n'ont connu que très peu de choses de ce pays, excepté du côté de la Mer de Lybie ou interieure; mais au de là des sources du Nil & des Montagnes de la Lune, il leur a été tout à fait inconnu.

Selon la Division de Clavier, l'Afrique se peut partager en onze parties, qui sont l'Egipte, la Cyrenaique, l'Afrique Mineure ou proprement dite, les Troglodites, les Garamantes, la Numidie, la Mauritanie, la Getulie, la Lybie interieure, l'Arabie Troglodytique, & l'Ethiopie.

L'Egipte, selon quelques Geographes anciens, appartenoit autrefois à l'Asie; Mais si l'on donne pour bornes de ce continent le Golfe arabique, comme le veulent quelques Geographes nouveaux, alors L'Egipte doit appartenir à l'Afrique. On divisoit autrefois ce Pays en Superieur & inferieur; ce que nous appelons la haute & basse Egipte. La haute étoit separée par le nil en Egipte Lybienne du côté d'occident, & Arabique du côté d'orient, d'où est venu le nom d'Egyptiens Arabes, & d'Egyptiens Lybiques. La basse comprenoit une partie de la Marmarique, qui confinoit à la Cyrenaique du côté d'occident.

L'Egypte, dans son ancienne splendeur, renfermoit vingt mille Grandes Villes ce que l'on peut rapporter au tems du Roi Amasis; Depuis qu'elle eut été subjuguée par les Romains, elle en eut aussi un grand nombre, mais qui n'etoient pas si considerables. La plus importante etoit Alexandrie qu'on regardoit même comme la Capitale de toute l'Afrique. Elle prit la place de Carthage, ses deux peu à peu à un si haut degré de puissance qu'il n'y avoit que Rome seule à qui elle fut obligée de ceder. Après elle venoit Diospolis, ou Thebes, fameuse par ses cent portes, ou selon d'autres cent Palais qui étoient la demeure d'autant de Princes avec chacun une garde de deux cens Soldats. Memphis etoit au troisieme rang, Ville celebre par le voisinage des Pyramides, qui servoient de Sepulchres aux Rois du Pays. Les autres villes principales etoient Heno: fais; Bubastis, Elephantis, Tentyris, Arsinoë, Abyde, & Heliopolis, ou Ville du Soleil. La Marmarique avoit le Village ou Bourg d'Apis, lieu consacré au culte des Egyptiens, & le fameux Labyrinthe, tout bâti de marbre, sans aucun bois, dans lequel il y avoit mille Maisons & douze Palais enfermez d'une seule muraille, contenant au dedans une infinité de tours & de detours, dont il n'étoit pas facile de se démeler.

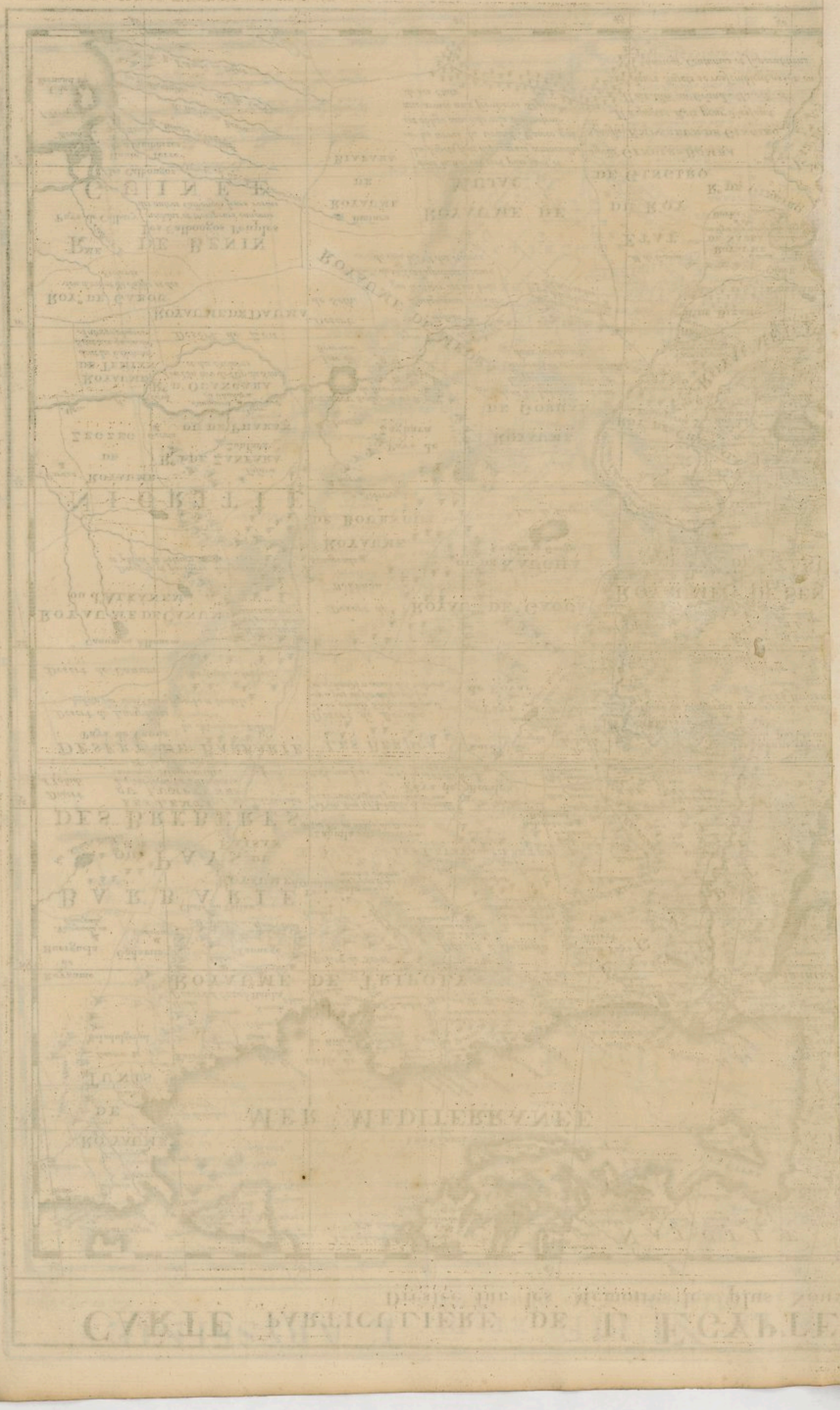
Les Egyptiens se vantent d'une antiquité fabuleuse qu'ils disputent même aux peuples de Syrie. Ils ne craignent pas de la faire remonter au de là du Patriarche Abraham, avant lequel ils comptent plusieurs centuries de Rois. Mais bien loin d'etre plus anciens que les Syriens, comme ils le pretendent, Ils ne le sont pas même autant que les Arabes Chaldéens & que les Babyloniens. Cependant Berose sanchoniathon font venir leurs premiers Colonies de Cham & de Mophraim son fils; & Menes met pour leur premier Roi, ou Cham lui-même, ou l'un de ses Descendans.

REMARQUES

La Cirenaique, voisine de l'Egipte, a pour bornes à l'occident la grande Syrte ou l'Afrique propre, au Septentrion la mer de Lybie, à l'orient la Marmarique, & au Midy les deserts de la Lybie interieure. Elle fut celebre par l'oracle d'Ammon, que d'autres ne mettent dans la Marmarique. La Ville d'Ammon & le Temple de Jupiter ainsi nommé étoient dans le desert, aussi bien que la fontaine du Soleil, qui étoit tiede le matin, froide au milieu du jour, & qui commençoit à s'échauffer le soir, en sorte qu'elle étoit très chaude sur le minuit. On pretend que Jupiter la fit sortir de terre à la priere de Bacchus qui etoit tourmenté d'une soif ardente dans ces deserts. La Cirenaique etoit aussi appelée Pentapolitaine à cause de ses cinq Villes, qui sont Berenice arsinoë, Ptolemaïde, Apollonie, & Cyrene, qui a donné son nom à tout le pays. cette derniere etoit autrefois la rivale de Carthage, éloignée du rivage de la mer seulement de douze mille pas. Les Cireniens ont longtems vécu separement & sans se mêler avec les Egiptiens & les Carthaginois. Ils eurent ensuite des disputes avec ces derniers touchant leurs Limites, & ces disputes produisirent de longues guerres; jusqu'à ce que Carthage ayant enfin été détruite, les uns & les autres ont été subjuguez par les Romains.

L'Afrique Mineure, ou proprement dite, s'étend du côté du Nord à la mer qui porte son nom, du côté d'orient à la grande Syrte, du côté du Midy à une longue chaîne de Montagnes qui la separe des deserts de Lybie & des Getules, & du côté du couchant au fleuve Tusca. Ses anciens peuples étoient les Nasamones ou Mesamontes, ainsi nommez à cause de leur situation au milieu des Sables, & les Psylliens qu'ils subjuguerent, & qui avoient en eux-mêmes la vertu de faire mourir les serpens, par l'odeur qui sortoit des pores de leur corps, qui étoit un venin subtil pour ces dangereux reptiles. au dessus de Carthage étoient les Phéniciens de Lybie, ou Carthaginois, venus de Tyr sous la conduite de Didon qui fonda leur ville. Les plus celebres après cette capitale, étoient la grande Leptis, ou Neapolis, Abroton, Taphres, Capsa, Thisdrus, Thapsus, la petite Leptis, Rhusspina, Adrumete, Elyrée, Tunes, Uthina, & Utique fameuse par la mort de Caton.

La Numidie s'étend le long de la côte d'Afrique depuis le fleuve Tusca, jusques à Ampsaga. le Roy Massinissa la rendit autrefois très celebre. Les Numides furent appelez nomades par les Grecs, parce qu'ils changeoient souvent de lieu errant ça & là dans le pays avec des chariots où ils transportoient leurs familles. La Mauritanie, qui est la derniere vers le couchant, se termine vers le Midy au mont Atlas qui la separe de la getulie, dont les peuples ayant ensuite chassé les maures, vinrent s'établir en leur place. La Province Cesarienne étoit autrefois appellée le Royaume de Boubus. La Capitale étoit Julia, celebre par le séjour du Roi Juba. La Tingitane, qui renferme aujourd'hui les Royaumes de Fez & de Maroc, se nommoit autrefois Regudiane du nom de Regud un de ses Rois. La getulie occupoit toute l'étenduë de pays qui se trouve depuis la ville de Lempta jusques à l'Ocean, c'est à dire un espace de trois cens cinquante milles d'Allemagne c'est aujourd'hui le Bile dulgerid. Le mont Atlas le plus fameux de toute l'Afrique est ce qui lui sert de bornes au Midy. Elle est située entre les deux Mauritanies, l'Afrique Mineure & l'Ocean Occidental. Ses getuliens ne se nourrissoient autrefois que de chair humaine & vivoient à peu près comme des bêtes; mais Jugurtha les apprivoisa, leur apprit à manier les armes & les mena à la guerre contre marius.



CARTE PARTICULIERE DE L' EGYPTE, DE LA NUBIE ET DE L' ABYSSINIE,

Dresſée ſur les Mémoires les plus Nouveaux, & les Obſervations les plus exactes.

REMARQUE.

L' Egypte eſt la ſeule Region de l' Afrique qui bouche l' Aſie, ayant pour bornes au Septentrion la Mer Mediterranée, à l' Orient l' Iſthme de Suès qui la ſepare de la Paleſtine, & de la Terre Sainte, au Midi la Mer Rouge, & à l' Occident la Barbarie.

La Nubie eſt un grand Royaume peu connu, qui a l' Egypte au Septentrion, l' Ethiopie au Midi, le Sahara & le Biledulgerid au Couchant. L' air y eſt fort chaud, & le terroir ſi ſec qu' il ne produit preſque rien.

L' Abyſſinie occupe la partie de l' Ethiopie qui eſt au Nord-Eſt, entre la Nubie & la Côte d' Abex au Septentrion, la Mer Rouge & la Côte d' Ajan à l' Orient, le Royaume d' Alaba au midi, & celui de Zendre &c. au Couchant.

ECHELLE.

Milles Communs de Turquie.

Lieues Marines de 20. par degré.

Lieues Communes de France de 25. par degré.

DISSERTATION
SUR
L'EGYPTE.

APrès avoir donné une idée générale de l'Afrique, il eſt juſte d'en dire quelque choſe en détail, & comme ſans contredit l'Egypte l'emporte en reputation ſur tous les Païs de cette Partie du Monde, auſſi eſt-ce par elle que je dois commencer.

Les Hiſtoriens ſont partagez ſur l'origine de ſon nom : ſuivant quelques-uns le mot *Egypte* vient d'*Egyptus*, *Aegyptus*, ou *Aegiſous*, tous les trois ſont bons. Ce Fondateur, ſelon le ſentiment de quelques Ecrivains, étoit Fils de *Zethon* & Frere de *Danaüs*. Peut-être eſt-ce un mortel fabuleux, mais croïons qu'il a éxiſte ; & que nous importe de connoître ſa race ?

Un Prelat Grec fait deſcendre le nom d'*Egypte* de *Aigés* terme qui en ſa langue ſignifie *Chévres* ; & ſa raiſon eſt que l'Egypte eſt admirable pour engraiſſer les bêtes cornuës. Un Hiſtorien traite la conjecture de viſion, & voici comment il s'y prend pour la réfuter. Il y a, dit ce Doctiſſime en Hiſtoire, des animaux en Egypte qui ſont plus grands ſans doute qu'en *Grece*, comme les bœufs & les moutons ; d'autres plus petits comme les liévres, les corbeaux, les loups & les renards ; d'autres qui ne ſont ni plus grands ni plus petits, comme les corneilles & les chevres, *ergo* les Chévres n'ont pas donné le nom à l'Egypte. L'Archevêque Chévrier auroit pu dire avec plus de vraiſemblance que la tête de la Chévre étoit le ſymbole du Mercure ou Thauth ; que les Chevres faiſoient les delices d'*Iſis* cette fameuſe Déeſſe des Egyptiens ; & que ces Peuples rendoient aux Chévres des honneurs Divins. Mais ces raiſons euſſent toûjours été amenées par machines ; car les Egyptiens n'auroient jamais emprunté des Grecs un terme qu'ils pouvoient trouver aiſément dans leur Langue.

D'autres Ecrivains conjecturent que l'Egypte a eu ſon nom de la couleur de ſes habitans qui ſont bruns, & les Grecs apellent Egyptiens ce qui eſt noir, ou de *Gyph* qui ſignifie un Vautour, ſoit pour leur couleur qui eſt d'un brun noir, comme celle de cette oiſeau ; ſoit parce qu'ils ſont avides ſur la proïe ; ſoit que le Vautour ait été adoré des Egyptiens.

Enfin les conjectures de la derniére claſſe ſoûtiennent que *Mitzraim* aiant partagé l'Egypte à ſes quatre Fils, Kopt qui étoit le plus jeune, s'empara des portions de ſes trois Fréres, & que depuis en changeant le K en E on forma le mot Egypte. Un Auteur dit ſimplement que ſes Habitans la nommoient *Cophtii* ; les Etrangers *Ecophtii* ; & que touchant l'origine du nom, toutes les autres recherches ſont inutiles. Voilà bien de la doctrine au moins ; & j'eſpere que vous m'en tiendrez compte. Après cela que certains Journaliſtes viennent ſe plaindre qu'on ne trouve point d'érudition dans mes petits ouvrages ! Il ne me manque que des Originaux pour être auſſi bon Copiſte que ces Abeilles à trois cornes.

Nos Géographes fixent l'étenduë de l'Egypte, l'un, depuis le 60. degré de Longitude juſques au 67. & depuis le 23. juſques au 31. 40 minutes de Latitude. Ainſi la longueur de l'Egypte eſt de cent ou cent ſix lieuës, & la largeur de cent ſoixante & dix ou quatre-vingt dix.

Les bornes de cette ancienne Monarchie ſont au Septentrion la Mediterranée : au Midi la Nubie l'Abyſſinie, & l'Ethiopie. A l'Orient, l'Arabie Pétrée, & le Golfe Arabique qui fait une partie de la Mer Rouge ; au lieu de cette *Arabie Petrée* les autres nomment l'Iſthme de Suez : enfin au Couchant, la Barbarie & le Deſert de Barca. Un Hiſtorien dit que l'Egypte eſt bornée à l'Occident par la Province Cirénaique, ou *Pentapolitaine* nommée ainſi de ces cinq Villes, Apollonie, Arſinoë, Berenice, Ptolemaïde & Cirene. Ce ſont là les anciens noms. Ceux d'à preſent, ſelon un Ecrivain, ſont Apollonie, Bonne-Andre ; Arſinoë, Suez, Berenice, Bernico, Ptolemaïde, Tolémeſta, Cirene, Corena, ou Corvenna

Si vous êtes curieux de connoître l'Iſthme de Suez, c'eſt un morceau de terre qui a plus de trente lieuës de largeur, & qui ſepare la Mer Rouge de la Méditerranée. Pluſieurs Monarques du Païs, comme nous l'avons déja dit, ont entrepris d'ôter ce grand obſtacle qui s'oppoſe à la jonction des deux Mers & de couper l'Iſthme ; mais ils ont tous échoué dans l'éxecution de ce deſſein. C'eſt-pourquoi lorſqu'il s'agiſſoit d'un projet fort épineux & d'une réüſſite preſqu'impoſſible on diſoit proverbialement, *fodere Iſthmum*, c'eſt vouloir creuſer l'Iſthme.

La diviſion la plus commode & la plus courte de l'Egypte eſt, à mon ſens, celle qui ſe fait en deux parties, la Haute & la Baſſe. La Baſſe comprend le Delta, ou l'Ile, qui a la figure de cette Lettre Greque ; c'eſt-à-dire d'un triangle que forme le Nil, ſe ſeparant en deux branches trois lieuës au

deſſous du Caire, Rozette, Damiette, bâtie ſur les ruïnes de Peluze, Alexandrie, & les autres villes, qui ſont depuis le Caire juſqu'à la Mediterranée. La haute Egypte eſt compriſe ſous le nom de Thébaïde, ainſi nommée de cette fameuſe Thebes qui avoit cent portes; ville que l'Antiquité a tant célebrée, & qui, ſi je ne me trompe, n'eſt plus aujourd'hui qu'une Bicoque nommée Hu.

Au reſte, dit un Hiſtorien, on a cru pendant un grand nombre de ſiécles que depuis Thébes juſques bien avant dans le Païs, il n'avoit jamais plu, parce que cette partie de l'Egypte qui aproche de la Zone Torride, eſt unie, ſéche, ſablonneuſe, chaude, & que les vapeurs en étant ſubtiles & deliées ſe tournent la nuit en roſée; ou qu'avant de ſe reſoudre en pluïe, elles ſont conſumées par la chaleur. Pline aſſure même qu'il n'y tonne point, & ce ſeroit un éfet de la même cauſe. Avec tout cela des Relations modernes témoignent qu'on entend quelquefois dans ce Païs-là de furieux coups de tonnerre, & qu'en certains tems il y pleut copieuſement. Or les Voïageurs, pourvu qu'ils ſoient de bonne foi, ſont plus croïables que les Naturaliſtes, ceux-ci ne bâtiſſant ordinairement que ſur des conjectures. Mais tous les Voïageurs ſont-ils de bonne foi? Je me garderai bien de dire oui. Leurs Relations ne varient-elles pas preſque autant que l'Hiſtoire? Quand on les voit s'entredonner un dementi formel; alors de deux choſes l'une; ou leurs yeux ſont différens, ou les uns raportent ce qu'il n'ont point vu.

Les Egyptiens reſpirent un mauvais air, tant parce que leur climat eſt trop chaud, qu'à cauſe de la boüe ou vaſe du Nil. Sur tout l'air le plus mal ſain eſt dans les endroits où ce Fleuve vagabond, en ſe retirant, laiſſe des eaux qui croupiſſent longtems; mais avant que d'en raporter les effets on ne ſera peut-être pas faché de voir ici ce que quelques Ecrivains racontent de ſes ſources.

Ce grand Fleuve a dans le Païs de ſon origine divers noms dont la ſignification eſt: *coulant des ténébres*; *fontaine qui repand ſon eau dans les ténèbres*; *ſortant des ténèbres*. La raiſon de cette obſcurité nominale, ou de ces noms ténebreux; c'eſt que le Nil, après avoir coulé quelque tems en Ethiopie par des ſouterrains, ſort & paroît tout d'un coup dans ce Roïaume-là.

Suivant les Relations de quelques habiles Voïageurs les ſources du Nil ſont ſur une haute montagne dans le Ton-Koüa qui eſt du Roïaume de Goiam dans l'Abyſſinie; & les eaux de ces deux ſources ou fontaines ſortent du pié de la montagne. Dans une vallée aſſez profonde au deſſous d'une autre montagne, éloignée de l'autre d'une demi-lieuë il y a un ruiſſeau qui ſe joint enſuite à celui du Nil, & qu'on croit avoir la même origine. Le premier ruiſſeau coule quelque tems à l'Orient & coule tout d'un coup au Septentrion; & après un eſpace d'un peu moins d'une lieue il en trouve un autre qui deſcend d'un rocher. Quelque tems après, deux autres qui viennent de l'Eſt, ſe joignent avec eux & avec d'autres qui le groſſiſſent. Après une journée de chemin, le Nil encore jeune, mais déja aſſez riche & enflé, recevant les eaux d'un ruiſſeau nommé Jama, coule vers le Couchant, juſques à trente lieuës de ſa ſource, & traverſe un Lac dans la Province de Bed, dont une partie eſt dans le Roïaume de Goiam. Au ſortir de ce Lac, il ſe met en chemin, pour Alata, ce qui eſt une courſe de cinq heures plus ou moins; & loin de ſe délaſſer il ſe précipite de quelques Rochers avec un bruit extraordinaire, va ſe cacher entre d'autres Rochers dont les pointes ſont voiſines; & aiant coulé à l'Eſt par le Bagunildri, le Gojume, l'Amuhara, l'Olaca, le Damos; après avoir paſſé à côté du Bizamo & du Cumacanca, il retourne & ſe raproche juſques à une journée de ſa ſource. De là il paſſe vers Fazolo & Ombaroa; & de Ombaroa s'éloigne de l'Orient pour couler vers le Septentrion, traverſe pluſieurs Païs, ſe precipite en quelques endroits, arroſe l'Egypte; & enfin porte le tribut de ſes eaux dans la Mediterranée.

Cette courſe vagabonde eſt curieuſe par ſes retours, par ſes chutes & caſcades; & comme ce Fleuve a donné de l'occupation aux Naturaliſtes, j'ai cru qu'on ne ſeroit point fâché de trouver ici le detail de ſa route & de ſes voyages. Par la même raiſon, je ne dois pas oublier la cauſe de l'inondation que cette Riviére fait regulierement tous les ans & qui arrive ordinairement dans le mois de Juin.

Ceux qui ont découvert que deux fontaines dans l'Abyſſinie ſont la ſource du Nil, nous ont apris auſſi qu'au mois de Juin, qui en ce Païs-là eſt le fort de l'Hiver, il y tombe des pluïes continuelles qui font deborder cette Riviére dont le limon engraiſſe l'Egypte. Mais cette grande inondation ſeroit plus à craindre qu'à ſouhaiter pour les Egyptiens, ſi ce Fleuve, enflé par pluſieurs torrens, aiant laiſſé toute l'Abyſſinie à ſa droite, & traverſé le Roïaume de Sennaar, ne ſe ſeparoit en deux branches dans le Bengula. La gauche qui partage ſes eaux & qui prend le nom de Higet, autre fleuve le plus conſidérable de l'Afrique, aiant un peu tourné au Midi, court au Nord, traverſe la Nigritie, baigne Elhuah, & ſe jette dans l'Océan ſans deſcendre juſques en Barbarie.

Autre remarque intereſſante & qui concerne l'Hiſtoire. Après les decouvertes des ſources du Nil, on fait un Probléme de *Phiſico-Géographie*. Le Roi des Abyſſins, demande-t-on, eſt-il aſſez Maître de ce grand & rare Fleuve, pour en détourner le cours, & pour affamer par là toute l'Egypte? Elmacin dans ſon Hiſtoire des Sarrazins dit qu'en mille quatre cens vingt-neuf Muſtanſir, Prince d'Egypte, envoïa Michel Patriarche des Jacobites avec des preſens conſiderables pour le prier de ne point détourner le cours du Nil, dont l'éloignement avoit déja mis les champs à ſec; qu'en faveur des Chrêtiens ce Prince fit auſſitôt lever les écluſes; que la Riviére groſſit de trois braſſes en une nuit & déborda ſur les campagnes d'Egypte. Albuquerque, Vice-Roi Eſpagnol dans les Indes, avoit reſolu de détourner le Nil, pour ôter aux Turcs qui ſont Maîtres de l'Egypte toutes les commoditez & les richeſſes que cette Riviére leur procure: on ne doute pas même que la Puiſſance Ottomane n'ait paié longtems quelque tribut au Roi des Abyſſins pour l'engager à laiſſer au Nil la liberté de ſon lit & de ſon canal. Ludolfe Hiſtorien de l'Abyſſinie convient qu'en perçant une montagne le Nil auroit un chemin plus droit plus uni & plus court, pour faire le voïage de la Mer Rouge, où en ce cas-là il iroit ſe repoſer. Mais, ajoûte cet Ecrivain, le Roi des Abyſſins eſt aujourd'hui trop foible, pour former une telle entrepriſe contre le Turc. Sur ce pié-là & pour la reſolution

tion du Probleme, ſi ce Roi avoit un dégré de puiſſance de plus, il ne tiendroit qu'à lui de faire perir tout un grand Païs par la diſette & par la famine ; donc les Egyptiens ſont dans un riſque continuel, & ils ont grand ſujet de prier Dieu contre l'agrandiſſement de l'Abyſſin, puiſque la nature lui a mis entre les mains un moïen ſûr pour les perdre, dès qu'il ſera aſſez riche pour pouvoir faire percer une montagne.

Quoiqu'il en ſoit, c'eſt cette inondation reglée & périodique qui fait l'abondance & la richeſſe du Païs & qui d'un fond naturellement ſec & ſtérile en fait le meilleur terroir du monde. On y recueille une très-grande abondance de Blé; on en tranſporte auſſi quantité de Ris, de Sucre, de Dates, de Coton, de Sené, de Caſſe, de Baume, de cuirs, de toiles, de lin, d'orges & de legumes. Quant à la fertilité vivante & animée, il y a beaucoup de Poules, de Moutons, de Bœufs, de Chameaux, de Chevaux, & pluſieurs autres eſpèces de Bêtes que mon Auteur ne nomme point. On y voit beaucoup de différens inſectes que les eaux croupiſſantes y produiſent, après le débordement du Nil. On y trouve d'excellens ſimples, de belles plantes, & divers fruits. Le Betail y eſt d'une propagation extraordinaire : les Brebis y portent deux fois l'année & font pluſieurs agneaux à la fois. Les arbres ne ſont jamais ſans être chargez de fruits. Il n'y a pas juſques à notre belle & bonne eſpèce qui ne profite de cette fécondité générale. Les Egyptiennes, comme je l'ai déja obſervé, accouchent généralement de pluſieurs enfans, ce qui eſt remarquable, & peut-être ſingulier dans les Climats d'une chaleur exceſſive. Si l'on veut s'en raporter à quelques tireurs de conjectures, la raiſon pourquoi la Nation Theocratique, ou les Iſraëlites foiſonnoient ſi heureuſement pendant leur captivité, c'eſt que les femmes beuvoient de l'eau du Nil. Mais cette raiſon naturelle ne fait-t-elle point de tort au miracle? Car enfin il ſeroit, ce me ſemble, beaucoup plus pieux de croire, que Dieu, Auteur de la vie & de la mort, répandoit alors une influence ſurnaturelle ſur l'action generative chez ce bienheureux Peuple, qui ſeul ſur toute la terre avoit le bonheur de le connoître & de le ſervir.

Si le Nil fait tant de bien à l'Egypte, ſa liberalité n'eſt pas ſans exception. Cette Riviére cauſe auſſi quelquefois beaucoup de mal. Lorſque l'inondation manque, la famine eſt infaillible ; ſi dans le débordement, l'eau monte moins de ſeize piés, il y a cherté, parce qu'une partie des campagnes n'eſt point arroſée, & quand l'eau croît plus de vingt-quatre piés, il y a encore diſette générale de toutes choſes ; car l'eau demeurant alors trop long-tems ſur les terres, empêche les ſemailles ; & les, Campagnes, quand on vient à les cultiver, produiſent très-peu, parce qu'elles ſont trop engraiſſées. Ainſi la Nature en favoriſant ces Peuples leur fait païer cherement ſes bienfaits ; & ſi par l'eau & par la bouë du Nil elle les dedommage de la pluïë, le remède eſt quelquefois pire que le mal : tant il eſt vrai que l'Auteur de l'Univers a partagé dans la création les biens phiſiques & naturels, ſelon ſon bon plaiſir, comme dans la conduite du Genre Humain les avantages materiels & moraux, ſuivant que bon lui ſemble, & toûjours par une volonté, dont la lumiere & la ſageſſe ne peuvent avoir de bornes.

Les anciens Egyptiens ſe ſont fort illuſtrez dans l'Hiſtoire par la pénetration & la ſubtilité de leur Génie. Ils étoient curieux dans la recherche des belles connoiſſances, & ils aimoient la culture utile de l'Eſprit. Naturellement inventifs & ingénieux, ils s'apliquoient aux découvertes, dont le fruit eſt avantageux à la Société Humaine, & ils avoient le bonheur de réüſſir. Mais ils ne ſe ſont jamais piquez d'être grands Guerriers, aparemment parce que la qualité du climat rendant les corps mous & éfeminez, amollit auſſi le courage. Mais en récompenſe, il rend les membres ſi ſouples qu'il n'y a guére de Peuples au monde qui ſoient ſi adroits que les Egyptiens. Ils ont autrefois cultivé les Sciences, & les voïages que les plus grands hommes de l'Antiquité ont entrepris dans ce Païs-là pour s'y adonner à la contemplation, en ſont des preuves ſuffiſantes. La Geométrie, l'Arithmétique, la Muſique, l'Aſtronomie, & l'Aſtrologie étoient, outre l'étude des Lettres ſacrées, ce que les Prêtres d'Egypte cultivoient avec plus de ſoin. La Medecine y étoit auſſi en très-grand honneur, & pour y être encore eſtimé, il faut paſſer pour Medecin. La plûpart des Etrangers qui y voïagent affectent de paroître habiles dans cet Art ; & quand, ou par hazard, ou par adreſſe, ils ont donné quelque remède avec ſuccès, cela ſuffit pour les mettre en crédit, & leur attirer l'eſtime de tout le monde. Il n'eſt pas même de plus ſûr moïen de viſiter avec ſûreté les ruïnes antiques du Païs, que de prétexter d'y chercher des ſimples. Car alors les perſonnes les plus conſiderables s'offrent d'y conduire les Etrangers, qui ſans cela ne pourroient y aller ſans riſque. Les Egyptiens ſont grands voleurs, comme je l'ai déja dit, & il n'y auroit point de ſureté d'aller ſans une bonne eſcorte viſiter ces anciens monumens par pure curioſité. Mais quand on leur fait accroire que c'eſt pour y chercher des herbes médicinales, alors ils s'empreſſent d'y accompagner ceux de qui ils attendent quelque ſoulagement pour la guériſon de leurs maladies. C'eſt à cet artifice que nous ſommes redevables de la plûpart des decouvertes de ces beaux reſtes de l'Antiquité que tant de Voïageurs y ont deſſiné, & ceux qui, au deſir curieux de ſe ſatisfaire à cet égard, ont auſſi joint quelque expérience de la Médecine, y ont en même tems découvert des ſimples très-ſalutaires qui les ont doublement recompenſez de leurs peines.

La Poligamie étoit permiſe chez les Egyptiens, & les freres y pouvoient même épouſer leurs ſœurs. Il n'y avoit point de différence entre les enfans bâtards & les légitimes, & les femmes n'étoient point excluës du Gouvernement. Coutûme ſage autant qu'ancienne, qui fait voir combien les droits de la nature étoient reſpectez. Car ſi nul homme n'a droit de commander à ſes ſemblables qu'autant que ceux-ci leur en donnent le pouvoir, pourquoi les deux ſexes ne joüiront-ils pas du même privilége ? Eſt-il quelque raiſon valable qui doive en exclure les femmes ? Tous les ſiécles n'ont-ils pas fait voir des exemples de l'habileté de quelques-unes dans l'Art de gouverner ? Et ſi le nombre n'en eſt pas ſi grand que celui des Rois célèbres, c'eſt parce qu'on a commencé de bonne heure à leur envier un honneur dont elles n'étoient pas moins dignes que les Hommes. La Loi Salique, également obſcure & injuſte dans ſon ori-

origine a été inventée à propos pour faire paſſer en régle ce bizarre effet de notre jalouſie, & Souverain pour Souverain, l'experience nous aprend qu'il vaudroit autant obéir à des Reines qu'à de certains Rois. Au contraire s'il eſt vrai que là où un Roi eſt ſur le Trône, ce ſont ordinairement les femmes qui gouvernent, par l'aſcendant que ſes Maîtreſſes prennent ſur lui, ne ſeroit-il pas à propos que les femmes à leur tour devinſſent Reines, afin que les hommes guidaſſent auſſi alors les rénes du Gouvernement? J'avouë que par tout il y a des inconveniens à craindre. On n'a guére été plus heureux ſous les Rois abſolus dont les femmes ont dirigé les conſeils, que ſous l'autorité des Reines qui ont laiſſé prendre trop d'empire à leurs Miniſtres. Marque évidente qu'il y a du danger de tous côtez, & que rien n'eſt plus rare qu'un bon Roi qui ne ſe croïe fait que pour les Peuples, au lieu que tous croïent les Peuples faits pour eux. Revenons à l'Egypte. Les Vieillards y étoient en grande vénération. On reſpectoit leur experience, parce qu'on ſupoſoit qu'on ne peut guére devenir vieux ſans devenir ſage. On les conſultoit ſur le paſſé, & leurs conſeils ſervoient de regle pour l'avenir.

Les Egyptiens s'eſtimoient les plus anciens Peuples du monde; c'eſt-pourquoi on leur attribuë l'invention de pluſieurs Arts. Le plus ancien des Thoth ou Dieux d'Egypte, à qui l'on attribuë l'invention des Lettres, ou de la Grammaire, & des Mathematiques, eſt celui dont Platon fait parler ainſi Socrate dans le Phedon. *J'ai oüi dire à Naucrate en Egypte, qu'il y avoit eu des anciens Dieux à qui l'oiſeau qu'ils appellent Ibis étoit conſacré, & que ce Dieu s'appelloit Theuth : qu'il eſt le premier inventeur des nombres & des comptes, de la Geométrie, de l'Aſtronomie, des Jeux de Dez, & des Lettres.* Il dit encore dans le Philetus: *Theuth dans l'Egyptien eſt le premier qui a diſtingué les Voïelles des Conſonnes, & les Lettres muettes des liquides, & qui a découvert la Grammaire. C'eſt Thaout*, dit encore Sanchoniathon, *qui a le premier inventé les Lettres & qui a trouvé l'art de ſoulager la memoire en écrivant, c'eſt celui*, ajoûte-t-il, *que les Egyptiens appellent Thouth. Le Thouth* auquel les Grecs ont donné le nom d'*Hermes* eſt le même que les Latins ont nommé Mercure. Il n'y a point d'Hiſtoire profane auquel on donne un plus grande antiquité, qu'à ce fameux Mercure des Egyptiens. Ciceron dans le III. Livre de la nature des Dieux diſtingue cinq Mercures, entre leſquels il y en a deux Egyptiens; *l'un fils du Nil, qu'il eſt défendu*, dit-il, *de nommer parmi les Egyptiens, l'autre que les Phéneates honorent, que l'on dit avoir tué Argus, & avoir à cauſe de cela gouverné l'Egypte, donné des Loix & apris les Lettres aux Egyptiens, qui l'appellent Thoith ou Thoth, nom qui a été donné au premier mois de leur année.*

Diodore de Sicile dit que ce Mercure avoit l'eſprit perçant pour trouver des inventions utiles à la vie: qu'il fut le premier qui rendit la parole articulée; qu'il donna des noms à beaucoup de choſes qui n'en avoient point; qu'il inventa les Lettres; qu'il regla le Culte des Dieux, & les Sacrifices, qu'il obſerva le premier l'ordre des Aſtres, l'harmonie & la meſure de la voix: qu'il inventa la lutte; qu'il enſeigna à porter ſon corps de bon air, & qu'il trouva la Lire à trois cordes.

On ne convient pas du tems de ce premier Mercure. Sanchoniathon lui donne la qualité de Sécretaire de Saturne; Diodore le fait Maître d'Iſis & d'Oſiris, & cite pour le prouver des Colonnes qui ſe trouvoient, à ce qu'il dit, dans Nyſe, ville d'Arabie ſur le ſepulcre d'Iſis & d'Oſiris, ſur l'une deſquelles on liſoit, *Je ſuis Iris Reine d'Egypte inſtruite par Mercure & Femme d'Oſiris.* Sanchoniathon le place entre les Dieux Cabiriens dont Jupiter étoit le Pere. Un Memoire raporté dans la Chronique d'Euſebe le met avant Vulcain. Enfin la commune opinion eſt qu'il eſt cet Athothis qui ſe trouve dans la Dynaſtie des Thébains & des Memphites, après Menes, premier Roi d'Egypte. Euſebe dit qu'*Athothis fils de Menes eſt celui que les Egyptiens appellent Thouth, les Alexandrins Thuth & les Grecs Mercure.* Je paſſe ſous ſilence les imaginations de ceux qui le confondent avec Adam ou Noë, avec Chanaan ou Moïſe; auſſi bien que l'opinion de quelques Auteurs qui prétendent que le nom de Mercure eſt un nom myſtique, qui ne deſigne point une perſonne particuliére, mais en général un Homme doué de la parole & de la vertu divine. On attribuë à ce premier Mercure des Caracteres Hiéroglyphiques, gravez ſur des Colonnes trouvées dans la terre Sériadique. C'eſt Manathon qui raporte ce fait en marquant *qu'il a écrit ſon Hiſtoire des Mémoires tirez des Colonnes poſées en la Terre Seriadique, écrits en Dialecte ſacré, & en Lettres hiéroglyphiques, par Thoth, qui eſt le premier Mercure, & expliquées par le ſecond Mercure dans les livres qu'il a mis dans les Temples des Egyptiens.* Voici l'idée que Sanchoniathon nous donne de ces Lettres Hieroglyphiques. *Le Dieu Thaaut*, dit-il, *a repreſenté le Ciel & le viſage des Dieux, il a fait des caracteres ſacrez de Saturne, de Dagon & d'autres; il a donné a Saturne pour marque de ſon Regne quatre yeux, deux au viſage & deux derriere la tête, dont deux étoient ouverts & deux fermez; & quatre ailes aux épaules, dont deux étoient élevées & deux abaiſſées, ce qui étoit un ſymbole que Saturne voïoit en dormant & dormoit en voïant, qu'il voloit en ſe repoſant & qu'il ſe repoſoit en volant; au lieu qu'il n'avoit donné que deux ailes aux autres Dieux qui ſuivoient Saturne; il avoit auſſi mis deux ailes à la tête de ce Dieu, l'une pour marquer ſon eſprit de Gouvernement & l'autre pour ſignifier ſa perſpicacité.*

Il y a auſſi chez les Egyptiens trois ſortes d'Ecritures à ce que nous aprenons de St. Clement d'Alexandrie: *l'Epiſtolagraphique*, propre pour écrire des Lettres; la *Hiecratique* dont ſe ſervoient ceux qui écrivoient des Choſes Sacrées, & qui étoit de deux eſpèces, la *Chiriologique*, par les Lettres ordinaires, & la *Symbolique*, par des ſignes qui parloient ou proprement par l'imitation, ou tropiquement, ou allegoriquement par des Enigmes. Le même Auteur raporte des exemples de ces trois ſortes d'Ecritures Symboliques; de la premiére, lorſque le Soleil eſt exprimé par le ſigne d'un Cercle, & la Terre par ſa figure: de la ſeconde, quand on ſe ſert des Fables Theologiques pour faire les Eloges des Rois; & de la troiſiéme, quand le mouvement des Aſtres eſt figuré par des corps de Serpent & le ſoleil par un Eſcarbot. Au reſte ſi Athothis eſt le premier Mercure, & qu'il n'ait écrit qu'en caracteres Hiéroglyphi

ques,

ques, on ne peut pas lui attribuer beaucoup d'ouvrages, & ce qu'on dit quelque part qu'il a fait des Livres Anatomiques n'a pas plus de fondement que d'autorité.

Le ſecond Mercure n'eſt guére plus certain que le premier, du moins ne le trouve-t-on point ſous ce nom dans les Dynaſties anciennes, mais ſeulement dans la ſuite des Rois Thébains, dont Eratoſthene eſt l'Auteur. On y trouve à côté du 35. Roi nommé Syphoas ὁ καὶ Ἑρμῆς υἱὸς Ἡφαίστου qui eſt auſſi Mercure, fils de Vulcain. Mais que ce Mercure qui eſt celui qu'on nommé Trismégiſte, ſoit fils ou petit-fils du premier, il a fait ſelon Manethon, des Livres de l'Hiſtoire Egyptienne, dans leſquels il expliquoit, dit-on, les Colonnes que le premier Mercure avoit laiſſées. On lui en attribuë auſſi beaucoup d'autres dont aucun ne nous reſte de la premiére Antiquité. Il paroît au contraire que tous ceux que nous avons ſous le nom d'Hermes ont été faits par des impoſteurs, ce que je laiſſe à démêler aux habiles Critiques. Ce qu'il y a de certain eſt que les Egyptiens étant naturellement fort ingénieux ſe ſont apliquez à la culture des Arts dont pluſieurs ont été portez par eux à un haut degré de perfection.

Ceux d'Alexandrie ſur tout ont cultivé ſoigneuſement l'Aſtronomie & la Medecine. Cette Ville étoit la plus féconde du Monde en hommes de Lettres; Appian & Hérodote pour l'Hiſtoire font voir qu'elle ne cédoit à aucune autre. Elle étoit le ſejour des Ptolemées Rois d'Egypte qui ne negligeoient rien pour en rehauſſer le nom. Les Romains, qui en devinrent les Maîtres après eux, augmenterent encore ſa ſplendeur, & entre les Empereurs, Adrien & Antonin augmenterent conſiderablement ſes Priviléges.

L'Année vague des Egyptiens, qu'on nomme auſſi l'année Chaldaïque, n'étoit proprement ni Solaire ni Lunaire. Elle étoit comme la nôtre compoſée de 365. jours diſtribuez en douze mois de 30. jours chacun, auxquels on ajoûtoit cinq jours qu'on nommoit *Epagomenes*. Il eſt vrai qu'en cela elle aprochoit du cours du Soleil, mais elle s'en éloignoit auſſi, en ce que les douze mois ne repondoient pas aux quatre ſaiſons de l'année. Ils changeoient au contraire de place, paſſant de l'Hiver à l'Automne, de l'Automne à l'Eté, & de l'Eté au Printems, retrogradant toûjours & changeant de quatre ans en quatre ans. Ceux d'Alexandrie, pour fixer cette année vague, ajoûterent un jour à leurs Epagomenes de quatre en quatre ans: non dans le cours de l'année, comme nous faiſons notre Biſſexte au mois de Fevrier, mais à la fin, comptant ſix Epagoménes, au lieu de cinq qui ſe trouvoient dans les autres années ſimples. Par ce moïen l'année, qui étoit vague auparavant, fut fixée au 29. d'Août ſans qu'elle fût depuis ſujette à ce changement qui la faiſoit courir par toutes les ſaiſons. Elle commença avec le Cycle de la Lune, ou du Nombre d'Or, qui ſe rencontroit avec l'année Julienne 329. avec l'Ere d'Eſpagne 322. & avec celle de Nabonaſſar 2032. L'an 277. Anatolius d'Alexandrie, pour trouver plus aiſément la Fête de Pâques, inventa un Cycle Lunaire de 13. années, afin de regler le cours de la Lune à celui du Soleil: de ſorte que le Concile de Nicée aiant effectivement arrêté que cette Fête ſeroit célebrée un Dimanche, s'en raporta à l'Egliſe d'Alexandrie pour ſavoir quel ſeroit le Dimanche auquel on devoit la celebrer. Marque que les Egyptiens étoient alors en reputation d'avoir plus de connoiſſance que les autres, de l'Aſtronomie. Et en effet c'étoient les Prélats d'Alexandrie qui faiſoient ſavoir au Pape chaque année quel jour la Pâque ſuivante devoit échoir. Theophile, depuis Patriarche d'Alexandrie, dreſſa en 380. un Cycle Paſchal pour cent ans. St. Cirille auſſi Patriarchie d'Alexandrie & neveu de ce Theophile, reduiſit ce Cycle à 95. ans & le commença en l'an 487. de JESUS-CHRIST. Divers Auteurs ont donné des regles pour reduire les jours de l'Année d'Alexandrie avec ceux de l'Année Julienne; mais ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler.

Si les anciens Egyptiens ont ſurpaſſé toutes les autres Nations dans l'étude des Sciences & des Arts, les derniéres Générations ſont pitoïablement dégenerées. On nous fait une peinture bien hideuſe des Egyptiens modernes. Ils ſont ſelon le pinceau du Peintre, ignorans, voleurs, très-avares, & grands hipocrites. Peut-être ne ſeroit-il pas beſoin de courir juſqu'en Egypte pour trouver des Peuples à qui ce vilain portrait ſeroit plus reſſemblant qu'aux Egyptiens; mais je ne ſai ſi l'on ne feroit pas mieux de laiſſer là ces ſortes de deſcriptions, outre qu'elles ſont injurieuſes à des millions de nos Coïndividus, on confond les bons avec les méchans; & d'ailleurs de cette diffamation générale, il en faut ordinairement rabattre tout au moins la moitié. Ce que l'équité demanderoit encore, c'eſt qu'on ne marquât jamais le mal d'une Nation ſans y ajoûter le correctif, je veux dire ſes bons endroits. Car je ne croi point qu'il y ait Société tant ſoit peu civiliſée qui n'ait ſon louable auſſi bien que ſon blâmable. Or c'eſt préciſement ce que notre Auteur ne fait point, & en prenant à la lettre ce qu'il dit des Egyptiens d'aujourd'hui, nous devons les regarder tous comme un aſſemblage de Coquins & de Scelerats.

Touchant le Culte Divin, les Egyptiens, dit le même Géographe, ont été de tout tems ſi attachez à la Religion qu'ils en ſont devenus ſuperſtitieux. Qui ne croiroit à ces paroles que cette Nation débuta par le Judaïſme, par le Chriſtianiſme, & par l'Ortodoxie. Il paſſe néanmoins pour vrai que l'ancienne Egypte étoit l'endroit du monde, où la ſuperſtition dominoit le plus; & que cette maladie contagieuſe s'eſt communiquée de ce Païs-là à pluſieurs autres Peuples. Si l'Ecrivain avoit dit que de tout tems les Egyptiens ont été attachez aux fauſſes Religions, qu'à la fin ſe rendant dociles à la prédication de l'Evangile, ils devinrent vraiement Religieux, cela feroit un ſens auſſi bon que l'autre eſt ridicule. Quoiqu'il en ſoit le Chriſtianiſme a eu le même ſort en Egypte que dans le reſte de l'Afrique, & dans la meilleure partie de l'Orient. Après force diviſions dans le Sanctuaire, après avoir déchiré la robe du Seigneur & avoir mis en piéce ſon UNITE' par les Héréſies & par les Schiſmes, Mahomet fit la guerre à JESUS-CHRIST, & l'Alcoran triompha de l'Evangile. Outre le Mahométiſme qui eſt la Religion dominante & la plus nombreuſe peut-être des trois quarts & demi, il y a pluſieurs Juifs qui y ſont fort puiſſans. On y trouve encore quelques Chrêtiens Grecs qu'on nomme Cophtes, mais ils ſont corrompus, & leur culte n'eſt pas plus pur que celui des Catholiques Romains.

Alexandrie, qu'Alexandre le Grand perturbateur du Genre Humain, fit bâtir pour mieux éterniſer ſon nom, Alexandrie, dis-je, fut long-tems la Capitale d'Egypte : je dis long-tems ; car je croi qu'avant elle, Peluſe & Memphis avoient eu ſucceſſivement ce rang-là. Mais à preſent c'eſt le Grand Caire, qui prime dans le Roïaume, & c'eſt où le Viceroi Turc, ſous le titre de Beglierby ou Bacha, fait ſa reſidence. Cette Ville eſt ſituée, les uns diſent à demi-lieuë, d'autres à une lieuë du Nil ; & tous conviennent que ſa place eſt à l'oppoſite des maſures de l'ancienne & célèbre Memphis, qui étoit de l'autre côté. Un des plus ſavans Hommes du dernier ſiécle a cru que le Caire contenoit dans ſes murailles cette ancienne Babilone qui a fait tant de bruit. Nous en parlerons en particulier ci-après.

Les autres Villes les plus conſiderables de l'Egypte ſont Girgio, Damiéte, Roſette, & Suez, Girgio ou Gergio eſt l'ancienne Thébes : il y a un Bacha.

Damiéte par ſa ſituation, & à cauſe de ſon Port ſur la Mediterranée eſt une des Clés de l'Egypte. Saint Louïs Roi de France, lors de ſa malheureuſe Croiſade, s'en empara, & n'en fut pas plus heureux.

Roſette eſt ſituée ſur le canal le plus navigable du Nil. Elle eſt bien bâtie, bien peuplée & d'un grand Commerce par l'abord de quantité de Vaiſſeaux.

Suez, ſur la Mer Rouge, ne contient pas plus de trois cens maiſons. C'eſt l'Arſenal des Turcs de ce côté-là, avec un port aſſez mauvais. Le Gouverneur entretient deux petites Galeres & quelques Vaiſſeaux. C'étoit autrefois l'entrée du commerce d'Orient pour l'Europe ; mais ce n'eſt plus cela depuis que les Européens ſe ſont établis dans les Iles. Paſſons au Gouvernement des Egyptiens : je ne dirai là-deſſus que ce qui me paroît de plus curieux & de plus amuſant.

Rien n'eſt plus obſcur & plus douteux que ce que l'on en trouve dans l'Hiſtoire. Les Auteurs ne conviennent ni du nom, ni du tems, ni du nombre, ni de la ſuite des Rois. Perſonne ne ſait ſi ces Dinaſties, que quelques-uns regardent comme ſucceſſives & qu'ils rangent bout à bout, ne ſont pas pour la plûpart collaterales & de même tems. Diodore de Sicile avouë de bonne foi, que quelque ſoin qu'il ſe ſoit donné pour conſulter les Prêtres d'Egypte ſur l'antiquité, il n'y a rien que de très-incertain. Les ténébres mêmes qui couvrirent autrefois ce Païs n'étoient pas plus obſcures que l'Hiſtoire de ſes premiers Rois, & tout le merveilleux que l'on trouve ſur cela dans les Hiſtoriens Grecs eſt l'effet de l'impoſture des Prêtres, qui de tout tems ont été en poſſeſſion de ſe faire valoir en débitant de belles fables. Ils ont cru rendre leurs menſonges reſpectables en leur donnant un air d'antiquité, & c'eſt ce que pluſieurs font encore aujourd'hui, par le ſoin qu'ils prennent d'accrediter leurs Traditions. Qui pourroit croire, par exemple, que les Dieux & les Demi-Dieux ont régné en Egypte quarante-deux mille neuf cens quatre-vingt quatre ans avant les Rois ? Que Vulcain y a regné neuf mille ans : le Soleil trente mille ; Saturne, & les autres Dieux trois mille neuf cens quatre-vingt quatre ans, & qu'il n'y a pas eu moins de 23. mille ans depuis Oſiris & Iſis qui ſont les derniers Dieux juſques au Regne d'Alexandre ? Il eſt aiſé de voir que ce ſont autant de contes dont les Prêtres d'Egypte ont amuſé ceux qui les conſultoient, pour rehauſſer d'autant plus la nobleſſe & l'antiquité de leur Nation. Choſe étrange ! que la Religion qui eſt la choſe la plus ſainte qu'il y ait parmi les hommes, ſoit emploïée par ceux qui l'enſeignent à abuſer les Peuples commis à leurs ſoins ! Eſt-ce la credulité ſuperſtitieuſe de ceux-ci, ou l'envie de dominer ordinaire à ceux-là qui eſt cauſe d'un ſi grand deſordre ? L'un & l'autre y contribuent ſans doute ; mais malheur aux Conducteurs ambitieux qui ſe prevalent de la confiance trop aveugle de leurs Ouailles pour les conduire dans des ſentiers détournez ; & qui ſubſtituent leurs propres imaginations à la Verité dont ils ſont les Dépoſitaires, pour aquérir peu à peu ſur les conſciences un empire abſolu. Ce mal, qui n'eſt que trop ancien dans le monde, y durera aparemment encore long-tems. Ce qui fait voir combien il eſt à propos de ne laiſſer point prendre trop d'autorité à une ſorte de gens ſi enclins à en abuſer. Si l'on avoit pris ſoin de ſuprimer de bonne heure les impoſtures des Prêtres Egyptiens d'aujourd'hui, leurs Hiſtoires ſeroient-elles remplis de tant de regnes fabuleux, qu'ils n'ont inventé ſans doute, que pour diſputer d'ancienneté avec les Chaldéens & les Babiloniens, qui ſe piquoient auſſi d'une origine très-reculée ?

Parmi ceux qui ont arangé avec plus de ſoin l'ancienne Chronologie des Egyptiens, le Chevalier Marsham eſt celui qui y a le mieux réüſſi. Je ne raporterai pourtant point l'ordre où il a mis les Dieux, les Demi-Dieux, & les anciens Rois d'Egypte dont il a fait quatre Succeſſions collaterales, qui ont regné en même tems dans quatre Roïaumes différens. Je me contenterai de dire ici que ces 4. Roïaumes étoient 1. celui de la Thébaïde, dont Thébes étoit Capitale : 2. celui des Thiniſtes dont la Capitale étoit Thin : 3. celui de la Haute Egypte dont la Capitale étoit Memphis : Et 4. enfin celui de la Baſſe-Egypte, dont la Capitale fut premiérement Heliopolis, & enſuite Tanis ſous les Rois Paſteurs. On trouvera dans la table ſuivante une Chronologie de ces Rois Paſteurs, les premiers qui ſoient connus dans l'Hiſtoire. Quelque peine qu'ait pris le Chevalier Marsham à ranger les IV. Dynaſties Collatérales dont nous venons de parler, comme l'on n'y trouve au fond aucune certitude je ne me ſuis point attaché à les ſuivre. J'ai mieux aimé prendre pour Guide le célèbre Uſſerius qui a compoſé la ſuite de ces Rois, ſur ce qu'il a trouvé de plus évident dans l'Hiſtoire ; & j'ai adopté ſans balancer le Syſteme de Mr. l'Abbé de Vallemont qui m'a paru le plus exact & le plus ſûr. Ce qui m'y a déterminé, c'eſt que ceux de ces Rois qui nous ſont connus, parce que l'Ecriture en parle, ſe trouve, comme il dit, placez juſtement ſelon le tems qui leur convient pour s'accorder avec la Chronologie Sacrée. C'eſt ce me ſemble, le meilleur Guide qu'on puiſſe ſuivre dans une route ſi obſcure. J'ai donc réduit les Rois d'Egypte en trois claſſes : Les Pharaons, les Succeſſeurs de Cambiſe, & les Ptolemées. Voïons, ſur ce Plan-là quelques particularitez hiſtoriques qui ſont remarquables.

Autant que je puis debrouiller cette horrible confuſion, le Roïaume ſe revolta ſous Apries, le der-

dernier des Pharaons, & Amasis Général des Troupes fut élu Roi par les Mécontens. Ce Prince régna quarante-trois ans & mourut la même année que Cambise commençoit l'entreprise de conquerir l'Egypte. Ce Cambise Fils & Successeur de Cirus, Empereur des Perses, n'avoit pas herité du Héroïsme de son Pere ; & selon un Historien, il n'étoit redevable de cette importante Conquête ni à sa valeur, ni à sa conduite, mais à des Egyptiens mêmes qui trahissoient leur Prince & leur Patrie. Cet Usurpateur faisant le siége de Peluse, ces perfides lui conseillerent apparemment une chose qui réüssit. Ce fut de mettre à la tête de son Armée des Chiens, des Chats, & d'autres Bêtes Sacrées que les Egyptiens, Nation pourtant si éclairée, jugeoient dignes des Honneurs Religieux. En effet les Pelusiens, n'aiant garde de tirer sur ces vénérables animaux, de crainte de repandre le sang Divin, demeurérent dans l'inaction ; artifice qui causa la prise de la place, & qui en même tems donna aux ennemis la Clef de toute l'Egypte.

Psamménite Fils & Successeur d'Amasis fit de son mieux pour repousser l'Agresseur : mais défait à platte couture, dans une bataille sanglante & fort opiniâtrée, il voulut se jetter dans Memphis où le Vainqueur le poursuivit de près & l'enferma par un Blocus. Memphis eut le sort de Peluse. Psamménite tombe entre les mains du Conquerant ; & celui-ci abusant brutalement de sa bonne fortune, le fait loger par mépris dans un fauxbourg où il ne faut pas me demander si on le gardoit à vûë.

Ce ne fut pas la seule mortification que le dur & cruel Cambise donna à son Prisonnier : se faisant un barbare plaisir de pousser à bout la patience d'un Prince malheureux, il ordonna que la Princesse d'Egypte, fille du Monarque vaincu & ses Dames d'honneur allassent en habit d'esclave & la cruche à la main puiser de l'eau à la vûë de Psamménite. Le pauvre Monarque fut donc temoin oculaire de ce triste spectacle : il vit plus d'une fois sa fille ; il la vit dans cet abaissement servile, passant devant son cher Pere, & poussant les cris les plus pitoïables ; mais la constance de Psamménite n'en fut point dérangée. Il ne donna pas la moindre marque d'émotion.

Autre épreuve bien plus terrible à laquelle on mit sa fermeté. Par ordre du Tiran, on fit passer devant lui le Prince son Fils, & deux mille jeunes Egyptiens, tous la corde au coû, un frein dans la bouche, & tous condamnez au supplice comme d'infames criminels : cependant Psamménite vit encore ce spectacle d'un œil sec ; & gardant la même fermeté, du moins apparente, il ne fit voir aucun signe de douleur. Mais voïant un de ses amis, depouillé de tous ses biens, & reduit à la mendicité, sa Philosophie ne put plus tenir ; il se répandit en plaintes ; il fit de grandes lamentations ; & son desespoir le porta jusqu'à se fraper la tête rudement.

Cambise, informé de la chose, a la curiosité d'en parler à son Prisonnier : *Quoi !* lui dit l'Oppresseur, *l'affliction de votre ami vous trouve sensible jusqu'à vous arracher des larmes ? Et le malheur de votre fils n'a pu vous tirer un soupir. Ah ! Fils de Cirus*, répond Psamménite, *la douleur extrême est toûjours muette, & le cœur percé n'est pas en état de soupirer ; le malheur de ma famille est si grand, que toutes les larmes que je repandrois ne le feroient jamais bien connoître. Mais la disgrace d'un ancien ami, accablé de la derniére misére, au commencement de sa vieillesse, & après avoir vécu dans une haute fortune, m'a paru digne d'être pleurée.*

Cette réponse-là vous paroît elle aussi solide qu'elle a causé d'admiration ? *La douleur extréme est toûjours muette* ; passe pour cela, quoi que, dans le fond, ce *toûjours* exprime trop : mais enfin, il est vrai qu'une douleur peut avoir assez de violence pour s'emparer de tous les sens ; & même pour éteindre dans un moment, le soufle de la Vie. Telle fut celle d'un certain Général : dans le fort du combat il avoit remarqué un Guerrier inconnu, qui après avoir fait des prodiges de valeur, fut accablé par le nombre des Ennemis, & percé de coups mortels. Le Général curieux de connoître un si brave homme, fait chercher son corps : on le trouve ; on le lui aporte ; on lui ôté ses armes ; & le Seigneur voit que c'est son Fils, qui étoit venu à l'Armée à son insu : alors saisi de douleur, il demeura quelque tems immobile, les yeux attachez sur le cadavre ; ensuite de quoi, il tombe mort sur le corps de son fils. Voilà ce qu'on peut nommer une douleur parfaitement muette.

Mais quand le bon Psamménite dit que *l'affliction d'un ancien ami lui avoit paru digne d'être pleurée*, de bonne foi, se peut-il rien de plus plaisant ? Le sens naturel de ses paroles est, qu'il a pleuré par raisonnement, par réflexion, ce qui est tout-à-fait contraire à la nature de la douleur, qui est une impression organique & purement machinale. Le Commandant d'une Place prise, & lequel avoit fait une longue & vigoureuse resistance, se trouvant, à peu près, dans le cas de notre Roi d'Egypte, *il y a deux jours que j'ai fait égorger ta Femme & ton Fils*, lui dit le Tiran, qui le menaçoit des tourmens les plus afreux : *tant mieux*, répond l'autre, *ma Femme & mon Fils ont été heureux de deux jours plûtôt que moi.* Vous m'avoüirez que cet homme-là étoit bien autrement Philosophe que Psamménite.

Cambise ne laissa pas d'être touché de sa réponse ; & ce cœur inhumain s'attendrit assez, pour vouloir sauver le Prince d'Egypte : mais trop tard ; car on avoit déja exécuté l'ordre de sa mort. Suivant un Historien, le Monarque depouillé fut relegué à Suze : un autre veut que Cambise le retint à sa Cour ; qu'il avoit de grans égards & beaucoup d'estime pour sa Personne ; mais qu'aiant découvert qu'il sollicitoit sourdement ses anciens Sujets à secouër le joug, il le contraignit à boire tant de sang de taureau, qu'il en creva : genre de mort très-conforme à la ferocité de celui qui l'inventoit. Cambise ne jouït pas long-tems du fruit de sa violence ; son Règne ne dura que trois ans.

De tous les Ptolomées, c'est-à-dire la Posterité *Egyptiennement* Roïale d'Alexandre le Grand en Usurpation, je n'en trouve point d'une mémoire plus execrable que le surnommé *Philopator*. C'étoit le quatrième Roi d'Egypte de la derniére Race ; & on lui donna ce surnom, qui signifie, *ami de son Pere*, par contre-verité ; car il avoit empoisonné le Roi *Evergete*, ou le *Bienfaisant*, dont il étoit fils. Ce Monstre couronné, car depuis que le Monde est Monde, notre espèce a pro-

produit force Nerons : ce Monſtre couronné, dis-je, envoïa chez les morts Cleopatre ſa Mere, & le Prince Nangas ſon Frere.

Il ajouta l'inceſte au parricide, donnant à titre d'Epouſe, la moitié de ſon lit à Euridice ſa Sœur. Un Hiſtorien remarque judicieuſement que, pour aimer un tel Monarque, il eût fallu être ennemi declaré de la vertu : mais les méchans Princes ſe ſoucient fort peu d'être aimez, pourvu qu'on les craigne ; & c'eſt à mon ſens, le plus grand malheur des Societez Monarchiques.

La Guerre que cet abominable Roi eut avec Antiochus, ſurnommé le Grand, (je me défie toûjours de cette Grandeur-là) & ſixième Roi de Sirie, le decraſſa, le réveilla un peu de ſa faineantiſe, & de ſon oiſiveté voluptueuſe. Ptolomée remporta une victoire conſiderable ſur le Sirien. Mais, inſenſible à la belle gloire, & la paſſion du plaiſir le poſſedant uniquement, il fit une paix, peut-être honteuſe, avec Antiochus ; & ſe conſacra uniquement, aux Divinitez de la bonne chere, de la bouteille & de la debauche venerienne. Comme rien ne lui coutoit en Sceleratеſſe, la Reine ſon Epouſe ne put échaper à ſon inhumanité ; devenu amoureux à la fois du bel Agatocle & de la belle Agatoclée, Frere & Sœur, il fit mourir Euridice ſa Femme pour jouïr plus librement de ces infames & inceſtueuſes amours. Dans ce debordement afreux Evante, Mere du nouveau Ganimede & de la Maîtreſſe, gouvernoit l'Etat : on ne pouvoit rien obtenir que par ſon canal ; & ſes deux enfans s'étoient ſi bien établis par leurs Créatures & par leurs brigues, que Ptolomée, pour l'autorité, étoit le dernier homme de ſon Roïaume. On ne ſavoit plus comment s'y prendre pour l'Adminiſtration Publique, lorſque la Mort le prit après un Règne de dix-ſept ans. On crut même qu'il avoit été empoiſonné par Evante & ſa fille : ces deux femelles s'étoient emparé de toutes les richeſſes de la Couronne, & tâchoient d'uſurper l'Autorité ſuprême : mais le Peuple qui les avoit en horreur, & qui vouloit vanger Euridice, tua en fureur l'infame Agatocle, fit pendre, enſuite, la Mere & la Fille ; & les principaux d'Alexandrie firent une Députation aux Romains pour les prier de prendre ſous leur protection leur jeune Roi ; c'étoit Ptolomée Epiphanes, ou l'Illuſtre, fils de Philopator & d'Euridice.

A preſent qu'il me ſoit permis de vous apoſtropher ſur ce Philopator : quel monſtre de Souveraineté ! Suivant la lumiére du bon ſens, ces Princes Scelerats ſont le fruit naturel du *Droit Héréditaire*. Vous conviendrez que les Couronnes *Electives* ne ſont point ſujettes à ces horribles inconveniens. Briſons là-deſſus ; la matiére eſt trop delicate. Voïons plûtôt comment l'Egypte paſſa ſous la domination des Romains.

Ceſar, autre Perturbateur du Genre Humain, aiant ſubjugué les Egyptiens, voulut que Ptolomée Denis le jeune, fils de Ptolomée le Flûteur, épouſât ſa Sœur Cléopatre ; ainſi ſe nommoient toutes les Princeſſes aînées des Rois d'Egypte. Ce fut chez ce Monarque que Pompée, ſoi diſant le grand Defenſeur de la liberté Romaine, voulut ſe refugier après ſa deroute de Pharſales : très-mal lui en prit ; il ne pouvoit faire un plus mauvais choix. Ce célèbre Général fut aſſaſſiné, ſi non par ordre exprès, du moins par le conſentement de Ptolomée, qui néanmoins lui étoit redevable du rétabliſſement de ſon Pere.

Ceſar, qui pourſuivoit ſon Rival, apprit en Egypte que Septimius, Salvius, & Achillas avoient tué Pompée ; &, ſi je m'en ſouviens bien, il lui en coûta quelques larmes de douleur ou de joïe. Cet Oppreſſeur de ſon Païs fut auſſi que Photin étoit Auteur de cette noire & criante perfidie ; & que ce premier Miniſtre avoit fait auſſi chaſſer la Reine Cleopatre. Le Conquerant de la plus belle & de la plus puiſſante République qui fut jamais, diſſimula quelque tems, & fit chercher ſecretement Cleopatre. Cette Princeſſe s'étant mis dans une Barque aborde au pié du Château ; mais comme on l'auroit infailliblement arrêtée, ſi on l'avoit reconnuë ; elle s'aviſa d'une plaiſante invention : un certain Apollodore, ſon Guide & ſon Confident, l'envelope, la lie parmi des hardes ; & chargeant ce precieux paquet ſur ſes épaules, il le porte, ſans *malencontre*, juſqu'aux piez de Ceſar. Ce Mars admira l'adreſſe de celle qui devoit être ſa Venus ; & aparemment il n'en fut pas moins touché que de ſon merite extraordinairement appetiſſant : il raccommoda les Epoux, & voulut qu'on fêtât ce retour de nôces par un feſtin magnifique. Mais le Seigneur Ceſar n'en étoit pas où il penſoit : l'Eunuque Photin avoit fait ſa brigue pour le tuer dans ce repas-là ; & il eût eu la gloire de delivrer Rome d'un Tiran, ſi celui-ci ne l'avoit prévenu, en lui faiſant l'honneur de le poignarder. Achillas auroit eu le même ſort : mais il eut la ſage precaution de s'enfuir dans le Camp du Roi, qui le ſuivit de près, ce qui mit le Romain dans la derniére conſternation. Ce fut dans cette conjoncture-là que Céſar, voïant ſes ennemis en état de lui prendre ſes Vaiſſeaux, eut, pour ſe tirer d'affaire, recours au feu qui brula une partie de la Ville, & qui mit en cendres cette nombreuſe Bibliotheque de ſept cens mille volumes. Pour Ptolomée, on croit qu'il mourut par l'eau, aiant été noïé, l'an de compte fait du Monde, trois mille neuf cens vingt-cinq.

Cleopatre, qui avoit regné quatre ans avec ſon Frere Mari, fut établie Reine par Ceſar, qui, pour la dédommager du Veuvage, lui fit un bel enfant, que, à l'honneur de Monſieur ſon Pere, on nomma Céſarion. Cette Princeſſe ne régnoit que ſous le bon plaiſir de celui qui étoit le plus fort à Rome. Comme on la ſoupçonnoit d'avoir favoriſé le parti de Caſſius & de Brutus ces deux illuſtres aſſaſſins de Ceſar, nommez avec tant de raiſon *les derniers Romains*, le *Triumvir* Antoine lui envoïa ordre de venir le trouver en Cilicie pour ſe juſtifier. L'Envoïé d'Antoine, en le regardant, jugea peut-être bien, dit joliment mon Auteur, qu'elle n'avoit qu'à ſe montrer pour ſe faire abſoudre ; & que le Juge auroit de la peine à ne pas demander grace à la criminelle. Cette Reine qu'on n'eût jamais pris pour étrangere en Ethiopie, en Arabie, en Judée, en Sirie, en Medie, ni en Perſe, tant toutes ces langues lui étoient naturelles ; & n'aiant jamais beſoin d'Interprete dans ſes Audiences, cette Reine, dis-je, avoit l'eſprit vif & delicat, penſoit toûjours bien, & ne diſoit que des choſes fines. S'il faut s'en raporter à Plutarque, elle avoit le ſon de la voix touchant & harmonieux, l'air engageant, le teint frais,

frais, l'humeur commode & la taille libre. Outre tout cela on voïoit en elle certaines graces que la Peinture ni la Poëſie ne ſauroient exprimer, qui manquent ſouvent aux belles perſonnes ; qui ne laiſſent pas à la Raiſon la liberté de ſe reconnoître ; qui paſſent tout d'un coup juſqu'au fond du cœur ; enfin un je ne ſai quel agrément qui eſt le plus rare & le plus beau don de la Nature. Si ce Portrait-là eſt auſſi reſſemblant qu'il eſt finement touché, c'eût été grand dommage de laiſſer là la Reine Cleopatre : on pourroit la nommer la Merveille vivante de l'Egypte : voïons donc ce que cette belle Princeſſe devint.

Marc-Antoine répondoit fort peu à un merite ſi extraordinaire ; il y avoit plus de fierté que de politeſſe dans ſon humeur ; ſes maniéres étoient d'un Soldat nourri en Province, élevé dans un Camp, n'aiant rien de cet air degagé, civil & inſinuant qu'on prend à la Cour, ou parmi le beau ſexe. Il fut ſi charmé de Cleopatre qu'il abandonna la Guerre des Parthes pour la ſuivre en Egypte : ils y paſſoient tout leur tems dans la volupté la plus raffinée ; & dans le luxe le plus outré. Pline a parlé d'une perle de deux cens mille écus que Cleopatre fit boire à ſon Amant. Antoine pouſſa l'amour beaucoup plus loin : il épouſa ſa Maîtreſſe, lui donna le titre de *Reine des Reines*, & lui fit préſent de ſix Provinces.

Ce *Triumvir*, vaincu par Auguſte, en ce tems-là Octave, ſe tua de deſeſpoir ; & ſa *Reine des Reines* le ſuivit de près. On ne s'accorde point ſur ſon genre de mort : ſuivant un ancien Hiſtorien, Cleopatre aiant apris le deſeſpoir d'Antoine, & voïant que le vainqueur de ſon Epoux vouloit la mener priſonniere à Rome, la vie lui devint odieuſe, elle ne penſa plus qu'à la quiter. Pour prevenir donc le coup honteux qu'Auguſte lui preparoit, elle en voulut éprouver un autre ſur deux Perſonnes de ſa ſuite. Elle ordonna à ces filles d'honneur, que les uns nomment Abra & Matra ; d'autres Carmione & Taïra, elle leur commanda, dis-je, de lui apporter d'un certain jardin une vipere. Les deux Demoiſelles, qui aparemment ne ſavoient pas l'intention de leur Maîtreſſe, obéïrent bonnement, mais à leur grand malheur ; car la Reine aiant fait ſon eſſai ſur ces deux victimes, elles expirerent à l'heure même. Cette action feroce rabat beaucoup de ce grand mérite de Cleopatre : car peut-on pêcher plus formellement contre la Raiſon & contre l'Humanité ? Mais venons à la derniére Scène, & voïons le denoûment de la Tragedie.

La belle Princeſſe, voïant que ſon expedient *mortifere* étoit ſûr & prompt, ſe diſpoſe à mettre ſon ame en liberté, & veut finir en Souveraine : on la pare de ſes habits les plus magnifiques ; on l'orne de ſes pierreries & de ſes perles ; on lui met la Couronne ſur la tête ; enfin, elle ſe fait ajuſter, comme s'il ſe fût agi d'un Roïaume ou d'un Epoux. Dans ce ſuperbe appareil Cleopatre prend la vipere, la porte ſur ſon ſein du côté du cœur : & la morſure opera dans un inſtant. Quelques Ecrivains content la choſe d'une maniere qui marqueroit encore plus de courage : cette Heroïne, diſent-ils, s'étant ouvert le bras avec un couteau, arroſa la bleſſure du venin de vipere, qu'elle gardoit pour l'occaſion ; & elle en mourut ſur le champ.

Qu'on diſe tant qu'on voudra qu'il y a plus de courage à ſouffrir qu'à mourir ; cette théſe-là eſt trop contraire à l'impreſſion naturelle pour la croire. L'amour de la vie eſt plus fort chez l'Homme que l'amour du *bien être : Plûtôt ſouffrir que mourir c'eſt là deviſe de l'Homme*, & encore plus de la Femme. Sur ce pié-là le poignard de l'illuſtre Romaine, qui en ſe tuant aſſuroit ſon Epoux que l'inſtrument ne faiſoit point de mal ; la vipere de Cleopatre, la conſtance de la Femme de Senèque, & quelques autres traits hiſtoriques de la même nature, ſont, à mon ſens, des exemples qu'on ne peut trop admirer ; à notre Sainte Religion près s'entend : car je n'ignore pas le precepte, *Tu ne te tueras point*.

La Reine d'Egypte aiant ainſi prévenu Octave, qui ſe flatoit de la mener priſonniere à Rome, & qui fût peut-être devenu, lui-même, l'eſclave d'une beauté ſi rare, ce Rebelle qu'on alloit nommer le Maître de l'Univers, entra dans l'apartement de *la Reine des Reines* ; & trouvant qu'elle avoit déja fait l'execution Philoſophique, il vit, non, je croi, ſans admiration, que, quoi-que morte, elle ſoûtenoit, de la main gauche, ſa Couronne, qu'elle avoit encore ſur la tête ; étant même aſſiſe ſur ſon Trône ; & voulant marquer par là, que la Mort n'étoit point capable de lui ravir la Roïauté, ni de la faire tomber dans l'eſclavage des Romains. C'eſt ainſi que l'envie de dominer s'étend juſques au tombeau, où néanmoins l'orgueil & l'ambition ſont des meubles bien inutiles.

Cleopatre alla chez les Morts l'an de la Creation trois mille neuf cens quarante-deux : on peut, ſans riſquer l'Anacroniſme, ajouter *plus ou moins :* Elle règna quatre ans dans le Lit conjugal de ſon Frere : dix-huit ans dans un Veuvage *tel quel* ; plus de quatorze ans avec Antoine. Or devinez, s'il vous plait à quel âge elle ſe tua. Elle n'avoit que trente-huit ans & quelques mois. Ainſi en calculant juſte, Cléopatre épouſa le Roi ſon Frere à un peu plus de deux ans ; & lorſqu'elle ſe fit porter à Ceſar dans un paquet de hardes, elle devoit avoir environ ſix ans, tout au plus : la Nature l'avoit donc bien diſtinguée pour le Mariage ; & qui plus eſt la petite *Commere* en ſavoit bien long. Quoi qu'il en ſoit de cette *ſomme totale*, que je croi une groſſe mepriſe, par la mort de Cleopatre, l'Egypte où les Ptolomées avoient règné deux cens quatre-vingt quatorze ans, fut la Conquête de l'Empereur Auguſte, & devint une des meilleures & des plus fertiles Provinces de l'Empire Romain.

Ce grand Roïaume demeura ſous la domination de ces Monarques, Oppreſſeurs & Tirans, tant de leur Patrie, que des Etrangers, il demeura, dis-je, ſous leur Puiſſance, juſques à Omar ſecond Calife des Succeſſeurs de Mahomet. Les Soudans ſuccederent aux Califes : enſuite l'Empire des Mammelus, dont on ne ſera peut-être point fâché de trouver ici l'origine, leur nom étant aſſez rare pour tenter la curioſité. Voici donc la ſource des Mammelus.

Mamlac, mot formé de Malac, c'eſt-à-dire acheté, aquis ou poſſedé, ſignifie en Arabe Serviteur ou eſclave acheté, enfin un homme ſur qui un Maître s'eſt aquis de l'autorité en le païant de ſon argent. Les Mammelus entrérent ſur la Scène du Monde, ſous Noſemoddin dont le vrai nom étoit *Saleh*, le même, à ce que je croi, que le fameux

Saladin. Ce fut donc lui qui les introduiſit en ce Païs-là. On le ſurnomma le Maître des Turcs: ce qui détruit le ſentiment de ceux qui ont cru que les Mammelus venoient des Familles Chrétiennes.

Saladin éleva ces Turcs à de grandes dignitez, & il le fit par reconnoiſſance; aiant tenu ferme auprès de leur Général, lorſque ſes Troupes l'abandonnoient. Après la mort de Saladin, ces Mammelus remporterent de grands avantages ſur les François dans les ſaintes, & ſouvent très-malheureuſes Croiſades. Après pluſieurs révolutions, Bibars, pris en Circaſſie par un certain Othman & acheté dans la Tartarie de Krim, fut envoïé en Egypte. Yilboga Général des Mammelus lui fit preſent de la liberté; & cet Eſclave affranchi fit une ſi haute fortune, qu'après avoir tué Alſaleh qui fut le dernier Roi des Mammelus Hakrites, il ſe mit à la tête du Gouvernement. Ce Bibars eut vingt-deux Succeſſeurs: leur Règne dura cent trente-ſix ans; & Tuman Beg fut le dernier de ces Monarques.

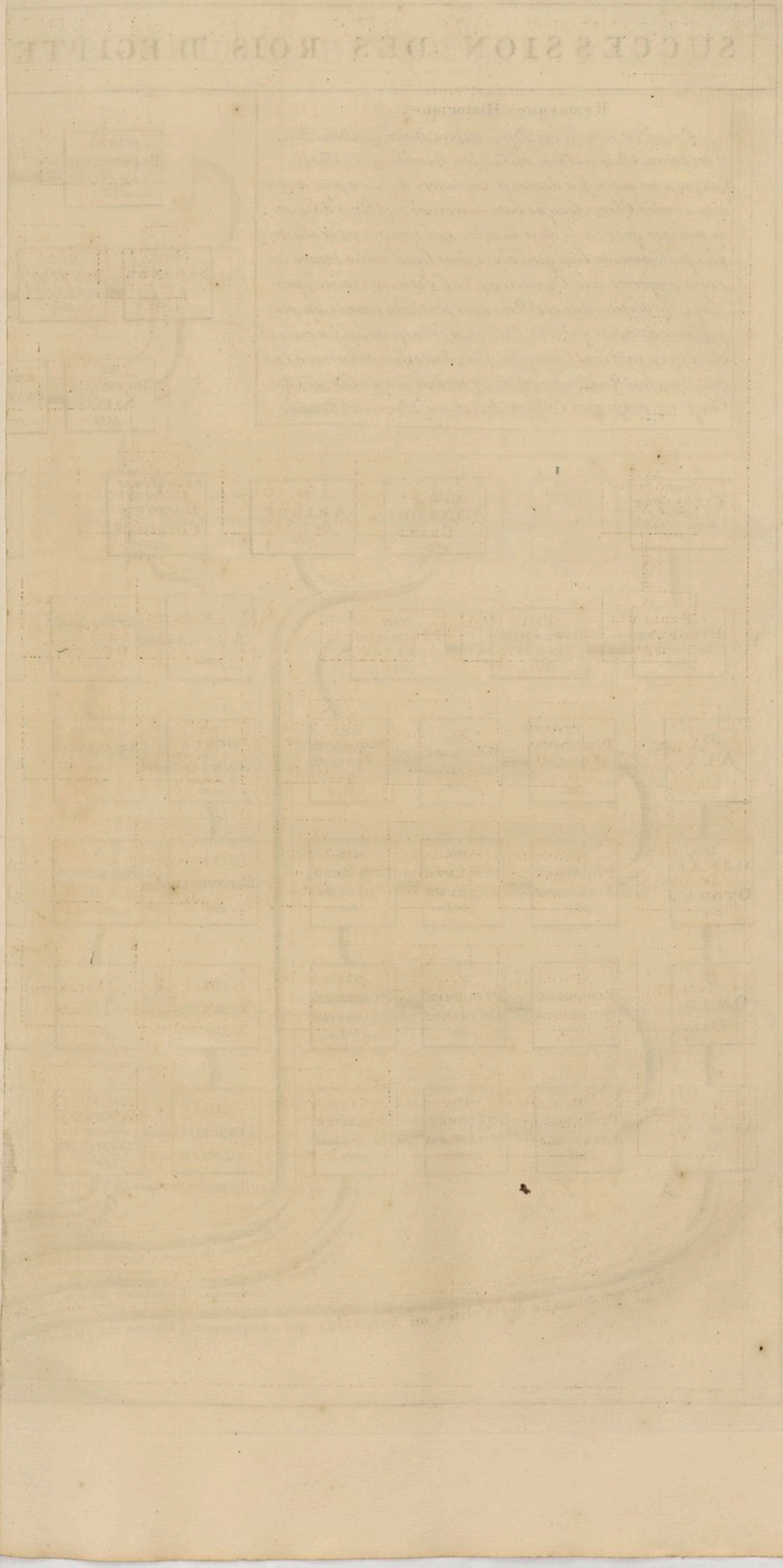
Ce fut Selim qui conquit l'Egypte, ſelon quelques-uns. Cet Empereur Ottoman tua Tuman-heg, la ſeiziéme année du ſeiziéme ſiécle: un autre dit 1517. Ce n'eſt pas la peine de chicaner. Depuis cette Epoque, l'Egypte eſt ſoumiſe au Turc & fait un des plus beaux fleurons de cette puiſſante Couronne; ſi Couronne y a. Quoique cette belle Province ſoit gouvernée par un *Vice-Empereur* Bacha, ou Beglierby, qui reſide au Grand Caire & qui a quinze Gouvernemens ſous ſa dependance, néanmoins le Gouvernement preſent en eſt preſque Ariſtocratique. Dans les autres Provinces de l'Empire Ottoman, les Bachas ont un pouvoir abſolu; mais au Caire il n'en eſt pas de même, le Bacha n'y peut faire que très-peu de choſe de ſon propre mouvement. Les ſept Corps de Milice qui ſont dans cette Ville partagent avec lui l'autorité & ont leurs droits & leurs prérogatives dont ils font part à tous ceux qu'il leur plaît de favoriſer. Cela eſt ſi vrai que ſi un Bacha veut faire une avanie à un Marchand, celui-ci n'a qu'à ſe mettre d'abord du Corps des Janiſſaires ou des Azaps, moïennant une certaine ſomme qu'il leur donne; & par ce moïen il eſt ſûr d'être entiérement hors des atteintes du Bacha. Outre les Protections générales que ces Corps donnent ainſi pour de l'argent, toutes les perſonnes de conſideration, qui les compoſent, accordent leur protection particuliére à tous ceux qui ont recours à elles, & le grand art de ces Perſonnes eſt de faire valoir leurs Protections. Cependant ſi on s'aperçoit qu'elles deviennent trop puiſſantes, & qu'elles affoibliſſent celle du Corps entier, il ſe fait des Partis conſiderables contre ces Protecteurs, qu'on fait mourir, qu'on ruïne, ou qu'on envoïe en exil, ſelon les cas, ou ſelon le crédit de leurs ennemis. Le Bacha eſt comme un petit Roi que l'on craint qui n'aquierre trop de puiſſance, & c'eſt pour mettre des bornes à ſon autorité que ces differens Corps ſont établis. Mais quoiqu'ils ſe réuniſſent en diverſes occaſions pour le bien commun, ils ne laiſſent pas d'être diviſez entre eux par deux Factions, qui partagent, pour ainſi dire, toute l'Egypte, l'une s'apelle en Arabe *Sad* qui veut dire *grace*, & l'autre *Haram* qui ſignifie tout le contraire. Ces Partis pleins d'innimitiez les uns contre les autres paſſent des Peres aux Enfans, & des Maîtres aux Eſclaves, en ſorte que le ſeul but auquel ils viſent tous, eſt de ſe détruire reciproquement. Les Membres de chaque parti ſe connoiſſent entre eux, comme on n'en peut douter, & forment des liaiſons étroites pour s'élever ou ſe maintenir. Il eſt aiſé de comprendre combien ces diviſions produiſent d'intrigues différentes. Chaque Corps a ordinairement ſes affaires générales à démêler avec le Bacha, & les Membres qui le compoſent, lui en ſuſcitent outre cela de particuliéres, ſoit pour en tirer la païe qu'il leur doit, ſoit pour d'autres intérêts qu'ils ont grand ſoin de conſerver.

Ne diroit-on pas que j'ai fait une peinture naturelle de ce qui arrive tous les jours en Angleterre, où le Gouvernement eſt établi à pou près ſur le même pié. Je regarde les deux Chambres du Parlement comme ces Corps attentifs à moderer ſans ceſſe l'Autorité du Bacha qui repreſente la perſonne du Roi. Juſques-là rien n'eſt plus ſage que cet établiſſement, qui mettant des bornes à la puiſſance Roïale, pour un Prince qui ſeroit tenté d'en abuſer, n'en met point au bien qu'il peut faire, quand il ſe gouverne lui-même ſelon les loix. Mais ces Corps ainſi formez pour ſe réunir dans le deſſein commun de travailler au bien public, ſont malheureuſement diviſez par des factions particuliéres, qui faiſant ſouvent marcher leur intérêt propre avant ceux de la Patrie, ſubſtituent preſque toûjours leurs paſſions à la place de leurs devoirs. De là ces intrigues pour contrequarrer quelquefois les deſſeins les plus légitimes d'un ſage Roi, ſous prétexte qu'ils ne s'accordent pas avec les vûës ſecrettes d'un certain Parti; & ces brigues clandeſtines pour élever des Créatures qui ſoient moins les Créatures du Prince que de la Faction à laquelle elles ſe devouënt. Il n'y a point juſqu'aux noms des deux Factions qui diviſent l'Egypte qui ne reſſemblent à ceux des deux Partis que l'Angleterre nourrit continuellement dans ſon ſein: car qu'eſt-ce que les noms de *Grace* & *de Sans quartier* que portent les deux Factions du Caire, ſinon ceux de *Moderez* & de *Rigides* que ſe donnent les *Whigs* & les *Toris*? Je n'entreprendrai point de pouſſer plus loin ce paralléle, il ſuffit de remarquer en cela le même eſprit d'independance qui règne dans les Hommes en tout Païs; en ſorte que s'il ne produit pas les mêmes effets par tout, ce n'eſt que le plus ou le moins d'habitude à l'eſclavage qui en fait la différence.

Un Bacha adroit, dit l'Auteur qui me fournit ces remarques, entretient & fomente la diviſion des deux Corps, afin qu'ils ſoient moins en état de s'oppoſer à ſes entrepriſes. Si l'on voit qu'elles tendent à quelque choſe d'important, les deux Partis ne manquent jamais de ſe réünir & la dépoſition du Bacha eſt le fruit de ſes tentatives. Pour cela on dreſſe un Procès Verbal de la conduite qu'on a tenuë à ſon égard, & des raiſons qu'on a euës de le faire, & on l'envoïe à la Porte qui ne manque jamais de l'agréer. Ce n'eſt pas que ces raiſons ſoient toûjours bonnes, ni cette conduite toûjours équitable; mais la crainte de cauſer des ſoûlevemens & d'avoir trop de coupables à punir fait que la Porte ne peut guére ſe diſpenſer d'y donner les mains. C'eſt l'uſage, par exemple, que les Bachas doivent hériter de certains biens; mais de peur qu'ils ne deviennent trop riches les Principaux du Païs ont ſoin de détourner les effets de ces perſonnes dont la Succeſſion eſt devoluë au Bacha, & ne lui font paroître que ce qu'il n'eſt pas poſſible de lui cacher. Par là le Bachali du Caire, que l'on achette pourtant juſques à 400000. écus à la Porte, eſt ſur un très-mauvais pié. Mais du moins l'or & l'argent ſe conſervent dans le Païs; & ſi ceux qui ſont riches pouvoient ſans s'expoſer faire montre de leurs richeſſes, ſoit en bâtiſſant de magnifiques maiſons, ou en embelliſſant leur Héritages, l'Egypte ſeroit encore aujourd'hui le Païs du Monde le plus rempli de beaux Edifices, parce que les Egyptiens ont encore beaucoup de goût naturel pour ces ſortes d'ouvrages; outre que le Peuple qui y ſeroit emploïé, deviendroit auſſi plus riche & plus heureux. Mais les plus opulens ſe contentent de bâtir quelques Moſquées accompagnées de leurs ſepultures; & s'ils élevent des Palais, l'entrée en eſt placée dans des lieux detournez, afin qu'ils ne ſoient pas trop expoſez en vuë. Là ils renferment un grand nombre de femmes & d'eſclaves, auxquels rien ne manque que la liberté. Le ſurplus de leur argent leur devient inutile: ils l'enterrent pour le dérober à l'avidité des Bachas, & par là il eſt ſouvent perdu pour leurs Héritiers. Avec tout cela après le grand *Viziriat* il n'y a point de poſte plus honorable & plus recherché que ce beau & riche Gouvernement. Auſſi fait-il quelquefois trembler cette même Haute Porte qui a cauſé tant de fraïeur à la Chrétienté. En voici un exemple hiſtorique.

En mille ſix cens ſoixante-quatre Mahomet IV. fut alarmé d'une rebellion dont les ſuites pouvoient priver ce Sultan d'une des plus belles parties de ſon Empire. Les puiſſans Beis ou Gouverneurs de l'Egypte, irritez des exactions continuelles d'Ibrahim, Vice-Roi de la Province, ſe ſoûleverent contre lui. S'étant ſaiſis de ce Bacha du Grand Caire vers la fin des trois ans de ſa Vice-Roïauté, & lorſqu'il ſe diſpoſoit à partir, ils le mirent en priſon. Ces Mécontents ſe plaignoient qu'Ibrahim avoit tiré d'eux des ſommes immenſes contre toute ſorte de droit & de raiſon. Les Beis ne demandoient pas moins que la reſtitution de trois mille bourſes d'argent, c'eſt-à-dire de deux millions deux cens cinquante mille écus ſelon le cours du Grand Caire, où une bourſe vaut ſept cens cinquante écus. Enfin les Soulevez declarerent hautement qu'ils ne relâcheroient le Priſonnier qu'après un plein & entier rembourſement.

Les nouvelles d'une ſi grande inſolence commiſe contre un Bacha également conſiderable par le pouvoir ſupréme dont il étoit depoſitaire & par l'alliance du Sultan dont il avoit épouſé la Sœur, furent d'abord portées à la Porte Ottomane. Elles confirmerent le Miniſtére dans l'opinion que les Egyptiens n'aimoient pas les Turcs. Car outre qu'ils étoient déja tombez pluſieurs fois dans la deſobéïſſance; ils avoient manqué depuis peu à païer le Tribut qu'ils devoient au Grand Seigneur. Pour prevenir donc les ſuites d'une revolte ſi dangereuſe, il fut reſolu dans le Conſeil, qu'on enverroit inceſſamment en Egypte le Selicter Aga, ou premier Ecuïer. Cet Officier menagea les choſes avec tant de prudence & de dexterité, que par ces promeſſes magnifiques dont un Souverain, quand il a peur, eſt toûjours fort liberal, & en donnant quelque argent aux Beis, il rétablit l'ordre & la tranquilité. Il falut diſſimuler quelque tems; mais dès que l'occaſion du châtiment s'offrit on ne la manqua pas. Il eſt ſurprenant qu'avec toutes les richeſſes que l'Egypte poſſede le Grand Seigneur n'en puiſſe tirer aucun ſecours extraordinaire, tellement que quand ce Païs lui fournit des troupes, il eſt ſouvent obligé d'en païer le tranſport. Mais c'eſt que le Grand Seigneur n'aiant d'autre reſſource pour l'argent que la mort des Bachas, & ceux d'Egypte ne pouvant pas s'enrichir par les raiſons que nous avons dites, il ne tire rien de cette Province, pour l'augmentation de ſes revenus, au delà d'une certaine ſomme annuelle, qui, de 600000. écus qu'elle étoit au commencement, eſt réduite preſentement à moins de 400000. par les engagemens que les Grands Seigneurs ont fait dans la ſuite du ſurplus. Les revenus de l'Egypte ſont en tout maintenant de 60000. bourſes, dont 40000. ſont emploïées au païement des Milices, & à la reparation des Ponts, Chauſſées, Canaux & autres ouvrages publics; & le reſte eſt pour le Prince. Si l'on en croit les Hiſtoires, elle a rendu autrefois des ſommes beaucoup plus conſiderables; mais tout diminuë avec le tems, les moïens qu'on emploïe pour tirer les richeſſes d'un Païs ſont ſouvent ce qui en fait tarir les ſources.



SUCCESSION DES ROIS D'EGIPTE SELON LEURS DIVERSES RACES.

Remarque Historique.

On ne dit rien ici des Dynasties des Dieux, des Demi Dieux et des anciens Rois de Thebe, de Thin, de Memphis et de Tanis. Quelque peine que se soit donnée le Chevalier Marsham pour ranger dans l'ordre Chronologique cette Succession des Rois d'Egipte, on peut dire que c'est la chose du monde où l'erreur a pu se glisser plus facilement, au lieu que l'ordre dans lequel on les trouve ici n'étant conforme à la Chronologie de l'Ecriture Sainte, par laquelle plusieurs de ces Rois nous sont très connus, on peut présumer du moins que cette Succession est certaine s'il y a quelque chose de certain dans l'antiquité. Cette Succession commence à l'an 3020. Sous les Rois Pasteurs et est conduite jusqu'à l'an 3962. Sous Cleopatre, après quoi l'Egipte devint une Province Romaine.

Remarque Historique.

On ne dit rien non plus ici du premier Etat de l'Egipte avant les Rois Pasteurs, parce qu'il étoit gouverné par des Rois inconnus dont on ignore les noms et la Succession. Cet Etat a commencé dès l'an du monde 1760. et a duré jusqu'à l'an 3020. que Salatis premier Roi Pasteur a commencé de regner. Il y avoit alors dans l'Egipte les quatre Dynasties dont on a parlé dans l'autre Remarque qui étoient Collaterales et non pas Successives; en sorte que la faute que l'on a fait de ranger de suite les Rois de ces Dynasties, est précisement ce qui a rempli de tenebres toute l'ancienne Histoire de l'Egipte. La domination des Rois de ce pais a commencé à se faire un peu mieux connoître dans le mence vers l'an 1806. ce pendant comme on n'en a encore rien de fort assuré on s'est déterminé à ne commencer qu'à Salatis la Succession que l'on donne ici.

XVI. CLEOPATRE VI. dernière Reine d'Egipte. 3962.
XV. PTOLEMÉE Le Jeune. 3958.
XIV. PTOLEMÉE DENIS. 3933.
XIII. PTOLEMÉE AULETES. 3930.
I. Roi Grec ALEXANDRE LE GRAND. 3673.
II. ARIDÉE son Frere. 3680.
XI. et dernier Roi Persan. DARIUS CODOMAN 3668.
X. ARSES. 3666.
IX. ARTAXERXES III. ou OCHUS. 3644.
VII. OCHUS ou DARIUS le Bâtard. 3590.
VIII. ARTAXERXES II. 3600.
VI. SECONDIAN. 3581.
V. XERXES II. 3580.
III. XERXES. 3549.
IV. ARTAXERXES 3531.
II. DARIUS. 3483.
I. Roi Persan CAMBYSES Succede à PSAMMENITE 3480.
VI et dernier Roi Pasteur. ASSIS. 3131.
V. JANIAS. 3085.
IV. APOPHIS. 3020.
III. APACHNAS ou PACHNAN. 1983.
II. BEON. 1939.
I. Roi Pasteur SALATIS. An du Monde 1920.
XXXVI. SEBACON. 3172.
XXXV. PETUBOSTIS 3147.
XXXIV. TACHELOTIS. 3134.
XXXIII. OSORTHON. 3119.
XXXII. SESONCHIS. 3098.
XXXI. PERSUSSENNES. 3043.
XXV. SMENDES. 2884.
XXVI. PSEUSENSESI. 2910.
XXVII. VAPHRESI. 2960.
XXVIII. AMENOPHIS IV. 3016.
XXIX. SESAC ou SESONCHIS. 3026.
XXX. SPINACES. 3034.
XXIV. Roi inconnu * * * 2720.
XXIII. THUORIS. 2713.
XXII. AMMENEREMES. 2687.
XXI. AMEROPHIS. 2647.
XX. RAMPES. 2581.
XIX. EGYPTE ou SETHOSIS. 2522.
XIII. ACENCHERES II. 2410.
XIV. ARMAIS. 2422.
XV. RAMESSES. 2426.
XVI. RAMESSES MIAMUM. 2427.
XVII. AMENOPHIS III. 2494.
XVIII. ARMAIS son Fils. 2513.
XII. ACENCHERES son Fils. 2397.
XI. RATHOTIS. 2388.
X. ACENCHERES Fille d'Orus. 2376.
IX. ORUS. 2340.
VIII. AMENOPHIS II. 2309.
VII. THMOSIS. 2299.
I. Roi Pharao THETHMOSIS ou AMASIS. An du Monde 2180.
II. CHEBRON. 2205.
III. AMENOPHIS. 2218.
IV. AMESSIS sa Sœur. 2239.
V. MEPHRES. 2261.
VI. MEPHRAMUTOSIS. 2273.
XLVIII. PSAMMENITE son Fils. 3479.
XLVII. AMASIS. 3435.
XLVI. APRIES son Fils. 3410.
XLV. PSAMMIS II. 3404.
XLIV. NECAS. son Fils. 3388.
XLIII. PSAMMETICUS. 3334.
XLII. SAVECHUS son Fils. 3285.
XLI. SABACON ou SUA. 3277.
XL. BOCCHORIS SAITE. 3233.
XXXIX. PSAMMIS. 3213.
XXXVIII. TARAK. 3193.
XXXVII. OSOR-THON HERCULE. 3184.
IV. ALY. 653.
III. OSMAN ou OTOMAN. 649.
II. OMAR. 634.
I. ABUBEKER. 632.
X. PTOLEMÉE SOTER II. 3916.
XI. BERENICE ne regna que 6. Mois.
XII. PTOLEMÉE ALEXANDRE II. 3924.
IX. PTOLEMÉE ALEXANDRE 3898.
VIII. PTOLEMÉE LATHURE. 3888.
VII. PTOLEMÉE PHISCON. 3859.
IV. PTOLEMÉE PHILOPATER 3783.
V. PTOLEMÉE EPIPHANES. 3800.
VI. PTOLEMÉE PHILOMETOR 3824.
III. PTOLEMÉE EVERGETES. 3758.
II. PTOLEMÉE PHILADELPHE 3719.
I. PTOLEMÉE Fils de Lagus. 3681.

III. Branche des Rois de Perse au nombre de [illegible]
IV. Branche des Rois Grecs au nombre de 3.
Cinquieme Branche des Ptolemées au nombre de 16.
Sixieme Branche des Califes ou Sarrazins qui conquirent l'Egipte sur Heraclius.
I. Branche des Rois Pasteurs au nombre de 6.
Seconde Branche des Pharaons au nombre de Quarante-huit.

CHRONOLOGIE HISTORIQUE DES ROIS D'EGYPTE,

Avec des Remarques sur les principaux Evénemens de leurs Règnes.

OBSERVATION.

IL y avoit anciennement dans l'Egypte quatre Dynasties ou Principautez : celle de Thebes, celle de Thin, celle de Memphis, & celle de Thanis. Les Rois de ces Dynasties qui étoient collaterales & non pas successives aiant été confondus & rangez de suite mal à propos, ont rempli de ténèbres toute l'ancienne Histoire de l'Egypte.

Ainsi le I. Etat de l'Egypte, sous des Rois inconnus, a duré 160. ans, savoir depuis l'an 1760. jusqu'en 1920., que Salatis, premier Roi Pasteur, commença à règner.

Ces Rois Pasteurs, venus de l'Arabie, se jettèrent dans l'Egypte & se rendirent Maîtres de Memphis, commandant ainsi à toute la Basse Egypte, qui s'étend le long de la Méditerranée, là où sont les embouchures du Nil.

ROIS PASTEURS.

Ans du Monde			Ans avant J. C.
1920.	I. SALATIS.	Règna 19. ans.	2084.
1939.	II. BEON.	Règna 44. ans.	2065.
1983.	III. APACHNAS *ou* PACHNAN.	Règna 36. ans & 7. mois.	2021.
2020.	IV. APOPHIS *se nommoit aussi* PHARAON. *nom commun à tous les Rois d'Egypte.*	Règna 63. ans. Ce Roi enleva la femme d'Abraham descendu en Egypte à cause de la famine ; mais il la lui rendit, sans l'avoir touchée, quand il sut qu'elle étoit sa femme.	1984.
2085.	V. JANIAS.	Règna 46. ans.	1919.
2131.	VI. ASSIS.	Règna 49. ans & 8. mois.	1873.

ROIS PHARAONS.

2180.	I. THETHMOSIS *ou* AMASIS *déja Roi de la Thébaide, ou de la haute Egypte.*	Règna 25. ans & 4. mois. Il chassa les Rois Pasteurs de la Basse Egypte, qui se retirèrent dans la Phenicie.	1824.
2205.	II. CHEBRON.	Règna 13. ans.	1799.
2218.	III. AMENOPHIS.	Règna 20. ans & 7. mois.	1786.
2239.	IV. AMESSIS *Sœur* d'AMENOPHIS.	Règna 21. ans & 9. mois.	1765.
2261.	V. MEPHRES	Règna 12. ans & 9. mois.	1743.
2273.	VI. MEPHRAMUTHOSIS	Règna 25. ans & 10. mois.	1731.
2299.	VII. THMOSIS	Règna 9. ans & 8. mois.	1705.
2309.	VIII. AMENOPHIS II.	Règna 30. ans & 10. mois.	1695.
2340.	IX. ORUS	Règna 36. ans & 5. mois.	1664.
2376.	X. ACENCHRES *fille d'Orus.*	Règna 12. ans & 1. mois.	1628.
2388.	XI. RATHOTIS *frère d'Acenchres.*	Règna 9. ans.	1616.
2397.	XII. ACENCHERES *son fils.*	Règna 12. ans & 5. mois.	1607.
2410.	XIII. ACENCHERES II.	Règna 12. ans & 3. mois.	1594.
2422.	XIV. ARMAIS	Règna 4. ans & 1. mois.	1582.
2426.	XV. RAMESSES	Règna 1. an & 4. mois.	1578.
2427.	XVI. RAMESSES MIAMUM *règna* 68. *ans* 2. *mois.*	COmme il étoit né après la mort de Joseph, qui avoit fait de si grans biens à l'Égypte, il consentit à l'oppression des Israëlites. Il commanda aux Sages-femmes de tuer tous les fils de ce Peuple ; & cet ordre n'aiant point été exécuté, il ordonna que tous les enfans mâles des Hebreux fussent noiez. Ce fut sa fille Thermutis, qui, frapée de la beauté du petit Moise qui étoit exposé sur le Nil, le sauva par pitié, & le donna à nourrir à sa propre Mère sans le savoir.	1577.
2484.	XVII. AMENOPHIS III. *son fils règna* 19. *ans & 6. mois.*	IL refusa aux Israëlites la liberté que Moïse & Aaron lui demandoient pour eux ; & comme il se vit forcé de les laisser aller, & qu'il les poursuivit au travers de la Mer Rouge, il y fut englouti avec toute son Armée.	1510.
2513.	XVIII. ARMAIS, *son fils règna* 9. *ans.*	PEndant que son Frère Sethosis se rendoit Maître de l'Orient, il s'agrandit & se fit Roi d'Egypte où il gouvernoit en l'absence de son Frère qui avoit tous les honneurs de la Souveraineté.	1491.
		ARmaïs est le Danaüs qui fonda le Roïaume d'Argos.	
		SEthosis est Ægypte qui fuit & qui donna son nom à l'Egypte qui s'appeloit auparavant *Æria.*	
2522.	XIX. ÆGYPTE ou SETHOSIS *règna en Egypte après avoir chassé son Frère.*	APrès neuf années emploïées à faire des Expeditions dans des terres étrangéres, il revint à Peluse, & aiant trouvé qu'Armaïs s'étoit fait Roi il le dépossa & règna en sa place.	1482.
2581.	XX. RAMPES	Règna 66. ans.	1423.
2647.	XXI. AMEROPHIS.	Règna 40. ans.	1357.
2687.	XXII. AMMENEREMES.	Règna 26. ans.	1317.
2713.	XXIII. THVORIS	Règna 7. ans.	1291.
2720.	XXIV.....	UNe Dynastie de Diospolites inconnus, qui dura 164. ans.	1284.
2884.	XXV. SMENDES	Règna 26. ans.	1120.
2910.	XXVI. PSEUSENSESI.	Règna 50. ans.	1094.
2960.	XXVII. VAPHRESI.	Règna 56. ans. Il donna sa fille en mariage à Salomon.	1044.
3016.	XXVIII. AMENOPHIS IV.	Règna 9. ans.	988.
3026.	XXIX. SESAC *ou* SESONCHIS. *Règna* 6. *ans.*	CE fut sous son règne que Jeroboam s'enfuit en Egypte où il demeura jusqu'à la mort de Salomon. Sesac alla à Jerusalem, où il pilla le Temple, & emporta tous les Trésors qui étoient dans le Palais de Roboam.	978.
3034.	XXX. SPINACES	Règna 9. ans.	970.
3043.	XXXI. PERSUSSENNES	Règna 55. ans.	961.
3096.	XXXII. SESONCHIS	Règna 21. an.	906.
3119.	XXXIII. OSORTHON.	Règna 15. ans.	885.
3134.	XXXIV. TACHELOTIS	Règna 3. ans.	870.
3147.	XXXV. PETUBOSTIS	Règna 15. ans.	857.
3172.	XXXVI. SEBACON.	Règna 12. ans.	832.
3184.	XXXVII. OSORTHON-HERCULE.	Règna 9. ans.	820.
3193.	XXXVIII. TARAK.	Règna 20. ans.	811.
3213.	XXXIX. PSAMMIS.	Régna 20. ans.	791.
3233.	XL. BOCCHORIS-SAITE.	Règna 44. ans.	771.
3277.	XLI. SABACON *ou* SUA *Ethiopien, règna* 8. *ans.*	IL prit en Guerre Bocchoris, le fit brûler vif & règna en sa place.	727.
3285.	XLII. SAVECHUS son fils.	Règna 14. ans.	719.

Ans du Monde			Ans avant J. C.
3317.	. . . . . *Interrègne de 2. ans.*	DOuze perſonnes s'emparent du Gouvernement des affaires, & cette Ariſtocratie dura 15. ans.	687.
3334.	XLIII. PSAMMETICUS *Saite, règna 54. ans.*	IL étoit un des 12. Tirans, & il devint ſeul le Maître.	670.
3388.	XLIV. NECOS *ſon fils règna 16. ans.*	IL entreprit de faire un Canal depuis le Nil juſqu'au Golfe Arabique. Il ne réüſſit point & cent mille Egyptiens périrent dans ce travail.	616.
3404.	XLV. PSAMMIS II. *ſon fils, règna 6. ans.*	IL fit une Expédition dans l'Ethiopie, au retour de laquelle il mourut.	600.
3410.	XLVI. APRIES *ſon fils, règna 25. ans.*	CE fut un grand Guerrier. Il prit Sidon de vive force & jetta la terreur dans toute la Phenicie.	594.
3435.	XLVII. AMASIS *règna 44. ans.*	DE ſon tems Cambyſes Roi de Perſe médita la Conquête de l'Egypte.	569.
3479.	XLVIII. PSAMMENITE *ſon fils.*	Il ne règna que 6. mois.	525.
	ROIS DE PERSE qui ont règné en Egypte durant 194. ans.		
3480.	I. CAMBYSES *règna à la place de Pſammenite.*	IL inveſtit Pſamménite dans Memphis, où il le fit priſonnier avec toute ſa famille qui traita d'une maniére indigne & pleine de mépris.	524.
3483.	II. DARIUS *fut Maître de l'Egypte après Cambyſes.*	Il règna 35. ans.	521.
3519.	III. XERXES.	Règna 11. ans.	485.
3531.	IV. ARTAXERXES, *ſuccéda à ſon Pere & règna 49. ans.*	INaros Roi de Lybie, & fils de Pſamménite fit révolter la plus grande partie de l'Egypte, qui ſecoua la domination d'Artaxerxes; mais celui-ci y aiant envoié une puiſſante armée, ſoûmit bientôt les rebelles & réduiſit de nouveau toute l'Egypte.	473.
3580.	V. XERXES II. *ne règna que quelques mois.*		424.
3581.	VI. SECONDIAN.	IL ne règna non plus que quelque mois.	423.
3590.	VII. OCHUS *ou* DARIUS LE BATARD.	Il règna 19. ans. Amyrtée Saite affranchit preſque l'Egypte de la Domination des Perſes & règna 6. ans.	414.
3600.	VIII. ARTAXERXES II.	LEs Egyptiens firent de grans efforts pour ſecouër le joug des Perſes.	404.
3644.	IX. ARTAXERXES III. *ou* OCHUS, *règna 23. ans.*	IL pilla l'Egypte, emporta tous les Tréſors & tous les Livres qu'il trouva dans les Temples.	360.
3666.	X. ARSES.	Règna 2. ans.	338.
3668.	XI. DARIUS CODOMAN.	Règna 5. ans.	336.
	EGYPTIENS SOUMIS AUX GRECS.		
3673.	ALEXANDRE LE GRAND *règna 6. ans ſur l'Egypte, où il trouva les peuples fort ennuiez de l'inſolence & des ſacrileges des Perſes.*	LEs Egyptiens allérent au devant de lui à Peluze, & ſe ſoûmirent librement à ſa domination. Il fit bâtir la ville d'Alexandrie, à laquelle il donna ſon nom la 5. année de ſon régne.	331.

Ans du Monde			Ans avant J. C.
3680.	ARIDE'E *ſon Frére fut proclamé Roi. Ce ne fut qu'un Roi de Theatre, qui étoit imbécile & incapable de régner.*	PHilippe l'avoit eu d'une Maîtreſſe nommée *Philinne.* On devoit aſſocier à Aridée le fils de Roxane, qu'Alexandre avoit laiſſée groſſe de 8. mois quand il mourut; mais tout cela ne dura point: l'Empire d'Alexandre fut démembré par ſes Favoris; & l'Egypte, après avoir été 6. ans ſous la puiſſance d'Alexandre, devint le partage des Ptolemées.	324.
	Etat de l'Egypte ſous les Ptolemées.		
3681.	PTOLEME'E, *fils de Lagus, & ſurnommé* Soter, *après avoir régné 38. ans, abdiqua volontairement le Royaume, & le remit à ſon fils Philadelphe.*	IL mit ſon fils ſur le Trône, & ſe fit Capitaine de ſes Gardes: diſant qu'il étoit plus honorable d'avoir un fils Roi, que de régner ſoi-même. Ce fut avant ſa mort que fut faite la VERSION GREQUE DES LXXII. INTERPRETES, par les ſoins de *Demetrius Phalereus* qui ramaſſa juſqu'à deux cens mille volumes dans la Bibliothèque d'Alexandrie.	323.
3719.	PTOLEME'E PHILADELPHE, *règna 40. ans depuis la mort de ſon Pére & mourut de débauche.*	IL donna ſa fille en mariage à *Seleucus* dit *le Dieu*, avec la plus riche dot qui fut jamais.	285.
3758.	PTOLEME'E EVERGETES *c'eſt-à-dire* le Bienfaiſant, *ſuccéda à ſon Pére, & règna 25. ans.*	IL gagna l'affection de ſes ſujets par la douceur de ſon règne. Il eut pour Femme *Berenice*, de qui il laiſſa trois enfans.	246.
3783.	PTOLEME'E PHILOPATOR *ainſi appelé par Antiphraſe, parce qu'il fit mourir ſon Pére pour lui ſuccéder. Il règna 17. ans.*	IL tourmenta étrangement les Juifs d'Alexandrie, pour les détourner du culte du vrai Dieu. Il laiſſa en mourant un fils qu'il avoit eu d'*Arſinoé* ſa Sœur & ſa Femme.	221.
3800.	PTOLEME'E EPIPHANES *c'eſt-à-dire* l'Illuſtre, *âgé ſeulement de 4. ans, ſuccéda à ſon Pére & règna 24. ans.*	IL tourmenta auſſi les Juifs pour les détourner de leur Religion. Il fut dépouillé par Antiochus le Grand, & par Philipe, Roi de Macédoine, & mourut de poiſon âgé de 28. ans, laiſſant 2. fils & 1. fille.	204.
3824.	PTOLEME'E PHILOMETOR, *ainſi nommé parce-qu'il aimoit extrêmement ſa Mére Cleopatre, règna 34. ans & 9. mois.*	IL vainquit Alexandre, Roi de Sirie, & mourut des bleſſures qu'il s'étoit faites à la tête en tombant de cheval dans la Bataille qu'il gagna contre ce Prince. Il laiſſa un fils fort jeune qui fut ſon Succeſſeur.	180.
3859.	PTOLEME'E PHISCON, *c'eſt-à-dire* Ventru, *règna 29. ans.* il ſe nomma auſſi EVERGETES II. *il étoit fort cruel, non-ſeulement envers ſa famille, mais auſſi envers ſes Sujets.*	IL épouſa Cleopatre Veuve de ſon Frére, & Sœur de tous les deux, & dès le jour de ſes Nôces il tua entre les bras de ſa Femme ſon fils qu'elle tenoit embraſſé. Il répudia enſuite ſa femme & ſa ſœur, dont il épouſa la fille, qu'il avoit auparavant deshonorée par force.	145.
3888.	PTOLEME'E LATHURE *ou* SOTER II. *règna 11. ans.*	IL ſe fit haïr de ſes Sujets par ſes violences, & fut obligé de s'enfuir.	116.

Ans du Monde			Ans avant J. C.
3898.	PTOLEME'E ALEXANDRE *règna 19. ans.*	IL fit mourir sa Mère, dont il craignoit les intrigues, & s'enfuit pour éviter le ressentiment du Peuple irrité de cette cruauté. Alors on envoïa des Ambassadeurs en Cypre, & l'on en fit revenir Soter II. qui remonta sur le Trône.	106.
3916.	PTOLEME'E SOTER II. *règna 8. ans.*	IL mourut sans enfans mâles, & sa fille Berenice lui succéda.	88.
	BERENICE *règna 6. mois.*	SYlla, Dictateur de Rome, fit monter sur le Trône d'Egypte *Alexandre II.* fils de Ptolemée Alexandre, & lui fit épouser Berenice, que son Mari tua au bout de 19. jours.	
3424.	PTOLEME'E ALEXANDRE II. *règna 6. ans, & fut chassé.*	IL alla mourir à Tyr, où il institua le Peuple Romain héritier du Roïaume d'Egypte.	80.
3930.	PTOLEME'E AVLETES *c'est-à-dire le Flûteur, parce qu'il aimoit passionnément à jouër de la Flûte, règna 23. ans.*	IL étoit fils naturel de Ptolemée Soter. Il épousa une Cleopatre qui étoit sa Sœur, & pareillement fille de Soter II. Comme ce Prince avoit pris le parti de Caton dans les Guerres Civiles de Rome, & que toute l'Egypte se trouva épuisée d'argent par sa mauvaise conduite, il fut chassé du Roïaume après un règne de 18. ans. Il alla à Rome demander la protection du Senat, & deux ans après, il fut ramené à Alexandrie à la tête d'une Armée & rétabli sur le Trône par les soins de Pompée.	74.
3953.	PTOLEME'E DENIS *son fils lui succéda & règna 4. ans. Il avoit épousé, selon la coûtume d'alors, Cleopatre l'aînée de ses Sœurs avec laquelle il règna.*	POmpée, après la bataille de Pharsale chercha sa retraite en Egypte chez ce jeune Roi qui venoit de chasser Cleopatre sa Sœur & sa Femme. César victorieux y poursuivit Pompée, & raccommoda la jeune Reine avec le Roi son Epoux, qui peu après se brouilla avec César. La guerre fut déclarée entr'eux, Ptolemée fut vaincu & s'enfuit. Ainsi César se vit Maître de toute l'Egypte qu'il donna à Cleopatre après l'avoir mariée à son autre Frère, Cadet de Ptolemée.	51.
3958.	PTOLEME'E LE JEUNE *monta sur le Trône avec Cleopatre qu'il venoit d'épouser n'aiant pas plus d'onze ans. Il en règna 4. avec elle, quoiqu'elle eût seule toute l'autorité.*	CLeopatre alla à Rome avec son jeune Epoux, & logea chez César, qui avoit beaucoup de part à ce voïage. Quatre ans après César fut poignardé dans le Senat, & Cleopatre fit mourir par le poison le Jeune Ptolemée qui n'avoit que 15. ans; en sorte qu'elle règna seule 4. autres années.	46.
3962.	CLEOPATRE VI. *dernière Reine d'Egypte règna 12. ans tant seule qu'avec Marc Antoine.*	LEs meurtriers de César aiant été vaincus par Auguste & Antoine, Cléopatre alla trouver ce dernier & s'en fit aimer. Antoine qui en fut charmé, l'épousa & lui donna plusieurs Provinces Romaines. Enfin ce Prince aiant été défait par Auguste à la bataille d'Actium, se tua de desespoir, & Cleopatre se fit mourir.	42.

Après la mort de cette Cleopatre l'Egypte ne fut plus qu'une Province de la dépendance de l'Empire Romain. Elle demeura sous la domination des Empereurs Romains, jusques à l'an 339. de l'Ere Vulgaire, que l'Empereur Constantin partagea l'Empire entre ses trois Fils. Constance qui étoit le plus jeune, eut la Grèce, l'Asie & l'Egypte. Il établit son siège à Constantinople, & lui & ses Successeurs prirent le nom d'*Empereurs d'Orient.*

Depuis ce tems-là l'Egypte apartint aux Empereurs d'Orient jusqu'en l'an 637. qu'Omar, second Calife, c'est-à-dire second héritier & Successeur de Mahomet, conquit l'Egypte par Amar, un de ses Généraux, sur Heraclius, Empereur d'Orient. On appèle ordinairement le règne des Califes, le règne des Sarrazins.

Les Sarrazins sont des Peuples descendus d'Ismael, fils d'Abraham & d'Agar, on les appèle *Sarrazins*, du mot Arabe *Saraz*, qui signifie *dérober*; parce que ces Peuples ont de tout tems couru la Campagne pour voler.

Ans de J. C.		
339.		
571.	Mahomet nâquit parmi eux, prit la fuite & se retira à Medine pour éviter le suplice que ses impostures penserent lui attirer. Après de grandes conquêtes qu'il fit par la force des armes, il établit quatre Généraux pour subjuguer toute la terre. Ces Généraux furent	
632.	ABUBEKER *qui règna 2. ans, 3. mois & 22. jours.*	IL fut le premier qui ramassa les mémoires dont fut composé l'Alcoran. Il battit les troupes de l'Empereur Heraclius sur les frontières d'Arabie.
634.	OMAR *règna 20. ans, 6. mois & 17. jours, & fut assassiné par un de ses Valets.*	IL prit Jerusalem & soûmit toute la Judée, dont les Infidèles demeurèrent les Maîtres jusqu'en l'an 1099. que Godefroi de Bouillon la prit sur les Sarazins.
649.	OSMAN *ou* OTTOMAN *règna 12. ans, & se tua de peur de tomber entre les mains de ses Ennemis.*	IL eut de grandes guerres contre Constantin Pogomate. Il prit Carthage, Tyr, Rhode & desola toute la Sicile. Il réduisit en VII. Livres les Mémoires dont l'Alcoran a été formé.
663.	ALI *règna environ 14. ans & 20. mois. Il fut tué par un de ses valets suborné par une Femme, dont Ali avoit fait mourir le Mari.*	IL fut préferé à Mauvias, Général d'Osman, & à Mahomet qui étant fils d'Osman devoit plûtôt lui succéder. Il eut un fils qui eut quelque part à la dignité de Calife; mais Mauvias la lui ravit, & le Califat est demeuré près de cent ans dans sa Famille. Cette dignité a été souvent partagée ou usurpée par des Tirans, quoi-qu'elle fût héreditaire.

Ces Califes possedoient des Païs immenses; car outre l'Egypte, la Nubie, l'Afrique, l'Espagne, la Sardaigne & la Corse qu'ils possedoient; ils étoient les Maîtres de toute la Syrie, de la Mesopotamie, de la Perse, du Corasan, du Tabaristan, du Deïlen, & d'autres Provinces plus éloignées.

Ils avoient sous eux des Gouverneurs dont les principaux étoient trois: Savoir, le Gouverneur du *Corasan*, le Gouverneur d'*Egypte*, & le Gouverneur d'*Afrique*. Ces Gouverneurs avoient trop d'autorité, pour n'en abuser pas. Celui qui avoit le Gouvernement d'Afrique & d'Espagne se révolta, & les détacha de l'Empire des Califes qui résidoient à Bagdat.

813. L'an 813. sous le règne de Mahomet Alamin ou le Fidèle, il s'éleva quatre Tyrans: le premier demeuroit à Bagdat. Le second qui avoit l'Egypte, prit le Caire pour sa résidence. Le troisième qui étoit Maître de l'Afrique, demeuroit à Caireveu; & le quatrième avoit établi sa domination à Maroc.

1164. L'Egypte fut sous la puissance des Califes durant 517. ans jusqu'en l'an 1164. que Saladin, qui n'étoit d'abord qu'un Général des Troupes de Noradin, Soudan de Damas, se rendit Maître de l'Egypte, prenant la qualité de *Soudan d'Egypte*, & laissant le titre de Calife aux Grands Prêtres de la Loi de Mahomet.

L'Egypte fut sous la domination des Soudans durant 352. ans que dura leur Etat, qu'on appèle ordinairement des *Mamelucs*. Ce nom signifie *Soldats* ou *Serviteurs*, & on le donnoit à la milice des Soudans d'Egypte.

1516. Selim, Sultan des Turcs, défit & tua cette année *Campson*, Soudan d'Egypte. Les Mamelucs lui donnèrent pour Succesſeur *Tomumbeï*,
1517. que le même Selim défit l'année suivante; & aiant pris la ville du Caire, il fit pendre ce Tomumbeï. Depuis ce tems-là l'Egypte fut entiérement soûmise aux Ottomans, qui la gouvernent encore aujourd'hui par leurs Bachas.

OBSERVATION

Sur les Cleopatres Reines d'Egypte.

IL y eut deux Cleopatres qui se suivirent immédiatement comme on l'a pu voir ci-devant: Savoir la Mère & la Fille. La premiére étoit Sœur de Ptolemée Philometor & de Ptolemée Evergetes, qu'elle épousa tous deux. La seconde étoit

Ans de J. C.

étoit sa fille, qu'elle eut de Ptolemée Philometor, c'est Cleopatre III.

Cleopatre surnommée Selène, fut la troisième Femme de Ptolemée Evergetes II. & fille de Cleopatre III. Car Ptolemée Evergetes eut deux fils, savoir Ptolemée Soter II. & Ptolemée Alexandre, & 3. filles, qui sont Griphine, Cleopatre & Selène.

Ans de J. C.

On trouve d'anciennes Médailles de Cleopatre VI. la dernière Reine de ce nom. On en voit une au Cabinet du Roi de France, où il y a autour de la tête de Cleopatre cette Legende : ΒΑΣΙΛΙΣΣΑ ΚΛΕΟΠΑΤΡΑ ΘΕΑ ΝΕΩΤΕΡΑ, qui veut dire, *Cleopatre Reine & Déesse nouvelle.* Au revers c'est la tête de Marc Antoine avec cette inscription : ΑΝΤΩΝΙΟΣ ΑΥΤΟΚΡΑΤΩΡ ΤΡΙΤΟΝ ΤΡΙΟΝ ΑΝΔΡΩΝ, c'est-à-dire, *Antoine Empereur pour la troisième fois, Triumvir.*

DESCRIPTION DU NIL. DE SES SOURCES. DE SON COURS DEPUIS LES CATARACTES JUSQUES AU CAIRE. AVEC UNE CARTE TRES EXACTE DE CE FLEUVE & DES ENVIRONS COPIÉE SUR CELLE QUI A ÉTÉ DESSINÉE SUR LES LIEUX ET PRESENTÉE DEPUIS AU ROY DE FRANCE LOUIS XIV.

Le Nil étant le plus grand fleuve de l'Afrique, et le plus célebre de tout ce Continent, on sera bien aise de voir ici une Description de son Cours depuis le Caire jusqu'aux Cataractes, telle qu'elle a été presentée au Roi de France Louis XIV. par un voiageur qui l'a dessinée sur les Lieux.

Les Auteurs ne sont pas d'accord sur la source de cette fameuse riviere qui n'est pas encore bien connuë. Les uns la placent dans les Montagnes de la Lune à 12. degrez de Latitude Meridionale: où la Neige de ces montagnes venant à se fondre fait plusieurs ruisseaux qui forment deux grands Lacs éloignez l'un de l'autre d'environ quatre-vingt milles: & leurs eaux après avoir fait chacun un Canal, se reünissent dans l'Ethiopie où elles n'enfont plus qu'un, qui après avoir coulé dans une grande etenduë de pais, se sépare encore et fait l'Isle de Meroe où ces deux branches du Nil se reünissent en une seule riviere, laquelle, après avoir bien serpenté, se vient rendre à une haute Montagne au travers de laquelle elle passe avec violence, et se précipite ensuite dans l'Egypte par une fort grande Cascade.

D'autres veulent que la Source de ce fleuve soit l'effet des pluies qui tombent en abondance dans l'Ethiopie où elles commencent vers la fête de Pâques, et continuent prés de vingt Semaines, mais il paroit plus vraisemblable d'attribuer son accroissement à ces pluies, qui non pas sa source: et quoi! la faut chercher plus loin. Ce comble de tous les voiageurs, qui ont fait sur cela des recherches curieuses, il n'y en a point qui aient mieux réussi que les Missionnaires, et particulierement les Jesuites, voici les deux découvertes les plus importantes dont nous sommes redevables à leurs soins.

La Source du Nil, dit Peter Pais rapporté par Kircher, est dans la partie occidentale du Royaume de Gojam sur le sommet d'une haute montagne, où il y a une espéce de Plaine environnée d'autres montagnes plus hautes encore. Là se voient deux sources ou fontaines, larges chacune d'environ quatre paumes de diametre. L'Eau en est fort claire, legere et agreable à boire: et ce qu'il y a de remarquable, c'est que les deux ouvertures de cette source qui sont sur cette espéce d'Esplanade n'ont point d'issuë pour se décharger, si ce n'est au pié de la montagne seulement. Ceux qui ont sondé la profondeur de ces sources, ont trouvé que la plûpart rencontroit environ à onze paumes quelques racines d'arbres entrelassées.

La Seconde source est éloignée de la premiére d'environ un jet de pierre, et l'on n'y trouve point de fond. On remarque que toute la terre des environs tremble, ce qui fait croire qu'elle est toute remplie d'eau. Le Champ où sont ces sources est de trés difficile accés de tous côtez, excepté du côté du Nord où l'on y peut aborder plus aisément. Le milieu ressemble à un Lac dont le circuit a l'étenduë d'un coup de fronde.

Au dessous de la Montagne à la distance d'environ un mille, on voit sortir des entrailles de la terre dans le fond d'une Vallée profonde un Bouillon qui forme une Riviére, et qui se joint au Nil peu après. On croit que elle a la même source que ce fleuve et qu'elle coule quelque tems sous terre et ne se montre qu'en cet endroit. A un quart de lieuë de là entre un autre petit ruisseau qui sort avec bruit d'entre les pierres et les rochers, auxquels deux autres se viennent encore joindre. C'est ainsi que le Nil s'accroit peu à peu en recevant toûjours de nouvelles eaux.

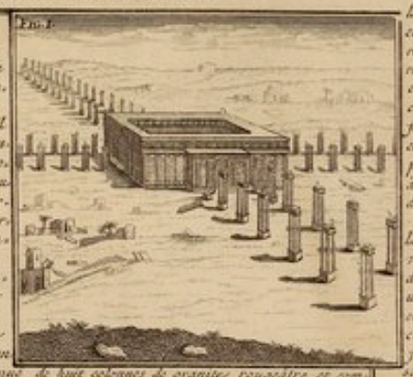
A une journée de chemin il se rend à un grand Canal nommé Jama qui en suite tourne vers l'Occident à 25. lieuës de sa premiére source, à lors il change de cours et tombe à l'Orient dans un grand Lac qui dépend en partie du Royaume de Gojam et en partie de celui de Bambie. Il s'y jette avec tout de rapidité, qu'on distingue fort bien, du moins à ce que pretendent les voiageurs, l'eau du Nil d'avec celle du Lac. Mais comme on a écrit la même chose du Rhône lors qu'il passe dans le Lac de Genéve, et que cependant je n'ai vû aucune difference entre leurs eaux, quoi qu'celle du Rhône soit trés rapide en y entrant; ne donne point pour une vérité constante, ce que j'écris ici du Nil.

Dés que ce fleuve est sorti du Lac dont j'viens de parler, il tourne le Midi par diverses coûrbures et arrose le pais nommé Alata qui est à cinq lieuës de l'embouchure de ce Lac. Là passant entre des rochers hauts de 14. coudées, il se précipite en bas avec horrible bruit, et enléve une poussiére d'eau qui paroit de loin comme un brouillard: ensuite il se cache tellement entre deux rochers qu'à peine le peut on voir. Il arrose au sortir de là vers l'Orient le Royaume de Prega Midiri, de Gojam, et les autres qui sont entre deux: avec les Provinces de Bizan et de Gumanca. Après cela il prend un tour et coule vers Sazale et Ombazica. De là ce fleuve se courbant tourne de l'Orient au Nord: et après avoir traversé quantité de provinces et de Royaumes de grande étenduë. Il se rend dans l'Egypte par les Cataractes dont nous donnons ici la description.

Mais avant que de le faire, il faut parler de l'autre découverte touchant les sources du Nil, qui nous a été donnée par le P. Telles, Jesuite, suivi par Mr. Le Clerc dans son Histoire d'Ethiopie imprimée à Toulouse, et le Second au Chapitre cinquiéme de ses voiages.

FIGURE I.

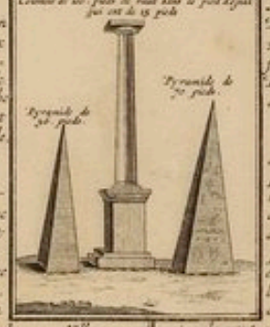
Fig. I.



Pour aller aux Cataractes ou Chûtes du Nil, on passe à une petite forteresse des Turcs nommée Naasse, d'où l'on commence à en entendre le bruit, et à voir les montagnes d'où il tombe. Les Murailles de cette forteresse ne sont que de briques cuites au soleil, elle est bâtie sur une petite hauteur, et n'a qu'une porte pour y entrer. Environ à un quart de lieuë de la forteresse, est un endroit plein de tombeaux, faits d'une pierre blanche, semblable au marbre, avec des Inscriptions d'un caractére tout-à-fait inconnu. Plus loin on voit un Temple dont les ruines sont encore trés superbes. Il en reste quatre grandes portes dont chacune étoit soûtenuë de huit colonnes de granites rougeâtre et comme jaspées. Au milieu de l'Edifice il y avoit un Edifice de marbre blanc plein de très belles figures en bas relief. On compte encore à l'entour 160. Colonnes, dont plus des deux tiers sont tombées. Après avoir marché quelque tems dans les ruines d'une des plus grandes Villes du monde, On trouve le beau Palais representé fig. I. où quatre grandes arenuës de Colonnes conduisent à autant de Portiques. Chacune de ces avenuës est composée de deux rangs de triples colonnes en triangle sur un même piedestal qui sont au nombre de plus de 1560. Sur le Chapiteau de chaque triangle est un Sphinx, et sur l'ordre des trois colonnes qui suivent, un tombeau, et ainsi successivement des quatre côtez. Chaque Colonne a soixante et dix pieds de haut, toutes d'une seule pierre, dont plusieurs sont tombées de maniére que dans les quatre Avenuës il faut qu'il y ait plus de 8. à 9000. colonnes. La premiére Sale de ce Palais est toute peinte de très beaux sujets d'histoire: on y voit des Chasses, des festins, et de petits enfans qui jouent avec toute sorte d'animaux. Il y a d'autres apartemens tous revêtus de marbre, dont les voutes sont soûtenuës par des colonnes de porphyre et de marbre noir. La grande Ville ruinée qu'on découvre de là, est ce que on croit Diospolis ou Thébes à cent portes.

FIGURE II

Fig. II.



Du côté du desert, qui est au Levant, on découvre environ douze grandes Piramides qui ne cédent rien à celles du grand Caire. J'en donne ici le dessein Fig. II. afin que les curieux puissent juger de ces beaux restes de l'antiquité, abandonnez aujourd'hui aux injures de l'air et profiter tranquillement de la recherche des voiageurs qui les ont découverts avec tant de peines et de risques. L'une est toute Simple comme on voit, et l'autre est ornée de figures hieroglephiques, dont il seroit difficile de marquer la Signification. Entre les deux est un Obelisque de granite rouge et noir avec quelques taches blanches de plus de cent pieds de haut sur quinze de large par le bas, qu'on voit encore de-bout avec un autre semblable, restez seuls de plusieurs autres, qui sont autour d'un vieux Temple que l'on voit en revenant des Cataractes du Nil. Il est dans un Village nommé Gnadom où l'on voit encore plus de deux cens colonnes, plus grosses et plus hautes qu'aucune de celles qu'on voit dans tout ce païs. Ce vieux temple paroît avoir été revêtu de marbre noir et blanc. On y trouve plusieurs chambres pratiquées dans la muraille où il y a des puits qui sont apparemment servis de Sépultures. Entre plusieurs statues rompuës et renversées dans belle grandeur, on en voit deux de pierre de touche plus d'à moitié en terre, qui representent des femmes: ce qui est hors de terre a encore plus de 16. à 17 pieds de haut. Les Arabes en ont gâté les visages, et elles ont une boule sur la teste. On peuplus loin en trouve un autre Palais très Superbe avec quatre avenuës qui répondent à quatre portes de plus de 60. pieds de haut, et la demeure dtant de Rois est devenuë la retraite des Serpens.

Au milieu du Royaume de Gojam, qui est à douze degrez de Latitude Meridionale, en la Province de Sakhalo, dans une assez grande plaine toute environnée de hautes montagnes, est un petit Lac large d'environ un jet de pierre en quarré, plein de petits arbres dont les racines sont tellement entrelassées les unes dans les autres, que l'on peut marcher dessus en Esté. Là, dit le P. Telles, Jesuite, on voit au milieu deux fontaines fort profondes, assez prés l'une de l'autre, d'où il sort une eau fort claire, qui coule par deux chemins differens au travers de ces arbres du coté d'Orient, et se tourne vers le Nord à une portée de mousquet de là, à une demie lieuë de ces sources, on voit une quantité d'eau qui fait une assez grande riviére, reçoit plusieurs autres petits ruisseaux dans son sein.

Après que cette riviére a coulé l'espace de plusieurs milles, elle en reçoit une autre plus grande appelée Gema, qui s'y perd son nom en y déchargeant ses eaux. Un peu après du côté d'Orient elle reçoit Brante et Keltè, qui sont deux autres riviéres, et continuant plus loin son cours vers l'orient, elle se jette dans le Lac des Abissins, appelé Mer de Dembea: et après l'avoir traversé, sans pourtant confondre ses eaux avec celles de ce Lac, elle reçoit encore plusieurs autres riviéres considerables.

Dés que ce fleuve qui est proprement le Nil, grossi de toutes ces eaux est sorti du Lac de Dembea. Il se tourne au Sud-est laissant à l'Orient les Royaumes de Begamidi, Ambara et Veleka, et se tournant en suite au sud il laisse au Sud-est le Royaume de Stava, et recommence à couler vers l'Est-Nord-Est. Il laisse alors au Sud-est Gouf, Gassata, ce Poizamo, puis il traverse les pais de Gonga et de Gafre, et continuant jusqu'à celui de Fascale, il vient au pais de Funch ou dans la Nubie, et de là en Egypte.

Quand on compare cette description avec la premiére qui est rapportée de l'autre côté de cette Carte du Nil. Il semble d'abord qu'elles se contredisent, et qu'il y a autant de difference entre les Lieux décrits de part et d'autre, qu'entre les noms que leur donnent ces deux Auteurs. Mais si l'on vient à y faire un peu plus d'attention, on reconnoitra que la contradiction apparente n'est causée, que parce que celui ci nomme quelques Lieux dont l'autre ne parle pas, aussi bien que par la méprise qui est assez ordinaire dans la prononciation ou la maniére d'écrire des Langues étrangeres. Il s'ensuit de là qu'en lisant ces deux Descriptions avec soin, on s'apercevra qu'elles parlent toutes deux de la même source, et que par ce moien nous avons l'explication de ce qui se trouve dans les Cartes de Ptolomée touchant la source du Nil qui est à l'Occident et le Lac qui est du même côté qui est précisement ce que décrit Peter Pais: et qu'en même tems le P. Telles a décrit l'autre source et l'autre Lac qui sont à l'Orient, ce qui pourroit servir à justifier Ptolomée.

Mais sans entreprendre de les comparer ici l'un à l'autre et de les concilier entr'eux, rapportons le temoignage d'un troisiéme Voiageur qui se trouva au Caire en même tems que Thevenot. C'est l'Ambassadeur d'Ethiopie, qui ne parle que de ce qu'il a vû de ses yeux, au rapport de l'Auteur que je viens de citer.

La Source du Nil, selon lui, est une fontaine qui sort de terre dans une grande plaine plantée de quantité d'arbres. Cette source, appelée Ouambrohmma est situé dans la Province d'Agoi, et rend le Lieu où elle est fort agréable à cause que l'eau rejaillit en haut par plusieurs endroits. Elle est éloignée de Gondhar, Ville Capitale d'Ethiopie de douze journées de chemin, cette fontaine conduit ses eaux vers le Nord par un long cours, et après avoir passé sept Cataractes ou Cascades d'où elle tombe à plomb avec un très grand bruit, elle traverse toute l'Egypte et va enfin mêler ses eaux avec celles de la Mer Mediterranée.

Il paroît par cette courte description que la source du Nil est au moins à douze degrez au delà de la Ligne, et à l'égard de la difference des noms qui paroissent encore autres que ceux des deux descriptions précedentes, il en faut juger de la même maniére que de celles-là.

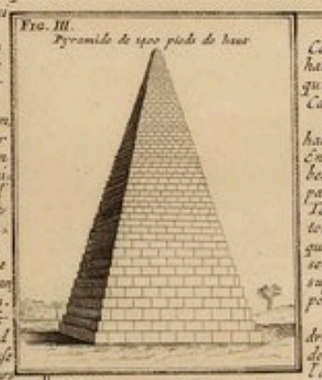
DES CATARACTES DU NIL.

Pour aller à ces chûtes d'eau si fameuses, on se fait ordinairement accompagner d'une bonne escorte, pour éviter les insultes des Arabes qui sont grands voleurs. On passe la Ville d'Assuana, après quoi l'on arrive au lieu où le Nil tombe à grand bruit par plusieurs endroits d'une montagne de plus de deux cens pieds de haut. Les Barbares ont la hardiesse d'y descendre avec des radeaux, et l'on croit qu'ils se précipitent ainsi en même tems que ces affreuses Cascades. Le seul endroit qu'il y ait de remarquable est une Nape d'eau large de 30. pieds, qui forme en tombant une espéce d'arcade, par dessous laquelle on pourroit passer sans se mouiller. Ce qui fait croire qu'on prenoit autrefois ce plaisir, c'est qu'on y voit encore une espéce de plate forme où il y a plusieurs Niches pour s'asseoir, et plusieurs Ouvertures qui conduisent à des lieux souterrains. Mais on n'y peut plus aller présentement, parce que l'eau qui passe par plusieurs endroits en empêche l'abord.

Je n'entreprens pas d'expliquer comment cette eau qui a coulé long tems au de là de cette montagne dans plusieurs Plaines qu'elle arrose, remonte ensuite sur cette hauteur d'où pour se précipiter dans l'Egypte. Ce sont des secrets de la Nature qui nous sont inconnus, à moins que de supposer, comme il y a beaucoup d'aparence, que les terres meridionales qui sont au de là de cette montagne, sont beaucoup plus hautes que l'Egypte: ce qui paroit se confirmer par la situation même de ce Païs, qui est encore beaucoup plus haut vers les Cataractes que dans le milieu, et dans le milieu que vers les bouches du Nil, quoiqu'il en soit les environs de ce fleuve vers cette chûte sont assez déserts, on y voit seulement une petite forteresse de l'autre côté du fleuve avec quelques Janissaires pour Garnison.

FIGURE III.

Fig. III.



Cette figure représente une Piramide d'une hauteur extraordinaire, du nombre de celles qu'on en voit en petit prés d'Assuana dans la Carte du Nil.

Cette Ville est l'Ancienne Syene, qui n'est habitée aujourd'hui que par de pauvres gens. En revenant à Naasse on peut voir trois Tombeaux Chefs ou Seigneurs Arabes. De là on passe à Essenai où l'on voit un fort beau Temple des anciens Egyptiens, qui est encore tout entier. Il est peint par tout excepté quelques endroits effacez par le tems, et les Colonnes sont chargées de figures hieroglephiques. Ce superbe Batiment sert aujourd'hui d'Etable pour les bœufs, les Chameaux et les Chévres.

En descendant le long du Nil, on voit l'endroit où l'on dit que Moïse est né. C'est un lieu desert assez grand et plein de Palmiers, de l'autre côté du fleuve. Plus loin dans une Montagne qui fait faire à ce fleuve une grande Courbure, on voit des grottes très curieuses taillées dans le roc, dont les portes sont pour la plûpart de pierre toutes d'une piece de la même roche, qui s'ouvrent et se referment sur deux pivots. On y voit des peintures aussi fraiches que si elles étoient nouvelles, et des puits qui persuadent que ces sortes de grottes ont servi de sepultures aux gens du pais. Ces peintures répresentent ou leur Histoire ou les differens états de leur vie. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que dans l'une de ces peintures on voit le cours du Nil chargé de plusieurs bâteaux, et sur l'un de ces bâteaux un Tombeau qui semble tout couvert d'étoffe fort riche. Dans les autres on voit des bieres prêtes à être de-barquées et des Prêtres sur le bord du fleuve qui les attendent pour les conduire dans les grottes. On voit encore dans ces grottes des représentations de Momies de pierre, de marbre, ou de pierre de touche, aussi bien que plusieurs Colonnes presque torses, faites du même rocher pour l'embellissement du lieu, et plusieurs apartemens qui vont de l'un dans l'autre suivant leur grandeur. On est sujet à y trouver des Serpens dont la morsure est très dangereuse.

FIGURE IV

Fig. IV.

Entre quantité de vieux Palais qu'on rencontre sur les bords du Nil, ensevelis dans les ruines qu'on a peine à en remarquer les restes précieux on voit plusieurs bustes d'hommes et de femmes faits de pierre dont les moindres ont 30. pieds de haut. Celui-ci est le seul qu'on ait dessiné à cause de sa grandeur extraordinaire.

Ces Palais ne sont pourtant pas tous ruinez. On en voit un entr'autres d'une magnificence extraordinaire dont les avenuës sont ornées d'un nombre prodigieux de Sphinx, ont chacun 24 à 25. pieds de long. Tout l'Edifice est soutenu de belles Colonnes, et l'on jugera de sa grandeur par l'une de ses Sales où l'on en compte jusqu'à cent trente cinq de granite et de prophyre, si grosses que quatre hommes ne pourroient pas les embrasser. A mesure qu'on descend le Nil, on apperçoit de côté et d'autre plusieurs petits villages, dans les-quels on voit quantité de Termes et de Statues, dont deux entr'autres sont entiéres sur leur piédestal au bord du fleuve: l'une des deux tient un enfant.

Negoade est un Bourg des environs où les voiageurs s'arrêtent. Il y a dans ce lieu prés de cinq à six cens Chrétiens Coptes, qui ont plusieurs Eglises presque toutes abandonnées. Il y a aussi quantité de Coptes à Beltano, où ils ont une Eglise sous terre soûtenuë de belles colonnes. C'est une chose fort extraordinaire, que dans un pais livré à la Barbarie depuis tant de Siécles, il soit resté tant de monumens de son ancienne magnificence: pendant qu'ailleurs, dans les endroits les mieux conservez, les marbres mêmes périssent, et avec eux plusieurs monumens posterieurs à ceux des Egyptiens.

VÛË DE LA VILLE DU GRAND CAIRE, ET DE SES ENVIRONS

LE GRAND CAIRE.

Fig. I.

Fig. II

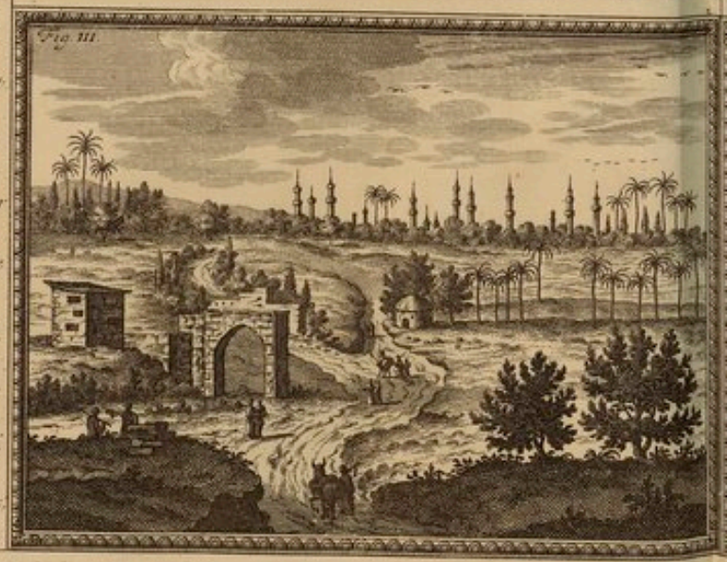


Fig III

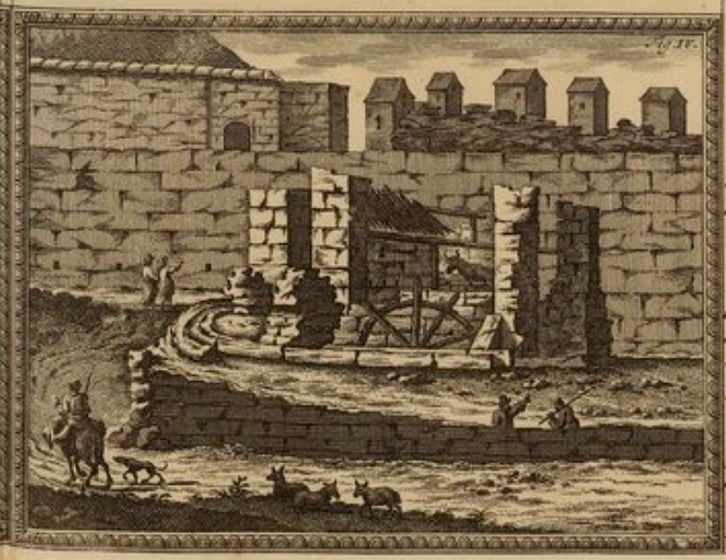


Fig IV.

La premiere figure est un côté de la Ville du Caire que lon voit de dessus les bords du Nil, et qui à été dessiné sur les lieux.

Lendroit marqué A est un coin du Château c'est une des pièces les plus curieuses de toute l'Egypte: Il est bâti sur une Montagne ou rocher, et environné d'une haute et forte muraille, qui, de cent en cent pas est flanquée de grosses et fortes Tours. On y monte par un degré taillé dans le Roc, qui est si commode que les Chameaux et Chevaux y peuvent monter aisément tout chargez. Quand on y est arrivé on entre dabord dans une grande place ou Cour, et de là dans une rue qui leur donne l'air dune Ville; quoi que ce que les Turcs y ont bâti ne consiste qu'en de mechantes huttes; au lieu que les vieilles ruines qui y sont demeurées et les voutes qui sont sous terre donnent encore l'idée dune merveilleuse grandeur.

Entre ces ruines on voit encore celles du Palais de Pharaon et dans ce palais la Sale qu'on appelle de Joseph, et qui est soutenüe par trente gros piliers de pierre Thebaique. Or et l'azur dont sont diversifiés les ouvrages de Mosaïque qui y restent n'y sont pas épargnés et nonobstant la longue suite d'années et même de Siecles qui se sont écoulez depuis qu'ils en embellissent le plafond, on ne laisse pas d'y remarquer encore beaucoup de grandeur & d'eclat.

La figure III réprésente une vûe tirée de dessus la Tour, où commence l'Aqueduc du Nil. L'on découvre de la le Païs et une partie des Minarets de la Ville derrière les Arbres comme cela est réprésenté dans la figure. On y voit entres autres plusieurs Palmiers fort hauts, qui offrent à la vûe une perspective fort agreable.

La figure II est une vûe très agreable, dessinée d'une des extremitez de la Ville; On y voit quantité de Palmiers et d'autres Arbres, entremêlez de quelques bâtimens et de Minarets. L'eau qu'on y découvre fait à peu près un ovale, et est environnée d'une muraille fausse comme un Vivier. Quand on veut vuider l'eau hors de son bassin, comme c'est la coutume en Egipte, cela se fait par le moien de certaines roues, et cela sert à arroser les jardins des environs ainsi que cela est montré au premier bâtiment.

Assez près de là est, à ce qu'on croit, la Prison de Joseph. Elle est partagée en divers cachots de trous sous terre qui sont creusez dans le Roc, et si obscurs qu'on craint d'y mettre seulement le pied. Elle porte le nom de Prison de Joseph parce qu'on veut que ce soit celle là même ou il expliqua les songes du Pannetier et de l'Echanson du Roi. Elle sert encore aujourd'hui au même usage.

La figure IV. réprésente le puits de Joseph, qui peut passer pour une des merveilles du monde, et à qui le tems n'a pas causé le moindre dommage: Il est entierement creusé dans le Roc, et il a à son ouverture onze pieds de longueur et dix de largeur. La vûe en paroit telle que la réprésente cette figure; Ceux qui en ont mesuré la profondeur ont trouvé qu'elle avoit cinquante trois brasses qui font trois cent pieds.

On en tire l'eau par le moien de deux roues dont l'une est à l'ouverture du puits et l'autre vingt neuf brasses plus bas qui est l'endroit où finit la partie d'enhaut du puits. A chacune de ces roues il y a deux boeufs qui les tournent continuellement. L'eau s'enlève avec des pots de terre ou petits seaux qui sont attachez ferme à une corde qui tourne autour de cette roue et lors qu'elle est en haut elle se repand dans des conduites qui la conduisent par tout le Château.

DISSERTATION

SUR

LA VILLE DU GRAND CAIRE,

SUR CELLE D'ALEXANDRIE,

ET SUR LES PIRAMIDES D'EGYPTE.

LA Ville du Caire, qui porte par excellence le titre de Grande, s'appelle communément *Alkair*, nom que quelques-uns font venir *d'Elcaher*, qui ſelon eux ſignifie la Planéte de Mars. Ce nom lui a été donné, ſi l'on en croit *Serrur*, Auteur Arabe, parce que les fondemens de ſes murailles furent poſez par un accident aſſez extraordinaire ſous l'aſcendant de cette Planéte : voici comment ils diſent que la choſe ſe paſſa. *Giaher* Général de Meos-le-din-alla l'un des Caliphes, voulant faire bâtir une ville pour être le ſiége de l'Empire de ſon Maître, l'an 362. de Hegire, commanda aux Aſtronomes d'obſerver un aſcendant favorable pour en poſer les fondemens. Les Aſtronomes firent environner d'une corde toute la place qui devoit être enfermée de murailles, & attacher à cette corde quantité de petites cloches pour avertir les Maſſons de commencer à bâtir au moment qu'ils les entendroient ſonner. Ce moment devoit être celui de l'aſcendant dont le ſignal devoit ſe donner en frapant ſur la corde.

Cependant le malheur voulut qu'au moment que Mars étoit à ſon aſcendant, un Corbeau vint ſe poſer ſur la corde, à laquelle aiant donné une rude ſecouſſe par la peſanteur de ſon corps, toutes les cloches commencérent à ſonner. Auſſitôt tous les Maçons, qui crurent que c'étoit le ſignal, ſe mirent à travailler. Ce qui fit juger aux Aſtronomes qu'un jour la Ville ſeroit priſe, par un Conquerant qui viendroit de la Romanie, qu'on appelle aujourd'hui la Turquie, & qui eſt ſous la Planéte de Mars.

Ce pronoſtic fut juſtifié dans la ſuite par l'événement ; car au bout de cinq cens ſoixante ans, ſavoir l'an 1617. ſelon notre maniére de compter, Sultan Selim ſortit de Conſtantinople, & vint fondre ſur l'Egypte, où il ſe rendit Maître non ſeulement de la Ville Capitale, mais auſſi de tout le Païs, & détruiſit la race des Caliphes Soudans d'Egypte dont il fit pendre le dernier ; à une des portes du Caire.

Les Voïageurs ne conviennent pas de la grandeur de cette Ville ; parcequ'ils confondent pour la plûpart les trois parties dont elle eſt compoſée. Elles ſe nomment Boulac, le vieux Caire, & le nouveau Caire, & ſont ſeparées l'une de l'autre par l'eſpace d'environ un mille. Boulac, qui eſt le Port du Caire, eſt un gros bourg à peu près auſſi grand que la Haye ; le vieux Caire eſt ſeparé du nouveau par une raſe Campagne qui conſiſte toute en prairies & en pâturages. Pour le nouveau Caire, on prétend qu'il eſt preſque auſſi grand que Paris, ou du moins à peu près comme Amſterdam : qu'on en peut faire le tour en trois heures, & que la plus longue ruë eſt d'une bonne heure de chemin. Cette Ville eſt à demi-lieuë du Nil, defendue par un Château, bâti ſur une Colline, & qui ſert de reſidence au Gouverneur d'Egypte. Elle eſt environnée de murailles faites d'une ſorte de pierres, qui paroiſſent encore aujourd'hui auſſi blanches, que ſi elles venoient d'être bâties. Ces murailles ſons garnies de crenaux & ont de fort belles tours environ à cent pas de diſtance. Elles ſont détruites en quelques endroits, mais les ruïnes qu'on y voit, font juger qu'il y en avoit par tout autrefois. Lorſque le Nil ſe déborde, & qu'il inonde toute l'Egypte, il paſſe au milieu de cette Ville par le moïen d'un Canal qui la traverſe. Le Plan de la Ville fait une eſpèce de croiſſant qui n'eſt pas fort large. Elle eſt ſituée dans une plaine fort agréable au pié d'une

d'une montagne de ſable ſur laquelle eſt le château: mais cette montagne lui cauſe de grandes incommoditez; parcequ'arrêtant le vent frais qui vient de ce coté-là, elle lui envoïe une chaleur étouffante qui cauſe pluſieurs maladies. On y compte ſept portes, & dans l'enceinte des murailles, huit étangs fort larges qui ſont environnez de maiſons fort jolies.

Il y en a qui prétendent qu'on y trouve juſques à vingt-trois mille quartiers, mais d'autres diſent qu'il n'y en a que dix-ſept mille qui ſoient connus par leur nom. Ils ſe ferment tous les ſoirs avec leurs portes par le moïen de certaines ſerrures de bois dont la clef eſt de la même matiére; car en ce Païs-là toutes les ſerrures & les clefs ſont de bois juſques à celles des portes de la Ville. Ces clefs ne ſont autre choſe qu'un morceau de bois long d'un demi-quart d'aune, large d'un pouce, & de l'épaiſſeur d'un petit doigt, qui a au bout 6. ou 8. petites chevilles de fil d'archal, ou même de bois, d'environ la longeur d'un pouce, leſquelles en rencontrant d'autres qui ſont dans la ſerrure les enlevent & les font ouvrir. Pour comprendre comment il peut y avoir au Caire un ſi grand nombre de quartiers, il faut ſavoir que toutes les ruës de cette Ville ſont fort courtes & fort étroites, & qu'à la reſerve de la ruë du marché, & celle du Khalits qui n'eſt ſans eau qu'environ trois mois, à peine y a-t-il une ruë raiſonnable dans toute la Ville. Tout le reſte ne ſont que des trous & des ruelles, où il faut continuellement tourner & détourner. Il y en a même en divers endroits qui paſſent ſous les maiſons, où il fait tout-à-fait obſcur, & qui ſont ſi étroites que deux perſonnes à peine y peuvent paſſer de front.

On y fait auſſi monter le nombre des Moſquées juſques à vingt-trois mille, ſavoir une Moſquée pour chaque quartier. Mais cela n'eſt pas réglé. Car dans l'un il y en a plus & dans l'autre moins. Ce n'eſt pas qu'elles ne puiſſent peut-être bien aller à ce nombre-là, mais excepté quelques-unes qui ſont ſuperbement bâties & ornées de Minarets extrêmement hauts, toutes les autres ne méritent que le nom de petites Chapelles. La plus riche & la plus grande de toutes eſt celle qu'on appelle *Giama-il-aſſar*. Elle a été bâtie par le même Giaher qui paſſe pour Fondateur de la Ville. Les quatre Muftis ou Prêtres de la Religion Mahometane y ont leur demeure. Elle a auſſi le privilege de ſervir d'azile aux Criminels, & elle entretient environ huit cens Mahométans de ſes revenus.

Pour ce qui eſt des maiſons, elles ſont bâties de bonnes pierres & fort groſſes: elles ont pluſieurs étages fort élevez, & ſont plates par deſſus comme preſque toutes les maiſons du Païs. A les regarder par dehors elles ne paroiſſent rien; mais par dedans elles ſont fort riches, principalement celles des perſonnes de diſtinction; elles ont de beaux apartemens & de belles ſales pavées de marbre avec leur plafond embelli d'or & d'azur. Les beaux jardins & les belles fontaines en font un des principaux ornemens, & font un beau ſpectacle à la vuë quand on les regarde de quelque endroit élevé. Lorſque le Soleil eſt couché on monte ſur la plate-forme de la maiſon, où l'on ſe va aſſeoir en compagnie, afin d'y prendre l'air. C'eſt un des plus grands plaiſirs qu'on ait en ce Païs-là, & ceux qui ne craignent pas le ſerain y paſſent ſouvent la nuit. Cette maniére de ſe rafraîchir eſt commune à tout le monde, mais les perſonnes de diſtinction, qui ont toûjours de l'avantage en toutes choſes par deſſus le commun, ſavent auſſi ſe rafraîchir d'une façon particuliére. Ils font faire au plancher de leurs ſales une ouverture ronde couverte d'un petit Dome avec des fenêtres tout autour, enſorte que le vent qui paſſe au travers rafraîchit tellement la ſale, qu'on y peut demeurer long-tems agréablement.

Pour revenir maintenant à la ruë appelée Khalits dont j'ai parlé, c'eſt une ruë baſſe, ou Canal, qui paſſe au travers de la Ville & qu'on dit qui fut creuſé par l'ordre d'un des Pharaons Rois d'Egypte. Depuis, le ſecond Caliphe après Mahomet, fit conduire ce Canal juſques à Colſnu, ville ſituée ſur le bord de la Mer Rouge, afin d'y tranſporter des vivres du Caire, & de les faire mener par la Mer Rouge juſques à la Mecque, où il y avoit alors une grande famine. Il demeura en cet état juſques à l'an cent cinquante de l'Hegire, auquel tems un autre Caliphe le fit boucher du côté qu'il ſe decharge dans la Mer. Aujourd'hui il s'appelle Khalits-il-Hakern, ou le Canal de Hakern, à cauſe qu'un autre Caliphe de ce nom a fait reparer ce que la negligence de ſes Predeceſſeurs avoit laiſſé ruïner. On le nomme encore *il Mirachemin*, ou le Canal pavé de marbre, parce qu'en quelques endroits il eſt pavé de cette pierre.

Lorſque la Riviére eſt prête à ſe deborder on éleve une grande digue de terre au bout de cette ruë ou de ce Canal du côté du Nil, afin d'arrêter l'impetuoſité de l'eau, & d'empêcher qu'elle n'entre dans le Khalits: mais quand la Riviére eſt venuë à une certaine hauteur, le Soubachi s'y rend avec une grande ſuite de toutes ſortes de Perſonnes qui font paroître une grande joïe, & alors avec une maſſe de fer, il frape trois ou quatre coups ſur la digue qui eſt enſuite rompuë par la quantité du monde qui s'empreſſe à y mettre la main. Par ce moïen l'eau qui a ſon cours libre ſe répand en un inſtant tout le long de la Ville. Lorſque le Bacha eſt au Caire la choſe ſe fait avec plus de cérémonie. On allume des feux de joïe; on tire des fuſées; & l'on fait d'autres ſemblables réjouïſſances. Toutes les Villes de l'Egypte ont de pareils foſſez qui leur aportent l'eau du Nil, dont ils manqueroient ſans cela.

C'eſt une des plus grandes commoditez du Païs, à cauſe de la chaleur preſqu'inſuportable qui y régne pendant l'Eté, & qui eſt encore augmentée par la nature du terroir qui eſt ſablonneux par tout. Ce ſable brûlant échaufe tellement l'air, qu'à peine le peut-on reſpirer. Cette même chaleur fait que tous les Khalits ſont à ſec ſix mois de l'année & qu'ils ne ſe rempliſſent qu'au mois d'Août, lorſque le Nil eſt à ſa plus grande hauteur. L'accroiſſement de cette Riviére commence ordinairement au mois de Mai, mais on ne le publie le long des ruës que le 20. Juin, on juge de cet accroiſſement par le moïen d'une colonne qui eſt dans une maiſon du Bacha, ſur une petite Ile vis-à-vis du Vieux Caire. Tous les jours on y va voir combien la Riviére eſt crûë. Auſſitôt on le fait ſavoir aux Crieurs publics qui le vont annoncer par tout. Au commencement d'Octobre l'eau ceſſe de croître, & vers la fin du même mois le Nil commence peu à peu à baiſſer. C'eſt pour cela que dès le commencement de ce mois, on fait crier par toutes les ruës que tous les *Sacas*, ou Porteurs d'eau aïent à ceſſer d'aller puiſer de l'eau dans le Khalits, parceque l'eau ne coulant alors que lentement n'eſt plus bonne à boire à cauſe de toutes les ordures qui s'y arrêtent. Mais quand elle ne cou-

coule plus du tout, le Khalits exhale une horrible puanteur, tant par la corruption de cette eau croupie, que par les immondices & autres saletez qu'on y jette des fenêtres qui ont vuë sur le Canal. Ainsi il y a lieu de s'étonner de ce que cette puanteur, qui noircit dans la poche l'argent & les clefs de ceux qui demeurent auprès du Khalits, ne cause pas la peste tous les ans. On pourroit pourtant éviter cette incommodité, si l'on avoit soin d'en faire écouler toute l'eau de bonne heure. Mais le Soubachi trouve son avantage à laisser les choses comme elles sont, parce que l'eau de ce Canal étant devenue comme du limon & une espèce de terre grasse, il la vend aux Jardiniers qui s'en servent pour engraisser leurs Jardins.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de juger qu'en Egypte pendant la plus grande partie de l'année on ne boit que de méchante eau dans les Villes & dans les endroits qui sont éloignez du Nil; car il ne s'y en trouve point d'autre que celle qui a croupi des mois entiers dans des reservoirs, ou qui leur est aportée par les Maures dans des peaux de bouc qu'ils vendent dans les ruës; mais qui ne vaut guere mieux. Au lieu que celle du Nil est ordinairement fort bonne & agréable à boire lorsque cette Riviére ne croît point.

Après ce Khalits qui est la plus grande ruë de la Ville, on trouve le Bazar, où se tient le marché, le Lundi & le Jeudi, & où il se trouve toûjours une si grande quantité de monde ces jours-là, qu'on a bien de la peine à percer la foule. Cette ruë est très-belle, fort longue & fort large. On trouve à l'une de ses extrémitez un Beziſtan ou une Halle remplie de très-belles boutiques, & à l'autre bout est le marché aux Esclaves; c'est-à-dire aux Esclaves blancs, où il s'y en vend de toutes sortes, Hommes, Femmes, Garçons & Filles. Les noirs de l'un & l'autre sexe se vendent dans un autre marché.

Pour ce qui est des Habitans du Caire il y a peu de Villes qui soient si peuplées. On y trouve sur tout beaucoup d'Arabes, qui sont grands voleurs, ce qui fait qu'on a beaucoup de peine à garder sa bourse; du reste ce sont, comme par toute l'Egypte, des Turcs, des Juifs & des Chrêtiens, savoir des Cophtes & des Grecs. Car pour ce qui est des Européens on y en trouve très-peu; & ceux qu'on y voit sont la plûpart François.

Les Cophtes, qui sont proprement les Chrêtiens d'Egypte, ont à-présent deux Eglises au Caire, dont l'une est consacrée à la Vierge Marie, & l'autre à Sainte Barbe. Autrefois ils en avoient plusieurs & plusieurs Cloîtres, aussi bien qu'un Evêque; mais à présent elles sont toutes ruïnées, & réduites à deux, avec un Cimetiére où ils enterrent leurs morts.

Entre les choses surprenantes que l'on voit au Caire, la quantité d'aveugles est si extraordinaire qu'elle paroît incroïable. Mais le nombre de ceux qui ont mal aux yeux est encore plus grand: la raison naturelle qu'on en rend est que les parties subtiles de la chaux dont les maisons sont bâties, étant emportées par le vent comme une poussiére fort menuë, s'attachent tellement aux yeux, que non-seulement elles y causent ce mal; mais qu'insensiblement, se mêlant avec le sang, elles sont cause que ce mal devient heréditaire, comme il paroît par les enfans qui l'aportent avec eux en naissant.

Il y a aussi dans cette Ville quantité de Devots qui passent chez les Egyptiens pour des Saints. Ils sont quelquefois tous nuds, ou ils ont seulement autour du corps une espèce de couverture ou habit negligé. Ils ont tant d'horreur pour les Européens qu'ils traitent d'infidéles, que quand ils en rencontrent quelques-uns dans les ruës, ils s'en éloignent avec mépris, parcequ'ils les regardent comme indignes de faire passer sur eux leur haleine. Les Egyptiens ont ces devots en si grande venération qu'ils s'empressent à aller baiser la robe qu'ils ont autour du corps.

Une autre chose fort extraordinaire est de voir certaines femmes, portant pour ornement une assez grande boucle passée au travers du nez, de même que chez nous elles en ont de petites aux oreilles, mais avec cette différence que celles de nos femmes sont d'or, & que celles des Egyptiennes ne sont que de cuivre ou de quelque autre métal de peu de valeur.

Hors de la Ville du Caire du côté qui est vis-à-vis du Château, il y a un Bourg apellé *Caraffe*, fameux pour être le lieu de la Sepulture de plusieurs parens de Mahomet, & d'un nombre considérable de leurs Saints. Lorsque l'Egypte florissoit sous la Domination des Mammelus de Circassie, on comptoit dans ce Bourg, qu'on peut dire n'être proprement qu'un grand Cimetiére, plus de trois cens soixante tombeaux élevez, & des Mosquées des illustres Mahométans. Ces Mosquées étoient comme autant d'hopitaux tous bien rentez pour l'entretien des Pauvres & des Pelerins Mahometans qui alloient visiter ce lieu de devotion. C'est-pourquoi un Pelerin qui venoit au Caire pouvoit demeurer là un an sans qu'il lui en coûtât rien; pourvu seulement qu'il allât tous les jours s'arrêter dans une Mosquée de ce Cimetiére, où on lui donnoit à manger & à boire pour tout ce jour-là. Mais depuis que les Turcs se furent rendus Maîtres de l'Egypte sous Sultan Selim, & qu'ils en eurent chassé les Sultans de Circassie l'an 922. de l'Hegire, ou 1617 de la naissance de JESUS-CHRIST, tous ces tombeaux & ces Mosquées sont tombez en ruïne, parce que les revenus en ont été dissipez par la tirannie des Bachas.

On voit au couchant du Nil près du Caire les ruïnes de l'ancienne *Babilone d'Egypte*, & celles de l'ancienne *Memphis*, qui ont été toutes deux successivement Capitales de l'Egypte & l'on croit que le Caire a été bâti de leurs ruïnes. On voit aussi du même côté ces fameuses Piramides qui ont été mises par les Anciens au rang des merveilles du Monde: nous en parlerons plus particuliérement ci-après. A trois lieuës de ces Piramides on trouve aussi des Puits de Momie, qui sont d'anciens Tombeaux, d'où l'on tire des Corps Humains embaumez depuis plusieurs siécles, & qui entrent dans le Commerce des drogues qui servent de Remedes. Au reste le Caire est situé sur le bord Oriental du Nil, environ à trois lieuës de l'endroit, où le fleuve commence à se diviser, & à former l'Ile qu'on appelle *Delta*, parce qu'elle est de figure triangulaire comme la lettre Δ des Grecs.

Quoique le commerce de cette Ville soit encore assez grand, la meilleure partie en a pourtant été ruïnée, depuis la decouverte des Indes Orientales par le Cap de Bonne Esperance, par où les Portugais, les Hollandois, & les autres Nations de l'Europe vont aujourd'hui aux Indes, d'où ils raportent toutes les Drogues, Epiceries, Pierreries, Perles

& autres marchandiſes qui ne venoient auparavant que par Alep, ou par l'Egypte en paſſant par le Caire. Ainſi l'on peut dire, que cette Ville, n'eſt plus à cet égard que l'ombre de ce qu'elle étoit autrefois.

Les Francs ou François y ont un Conſul & une ruë qui n'eſt habitée que par ceux de leur Nation, qui ſont tous Marchands. Leurs maiſons ſont aſſez commodes; mais celle du Conſul eſt plus grande & plus magnifique que toutes les autres. L'entrée en eſt grande & belle. On y voit un banc pour les Janiſſaires, dont il y en a toûjours deux qui font la garde ſucceſſivement. Toutes les fois qu'il ſort, ne fut-ce que pour aller d'une maiſon à une autre, il eſt toûjours précedé par deux de ces Janiſſaires, armez d'une Ganiarre ou Epée, & d'un gros bâton de cinq piés de long. De la porte on entre dans une Cour qui a tout autour pluſieurs Magaſins pour mettre la proviſion de vin, de bois, & d'autres choſes. On monte enſuite dans une grande ſale, bien meublée, où le Conſul reçoit ordinairement ſes viſites. Au bout de cette ſale du côté du Canal appellé *Khalits*, eſt un Divan, où il reçoit ſes viſites à la Turque. Cette maiſon a outre cela quantité de chambres fort commodes & une Chapelle où l'on dit la Meſſe tous les jours. C'eſt ordinairement un Religieux de Saint François qui en eſt Chapelain. Il n'eſt permis qu'au Conſul d'aller à cheval par la Ville. Tout le reſte de la Nation eſt monté ſur des Anes. Quand il va à l'audience du Bacha, il eſt précedé de ſix Janiſſaires mitrez, & a ſix grands valets en habits uniformes qui marchent trois de chaque côté. Les audiences ſe paſſent ordinairement en grands complimens de part & d'autre, enſuite de quoi l'on aporte le Café, le Sorbet & le Parfum qui eſt la derniére Cerémonie.

Les fêtes qui ſe celebrent au Caire à l'occaſion de quelques Mariages ou autre choſe ſemblable, ſont accompagnées d'illuminations aſſez bien entenduës. C'eſt une grande quantité de lampes, rangées d'une maniére, qui repreſente pluſieurs figures, comme le Soleil, la Lune, les Etoiles, des Ornemens d'Architecture, des Colonnes, des Pilaſtres &c. & dont les unes ſe remuent perpetuellement de droit à gauche, ou de haut en bas, ce qui fait un ſpectacle fort agréable à la vuë. Le Caffé & les Pipes en font le principal regal, & ſur le tout on y entend une miſerable Symphonie d'inſtrumens peu agréable à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez. On y mêle auſſi des danſes ſans cadence ni figure, mais compoſées ſeulement de poſtures indécentes; & celui qui en fait de plus deshonnêtes paſſe pour le meilleur danſeur. Les repas qui ſe donnent dans ces occaſions ſont du même goût que le reſte de la fête: c'eſt-à-dire des viandes preparées à la Turque, des Pillaux, des Poules, des Pigeons rôtis, de la Viande bouillie, Bœuf & Mouton & quantité de ragoûts compoſez avec du lait & du miel. On donne auſſi quelques confitures au deſſert.

Le 5. de Septembre on y celebre une fête générale pour la naiſſance de Mahomet. Toute la Ville eſt illuminée par de petites lampes de verre qui font un très-bel effet, mais particuliérement aux Minarets des Moſquées, dont toutes les galeries en ſont garnies. La plus grande réjouïſſance ſe fait dans la maiſon d'un des premiers Chérifs que l'on croit des deſcendans du grand Prophéte. Cette maiſon eſt devant la grande Birque qui eſt un lieu tout rempli d'eau à cauſe de l'accroiſſement du Nil. L'Illumination dont elle eſt ornée depuis le haut juſques en bas la fait paroître toute en feu, & la réflection de toutes ces lumiéres dans l'eau ne peut faire qu'un très-bel effet à la vuë. On éleve au milieu de la Birque une petite Moſquée de Cartons d'où l'on fait partir de tems en tems quantité de fuſées volantes, auſſibien que de la maiſon du Cherif, où l'on raſſemble des inſtrumens & des Comédiens à la mode du Païs. Tous les Grands de la Ville s'y rencontrent, & la maiſon eſt ornée de Faiſceaux d'armes en maniére de trophées. Environ ſur le minuit on met le feu à la petite Moſquée qui eſt toute d'artifice, & qui brûle fort agréablement en jettant mille fuſées.

On ſolemniſe à peu près de même l'entrée de l'eau du Nil dans le *Khalits*. A meſure qu'elle y coule, le Soubachi, ſes gens, & pluſieurs perſonnes à pié & à cheval l'accompagnent avec des cris de joïe & de grands battemens de mains en danſant. Toutes les fenêtres & les terraſſes le long de ce Canal ſont garnies de monde, & quand l'eau vient à paſſer, chacun y jette quelque choſe comme de l'argent ou des fleurs. Il y a même des hommes nuds qui s'y jettent comme pour l'embraſſer. L'eau croît ainſi à vuë d'œil, & dès le ſoir même elle porte des bâteaux, où l'on s'embarque pour aller voir un feu de joïe que l'on allume ſur un bras du Nil proche du vieux Caire. Les maiſons qui ſont le long du rivage paroiſſent toutes en feu par la quantité de lampes bien rangées dont le devant de chacune eſt orné. Le feu d'artifice eſt dreſſé ſur une barque, entre deux autres où l'on voit deux hautes Piramides de charpente toutes couvertes de lampes rangées fort près. Le feu repreſente une eſpéce de forteresſe, d'où il ſort des fuſées volantes, qui font un aſſez bel effet.

Je finis par une remarque, qui pour n'être pas des plus importantes, paroîtra néanmoins aſſez extraordinaire. C'eſt la maniére dont les Egyptiens font éclorre les poulets, ſans faire couver les œufs par des poules. Ils mettent, dit-on, ces œufs dans des fours auxquels ils donnent une chaleur ſi temperée, & qui ſe raporte ſi bien à la chaleur naturelle des poules, que les poulets qui en viennent ſont auſſi forts & auſſi drus que ceux qui ſont couvez à l'ordinaire. Ces fours ſont bâtis dans un lieu bas, & preſque ſous terre; ils ſont faits de terre, ronds par dedans, & le foïer eſt couvert d'étoupes & de bourre ſur leſquelles on met les œufs. Je trouve cette particularité remarquable raportée par divers Auteurs, qui ne différent que dans la maniére de la raconter.

De la Ville d'Alexandrie.

ALexandrie eſt placée au bord de la Méditerranée ſur un fond ſablonneux proche l'embouchure du Nil. A environ huit cens pas il y a un havre dangereux par deux écueils qui ſont à l'entrée. La Ville a la figure d'une croix: elle eſt partagée en vieille & en nouvelle, & peut avoir deux lieuës de circuit. Ce ſont encore les murailles d'Alexandre ſon Bâtiſſeur & ſon Parrain. On les a fortifiées de quatre cens groſſes tours, chacune deſquelles a quatre étages & peut contenir cent Soldats. Alexandrie étoit en Afrique la Ville la plus floriſſante après Carthage. La Tour du Phare n'y eſt plus, mais ſa Memoire vaut bien une petite digreſſion.

Cet-

Cette fameuſe Tour, qu'on comptoit entre les merveilles du monde tiroit ſon nom de Pharos: elle étoit éloignée d'Alexandrie d'environ trois quarts de lieuë, & fut jointe à la Ville par une levée de neuf cens ou mille pas avec un pont à chaque bout. Soſtrate, célebre Architecte, conſtruiſit ce rare édifice : la forme en étoit quarrée, & il avoit trois cens coudées de hauteur. Ce bâtiment coûta quatre cens quatre vingt mille écus, ſomme prodigieuſe en ce tems-là. Le feu qu'on mettoit la nuit au ſommet éclairoit les Vaiſſeaux de cent mille pas. Pline n'en met que trente-ſept mille cinq cens; ce qui ne répond point à la hauteur de la Tour. Elle fut bâtie ſous le regne de Ptolemée Philadelphe. Soſtrate, qui, comme j'ai dit, étoit Auteur de ce Chef-d'œuvre d'Architecture, eut la liberté d'y mettre ſon nom ſur une Pierre avec cette inſcription, *Soſtrate de Cnide, fils de Dexiphanes, aux Dieux Conſervateurs pour ceux qui navigent.* Lucien, à la fin de ſon Traité, *comment il faut lire l'Hiſtoire*, ne convient pas que l'Architecte ait obtenu cette permiſſion. Il dit au contraire que Soſtrate aiant fini ſon bel édifice écrivit ou grava ſon nom ſur une Pierre, qu'enſuite il enduiſit cette Pierre de mortier ſur lequel il mit le nom du Monarque Regnant. La fineſſe étoit que le tems, ce grand deſtructeur des choſes, feroit infailliblement périr le nom Roïal au lieu que le ſien dureroit, ſinon à jamais, au moins durant un grand nombre de ſiécles. Cette ruſe me paroît aſſez croïable dans un Adorateur de l'Éternité nominale & imaginaire. On s'empreſſe pour ce bien chimérique avec autant & ſouvent plus d'ardeur que s'il étoit réel. Hé! n'eſt-ce pas à ce phantôme brillant que les Héros ſacrifient toute *leur réalité?* Cependant l'Hiſtorien, chez qui je puiſe cet endroit, ne veut pas faire à Lucien l'honneur de le croire, il critique ce fin & agréable Rieur, & voici ſon fondement. Ce n'eût pas été, dit-il, un trait d'ami, car Strabon remarque que Soſtrate étoit aimé de Ptolemée. Peut-être que par l'eſtime que ce Monarque avoit pour lui, & dans la joïe de voir un ouvrage ſi merveilleux, il lui accorda genereuſement la permiſſion qu'il lui demanda. Quel grand effort de generoſité! comment, il faloit que cet excellent Architecte eût le conſentement Roïal pour mettre ſon nom ſur ſon Ouvrage. Ce Prince prétendoit-il donc que les Races futures le cruſſent le véritable bâtiſſeur de la Tour? Je ne croi pas qu'un tel agrément, qu'une permiſſion de cette nature-là ait ſon exemple dans l'Hiſtoire. Continuons: mais, pourſuit mon Auteur, quand Soſtrate eût été aſſez hardi & aſſez ingrat pour avoir la penſée de trahir ſon Maître, il n'eſt pas probable que le Monarque, qui aparemment étoit jaloux de ſa gloire, eût ſouffert qu'on eût écrit ſimplement ſon nom ſur du mortier, ſans avoir prévu que tout ce qu'on pourroit graver, dureroit moins que ce qui ſeroit taillé dans la Pierre. Ptolemée Philadelphe, étoit ſans doute trop éclairé pour ne pas prévoir une tromperie ſi groſſiere, lui qui dans l'Apologétique de Tertullien eſt loué pour ſon érudition, pour ſon eſprit, & pour ſa penétration dans toute ſorte de Litterature. C'eſt la critique de l'Hiſtorien; mais ſon raiſonnement eſt-il de bon alloi? Ptolemée étoit ſavant; donc Philoſtrate ne pouvoit pas lui faire une malice, quelle conſequence!

Pour finir ſur les Villes d'Egypte. Alexandrie n'eſt aujourd'hui qu'un amas de maiſons ruïnées; on y fait pourtant quelque commerce par la commodité des Ports, & elle eſt encore le ſiége d'un Patriarchat.

Des Pyramides d'Egypte.

POur revenir maintenant aux Piramides d'Egypte que l'on trouvera repreſentées ci-après, elles ont fait trop de bruit pour n'en pas toucher ici quelque choſe. Il y en avoit un grand nombre; & un illuſtre Voïageur en compte juſqu'à dix-ſept. L'on a compté les trois principales entre les Merveilles du Monde: voici ce que je trouve là-deſſus.

Ces trois célebres Ouvrages ſont à trois lieuës du Grand Caire. La plus grande Piramide a huit cens degrez de groſſes pierres dont l'épaiſſeur fait la hauteur du degré environ de deux piés & demi chacun. Elle eſt haute de cinq cens vingt piés, & large de ſix cens quatre-vingt deux en quarré. A l'un des angles entre l'Orient & le Septentrion, vers le milieu de la Piramide, on trouve une chambre quarrée. Au haut de l'Edifice, c'eſt une plate-forme qui a ſeize piés deux tiers en quarré, quoique du bas on la prenne pour une pointe.

La Porte de la Piramide, poſée au ſeiziéme degré en montant, n'eſt pas tout-à-fait dans le milieu, parceque dans la quarrure d'en bas, il y a vers l'Orient trois cens dix piés, qui ôtez de ſix cens quatre vingt-deux, en laiſſent trois cens ſoixante douze vers le Couchant: ſi bien que ce côté-là a ſoixante-deux piés plus que l'autre. Le Caire eſt au Nord à ſon égard. Pour arriver à cette porte il faut monter une Colline, qui joint la Piramide de ce côté-là. Il eſt fort aparent que le ſable qui forme la hauteur ou colline s'eſt amaſſé là par la force du vent. La pierre qui eſt en travers ſur cette porte a onze piés de longueur, ſur huit de largeur. L'entrée qui eſt quarrée & toûjours égale, a de hauteur trois piés ſix pouces & trois piés trois pouces de largeur. Cette entrée, qu'on peut nommer une Couliſſe, parce qu'elle eſt fort inclinée, & qui continuë ſur le même pié en hauteur & en largeur, deſcend par la pente d'un angle de ſoixante degrez, de la longueur de ſoixante & ſeize piés cinq pouces, & ſix lignes. Après cette deſcente on trouve une autre montée de même largeur & en pente comme la premiére. Par là on monte la longueur de cent onze piés, & on trouve deux allées au bout; l'une baſſe & parallele à l'Horizon, l'autre haute qui monte & qui a le même penchant que les précédentes.

A l'entrée de la premiére on rencontre un puits par où aparemment on deſcendoit les Corps en des cavernes pratiquées tout exprès ſous la Piramide. Cette allée baſſe qui a trois piés & trois pouces en quarré méne dans une chambre voiſine. On monte la longueur de cent ſoixante deux piés par l'autre allée qui eſt large de ſix piés quatre pouces, & des deux côtez deux eſpèces de banquettes de deux piés & demi de hauteur qui ſervent d'apui. On voit au bout de l'allée une ſale longue de trente-deux piés, haute de dix-neuf, large de ſeize dont le haut eſt plat, & fait de neuf pierres qui ont de longueur ſeize piez chacune, & quatre de largeur. Au bout de la ſale eſt un tombeau vuide deſtiné, à ce qu'on dit, pour ce méchant Pharaon qui trouva une autre ſepulture dans quelque gros poiſſon de la Mer Rouge. Ce tombeau eſt conſtruit d'une ſeule Pierre, large de trois piez & un pouce; & cinq piez d'épaiſſeur. Cette Pierre eſt une

eſpèce de Porfire, & ſonne comme une cloche quand on frape deſſus.

La ſeconde Piramide eſt fermée : on n'en voit que la ſurface exterieure, qui a ſix cens trente & un pié en quarré. La troiſième étoit revêtuë de ces mêmes pierres dont on avoit fait le tombeau de Pharaon ; mais elles ſont tombées, & on en voit encore les ruines.

Pour le Sphinx dont on verra auſſi la figure ci-après, il a vingt-ſix piez de hauteur, quinze depuis l'oreille juſqu'au menton ; il eſt taillé dans la roche vive dont il n'a jamais été ſeparé : ce ne peut donc pas être la même tête dont Pline a parlé. Ce Sphinx eſt rempli de ſable, aiant par derriere une cave ou grote qui va ſous terre. Mais ſi une Relation qu'on a imprimée depuis peu ſur l'Egypte, eſt exacte & fidele, les Anciens & les Modernes ſe ſont étrangement abuſez ; car l'Auteur aſſure que la grande Piramide n'eſt qu'un rocher à qui on a donné la figure de Piramide, & qu'en dehors on a revêtu de pierres maſſives. Ce Moine Allemand temoigne encore, qu'aucune de ces Piramides n'eſt bien quarrée ; qu'elles ont deux côtez plus longs que les autres ; & que les flancs n'en ſont point égaux, puiſque l'endroit qui eſt au Septentrion a plus de largeur que n'en a celui qui eſt de l'Orient au Couchant.

Puiſque dans cette deſcription qui, à la verité, n'eſt pas fort intereſſante, mais que j'ai cru devoir inſerer en faveur d'une certaine eſpèce de curieux, on a parlé du Sphinx, il eſt juſte de le faire connoître. Au devant de ces Piramides on voïoit un Monſtre qu'on nommoit Sphinx, d'un marbre dur & poli : il avoit le viſage d'une fille, des aîles d'oiſeau, & tout le reſte du corps, ou d'un chien, ou d'un lion. La tête, ſi on veut s'en raporter à Pline, étoit de cent deux piez de tour, priſe par le front ; ſa longueur, de cent quarante-trois ; ſa hauteur, depuis le ventre juſqu'au ſommet, de ſoixante & dix &c.

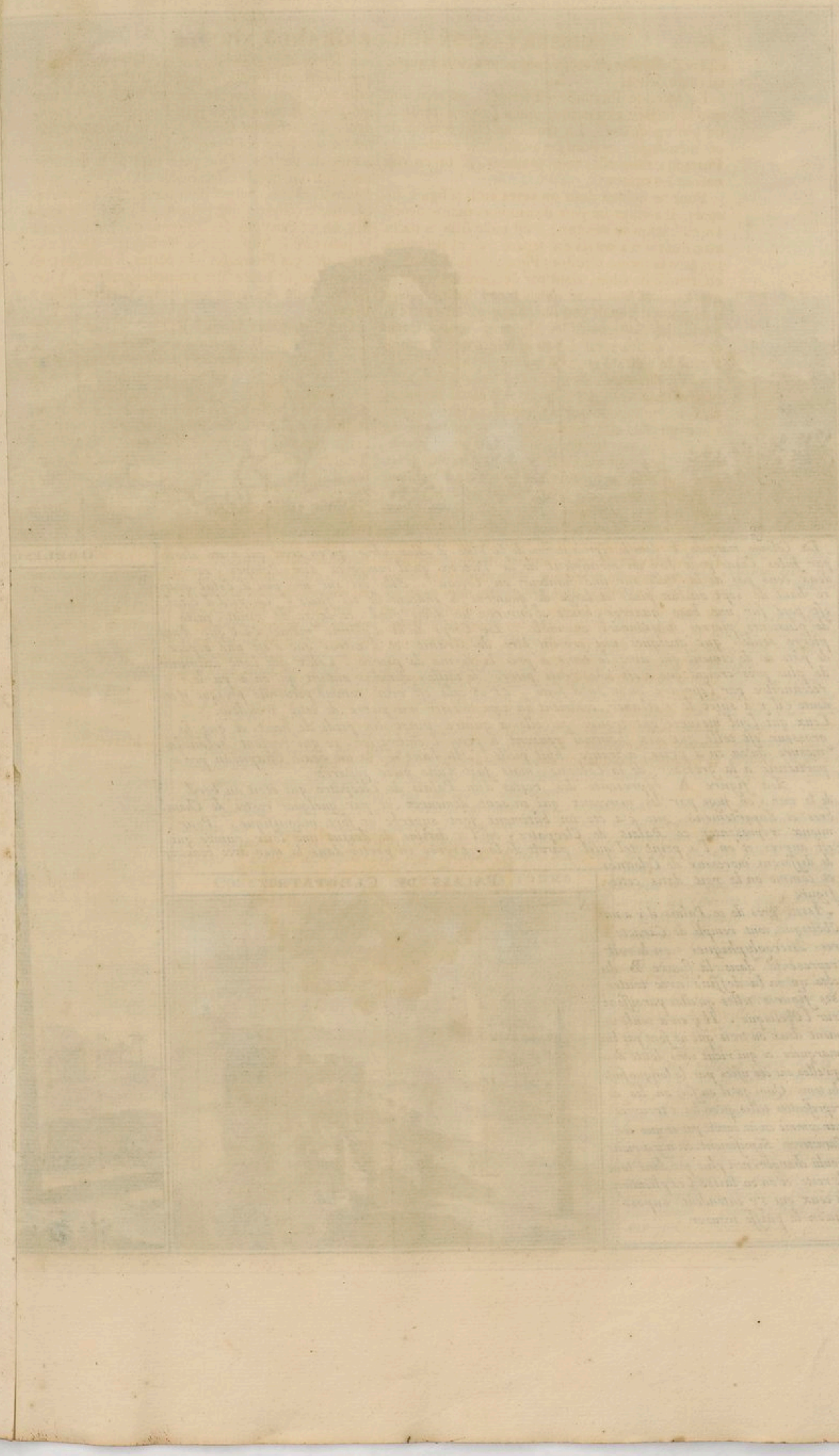
On demande après cela, quel pouvoit être le motif des Rois d'Egypte, en faiſant conſtruire ces ſuperbes & ſomptueux Edifices ; les uns diſent que la premiére deſtination des Piramides fut de pouvoir ſerrer des grains contre la diſète : on prétend que Joſeph en donna le conſeil à Pharaon ; & il paſſe pour vrai qu'encore aujourd'hui il y en a une qui porte le nom de ce ſaint Patriarche. Cependant, dit un Savant Critique, je ne ſaurois me perſuader que pour conſerver du blé, on ait eu recours à tant de pierres. Que pour tirer de la derniére neceſſité un nombre incroïable d'Ouvriers, on ſe ſoit aviſé de les charger d'un travail plus inſuportable que la miſere : que pour ſe garantir de la famine, on ait entrepris des bâtimens qui reduiſoient à la pauvreté le Monarque & les Sujets. De la maniére que ces Piramides ſont bâties, il n'eſt pas poſſible qu'on ait voulu faire de ſimples greniers. Vous plaît-il donc des conjectures plus vraiſemblables ? En voici.

Ces Piramides furent élevées, dit un ancien Ecrivain, pour la ſepulture des Rois d'Egypte ; & ſelon Pline, ou pour empêcher que le Peuple ne fût oiſif, ou que ceux qui pouvoient prétendre à la Couronne, ne ſe hazardaſſent de l'uſurper dans l'eſperance de poſſeder les treſors qu'on y enfermoit. Ariſtote a cru que ces Princes n'ont été portez à cette depenſe prodigieuſe que pour affermir leur Tirannie, en apauvriſſant tous leurs Sujets, qui, épuiſez d'argent, & accablez d'un travail continuel, étoient hors d'état de ſe revolter.

Les autres ont dit que ces Piramides étoient une marque de la vanité des Rois d'Egypte ; & que ce n'a jamais été par leur étenduë, ni par leur hauteur, ni par le marbre, qu'on les a miſes entre les ſept Merveilles du Monde, mais pour les Ouvrages qui ſont au bas, & qui ont été couverts par le ſable.

En effet ces Piramides ne ſont que de grans morceaux de pierres, où on ne trouve ni ornemens, ni variété d'Architecture ; & qui ne ſont admirables que pour leur grandeur. Il eſt pourtant certain que pluſieurs Anciens ont non-ſeulement vanté beaucoup ces productions de l'Art, mais même qu'ils ont été perſuadez qu'on auroit eu grand tort de vouloir comparer aux Piramides d'Egypte tout ce qu'il y a eu de plus merveilleux dans l'ancienne Rome.

DES.



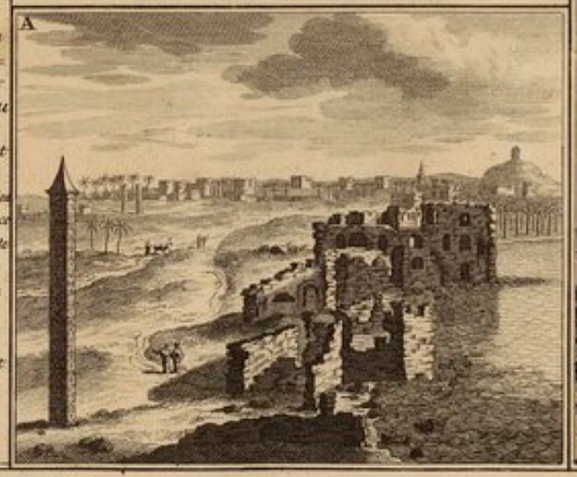
DESCRIPTION DE LA VILLE D'ALEXANDRIE ET DES ANTIQUITÉS REMARQUABLES QU'ON Y VOIT.

La Colonne marquée I. dans la représentation de la Ville d'Alexandrie, qu'on croit qui a été élevée par Jules Cesar pour être un monument de la Victoire qu'il remporta sur Pompée, est à deux cens pas de la Ville sur une hauteur ou Côteau. Elle est sur un pied d'Estal quarré haut de sept ou huit pieds et large de quatorze à chacune de ses faces. Ce pied d'Estal est posé sur une base quarrée, haute d'environ un demi pied, et large de vingt, faite de plusieurs pierres massonnées ensemble. Le Corps de la Colonne même n'est que d'une pierre seule, que quelques-uns croient être de Granit, et d'autres que c'est une espéce de pâte ou de ciment qui avec le tems a pris la forme de pierre. Ceux qui l'ont éxaminée de plus près croient que c'est une vraie pierre de taille, dumoins autant qu'on a pu le reconnoître par l'epreuve qu'on en a faite. Et si cela est vrai, comme personne presque n'en doute, il y a sujet de s'etonner comment on a pu dresser une pierre de cette grandeur.

Ceux qui l'ont mesurée ont trouvé qu'elle a quatre-vingt dix pieds de haut, et que sa grosseur est telle que six hommes peuvent à peine l'embrasser, ce qui revient selon la mesure qu'on en a prise, à trente huit pieds! Au haut il y a un beau Chapiteau proportionné à la grosseur de la Colonne, mais fait d'une piéce séparée.

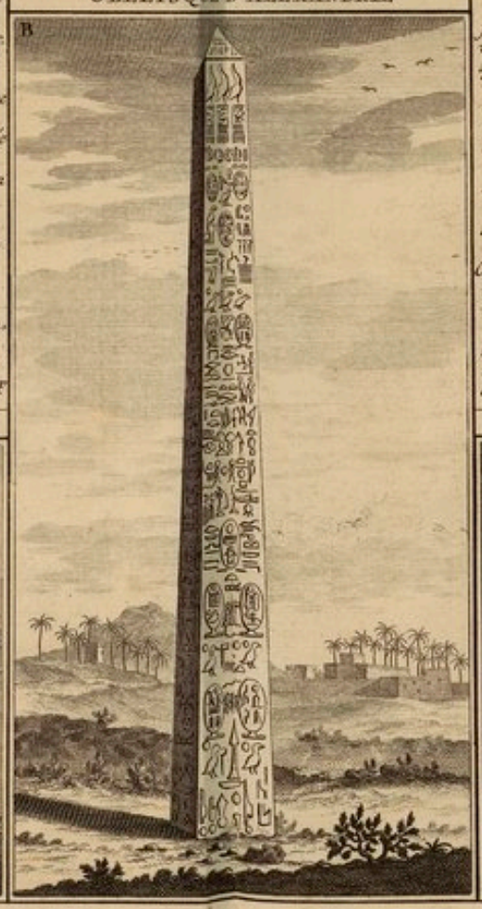
La figure **A** *représente des restes d'un Palais de Cléopatre qui étoit au bord de la mer, on juge par les morceaux qui en sont demeurez, et par quelques restes de Chambres et d'appartemens, que ç'a été un bâtiment fort superbe et fort magnifique. Pour mieux representer ce Palais de Cleopatre, on l'a dessiné de dessus une Tour ruinée qui est auprès, et on l'a peint tel qu'il paroît de la renversé en partie dans la mer avec beaucoup de differens morceaux de Colonnes et comme on le voit dans cette figure.*

PALAIS DE CLEOPATRE



Assez près de ce Palais il y a un Obelisque tout rempli de Caractéres Hieroglyphiques; on le voit representé dans la figure **B** *du côté qu'on l'a dessiné avec toutes ses figures, telles qu'elles paroissent sur l'Obelisque. Il y en a seulement deux ou trois qui ne sont pas bien marquées, ce qui vient sans doute de ce qu'elles ont été usées par la longue suite du tems. Quoi qu'il en soit on les a representées telles qu'on les a trouvées; car comme on ne savoit pas ce que ces Caracteres Signifioient, on n'y a rien voulu changer, non plus que dans tout le reste, et on en laisse l'explication à ceux qui s'y entendent, supposé qu'on la puisse trouver.*

OBELISQUE D'ALEXANDRIE



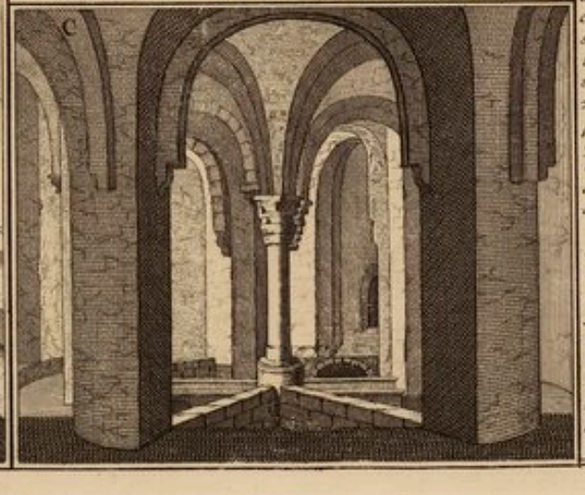
Plusieurs s'etonneront sans doute de ce que les figures du haut de cet Obelisque sont si grosses, qu'elles se voient aussi distinctement que celles du bas: Mais comme elles servoient autrefois d'ecriture, on les aura sans doute fait plus grosses à proportion de la hauteur afin qu'on les pût lire aussi facilement.

Auprés de cet Obelisque on en voit encore un autre de la même forme, et qui sans doute aura été de la même hauteur; mais il est renversé à terre, et l'on n'en sauroit reconnoître qu'environ la longueur de dix pieds, le reste est pour la plûpart enfoncé en terre. La pierre dont sont faites ces deux aiguilles ressemble beaucoup à celle de la Colonne de Pompée.

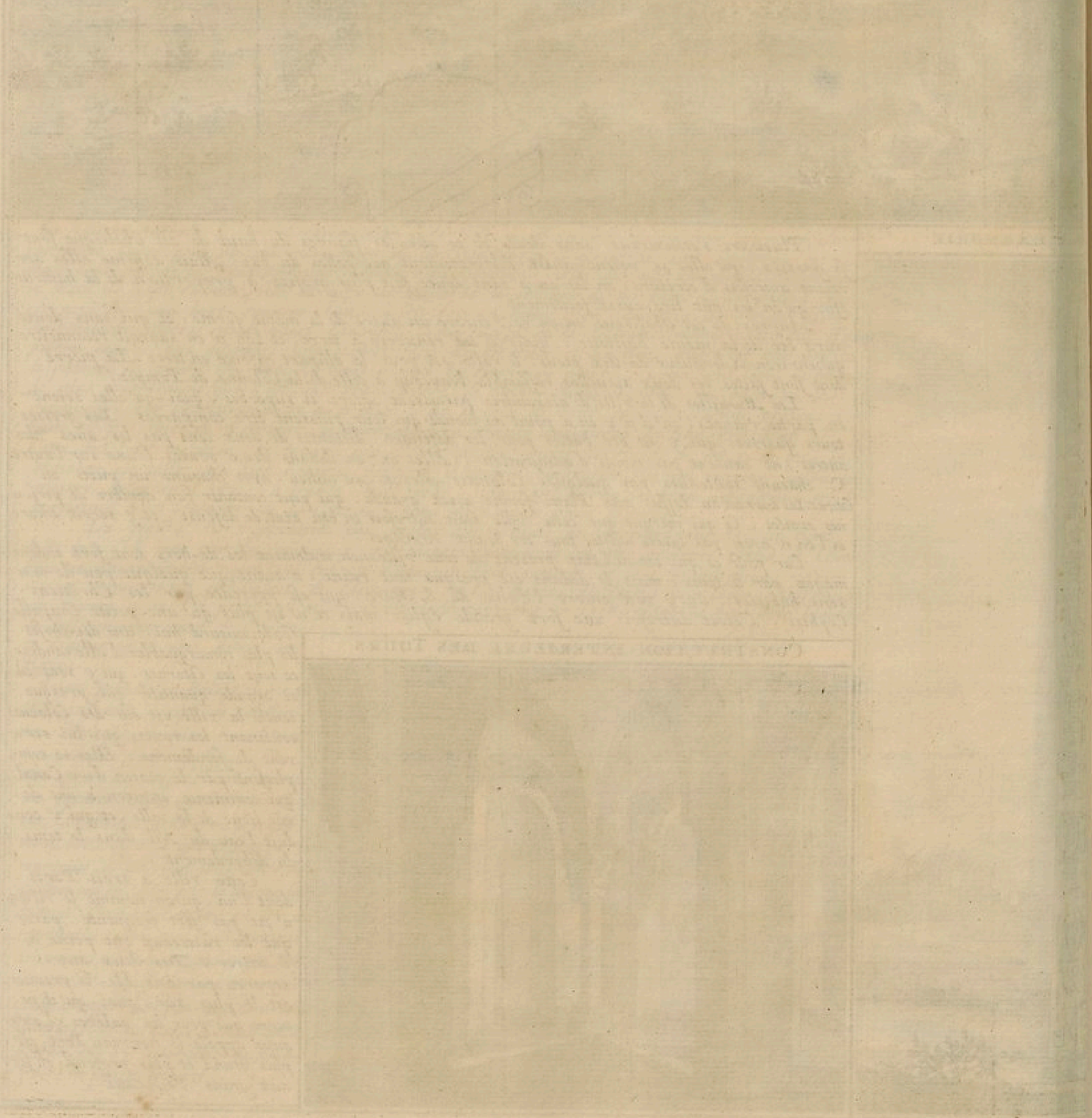
Les Murailles de la ville d'alexandrie paroissent encore si superbes, quoi-qu'elles soient en partie ruinées, qu'il n'y en a point au monde qui leur puissent être comparées. Les grosses tours quarrées qui y ont été bâties pour les défendre, distantes de deux cens pas les unes des autres, ne causent pas moins d'admiration. Elles ont en dedans deux voutes l'une sur l'autre **C** *chacune soûtenuës par quelques Colonnes élevées au milieu, avec chacune un puets ou Citerne. Les tours ont au dessus une Platte-forme assez grande, qui peut contenir bon nombre de personnes armées. Ce qui marque que cette ville étoit autrefois en bon état de défense, et y seroit encore si l'on n'avoit pas laissé ruiner tous ces beaux ouvrages.*

Car pour ce qui est de l'état present de cette ville, non seulement les de-hors sont fort endommagez par le tems, mais le dedans est presque tout ruiné, n'aiant que quelque peu de maisons habitées. On y voit encore l'Eglise de S. Marc, qui est possedée par les Chrétiens Cophtes. C'etoit autrefois une fort grande Eglise mais ce n'est plus qu'une petite Chapelle rondé aujourd hui. Une des choses les plus remarquables d'Alexandrie, ce sont les Citernes, qui y sont en si grande quantité que presque toutes la ville est sur des Colonnes soûtenant les voutes qui lui servent de fondemens. Elles se remplissent par le moien d'un Canal qui commence environ à une demie lieuë de la ville, et qui y conduit l'eau du Nil dans le tems du débordement.

CONSTRUCTION INTERIEURE DES TOURS



Cette ville a trois Ports, dont l'un, qu'on nomme le vieux, n'est pas fort frequenté, parce que les vaisseaux ont peine à y entrer. Des deux autres, separez par une Ile, le premier est le plus sûr, quoi-qu'il ne serve que pour les galéres; l'autre qu'on appéle le nouveau Port, est plus grand et plus profond, et sert aux grans Vaisseaux.

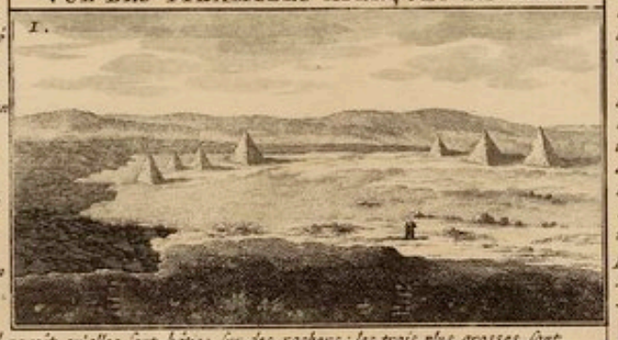


DESCRIPTION DES PIRAMIDES D'ÉGYPTE TANT AU DEDANS QU'AU DEHORS: DE LEUR GRANDEUR, DE LEUR STRUCTURE, DE LEUR USAGE, ETC. AVEC UNE DESCRIPTION TRÈS CURIEUSE DU SPHINX ET DE SES PROPRIETEZ

Les Piramides d'Égypte sont trop célébres pour n'en donner pas ici la figure et la description aux Curieux. On passe pour y aller ou par devant le vieux Caire, ou tout au travers: on traverse aussi le Nil, et quand on est à l'autre bord on aperçoit les Piramides au bout d'une grande Plaine unie, où l'on arrive après deux heures de chemin. On rencontre chemin faisant une espece de château apartenant au Grand Seigneur, où les Bachas viennent demeurer quelques jours avant que l'on coupe l'eau du Nil pour la faire entrer dans le Khalits, et quelques jours après. Ce château a un grand Jardin rempli de Palmiers et une Mosquée. C'est là qu'on voit la Colonne qui sert à marquer la croissance du Nil. De là on descend à un gros Bourg nommé Gizize où il se fait un gros commerce de peaux de bœufs et de busle, de lin et de Safran et en sortant de Gizize, on voit les Piramides qui frapent la vuë comme si elles etoient proches, quoi-qu'il y ait encore assez loin de là. Elles sont dans une grande plaine de sable en un lieu un peu élevé, telles qu'elles paroissent dessinées dans la Planche ci-dessus. N°. I. Il paroit qu'elles sont bâties sur des rochers: les trois plus grosses sont éloignées l'une de l'autre d'environ 200. pas. Il semble, à les regarder de loin, qu'elles ne soient bâties que de petites pierres parce qu'on s'en croit toujours plus près qu'on ne l'est éfectivement: mais on est surpris quand on en aproche, de voir tout le contraire, et ces Masses de pierre paroissent si prodigieuses, que ce n'est pas sans raison qu'on les a rangé parmi les merveilles du monde. Elles avoient toutes autrefois une ouverture, par où l'on entroit dans une allée longue et profonde conduisant dans une chambre où étoient enterrez ceux pour qui les Piramides avoient été faites. Mais on ne voit point ces ouvertures aujourd'hui parce qu'elles sont bouchées par le sable que le vent y pousse continuellement. Il y en avoit autrefois environ cent, dont il ne reste plus que celles qui sont Gravées dans cette première planche et la plus grande est la seule où l'on puisse entrer. La seconde ne se peut voir que par dehors, et n'a point de degrez par où l'on puisse monter dessus. On dit que de loin elle paroit plus haute que la premiere, parce qu'elle est bâtie dans un endroit plus élevé. Elle est quarrée de même que l'autre, et le Sieur Thevenot dit que chacun de ses côtez a par la baze six cents trente et un pié, ce qui feroit 2526. pies de circonference: et elle se termine en pointe si aiguë qu'un homme seul auroit peine à s'y tenir. La troisiéme est petite et de peu d'importance. On ne représente ici que ces trois dans la Planche N°. II. parce que se sont les principales des sept qui restent et qui sont ordinairement visitées par les Etrangers. Elles étoient toutes placées régulièrement, et chacune de ces trois grandes étoit, dit-on, à la tête de dix petites, qu'on a de la peine à découvrir aujourd'hui. Ce qui fait croire qu'elles sont bâties sur une roche fort solide, couverte d'un sable blanc, c'est qu'auprès de la plus grande il y a une ouverture d'où l'on découvre la roche fort aisément. On croit même que la pierre dont ces Piramides sont bâties a été prise sur les lieux et cela paroît plus probable que de dire qu'on l'a aportée de loin. Ce qui confirme encore cette pensée, c'est que cette sorte de pierre est une pierre de sable blanc et fort dure, et non pas de marbre, comme quelques uns l'ont écrit.

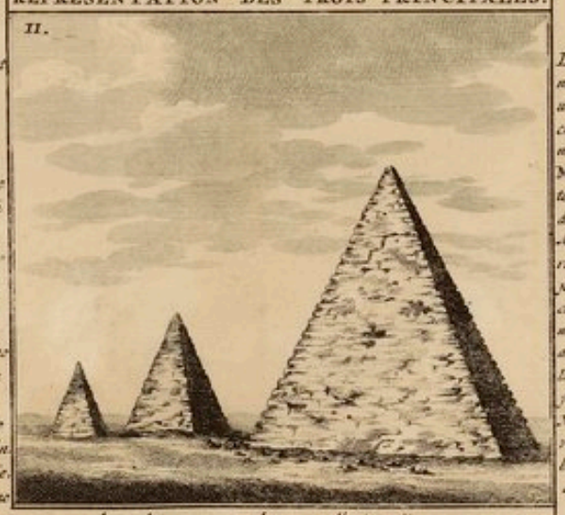
VUE DES PIRAMIDES APERÇUES DE LOIN.

I.



REPRESENTATION DES TROIS PRINCIPALES.

II.



Assez près de ces Monumens d'éternelle durée, on trouve quelques grottes qui ont aussi servi autrefois à enterrer les Morts: ce qui fait croire que le lieu où sont bâties ces Piramides est le lieu destiné autrefois à la sepulture des morts, comme sont les Cimetierres parmi nous. On pretend même que c'étoit anciennement le Cimetierre de Memphis parce que tous les Historiens Arabes conviennent que cette ville étoit située au lieu même où ces Piramides sont aujourd'hui, c'est à dire vis à vis du vieux Caire. Au reste il faut qu'elles soient toutes bien enfoncées dans le sable, car quand on entre dans la plus grande, il y a des chemins qui conduisent en bas et qu'on dit qui vont fort loin, aboutissant à divers endroits où l'on mettoit aussi les corps morts.

La figure représentée ici au milieu est le Sphinx si fameux chez les anciens. C'est une statue, taillée dans le roc même, qui représente une Tête de femme avec la moitié de la poitrine. Elle est placée à quelque distance de la plus grande Piramide du côté de l'orient, mais à présent elle est enfoncie jusqu'au cou dans le sable, où l'on peut croire avec raison qu'est caché le reste du corps représentant un Lion. C'est une masse extremement grosse, où les proportions ont pourtant été observées. La tête seule a 26. pies de haut, et il y en a 15. depuis l'oreille jusqu'au menton. On peut juger de la grandeur monstrueuse de cette statuë par la proportion qui a été observée entr'elle et les personages qui sont représentez auprès. Voici ce que racontent du Sphinx les Auteurs qui en ont écrit.

LE SPHINX.

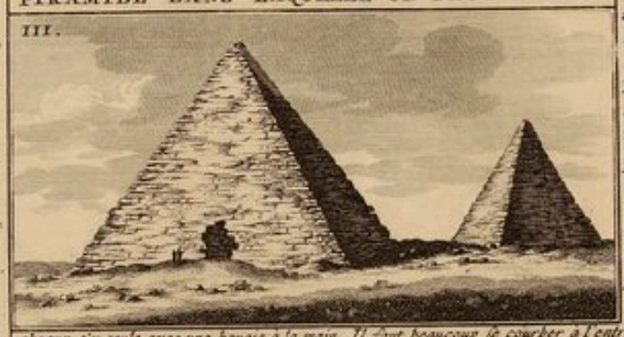
Les Égyptiens représentoient le Sphinx de deux manières, ou sous la figure d'un Lion couché sur un buffet, ou sous la forme d'un monstre qui avoit le corps d'un Lion et le visage d'une fille. Par la premiére ils représentoient une de leurs Divinitez appelée **Momphta**, *qui presidoit sur toutes les eaux, et qui entretenoit les causes du débordement du Nil: et par la seconde ils représentoient l'accroissement même de ce fleuve. Maintenant la raison pourquoi ils employoient cette figure pour exprimer ces choses c'est qu'ils avoient comme déjà dis ailleurs, un grand panchant pour les Hieroglyphes et les représentations mistérieuses. Et comme le débordement du Nil dure pendant tout le mois de Juillet et d'Août au quel tems le Soleil parcourt les signes du Lion et de la Vierge: Il n'est pas surprenant que les Égyptiens aient fait d'une Vierge et d'un Lion, un Monstre consacré au Nil, qu'ils appelloient Sphinx. Il est couché sur le ventre pour marquer l'écoulement du Nil qui se déborde, et sa tête qui l'élève représente l'accroissement de ce même fleuve.*

Pline dit que cette masse de pierre a servi de Tombeau au Roi Amasis. Ce qui pourroit le faire croire, c'est qu'elle étoit en effet placée dans un lieu qui étoit autrefois une espece de Cimetierre. D'autres veulent qu'un Roi d'Égypte ait fait faire ce Sphinx en mémoire d'une certaine Philipe de Corinthe dont il étoit passionnément Amoureux. Quoi qu'il en soit on en raconte quantité de fables qu'il n'est pas à propos de raporter ici. Je dirai seulement que le Sphinx est l'Emblême du secret et du mistére.

La plus grande de ces Piramides, la seule où l'on entre et sur laquelle on peut monter, a été bâtie et achevée dans l'espace de vingt ans, selon Pline; trois cens soixante et dix mille hommes y ont été employez, et seulement en raves et en oignons les Égyptiens y ont dépensé dixhuit cens talens. Cela paroitra moins incroiable si l'on considére que ces legumes sont la nourriture ordinaire du petit peuple en ce païs-là, et que ceux qui ont été employez à élever ces lourdes masses, n'étoient que des Esclaves et des Mercenaires à qui l'on ne donnoit rien autre chose avec le pain et l'eau. Il seroit curieux de savoir de quelles machines on se servoit alors pour élever de si grosses pierres, mais par malheur les Historiens de ce tems là n'en disent rien.

PIRAMIDE DANS LAQUELLE ON PEUT ENTRER.

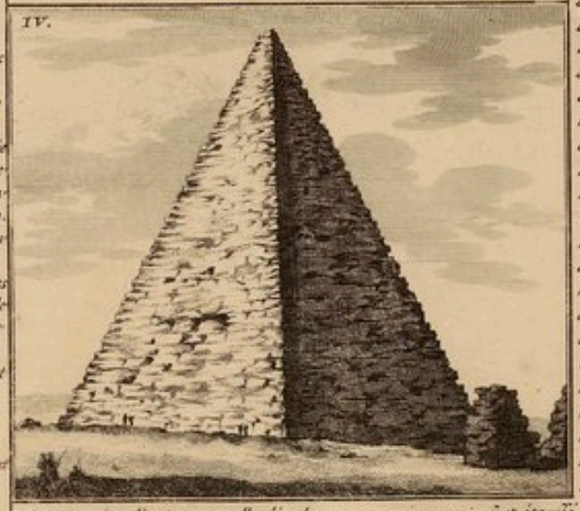
III.



Pour entrer dans cette Piramide, il faut faire déboucher le trou qui est au bas, et qui est toujours en partie rempli de sable. Ce trou est Carré et a environ trois piés de haut. Avant que d'entrer dedans, il faut tirer quelques coups de fusil pour faire fuir les Animaux qui pourroient y être, et en suite chacun s'y coule avec une bougie à la main. Il faut beaucoup se courber à l'entrée, et l'on trouve une Allée qui descend environ 60. pas. Cette Allée est voutée en dos d'ane: la descente en est fort droite, et il faut se tenir des deux côtez du mur, pour ne pas tomber sur le nez. Au bout de cette Allée, on trouve un passage, qui n'est que de la largeur d'un homme, et qu'il faut faire aussi déboucher, parce qu'il est ordinairement rempli de sable. Ce passage est fort difficile, parce qu'il faut se trainer sur le ventre plus de dix pas, en tenant chacun sa bougie. On trouve une voute à main droite, et devant soi un puits, où il faut prendre garde de ne pas tomber. De là on grimpe sur une pierre de 20. piés de haut, au dessus de la quelle il y a un espace d'environ 12. à 13. piés de long: après quoi l'on monte par une ouverture qui n'a pas plus de largeur qu'il en faut pour passer. Il n'y a point de degrez non plus qu'ailleurs, mais des trous des deux côtez de distance en distance, où il faut mettre les piés en s'écartant un peu, et l'on s'apuie contre les murs, qui sont d'une pierre fort polie et bien jointe. Il ne paroit point qu'elle soit cimentée. On y voit plusieurs niches, qui font croire qu'il y avoit autrefois des Idoles dedans. Ce passage a bien 70 pas de haut, et l'on n'y peut monter qu'avec assez de peine. On trouve ensuite un petit espace de plein pié, au bout duquel on rencontre une chambre de douze pas de long et six de large, et d'environ 20. piés de haut. Elle est couverte de neuf pierres, qui ont 4. piés de large chacune, et toutes traversent la chambre et vont reposer sur les deux murs. Les murailles de cette chambre sont fort polies et au bout dans un lieu qui regarde la porte, il y a un tombeau vuide, long par dedans de 7. piés, large de 3. épais de 3. poulces et de trois piés et demi de haut. La pierre en est grisâtre, et ressemble au porphyre, excepté qu'elle n'est pas rouge: elle est fort dure, et résonne comme une cloche quand on frape dessus. A côté de cette chambre, il y en a une autre plus petite qui n'a point de tombeau. Cet endroit est le non plus ultrà *de la Piramide: on n'y voit plus aucune ouverture, et comme il n'y en a point d'autre que celle d'en bas on y respire un air fort étouffé.*

PIRAMIDE SUR LAQUELLE ON MONTE.

IV.



On peut monter sur ces Piramides par les coins, parce qu'on y a laissé des pierres qui débordent l'une sur l'autre pour servir de degrez, comme on le voit dans la planche N°. IV. Ces Pierres depuis le haut jusqu'en bas sont au nombre de 210. Les unes hautes de 4. paumes, les autres de 5. et quelques-unes de 6. par où l'on peut juger à peu près de la hauteur perpendiculaire de cette Piramide. Ceux qui l'ont mesurée de haut en bas disent qu'elle a cent douze brassos qui reviennent à 618. piés, et que par le bas elle est plus large que haute de quatre-vingt huit piés ou environ.

HABILLEMENS DES ARABES & DES JUIFS QUI SONT AU CAIRE AVEC UNE PARTIE DE LEURS DIVERTISSEMENS & QUELQUES RESTES DE L'ANCIENNE IDOLATRIE DES PEUPLES D'EGIPTE.

Tom. VI. N.o 8. Pag. 26

Entre les habitans du Caire il faut compter les Arabes et les Juifs; Et comme leurs habits sont differens de ceux des autres, en voici, qu'un voiageur a dessinez pour la Satisfaction des Curieux. Les Arabes vont ordinairement vêtus comme on les voit N.o 1. ce qu'ils ont autour de la tête et qui par un bout leur vient pendre sur la poitrine ou sur l'epaule selon que l'envie leur en prend, et qu'ils veulent lui donner un autre air, est un voile de Soie noire raié de fil d'or: et qui d'ordinaire est orné de quelques houpes. Les gens du commun portent ce voile d'une etoffe plus simple.

L'habit des Juifs de ce pais est tel qu'on le voit representé N.o 2. Leur Turban doit être mêlé de raies bleues et le reste de leur habit violet: C'est une couleur qu'ils sont obligez de porter pour les distinguer, car autrement il n'y a point de difference entre leur habit et celui des Turcs, les personnes de distinction sont bien plus proprement vêtues que celui dont on a icy la figure.

On la representé dans cette attitude pour faire voir tout d'un tems quels sont les Instrumens dont Ils se servent dans les ocasions de rejoüissances. Celui ci n'a que trois cordes et il se touche avec un archet comme un violon. Le corps de l'instrument est d'un bois noir et les chevilles dont on tend les cordes sont d'ivoire; le son en est passable.

La danse est un des divertissemens des Arabes; elle ne consiste guéres qu'en quelques mouvemens des épaules, le reste du corps etant presque immobile, et cette danse est acompagnée de quelque chant qu'ils y mêlent; les joueurs d'instrumens à la musique desquels la danse est réglée, ont quelque chose de divertissant et d'extraordinaire. Les uns ont quatre morceaux de plats rompus deux à chaque main, dont ils se servent comme de castagnettes, qui quoi qu'elles ne rendent au cun son musical, ne laissent pas d'être assez divertissantes. D'autres ont des instrumens de musique qui ressemblent à peu près à de petites Timbales mais un peu plus longs, sur lesquels ils jouent avec les doigts. Les Arabes ecoutent fort attentivement ce que l'on chante et ceux qui entendent la langue, disent que ces airs ou chansons sont fort polis, et que le sujet en est quelquefois fort spirituel. Ce qui est cause qu'on les écoute avec attention.

Il ne faut point juger de ces usages par ceux que nous pratiquons en Europe; L'habitude fait tout le plaisir de chaque chose, et quand on n'en connoit pas de plus grand on est aussi sensible aux médiocres qu'à ceux qui piquent davantage d'ailleurs la conformation des organes, plus ou moins de chaut selon les pais, est ce qui doit decider du gout de chaque

HABILLEMENT DES ARABES.

HABIT DES JUIFS.

ANCIENNES IDOLES DES EGIPTIENS ACHETEES SUR LES LIEUX & RAPORTEES EN EUROPE

Cette figure est un monument de l'ancienne idolatrie d'Egipte. La petite Statuë d'une femme nuë representée (a) qui tient de ses mains qu'elle a élevées en haut une espece d'ornement de tête soit de ses cheveux ou d'autre chose, a sur le tout une Coëffure relevée par devant, et qui par derriere, comme on le voit (b), sert à couvrir la tête jusqu'au bas où elle se rassemble en une touffe. Cela fut rendu pour une Statuë d'Isis: mais il faut remarquer que les savans ne trouvent nulle part cette Dieu representée, ce qui leur fait croire que cette petite Statuë represente plutôt quelque divertissement ou quelque jeu des Egiptiens.

La piece ronde representée (c) et qui ressemble à une monnoie ou médaille ancienne, qui d'un côté est toute unie comme si elle avoit été pélie, et qui a moins l'épaisseur d'un Decaton a de l'autre côté en figure fort relevée l'image d'une femme: elle a de même été prise pour une Isis; mais on doute aussi que ce soit une, et l'on conjecture par les ornemens qu'elle a sur la tête que c'est plutôt l'image de quelque Pretresse.

La troisieme petite Statuë qu'on voit representée (d) a été donnée pour un Osiris; mais on conjecture à la difformité de sa tête, qui est extraordinairement grosse, que ce pourroit être plutôt une representation des Anciens Pigmées, ou, bien de quelque Nain ordinaire, qui porte dans sa main gauche une corbeille entre-lacée comme il paroit quand on la regarde par le côté où les entrelaçures ne sont pas si usées que par devant. Elle est habillée d'une maniere toute particuliere, il semble que c'est une grande robe de toile qui a beaucoup de plis. Elle a le derriere de la tête avuit sur le morceau de cuivre sur lequel elle est, et avec lequel elle semble avoir été fonduë; on le voit au dessus de la tête, où il paroit comme une petite planche de travers. Il semble que l'habit de dessus soit attaché au cou avec un noeud de ruban qui vient au travers des deux coins par la derniere plaque vers la bras.

Cette plaque de cuivre a de l'autre côté une figure d'homme fort usée autant qu'on la peut encore voir, où y remarque une tête aussi difforme que l'autre, mais l'habillement en est tout à fait different, et ne va plus bas que les genoux du côté gauche et que la moitié de la jambe du côté droit. L'habit semble être attaché ou ceint de deux bandes ou rouleaux de toile. Elle touche de sa main droite une petite Statuë nuë qui est à côté d'elle qui n'est que jusqu'aux épaules et une partie du cou; la tête ayant été rompuë. Dans sa main gauche elle a un morceau de cuivre assez long et qui va en arrondissant sur lequel il paroit quelque chose comme si cela vouloit representer une Clef. C'est ce qu'on peut voir sur

Femme Arabe.

Femme Iuive.

Les Femmes Arabes ont sur la tête une espece de forme de chapeau pointu, qu'elles envelopent d'un morceau d'etofe noire ou brune raiée d'or ou d'argent: l'habit est de la même couleur que celui des femmes de Turquie, et la parure en est selon la propreté des personnes; ordinairement elles ont à leur veste, ou robe de dessus, un rang de boutons qui sont alternativement l'un gros et l'autre petit: le gros est ovale, et le petit tout rond. Voiez leur habit et leur air N.o 3. Quand elles sortent elles jettent sur leur tête une grande Echarpe de toile blanche dont elles se couvrent tellement le corps qu'elles ne regardent au travers que d'un oeil seulement à la maniere des Espagnoles.

Les Juifves qui sont representées N.o 4 ont sur la tête un bonnet noir fort long qui est enveloppé d'un moucheir blanc ou brun raié d'or et d'argent. Leurs habits sont ordinairement d'etofe de Soie raiée. Lors que l'on dessina celle qui est representée ici, elle etoit assise sur son Sopha, où elle fumoit une pipe de tabac, dont le tuiau etoit d'un roseau d'Egipte.

Il y a beaucoup de singes au Caire, qui y sont avorter par les Maures qui vienent de la Mecque. Comme ces Peuples sont naturellement bouffons, en quoi leur naturel ne s'accorde pas mal avec l'instinct des singes, cela donne beaucoup de plaisir aux Passans. Si la chose en valoit la peine on raporteroit plusieurs tours de ces animaux, en voici un entr'autres fort extraordinaire. Un jour qu'un Arabe avoit mis un morceau de viande au pot sans le couvrir, un Faucon dont le nombre est grand en ce païs là, l'avercut du haut de la cheminée et se hazarda de l'enlever. cet homme avoit un singe qu'il laissoit ordinairement dans la cuisine pour faire garde au coin du feu, et empêcher les Faucons de prendre quelque chose. Le Singe se voiant atrapé résolut d'atraper le Faucon à son tour; le feu etant eteint depuis long tems, il se mit dans le pot les fesses en haut, ne doutant pas que le Faucon ne revint, et ne le prit pour un morceau de viande, en effet cet oiseau etant revenu ne manqua pas de fondre sur ce qu'il voioit. Le Singe qui etoit aux aguets se tourna habilement et saisit le Faucon, lui coupa la tête, et la mit dans le pot; Il fit plus, il fit connoitre à son maitre ce qui etoit arrivé et le consola par ce tour de la perte de son morceau de viande.

CARTE DE LA BARBARIE, NIGRITIE ET DE LA GUINÉE, AVEC LES PAYS VOISINS,

Dresſée ſur les Memoires les plus Nouveaux & les obſervations les plus exactes.

Tom: VI. N.o 9. Pag: 27.

MER DE SARGASSE

nommée par quelques uns

LA MER VERTE

a cause des herbes qui

y flottent continuellement

Tropique du Cancer

Passer par l'Isle de fer

Premier Meridien

ISLES AÇORES

ISLES CANARIES

ISLE DE MADEPE

ISLE DE CANARIE

ISLES DU CAP VERD

ESPAGNE

PORTUGAL

ROYAUME DE FEZ

RE DE MAROC

ROYAUME DE TAFILLET

ROYAUME DE TRIPOLY

ROYAUME DE TUNIS

ROYAUME D'ALGER

MER MEDITERRANEE

ETATS DU R. DE MAROC

BARBARIE ou PAYS DES BREBERES

ROYAUME DU FAISAN

LE SARA ou DESERT DE BARBARIE

LES LUMPTUNES ou LES LEMTA

LES BERDOA

ROYAUME DE SENEGA ou DES ZAHAGA

ROYAUME DE GUALATA

ROYAUME DE MANDINGA ou de MANI-INGAR

ROYAUME DE TOMBUT ou DE TOMBUCTOU

ROYAUME DES FOULES

ROYAUME DE GAGO

ROYAUME DE CASSENA ou DE GHANA

ROYAUME DE ZEGZEG

ROYAUME DE ZANFARA ou DE PHARAN

ROYAUME DE BITO

ROYAUME DE TEMIAN

ROYAUME DE GUBER

ROYAUME DE DAUMA

ROYAUME DE MEDRA

ROYAUME DE BENIN

ROYAUME DE CANUM ou d'ALKANEM

ROYAUME DE BOURNOU

NIGRITIE

GUINÉE propre-ment dite

HAUTE GUINEE ou COTE DE MALEGUETE

GOLFE DE GUINÉE ou DE St. THOMAS

LES GUANIGA, ZUENZIGA ou GUANASERIS

LES TERGA

LES BERDOA

Desert de Sahara

Desert de Lybie

Desert de Barca

Desert de Ghir

Desert de Togasa

Desert de Canum

Desert de Bournou

Desert de Zeu

Desert de Seth

Desert d'Ouguela

Desert de Sirte

Desert d'Agades

Desert d'Azarad

Pays de Caour les Membrun Arabes

Pays de Berdoa

Pays de Kouar

Pays de Zaghara

Pays de Meczara

Pays de Gogden

Pays de Tagazel

Golfe de la Sidre

Isle de Malte

Isle de Cephalonie

Isle de Zante

Isle de Candie

Isles de Cabo Verde

Isles de Bissagos

Isles de Los

Isle de Fer

Isle de Palme

Isle de Teneriffe

Isle de Fortaventure

Isle de Madere

Isle de Porto Santo

Isle de Sal

Isle de May

Isle de Fogo

Isle de Brava

Isle de Majombo

Isle du Prince

Isle de St. Thomas

Cap St. Vincent

Cap Verd

Cap Blanc

Cap Negre

Cap des 3 pointes

Cap de Palmes

Cap St. Jean

Cap St. Paul

Cap de Bonne Esperance

Cap de Bonne Esperance

Cap de Bonne Esperance

DISSERTATION
SUR
LA BARBARIE,
QUI COMPREND
LES ROYAUMES
DE BARCA, DE TRIPOLI, DE TUNIS, D'ALGER, DE FEZ ET DE MAROC.

CEtte partie la plus Septentrionale de l'Afrique, qui confine l'Egypte à l'Orient, eſt baignée à l'Occident par l'Ocean Atlantique; par la Mer Mediterranée au Nord; & le Mont Atlas, le Biledulgerid, & le Deſert de Barca la confinent au Midi. Nos Géographes conviennent qu'elle a neuf cens lieuës de longueur. Mais quant à la largeur les uns diſent quatre-vingts lieuës tout au plus, & les autres vont juſques à cent trente. L'origine de ſon nom eſt inconnuë, ou du moins fort douteuſe. Mais on ne ſauroit nier l'antiquité du terme *Barbare*; puiſque la Nation qui ſe croïoit la plus polie, la mieux civiliſée le donnoit anciennement à toutes les autres. Perſonne n'ignore non plus ce que *Barbare* veut dire en bonne & ſaine Morale, c'eſt-à-dire ce qu'il y a de plus deteſtable dans la Société Humaine.

Comme elle eſt toute ſituée dans la Zone temperée Septentrionale, le climat en eſt aſſez doux; le froid ne s'y fait ſentir que dans les hautes Montagnes de l'Atlas, & la chaleur y eſt par tout aſſez ſuportable. Les ſaiſons y ſont plus avancées qu'en Europe: le Printems commence le 25. Fevrier, & dure juſques au 28. Mai, & les autres à proportion. Ce qui fait que dès le commencement d'Avril tous les Arbres commencent à fleurir, qu'on y trouve en quelques endroits des Ceriſes mûres ſur la fin du même mois, & que dès le milieu de Juillet, on y mange abondamment des Pommes, des Poires, des Prunes & des Raiſins. Il n'y a que ſur les hautes montagnes de l'Atlas, qu'on ne diſtingue que deux ſaiſons, l'Hiver qui dure depuis le mois d'Octobre juſqu'en Avril, & l'Eté depuis le mois d'Avril juſques à la fin de Septembre. On y paſſe immédiatement du froid au chaud, & du chaud au froid ſans aucun milieu, parce que ces montagnes étant fort élevées ne reçoivent point la chaleur ou la froideur par dégrez; mais qu'elles participent tout-à-coup à la qualité de l'air qui les environne. Ce climat ne laiſſe pas d'être aſſez ſain & le Terroir plus ou moins fertile ſelon les différens endroits. On y recueille pluſieurs ſortes de grains, quantité de Dates, d'Oranges, de Citrons, d'Olives, de Figues, de bon Vin, de Melons delicieux & d'autre ſorte de fruits. Il y a auſſi force eſpèce de bêtes, ſoit domeſtiques, ſoit ſauvages, qui ne ſont point en Europe; des Chameaux, des Lions, des Dragons, des Léopards, des Panthéres, des Tigres, des Elephans, des Bubales, des Singes &c. Le Païs nourrit auſſi ces chevaux qu'on appelle Barbes, & dont on fait ſi grand cas pour leur bonté toute extraordinaire; auſſi ſont-ils chers & recherchez à proportion. On y voit de plus des Moutons dont la queuë eſt d'une groſſeur prodigieuſe, & d'autres Beſtiaux qui fourniſſent des cuirs du meilleur uſage, & ſur tout le Maroquin. On y pêche beaucoup de Corail, ſur les Côtes.

De cette deſcription il eſt facile de juger, dit un Ecrivain, que la Barbarie eſt le plus beau & le meilleur Païs de l'Afrique; auſſi n'y en a-t-il point dans cette partie du Monde qui ſoit plus peuplé. On y voit trois ſortes de Nations différentes, des Arabes, des Turcs, & des Afriquains naturels. Ceux-ci ſont de deux ſortes: les uns blancs, qui habitent vers les côtes, & les autres noirs, vers le Bilédulgerid. Ils ont en général l'eſprit vif, mais l'uſage qu'ils font de cette vivacité eſt different ſelon les differens genres de vie. Ceux qui habitent ſous des tentes en pleine campagne, comme les Arabes & les Bergers ſont vaillans, laborieux, doux & liberaux; c'eſt la nature toute pure qui les guide; & leurs mœurs ſe reſſentent de l'ancienne ſimplicité. Mais les Habitans des Villes ſont fiers, vindicatifs, avares & de mauvaiſe foi. La Société

té qui devroit les adoucir, les rend au contraire plus feroces. Peut-être parce qu'ils ne font aucun uſage des Sciences, dont l'étude eſt defenduë parmi eux. C'eſt proprement le ſéjour de l'ignorance, & un vrai Païs de Barbarie à tous égards. Ce n'eſt pas qu'ils en aïent toûjours uſé ainſi : ils s'appliquoient autrefois à la Philoſophie, à l'Aſtrologie, pour leſquelles leur vivacité naturelle leur donnoit beaucoup de diſpoſitions ; mais leurs Princes leur en ont interdit la pratique, depuis environ cinq cens ans, comme s'ils euſſent aprehendé que ces exercices ne les detournaſſent du commerce pour lequel ils ont aſſez de penchant. Il s'en faut pourtant bien qu'ils le faſſent avec autant d'intelligence que la plûpart des Nations voiſines ; car quoiqu'ils trafiquent continuellement, ils ne ſavent ce que c'eſt que Banques, ni Lettres de change, non plus que l'envoi des marchandiſes d'une place à l'autre ; mais ils les portent eux-mêmes dans les lieux où ils veulent les débiter. Celles qu'on tire de ce Païs ſont des Barbes, des Toiles de lin & de cotton, des Laines, des Blés, des fruits ſecs, Figues, Raiſins, Dattes & autres, des Maroquins & du Corail qui ſe trouve en abondance ſur les côtes de la Mediterranée.

Il y a en Barbarie des Chrêtiens, de toute Nation, François, Eſpagnols, & Hollandois, qui ſont eſclaves des Corſaires, & qui y ſont traitez avec des cruautez & des rigueurs inouïës ; mais la plûpart ſont Mahometans ou Juifs, & ceux-ci y païent de très-groſſes ſommes pour pouvoir exercer impunément leurs uſures. Mais ce qu'il y a de remarquable & digne d'être imité parmi ces Peuples infidéles, c'eſt que le Blaſpheme leur eſt inconnu. On prétend même que dans les langues dont ils ſe ſervent, qui ſont l'Africaine, la Turque, & l'Arabeſque, il n'y a pas un ſeul mot qui exprime le Blaſpheme ; choſe admirable & qui fait honte aux Chrétiens. Ces Peuples, ſelon la Loi de Mahomet dont ils font profeſſion, peuvent avoir pluſieurs femmes. Cependant ils n'en ont qu'une légitime ordinairement, les autres étant des concubines ou des eſclaves. Les Femmes & Filles y ſont toûjours voilées, ſans doute à cauſe de la jalouſie qui regne dans ce Païs-là, où la delicateſſe ſur le point d'honneur, attaché à la reputation des femmes, rend les hommes très-circonſpects à cet égard. Cela va ſi loin que ceux qui ſe marient ne voïent leurs épouſes que le ſoir de leurs nôces. Il faut qu'ils s'en raportent ſur leur beauté au Portrait que le Pere & la Mere leur en font. Expedient commode pour la défaite des filles laides & mal faites, & que pluſieurs de celles de l'Europe ſouhaitteroient qui fût en uſage parmi nous. Mais dans le fond qu'y gagneroient-elles? Le plaiſir d'être mariées? Ce plaiſir vaut-il la peine de s'expoſer au mépris qu'entraîne toûjours le degoût ? & ſi les plus belles Femmes ceſſent à la fin d'être aimables par le bizarre effet d'une longe poſſeſſion, quel ſeroit le triſte ſort d'une laide qui n'auroit pas même de quoi ſe vanger des degouts de ſon mari ? La liberté reciproque dont jouïſſent les deux ſexes en Europe fait trouver des remedes à un mal qui ne devient que trop commun, & c'eſt peut-être le defaut de cette même liberté qui a introduit ailleurs la multiplicité des Femmes, afin que la jouïſſance de l'une pût ſupléer à ce qui manque à celle dont les appas commencent à vieillir. Quoiqu'il en ſoit, en Barbarie, comme en tous les lieux où la Loi de Mahomet eſt en vigueur, on eſt ſi perſuadé que les Femmes ne ſont faites que pour l'uſage de l'homme, qu'elles ſont excluës même des aſſemblées de Religion. Elles n'entrent point dans les Moſquées non plus que dans les autres lieux publics ; & l'interieur de leurs maiſons fait tout leur divertiſſement. On peut juger quelles diviſions, quelles jalouſies regnent parmi ces Femmes ainſi enfermées enſemble. Si le Mariage avec une ſeule, tel qu'il ſe pratique en Europe, ne laiſſe pas d'être un joug peſant, quel ne doit pas être l'embarras de garder pluſieurs Femmes, à moins que l'empire deſpotique des Maris ne leur donne ſur elles un aſcendant qu'on n'a point ailleurs ? Mais alors c'eſt domination, & non plus ſociété de tendreſſe, & quel plaiſir peut-on trouver à ſe faire craindre, ou à n'uſer de ſes droits que par brutalité ? Il faut être bien perſuadé que les Femmes ne ſont données à l'homme que comme une aide & un remede, pour en faire ſi ample proviſion ; & être bien eſclave d'un beſoin ſi animal pour s'endoſſer un benefice accompagné de tant de charges.

Revenons à la Religion de ceux de Barbarie ; c'eſt encore pour prevenir les diſtractions que la preſence des Femmes pourroient leur cauſer, qu'ils ne les admettent point dans leurs devotions : plus ſages en cela que les Chrêtiens, qui font ſervir les aſſemblées de piété à des rendez-vous & des entretiens galans. Au moins parmi les Barbares, le culte religieux n'eſt-il mêlé de rien de profane.

Il eſt vrai que la ſuperſtition en gâte un peu la pratique ; mais, n'y a-t-il que les infidéles qui ſoient ſuperſtitieux ? Ceux-ci portent des chapelets de corail & diſent ſur chaque grain une priére qui ſignifie *Dieu me conſerve !* Quel dommage que des Peuples qui n'adreſſent leurs vœux qu'à Dieu, n'aïent pas le bonheur de connoître comment ce Dieu veut-être ſervi, & qu'ils faſſent conſiſter leur ſervice dans un certain nombre de priéres ? Ils ont un grand reſpect pour le Mufti qui eſt le Chef des Marabouts ou Prêtres & des Santons qui ſont comme des Religieux. Les uns & les autres ſavent ſi bien profiter de la credulité des Peuples qu'ils leur font faire aveuglément tout ce qui leur plaît. La reputation de ſainteté qu'ils ſe donnent leur attire une ſinguliére venération pendant leur vie, & des honneurs extraordinaires après leur mort. Tel eſt le pouvoir de la Vertu, qu'elle ſe fait reſpecter, même par la ſeule opinion qu'on en a. Car ces Marabouts & ces Santons s'adonnent ordinairement à la Magie, & tiennent les Peuples comme enchantez par l'idée merveilleuſe qu'ils leur donnent de leur pouvoir.

Suivant le partage moderne, la Barbarie conſiſte en ſix petits Roïaumes Barca, Tripoli, Tunis, Alger, Fez, & Maroc. Les cinq premiers ſont de ſuite d'Orient en Occident le long de la Méditerranée ; & le Roïaume de Maroc eſt au Sud-Oueſt de celui de Fez : il eſt à remarquer que ces deux derniers Etats ſont ſous la domination d'un même Prince.

Du Roïaume de Barca.

QUe le Roïaume de Barca ſoit placé entre l'Egypte & la grande Sirte ou Seiches de Barbarie, c'eſt ſur quoi on eſt d'accord ; mais il n'en eſt de même à beaucoup près de ſon étenduë : les uns en font un petit Païs, ne lui donnant que trente lieuës

lieuës de longueur & quarante de largeur; les autres au contraire veulent qu'il ſoit long de trois cens lieuës & large de deux cens. Savoir, dans une ſi grande contradiction, de quel côté eſt la verité, c'eſt aux parties à fournir leurs preuves, & je croi que le meilleur ſeroit de nous dire chacun dans ſon parti, *ne voulez-vous pas me croire? allez ſur les lieux & meſurez vous-même.*

Le Barca ne participe point à l'abondance générale de la Barbarie. L'air n'y eſt pourtant pas mauvais; mais le terroir eſt ſtérile & plein de rochers: auſſi dit-on, que les Habitans, qui d'ailleurs ont la laideur en partage, ſont fort défaits & fort maigres. La pauvreté y contribuë peut-être plus que la nature, & pour ſe ſoutenir contre l'indigence, un des plus grands ennemis de l'homme, ils ſe ſervent d'un remède pire que le mal, ſe faiſant voleurs de grands chemins. Les Habitans des côtes valent mieux que ceux qui vivent dans le milieu du Païs. Il y a dans la partie Occidentale pluſieurs villes dont les principales ſont Barca, Capitale & qui donne le nom au Roïaume, Cairoan, anciennement Cyrene, Camera &c. Du côté de l'Eſt on rencontre plus d'un Havre; mais il n'y a que la Ville d'Alberton, ou Port de Soudan, qui merite un peu de diſtinction.

Ce Roïaume eſt tombé ſous la puiſſance Ottomane: il eſt gouverné par un Sangiac, d'autres diſent Cadis, qui réſide dans la Capitale au nom du Grand Seigneur; mais qui eſt ſubordonné au Bacha de Tripoli. Ce Domaine-là ne groſſit guére tous les ans le Treſor du Serrail; peu d'habitans, conſequemment peu de culture; quelques Dattes & quelques grains pour tout raport. Ce n'eſt pas là une de ces Poſſeſſions dont les Conquerans ſont ſi affamez pour s'enrichir & pour s'agrandir.

Du Roïaume & de la Ville de Tripoli.

APrès Barca vient Tripoli. Cette Province de l'Empire Turc s'étend depuis Barca juſques à Tunis. On lui donne deux cens lieuës de longueur; & environ ſoixante de largeur. Le Païs eſt ſéparé en deux par la Riviére de Tripoli qui donne le nom à tout le Roïaume auſſi bien qu'à la Capitale qui eſt agréablement ſituée ſur ce Fleuve. Elle fut autrefois priſe par les Eſpagnols & donnée aux Chevaliers de Malthe; mais les Turcs la leur enlevérent & en demeurerent les maîtres pendant long-tems. Aujourd'hui c'eſt une Republique, qui eſt ſous la protection du Grand Seigneur. Cette Ville fameuſe dans les premiers ſiécles de l'Egliſe par le different qu'elle ſuſcita entre Carthage & Alexandrie, qui toutes deux vouloient avoir ſon Evêque au nombre de ſes Suffragans, n'eſt plus à préſent ce qu'elle paroît avoir été dans l'Hiſtoire. Elle a entiérement changé d'état en changeant de nom, & autant qu'elle avoit de ſplendeur pendant qu'elle apartenoit aux Romains & aux Chrêtiens, autant en a-t-elle peu maintenant qu'elle eſt depuis onze ſiécles au pouvoir des Infideles. Elle ne laiſſe pourtant pas de preſenter un objet fort agréable à la vuë, c'eſt un Croiſſant parfait, placé au bord de la Mer, dont la Ville couronnée de pluſieurs belles Piramides fait le centre. La pointe du couchant eſt une ſuite de rochers & de forts bâtis à l'antique: l'autre eſt flanquée d'un gros Château, & ſe termine au Fort des Anglois qui en fait comme la pointe, laiſſant voir entre deux l'agreable payſage de la Miſſie, qui eſt la nouvelle Ville, au travers d'un grand nombre de Piramides qui s'élevent des Tombeaux des Turcs. Mais il s'en faut bien que l'interieur de la Ville réponde à l'idée qu'on s'en fait en la voïant de loin. Les maiſons y ſont fort baſſes, n'aiant la plûpart que 18. ou 20. piés de haut & les ruës ſi mal propres qu'en 1700. les Barbares n'avoient pas encore reparé les ruïnes du bombardement que les François y firent en 1685. en ſorte que les ruës étoient encore pleines de ces ruïnes, & que les Turcs aimoient mieux prendre des détours en ſortant de leurs maiſons que de ſe donner la peine de les enlever. Elles ſe terminent toutes en plates-formes ſelon l'uſage du Païs; & ne tirent preſque de jour que par les portes. On y voit cependant encore un Palais abandonné, & preſque demoli, qu'on dit avoir ſervi de demeure aux Chevaliers de Malthe, dans le tems qu'ils poſſedoient cette Ville. Il paroît par les reſtes, qu'il étoit tout incruſté de petits pavez de faïence, comme ſont aujourd'hui la plûpart des Maiſons de Hollande; qu'il étoit de trois étages & qu'il avoit des fenêtres: ce qui ne ſe trouve pas ordinairement. Mais aujourd'hui la ville eſt, dit-on, un peu plus agréable, ſes principaux quartiers ſont bien peuplez, quoiqu'il y en ait d'autres tout deſerts, & la ruë des Marchands eſt en aſſez bon état. La plûpart de ces Marchands ſont François; les Arabes y aportent beaucoup de cendre, qui ſert à faire du Savon & du Verre.

On voit dans cette Ville une Antique, dont les Curieux font aſſez de cas. C'eſt un Arc de triomphe à quatre faces d'une grande Arcade de chaque côté; dont les deux grandes faces ſont accompagnées chacune de deux petites portes quarrées. A l'Orient la face eſt ornée, au deſſus des deux petites portes, de deux Medailles où ſont repreſentez en relief deux Empereurs enrichis de quelques figures de Cupidons aſſez informes. A cette face & à celle de l'Occident, on remarque des figures de Louves en bas relief qui font connoître que cet Ouvrage eſt un reſte des Romains. On y lit même auſſi en caracteres Romains ces mots, qui ſont au deſſous de la Corniche du côté du Couchant, VIRO ARMINIACO SILVIRIO FLAMEN PERPETUUS, MARMORI SOLIDO FECIT, & ſur le retour de la même corniche du côté du Midi, on n'y lit plus que quelques mots d'une inſcription preſque toute effacée. Les baſes des Pilaſtres ſont accompagnées de bas reliefs, où ſont repreſentez des hommes habillez à la Romaine. Au deſſus ſont des Trophées d'armes avec des figures de Colombes dont quelques-unes ſont percées d'une fleche au travers du corps. Cette Antique eſt de groſſes pierres de marbre blanc, poſées à ſec avec ſi peu de liaiſon, qu'il ſemble que ce ſoit un Ouvrage tranſporté depuis peu de tems. On connoît qu'il étoit d'ordre Corinthien par les Chapiteaux qui couronnent les Pilaſtres, dont on voit encore quelques morceaux. Au reſte les proportions de tout l'ouvrage ſont très-peu exactes. Les Arcades étant beaucoup plus larges que hautes, les Pilaſtres trop courts, & les bas reliefs ſortant comme à moitié de terre, ce qui fait croire ou qu'il s'eſt enfoncé ou que la terre s'eſt élevée autour.

Mais ſi cette Ville n'a preſque rien de beau au dedans, elle a en dehors quantité de vûës très-agréables, parce qu'il y paſſe beaucoup d'eau qui vient de la Montagne du Liban. Cette eau forme une

Riviére qui traverſe la Ville, & qui prenant ſon cours au travers des terres va ſe décharger dans la Mer. Elle a très-peu de profondeur en divers endroits, ce qui fait qu'on la paſſe ſouvent à gué pour gagner du chemin. On voit aux environs pluſieurs Jardins plantez de meuriers qui nourriſſent quantité de Vers à ſoïe.

Le Port de Tripoli eſt aſſez beau, fait en forme de Croiſſant, & il occupe toute la face de la Ville: l'ouverture en eſt placée entre le Nord & le Levant. Du côté du Ponant eſt un rideau de rochers joints par des Tours & par des jettées qui font une eſpèce de Mole vers lequel il y a du Canon. C'eſt derriére ces Rochers & ce Mole que ſe forme une eſpéce de Golfe où mouillent les Vaiſſeaux de Guerre, & ce fut par là que l'Eſcadre Françoiſe commandée par M. d'Etrées bombarda la place autrefois. Pour ce qui eſt du Château il eſt vis-à-vis de ce Mole à l'autre extrémité du Port. On voit encore à demi-lieuë de la Ville, du côté du Levant, un Fort appellé *des Anglois* pour défendre les aproches du Port de ce côté-là.

Il ne paroît dans cette Ville que cinq Moſquées, dont la principale a été bâtie par Oſman Deï. Le Portail en eſt tout de marbre d'une Architecture noble & ſimple, les Châpiteaux des Pilaſtres de pluſieurs Croiſſans entrelaſſez ſelon l'uſage des Mahometans. Les murs, que les Chrêtiens ne peuvent voir que par dehors, ſont diſtinguez de pluſieurs compartimens faits de petits carreaux de marbre, & de porcelaine, ſur un fond de très-belle pierre blanche, percez d'un rang de fenêtres à hauteur d'apui. La couverture eſt une vaſte terraſſe relevée avec beaucoup d'ordre par des eſpèces de demi-globes qui font comme autant de petits Dômes avec une fléche fort haute, terminée par un croiſſant. Le Lavoir qui eſt tout proche, eſt un galerie qui peut contenir au moins 30. perſonnes ſans s'incommoder. Il y a environ une douzaine de Robinets qui jettent de l'eau dans un Canal de marbre, où les Turcs ſe lavent avant que d'entrer dans la Moſquée: comme les Chrêtiens ne peuvent la voir qu'au travers des Fenêtres grillées, je n'en donnerai pas une deſcription fort exacte; voici ſeulement ce qu'on y a pu remarquer. C'eſt une grande ſale à trois rangs de colonnes de marbre, dont la terre n'eſt couverte que de Nattes de jonc très-fin, ſans pavé: ce qui eſt un point de Religion chez les Turcs. Parmi ſept ou huit luſtres de Jay à pluſieurs branches d'où pendent des lampes & des œufs d'Autruche il y en avoit en 1700. un de cuivre aſſez beau, dont le Conſul François avoit fait preſent au Deï. On y voit deux Chaires, dont l'une ſert au Mufti pour prêcher & l'autre eſt comme une niche pour faire la Priére. Toutes les deux ſont des Ouvrages Gothiques & dorez, terminez par une Piramide ſurmontée d'un Croiſſant. Autour de la Moſquée regnent des Galeries, ou Tribunes fort propres & fort riches & c'eſt tout ce qu'on peut voir, quand on n'y entre pas.

Les bains de Tripoli ſont les plus renommez de la Côte d'Afrique: on entre d'abord dans une grande ſale quarrée, & terminée en forme de Dôme, dont le haut eſt percé de quantité de petits trous quarrez, en ſorte qu'il y a preſque autant de vuide que de plain. Tout autour de la ſale ſont des eſpèces de Canapez de pierre, couverts de Nattes de jonc. Au milieu il y a une fontaine élevée de cinq ou ſix piés de haut. A l'entrée eſt le Bureau du Bain, où tout ce qu'on laiſſe de hardes eſt gardé avec une inviolable fidélité. De cette Sale on paſſe dans un petit Veſtibule, qui eſt moderément échaufé, & où ceux qui prennent le bain s'arrêtent quelque tems, afin de n'être pas ſurpris de la trop grande chaleur. On entre enſuite dans une autre ſale qui eſt celle du Bain, & qui eſt ſemblable à la premiére en grandeur, excepté que le Dôme en eſt plus obſcur & que le pavé eſt de grands carreaux de marbre blanc. Il y a au milieu une eſpèce d'Eſtrade du même marbre de ſept à huit piés en quarré, & d'un pié d'élevation. C'eſt là où l'on ſe repoſe & où par la grande chaleur du lieu, de l'eau, & la dexterité des Noirs, on ſe trouve bientôt baigné dans ſa propre ſueur. Car c'eſt plûtôt une étuve qu'un bain; il y a ſeulement tout autour des Murs, des Robinets, par le moïen deſquels on prend l'eau, ſelon les divers dégrez de chaleur qui ſont néceſſaires. Ces eaux ſont naturellement très-chaudes, & viennent d'une fontaine éloignée d'environ un quart de lieuë de la Ville. On aſſure qu'elles ſont un ſouverain remède contre les Rhumatiſmes.

L'Exercice de la Religion Chrétienne eſt aſſez libre à Tripoli. Outre la Chapelle Conſulaire, les Chrêtiens en ont encore deux dans les Bagnes ou Priſons des Eſclaves. Ce ſont de grandes voutes longues & larges qui n'ont de jour que par le haut. Là ſont pratiquez de part & d'autre, dans les Murs des enfoncemens en Arcades, où ſont rangez pluſieurs Etages de planches qui ſervent de lits à ces malheureux. Il y a ordinairement cinq Eſclaves dans chacun de ces Etages, & comme ces Arcades s'élevent auſſi haut que la voute, il y en tient ordinairement juſques à quatre à cinq cens tant Chrétiens que Mores, ou Noirs. L'obſcurité, la vermine, la puanteur, ſont les moindres maux que ſouffrent ces pauvres gens. Ils ſont gardez le jour par des Turcs qu'on appelle *Gardiens Bachis*, & la nuit par des chiens qui ſervent auſſi à la garde du Port. Ce n'eſt pas ſans peine qu'on peut parvenir à les racheter, & outre qu'il en coûte beaucoup d'argent, les Turcs ſont les difficiles & ſe font longtems prier. Il y a encore une autre priſon hors de la Ville, appellée la Galére de terre, où l'on enferme les Eſclaves qui travaillent à la Campagne. Un de leurs plus rudes travaux eſt de remuer du ſable brûlant, pour découvrir les roches d'où ils tirent auſſi la pierre.

A demi-lieuë de Tripoli eſt la nouvelle Ville nommée Miſſie, compoſée de maiſons de plaiſance des principaux Turcs du Païs. Rien n'eſt plus beau que l'aſpect de ces maiſons placées entre une infinité d'arbres fruitiers, où elles paroiſſent comme autant de terraſſes dans des jardins, environnez de Palmiers de toutes parts. Tous ces Arbres, dont la diverſité auſſi bien que la fécondité offre à la vuë un ſpectacle fort agréable, ne laiſſent pas d'arracher du cœur de ceux qui les voïent de profonds gemiſſemens, quand on aprend qu'ils ſont arroſez de la ſueur des pauvres eſclaves. Car c'eſt là qu'ils travaillent à bêcher la terre dans les plus grandes ardeurs, ſans avoir que très-peu d'eau pour étancher leur ſoif, & encore moins de pain pour ſoûtenir leur miſérable vie.

La luxure & l'avarice ſont les deux vices qui regnent le plus dans ce Païs-là. Les deux ſexes ſont de concert pour commettre le premier, & l'on ne ſauroit dire qui eſt le plus paſſionné d'un Turc, ou d'une Turque. Les Femmes n'ont rien qui les retien-

tienne que la jalouſie ou la tirannie de leurs maris. La Religion ne les arrête pas, parce qu'elle ne leur laiſſe rien à eſperer pour l'autre vie. Elles font conſiſter leur beauté dans la groſſeur énorme de leur taille, & dans des marques affectées de barbe aux jouës & au menton. Elles ne paroiſſent point dans les ruës, ſi ce n'eſt le jour de la fête de Mahomet. Ce jour-là elles peuvent ſortir couvertes depuis les piés juſques à la tête d'une grande piéce d'étoffe de laine, ou de ſoïe, qui eſt ordinairement blanche pour les riches. Celles qui paroiſſent le viſage ou les piés plus decouverts ſe declarent Femmes publiques par là. Les autres portent des Caleçons qui leur envelopent même les piés, avec un voile ſur le viſage. Les Femmes noires, ſur tout celles qui ſont eſclaves, marchent dans les ruës librement & à viſage découvert. Elles ſont parées de Colliers, de Chainons, de Bracelets, de Perles de verre ou d'émail, & portent aux oreilles des anneaux d'argent d'environ quatre pouces de diamétre. Elles en portent auſſi aux jambes, comme toutes les Femmes d'Afrique, marque perpetuelle de leur ſervitude.

Pour les Mores ils ſont preſque tout couverts d'un morceau d'étoffe de laine blanche, qui leur ſert de chemiſe, d'habit, & de couverture. Les plus aiſez portent une Berauche ou Capote blanche, travaillée au métier avec un Capuchon. A l'égard des Turcs chacun ſait qu'ils ſont vêtus d'une double veſte de ſoïe ou de drap fin avec des broderies, ou agrafes d'argent, & ceints d'une écharpe de ſoïe brochée d'or ou d'argent avec le Turban en tête.

C'eſt à peu près la même choſe pour l'air & pour le Terroir qu'à Barca. La plupart des endroits y ſont fort ſtériles. Il n'y a que des Palmiers. Cependant, ſuivant une Relation particuliére, il y croît une grande abondance de Lettus. C'eſt un fruit d'un ſuc plus agréable que la Date, & dont les Habitans font d'excellent vin. Il y vient auſſi des Limons, des Oranges & des Figues, & un autre fruit de la groſſeur d'une fêve; on ne fait que le ſucer & il a le goût d'amande. Ces productions délicieuſes ſe trouvent principalement aux environs de la Capitale.

Les Villes les plus remarquables ſont, après Tripoli, Capes, Zoara & Elhamma. Les Tripolitains vivent de Negoce & de Manufacture. Ceux de Capes s'attachent à l'agriculture & à la pêche, ce qu'on leur fait païer chérement par les taxes dont on les accable. Ceux de la Zoara ſubſiſtent par la chaux, & le plâtre à quoi ils travaillent, & qu'ils vendent aux autres Villes : tous en cela bonnes & honnêtes gens. Mais pour les Elhammaiens, leur métier eſt la ſceleratеſſe, ne vivant que de vol & de brigandage.

La Ville de Tripoli eſt appellée Tripoli en Barbarie pour la diſtinguer de Tripoli en Sirie. Cette Capitale eſt la réſidence du Bacha Turc; mais il ne gouverne pas deſpotiquement; cet Etat-là, étant une eſpéce de République ſous la protection du Grand Seigneur. Ordinairement ces ſortes de Protecteurs ne laiſſent que l'ombre de la liberté, & ſous le beau titre de Defenſeurs ils agiſſent en vrais Tirans. Quel que ſoit le Gouvernement de Tripoli, toûjours eſt-il haïſſable par un endroit, c'eſt de donner retraite à ces infames Pirates qui font profeſſion de troubler de ſang froid la ſûreté de la Mer. Capes, Place qui ſubſiſte depuis pluſieurs ſiécles, eſt ſituée ſur le Golfe de Tacapé : elle a Murailles & Citadelle. Mahara, placée à l'embouchure de ce même Golfe qu'on vient de nommer, ne mériteroit pas le nom de Ville ſans la fortereſſe qu'on y a élevée depuis peu. Elhamma, proche voiſine de Capes a l'honneur d'avoir les anciens Romains pour fondateurs.

On remarque quelques particularitez curieuſes ſur le Mezzal & le Meſtrata Provinces du Roiaume de Tripoli. La premiére eſt ſterile en grains; mais elle raporte beaucoup de Dates & d'Oliviers, & ſa meilleure fécondité conſiſte en ſafran, qui ſurpaſſe en bonté tous les ſafrans de la terre auſſi coute-t-il un tiers davantage. La Province de Meſtrata étoit anciennement la Cyrenaïque, ou Pentapolitaine; & Cirene, aujourd'hui Cayroan, en eſt la Ville principale. Si je ne m'aveugle point un de nos Géographes ſe contredit ici formellement, après avoir marqué que le Meſtrata & la Cyrénaique ſont la même choſe, voici ce qu'il dit: la Cyrenaïque eſt à preſent preſque toute deſerte; les Corſaires ravagent leurs Côtes, & les Arabes leurs terres. Les Habitans pourtant de Meſtrata ſont riches par le moïen du Commerce qu'ils font avec les Européens & les Negres : c'eſt en propres termes ce que dit cet habile Maître; or ſi ce n'eſt pas là marquer qu'un Païs eſt en même tems miſérable & heureux, abandonné & frequenté; enfin qu'il eſt à la fois un bon & mauvais Païs, je renonce à ma Logique; & j'avouë que je ne me connois point en contradiction.

Du Roïaume & de la Ville de Tunis.

LE Roïaume de Tunis eſt entre celui d'Alger & le petit ou la petite Sirte, c'eſt-à-dire banc de ſable. Nos Oracles ſont encore brouillez ſur l'étenduë de ce Roïaume. L'un dit ſoixante & dix lieuës de longueur & quatre-vingt dix de largeur. Cela n'eſt pas vrai, dit l'autre, ſa longueur eſt de cent lieuës & ſa largeur de ſoixante & dix. La Géographie a auſſi ſon Pirrhoniſme, & l'incertitude ne s'y trouve pas moins que dans toutes les autres Sciences.

Le Tunis eſt comme l'abregé de la Barbarie pour la difference de l'air & du terroir : ſterilité vers la partie Orientale, parce qu'elle n'eſt pas aſſez arroſée. Vers le Midi, les montagnes & les valées abondent en fruits. Au Couchant grande fecondité où il y a des Riviéres; mais pour le Nord mes Guides n'en font aucune mention.

Ce Roïaume comprend huit Provinces qui ſont autant de Gouvernemens. Celui de Tunis eſt le premier & les ſept autres Seigneuries y reſſortiſſent. Les fleuves qui meritent d'être nommez ſont Guadilbarbar, Magrida, Megerada, & Caps. Le premier prend ſa ſource dans le Biledulgerid. Il arroſe la partie la plus occidentale du Roïaume: s'étant ſeparé en deux branches, celle qui coule le plus au Couchant fait tant de tours & de retours, que pour aller d'une certaine ville à l'autre il faut la paſſer vingt-ſix fois à gué; n'y aiant ni ponts ni bateaux. Ce même bras ſerpente ſi long-tems que dans l'étenduë d'une ligne droite d'environ vingt-cinq lieuës on en feroit plus de quatre-vingt-dix, ſi l'on vouloit ſuivre ſon cours. Le Guadilbarbar s'embouche dans la Mer près de Tabarca. Le Magrida, qu'on croît être l'autre bras du Guadilbarbar, (quelques-uns même l'affirment poſitivement) après avoir traverſé les Païs de Choros, ſe perd dans la Mer près de Marſa. Le Megerada deſcend d'une

Montagne qui confine au Païs de Zeb, arroſe Tabeſſa & entre dans la Mediterranée de Garelmelechi. Ce fleuve cauſe des ravages par ſes inondations. Enfin le Caps ſe forme dans un Deſert de ſable près du Mont Vaſſalat, au Midi, & ſe perd dans la Mer près d'une Ville du même nom. Son eau eſt bouillante, ou du moins ſi chaude qu'on ne peut la boire qu'une heure après qu'elle eſt puiſée.

Tunis eſt la Capitale du Roïaume, & lui donne ſon nom : elle eſt ſituée au fond d'une Baïe, la plus belle qui ſoit dans la Mediterranée. Elle s'ouvre d'abord par le *Cap-Bon* & le Cap de *Porte-farine*, puis ſe reſſerrant par deux autres Caps, dont l'un eſt celui de Carthage, & l'autre la Montagne de Plomb, preſente premiérement le Fort de la Goulette, & enſuite la Ville de Tunis à demi-côte dans le fond. Elle a une lieuë de circuit. Sa figure eſt preſqu'ovale. On y voit un nombre prodigieux de Moſquées, entre leſquelles on en voit une entr'autres que la tradition des Chrêtiens dit avoir été autrefois une Egliſe dediée à St. Nicolas. La Moſquée neuve qui eſt encore imparfaite eſt un gros Dôme ſoûtenu d'un triple rang de colonnes, & du deſſein, à ce qu'on prétend, d'un nommé Amelot, Ingénieur François. Les ruës de Tunis ſont aſſez grandes, mais extrêmement ſales, parce qu'on ne les nettoïe jamais. Les deux côtez de chacune ſont relevez pour le paſſage des gens de pié, & le milieu eſt enfoncé & fort étroit, pour le paſſage des chevaux, qui venant à ſe rencontrer s'embaraſſent ſouvent & embaraſſent auſſi les paſſans. Comme on ne voit point de fenêtres ſur la ruë & que les maiſons ſont ſans toit, il ſemble moins que l'on marche entre des maiſons qu'entre deux Murs de Clôture. Il n'y a de beau que le Bazar ou Marché. Il conſiſte en deux ruës qui ſe croiſent preſque à angle droit, plus larges & plus longues que les autres, & toutes couvertes, où ſont les boutiques des Marchands aſſez bien fournies de tout. Du milieu du Carefour, on voit ces quatre ruës dont le ſecond Etage, qui avance de cinq ou ſix piés, eſt ſoûtenu de beaux piliers, façon de marbre, qui forment une agréable perſpective. L'enfoncement en eſt terminé d'un côté par la maiſon de la monnoïe qui fait face, & qui eſt auſſi ſoutenuë d'un double rang de colonnes. La maiſon du Conſul François eſt fort exhauſſée & d'une Architecture très-reguliére. On entre premiérement dans une grande Cour quarrée pavée de marbre blanc & noir, au milieu de laquelle eſt un beau Baſſin de marbre blanc. Des quatre côtez, s'éléve un bâtiment magnifique à deux Etages, dont celui d'en bas eſt plein des deux côtez qui ſe regardent : les deux autres faces ſont ſoutenuës de colonnes, auſſi bien que les 4. côtez du ſecond Etage, qui ſont autant de Galeries, d'ordre Corinthien, excepté quelques couronnemens faits avec des croiſſans entrelaſſez. Toutes les Arcades ont auſſi la figure d'un croiſſant renverſé. Comme le jour n'y entre que par les portes qui ſont de marbre, on a pratiqué, au lieu de fenêtres, des Cartouches ciſelées par filagramme qui ſont d'une grande delicateſſe & d'une grande beauté. Le Sofa où le Conſul donne ſes audiences n'eſt pas moins magnifique que le reſte. Les côtez en ſont ornez de Pilaſtres de marbre, entre leſquels il y a de grands Cadres dont le fond eſt de Porcelaine à grands bouquets de fleurs. Tout l'ouvrage eſt couronné d'un Plafond, en relief, très-magnifique, doré deux fois.

Au reſte pour dire quelque choſe d'hiſtorique ſur Tunis, cette Ville-là étoit ſur pié du tems de Carthage ; en voici la preuve. Du tems de la premiére Guerre Punique ou de Carthage, les Romains équipérent une Flote de trois cens trente Vaiſſeaux, où il y avoit cent quarante mille hommes portant les armes. Pourquoi ne voïons-nous plus à beaucoup près de telles forces maritimes? Le ſecret en eſt apparemment perdu. Dans le ſerieux ; ou notre eſpéce ne raiſonne plus à preſent rien qui vaille ; ou ces vieux Hiſtoriens, comme Polibe & ſes contemporains, ne haïſſoient ni l'hiperbole ni l'éxageration ; mais continuons ; l'Armée Carthaginoiſe étoit ſuperieure de dix mille hommes au moins ; & cette Flote Afriquaine beaucoup plus forte en Vaiſſeaux qu'en Romains.

Comme l'envie d'en venir aux priſes étoit reciproque, les deux partis ſe cherchant avec la même ardeur, ſe trouverent bientôt en vuë. On combatit ; mais les Carthaginois, nonobſtant leur ſuperiorité, furent defaits, & quelque tems après Marcus Attilius Regulus, un des Chefs des troupes victorieuſes, paſſant en Afrique, prit Aſpis, Quippiu ou Clupée, Tunis & quelques autres villes moins conſidérables. On voit par ce paſſage que dès ce tems-là notre Tunis faiſoit figure en ſon Païs : mais ſerez-vous fâché de voir les ſuites de ſa priſe?

Attilius ne douta plus qu'il ne pût devenir Maître de Carthage, où les vivres étoient déja fort chers, à cauſe de la prodigieuſe foule de Gens qui s'y étoient réfugiez pour ſe mettre en ſureté, non ſeulement contre les Italiens, mais encore contre les Numides dont les courſes cauſoient auſſi beaucoup de terreur. Sur ce pié-là le Général Romain, qui, viſant à l'honneur *triomphal*, craignoit qu'un Succeſſeur ne lui enlevât cette gloire, exhorta les Carthaginois à la paix. Cette puiſſante Republique ne rejetta point un avis ſi ſalutaire ; elle en eût même profité en s'accommodant au tems, ſi l'on avoit propoſé des conditions plus douces & plus ſuportables ; mais les Carthaginois voïant qu'on les traitoit à toute rigueur, & qu'il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que ce que l'on leur demandoit, ſe reſolurent à faire de nouveaux efforts ; aimant mieux riſquer la continuation de la Guerre, dans l'eſperance d'une meilleure fortune, que de perdre par une pacification honteuſe toute la reputation de leurs armes.

Dans l'Hiſtoire moderne on voit que Tunis eſſuïa une autre révolution, en mil cinq cens ſoixante & douze. Dom Juan d'Autriche, ce Prince moins connu par le miſtère inceſtueux de ſa naiſſance que célébre par l'inſigne Victoire de Lepante, prit Tunis & la Goulette. Se flatant que le Roi d'Eſpagne, alors Philippe ſecond, à la fois ſon Frere & ſon Couſin Germain, lui cederoit ſon Roïaume d'Afrique, à la ſollicitation Pape, il avoit fait fortifier ſes deux Conquêtes : mais ſa precaution fut une dépenſe fort inutile, & ſon eſperance s'en alla bientôt en fumée. Car deux ans après le Bacha Sinan recouvra les deux captures en reprenant les Places. Il gagna cinq cens piéces de Canon, & fit raſer les fortifications ; n'eut-il pas mieux valu les conſerver? Ce fut alors qu'on jetta les fondemens du Gouvernement preſent. Le Bacha Sinan, homme d'un grand eſprit, & d'une experience conſommée, jugea qu'un Etat compoſé de ſujets dont les mœurs, les coûtumes & les interêts étoient auſſi differens, que l'étoient alors ceux de Tunis, ne pouvoit ſubſiſter ſans un grand ordre, des Loix ſeveres, & l'autorité de quelque grand Prince, ſous la protection & le nom duquel il pût gou-

gouverner un corps si monstrueux. Ce fut ce qui l'engagea à le mettre d'abord sous la protection du Grand Seigneur, & à y établir une milice, composée d'environ cinq mille Turcs, divisez en deux cens Pavillons ou Compagnies de 25. hommes chacune, sous un Capitaine. Ces Capitaines nommez *Oldaks-Bachis* étoient pris des plus anciens Soldats, qui commandoient par droit d'ancienneté, à moins que quelque action d'éclat n'en eût avancé quelcun préférablement aux autres. Les quatre plus anciens *Oldaks-Bachis* montoient à la dignité d'*Oldaki*, qui étoient une espèce d'Exemts du Bacha, d'où ils passoient ensuite à celle de *Bachi-Odolar*, qui sont comme les Conseillers du Divan, & qui, après avoir été six mois en service, étoient élevez à la charge de *Boluk-Bachis*, qui sont ceux qu'on envoïe dans les garnisons sous le titre d'Aga. On en faisoit quatre par an. La paie de chacun haussoit selon la dignité; & c'est ainsi que ce Bacha animoit la milice, dans l'espérance qu'en faisant son devoir chacun parviendroit aux premiéres dignitez de l'Etat.

Il établit de plus le Divan, à qui il donna une grande autorité. Il n'étoit presque composé que de gens de guerre. Le Bacha y assistoit au nom du Grand Seigneur, dont il representoit la personne & maintenoit les interêts. Un Aga ou Commandeur y presidoit avec un Kaya, ou Lieutenant Général. Huit *Chaoux* ou Huissiers, deux Bogias ou Ecrivains, quatre *Boluks-Bachis*, & vingt *Oldo-Bachis* composoient ce Conseil, qui terminoit toutes les affaires, soit publiques, soit particuliéres, avec une pleine autorité. Il créa aussi la charge de *Beï*, qui étoit le Grand Tréforier, laquelle se donnoit de six mois en six mois au plus offrant, & ne pouvoit être gardée plus d'un an. C'étoit comme le Receveur des Tailles, destiné à exiger le Carage, ou tribut des Mores, qui sont comme parmi nous les Païsans. Pour les y contraindre il marchoit à la tête d'un certain nombre de troupes qu'on lui donnoit. L'argent que les Beïs ont eu occasion d'amasser dans cette charge, & l'autorité sur les troupes qu'ils ont su ménager, ont donné lieu à l'agrandissement de cette même dignité & à l'abaissement des Bachas, du Divan & des Deïs. Au commencement le Bacha étoit une espèce de Souverain qui donnoit le branle à toutes les autres Puissances. Mais le Successeur de Sinan, nomme Kilic-Ali-Bacha, étant un homme de peu de tête, haï de la milice & du Divan, fut dépouillé de l'autorité de Bacha, qui fut transférée à l'Aga du Divan; & depuis ce tems-là les Bachas n'ont plus eu aucune autorité dans Tunis.

Les Agas gouvernerent l'Etat à la tête du Divan assez paisiblement l'espace de 15. ou 16. ans, se succedant les uns aux autres, jusques à ce que la milice se souleva contre eux. Elle en massacra la plus grande partie, & transféra l'autorité à Calif, qui regna le premier sous le nom de Deï ou Roi. Cette dignité aiant été élevée sur un fondement si foible, n'a servi que comme de Theatre, où les Deïs n'ont paru sur la scène que pour y faire le personnage de Rois malheureux. En effet c'est toûjours sur eux qu'est retombée la Catastrophe des Intrigues qui se sont formées ou entre le Divan & les Beïs, ou entre les Beïs même, lorsqu'ils regnoient plusieurs à la fois. Celui qui regne à present a très-peu d'autorité. Il n'a ni Garde ni Soldats à sa suite, & loge dans une maison particuliére sans aucune distinction.

Le Divan a eu le même sort que les Deïs. Quelque tems après Sinan Bacha, il se vit au plus haut point de son autorité par l'élection des Agas, ou Chefs du Divan, dont la charge ne duroit que six mois, & qui ne faisoient rien que par la deliberation de tout le Divan. Mais cette precaution que ces Republiquains prirent pour se maintenir dans cette espèce de Gouvernement qui leur paroissoit le plus doux, leur fut bientôt à charge; les Baluks-Bachis, d'entre lesquels on devoit choisir l'Aga, devinrent si fiers par la frequente élection qu'on faisoit d'eux, que chacun en particulier tranchoit du Souverain. Ainsi au lieu d'un Maître dont ils avoient secoué le joug, en détruisant l'autorité du Bacha, ils furent surpris de voir qu'ils s'étoient donné plusieurs petits Tirans qu'ils se lasserent enfin de souffrir. La milice qui en fut la premiére mécontente, commença par élire Calif. Le Divan le fit massacrer, & élut Ibraïm. A Ibraïm succéda Osman, sous le régne duquel s'introduisit la nouveauté des Beïs en la personne de *Morat* premier. Ce fut sous ce Beï, & ses descendans, qui regnent encore, que le Divan déchut peu à peu. Il reconnut bien dès le commencement ce qu'il avoit à craindre du pouvoir qu'usurpoient les *Beis*, en rendant le *Beïlik* héréditaire dans leur Maison, & en se fortifiant par des alliances avec les Arabes Sultans, voisins de ce Roïaume. Il fit plusieurs efforts pour secouër un joug qui devenoit tous les jours plus pesant; & c'est ce qui a donné lieu à toutes les révolutions qui sont arrivées depuis.

Du Roïaume & de la Ville d'Alger.

LE Roïaume d'Alger est situé entre ceux de Tunis & de Fez le long de la Mediterranée. Sa longeur est selon les uns de deux cens vingt lieuës, sa largeur de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix, & selon les autres dix lieuës de plus en longueur & dix ou vingt de moins en largeur. Il est plein de hautes montagnes principalement du côté du Midi, où il est borné par une partie du Mont Atlas.

L'air de ce Païs-là est d'une temperature extraordinaire, & la balance y est si juste entre le chaud & le froid, que les feuilles des arbres ne sechent point en Eté & ne tombent point en Hiver. Cette preuve est-elle convaincante? J'en laisse la discussion aux Phisiciens. D'ailleurs on assure que la plûpart des Contrées de ce Roïaume-là sont seches & stériles. Cela quadre-t-il avec cette grande temperature de climat? En quelques endroits vers le Nord, & vers le Couchant, le Terroir est fertile en pâturages, en grains & en fruits, y aiant & de belles prairies & de belles campagnes. Les lieux deserts sont peuplez de Bêtes fauves: il y a des Lions, des Autruches, des Sangliers, des Porc-épis, des Cerfs, des Cameleons, des Herissons, des Singes; & toute sorte de Gibier & de Venaison.

Ce Roïaume est arrosé de plusieurs Rivieres: les plus considerables sont Tesnes, Sesslis, Mirom, Séfaïa; mais, sur tout un grand Fleuve *anonime*, qui sortant du Lac Mezzal dans le Biledulgerid traverse le Mont Atlas. Enfin on compte jusqu'à onze grandes Riviéres: comment donc se peut-il *que la plûpart des Contrées de ce Roïaume-là soient seches & steriles?* C'est, à ce que je m'imagine, par la raison que tous ces Fleuves coulent en latitude, je veux dire du Sud au Nord; ce qui est assez remarquable.

Voici un trait Géographique qui doit faire plaisir aux curieux, qui ne le connoissent point. Le Peuple d'Alger, pris comme Roïaume, est une bigarure

de differentes Nations, il y à des Turcs, entr'autres des Janiſſaires que la pauvreté, ou l'eſperance d'un plus grand avancement de fortune y fait venir de Turquie; des Mores nommez en Langue Originale, Cabey-Leſen, Gens qui païent tribut au Grand Seigneur: des Azuagues, qui y viennent des Montagnes de Couco & de Labez: quantité de Juifs & de Moriſques, qui, au grand préjudice de l'Eſpagne, en ont été chaſſez: des Grenadins, des Andalouſiens, des Tagacins, tous bannis d'Arragon & de Catalogne; & grand nombre d'Eſclaves Chrêtiens ou autres, qui ont le malheur de tomber entre les mains de ces avides & infames Brigands de Mer. Mais ceux qui intereſſent le plus, ſont les Larbruſſes, Arabes, dont une partie habite le long des Riviéres & l'autre peuple les Deſerts: ceux-ci, autant qu'ils peuvent, defendent leur liberté contre les Algeriens. Ces Larbruſſes, qui ont beaucoup de courage, ſe maintiennent dans la Province de Tremecen: ils commandent aux Bereberes, Païſans, ou Montagnards du Païs, Gens qui demeurent dans des hutes faites de branches de Palmier. Au reſte, voir ces Larbruſſes quiter leur Païs, pour venir vivre à leur fantaiſie dans un autre où ils ſe rendent independans, malgré qu'on en ait; & qu'ils dominent même ſur les Naturels du Païs, je ne ſai ſi cette rareté-là fourniroit un autre exemple: ces Arabes ont aparemment un droit naturel à part; ils ſe croient tout permis pour la jouiſſance & pour la conſervation de leur liberté.

On diviſe communément en cinq Provinces l'Etat dont il eſt queſtion. Celle d'Alger qui eſt au centre du Roïaume; celle de Bugie à l'Orient; celle de Conſtantine auſſi à l'Eſt de la précedente; celle de Tenéſe au Couchant d'Alger, & la Province de Tremiſcen ou Tellenſin, la plus occidentale de toutes. Mais d'autres, loin d'être contens de ce partage, le multiplient juſques à dix-huit. Entre ces Meſſieurs le debat; venons à quelques-unes des principales Villes.

Alger Capitale, & dont le Roïaume porte le nom, ne peut être plus maritime, puis qu'elle eſt ſur le bord de la Mer: ce qui la rend la retraite des plus grands Corſaires de Barbarie. C'eſt de là que Barberouſſe, ce Pirate qui fit tant de bruit dans ſon tems, partoit pour ſes expeditions qui le rendoient ſi terrible ſur la Mediterranée. Divers Auteurs ſe ſont imaginez que la Ville d'Alger eſt l'ancienne Julia Ceſarea, que Juba Roi de Mauritanie fit bâtir à l'honneur de Ceſar, dont il voulut que ſa Ville portât le nom. Mais on eſt revenu aujourd'hui de cette erreur, & il y a plus d'aparence que Julia Ceſarea eſt plutôt Tenes dans le Roïaume d'Alger, que la Ville d'Alger même. Quoi qu'il en ſoit, Alger a été aux Rois de Mauritanie, puis aux Romains, aux Arabes, & à d'autres Princes. Barberouſſe la prit dans le XVI. ſiécle, & la laiſſa à ſon Fils Ailan. Aujourd'hui c'eſt une Republique ſous la protection du Turc qui y envoïe quelquefois des Bachas. Le Port d'Alger eſt très-fort & très-commode & defendu par un bon château. Auſſi en 1541. l'Empereur Charles-Quint, quoique le plus grand Monarque de l'Europe Chrétienne & dont ordinairement les armées n'étoient pas moins nombreuſes que puiſſantes, échoua-t-il devant cette Ville, aiant été contraint d'en lever honteuſement le ſiége.

La Ville eſt ſituée ſur la pente d'une Montagne qui s'éleve inſenſiblement; de ſorte que les maiſons qui ſont bâties ſur cette pente, depuis le bord de la Mer juſques au haut de la Montagne, ſont comme des degrez qui forment une eſpéce d'Amphithéatre. Par ce moïen ces maiſons ne s'ôtent point la vuë les unes aux autres, & preſentent un très-bel aſpect. Chacune a ſon Corridor ou Galerie tout autour avec une terraſſe au deſſus. La plûpart ſont bâties de briques, parmi leſquelles il y a pluſieurs Palais à la moderne, bâtis par d'excellens Architectes. Les murailles de cette Ville ſont hautes & flanquées de bons baſtions: elle a quatre portes principales. Le port eſt vis-à-vis de celle qui regarde le Nord. Au dehors on trouve pluſieurs forteresſes, avec de bonnes garniſons, & quantité d'Artillerie, entr'autres le Fort de Burche à un quart de lieuë du Château. Il eſt defendu par quatre baſtions couverts de Canons de bronze, & il a une place d'armes, où mille Hommes peuvent tenir aiſément. On compte dans cette Ville environ cent mille Habitans; ſavoir, environ douze mille Soldats, quatre mille eſclaves de toutes les parties de l'Europe, & le reſte Mores, Turcs & Juifs. Elle eſt aujourd'hui la plus riche de toute l'Afrique, & la Douane ſeule raporte autant de revenu que tout le Roïaume entier.

On parle de la Province d'Alger comme d'un climat fortuné. Son terroir produit avec une fertilité qui n'en céde point aux Païs les plus favoriſez de la Nature. La plaine de Motigie raporte pour deux ou trois recoltes par an, en orge, en avoine, en blé & en pluſieurs autres grains. On y trouve auſſi des melons d'un ſuc délicieux, & ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que l'Hiver n'en donne pas moins que l'Eté. Cet admirable fond produit des raiſins d'une coudée de longueur. Il y a auſſi dans les forêts d'Alger force animaux bons & mauvais; Leopards, Tigres, Sangliers, Heriſſons, Bœufs, Perdrix &c. La pêche n'y abonde pas moins que la Volaille & le Gibier. N'eſt-ce point dommage que la Terre faſſe tant de bien à des Infidéles & à des Voleurs, pendant que certains Peuples Chrétiens vivent dans les Contrées les plus ſtériles? Patience, Dieu les engraiſſe en ce monde-ci pour en faire des victimes éternelles à ſa juſtice; à peu près comme chez les anciens Païens, on nourriſſoit graſſement les Cochons ſacrez (*Porci Sacri*) ainſi nommez parce qu'on les deſtinoit aux ſacrifices.

Bone eſt auſſi ſur la Mediterranée; ſon terroir eſt fertile en tout ce qui concerne le neceſſaire, & l'agrément de la vie. Cette Ville autrefois fort connuë changea ſi ſouvent de Maître du tems des Vandales & des Sarrazins, qu'enfin elle eſt tombée dans l'obſcurité. Un Auteur prétend que c'eſt la Patrie de St. Auguſtin; mais je le croi mal informé. Ce fameux Docteur de l'Egliſe, qui avoit tant de genie, & encore plus de paroles, & dont les Ecrits ont excité dans le dernier ſiécle une tempête qui dure encore: ce célèbre Pere, dis-je, étoit né à Thagaſte en Numidie. Il eſt vrai qu'il fut Evêque d'Hippone, qui eſt la même Bone dont il s'agit ici; & c'eſt aparemment ce qui a trompé cet Ecrivain.

Bugie, eſt une Ville ſituée ſur la pente d'une Montagne, près de la Mer à l'Orient d'Alger. Elle eſt conſiderable parce qu'elle contient de belles ruës, pluſieurs Moſquées, Colleges, Cloîtres, Auberges, Hôpitaux, & un grand Marché. Il y a auſſi une forte Citadelle. Vous me demanderez ce que c'eſt que ces Cloîtres & ces Colléges dans une Ville Mahometane; mais c'eſt ſur quoi je ne puis ſatisfaire votre curioſité.

Cet

Cet Etat-là auſſi bien que les précedens ſont des eſpèces de Republiques ſous la dependance du Turc: mais les Algériens ont ſecoué le joug, & le Grand Seigneur n'y a plus qu'une ombre de pouvoir, ſon Bacha n'étant Gouverneur que de nom. Je doute que le Peuple en ſoit plus libre, ni plus heureux. Car s'il eſt vrai que la Milice gouverne abſolument à Alger, les ſujets obéiſſent à une Maîtreſſe terriblement deſpotique. Le Conſeil d'Etat n'eſt, dit-on, compoſé que des Officiers des Janniſſaires, & leur Aga en eſt le préſident. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que le Bacha n'oſeroit entrer dans le Conſeil ſans y être appellé; ce qui, comme vous voyez, n'eſt pas fort honorable pour le puiſſant Empereur qui l'envoïe, & dont il repreſente la perſonne.

Les Algériens ont marqué quelquefois du courage: ils ont repouſſé avantageuſement les attaques de leurs voiſins. De notre tems il s'éleva une brouillerie entre eux & ceux de Tunis. Quoique les principaux de cette derniere Republique euſſent fait promettre à leur Deï qu'il n'en viendroit point à une rupture ouverte, ni aux voïes de fait, il ne s'en mit pas moins à la tête de ſon Armée, ſe fiant ſur ce que ſes forces étoient ſupérieures de beaucoup à celles de ſes ennemis. Mepriſant donc la parole qu'il avoit donnée, il attaqua les Algeriens dans leurs retranchemens; ceux-ci moins aguerris que les *Tuniſiens*, attendirent de pié ferme les *attaquans*, mirent le Deï en déroute, & s'emparerent de tout le Canon. La perte fut à peu près égale, & ne monta pas à plus de cinq à ſix cens hommes de chaque côté. Mais les Algériens firent huit cens Priſonniers & gagnerent tout le bagage. Cette defaite mit Tunis dans une ſi grande conſternation, qu'auſſitôt qu'on en reçut la nouvelle, les Commandans prirent la fuite; preuve manifeſte qu'ils étoient indignes du poſte qu'ils occupoient.

Mais ſi les Algeriens ont aquis de la gloire, ils ont eu auſſi de honteuſes & ſanglantes mortifications. Le Roi de France Louïs XIV. de grande & redoutable memoire, fit bombarder Alger en 1677. La Ville après pluſieurs rodomontades fut trop heureuſe de relâcher ſans rançon les Eſclaves Chrétiens; & d'envoïer à la Cour des Députez pour demander pardon, & pour ſe ſoûmettre. Quoiqu'un habile Géographe appelle cela *éprouver un funeſte eſſai de la colere de Louïs le Grand*, ne trouvez-vous pas que ces Corſaires en furent quittes à bon marché? Comment, ce puiſſant Monarque dont la vengeance n'étoit pas moins terrible que ſon adminiſtration étoit impitoïable, n'éxigea-t-il pas des Algériens que leur Deï vînt en perſonne lui rendre hommage, comme il voulut voir à ſes piés le Doge de Gênes? Peut-être leur épargna-t-il ce chagrin honteux en conſideration de leur Protecteur, qui, comme on ſait, n'étoit rien moins que du nombre de ſes ennemis?

Du Roïaume & de la Ville de Fez.

CE Roïaume, dont la figure eſt un quarré imparfait, ſeparé de celui d'Alger par la Riviére Mulvia vers l'Orient, & de Maroc par le Mont Atlas vers le Midi, eſt une partie de l'ancienne Mauritanie Tingitane. Il a été conquis, auſſi bien que celui de Maroc, par le Roi de Tafilet, qui prend aujourd'hui les titres d'Empereur de l'Afrique, de Roi de Fez, de Maroc, de Tafilet, de Sus, & de Guinée, & de Xerif de Mahomet.

Avant que d'en voir la deſcription, je ne croi pas qu'il ſoit mauvais de raporter ici comment ſe formerent toutes ces petites Couronnes dans la Barbarie. Du tems que les Sarrazins étendoient leur Puiſſance de toutes parts, il arriva dans cette belle & grande partie de l'Afrique, que les Gouverneurs des villes ou des Provinces ſe donnoient dans toutes leurs terres le titre de Roi: ils laiſſoient leurs Gouvernemens à leurs Heritiers, comme s'ils leur euſſent été dus par droit d'héritage & de ſucceſſion. Ce n'eſt pourtant pas qu'ils ne reconnuſſent toûjours quelcun pour leur Maître; mais ils en dependoient ſelon leur caprice, ou leur interêt; & pour en être ſoutenus dans l'occaſion, ils appuïoient toutes leurs querelles. Enfin, comme les forces diminuent à meſure qu'elles ſe partagent, toute cette Puiſſance des Sarrazins étant diviſée devint beaucoup moindre. Ces nouveaux Rois jaloux de leurs titres ne penſerent plus qu'à ſe les conſerver, ſans ſe mettre en peine du reſte. Telle eſt l'origine de ces Roïaumes que nous parcourons. Vous remarquerez, chemin faiſant, que l'ambition & la revolte ſont deux grands inſtrumens dont Dieu ſe ſert pour cauſer la revolution des Etats; entrons dans le Païs de Fez.

Ce Roïaume s'étend depuis celui d'Alger juſques à l'Ocean. Sa longueur eſt ſelon les uns de cent vingt lieuës, ſa largeur de quatre-vingt-dix; mais ſa longueur ne va pas même juſques à ce nombre-là.

Suivant le tableau qu'on nous donne du Païs, il n'y a pas, pour les commoditez de la vie, de Mortels plus heureux que ſes habitans. La deſcription ſuivante va faire voir ſi je m'avance trop. L'air y eſt bon, dit l'Auteur de la peinture, & aſſez temperé. Le Païs eſt le plus habité & le plus fertile de la Barbarie. Il produit en abondance toute ſorte de Grains, de Fruits, & d'Animaux, particuliérement des Amandes, des Figues, des Olives, des Raiſins d'une groſſeur extraordinaire, du Lin, du Coton, des Chameaux, des Bœufs, des Brebis, des Chevres, des Liévres; les meilleurs & les plus beaux Chevaux de toute la Barbarie &c. Dans cet eſpèce de *Paradis terreſtre* on ne prend pas la peine de labourer la terre, on ne fait que l'arroſer au mois de Mai. La pêche y eſt abondante en divers poiſſons de Mer & d'eau douce. Il y a quantité d'Oranges, de Citrons, de Poix, de Figues, de Dates, de Miel blanc, de Sucre & de Pigeons. Le terroir de Meichneſſe raporte d'excellens fruits; particuliérement des Coins, des Grenades, des Prunes, des Figues, des Raiſins, des Olives & du Lin. La Montagne de Zalagh eſt couverte de vignes du côté du Nord. Il eſt vrai que ce Païs-là ne produit ni pommes ni poires, ce qui ſufiroit à un Normand pour regarder le Roïaume de Fez comme une terre de malédiction. Il n'y a non plus ni Ceriſes, ni Noix; mais il y a long-tems qu'on l'a dit, nul terroir ne raporte de tout. On trouve dans les Forêts, principalement dans celles qui dependent de la Ville de Tefellekd, les plus terribles Lions qu'on puiſſe s'imaginer, mais en recompenſe dans les plaines d'Aſéis & d'Adhaſen, il y en a de ſi doux & de ſi timides qu'une femme armée d'un bâton leur fait peur & les met en fuite. Ne ſeroit-ce point quelque ancien Saint, qui, par miracle, auroit adouci ces animaux-là, eux & tous leurs deſcendans, & qui leur auroit ôté leur ferocité naturelle? Quoiqu'il en ſoit, les Bêtes que notre très-ingénieux Auteur a fait parler avec autant de raiſon & de fineſſe que d'agrément, ne voudroient pas reconnoître ces Lions de plaine pour

leurs Souverains, elles les regardent comme une eſpèce bâtarde & qui a degeneré en inſtinct de Lievres ou de Cerfs.

Le Roïaume de Fez ſe diviſe en ſept Provinces dont voici l'ordre & la ſituation: Fez, Aſgar, & Temeſne, les trois premiéres ſont ſur l'Ocean: Habat ſur le détroit: Erris & Garet ſur la Mediterranée, & Cus ou Chaux, qui contient preſque la moitié du Païs, eſt au milieu des terres. On ne fait mention que de deux fleuves, le Muloïa & l'Ommirabi. Le premier ſepare le Roïaume de celui d'Alger vers le Levant: l'autre le diviſe de celui de Maroc au Sud-Oueſt; & au Midi le haut Atlas le ſepare du Segelmeſde.

Quant aux Villes, il y en a auſſi deux dignes d'attention, Fez & Salé. Fez n'eſt pas du commun. On prétend même que c'eſt la perle de toute l'Afrique; & on ne craint point de hazarder trop en la nommant une des plus belles Villes de l'Univers. Cependant d'autres Géographes ſe contentent de la citer ſans en dire ni bien ni mal; & d'ailleurs ſi elle merite un éloge ſi magnifique, comment ſa reputation n'eſt-elle pas plus éclatante? Elle eſt placée au cœur du Roïaume ſur la petite Riviére d'Union, entre Suba & Bunaſar. Elle eſt conſtruite en forme d'un long quarré, le milieu eſt en plaine; & les extremitez en colline, avec pluſieurs fauxbourgs. On y compte douze Quartiers principaux, ſoixante & deux grandes Places toutes fort Marchandes, plus de deux cens belles ruës, c'eſt que les uns la conſiderent ſelon ſon état ancien, & les autres ſelon ſon état préſent. En effet, elle avoit, dit-on, autrefois un grand nombre de Fauxbourgs dont trente-deux des plus conſiderables avoient les uns cinq cens les autres mille, & les autres deux mille maiſons. La Ville étoit partagée en douze principaux quartiers. On y voïoit ſoixante & deux grandes Places Marchandes, plus de deux cens grandes ruës, outre les petites qui étoient en très-grand nombre: ſept cens Moſquées, quantité de Colleges, d'Hopitaux, d'Etuves: quatre-vingt ſix portes, cent cinquante lieux publics: deux cens cinquante Ponts les uns couverts de Bâtimens, & les autres decouverts, & quatre-vingt ſix Fontaines publiques, outre ſix cens particuliéres. Entre les Moſquées il y en avoit cinquante ſuperbement bâties, & ſoûtenuës de riches Colonnes de marbre. La plus grande a, dit-on, un demi-mille de circuit, trente & une Porte, & quarante-deux Portiques. On y voïoit une Bibliotheque enrichie de deux mille volumes Arabes manuſcrits, outre une grande quantité d'autres. La grande Place des Marchands étoit entourée de murailles, & fermée de douze portes, comme une Ville, & diviſée en quinze quartiers, dont chacun avoit ſes exercices & ſes métiers particuliers. Enfin cette Ville étoit d'une grandeur & d'une magnificence achevée; mais aujourd'hui elle n'a plus le même éclat, & l'on n'y voit plus de Fauxbourgs ni même de veſtiges qu'elle en ait jamais eu.

Elle eſt encore d'une très-grande enceinte, qui renferme dans ſes murs quantité de Jardins; mais elle n'a plus que ſept portes principales. Les ruës en ſont fort étroites, & ſe ferment à chacune de leurs extremitez pendant la nuit, afin qu'on ne puiſſe aller d'un quartier à l'autre. Les maiſons y ſont couvertes en terraſſes, & quoique leur apparence extérieure n'ait rien de beau, elles ne laiſſent pas d'être aſſez propres au dedans. Comme c'eſt dans cette Ville que ſe fait le Commerce du Païs, elle eſt extrêmement riche, & eſt défendue par deux bons châteaux, qui n'ont pourtant point d'artillerie: il y a ſeulement deux Canons de fer ſur deux Baſtions qui ſont aux deux côtez de la Ville. La Riviére, qui la ſepare en deux parties, fournit de l'eau dans toutes les maiſons, & dans les bains, & fait tourner un grand nombre de moulins. Il n'y a que quatre Moſquées principales, & environ cinq cens autres plus petites. La grande, appellée *Carouyn*, eſt la réſidence du Cady ou Pontife de la Loi. Les Colleges, qui ſont près de là, mais en bien plus petit nombre qu'autrefois, ſont deſtinez à aprendre la langue Arabeſque, dans laquelle l'Alcoran a été écrit, & à étudier la Doctrine de Mahomet contenuë dans ce Livre.

Ce Païs eſt habité de Mores & d'Arabes. La Poligamie y eſt permiſe comme dans tous les Païs Mahometans: on y peut épouſer juſques à quatre Femmes, & les repudier quand on veut, pourvu qu'on leur païe la dot qu'on leur a promiſe; & outre ces quatre Femmes légitimes on en peut avoir autant d'autres qu'on en peut nourrir. Ces Peuples croïent la reſurrection, mais ils enterrent leurs morts dans une terre vierge, de peur, diſent-ils, qu'ils n'aient de la peine à demêler leurs membres quand il s'agira de les ramaſſer. Etrange effet de la ſuperſtition, qui, ſous prétexte d'honorer l'ouvrage du Créateur, met des bornes à ſa Puiſſance, & prétend aporter des facilitez à ſes opérations! Au reſte la nouvelle Fez eſt differente de l'ancienne: celle-ci fut fondée par *Mouley Drice*, le premier Roi Arabe qui commanda dans le Païs. Sa memoire y eſt encore en bénédiction, parce qu'il força pluſieurs Juifs, dont il peupla cette Ville, à embraſſer la Doctrine de l'Alcoran. Ses Deſcendans y demeurent toûjours, & l'on prétend qu'aucun Chrêtien, ni Juif, n'oſe paſſer dans la ruë, où eſt aujourd'hui leur Palais. Fez la Neuve qui ſert de Citadelle à l'autre, au deſſus de laquelle elle eſt ſituée, fut bâtie par *Beny-Meriny*, lorſqu'il aſſiéga la Ville il y a environ cinq cens ans. Mouley-Archy y fit bâtir un Palais & un Serrail, & l'on y voit une grande & belle Moſquée.

Salé eſt une Ville ſituée ſur la droite d'une petite Riviére nommée *Burre gred*, & ſur l'Ocean Occidental ou Atlantique. Il y a une vieille & nouvelle Ville; & celle-ci l'emporte de beaucoup ſur l'ancienne. Les Saletins ſont fameux en Piraterie. Ils ſe gouvernent en forme de Republique, mais ſans liberté; car le Roi de Maroc a mis, il n'y a pas longtems, ces voleurs de profeſſion au nombre de ſes ſujets, ou plûtôt de ſes Eſclaves.

Du Roïaume & de la Ville de Maroc.

LE Roïaume de Maroc, qui eſt l'autre moitié de la Mauritanie Tingitane, eſt borné au Nord-Oueſt par l'Ocean; au Sud-eſt par le Biledulgerid ou ancienne Numidie; & au Nord-eſt par le Roïaume de Fez. On varie encore ſur ſon étenduë; je veux raporter les propres termes des deux Antagoniſtes qui ne s'accordent jamais ſur cet article-là. Sa plus grande longueur, dit l'un, eſt d'environ cent vingt lieuës depuis le Cap Bon juſques aux Montagnes qui le ſeparent du Segelmeſſe; & ſa plus grande largeur en contient environ cent dix le long des côtes de l'Ocean depuis le même Cap juſques à l'embouchure de l'Ommirabi. Son étenduë, dit l'autre, du Sud-Oueſt au Nord-Eſt ſe trouve d'environ cent lieuës depuis le Cap Bon juſques aux frontiéres de Se-

Segelmeſſe & de Fez, & du Nord-Oueſt au Sud-Eſt de cinquante-ſix lieuës depuis Mazagori juſques à Dara. Ainſi tant ſur la longeur que ſur la largeur ces Meſſieurs ne diffèrent que de quarante-quatre lieuës, ce n'eſt pas la peine. Je voudrois avoir de quoi reconcilier ces deux Adverſaires; mais n'aiant, pour cela, ni la connoiſſance, ni les ſecours néceſſaires, je m'en raporte à ce qui en eſt.

Les Maroquois n'ont pas ſujet d'être mécontens de l'endroit de notre groſſe Boule où la Mere Nature les a placez. L'air de ce Païs-là eſt ſain, & le terroir de bon raport. Sa fertilité, qui eſt très-grande, conſiſte en blé, en orge, & en fruits. Il produit auſſi de quoi faire du ſucre & de l'huile. La Plante du Patriarche Noé n'y manque pas, & il vient en certains endroits des raiſins d'un ſuc delicieux & d'une groſſeur extraordinaire. Ce Roïaume abonde en palmiers, en bêtes domeſtiques & ſauvages, en pluſieurs ſortes de volailles & de gibier. Ces metaux ſi courus & ſi avidement recherchez par l'avarice infatigable, y ſont encore cachez dans les entrailles de la terre; car il y a là des mines d'or & d'argent.

Les Habitans de Maroc participent perſonnellement à la bonté de leur climat: en général ce ſont des gens bienfaits, & d'une vigueur à toute épreuve. L'ame chez eux repond au corps, aiant beaucoup de pénétration & de vivacité. Auſſi leur attribuë-t-on un heureux naturel pour les Sciences & on dit que pluſieurs les aiment & s'y appliquent. Leurs occupations populaires ſont le Negoce, l'Agriculture, & la Guerre. Je ne ſai s'ils entendent bien la derniére; mais à en juger par le long ſiége de Ceuta, on peut dire qu'ils ne ſe rebutent point & que leur patience militaire eſt inépuiſable.

Les marchandiſes que les Européens tirent de ce Païs-là par le Trafic ſont le cuir de Turquie, le paſtel, le ſucre, l'huile, la cire, & ce qui vaut mieux ſeul que tout le reſte enſemble, cette fauſſe Divinité incomparablement mieux ſervie que le vrai Dieu, je veux dire l'or.

Le Roïaume de Maroc eſt fort bien arroſé. Ses principaux fleuves ou Riviéres, car n'en deplaiſe à un habile Ecrivain qui veut y trouver de la différence, je croi que ces deux termes ſont ſinonimes, les riviéres donc ſont l'*Ommirabi*, le Tenſif, le Sus, le Guadelhabi, l'Aſſinual, le Niftis, l'Eciffemes, le Teceubin, ou les Jumelles, le Hued, la Habi, ou la Riviére des Negres.

Cet état-là ſe partage en ſept grandes Provinces, qui ſont Maroc, Haſcora, Tedles, Ducalla, Hea, Sus, & Cuzula. Les deux premiéres occupent le milieu du Roïaume, & le Tenſif les ſepare, laiſſant le Maroc au Sud-Oueſt, le Haſcora au Nord-Eſt. Le Tedles eſt à l'Orient. En ſuivant les Côtes du Nord au Sud-Oueſt, on trouve de ſuite les Provinces du Baccala, de Hea & Sus. Quelques-uns mettent la derniére dans le Biledulgerid, avec celle de Guzala, qui eſt au Midi de Maroc.

Ce Roïaume eſt un de ces Gouvernemens, où le Maître, quand l'envie lui en prend, fait lui-même l'honorable Office de Boureau. Je me ſouviens d'avoir lu qu'un Roi de Maroc, lorſqu'il vouloit ſe donner le plaiſir de faire voler des têtes, avoit coûtume de s'habiller de jaune; ſi bien que quand on le voïoit le matin vêtu de cette couleur-là, toute la Cour étoit dans l'épouvante, & dans la conſternation. De tels Princes connoiſſent-ils l'humanité? & ces vils, ces mepriſables Eſclaves qui leur obéïſſent ſentent-ils la moindre impreſſion du Droit Naturel?

Le Roi de Maroc ſe donne, avec plus d'orgueil que de raiſon, le ſuperbe titre d'Empereur d'Afrique, dont il ne poſſede pourtant qu'une très-petite partie. Mais plût à Dieu que ces Divinitez mortelles ne fiſſent point d'autre mal à notre malheureuſe eſpéce, que de repaître leur vanité en uſurpant des titres faux & chimériques. Le Maroquin ſe qualifie auſſi Roi de Maroc, de Fez, de Sus, de Tafilet: Seigneur de Cago, de Dura, & de Guinée, Grand Xerif du Saint Prophéte Mahomet, &c.

Pour faire plaiſir aux amateurs de l'Hiſtoire, je croi pouvoir en inſerer ici un petit morceau, qui fait à mon ſujet. Walid étoit Fils d'Abdemelik; & ceux qui croïent qu'il étoit Fils d'Abderrahman, ou Abderrhamon de la maiſon des Marwaniens, ou d'Abubeker, diſent qu'il ſe ſauva en Mauritanie, qui eſt la Barbarie d'aujourd'hui, pour éviter la perſecution d'Abdulmelik & de Shiaſſah. Ils ajoûtent qu'il s'attira une grande venération de ceux de ſa Secte; que les Sarrazins de Mauritanie, ou Barbarie, eurent beaucoup plus de reſpect pour lui que pour leur Calife: qu'Abderrhamon fut le fondateur de la Ville de Maroc, & que Walid qui étoit ſon Fils, étendit ſes conquêtes en Afrique juſques à l'Ocean. Ils diſent encore qu'il fut le premier qui fut appellé Amirol Mumenin, ou Almanſor, quoique nous aprenions d'Abulfara, que Mar ait été honoré de tous ces titres. Ce qui eſt certain, c'eſt que Walid qui les eut auſſi, étoit digne au moins de celui de Victorieux & de Conquerant. Car ſelon un Hiſtorien Arabe, il conquit les Indes, la Perſe & le Corazan.

On voit par ce récit que la Monarchie & la Ville de Maroc doivent leur naiſſance à un Prince perſecuté, & que le Fils de ce même Prince étendit cette puiſſance beaucoup au delà de ce qu'elle eſt à préſent. Rentrons dans la Capitale.

Maroc eſt une grande & belle Ville, mais qui a perdu beaucoup de ſa ſplendeur, depuis qu'elle a été en partie détruite par les Arabes. Elle étoit autrefois Ville Epiſcopale, & l'on croit que c'eſt le *Bocanum Hemerum* des Anciens. Elle eſt ſituée dans une belle plaine à cinq ou ſix lieuës du Mont Atlas, & fermée de bonnes murailles, bâties avec une eſpèce de ciment qui devient dur comme des cailloux. Auſſi remarque-t-on que quoique cette Ville ait été pluſieurs fois ſaccagée, ſes murs n'ont pas une ſeule bréche. Elle a vingt-quatre portes, & peut contenir cent mille habitans. Cependant elle n'eſt point habitée à proportion de ſa grandeur; & on prétend que le tiers de la Ville eſt depeuplé. Le defaut d'habitans n'eſt pas un grand malheur pour le Genre Humain: helas! il n'y a que trop d'hommes ſur la terre: mais c'eſt une defectuoſité conſidérable dans la Capitale d'un Roïaume. Celle-ci ſouffre un mal encore plus eſſentiel; c'eſt qu'elle ne ſauroit profiter de la fertilité naturelle de ſes dehors. Les Arabes, les plus dangereux voiſins qu'il y ait au Monde, font ſouvent des courſes dans le Païs; ils y volent, ils y pillent; ils y ravagent; ce qui fait que le terroir de Maroc demeure inculte, du moins pour les grains; car il ne laiſſe pas de produire du Raiſin, des Dates, & quelques autres Fruits. Il eſt aſſez ſurprenant qu'un Monarque auſſi puiſſant que le prétendu Empereur d'Afrique, ne ſoit plus aſſez fort pour s'oppoſer aux irruptions, aux brigandages de ces Voleurs: ſans parler de ce qu'il doit à la ſureté de ſes ſujets, ce qui eſt un des principaux engagemens d'un Prince: comment s'y laiſſe-t-il inſulter en quelque maniére juſques ſur ſon trône? Le Pa-

lais de ce Roi eſt ſi vaſte qu'on le prendroit, dit-on, pour une Ville. Ne lui ſeroit-il pas plus glorieux d'être logé moins au large, & de procurer à ſes ſujets le bien utile & néceſſaire, de faire valoir en toute aſſurance la bonté de leur terrain?

Cette Ville eſt defenduë du côté du Midi par une grande fortereſſe, qui renferme plus de quatre mille maiſons. Là auprès on voit une ſuperbe Moſquée, bâtie par Abdulmumen, ſecond Roi de Maroc, & embellie de Jaſpe & d'Albâtre par Jacob Almanſor, ſon petit-fils. On dit qu'il fit emporter d'Eſpagne ces ornemens parmi leſquels étoient les portes de la grande Egliſe de Séville, d'un travail ſingulier, dont il a auſſi orné cette Moſquée, & qu'on reconnoît à quelques inſcriptions latines qui s'y liſent encore. Il en enleva auſſi deux groſſes cloches qu'il fit pendre renverſées dans le même lieu, parce que les Maures ne s'en ſervent pas, non plus que les Mahometans dont ils ſuivent la Religion. Près de cette Moſquée eſt un ancien College, bâti par le même Abdulmumen; on y faiſoit autrefois des leçons d'Aſtrologie, de Negromancie, & autres Sciences naturelles, & il y avoit grand nombre de Maîtres & d'Ecoliers; mais ces Ecoles ont été tranferées dans un autre plus beau, bâti au bas de la Ville en 1560. & fondé par le Cherif *Muley Abdala*. La cour de ce vieux College eſt pavée de grands carreaux d'Albâtre, avec un baſſin au milieu, fait d'une ſeule pierre; & cette cour conduit dans une ſale fort grande, ornée par tout d'un ouvrage à la Moſaïque fort bien travaillé.

La plus belle place de cette Ville eſt celle où ſe font les réjouïſſances publiques aux fêtes ſolemnelles. Elle fait face au Palais du Roi, & à pluſieurs hotels magnifiques, bâtis les uns à l'antique, & les autres à la moderne. Dans ce Palais il y a une Moſquée avec ſa tour, au haut de laquelle, on voit briller trois groſſes pommes de cuivre doré, placées l'une ſur l'autre, qui font un très-bel effet. Elles me font ſouvenir de trois autres de fin or, qui ſont, à ce qu'on dit, ſur la tour bâtie par Jacob Almanſor. Je ne raporterai point ce qu'on raconte de ces riches boules, qu'on prétend qui étoient enchantées; il ſufit de dire que le Peuple en étoit tellement perſuadé, qu'il regardoit comme une temérité digne de mort la hardieſſe de ceux qui oſoient y toucher. Tellement que le Cherif *Muley* en aiant fait enlever une par avarice, & aiant perdu depuis la couronne avec la vie, paſſa pour un impie qui s'étoit attiré ſon malheur par cette action. La plus célèbre Moſquée de Maroc eſt celle qu'*Aliben Joſef* fit bâtir: la ſtructure en eſt admirable, & la Tour eſt eſtimée la plus haute de toute l'Afrique. Les murailles ont douze piés d'épaiſſeur, & l'on y voit un eſcalier dont les degrez ſont ſi plats, & la rampe ſi douce que quatre hommes à cheval peuvent aiſément monter juſques au haut. Au faîte de cette Tour, il y a trois pommes d'argent l'une ſur l'autre, dont on dit que la plus groſſe contient douze meſures de blé, & les autres à proportion. On prétend qu'elles ont été faites d'une partie du butin qu'Ali-ben-Joſef gagna autrefois ſur les Chrêtiens d'Eſpagne, & que c'eſt en mémoire de la victoire ſignalée qu'il remporta ſur eux en cette occaſion, qu'il les fit élever en cet endroit.

Il y a encore une autre célèbre Moſquée dans la Ville, qu'on nomme la Moſquée de Quivir. C'eſt au haut de cet édifice qu'on plante le premier Etendart à l'élection d'un nouveau Roi, & les autres marques de rejouïſſances publiques. Près de là eſt un beau College, bien renté, où l'on entretient pluſieurs Profeſſeurs & un très-grand nombre d'Ecoliers. Ils occupent quatre cens chambres pavées de marqueterie, les Claſſes ſont de grandes ſales fort belles; & pour la promenade ils ont des galeries couvertes tout autour du bâtiment. L'Edifice le plus remarquable de cette grande Ville eſt celui qui ſert de reſervoir aux eaux qui y ſont conduites par quatre cens Canaux ou Aqueducs qui viennent tous du Midi. Quelques recherches qu'on ait faites pour ſavoir d'où ces eaux tirent leur ſource, on n'a pu la découvrir juſques ici. Ce qu'il y a de certain c'eſt qu'à différentes diſtances de la Ville, on a creuſé des puits, ou autres grands reſervoirs d'où cette eau eſt conduite dans l'Edifice dont je parle, afin qu'en cas de ſiége on ne puiſſe pas en détourner le cours.

Pour ce qui eſt de l'habillement des Habitans de Maroc, c'eſt une eſpèce de ſoutane de drap, de couleur, avec une veſte de fin camelot par deſſus, & un bonnet d'écarlate accompagné d'un petit Turban. Les Femmes ſont civiles & galantes, & moins reſſerrées que dans les autres Païs Mahometans. Auſſi donnent-elles aſſez de jalouſie à leurs maris par leurs maniéres libres & enjouées. Elles vont parées de braſſelets d'or & d'argent, avec pluſieurs perles & pierreries à la tête, aux oreilles & au cou. A l'égard des Dames elles ſont plus retirées. Elles ne ſortent de leurs maiſons que pour aller en viſites, ou à la Moſquée, en quoi elles ont plus de privileges que les Femmes Turques. Mais ſi on leur accorde le plaiſir de voir, on leur ôte celui d'être vuës, leur viſage étant toûjours couvert d'un voile qui les empêche de faire des jaloux.

Je n'entrerai pas plus avant dans le Roïaume de Maroc, qui renferme pourtant pluſieurs villes qui meriteroient des deſcriptions particuliéres. Parlons maintenant du Biledulgerid & du Zaara.

DU BILEDULGERID.

A l'égard du *Biledulgerid* c'eſt un mot Arabe qui ſignifie proprement *Porte-Dates*, ou *fecond en Dates*, & on a donné ce nom à l'ancienne Numidie parce qu'elle abonde en Palmiers. Le Biledulgerid, y compris le deſert de Barca, eſt une grande étenduë de Païs. On lui donne de l'Eſt à l'Oueſt mille lieuës en longueur, & du Sud au Nord une largeur depuis trente juſques à cent, ou cent ſoixante lieuës, plus ou moins, ſelon la diverſité des endroits. La chaleur extraordinaire du climat n'empêche point qu'on n'y reſpire un bon air, & il eſt ſi ſain qu'il n'eſt pas rare de trouver-là des vieillards qui paſſent cent ans: la terre n'eſt pas également bonne par tout: il y a des lieux où le ſable domine ſi fort que la culture y ſeroit inutile: auſſi ces endroits-là ne ſont-ils que des ſolitudes, tant ils ſont mal peuplez. En d'autres, le terroir raporte de l'orge & de l'anis pour une aſſez bonne recolte, mais peu de blé. Enfin toute l'abondance du Païs conſiſte en fruits de Palmier, ou Dates dont les Arabes troquent pour du froment.

Il y a auſſi des Autruches, des Chameaux, des Chèvres & des Chevaux. Cette Contrée a d'autres deſagrémens: il y vient quantité de Reptiles venimeux, comme Serpens & Scorpions, qui font beaucoup de degât. Il y règne un vent d'Orient; mais ſi fort que les Voïageurs en ſont couverts & aveuglez de pouſſiere; & les Naturels même en ont la

vuë

vuë affoiblie. J'ai lu d'une certaine Ile, dont je ne puis me rappeller le nom, que par la même cauſe, les Habitans ſont obligez de s'accoutumer, dès l'enfance, à n'ouvrir les yeux qu'à demi, ce qui les jette dans de fâcheux inconveniens.

Les Riviéres qui meritent d'être nommées ſont celle qu'on nomme par excellence *le Grand Fleuve:* le Darha qui ſort du Mont Atlas, coule dans le voiſinage du Halcore, & donne ſon nom à une Province & à un Deſert qu'il arroſe; après quoi il ſe jette dans un grand lac: le Zis qui a la même ſource que le précédent; il traverſe le Segelmeſſe, & ſe perd dans un lac environné de ſable: le Ghir qui décendant auſſi du Mont Atlas coule au Midi, au travers des Bois dans le Tegorarin & le Roïaume de Sagra dans le Zaara où il ſe precipite dans un lac: Rio Blanco: Bezedor: la Riviere ſeche, ou le Bich: le Himiffin: le Barcala: le Togda: la Riviére chaude: le Techort; & le Teuſart.

On partage cette grande partie de l'Afrique, les uns en quatorze Provinces; & les autres en huit principales, en y comprenant le Deſert de Barca, qui tire le plus à l'Eſt. Je m'en tiens à la derniére diviſion, & ſur ce pié-là, ces Provinces ſont, allant de l'Eſt à l'Oueſt, le Biledulgerid propre qui donne ſon nom à tout le Païs; le Techort; le Zeb; le Tegorarin; le Segelmeſſe; le Darha; & le Teſſet auquel on joint la partie de la Province de Sus qui eſt au Sud-Oueſt.

Il faut diſtinguer les Habitans entre les Naturels & les Arabes: un Auteur les confond; & parlant en général des *Biledulgeridiens*, il en fait de haïſſables mortels. Ils ſont, dit-il, vicieux, méchans, brutaux, traîtres, voleurs, & mal propres. Voilà des Hommes paîtris d'une mauvaiſe pâte; & on ne peut guére peindre une Société Humaine ſous de plus vilaines couleurs. Cependant, comme on doit rendre juſtice à tout le monde, & juger toûjours favorablement tant qu'on peut, il eſt bon d'avertir qu'un autre Ecrivain parle avec quelque difference: il convient que les Originaires ſont brutaux, laſcifs & grans voleurs: mais il ajoute que les Arabes ſont plus humains, quoique fort attachez à leurs intérêts. C'eſt du moins les faire reſſembler à bien d'autres Nations. Combien y en a-t-il, ſans excepter notre Europe, chez qui l'amour de l'intérêt étouffe, éteint l'impreſſion naturelle de l'Humanité? Il eſt vrai que le même Géographe, qui parle plus avantageuſement des Arabes Numides, dit qu'ils n'en cédent point en violence aux Naturels, conſeillant même d'éviter ſoigneuſement la rencontre des uns & des autres, ce qui eſt contredire indirectement la prétenduë humanité des Arabes du Biledulgerid.

Quoiqu'il en ſoit du naturel de ces Peuples, toujours ſont-ils louables par l'endroit de la ſobrieté: loin de donner dans tous ces rafinemens de palais & de bonne chére auxquels d'autres Nations, & ſur tout les Européens ſont ſi ſujets; loin de prendre plaiſir à ces liqueurs, ſoit naturelles, ſoit artificielles qui échauffent le cerveau, & trop ſouvent juſqu'à le deranger, ils vivent dans une frugalité dont les mets ne ſont rien moins que delicieux: leur nourriture ordinaire eſt le Chameau, ou l'Autruche; leur breuvage, le lait du premier, ou le bouillon de tous les deux. Auſſi le trop d'enbonpoint ne les incommode-t-il pas; ils ſont, principalement les Arabes, maigres & ſecs. Ils ſont baſanez, ou du moins d'un teint plus noir que brun; & il y a dans leur air quelque choſe qui fait peur. Les *Biledulgeridiens* ſe plaiſent beaucoup à faire voler l'oiſeau; & leur meilleure capture dans ce genre de chaſſe, c'eſt l'Autruche. Les Arabes ſe ſont mis par force & par violence en poſſeſſion des Cantons de meilleur raport; & les pauvres Bereberes ou Païſans qui cultivoient ces quartiers-là, contraints de ceder la Place, ſe retirerent chez les Negres leurs voiſins.

Le Gouvernement de la Numidie Moderne eſt bien éloigné d'être uniforme. Comme cette grande Region contient pluſieurs Peuples, les formes d'Adminiſtration publique ſont auſſi fort differentes. Il y a des eſpèces de petits Monarques, ſoi qualifiant Rois; & qui, dans le fond, ne ſont que des Maîtres, & peut-être des *Tiranneaux*, la plûpart Tributaires & dépendans de Maroc & des autres Roïaumes de la Barbarie. On y voit auſſi de petites Republiques; & de l'humeur dont ces Barbares ſont nez, Dieu ſait comment-ils manient le pouvoir Democratique. Quelques Peuples n'ont point d'autre Souveraine que la Nature, vivant ſans Loix, ſans police; & il ne faut pas demander ſi la Raiſon du plus Fort excite ſouvent chez eux des ſeditions: tels ſont les Arabes qui vivent dans les Deſerts, d'où ils ſortent pour exiger contribution des Villes voiſines, ce qui leur fait un aſſez bon revenu, qui les dedommage de la ſterilité de leur demeure. Enfin il y en a qui errent dans les champs avec leurs Troupeaux, ſans reconnoître aucun Maître; & comme ces Independans jouïſſent pleinement du Droit naturel, je ne ſai ſi ce ne ſont pas les mieux partagez.

Le Mahometiſme eſt le culte commun en ce Païs-là; preſque tous les Seigneurs & les Sujets en ſont infectez. On y trouve pourtant un debris conſiderable du naufrage de la Religion Juive; & il y a peu de grandes Villes qui ne ſoit ornée d'une, ou de pluſieurs Sinagogues. C'eſt ce Peuple, autrefois l'élu, le bien aimé, l'unique; reprouvé, diſperſé depuis; & toûjours attaché à la graiſſe de la Terre, c'eſt lui qui fait tout le negoce du Biledulgerid, ce qui n'empêche pas que chaque Canton n'ait ſes uſages particuliers.

DU ZAARA.

CE mot là ſignifie Deſert; & les Arabes ont ainſi nommé le Païs dont il s'agit, à cauſe de ſa ſterilité & de ſon peu d'Habitans. Il tenoit anciennement à la Libie, à la Getulie, & aux Garamantes, faiſant partie de tout cela. Ses bornes ſont, au Nord le Biledulgerid, à l'Eſt la Nubie, au Midi la Nigritie, & l'Ocean au Couchant. On lui donne neuf cens ou neuf cens cinquante lieuës de longueur, en le prenant de l'Orient à l'Occident; & du Nord au Sud il eſt large d'environ ſoixante, quatre-vingt, cent, cent cinquante lieuës; quelques-uns même vont juſqu'à deux cens cinquante.

Le Zaara eſt un Climat auſſi ſec qu'il eſt chaud; l'eau y eſt ſi rare que les Voïageurs ſont obligez d'en faire proviſion comme pour s'embarquer, & ils la chargent ſur des chameaux. Cependant, nonobſtant l'ardeur brulante du Soleil, l'air du Deſert ne laiſſe pas d'être parfaitement bon; & les Habitans jouiſſent d'une grande ſanté. Cette diſète d'eau eſt ſi générale qu'on fait des cent lieuës ſans en trouver une goute; & quoi qu'on creuſe des puits ſur les grans chemins, on réüſſit ſi rarement, qu'on y ſouffre une ſoif inſupportable.

Le Païs eſt inculte ; le terroir ne produit preſque que des ronces, que des épines, que des buiſſons, principalement ſur les Montagnes, qui d'ailleurs ſont ſi hautes & ſi droites qu'il eſt fort difficile, pour ne pas dire impoſſible d'en atteindre la cime & le ſommet. Il y a pourtant certains endroits habitez ; & dont le fond raporte de l'Orge, & des Palmiers aſſez chargez de fruit. La plus grande richeſſe du Zaara conſiſte en Chameaux. Ces Bêtes, des Autruches, & certains moutons, nommez Adimmains fourniſſent à la nourriture du peu d'Originaires, ou d'Etrangers qu'il y a.

Comme ſi la Nature n'avoit pas aſſez mal partagé les Hommes qu'elle a logé là, ils ſont, pour une augmentation de malheur, extraordinairement tourmentez de Serpens & de Sauterelles : celles-ci couvrent la terre comme des nuées, & cauſent un dommage inexprimable.

Dans le Deſert qu'on apelle Zenega, on n'y trouve ni Montagne, ni Bois, ni Riviére, ni Maiſon. Ainſi comme il n'y a rien par où on puiſſe reconnoître le Païs, les Voïageurs ſe conduiſent par le vent, par les étoiles, & par le vol des Oiſeaux.

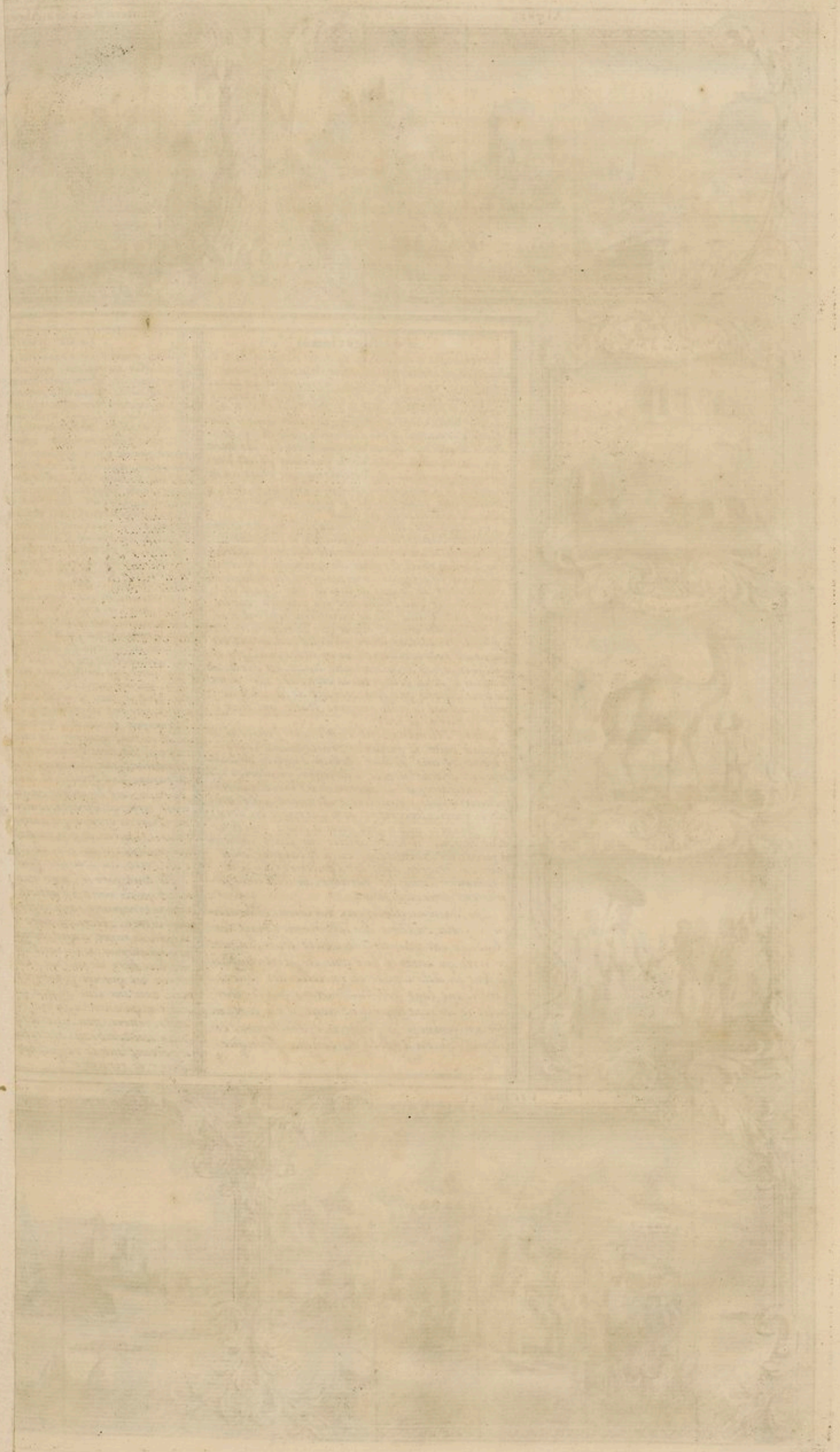
Le Zaara, tout aride qu'il eſt, a néanmoins ſes Riviéres : on en compte trois principales : celle de Nubie, qui, après avoir traverſe les Deſerts de Lempta & de Borno, comme ſi elle avoit honte de ſa courſe, ſe cache, dit-on, dans un ſoûterrain de ſept ou huit lieuës : celle de Ghir qui coule à travers le Zuenziga ; & celle des Chevaux, qui prend ſa ſource, & continue tout ſon cours dans le Zanhaga, autre Deſert, où après s'être ſeparée en deux branches, elle va ſe perdre dans l'Ocean. Le Deſert de Borno à un Lac qui s'apelle de même ; & je voi que quelques Géographes en font une quatrième Riviére.

Une choſe embaraſſe touchant ce Païs-là : y-a-t-il des Villes ? Oui, ſelon les uns : ces Provinces ou Deſerts, diſent-ils, ont chacun leur Capitale dont ils portent le nom. *Item :* les Peuples, continuent-ils, y ſont brûtaux, ſauvages, & grans voleurs. Une partie habite les Villes ; & ceux-là ſont un peu plus humains. Cela s'appelle affirmer qu'il y a des Villes. Or donnez vous la peine d'écouter les autres.

Les Habitans du Zaara ſont ou des Paſtres la plûpart Arabes, qui errent continuellement dans les Campagnes, & qui ne font que piller, tuer ou chaſſer ; ou des Bereberes qui ont des demeures fixes : ceux-ci ſont plus humains, plus doux, & fidèles dans le Commerce, & aſſez civils aux Etrangers. Notez que ces Bereberes ſont des Païſans & des Montagnards, où ſont donc les Villes ? Aparemment on honore de ce beau nom quelques Habitations de Villageois, ou des retraites de Scelerats.

Communément les Zaaraïtes ſont maigres, & ne vont pas juſqu'à la vieilleſſe : ils reſpirent pourtant un air ſi ſalubre, que les infirmes & valetudinaires de Barbarie ſe font mener en ce Païs-là pour recouvrer leur ſanté. Les Bergers ou Paſtres Arabes vont comme le bon Dieu les a fait, & n'ont point d'autre habit que leur peau. Les Naturels ſont vêtus d'un morceau de gros drap, qu'ils ſe jettent negligemment ſur le corps en forme de couverture : les aiſez portent une Robe bleuë de coton à manches larges. Ils profeſſent un Mahometiſme groſſierement altéré : mais quantité font profeſſion de ne rien profeſſer, vivant librement & tranquilement ſans s'embaraſſer ni de Religion, ni d'aucune autre Loi que celle de la Nature. Le Philoſophe Montagne dit qu'un certain Peuple qui étoit dans le même cas, vivoit juſqu'à la vieilleſſe la plus decrépite : mais je croi qu'il a tort d'attribuer cette grande *Decrepitude*, plûtôt à l'indépendance du Culte & des Loix, qu'à la bonté du Climat.

Les Géographes qui ne font point mention de Villes dans le Zaara, le diviſent en huit parties principales, qui ſont de l'Eſt à l'Oueſt, les Roïaumes & Deſerts de Caoga, de Berdoa, de Borno ; les Roïaumes de Lempta, de Sagra, & de Zuenziga : les Deſerts de Goaden & de Chir : les Roïaumes de Tegaza & de Zanagra. S'il eſt vrai que ces petits Princes n'aient ſous leur Domination que des Paſtres & des Païſans, ne ſont ce pas-là de belles Monarchies ? Et n'eſt-ce pas profaner les titres ſacrez de Roïaume & de Couronne, que de les attribuer à ces aſſemblages de miſerables mortels ?



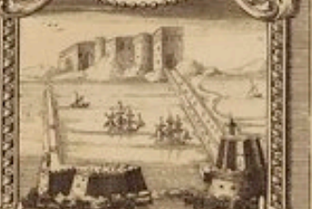
VUE DE TUNIS D'ALGER & DE GIGERI AVEC QUELQUES PARTICULARITEZ CURIEUSES TOUCHANT LES MŒURS
DE LEURS HABITANS & DE QUELQUES AUTRES PEUPLES DE BARBARIE

Alger.

Maniere dont les Algeriens enterrent leurs Morts.

Porte d'Alger, & la maniere dont on y execute les Criminels.

Autre porte d'Alger.



Funerailles des Juifs.

Chameau, dont on se sert en Barbarie.

Habitans du Cap Verd.

Juifs.

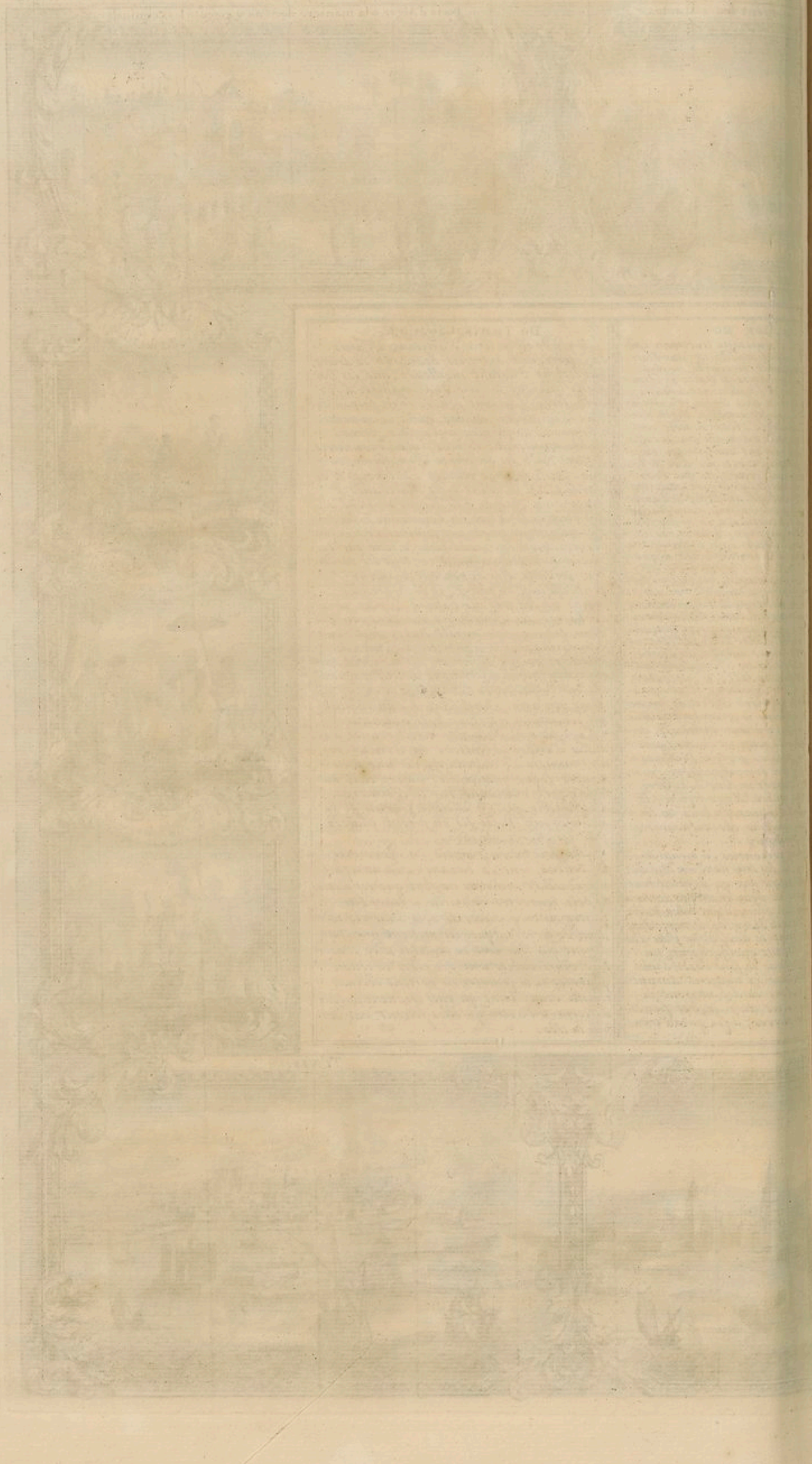
Funerailles des Juifs.

Des Algeriens.

Avrés ce qui a été dit de la Ville d'Alger dans la Dissertation precedente, il seroit inutile d'y rien ajouter de vrai. Il suffit d'en presenter icy la seule Idée qu'en a tracée sur les lieux par un curieux, ce qui suit. On y trouve de toutes sortes de Nations, des Renegats, des Marchands, des Negres Domestiques & Esclaves, des Juifs, des Negres de couleur Etrangere qui nomment des Montagnes de Cuivre & de Laiton, & qui sont Sujets des Turcs; on y voit aussi des Armeniens; mais on ne trouve à la Campagne que des Negres & des Arabes qui s'occupent le long des Rivieres pour la commodité de l'eau.

A l'egard des Algeriens naturels, ils sont le plus souvent basanés, & sont reconnus & bienfaits. Les Negres & les Juifs ou vous laissent ecrire sur carbo; mais les gens du commun se font raser en quelques endroits, excepté les moustaches & un touret au dessus de la tête, par le quel ils s'imaginent que Mahomet les prendra pour les porter au Paradis. Ils se baignent tous les matins avant que de rien faire avant la Priere, tous leurs meubles consistent en quelques pots & pots, en de grandes cuilieres & quelques petits de bois, en une Natte sur Tapis, un matelas & deux couvertures étendues sur deux ou trois Batons qui leur servent de lit. La plûpart couchent la nuit sur une Natte, qui leur sert de Manteau le jour.

Leurs Alimens sont cuits. Des Poissons, de la chair cuite, & quelques fruits. Les Negres vivent les uns de leur travail d'autres de leur trafic, de leur negoce & de leurs rapines; les Juifs sont des Banquiers & Orfevres, les

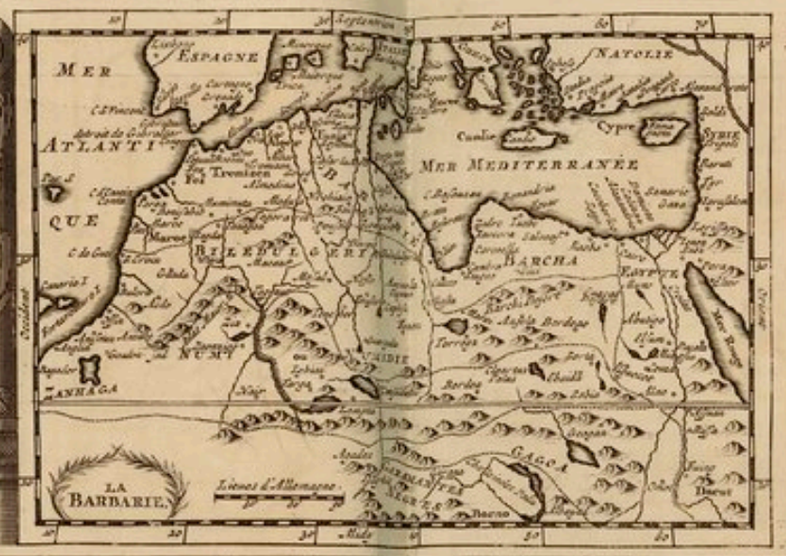


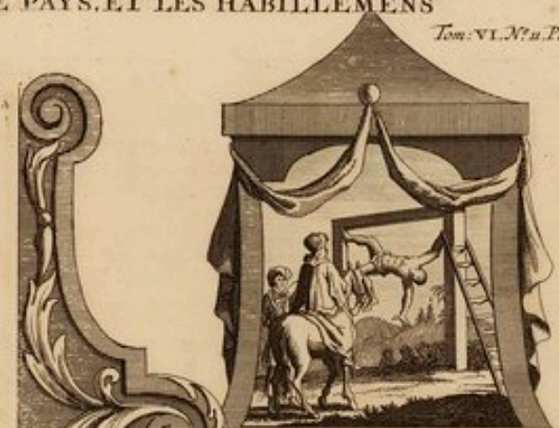
SINGULARITEZ CURIEUSES DES ROYAUMES DE MAROC ET DE FEZ DANS LA BARBARIE.

AVEC LA DESCRIPTION DE QUELQUES USAGES ET COUTUMES DES HABITANS DE CE PAYS, ET LES HABILLEMENS TANT DES HOMMES QUE DES FEMMES.

Tom: VI. N.o II. Pag: 41.

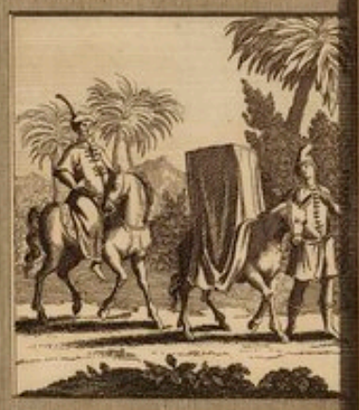
ARMOISE BLANCHE QUI CROÎT EN BARBARIE.





SUPLICE DONT ON PUNIT LES CRIMINELS EN BARBARIE.

HABITS DES FEZIENS.



ALGERIENS.

DU ROYAUME DE FEZ ET DE SES USAGES.

Le Royaume de Fez dépend présentement d'un seul chef seculier, au lieu qu'autrefois il n'y avoit que les Chérifs des Patriarches et les Prelats Mahometans qui puissent parvenir à la souveraine puissance. Les Rois de Fez n'ont aucun Prince Mahometan ne portent le Sceptre ni la Couronne. Leur trône est couvert de drap d'Or et leur Siege est un Oreiller parsemé de perles et de pierres précieuses. Quand le Roi se sent mourir, il appelle les Grands de sa Cour, et les fait jurer d'élire pour son Successeur Son Fils, Son Frere, ou quelqu'autre pour qui il a de l'inclination. Mais c'est un serment dont ils s'acquitent assez mal, car souvent ils en élisent un autre.

L'Habit des hommes est une Casaque à manches courtes qu'ils portent par dessus leurs chemises, et par dessus une espece de Brandebourg formé par devant, leur Turban resemble à un bonnet de nuit, qu'ils enveloppent d'un bandeau qui fait deux tours par dessous le menton. Ils ne portent ni bas ni caleçons en hiver, et lorsqu'ils montent à cheval, ils prennent des bottes. Les Femmes ne portent en Eté qu'une chemise, et en Hiver elles ont un habit à manches larges formé par devant. Quand elles sortent, elles prennent des Caleçons, un masque devant les yeux et un voile qui leur couvre tout le corps. Les femmes riches ont des pendans d'oreilles avec des pierres précieuses, des bracelets et des chaines d'or et d'argent aux jambes. Les Arabes d'autour de Fez portent une piece de barraquan qui fait deux ou trois tours au tour du Corps, avec un bonnet rouge. D'autres vont tout nuds si ce n'est qu'ils ont une ceinture qui leur descend jusqu'aux Genoux.

Cette petite Carte renferme un grande etenduë de pais le long de la Mer Mediterranée. La Barbarie est apres l'Egipte la meilleure contrée et la plus peuplée de toute l'Afrique a cause de son grand commerce et de la fertilité de son terroir. Le Grand Seigneur y domine dans la plus grande partie le Roi de Fez et de Maroc possede ce qui est vers l'Occident. Les Espagnols, les Portugais et les Anglois y ont quelques places sur les Côtes. Salé, Tebican, Alger, Tunis, Tripoli et Barca sont des Villes de Corsaires, dont les quatre dernieres sont sous la protection de Sa Hautesse. Elle y envoye des Bachas qui ne pouvoient rien entreprendre sans le conseil des Pirates. On transporte particulierement de Barbarie des Chevaux qu'on appelle Barbes, du blé, des Marroquins, du Coral qui est de trois sortes, Rouge, Blanc et Noir. L'Hiver commence à la Toussaints par toute la Barbarie. Les Mois de Decembre et de Janvier sont les plus rigoureux, quoi que le froid n'y soit pas fort sensible. L'Automne a dominer dès le Mois de Fevrier. Les vents d'Occident et du Septentrion y soufflent avec violence au Mois de Mars et rendent la terre fertile. En Avril tous les Arbres fleurissent. Sur la fin de ce mois on trouve les Cerises meures dans les Royaumes de Fez, d'Alger, de Tunis et dans quelques endroits du Royaume de Maroc. A la Mi-May on mange des Figues, et à la Mi-Juillet on y cueille des Pommes, des Poires, des Prunes et des Raisins. En fin la recolte entiere des fruits s'y fait au Mois de Septembre.

Les Etats de Maroc et de Fez qui ne sont aujourd'hui qu'un Royaume, sont ce que les Anciens appelloient Mauritanie Tingitiene, des Noms de Tingi ou de Tangor qui sont la Capitale. Les Habitans de ce pais sont d'ordinaire robustes bien faits de corps, ayant l'esprit vif et beaucoup de penetration. Ils s'adonnent au Negoce, à l'Agriculture, à la guerre, aux Sciences, et s'instruisent facilement de la Magie. Les femmes demeurent toujours à la maison occupées à filer, à coudre, à faire de la tapisserie; et elles sont les Esclaves de l'un et l'autre sexe pour les Servir. Ils ne mettent point de couteaux sur la table; ils se contentent de rompre leur pain et leur viande avec les mains. Une Natte de jonc étenduë sur la terre leur sert de Nape, et leur langue ou les cheveux de leurs Esclaves leur tiennent lieu de serviettes. Il est vrai que les personnes de condition s'observent un peu plus proprement. Leur viande ordinaire est le bœuf, le mouton et la volaille; ils ont aussi du gibier et du poisson très excellent. Leur boisson est une liqueur composée de raisins confits au Sucre et infusez dans de l'eau, ou de l'hydromel. D'autres font un breuvage de miel et de dates. Il y en a qui ne boivent que du lait de chevre et de chameau. Ils portent des chemises et des Caleçons à chaussettes, avec des Casaques d'Escarlate ou de Soye qui leur pendent jusqu'aux Genoux et des bonnets d'Escarlate sur la Tête.

DES MARIAGES ET AUTRES USAGES DES PEUPLES DE BARBARIE.

Selon la Loi de Mahomet il leur est permis d'avoir quatre femmes. Les peres ne donnent rien à leurs filles, c'est le Mari qui fait une dot à celle qu'il veut épouser. Quand le contrat est signé on met l'Epouse sur un Mulet proprement enharnaché, où elle est environnée d'un Pavillon en forme de tour, couvert d'un Tapis de Tapisserie de sorte que personne ne la peut voir, quoiqu'elle puisse voir les autres au travers d'une toile fort claire. On met un Drapeau au haut de cette Tour, et dans cet Equipage on mene l'Epouse comme en triomphe par toute la Ville, suivie de quantité d'autres Mulets chargez de presens que son Epoux lui fait le jour des Noces. Quantité d'hommes et de femmes marchent après mêlant leurs cris au son des tambours. La Ceremonie étant finie on se met à table et après le repas si le Mari est homme d'epée, ses amis se rendent dans une grande place et font le manege devant son Epouse. Si le Mari reconnoît que son Epouse n'est pas Vierge il la repudie d'abord; et s'il remarque le contraire il fait porter par toute la Ville les linges de pointures des marques de la Virginité.

Pour ce qui est de leurs Obseques, ils enterrent leurs morts dans un lieu consacré hors la Ville, et avant que de mettre le corps dans le tombeau on le lave et on l'enveloppe d'un linceul neuf. On le porte ensuite dans une biere suivie d'un grand nombre de personnes qui marchent fort vite, invoquant hautement Dieu et Mahomet. La tombe est de pierre, le fond en est large, et l'ouverture étroite et voutée. Les femmes de ce pais ont des chemises larges qui leur vont jusqu'aux Genoux et des Caleçons de toile larges en haut et étroits en bas. Elles portent des ornemens d'or et d'argent et des Colliers aux bras et aux jambes.

HABITS DE CEUX DE SALÉ.

HABITS DE CEUX DE MAROC.

DISSERTATION

SUR

LA NIGRITIE.

CEtte partie de l'Afrique, comme la plûpart de nos Provinces de France, eſt diviſée en haute & baſſe. Les Peuples de la haute *Nigritie* ſe nomment *Foulez*, nom qu'ils ont donné au Païs même, & ſont extrémement noirs ; les autres portent le nom de *Negres* qui leur eſt commun à tous. On ne peut mieux faire connoître l'étenduë de ce grand Païs, que par celle de ſes bornes Géographiques. Du côté du Nord, il eſt borné par la haute Ethiopie, que l'on nomme ordinairement le Païs de la Galaam ; c'eſt l'endroit le plus haut ſur le Fleuve Niger, qui ſoit connu aux Européens. Du côté de l'Occident, il n'eſt pas éloigné de la Mer Atlantique, non plus que de la pointe que fait de ce côté-là la Côte de Barbarie. Au Midi il confine la baſſe Ethiopie, ou le Païs qui eſt au delà de la Ligne ; & au Levant il regarde le Niger. Ce fleuve, un des plus conſiderables du monde, eſt peu connu de la plûpart des Voïageurs: les uns le font ſortir du Nil, & avancent en cela une choſe peu vraiſemblable. Les autres le font venir du Lac de Borno, en quoi ils paroiſſent aprocher le plus de la vérité ; car, quoiqu'on connoiſſe huit cens lieuës du cours de ce Fleuve, ſa ſource néanmoins n'en eſt pas plus connuë pour cela. Il ſe diviſe en pluſieurs branches, qui font chacune une grande Riviére, telles ſont Gambie, Riogrande, & la Riviére de Senega, qui en produit elle même pluſieurs autres.

La Nigritie peut ſe prendre encore dans un ſens général, ou dans un ſens particulier. Dans la premiére ſignification, elle comprend trois grands Païs, ſavoir la Nubie, la Nigritie propre, la Guinée ; & ces trois Contrées-là jointes enſemble ne font guére moins d'un tiers de l'Afrique ; nous parlerons ici des deux premiéres.

La Nubie qui s'étend du Sud-Oueſt au Nord-Eſt a environ trois cens vingt lieuës de longueur & cent quatre-vingt de largeur. Ses bornes ſont à l'Eſt l'Abyſſinie, à l'Oueſt le Deſert de Zaara ; au Nord l'Egypte, & le Deſert de Barca ; & au Sud le Deſert de Gorham. La grande chaleur y eſt générale, mais la fecondité du terroir n'eſt pas univerſelle. Du côté du Nil, le Païs participant à l'inondation limonneuſe de ce grand fleuve, eſt très-fertile. Il y vient beaucoup de cannes de ſucre ; mais les Habitans n'aiant pas l'induſtrie de le preparer, le laiſſent dans ſa couleur naturelle qui eſt le noir. Il y a de bons pâturages & des grains. Les marchandiſes les plus précieuſes que la Nubie fourniſſe, ſont l'or, le muſc, la civéte, le bois de ſandal, & l'ivoire. Il y a un grand negoce entre ce Païs-là & l'Egypte. La plûpart des autres lieux ſont ſans culture, & ſans habitans.

Il y a pluſieurs Fleuves : outre le Nil qui l'emporte de beaucoup ſur tous les autres, on nomme la Nubie & le Sira qui vient s'y décharger. Savoir ſi la Riviére de Nubie donne le nom au Païs, ou ſi elle le reçoit de lui, c'eſt ſur quoi je ne ſaurois répondre. Je trouve ſeulement qu'étant jointe avec le Sira, elle ſe perd dans le Nil au deſſus d'Aſna en Egypte. On raporte de ce Fleuve une circonſtance aſſez curieuſe & qu'on pourroit renvoïer à la Sécretairerie de la Nature, c'eſt que l'eau de la Nubie eſt mortelle aux Crocodiles ; de ſorte que cinq ou ſix jours après qu'il y eſt entré il vient crever ſur les bords du Fleuve. En ce cas-là il ne ſeroit pas vrai, comme quelques-uns le prétendent, que la Mere commune ait donné aux Bêtes un inſtinct pour éviter machinalement tout ce qui eſt capable de les détruire.

Ces Peuples ſont Negres, très-agiles, ne manquant ni de bravoure, ni de pénetration ; mais on ne ſpecifie point, s'ils ſont moralement bons ou mauvais, ce qui ſeroit pourtant le principal. Il y a dans le Païs quantité de Lions, de Crocodiles, de Tigres, de beaux Chevaux, & d'excellens Chameaux, & on n'y voit point, dit-on, de monſtres terreſtres non plus qu'aquatiques.

Le Gouvernement de Nubie eſt Monarchique & aparemment du Deſpotiſme le plus outré. Le Roi veille à la conſervation de l'Etat en tenant ordinairement de la Cavalerie ſur les frontiéres. Quant au Culte, c'eſt une bigarure & un mêlange où l'on ne comprend rien. Il y entre de la Loi Moſaïque, de l'Evangile, & de l'Alcoran. On ne doute point que ces Peuples n'aïent profeſſé autrefois le Chriſtianiſme & qu'ils n'aïent été grands Adorateurs des Images. Car il y a, dit-on, encore ſur pié plus de cent cinquante Temples où l'on voit l'Homme-Dieu, Notre Dame ſa Mere Vierge, & force Saints canoniſez qui ſont figurez en relief. Ils rendoient l'obéïſſance ſpirituelle au Patriarche d'Alexandrie, & conſequemment ne reconnoiſſoient point le Saint Pere de Rome, qui pourtant, à ce qu'il dit, eſt ici bas la ſeule & unique porte du ſalut éternel. On compte dans la Nubie quatorze Villes conſiderables & trois Deſerts.

La Nigritie propre s'appelle aujourd'hui le Païs des Négres. Il y a conflict de ſentiment ſur l'origine

ne du nom. Les uns le tirent du fleuve Niger qui la traverſe de l'Orient à l'Occident. D'autres au contraire ſoûtiennent que le Païs a donné le nom au Fleuve; & qu'il a reçu le ſien de la noirceur des Habitans qu'un ancien & célèbre Géographe appelle Ethiopiens Nigrites.

Les Romains, ces ambitieux inſatiables qui ne viſoient pas moins qu'à la conquête de l'Afrique, voire de toute la Terre, ſi la choſe avoit été faiſable, les Romains, dis-je, ne penetrerent point juſques à ces Regions également brûlantes & deſertes. Mais dans les deux derniers ſiécles, il s'eſt trouvé des gens, qui ſoit par l'avidité du gain, ſoit par un inſtinct de curioſité, ſoit par ces deux motifs enſemble, aiant eu aſſez de courage pour parcourir ces vaſtes & afreuſes ſolitudes, nous ont procuré le plaiſir de voyager des yeux.

Ce Païs-là a pour bornes à l'Eſt & au Nord, le Zaara; à l'Oueſt l'Ocean Atlantique; & au Midi la Guinée & le Congo. Sa longueur d'Occident en Orient eſt de cinq cens cinquante lieuës, plus ou moins; & ſa largeur du Midi au Septentrion environ de cent lieuës.

Il y a tant de differentes Contrées & tant de ſortes de Peuples dans la Nigritie, qu'on ne ſauroit en parler définitivement. En général néanmoins le Climat, quoique d'une chaleur ardente, eſt ſi bon, qu'on y vient du voiſinage pour guerir de diverſes maladies. Dans les endroits que le Niger arroſe, la terre eſt la plus fertile de l'Afrique; ce Fleuve eſt un autre Nil: ſe débordant reguliérement tous les ans au mois de Juin, il cauſe une inondation de quarante jours, & laiſſe en ſe retirant un limon qui tient lieu de marne ou de fumier. Ce terroir eſt fécond en toute eſpèce de grains, principalement en Millet, en Ris, en Lin, en Coton, en Miel, & en pluſieurs ſortes de fruits. Il y a des Palmiers dont les habitans font d'un certain vin qui aparemment n'eſt pas ſi bon que celui de Noé.

On dit que les Nigritiens ſont ſi ſtupides & ſi pareſſeux, qu'ils n'ont ni le ſoin ni l'adreſſe de faire valoir ce qu'ils ont de plus utile, & de plus recherché. Ils ont des mines d'or & de cuivre; mais ils donnent la preference au dernier de ces métaux. Ils ne connoiſſent point le prix de leur Ambre gris; ils n'ont pas même l'induſtrie de filer leur lin. Autant que je m'y connois de telles gens ſont bons pour le Trafic; les Eclairez en negoce & en interêt ſavent bien mettre à profit leur ignorance & leur inaction.

La chaleur exceſſive & l'extrême ſechereſſe ſont cauſe qu'une grande partie de cette Région-là n'eſt preſque pas peuplée. Il n'y a proprement que les environs du Niger qui ſoient bien habitez.

La Nigritie, priſe en général, contient ſeize principaux Roïaumes dont la plûpart ſe diviſent en pluſieurs autres moins conſiderables & dont on ne connoit preſque que le nom. Les Nigritiens ou Negres ont tous la peau noire, & les dents fort blanches, ce qui fait un contraſte aſſez agréable; le nez court & plat, eſt chez eux un grand agrément; tant il eſt vrai que la beauté n'a point d'autre régle que l'opinion. On les dit beaucoup moins ſauvages que ceux de la Barbarie & du Biledulgerid; & on louë même leur honnêteté pour les Etrangers. Leur grand trafic eſt en Eſclaves, & ils aiment tant ce commerce, qu'ils vendent quelquesfois juſques à leurs femmes, & leurs enfans. Ces vendeurs ſont denaturez: mais de bonne foi, les acheteurs valent-ils mieux. Des Chrétiens aquerir a prix d'argent le droit de vie & de mort ſur leurs Coïndividus, ſur leurs Freres en eſpèce, quelle horreur! Accordez cela ſi vous pouvez avec les engagemens du Batême & la profeſſion de l'Evangile.

Quant à la maniére dont les Nigritiens vivent en ſociété, voici la deſcription que je trouve la plus exacte, & la mieux circonſtantiée, quoi qu'on n'y diſe qu'un mot du Gouvernement. „Parmi ces Peu-
„ ples, dit mon Auteur, on en trouve de libres qui
„ vivent en forme de Republique; d'autres qui ſont
„ errants & ſauvages; & il y en a qui obéïſſent à
„ des Souverains. Le Roi de Tombut eſt le plus
„ puiſſant de tous. On y conſidére enſuite ceux de
„ Madingaou, de Songo, de Gago, de Cano, & de
„ Gangara. A l'embouchure de la Riviére de Saint
„ Domingue, les Portugais tiennent le Fort de St.
„ Philipe; les François y ont une habitation ſous la
„ direction de la Compagnie du Senegal. On dit
„ que le Roi de Tombut a quantité de lingots &
„ de barres d'or. On dit auſſi que pour être bien
„ ſervi d'un Négre, il faut le bien nourrir & ne lui
„ épargner ni le rude travail ni les coups de bâton.
„ Auſſi les Maîtres ou plûtôt les Tirans ſont-ils fort
„ liberaux des deux derniers. Entrons dans un plus
„ grand détail.

L'Habitation des François eſt ſituée dans une Ile de cette Riviére nommée St. Louïs, à quinze degrez & demi de la Ligne, faiſant face ſur la Mer Atlantique qui eſt à l'Oueſt. Cette ſituation fait qu'il y régne toûjours des vents favorables qui la rendent la plus ſaine de tout le Païs. Elle n'eſt compoſée que de deux ou trois maiſons & de quatre tourelles. Cette Ile eſt accompagnée de deux autres, dont l'une ſe nomme *l'Ile aux bois*, & l'autre *l'Ile aux Anglois*, parce qu'ils y avoient autrefois une habitation. L'endroit, où eſt ſituée celle des François, apartenoit avant ſa decouverte au Roi Brak, dont le Païs ſe nomme *Ouhalle*. Ce Roi a pour voiſin d'un côté *Damel*, Roi de Cahior, & de l'autre le Roi Syratique. Celui-ci touche au Roïaume de Galaam, & celui-là au Roïaume de Thim, ce qui marque combien ce Païs avance dans les terres, où il y a une fort grande étenduë.

Celle que l'on donne au Senega, eſt ſelon les Relations les plus exactes, de plus de quatre cens lieuës d'Orient en Occident, & de plus de deux cens du Midi au Septentrion. Il eſt mêlé de bocages, de marais, & de plaines; mais ces plaines ſont peu propres à être cultivées par la grande chaleur qui y régne. Cependant on remarque que depuis le mois de Décembre, juſques au mois de Mai, que ceſſent les vents d'Eſt, le vent de Nord y rafraîchit tellement l'air, qu'on y pourroit vivre & reſpirer auſſi agréablement qu'en Europe. Mais pendant ces ſix mois, on y eſt incommodé de certains inſectes volatiles, appellez Maringoins, à peu près ſemblables aux couſins d'Europe; qui ne font que tinter autour des oreilles, & les piquent encore plus dangereuſement que les Scorpions du Languedoc. On ne peut en guérir la bleſſure qu'en écraſant un de ces Maringoins ſur la playe qui autrement ſe convertit en ulcére très-dangereux. On ne connoît en ce Païs-là ni Averroës, ni Avicenne, ni Hipocrate, ni Galien, ni aucun de ces grans Eſculapiſtes des fameuſes Facultez en Medecine de Paris & de Montpellier. Les Negres nous abandonnent volontiers tous ces honnêtes gens, & avouent naïvement que leur principale Theurapeutique eſt la Medecine plus que raiſonnable des Chiens, qui ne mangent jamais

lorſ-

lorſque la bile leur ſuffoque l'appetit, & ne prennent que de l'herbe que nos Arboriſtes nomment Chiendent. S'ils ont beſoin de quelque operation de Chirurgie, ne penſez pas que ce ſoit pour leur ouvrir les veines & en tirer du ſang à diverſes repriſes; ils n'ont que la ſcarification, & quelquefois la ventouſe, qui leur réüſſiſſent merveilleuſement; parce que leur principale maladie eſt la Migraine, dont ils ſe défont aſſez facilement par l'attouchement d'un charbon ardent ſur le front. Pour ce qui eſt des fiévres quotidiennes, tierces ou quartes, ils s'en guériſſent par l'aplication de certaines herbes, qu'ils broient dans un mortier, dont ils font des Cataplames & des Anodins. Mais ils tiennent ces herbes fort ſecretes, & ne les communiquent que très-difficilement aux Etrangers.

Ces Peuples ſont ou Mahométans, ou Idolâtres ou ſans Religion. Les Juifs ne font pas fortune parmi eux; le Culte de l'Iſrael moderne & maudit leur étant inſuportable. On trouve encore quelque part des traces de l'ancien Chriſtianiſme; mais ſi defiguré qu'on a de la peine à le reconnoître.

Ils vivent dans une oiſiveté continuelle, comme s'ils n'avoient qu'un corps de graiſſe, qu'ils craigniſſent de faire fondre au Soleil, & des bras de verre qu'ils euſſent peur de caſſer au premier effort. Leurs plus ſerieuſes occupations ſont de paſſer le tems à fumer, ou à dormir couchez à plat ſur le ſable. Il eſt vrai que dans le tems des pluïes, ils choiſiſſent quelque terre pour y ſemer du Mil qu'ils moiſſonnent deux fois l'année, au mois de Juin & d'Octobre. Dans ces mêmes tems ils ſement encore des Poix, du Ris, du Tabac, & plantent du Coton; ce travail & la pêche du poiſſon font l'unique occupation de ces Peuples-là. Ils n'ont d'ordinaire parmi eux que quatre ſortes d'Artiſans: les uns comme nos Tiſſerans, font les toiles de Coton; les autres comme nos Orfevres, mettroient aſſez bien l'or & l'argent en œuvre s'ils avoient l'artifice de la ſoudure. D'autres travaillent en cuir à la façon des Cordonniers & des Selliers, pour la chauſure & l'équipage des gens de cheval: d'autres enfin ſont comme nos Charpentiers, pour la fabrique de leurs canots, d'une ou de pluſieurs piéces de bois creuſées, qu'ils lient ſi bien de cerceaux d'arbres, que l'eau n'y entre point. Un homme ſeul les conduit, & ſi quelquefois il arrive qu'ils ſe renverſent par un coup de vent, ils ne s'en font pas une grande affaire; ils le relevent & le mettent en état de continuer leur route.

Quoique ces Peuples ſoient plongez dans toutes ſortes de vices, qu'ils s'abandonnent aux plaiſirs ſenſuels, & qu'ils ne conſervent ni pudeur ni retenuë dans leurs actions animales, ils ne laiſſent pas de couvrir leur ſenſualité de je ne ſai quelle ombre de mariage. Car en effet quoi qu'il leur ſoit permis d'avoir autant de Femmes qu'ils en peuvent entretenir, ils n'en ont pourtant ordinairement que trois ou quatre au plus. Lorſqu'un garçon recherche une Fille en mariage, il s'adreſſe au Pere de la Fille, avec lequel il convient du don qu'il lui doit faire pour l'épouſer. Ce don eſt proprement un achapt que le garçon fait de celle qu'il veut avoir pour femme, les parens ne donnent rien en mariage à leurs enfans. Quand les conventions matrimoniales ſont arrêtées, le futur Epoux va chercher ce qu'il a deſſein de donner en dot à ſa future Epouſe, & l'aiant mis entre les mains du Pere, elle ſe rend à la caſe de ſon mari futur; elle y vit avec lui pendant quelques jours, & ſi leurs humeurs compatiſſent, ils font publier leurs bancs. Sinon la Fille retourne dans la caſe de ſon Pere, en attendant que quelqu'autre ſe preſente pour l'épouſer. Quoi qu'elle ait habité avec un homme qui la vouloit prendre pour femme, elle n'en eſt pas moins eſtimée pour cela, & c'eſt une coûtume parmi eux que les Filles peuvent ſe divertir & ſe rendre communes. Elles n'en uſent pas ainſi lorſqu'elles ſont une fois dans les liens d'un legitime mariage; car alors, ſi elles étoient aſſez foibles pour commettre une infidelité, elles ſeroient regardées auec mépris de toutes les perſonnes qui en auroient connoiſſance. Ce crime eſt même ſi rare parmi les Négres, qu'ils n'ont point d'Edit contre les adultéres; ils ſe contentent d'inſpirer toute l'horreur que mérite cette action, en exagerant la perfidie dont elle eſt accompagnée. Cette union des Corps qui ſe trouve entre les hommes & femmes Negres, n'eſt point, comme en Europe, une ſociété qui leur faſſe partager leur fortune & leurs biens. Les femmes mêmes ont leurs habitations ſeparées, & ſouvent elles demeurent en differens villages, où elles ne voïent leurs maris que rarement. Ce n'eſt pas, comme je l'ai dit, que ceux-ci ſoient occupez au travail, mais parce qu'ils n'aiment leurs femmes que d'un amour volage & inconſtant, tandis qu'elles ſont jeunes & enjouées, & qu'ils ſe trouvent d'humeur à les voir.

Les Princes qui regnent ſur ces Peuples ſont tous choiſis de la Famille Roïale, les femmes n'ont point de part au Gouvernement, & les fils des Rois ne ſont pas plus aſſurez de leur ſucceder que le plus éloigné de leurs parens. Après la mort du Roi, les Grands du Païs s'aſſemblent, & éliſent celui qu'ils jugent le plus capable de regner. Ces Rois n'ont droit d'impoſer aucun tribut ſur leurs Peuples, tout leur revenu conſiſte en captifs & en bêtail. Ils vont ſouvent piller leurs ſujets ſous pretexte qu'on a mal parlé d'eux, ou que l'on a volé ou tué; de maniére que perſonne n'eſt en ſureté de ſes biens & de ſa liberté, étant ſouvent expoſez à être emmenez captifs. Il ne laiſſe pas d'y avoir de la juſtice parmi cette Nation, & l'adminiſtration en apartient au Roi & aux Marabous. Dès que la meſintelligence ſe mêle entre deux parties, celle qui eſt lezée n'a qu'à prononcer ces paroles, *bione*, *bi alla*, & au même inſtant la partie aſſignée eſt obligée de ſuivre l'autre chez le Roi, ou chez le Marabou. Si c'eſt chez le Roi, ce Prince convoque ſon Marabou, à qui il commande de chercher dans le livre de la Loi le chapitre qui traite du fait dont il s'agit. Enſuite le Marabou prononce une ſentence de laquelle il n'y a point d'appel. Ce ſont auſſi ces Marabous qui font le partage des ſucceſſions, d'autant plus facile qu'il n'y a à partager que le Bêtail, le Mil, & quelque pagnes, ou étoffes de coton teintes avec l'Indigo, dont ils ſe ſervent pour s'habiller.

La Tradition du Païs nous aprend que tous les Roïaumes dont il eſt compoſé aujourd'hui, n'en faiſoient qu'un autrefois, dont le Prince ſe nommoit *Bour guialophi*, c'eſt-à-dire Roi de tous les Négres. Mais le refus que fit ce Roi de donner entrée au Lieutenant Général du Païs de Cahioure, qui venoit pour lui rendre ſes ſoumiſſions, engagea celui-ci à s'en retourner ſecrettement au lieu de ſa réſidence, où il amaſſa une armée conſiderable en peu de tems. S'étant mis à la tête il la fit defiler juſques à la caſe du Roi, qu'il depouilla de ſon Roïaume, en l'obligeant de le reconnoître lui-même pour Roi. Ce Prince infortuné, réduit à une extrémité ſi de-

plorable, ſubit toutes les volontez du Tiran. Il ſe proſterna devant lui, ſe couvrit la tête de ſable, ſe depouilla nud comme le moindre de ſes ſujets, & n'oſa regarder celui qui l'avoit détrôné ſi lâchement.

Quant à la maniére de faire la guerre en ce Païs; lorſqu'un des Rois la veut declarer à quelque Prince de ſes voiſins, il fait battre la caiſſe pour en avertir ſes ſujets, & la fait battre de nuit afin que le bruit étant mieux entendu dans le ſilence, les en informe plus promtement & plus ſenſiblement. Cette maniére de faire courir la déclaration de ſes volontez eſt plus promte que l'on ne peut s'imaginer; car le ſon de la caiſſe qui ſe fait entendre dans la premiére Bourgade, avertit la plus prochaine, & ainſi des autres conſécutivement, juſques aux extremitez du Païs. Mais pour faire plus d'honneur aux grands Seigneurs du Païs, qui relevent de la domination du Roi, & qui d'ailleurs pourroient prétendre cauſe d'ignorance de ſes volontez, il leur dépêche des couriers, dont la courſe eſt ſi bien concertée pour leur depart à proportion de la diſtance des lieux, qu'ils arrivent à l'heure même du dernier retentiſſement de la caiſſe. Ces deux déclarations jointes enſemble, quoique diverſement ſignifiées, obligent ces petits Princes, chacun dans l'étenduë de ſes terres, à mettre ſous les armes tous ceux qui ſont capables de les porter & de les mener au rendez-vous qui leur a été marqué. Pour ce qui eſt des armes de cette milice tumultuairement levée, ce ſont ordinairement des demi-piques, nommées Sagayes, qui ſont ſi legéres, qu'un Soldat en porte aiſément ſix ou ſept. Ils ſavent les lancer avec tant d'adreſſe que leurs atteintes ſemblent plus ſûres que celles des traits de l'arc, & les plus adroits les font tomber dans un cercle d'un pié de diamétre. Ils ont auſſi en main une eſpèce de bouclier fait d'un cuir ſi bien preparé; qu'à peine une balle de mouſquet le pourroit-elle percer. Ils ne ſe contentent pas de ces ſix ou ſept javelots, ni de leurs boucliers, ils portent encore un ſabre à leur côté & une bayonnette pour s'en ſervir dans le combat de main. Mais quelque confiance qu'ils aïent dans leurs armes & dans leur adreſſe, il ſe chargent encore la tête de *gris-gris*, qui ſont des eſpèces de papillotes enchantées, par le moïen deſquelles ils ſe croïent invulnerables. Effet ordinaire de la ſuperſtition; car ce ſont les Marabous qui leur vendent ces *gris-gris* fort cher, & il les attachent à leurs cheveux en plus grand nombre qu'ils peuvent. Pour ce qui eſt de leurs habits ils en ont qui ne ſont propres que pour la guerre & qu'ils font gloire de conſerver juſques à la troiſiéme génération. Ces habillemens de guerre ne ſont differens de ceux qui ſe portent à l'ordinaire, que parce qu'ils ſont marquez de certains caractéres que les Marabous y impriment à la façon de nos toiles peintes, & de quelques autres qui y ſont attachez comme les charges qui pendent aux bandoliéres de nos ſoldats.

Les Seigneurs qui ſont à la tête de leurs milices étant arrivez au rendez-vous général, on en fait une revuë exacte, tant pour le nombre des troupes que pour les munitions de guerre & de bouche. Le Roi qui les doit commander, ſatisfait de la diligence de ſes ſujets, aſſemble alors le Conſeil de guerre pour informer les Lieutenans Généraux de l'entrepriſe qu'il a meditée. Le lieu où ſe fait cette revuë eſt toûjours un gros Bourg, afin d'y pouvoir trouver plus de commoditez, & là ſe raſſemblent auſſi tous les Chevaux & les Chameaux que le Prince a donné ordre de faire venir à ſes depens, en plus grand nombre qu'il lui eſt poſſible. Ils ſont chargez de ſacs plein de victuailles; & pour ce qui eſt des eaux & des fourages, ils s'en remettent au hazard des lieux où ils pourront ſe rencontrer. Le Prince ſe met enſuite à la tête de l'armée qu'il a aſſemblée, & la méne dans le Païs de ceux de qui il a reçu quelque déplaiſir. Là, ſans recevoir aucune excuſe, ni remontrance, ces troupes pillent, ſaccagent & brûlent tout ce qu'elles ne peuvent emporter. Il leur eſt d'autant plus facile de mettre le feu où ils veulent, qne les Hameaux & les Villages ne ſont compoſez que de caſes faites de ſimple paille de millet. Ils en uſent ainſi moins, dit-on, par un principe de cruauté, que pour obliger les vaincus à ſuivre plus promptement le Vainqueur, quand ils ne ſe voïent plus ni habitation ni aucun uſtencile de ménage. Les Rois Négres ne laiſſent de ces malheureux vaincus & ruïnez, que ceux qui peuvent échaper, ou qui aiant eu vent de leurs aproches ſe ſont retirez de bonne heure dans les bois & autres lieux inacceſſibles; mais ils les emmenent captifs & les vendent enſuite comme Eſclaves. Les Conquerans ne peuvent garder les Païs conquis par l'impoſſibilité qu'il y a de conſtruire des forts de quelque durée; car outre que le terrain manque de matériaux néceſſaires pour cela, on ne peut fouiller dans le ſable deux ou trois piés ſans trouver l'eau.

A l'égard de leur maniére de combattre lorſque leur armée eſt en campagne, les Negres ne ſavent ce que c'eſt que de prendre l'avantage du lieu, comme de camper près de quelque marais, pour avoir de l'eau ou pour ſe couvrir contre l'ennemi. Ils ſavent encore moins l'art de ſe ranger en bataille, ou de ſe retrancher, n'aiant point d'outils pour remuer la terre; mais quand ils veulent ſe battre en retraite, tout ce qu'ils ſavent faire eſt d'imiter les abeilles, qui ſuivent leur Roi & voltigent toûjours à l'entour. Pour animer les troupes au combat, ils ont des tambours de quatre à cinq piés de long portez par des Guiriots, qui en divertiſſent les Soldats pendant la marche; & outre cela des Compoſeurs de Chanſons, où le ſimple recit du nom de leurs Prédéceſſeurs ſert tout à la fois & de Panegyrique aux morts, & de ſujet d'Emulation à ceux qui l'entendent. Ils lancent d'abord leurs ſagayes le plus qu'ils peuvent dans la mêlée, enſuite étant plus proches ils mettent l'épée à la main, & ſe ſervent de la bayonnete quand ils viennent à la paſſe. Cette derniére maniére de combattre eſt la plus cruelle, & la plus ſanglante de toutes. On pourroit croire qu'aiant ſix ou ſept Sagayes à lancer le combat devroit durer long-tems; mais il arrive preſque toûjours qu'après le jet de la premiére, ainſi qu'après la premiére décharge de nos mouſquets, l'un des deux partis tourne d'abord le dos, & prend la fuite ſans aucun retour. Ni le Roi qui les commande, ni les Officiers ſubalternes ne ſavent l'art du ralliment, non plus que la maniére de les faire revenir au combat; dix ou douze de leurs camarades étendus morts ſur la place, étant pour le reſte un ſi grand ſujet de terreur, qu'ils n'oſent ſeulement y penſer. Auſſi eſt-il inouï parmi eux que dans les batailles les plus ſanglantes, il ſoit jamais demeuré ſur la place plus de ſoixante ou quatre-vingt ſoldats; parce, diſent-ils, qu'ils n'ont qu'une viè à perdre, ce qui fait qu'ils ne combattent pas avec autant de fureur que les blancs, qui ſemblent, ſelon eux, en avoir deux ou trois de réſerve. Le Vainqueur ſe voïant

Maî-

Maître du Champ de bataille, fait à peu près ce que faiſoit Alexandre le Grand. Il choiſit dans cette multitude d'armes, de priſonniers, des autres marques de ſa victoire, celles qui ſont les plus glorieuſes pour lui, comme le bonnet, le ſabre, & le cheval du Général, abandonnant le reſte aux troupes victorieuſes. Les hauts Officiers ſont vendre aux François ou aux Portugais les priſonniers qu'ils ont faits, & gardent le reſte du butin pour leur uſage.

La guerre étant finie le Roi ſe retire dans le lieu le plus conſiderable de ſes Etats, où il jouït des douceurs de la paix à la maniére des Princes de Nigritie; non en prenant plaiſir à des combats de Taureaux, à faire des Carouzels, ou à conſtruire des Edifices publics, mais à paſſer leur vie dans une oiſiveté brutale & ſenſuelle, comme à boire du lait, de l'hidromel, de la liqueur de palme, & à ſe gorger de Couſcou aprêté avec du beurre. Leur principale débauche en tems de paix eſt de vivre avec des Concubines dans les derniers excès, aiant, comme on ſait, la liberté d'en entretenir autant qu'ils en peuvent nourrir.

Pour ce qui eſt du commerce, on prétend que ces Peuples ſont ſans parole & ſans foi. Dès qu'il s'agit de leurs interêts, ils emploïent tout ce qu'ils ont d'induſtrie à tromper & à voler particuliérement les Marchands étrangers. Ces infidèles veulent nous perſuader qu'ils ne font point de mal en cela; parce qu'ils prétendent avoir un droit ſur les biens des Négocians. Le fondement de ce droit imaginaire eſt une aſſez plaiſante Tradition. Ils diſent qu'au commencement des ſiécles le premier homme eut trois Fils, dont l'un étoit blanc, l'autre bazané, & le troiſiéme noir. Le Pere & les trois fils s'étant endormis, le blanc s'éveilla le premier, emporta les plus précieuſes richeſſes de ſon Pere & s'en alla en Europe fixer ſon habitation. Le Maure s'éveilla enſuite & emmena tout le bêtail en Barbarie, où il s'établit, & le noir s'étant éveillé le dernier ne trouva de reſte qu'une pipe & du tabac. Il les prit pour ſon partage, & ſe voïant tout nud chercha les Païs chauds pour y demeurer. Ce qui les confirme davantage dans cette revérie, c'eſt de voir les Européens, qui ſont blancs, venir trafiquer avec eux dans de grands Vaiſſeaux bien armez & munis de quantité de proviſions de guerre & de bouche, & porter de riches habits. L'expérience leur fait voir d'un autre côté que les Maures poſſedent tous les beſtiaux, puiſqu'ils en commercent avec eux; ce qui fait qu'ils ne font aucun ſcrupule de reprendre ſur ces deux Nations, comme par voïe de repreſailles, ce que leurs aïeuls avoient pris ſur eux pendant le ſommeil de leur Pére. Les François & les Portugais ne trafiqueroient pas avec ces Peuples, ſi leurs Rois ne leur avoient permis de ſe ſaiſir ſur l'heure de tous ceux qui leur déroberoient quelque choſe, ſoit dans leurs navires ſoit dans leurs habitations.

A l'égard de la Religion, tous les Négres depuis le Sénégal juſques à Gambie ſe diſent Mahométans, font leurs prieres & leur Carême de même que les Turcs, & ne mangent point de Cochon; mais il s'en rencontre pluſieurs parmi eux qui boivent du vin, quoique la Loi de Mahomet le leur defende: de ſorte qu'il y en a très-peu qui obſervent exactement les maximes de cette Secte. Les Marabous ſont preſque les ſeuls qui en font beaucoup de cas. Auſſi ſont-ils ſi devots à leur faux Prophéte, qu'ils l'invoquent pour pouvoir réüſſir dans tous leurs deſſeins. Le lieu où ils s'aſſemblent pour prier, ce qu'ils font en langue Arabeſque, eſt un petit eſpace fermé de paliſſades faites de paille de Millet ou de Roſeaux. Celui qui les avertit de ſe rendre en ce lieu ſe nomme *Sélimaka*. Il n'a pas plutôt fait le tour du village qu'il trouve tout le monde aſſemblé. Les Marabous, avant que de commencer à prier ſe retirent dans un coin pour pouvoir ſe laver les parties que l'honnêteté oblige de cacher. Tout le reſte des Aſſiſtans obſerve la même cérémonie. Enſuite de quoi ils prononcent leurs priéres à haute voix. Ils ſe proſternent pluſieurs fois contre terre, ſe frapent la bouche de leurs mains, ſe mettent du ſable ſur la tête, & ont une eſpèce de chapelet dont ils ſe ſervent pour régler leurs priéres. Ils ne ſanctifient aucun jour de la ſemaine, quoique l'Alcoran leur commande de célébrer particuliérement le Vendredi; mais ils ont des fêtes dont la célebration ſe fait avec les Cérémonies ſuivantes.

La premiére eſt le *Ramadam* qu'ils célébrent le premier jour qu'ils commencent à voir la Lune de Novembre. Dès qu'ils l'aperçoivent, ils ſe mettent à crier pluſieurs fois *Hover en ga*, voilà la Lune, enſuite ils ſe proſternent pour faire leur *Sala* ou priére, afin de bien commencer ce Carême, pendant lequel ils ne mangent, ne boivent ni ne fument depuis le Soleil levant juſqu'après le Soleil couché; mais ils ſe relevent deux ou trois fois la nuit, afin, diſent-ils, de pouvoir mieux jeûner le lendemain. Les Enfans depuis l'âge de dix ans, & les femmes enceintes gardent exactement ce jeûne juſqu'au jour qu'ils voïent la Lune de Décembre. Sur le ſoir de ce jour-là ils ſortent de leurs Cazes, & s'empreſſent à qui verra le premier la nouvelle Lune, puis l'aiant vuë ils en témoignent leur joïe en pouſſant de grands cris. Le lendemain chacun ſe pare de ſes plus beaux ornemens & ſe rend au village où demeure le principal Marabou de toute une Province, pour aſſiſter à un Sala général. Enſuite ils célébrent des Courſes de Chevaux dans leſquelles ils font parade de leur adreſſe à manier la ſagaïe. Après quoi ils vont égorger des Bœufs, des Moutons, & des Chevreaux, chacun ſelon ſon pouvoir, & ſe divertiſſent durant trois jours.

La Circonciſion eſt une autre de leurs fêtes qu'ils célébrent trois ſemaines ou un mois après le *Ramadam*. L'âge que doivent avoir les enfans n'eſt point fixé, mais ils les choiſiſſent à leur volonté depuis dix ans juſques à dix-ſept ou dix-huit, afin qu'ils ſoient plus en état de ſouffrir l'operation. Tous les Enfans à circoncire s'aſſemblent dès le ſoir dans la place publique du village, parez de quantité de ces *gris gris* dont j'ai parlé & de leurs plus beaux habits. Ils paſſent la nuit à chanter & à danſer au ſon de leurs tambours, ſans ſe repoſer un moment, & le lendemain ſur les neuf ou dix heures du matin ils ſortent du village, où le premier homme de ceux qui s'y trouvent en prend un qu'il fait aſſeoir à terre & lui coupe le prépuce que les Parens reſſerrent pour le brûler ou l'enterrer. Ils en uſent ainſi de crainte que quelque perſonne malintentionnée pour l'enfant ne s'en ſerve à faire quelque ſortilége contre lui. Enſuite quelqu'autre homme en prend un autre; de ſorte que ce ne ſont point les Marabous qu'on appelle à cette cérémonie. Les Enfans circoncis, bien loin de crier de la douleur que leur cauſe cette opération, ſautent & danſent auſſitôt au ſon des tambours & font la grimace au Circonciſeur pour témoigner leur courage, ce qui donne beaucoup de joïe à leurs parens qui ſont là preſens.

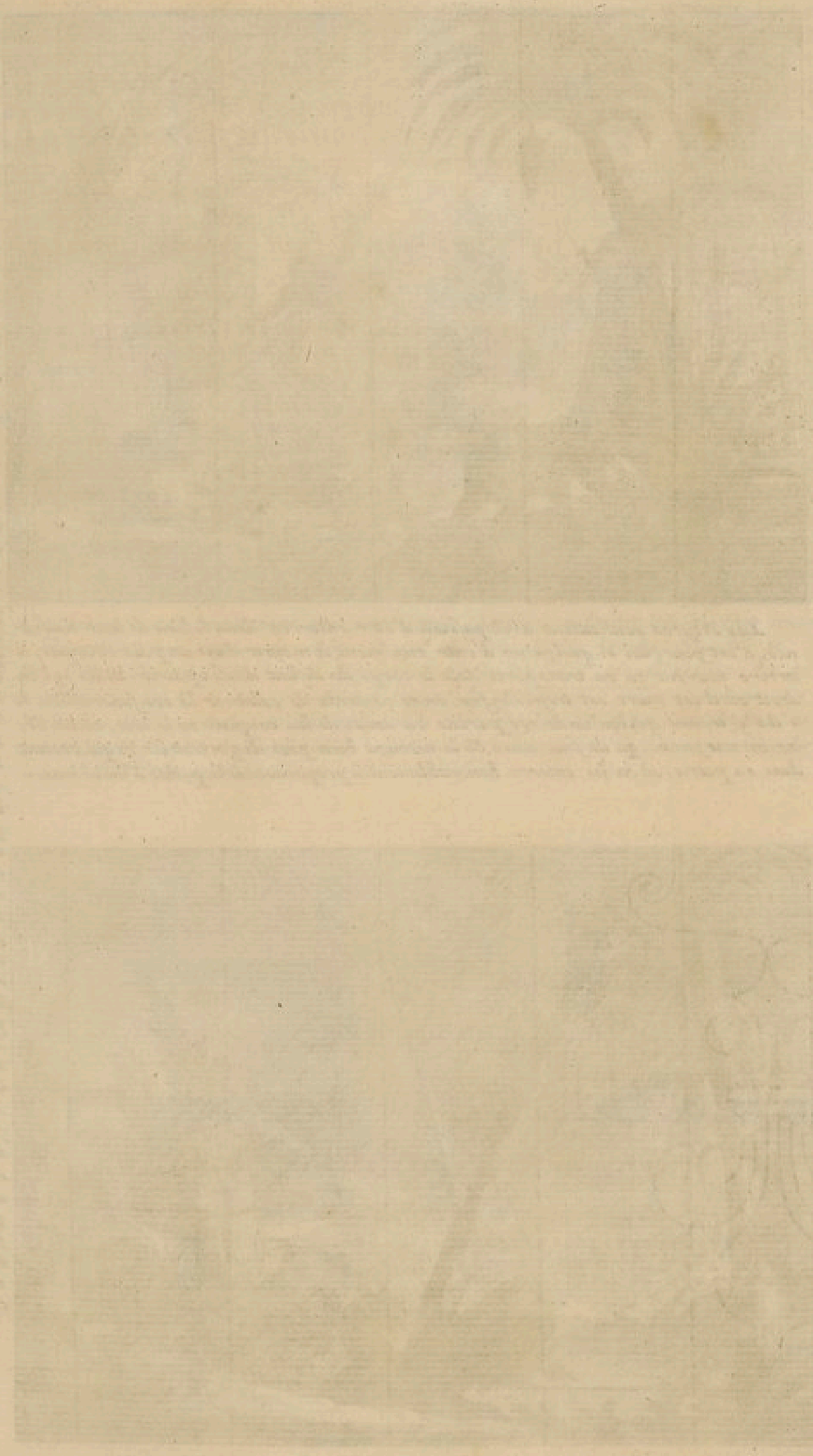
Ils les emmenent enfuite dans leurs Cazes, où juſques à ce qu'ils ſoient parfaitement gueris, ils ont plein pouvoir de tuer bœufs, moutons &c. quoi qu'ils ne leur apartiennent pas. Toutefois les filles n'oſent ſe preſenter devant eux durant ce tems-là, de peur que la vuë du ſéxe ne leur cauſe quelque émotion dangereuſe.

Le dixiéme de la Lune de Février ils célébrent la fête du Tabaſquet. Elle a cette prérogative ſur toutes les autres, qu'ils ſacrifient des Moutons chacun dans leurs maiſons; & ils croïent beaucoup honorer les François, qu'ils nomment blancs, de leur envoïer une partie de ces viandes offertes en ſacrifice. Dans cette fête, comme dans le *Ramadam* & dans toutes les autres, leurs réjouïſſances conſiſtent en courſes de Chevaux, en luttes, & en danſes qui ſe font au ſon des tambours portez par des Guiriots qui ſont des eſpèces de boufons ou farceurs.

Enfin leur derniére fête ſolemnelle eſt celle qu'ils nomment *Gomou*. Elle ſe fait le 10. de la Lune de Mai qui eſt pour eux le premier jour de l'année. Ils s'aſſemblent tous durant trois nuits depuis le Soleil couché juſques au point du jour, font leurs priéres & danſent à l'entour de leur Marabou, qui lit quelques Chapitres de l'Alcoran, puis ils diſent tous au bruit des tambours *Hiamamar*, c'eſt-à-dire Dieu nous conſerve juſqu'à l'autre année. Leur Calendrier eſt le même que celui des Arabes, dans lequel chaque Lune a ſon nom propre. Voilà à peu près ce qu'il y a de plus remarquable dans les coûtumes des Négres, dont les uns croïent la Reſurrection & les autres la Metempſicoſe, & dont le zèle infatigable dans les voïages pieux eſt une preuve qu'ils croïent n'être pas moins ſoigneux de leurs ames que des plaiſirs de leurs corps. L'hoſpitalité régne parmi eux, & dans les longs pelerinages qu'ils entreprennent pour aller à pié à la Mecque viſiter le tombeau de Mahomet, ils ne portent aucune proviſion, perſuadez qu'ils ſeront bien reçus dans tous les lieux de leur paſſage.

Le principal commerce qu'on fait au Sénégal conſiſte en or, en dents d'Eléphant & en Eſclaves noirs. Les habitans vendent de l'or en poudre, des cuirs, des gommes, des civettes & des eſclaves qu'on tranſporte en Amerique ou ailleurs, pour les faire travailler aux ouvrages les plus pénibles, tels que ſont les mines, les moulins à ſucre, & les plantages où il eſt cultivé. On porte au contraire au Sénégal du Papier, de la Raſade, de toutes couleurs, des grelots & des ſonnetes, du criſtal, du corail, de la Verrerie de toutes ſortes, des chapeaux & des bonnets, des toiles blanches, neuves & uſées, du fer, des draps, des ſerges, de l'eau de vie, des merceries, & des quincailleries. Les Coquillages, que les Hollandois tirent des Maldives, ſervent aux Négres de monnoïe courante.

DES-



DESCRIPTION DES CASES OU HABITATIONS DES NEGRES, DE CELLE DU ROI D'ISSINY & DE SES SUIETS.

DE LA MANIERE DONT CE PRINCE DONNE AUDIENCE AUX ETRANGERS, DES MEUBLES DE CES PEUPLES & DE LEUR MANIERE DE VIVRE.

Le tout receuilli exactement & desſiné sur les lieux par les soins d'un voiageur qui ne raporte rien qu il n'ait vû.

Les Nègres d'Iſſiny sont moins Curieux que ceux des autres Costes pour la construction de leurs maisons, Ce ne sont que de méchantes Cases faites de roſeaux, & couvertes de feuilles de palme. Elles sont si baſſes qu'à peine un homme s'y peut il tenir debout Il est vrai qu'ils n'y entrent guére que pour se coucher. & lors qu'il fait de la pluie le reste du tems ils se tiennent dehors à la fraîcheur, sous des apentis qu'ils font de feuillages. L'entrée de ces Cases est un trou quarré d'environ un pié & demi au plus, par lequel il faut se gliſſer avec peine, & ils le bouchent avec une petite porte de roſeaux, qu'ils attachent avec des cordes en dedans de peur des tigres; la nuit ils font du feu au milieu de cette caſe, où il n'y a point de cheminée. & où il ne fume pas mal par conſequent. là ils se couchent sur des nattes ou sur des roſeaux tout autour, les piés tournez vers le feu.

A côté est la Caſe de leurs femmes où elles couchent, boivent & mangent à part, le faisant rarement avec leurs maris. Ces Cases pour la plus part sont enclozes d'une grande Paliſſade de roſeaux qui forme une espece de Cour, ou il y a pareillement une petite porte, de deux piés & demi au moins & qu'on a soin de fermer tous les soirs, Cette Cour & le plancher des Chambres qui n'est que pur sable, sont tous les jours nétoiez exactement, plûtôt deux fois qu'une, parce qu'ils ne pourroient souffrir la moindre ſaleté.

Chaque Village a une grande Case écartée des autres, d'environ cent pas, dans laquelle toutes les filles & femmes sans exception, qui ont leur maladies ordinaires, sont obligées de se retirer, separées de la converſation de tout le monde, jusqu'à ce que leurs purgations soient entierement ceſſées. on leur y porte les choses nécéſſaires pour la vie. & elles n'oseroient celer cette infirmité lors qu'elle leur arrive, parce qu'il n'y va pas moins que de la vie, si on s'apercevoit qu'elles aprêtaſſent quelque chose pour leurs maris pendant ce tems là.

Les Nègres ne sont pas plus curieux en meubles qu'en Caſes, s ils ont quelque méchant Coffre de matelot ache té à bord des Vaiſſeaux qui paſſent, ils se croient grands Seigneurs. Ils ont quelque petit siége de demi pié de haut sur lequels ils s'aſſeient, & qui leur servent la nuit de couſſinet pour reposer. Leurs Eſclaves les leur portent par tout où ils vont, pour n'être pas obligez de rester long tems debout: & toute la difference qu'ils ont pour un Blanc qui les va voir est de leur en presenter un. Pour Vaiſſelle ils ont quelque méchant Pot qu'ils font eux mêmes, de sable mêlé d'un peu de terre graſſe, si mal cuits qu'il est difficile de les manier sans les caſſer. Leur cuisine est garnie de quelques gamelles de bois dans lesquelles ils versent ce qu'ils ont aprêté pour manger. Ils trempent toute la main pour fouiller au fond de leur sauce, & chercher quelque petit morceau de poiſſon ou du pain de mil qu'ils y ont jetté. Ce pain n'est autre chose que du maïs & du millet pilé & mêlé avec un peu d'eau, que les femmes font cuire dans un pot chaque jour, n'étant pas accoutumées à fours tels que nous en ayons en Europe.

Les Nègres voudraient avec paſſion d'être enterrez dans le lieu de leur naiſſance, c'est pourquoi si quelqu'un d'entr'eux vient à mourir dans un pais étranger, il arrive souvent qu'on transporte de là le corps du defunt dans ſa patrie. Mais si l'endroit où il est mort est trop éloigné, on se contente de célebrer là ſes funerailles, & s'il s'y trouve quelqu'un de ſes parens ou amis, ils lui coupent ou la tête, ou un bras, ou une jambe, qu'ils font cuire & la nétoient bien, puis ils portent les os qui restent dans ſa patrie, où on les enterre honorablement à proportion de la qualité d'un chacun.

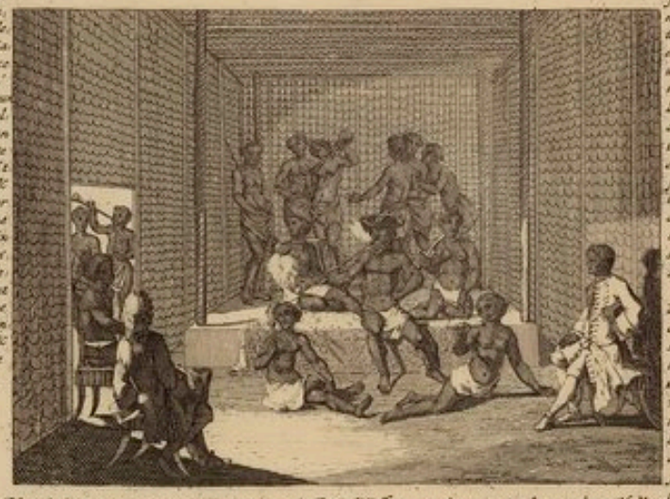
Ceux qui ont exécuté à mort les ordres ſanguinaires ſont regardez infames durant 3. jours. Ces jours passez, on leur construit au plus vîte une petite Case de roſeaux ſeparée les autres hors du village, pendant qu'on la bâtit, ils courent par tout comme des insensez tant au dedans qu'au dehors du village, pour piller tout ce qu'ils rencontrent. Car toutes les volailles, moutons, poules, bouës & autres choſes qu'ils peuvent seulement toucher, leur apartiennent de droit, chacun ayant une ſi grande horreur de ce qu'ils ont touché lors et tems-là, qu'ils les leur abandonnent de bon cœur.

La Case étant faite, ils s'y renferment pendant les trois jours marquez, pendant lequels leurs parens leur portent de quoi vivre. Au bout de ce tems, ils prennent leur petite Case qu'ils mettent en paquets puis qu'aucuns du bois qui le y entre ni pendant les trois premiers n'doivent sur aucun objet sur la tête, ils vont au lieu où s'est faite l'Exécution & appellent le mort trois fois par son nom, l'Exécuteur laiſſe tomber son pot qu'il casse, & posant tous les fardeau dont ils étoient couverts en signe de deuil & la rejouïſſance de leur Case avec les leurs, & tout ce qu'ils portent, ils s'enfuïent de toute leur force chez eux où ils prennent leur plus beaux habits après s'être bien parez ils vont rendre visite à tous les principaux de l'Etat, qui les reçoivent bien & leur font des presens en or à leur retour. Personne ne fait difficulté de faire cet Exécution lors qu'il est nommé, le doit ne pouvant leur être reproché, d'autant qu'elle n'est infamante que pendant trois jours au contraire ils en font trophée, & s'en vantent dans la suite comme d'une belle action.

Les Cases des Negres de Sestre sont les plus joliment travaillées de toutes celles de la Guinée. Elles sont faites de petits roseaux gros comme le pouce, dont l'un ne paſſe pas l'autre, & ajustez ensemble très proprement. Elles sont rondes en quelques endroits, comme chez le Roi d'Arnel, & quarrées en d'autres. quelques-unes ont un ou deux étages, ou l'on monte par une petite echelle & celles qui apartiennent aux plus pauvres, sont au moins élevées de terre de trois ou quatre piés, parce que dans la saison des pluies leur pais est inondé. ce qui les oblige de les bâtir ainsi. la porte en est plus haute que chez les autres Negres, mais l'entrée en est extraordinaire, car entrant par la porte qui est toûjours à un angle de la maiſon, il faut marcher d'angle en angle, par une petite allée large d'un pié & demi au plus, & faire de la sorte deux circuits autour de la chambre quarrée qui est au milieu, & qui peut avoir douze ou treize piés de diametre. Au milieu de cette chambre, où on entre jour on ne voit qu'à la faveur de quelques roſeaux mal joints, il y a une grande pierre platte sur laquelle ils font du feu qu'ils entretiennent toute la nuit, avec beaucoup de fumée, pour chaſſer les Maringoins, Moustiques & autres insectes importuns, qui ne les laiſſeroient jamais en repos, étant nuds comme ils sont.

Les jours que les Negres se veulent traiter, & qu'ils ont pour cela quelque poiſſon, ils prennent de la coroſſe qui est une sorte de fruit de palmier, qu'ils font bouillir avec le poiſſon, puis quand elle est cuite, ils la tirent du feu, la mettent dans un mortier, & les donnent quelques coups. Ensuite ils le preſſent pour en faire sortir le jus, après quoi ils la remettent sur le feu avec le poiſſon, dans lequel ils jettent un peu de sel & beaucoup de piment qui est une espéce de poivre. Tout cela ensemble fait la sauce avec de l'eau chaude, & fait un ragout passablement bon. Cette coroſſe est leur nourriture ordinaire & lors qu'ils n'ont pas de poiſſon, ils font toûjours une sauce pour manger avec leur pain, elle se fait avec l'huile de palme, qui leur sert de beurre & leur tient lieu de tout.

Quand quelqu'un des Negres vient à mourir on l'enterre sous ſa Case qu'on abat dessus, & ſa famille change ensuite d'habitation. En quelques endroits ils couchent tous ensemble, hommes femmes & enfans, sans crainte d'inconveniens. Tous ceux qui habitent le long des Côtes, lors qu'ils sont avec les blancs, parlent une espéce de Portugais corrompu, qu'ils appellent la langue franque, ce qui est d'une grande commodité pour les Negocians, qui sans cela, seroient obligez d'avoir des Interprétes, de dix en dix lieues que la langue naturelle change ordinairement. Car c'est une chose surprenante de voir la grande diverſité de langues qui se trouve en cette partie du monde, & le peu de conformité qu'elles ont entr'elles, ce qui embarraſſe extrémement les Voiageurs.



Des qu'un Enfant est né on va chercher un Prêtre qui lui fait incontinent attacher autour du corps, du col, des bras & des jambes quantité de Cordelettes, de corail & d'autres bagatelles après les avoir consacrées par des exorcismes, ce qui, à leur avis preserve l'Enfant de maladies & d'autres accidens. Le Pére ne se mêle point de son éducation, & la Mére fort peu, car dés que les Enfans savent marcher on les laiſſe aller où ils veulent avec un morceau de pain sec même sur le bord de la mer, sans beaucoup s'en embaraſſer.

Cette Planche représente la salle d'Audience du Roi d'Iſſiny, ce n'est autre chose qu'une Halle ou Grange bâtie de roseaux, haute par le toit de 14 ou 15 piés, longue de 20 & large de 15. Elle n'est ni ornée, ni meublée, ni parée, c'est un pur sable mouvant qu'on a sous les piés. Le Trône est un lit, couteau de quatre petites colonnes, & recouvert en façon d'Ebenne. Ce lit qui n'a ni Ciel, ni fond, ni rideaux, est placé à un des bouts de cette chambre, avec quelques planches sur lesquelles il y a quelques peaux de tigres etenduës. Le Roi est aſſis au milieu avec une pipe à la bouche d'environ une braſſe de long, c'est parmi eux la contenance la plus noble. Il est nud comme le reste de ſes ſuiets, & porte un chapeau noir, bordé d'argent, avec une plume blanche à la fraiçoire. Sa barbe est cordelée en pluſieurs treſſes, enfilées de petites pierres percées, qu'ils appellent aigris, & qu'ils pésent contre l'or à grand poids. A côté du Roi sont aſſises ses deux femmes favorites, portant chacune sur leur epaule un large Sabre à poignée d'or. D'où pend un crane de brebis d'or gros comme le naturel. Ces deux femmes sont ornées de colliers & de braſſelets d'or, & de grandes plaques d'or en forme de mammelles, qui par le moien d'une chaînette de même leur descendent sur le sein. Derriere ces deux premieres, il y en a six autres sur le trône, de chaque côté, l'une qui porte ſa pipe, l'autre son verre, l'autre une petite bouteille d'eau de vie, dont le Roi est fort amateur, & les autres ont divers emplois de cette nature. Au-pié du trône sont deux hommes armez de sabres, tenant chacun une saquée garnie d'or. Il y a en dehors plusieurs tambours & trompettes qui ne discontinuent point de faire une horrible carillon, tandis que le Roi fume ſa pipe. & quand il a achevé de fumer, il fait demander tout bas à ceux qui le viennent voir quel est le ſujet de leur voiage, à quoi il répond de même.

Le vin de palme est le suc d'un Palmier qui n'est pas épineux, dont les Negres ont de grandes Campagnes toutes pleines, qui apartiennent à qui les veut travailler. Ils vont ordinairement deux fois le jour pour le tirer, ſavoir le matin & le soir, munis d'un petit ciſeau plat qui n'est pas plus large que le pouce. Ils montent au haut d'un Palmier, qui pour être bon doit être parvenu à une certaine maturité qu'ils connoiſſent. Après en avoir tiré deux ou trois branches ou roseaux, ils le blaſſent avec ce ciseau dans la sommité, qui est tendre, & font un trou dans lequel le poing peut entrer. Ils mettent ensuite dans ce trou une certaine feuille large, épaiſſe & capable de réſister, par où coule le vin. Après quoi ils y ſuspendent un grand pot dont la bouche est étroite & dont le cul est rond semblables à peu près aux pots à moineaux, dont on se sert en France: & retournent le soir cueillir chercher ce pot, qu'ils trouvent plein d'une liqueur, dont la couleur & le gout sont remblables au petit lait. Ce vin échauffe & enivre, si l'on en boit avec excès. Il n'a pas la proprieté de se garder plus longtemps jusqu'au lendemain, car il devient aigre, cependant les Negres le boivent volontiers de deux ou trois jours, parce qu'ils aiment mieux cette âpreté qui leur racle un peu le gozier, que la douceur naturelle dont il est rempli sortant de l'arbre. Quelques-uns disent qu'il est mal sain, pluſieurs neanmoins en ont bû sans en être incommodez. On a seulement reconnu qu'il a la proprieté de lâcher le ventre un peu, & on le boit à jeun. Toutes les fois qu'on va chercher le pot, il faut faire une nouvelle plaie à l'arbre autrement la liqueur ceſſeroit de couler.

PREMIERE DISSERTATION

SUR

LA GUINEE.

LA Guinée, dont le nom marque la ſéchereſſe & la chaleur, eſt moins étenduë que la Nigritie; mais beaucoup plus habitée, parce qu'il y a plus de côtes. Ses bornes ſont à l'Eſt, le Roïaume de Biafara, au Nord la Nigritie, à l'Oueſt le Roïaume de Sierra-Leona, & au Midi la Mer de Guinée. On lui donne trois cens vingt lieuës de longueur, & cent quatre-vingt de largeur. D'autres ne la font longue que de deux cens cinquante lieues, & conviennent ſur la largeur. Vers le milieu du quatorziéme ſiécle, des Navigateurs François l'aiant découverte, quelques-uns de cette Nation-là y formerent des établiſſemens; mais durant les troubles du Roïaume ſous Charles VI. & Charles VII. ſon Fils, ils abandonnerent ce Païs. Dans la ſuite du tems, les Portugais, les Anglois, les Hollandois, les Suédois & les Danois y ont planté des Tabernacles & s'y ſont fortifiez en divers endroits.

La Guinée eſt un fort bon Païs: la quantité de ruiſſeaux dont elle eſt entrecoupée, & la pluie qui y tombe très-ſouvent, fertiliſe beaucoup le terroir. Mais d'un autre côté cette grande humidité jointe à un chaud exceſſif, rend le climat ſi mal ſain qu'il cauſe des maladies dont peu d'Etrangers ſont exemts. D'ailleurs la fertilité de la Guinée conſiſte en poivre, en cannes de ſucre, en coton, en ris, en millet, en orge, & en pluſieurs autres ſortes de grains: mais il n'y a point de froment, qui pourtant eſt tellement le principal qu'il vaut mieux lui ſeul que tous les autres enſemble. Les fruits ne manquent pas non plus dans la contrée dont il s'agit. Mais tous ces biens de la Terre abondent ſur tout dans les lieux, où les Européens ont des Forts, & des Habitations. Le Païs eſt riche en mines d'or. Il nourrit auſſi quantité de bêtes rares: grand nombre d'Elephans, des Paons, des Perroquets, des Singes des plus ſinges, des Tigres, des Leopards &c. On y pêche, vers les Côtes du Poiſſon fort eſtimé; entr'autres la Dorade, & la Bonite. Quelques-uns ajoûtent le Cochon de Mer, ou Marſouin: mais outre qu'il n'eſt pas rare en Europe, c'eſt lui faire trop d'honneur que de le compter entre les *poiſſons excellens*: car il n'eſt guére de plus mauvaiſe chair. Les principales marchandiſes c'eſt l'Ivoire, les Guenons, les Cuirs, la Cire, l'Ambre gris, l'Or & les Hommes; & tout cela ſe troque pour des Draps, des Toiles, du Fer, des Armes, des Ouvrages de verre, & autre choſes qu'on y porte de ces quartiers-ci.

Les montagnes remarquables ſont celles que les Portugais nomment *Montes Claros*, que les Occidentaux apellent les montagnes des Lions. Les Fleuves ſont le Suéiro da Coſta, le Volta, le Lago, le Calabri, le Rey, le Benin, & le Boſcaramoneos, qui ſepare la Guinée de Biafara. Entre le Lago & le Benin il y a vers la Côte un grand Lac nommé Curamo qui a plus de cinquante lieues de tour.

Les Habitans de Guinée ne manquent communément ni de genie ni d'adreſſe, & ils ont même beaucoup d'ouverture & d'intelligence pour le Négoce, principalement ceux qui vivent ſur les Côtes. Mais ils gâtent ces bonnes qualitez par un grand penchant à l'orgueil, & d'ailleurs ils ſont fort pour la communauté des biens, n'y aiant pas au monde de plus grands voleurs. On les taxe auſſi de pareſſe, de lâcheté, de faineantiſe; & cela avec d'autant plus de juſtice qu'ils excellent en force & en vigueur. Ils ſont tout-à-fait noirs, excepté par les dents. Le luxe & la magnificence des habits ne les tente point, & la nudité ne les fait point rougir. Car comme ſi par un privilege ſpecial, ils avoient conſervé l'innocence naturelle; comme s'ils n'avoient point eu de part à la Chute de nos premiers Parens, ils vont comme Adam & Eve alloient dans le Paradis terreſtre avant la tentation. Dans cet équipage, ſi oppoſé à la pudeur, ces gens-là marchent le couteau à la main, & cela pour être toûjours prêts à l'offenſive, ou à la defenſive contre ceux à qui ils en veulent, ou dont ils ont envie de ſe venger. Leur cuiſine eſt ſans aprêts, ſi ce n'eſt d'écorcher les bêtes, ou de plumer la volaille; car ils mangent la chair toute cruë. Le beau ſexe noir de ce Païs-là eſt amoureux juſques à la derniére lubricité, voilà pour le général.

Pour ſuivre maintenant l'ordre Géographique dans la deſcription particuliére de la Guinée qui ſe diviſe en Haute & Baſſe, je commencerai par la premiére qui renferme trois grandes Parties, la Malaguette ou Côte des dents, le Roïaume de Benin, & la Guinée propre. La Baſſe contient tout le Païs de Biafara, & les Roïaumes de Loango, de Congo, & d'Angola. La *Malaguette*, qui avance au dela du Cap de Sierra Pionoa ou de Tagrin, a pris ſon nom d'une plante ainſi nommée, qui y croît en abondance & qui eſt une eſpéce de poivre long. Les Anglois y

ont établi une colonie depuis quelques années & y font un très-grand commerce. Le Païs appellé Gryen-Kuſt, s'étend depuis *Capo del monte* juſques au Cap *das Palmas*, & n'eſt habité que par de miſerables Négres, dont preſque chaque village a un Roi ou un Capitaine auſſi ſauvage que ſes ſujets. Les Vaiſſeaux y négocient tout en voguant; les Chaloupes aprochent des Côtes avec quelque vieilles hardes, du Brandevin, du Tabac, des Merceries, & autres choſes ſemblables, & les Negres abordent avec de l'Ivoire ou de la Malaquette dans leurs canots; en ſorte que les échanges ſont bientôt faits. Depuis le Cap *das Palmas* juſques à Achin près du Cap *de tres puntos*, eſt le Païs apellé *Côte des Dents*. Les Negres y ſont très-ſauvages & très-miſérables. Tout leur negoce conſiſte en dents d'Elephans qui ſont en grand nombre dans ce Païs.

Près de là eſt le Roïaume de Seſtre, connu ſous le nom de Côte des graines, autrefois poſſedée par les François, qui y entretenoient pluſieurs Comptoirs, & y faiſoient un commerce conſiderable. La terre en eſt baſſe, graſſe, & arroſée de quantité de ruiſſeaux & de riviéres qui la rendent ſi couverte de bois, que l'on ne peut preſque entrer dans les villages que l'un après l'autre. Les Voïageurs l'attribuent à la négligence des Habitans, pareſſeux de ſe fraïer des chemins; mais la meilleure raiſon eſt que ces bois leur ſervent de Forteresſe, & les defend des incurſions de ceux qui ne vont ſur ces Côtes que pour faire des Eſclaves. La fraicheur de cette terre y produit une très-grande quantité de fruits, tels que les Bananes, Figues bananes, Ignames, Patates, &c. & beaucoup de Mil, de Mays, que l'on apelle en France Blé de Turquie, de Coroſſo, d'Ananas, de Pois de pluſieurs ſortes, excellens à manger, des Giromons qui ſont des eſpèces de citrouilles, & une infinité d'autres fruits de terre, qu'il ſeroit trop long de raporter. Mais en même tems que ces lieux aquatiques produiſent abondamment de quoi nourrir les habitans du Païs, ils le rendent impratiquable aux Blancs qui n'y ſauroient vivre longtems, à cauſe des vapeurs de cette terre humide, imbibée d'eau preſque toute l'année. C'eſt peut-être ce qui a contribué à le faire abandonner des François qui y poſſedoient autrefois pluſieurs places, dont l'une ſe nommoit le *petit Dieppe* & l'autre *Paris*. Il n'eſt aujourd'hui habité que par des Negres, les mieux faits & les plus induſtrieux de la Guinée; mais en même tems les plus pareſſeux de tous, ce qui fait qu'ils ne ſe donnent pas la peine de travailler.

La Riviére de Seſtre donne le nom à tout un Roïaume, & par la commodité qu'elle procure de faire du bois, de l'eau & d'autres rafraichiſſemens, elle y attire preſque tous les Vaiſſeaux qui navigent le long des Côtes. Toutes les Femmes & Filles fument dans ce Païs auſſi bien que les Hommes & les Garçons avec des pipes ſi groſſes que dix ou douze perſonnes peuvent long-tems s'en contenter ſans y remettre du tabac. Le tuïau eſt long de cinq ou ſix piés, & la pipe a environ un demi-pié de circonference. Ce ſont elles ſeulement, comme parmi les autres Negres, qui travaillent dans le menage pendant que les Hommes paſſent le tems à dormir, à fumer & à ne rien faire. Elles nagent comme des poiſſons, & lorſque les Paſſagers veulent faire de l'eau, ce ſont elles qui offrent pour cela leurs ſervices. Alors elles ſe jettent toutes à la nage dans la Riviére pour arriver les premiéres aux ſources, & gagner le prix convenu par pipe d'eau. On les leur païe en monnoïe du Païs, qui eſt une eſpéce de petits coquillages blancs appelez Souges ou Coris, que l'on va chercher aux Maldives; on les aporte enſuite en Europe & on les achette au quintal, pour négocier avec cette monnoïe ſur ces Côtes où elles ont cours en quelques Roïaumes.

A deux lieuës de l'embouchure de cette Riviére eſt un grand village qui porte comme elle le nom de Seſtre. C'eſt la demeure ordinaire du Roi du Païs, qui va nud comme ſes ſujets à la reſerve d'un petit guenillon dont il couvre les parties que la pudeur defend de montrer. Les volailles ſont très-communes en ce Païs & à bon marché; lorſqu'il ne s'y trouve pas une grande quantité de Vaiſſeaux. Les Bois ſont remplis d'Elephans, de Bœufs ſauvages, de Cabris, & d'autres animaux de venaiſon, ſans parler des Bêtes féroces qui y ſont en grand nombre. Mais quoique les Négres aiment mieux la chair, qu'aucuns des Habitans de la Guinée, ils ſont ſi poltrons qu'ils n'oſent aller à la chaſſe de ces animaux, où l'on court ſouvent riſque de la vie. Ils aiment beaucoup les Menilles de Fer qu'ils portent aux bras & aux jambes, du poids de quatre à cinq livres chacune. Il y a dans ces mers tout le long de la Côte un excrement apellé Galeros, long d'environ demi-pié ſur quatre doigts de large. Ces Galeros ſont d'un beau violet bordé d'un rouge incarnat, mais ſi venimeuſes & ſi cuiſantes qu'elles cauſent une très-violente douleur. Elles flotent ſur l'eau comme un petit bateau, & font ſouvent repentir de leur curioſité ceux que leur éclat engage à les toucher. On y trouve auſſi un poiſſon ſemblable à une Etoile qui a une ſi grande quantité de piés, qu'il n'eſt pas poſſible de les compter.

La Riviére de Seſtre, comme la plûpart de celles d'Afrique, nourrit des Dragons d'eau, nommez Caimants, c'eſt une eſpèce de Crocodilles qui devorent les Hommes quand ils les rencontrent à leur avantage. Cet animal a ſix rognons d'odeur de muſc qui le fait ſentir de loin & le fait éviter. Il eſt amphibie de ſa nature & vit autant ſur terre que dans l'eau. Sa machoire de deſſous eſt immobile, ce qui le rend fort ſingulier dans ſon eſpèce, n'y aiant guére d'autre Qradupede qui remuë, en mangeant, la machoire ſuperieure ſeulement. Sa longueur eſt ordinairement de huit à dix piés, & ſa figure celle d'un Lezard. Son corps eſt écaillé à l'épreuve du mouſquet, & à moins que de le tirer par derriére au rebours des écailles, on ne peut réüſſir à le tuer. Toute la Côte juſques à Iſſyni eſt très-dangereuſe à cauſe des Briſans. Elle eſt habitée par les plus feroces de tous les Negres grands antropophages, qui devorent tous les blancs qu'ils peuvent atraper, & leurs propres voiſins lorſqu'ils les peuvent prendre en guerre. C'eſt ce qui fait qu'on deſcend rarement à terre, à moins qu'on n'y ſoit obligé par néceſſité; auquel cas il faut y aller bien armé, en grand nombre & prendre bien ſes meſures. Cette difficulté d'entrer dans un Païs, où les blancs n'ont preſque jamais mis le pié ſans danger, eſt cauſe qu'on en ignore l'étenduë, & qu'on ne ſait rien ni de la forme du Gouvernement de ces Peuples

ni de leur Religion, s'ils en ont une. Ils aportent aux Vaiſſeaux quantité de Maniguette, qui eſt une ſorte de poivre, du Ris, du Mil, des Volailles, des Perroquets, des Singes, & de l'Ivoire en échange d'eau de vie, de couteaux, de ſerpes, de haches, & de quelques peignes qu'on leur donne.

Là commence la Côte d'or, dont un des principaux Roïaumes eſt celui d'Iſſyni inconnu néanmoins à la plûpart des Géographes. La raiſon pour laquelle ils ne le mettent point ſur les Cartes dans l'endroit où il eſt preſentement, vient ſans doute d'un changement arrivé en ce Païs, qu'il eſt à propos d'expliquer ſur les memoires d'un Voïageur qui s'eſt tranſporté ſur les lieux, & qui en parle moins ſur le raport d'autrui que ſur ce qu'il a vu lui-même. Il y a environ quatre-vingt ans, dit-il, qu'un certain Peuple nommé Eſiep dont le Roi ſe nommoit Faï, qui habitoit dans les terres les plus voiſines du Cap apellé communément Apollonia, en fut chaſſé par les guerres que lui declarérent les Peuples d'Aximo & ſe refugia à Asbing, lieu appartenant aux Peuples nommez *Veteres* qui le reçurent humainement, lui donnérent l'hoſpitalité, lui diſtribuérent des terres à cultiver & le regarderent enſuite comme un Peuple Compatriote & Ami. Ils demeurérent quelques années dans cette bonne intelligence, s'aſſiſtant les uns les autres dans tous leurs beſoins. Mais ce nouveau Peuple naturellement remuant s'étant rendu puiſſant & redoutable à ſes bienfaicteurs ſe ſouvint d'où il étoit ſorti, & ſe voïant chez une autre Nation il ſe crut en eſclavage, quoiqu'il jouît d'une pleine liberté. Dans cette penſée il prit la réſolution de ſecouër le joug qu'il croïoit porter. Il commença donc à lever la tête, & à mépriſer ouvertement ceux qui l'avoient reçu, qui étant depourvus d'armes à feu, dont les autres étoient munis à cauſe du Commerce que la proximité de la Mer leur procuroit avec les Européens, ne ſe trouvoient pas en état de leur faire éprouver leur reſſentiment.

Vers l'an 1670. il arriva qu'une Nation nommée *Ochin*, qui habitoit une terre ſituée dix lieuës en deçà du Cap Apollonia, autrement Iſſiny, ſe brouilla avec ceux du même Cap, que les Naturels appellent *Guiomo* ou *Guioumray*, & en étant venus pluſieurs fois aux mains, cette Nation fut contrainte de ſe retirer & de chercher une autre terre. Ils ſe ſouvinrent que leur Roi *Zena* étant de la Famille des *Aumouans* qui lui étoit commune avec celui des *Veteres*, ils ne pourroient mieux faire que de ſe retirer auprès d'eux, d'autant plus qu'ils avoient pluſieurs terres incultes; ſe perſuadant qu'ils ne leur refuſeroient pas une grace qu'ils avoient accordée quelques années auparavant au Peuple d'*Eſiep* qui ne leur étoit joint par aucune alliance. Leur eſperance ne fut point trompée. Les *Veteres* mecontens de leurs premiers hôtes & n'oſant leur faire tête, ſe perſuadérent que le Ciel leur envoïoit par là une occaſion favorable de ſe venger des outrages paſſez. Ils reçurent ces nouveaux venus avec joïe, leur aſſignerent des terres & leur decouvrirent leurs mécontentemens. Ceux-ci pour s'accrediter auprès d'eux leur promirent tout ſecours; ce qui relevant enfin le courage des premiers les porta à mépriſer à leur tour leurs anciens hôtes. Il n'en falut pas davantage pour exciter entr'eux des diviſions, des querelles & une guerre ouverte, qu'ils ſe declarérent réciproquement; en ſorte que les *Veteres*, aidez de leur nouveaux amis eurent ſur les autres divers avantages dans les combats qu'ils ſe livrerent. Les vaincus ſe ſentant les plus foibles, ſe battirent toûjours en retraite, & abandonnerent le champ de bataille aux gens d'Iſſiny. Ceux-ci occuperent la place des fuïards, prirent leurs terres & s'y établirent, pendant que ceux d'Eſiep, pour éviter leur fureur, ſe retirerent ſur la Côte des Dents (autrement des *Qua-qua*, parce qu'ils ont toûjours ce mot à la bouche) où ils s'arrêterent & s'établirent près de la Riviére de Saint André. Ceux d'Iſſiny néanmoins ne laiſſent pas de les y aller de tems en tems chercher, pour les battre & faire des eſclaves, étant toûjours demeurez ennemis irréconciliables depuis ce tems-là.

Ainſi cette place qui apartenoit auparavant aux *Veteres* & qui ſe nommoit Asbiny, aiant été occupée par les gens d'Eſiep & ſe trouvant maintenant poſſedée par ceux d'Iſſiny qui y ſont les plus forts, a changé ſon premier nom, & ſe nomme *Iſſiny* du nom de la Nation qui l'occupe. Par ce moïen leur premiére demeure, qu'ils nomment encore le *Grand Iſſiny* pour le diſtinguer de celui-ci, dont il n'eſt éloigné que de dix lieuës, eſt reſté inculte & inhabité. Ce qui fait ſans doute, comme je l'ai déja remarqué, que les Cartes Géographiques ne placent point Iſſiny, où il eſt preſentement, parce qu'apparemment les Géographes n'ont point de connoiſſance du changement arrivé parmi ces Peuples.

Ce Roïaume d'Iſſiny n'eſt ni ſi grand ni ſi conſiderable que quelques uns ſe l'imaginent: il n'a dans ſa dependance qu'environ 10. ou 12. villages placez proche de la Mer ou dans des Iles que forme la Riviére. Il occupe tout au plus dix ou douze lieuës le long de la Côte, & n'avance guére que deux ou trois lieuës dans les terres. Il ne poſſede que deux places maritimes, dont la principale s'apelle *Takuechue* & l'autre *Bangyo:* ſa Ville Capitale ſe nomme *Aſſoco*, ſituée dans une Ile de même nom que forme la Riviére à une lieuë & demie de la Mer. Elle peut avoir deux cens mauvaiſes Caſes de Roſeaux & contenir environ mille ou douze cens perſonnes. Le Roïaume, s'il eſt permis de profaner un ſi grand nom, a pour voiſin du côté du Nord un Peuple qu'on nomme les Compas, qui ſont une eſpèce de Republiquains. Il eſt borné à l'Eſt par les Roïaumes de *Guoiumray*, autrement le Cap Apollonia, & celui d'*Edoua* qui n'eſt éloigné d'*Aſſoco*, que de dix lieuës: au Sud par la Mer, & à l'Oueſt par la Côte des Dents. La terre en eſt ſi baſſe qu'il ſeroit impoſſible de l'appercevoir de plus d'une lieuë en Mer, ſi les grans arbres dont elle eſt bordée ne la faiſoient découvrir de deux ou trois lieuës. Elle eſt arroſée d'une des plus belles Riviéres d'Afrique; navigable par tout ſi elle pouvoit commodément porter dans la Mer. C'eſt ce qui a fait que les Géographes ne l'ont marquée ſur la Carte ni auſſi grande ni auſſi belle qu'elle eſt. Son embouchure eſt fermée par un vaſte banc de ſable qui la rend inacceſſible de ce côté-là; quoique quelques canots des Negres la franchiſſent quand la Mer eſt belle pour aller negocier à bord des Vaiſſeaux qui mouillent ſouvent à la rade. Les Naturels du Païs diſent qu'à ſix journées vers ſa ſource elle eſt bouchée par de grands

grands rochers, du haut desquels elle tombe & forme une cascade admirable. Là s'ils veulent passer il faut qu'ils portent leurs Canots à la faveur de quelque passage étroit qui est au bord, long environ d'une portée de fusil; puis ils les remettent sur cette Riviére qui est ensuite navigable par tout & se répand bien avant dans des Païs qu'ils ne connoissent pas. Quelques-uns ont été jusques à Abahini & à Enzoko qu'ils disent être éloignez de la Mer, le premier de dix journées qui font bien cent lieuës de France, & le second de trente qui font pour le moins 300. lieuës, où ils racontent qu'on fait de très-beaux tapis de Turquie, & de belles étofes de Coton raïées de soïe, & que l'on voit de très-grandes Villes bâties de pierre. Ces decouvertes seroient dignes de la curiosité des Voïageurs, & il y a aparence qu'on en feroit de très-belles le long de cette Riviére.

La terre d'Issiny, comme celle de presque toutes les Côtes de Guinée, n'est qu'un sable blanc, sec & aride, qui cause beaucoup de peine aux Voïageurs. Elle ne produit presque rien que des herbes pour les animaux, qui pourroient s'y nourrir, si les Peuples avoient l'industrie de la faire valoir. Elle produit néanmoins dans les lieux bas & humides quelques bananes qui servent de nourriture aux gens du Païs. Ils en choisissent quelques cantons qui n'ont point encore été cultivez, & après l'avoir défriché, ils y sement quelque peu de ris, de blé d'Espagne, ou du millet. Elle est meilleure dans les Iles que forment la Riviére, où il croît beaucoup de fruits, des Cocos, Ananas, Palmiers & autres plantes, utiles & agréables. Pour ce qui regarde la température de l'air, quoique ce Païs soit près de la Ligne & dans la Zone Torride, il n'est ni si mal sain, ni si incommode qu'on se le figure en Europe. La plus grande partie de l'année, on y jouït d'un air pur & agréable. Il est vrai que dans les mois de Mai, Juin, & Août, qui est la saison ordinaire des pluïes en ce Païs, il y a quelquefois d'épais brouillards, auxquels il ne faut pas s'exposer, jusques à ce que le Soleil ait la force de les surmonter; mais pour peu de précautions qu'on prenne pour conserver sa santé, il est aussi aisé d'y vivre agréablement qu'en aucun endroit de l'Europe. Il faut pourtant avouër que depuis le mois d'Octobre jusques à la mi-Avril l'air y est si chaud, & les raïons du Soleil si brûlans qu'il n'est guére possible de les soûtenir, à moins qu'on n'y soit accoûtumé: ce qu'on fait peu à peu en cherchant l'ombre durant la plus grande chaleur. Enfin il n'y a guére de Païs plus charmant & plus agréable à la vuë. Car pour peu qu'on s'avance dans ses vastes plaines, remplies de bocages, on aperçoit une infinité de perspectives admirables que forme l'enfoncement des grands arbres, dont elles sont couvertes de distance en distance. Sur tout celle de la Riviére, dont le Païs est arrosé, est le plus beau point de vuë qui se puisse imaginer, étant bordé d'arbres çà & là sur le rivage, qu'on croiroit plantez au cordeau; tant il y paroît de justesse & d'arrangement.

J'ai dit qu'*Assoco* est la Ville Capitale de ce Païs, elle est aussi la demeure du Roi. Son Palais est bâti de Roseaux entrelassez, enduits de bouë, qui est peinte avec de la terre rouge, grise, & jaune en plusieurs endroits, mais sans aucun ordre ni dessein. Il y a deux ou trois apartemens en bas & autant en haut, tous terrassez comme je viens de dire & couverts au dehors de feuilles de Palmier. Ce Palais est au milieu de plusieurs grandes enceintes, ou palissades de Roseaux qui forment trois Cours avant que d'y arriver. Pour entrer dans la premiére, il faut monter par une Echelle très-difficile de sept ou huit échelons, seperez de près de deux piés, lorsqu'on est en haut on en trouve une autre de même structure par où il faut descendre, & où tout autre que les Negres qui y sont accoûtumez, ne peut manquer de tomber. Les cases de ses Femmes sont autour de ce Palais, bâties de simples Roseaux, & couvertes comme toutes les autres, de feuilles de Palmier. Il n'y a dans tout le Roïaume que cette case du Roi, celle de son Frere, & deux ou trois autres qu'on a fait bâtir depuis peu à Assoco, qui soient enduites de terre: toutes les autres ne sont que de méchantes Cabanes pires que celles des Charbonniers qui sont dans les forêts en France. Le Roi tient ordinairement à la premiére barriére deux de ses Esclaves en sentinelle, chacun une sagaye en main & un sabre à la ceinture. Ils se relevent d'eux-mêmes les uns les autres lorsqu'ils y ont été un certain tems, sans qu'ils aïent besoin d'Officier pour les commander ni de corps de garde. Lorsque le Roi sort il y en a environ cinquante qui l'accompagnent armez de fuzils & de sabres, avec quelques-uns de ses Baboumets, c'est-à-dire Anciens & des Grands de son Etat, dont sa Cour est composée. Tous s'étudient à lui plaire, & à gagner son amitié. Pour cet effet ils le vont voir pour l'entretenir & le divertir; ils fument avec lui, & font le *Palabre* sur la moindre chose qui se presente: c'est-à-dire qu'ils tiennent un long conseil, fort ennuïeux pour ceux qui ont quelque affaire, à cause de leur extrême lenteur à décider. Cette longueur vient de la trop grande liberté que chacun a d'y dire son sentiment, jusques aux Esclaves qui n'en sont pas exclus. Mais quoique leur conseil soit ainsi public, ils gardent inviolablement le secret sur ce qui a été prononcé.

Il seroit difficile de dire positivement quelles sont les richesses de ce Roi, non plus que d'aucun Brembi du Roïaume. Ils prennent tous un très-grand soin de les cacher, & l'on n'en peut juger que par conjecture. Le Roi même & tous les autres les cachent en terre pour en dérober la connoissance à tout le monde. Il n'y a qu'une seule personne qui entre avec eux en confidence de leur secret. Leur cache est ordinairement au pié de quelque grand arbre, ou dans des Bananiers. Ils la visitent tous les ans pour changer les cofres, où ils renferment leur Or, & y mettre ce qu'ils ont amassé de nouveau, n'en tirant jamais que pour des necessitez fort pressantes. Il est très-certain que le Roi & toutes ses Femmes ne depensent pas 10. Pistoles par an, tant en vivres qu'en habillemens. Il se contente de peu, va lui-même au marché acheter du poisson, une Banane ou quelque autre bagatelle, marchandant plus long-tems que ne feroit le moindre de ses Esclaves. C'est au moins ce qu'assure le Voïageur qui m'a fourni ce récit, qui en parle comme témoin oculaire, & qui dit que ce Roi, qui regnoit il n'y a pas plus de 7. ou 8. ans, étoit un venérable vieillard, nommé *Akassini*, âgé d'environ 70. ans, bel homme, grand & majes-

jeſtueux, fort ami des François, qu'il a eſſaïé pluſieurs fois d'établir dans ſon Païs, même avant qu'il fût Roi, & ſous le régne de Zerta ſon Prédeceſſeur. Il a ſeulement quelques livres d'or en poudre hors de la cache, qu'il expoſe au commerce, outre celui qui eſt en plaques & en fetiches pour les jours ſolemnels, lorſqu'il faut paroître. Avec cet or expoſé au commerce, qu'il exerce preſque ſeul dans ſon Roïaume, il envoïe à tous les Vaiſſeaux qui paſſent acheter de la poudre & des fuzils, marchandiſes où il a ſeul le pouvoir de negocier. Il eſt defendu à tout autre de le faire ſous peine de confiſcation. Quant à ſes revenus, il n'en a aucun de fixe. Il a ſeulement quelques confiſcations & quelques amendes: n'y aiant aucun fond attaché au domaine de la Couronne. Ainſi tous ceux qui y aſpirent travaillent continuellement à devenir riches par le moïen du Commerce, & à amaſſer de l'or pour ſe faire reſpecter. Le Roi a ſa part aux vols du Roïaume, auſſi bien qu'aux preſens que les Blancs font à ſes ſujets. Dans le tems de la ſemaille des grains, il va en perſonne dans les champs qu'il a fait preparer par ſes Eſclaves, leſquels lui doivent une journée ou deux de leur travail *gratis* & les fait enſemencer en ſa preſence. Il y retourne de même au tems de la moiſſon, & invite ſes ſujets à cueillir les grains en coupant de ſa main quelques poignées pour leur donner exemple. Le pouvoir de ce Roi eſt très-mediocre, ſi ce n'eſt à l'égard des pauvres & des eſclaves ſur leſquels il a une autorité abſoluë, & à qui il peut faire couper la tête en cas de deſobéiſſance. Celui qui lui ſuccéde eſt ordinairement ſon plus proche parent, à l'excluſion de ſes enfans propres, à qui il ne peut rien laiſſer par la Loi du Païs. On les honore ſeulement pendant qu'il vit; mais on ne les regarde plus dès qu'il eſt mort, & ils ne ſont en rien diſtinguez des autres, s'ils n'ont des qualitez perſonnelles qui les faſſent conſidérer.

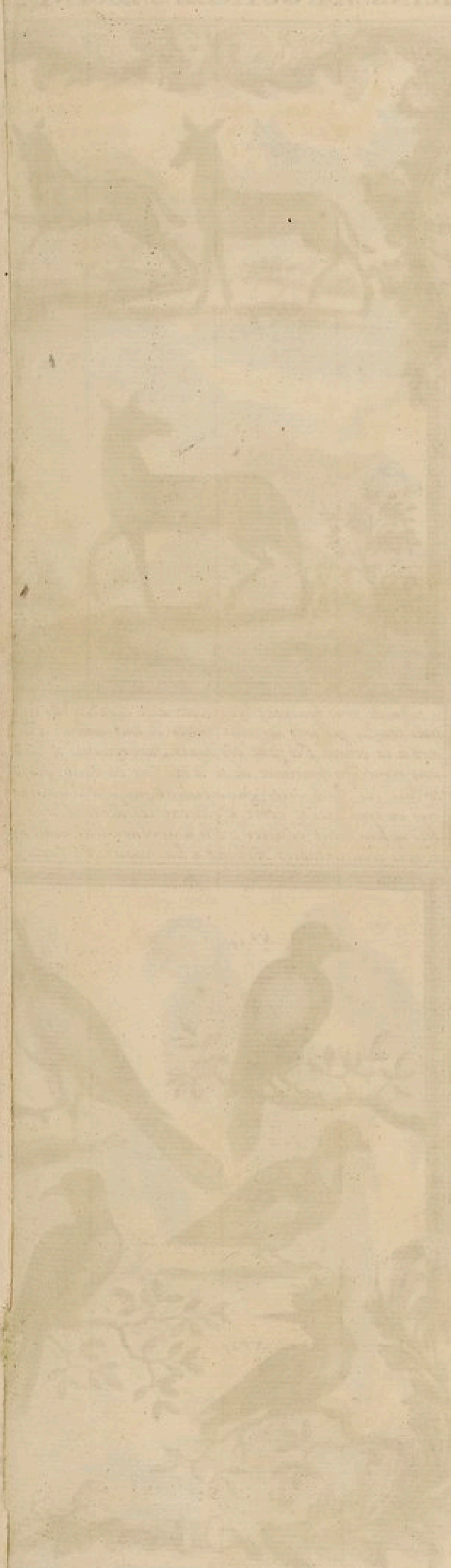
Pour ce qui eſt des Habitans de ce petit Roïaume, ils n'ont rien de deſagréable dans la taille, ou dans le viſage excepté la couleur noire qui eſt naturelle en ce Païs-là. Ils ſont même très-ſoigneux de l'entretenir en ſe frottant tous les jours d'huile de palme delaiée avec du Charbon pilé. Ils ſont tous d'une riche taille bien proportionnée, & paroiſſent d'une force & d'une agilité merveilleuſe. Il y en a fort peu qui ſoit camus, ils ont l'œil vif & étincelant, & les dents plus blanches que l'ivoire: auſſi les entretiennent-ils avec beaucoup de ſoin, les frottant continuellement avec un certain bois qui croît dans le Païs, qui a la proprieté de les blanchir, d'empêcher qu'elles ne ſe gâtent & de fortifier les gencives. Ils ne ſouffrent ſur leur corps aucune ordure ni poil. A meſure qu'ils vieilliſſent leur noirceur diminue, & leurs cheveux griſonnent. Ils les portent fort courts, les cordonnent en cent façons differentes, & en ſont ſoigneux juſques à l'excès. Ils les peignent avec une eſpèce de fourchette de bois ou d'ivoire à quatre dents, faite exprès, & qui y demeure toûjours attachée; ils les graiſſent comme le reſte de leur corps, d'huile de Palme mêlée avec du charbon & y attachent quantité de petits ouvrages d'or, ou de coquillages pour s'embellir. Quoique la barbe leur croiſſe aſſez tard, ils en ſont néanmoins très-amateurs. Ils la peignent tous les jours & la portent comme les Orientaux. La nudité ne leur fait point de honte: il n'y a que les Brembis, c'eſt-à-dire les grands Seigneurs qui portent une paigne, longue d'environ deux aulnes, qu'ils ceignent autour d'eux, en paſſant un bout entre les cuiſſes qu'ils laiſſent trainer par derriére, tandis que l'autre leur pend par devant. Quelques-uns la portent en Bandoliére, la paſſant ſur une épaule, & l'attachant par les côtez. D'autres enfin la portent ſur les épaules en forme de manteau. Quoiqu'ils portent peu de bonnets, ils ne laiſſent pas d'être fort curieux de ceux d'Europe, & des chapeaux qu'on leur porte; ils en achetent volontiers, & s'en ſervent ſeulement dans les occaſions où il faut paroître.

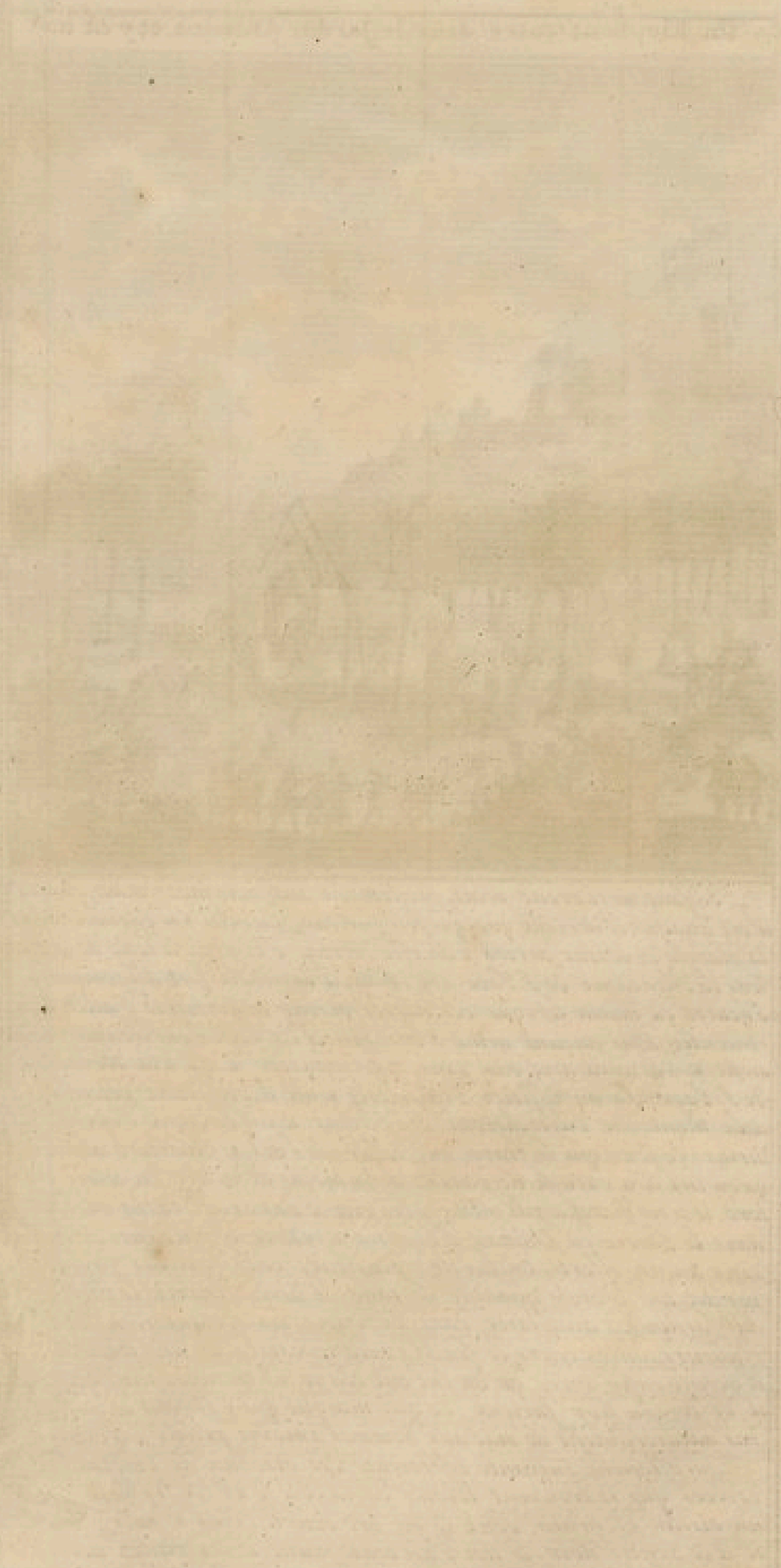
Ces Peuples ont un eſprit & un jugement exquis, ſont fins, adroits, & ruſez au poſſible, menteurs à l'excès & larrons plus qu'on ne peut penſer; au reſte orgueilleux au delà de tout ce qu'on peut dire, & aimant à paſſer pour beaucoup plus riches qu'ils ne ſont. Ils ſont ſi âpres au gain, qu'ils ne craignent pas de venir de deux ou trois lieuës loin chargez de mechants fruits, dont ils peuvent à peine faire quatre ou cinq ſols. Mais ſi l'on a beſoin d'eux pour porter quelque choſe à un demi-quart de lieuë ſeulement, ils le refuſent, de crainte de faire plaiſir; en ſorte que de toutes les Nations de la terre, la plus maligne, la plus ingrate, & la plus fourbe eſt celle des Negres, auxquels plus on fait de bien, moins ils ont d'affection & de reconnoiſſance.

Les Femmes de ce Païs ſont bien faites & bien proportionnées, quoique d'une fort mediocre beauté. Elles ont de l'eſprit, ſont fines & ruſées, & beaucoup plus avares que les hommes: d'ailleurs fort adonnées à la luxure, qui n'eſt pas un mal parmi elles, pourvu qu'elles ne ſoient pas mariées. Elles ſont ſans ceſſe devant un petit miroir, occupées à ſe parer, à ſe frotter les dents pour ſe les rendre belles, à accommoder leurs cheveux en cent façons différentes, tout cela pour plaire, ſur tout aux Blancs auxquels elles s'abandonnent volontiers. Leur mariage ſe fait aſſez promtement, & d'une plaiſante maniére. Lorſqu'un Pere voit ſon fils en état de gagner ſa vie, il lui cherche un parti convenable, puis l'exhorte de voir la fille qu'il lui a deſtinée. Les parties ſont d'accord en un moment, puis ils vont trouver le Pere de la Fille & conviennent entr'eux de ce qu'il lui doit donner. Enſuite ils mangent tous le fetiche enſemble en ſigne d'amitié éternelle & de fidelité de la nouvelle Epouſe envers ſon Epoux preſent; ce qui n'oblige que la femme, le mari aiant la liberté d'en avoir autant qu'il en peut nourrir. Ils paſſent enſuite deux ou trois jours en danſes & en feſtins. Après quoi le nouveau marié emmene ſon épouſe à ſon habitation où elle eſt la maîtreſſe abſoluë de tous les Eſclaves, s'il y en a. Si le mari prend d'autres femmes dans la ſuite, elles ne ſont proprement que des Concubines, qu'il garde tant qu'il lui plaît & qu'il renvoïe de même. Pour tout vêtement elles ſe ſervent de paignes, comme les hommes, mais elles en portent, ſur tout, de couleurs éclatantes, comme rouges, bleuës & raïées de toutes façons: elles relevent cette paigne par un gros bourelet qu'elles ont ſur le derriére, & ſur lequel elles portent communément leurs enfans. Elles attachent toutes à leur ceinture de gros trouſſeaux de Clés de Cuivre, d'Airain, de Fer qui leur ſervent d'ornement, quoiqu'elles n'aïent aucun coffre chez elles, mais pour paroître bonnes menageres. Par-

mi ces Clés, elles portent plusieurs bourses de toute grandeur, remplies d'herbes seches au lieu d'argent, le tout pour paroître riches aux yeux des Blancs. Leurs bras & leurs jambes sont ornez ou plûtôt chargez de manilles de Fer, d'Ivoire, & de Cuivre, quelquefois en si grande quantité, qu'il est surprenant qu'elles les puissent porter.

Le même jour qu'elles ont mis leurs Enfans au monde elles mêmes les vont laver à la Riviére & retournent à leur travail comme si de rien n'étoit. Conjointement avec le Pere, elles leur donnent un nom à leur fantaisie qui est toûjours de quelque animal, fruit ou arbre qui leur agrée davantage. Cependant quoique les Enfans leur donnent si peu de peine, elles ne sont pas fort fécondes & il y a peu de femmes qui en aïent plus de deux ou trois. On leur voit traîner par tout ces pauvres petits innocens chargez sur leur dos où elles les attachent même pendant leur travail; vers l'âge de 7. à 8. mois, elles les mettent par terre, où ils se trainent à quatre piés comme de petits chats: ce qui fait qu'ils marchent beaucoup plûtôt qu'en Europe. Elles leurs mettent de bonne heure des manilles de fer ou de cuivre aux piés & aux mains afin qu'ils s'y accoûtument. Lorsqu'ils ont atteint l'âge de 10. ou 12. ans, le mari se charge d'aprendre aux Garçons à gagner leur vie, soit à la pêche, à la chasse, ou à faire du vin de palme, ou enfin à negocier avec les Blancs, leur montrant la valeur des marchandises & le profit qu'ils en doivent tirer. La Femme aprend aux Filles à tenir le menage propre, à piler le Mays, le Ris & le Mil pour en faire la cuisine, vendre & acheter au marché: & sur tout à être bonnes menageres, en quoi elles feroient leçon aux plus savantes de l'Europe.





DESCRIPTION DES QUADRUPEDES, OISEAUX & REPTILES LES PLUS CURIEUX QUI SE TROUVENT DANS LA GUINÉE DESSINEZ SUR LES LIEUX D'APRÈS LE NATUREL.

Il y a bien vingt sortes de Cerfs sur les côtes de Guinée les uns sont aussi gros que de petites Vaches, d'autres comme des Moutons, des chats &c. La plupart sont d'une couleur rousse avec une raie brune sur le dos, quelques uns sont aussi roux & marquez de raies blanches. Ils sont tous fort bons à manger, principalement ceux de ceux dont la figure est représentée ici N.° 1. & 2. qui ont tous les deux environ deux pieds de long, mais les pates de l'un sont plus courtes que celles de l'autre.

Le N.° 3. représente une autre sorte de Cerf qui est à peu près quatre pieds de long & ne sont pas fort gros, mais ils ont les jambes fort hautes & le cou avec les oreilles longues. Leur couleur est d'un jaune orangé marqué de raies blanches.

Les Négres voulant nous persuader que ces animaux sont si rusez qu'ils mettent quelquesuns dentr'eux comme en sentinelle dans toutes les avenues & issuës, pour voir s'il ne vient personne & pour en avertir les autres, quoiqu'il en soit il s'en trouve une grande quantité prodigieuse tout le long de la côte d'Or, particulierement du côté d'Ante & d'Acra où l'on envoit quelquefois des troupes de cent.

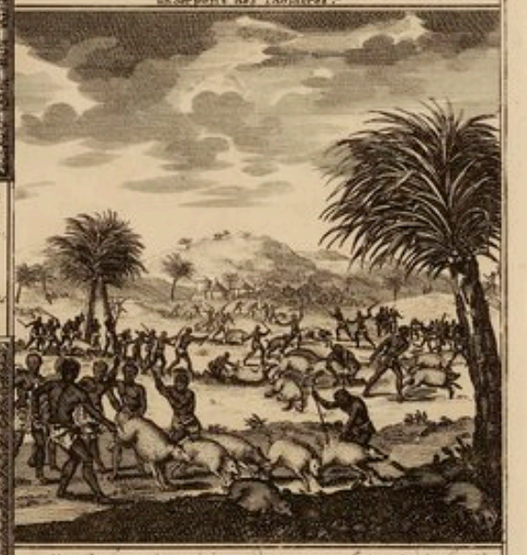
Les N.os 4. 5. 6. & 7. représentent deux petits animaux dont on a déja autrefois une infinité de choses, même fort étranges & peu connuës. La couleur de l'un est verte avec de petites taches grises, l'autre est rayé mêlé de rouge & de gris.

Le N.° 8. est la figure d'un Animal qui se tient dans les bois, il a le corps long & étroit avec une longue queuë, au bout de laquelle il y a un nœud, il a le poil long & délié, de couleur roussâtre tirant un peu sur le brun, on le nomme mangeur d'hommes, parce qu'il se nourrit de cadavres humains, qu'il déterre & devore, comme s'il étoit d'abord informé qu'on a tué quelcun ou quelque enterré. Il ne se jette pas dessus tout d'un coup quand il en trouve quelcun en son chemin; mais il en fait plusieurs fois le tour, comme pour voir si personne ne l'observe.

Un Elephant entre dans le Jardin d'Elmina, et y est tué.

L'Elefant ne se prend point facilement aux hommes; mais quand il est sauvage il devient quelquefois furieux. En voici un Ecorcheur dans la planche ci-dessus, arrivé l'an 1700. proche d'Elmina, le long de la côte vers la Montagne de S.t Jago. Cet Animal marche fort doucement à 6 heures du matin lorsque les Négres eurent la hardiesse d'aller à sa rencontre sans aucune arme à la main. Il se laissa environner facilement & s'avança avec eux sans se tremousser jusqu'à la Montagne de S.t Jago. La un Officier Hollandois & un Negre étant descendus de la Montagne s'approchèrent de l'Elefant & lui tirèrent d'abord dessus. Ce coup qui le frapa au dessus de l'œil & plusieurs autres qu'on lui tira ensuite ne purent ne au moins le mettre en colere d'abord, il n'en marcha pas même plus vite d'un pas. Il entra ensuite dans le Jardin du Château d'Elmina & renversa plusieurs Arbres sans aucun effort. On lui tira plusieurs coups qui lui firent perdre une grande quantité de sang; il sortit ensuite la porte du Jardin & s'alla laver dans la riviere; mais ayant reçu encore plusieurs autres coups de feu, il s'alla reposer sous un Arbre où il mourut enfin après qu'on lui eut coupé sa trompe, sans quoi il fut devenu trop furieux. Ce qui marque que l'Elefant ne fait pas naturellement de mal aux hommes, à moins qu'il n'y soit excité.

Plusieurs Pourceaux tuez a Fida sur ce qu'ils avoient devoré un Serpent des Idolatres.



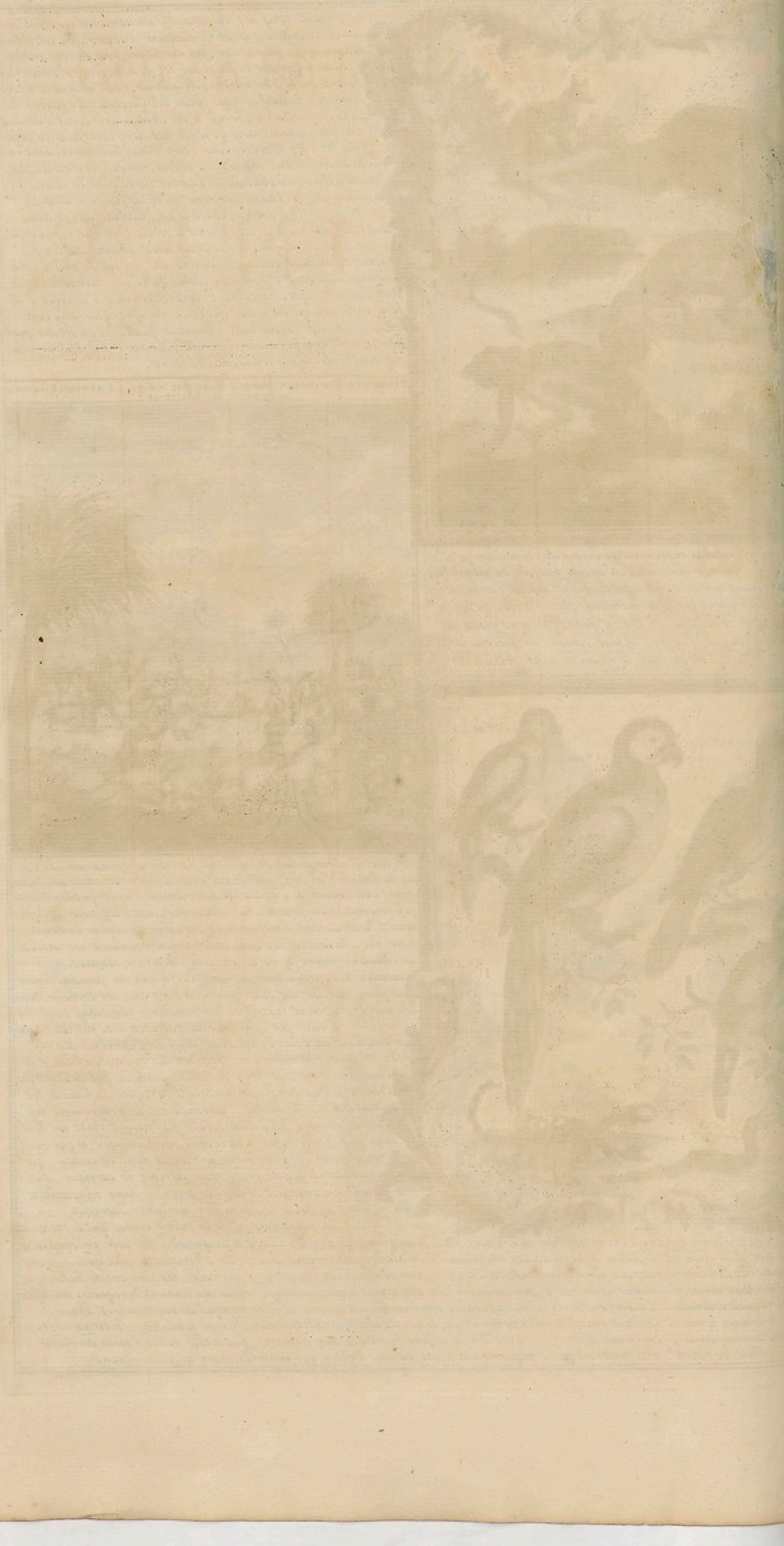
Un Cocher ayant été mordu par un Serpent sur les Côtes de Guinée l'an 1677. le Cocher prit le Serpent entre ses Dents pour s'en venger, & l'avala en un moment, sans que les Négres qui voyoient cela de loin, eussent pour assez tôt pour le secourir leur Dieu, Carles Serpent sont tous en quelques endroits pour des Divinitez, ils sont cendrez, & leur couleur est mêlée de blanc de jaune & de brun. Les Prêtres s'assemblerent aussitôt & s'en plaignirent au Roi à qui ils demanderent de faire publier un Edit pour découvrir tous les Cochons, sans examiner s'il étoit juste que les innocens périssent pour les coupables. L'Edit fut donc publié par tout & ce fut alors qu'on entendit un beau bruit. Car d'un côté on envoioit des milliers de Négres armez pour executer les ordres du Roi, & de l'autre il y en avoit pour le moins autant qui avoient des cochons & qui vouloient pour les justifier. Mais ce fut inutilement, la guerre commença & on en détruisit un grand nombre. Il n'en seroit pas même resté un seul sans que le Roi qui n'étoit pas sanguinaire, & qui étoit touché par les bons amateurs de la chair de cochon, fit publier un contre-ordre pour arrêter le carnage, disant qu'on avoit revangé assez de sang innocent & qu'il falloit appaiser le Dieu par un autre Sacrifice.

Du côté de Guinée la viande avec laquelle les Cerfs sont mangés est fort délicate, & ceux qui sont les plus petits de tous sont aussi les plus légers à la course. Ils font des sauts surprenants & franchissent sans peine une muraille de 10. à 12. pieds de haut. Hermann dans ses Voyages, qui s'étendent jusqu'à la hauteur d'environ cinq ou six pieds & demi, & qui ont les dents si fortes qu'autrefois ne leur veut résister. Ils n'ont regardent point à manger les plus exécrables Serpents & leur chair est un mets délicat.

Le premier Animal représenté ci-dessus est si hideux qu'il se voit du siècle de trouver son pareil en aucun endroit du monde, ses pattes de devant ressemblent à des mains d'homme; sa tête a proportion de son Corps est extrêmement grosse, celui qu'on a peint ici étoit de couleur de rat, & quand ils sont jeunes, ils deviennent roux & leur poil se met comme en flocons de laine. Il est si affreux, qu'on ne peut le regarder sans frissonner

L'Oiseau N.° 14. est un oiseau de grain, dont le bec est court, épais & noir; il a le ventre noir, le dos d'un beau jaune, & les pattes noires comme le bec. N.° 15. est un petit oiseau de la même espèce qui n'est pas fort différent du premier. N.° 16 est un autre petit oiseau de la même espèce environ la moitié plus petit que le dernier. N.° 17 est un petit oiseau qui surpasse tous les autres en beauté. Ses ailes & tout le dessus de son corps sont bleus tirant sur le violet, de même que les plumes de son cou, qui sont assez longues. Il a sur la tête une huppe de la même couleur, & la poitrine d'un jaune obscur avec de petites plumes entremêlées de bleu & de rouge. Ses pattes sont d'un beau rouge, de même que son bec qui est épais & long. Il se tient toujours près des rivieres où il s'engraisse de petits poissons. Sous le N.° 18 est un autre petit oiseau de grain, dont la poitrine, le ventre & le col sont de couleur rousse & jaune. Il a la tête noire excepté une marque de très beau jaune qu'il a sur le devant. Son dos & ses ailes sont noires aussi, & sa queuë est garnie de plumes noires, jaunes & rousses mêlées ensemble.

mais une fois aussi gros. Il a la poitrine & le ventre d'un beau rouge, le dos, les Ailes & la queuë d'un noir enfoncé, & le tour de la tête d'un beau jaune. N.° 20. & 21. sont des Morceaux de Guinée, qui portent le nom de Perroquets, quoiqu'il y en ait aussi d'autres de la même espèce que ceux qu'on voit en Europe. Leur couleur est d'un très beau verd, les uns ont de petites plumes d'un beau rouge, & d'autres de noires & jaunes. Leur bec est rouge & crochu comme celui des autres Perroquets. Le N.° 22 est un Perroquet ordinaire. Le Serpent cy-dessus N.° 23. avoit environ 5 pieds de long: il étoit marqué de raies noires, brunes blanches & jaunes, & son corps étoit environ de l'épaisseur du bras. Sa tête est extrêmement large & platte. Le N.° 24 représente un Scorpion dans sa grosseur naturelle: c'est un animal fort nuisible aux hommes, qui a une petite vessie derrière laqueuë, pleine de venin, qu'il jette lorsqu'il pique un homme ou une bête & qui cause la mort nécessairement.



SECONDE DISSERTATION
SUR
LA GUINEE.

TOute la juſtice qu'on rend en ce Païs conſiſte en quelques amendes pécuniaires auxquelles on condamne les Criminels. On n'exécute preſque perſonne à mort, ſinon pour trois choſes, ſavoir pour la fuite des Eſclaves, pour trahiſon & pour ſortilége. Les autres crimes demeurent impunis, ſur tout le larcin, qui bien loin de paſſer pour un crime parmi les Negres, eſt une qualité louable. Ils le recompenſent même au lieu de le punir. Le parjure ſouffre une amende auſſi bien que le menteur. Lorſque quelcun en tuë un autre, ſi les parens du mort peuvent le joindre ſur le champ, il leur eſt permis de le tuer par repreſailles; mais s'ils donnent au meurtrier le tems de faire une Palabre ou Requête au Roi, ils n'y ſont plus reçus. Le meurtrier eſt ſeulement condamné à païer dix bendes, c'eſt-à-dire mille francs aplicables moitié au Roi, & moitié aux Parens, ou à devenir eſclave. Si le meurtrier eſt déja eſclave & qu'il n'ait pas de l'or pour païer, il eſt vendu aux Blancs à bord de quelque Vaiſſeau. Pour ſe faire païer d'une dette, on s'adreſſe au Roi, qui ſur l'expoſé du Créancier envoïe un de ſes Eſclaves avec ſon bâton reconnu de tous ſes ſujets: ce qui le fait regarder avec reſpect comme on feroit en France un Exemt. Il ajourne le Débiteur à comparoître au jour nommé, ou à le ſuivre ſur le champ, ſi l'affaire preſſe, à quoi il n'oſeroit manquer. Ils n'ont point l'uſage de l'écriture parmi eux, & donnent toutes leurs aſſignations de bouche. Quand les Parties comparoiſſent devant le Roi, il faut que le Demandeur, avant que de commencer le Palabre, péſe pour l'eau de vie de ce Prince huit écus de poudre d'or, & de plus un tiers de la ſomme qu'il demande, & ſouvent la moitié: enſuite on commence à raiſonner & à faire affirmer au Demandeur que la Partie qui eſt là preſente lui doit la ſomme qu'il demande. Le Defendeur eſt ouï enſuite en ſes raiſons, & tâche de ſe juſtifier. Si ſes moïens ne ſont pas valables, il eſt condamné à païer inceſſamment la dette dans un terme aſſez court, qu'on lui aſſigne, & alors le Roi lui commande de jurer ſur ſa tête qu'il païera en ce tems-là. S'il y manque d'un jour ſeulement, le Roi le condamne à lui païer une amende pour avoir juré à faux ſur ſa tête, & ce ſont là les plus grands revenus du Roi.

Lorſque quelcun eſt convaincu de ſortilége, on l'envoïe noïer ſur le champ, par les premiers qui ſe preſentent devant le Roi. A l'égard des traitres, qui vont revéler aux Etrangers les ſecrets des Palabres du Roi & de l'Etat, il n'y a point de quartier à eſperer pour eux. On leur coupe la tête ſans beaucoup de cérémonie, & ſouvent avant que le Roi l'ait ordonné. Les Eſclaves ou Priſonniers de guerre, qui font des tentatives pour s'enfuir, ſont auſſi mis à mort impitoïablement. Voici de quelle maniére l'Arrêt s'exécute. On prend le Criminel à qui on attache les mains derriére le dos, & on lui met dans la bouche un baillon attaché par les deux bouts à une petite corde qu'on noüe fortement derriére la tête avec un petit bâton en forme de tourniquet. Alors un des Eſclaves du Roi, à qui l'on péſe avant toutes choſes huit écus de poudre d'or, prenant la fétiche Roïale ſur ſa tête, ſe met à courir comme un fou par le village, & par les bois voiſins, laiſſant pencher la fetiche tantôt d'un côté tantôt de l'autre, comme ſi elle vouloit tomber. Enſuite venant où eſt le Criminel, qui eſt, comme par tout Païs environné d'une grande multitude de Peuple, il demande à la fétiche qui eſt celui qui tuera l'Eſclave. Alors il ſe met à courir comme auparavant, & comme s'il cherchoit quelcun, il touche de ſon coude le premier jeune homme qu'il rencontre, & qui par là eſt obligé de tuer cet Eſclave. Il demande une autre fois à la fétiche ſi celui-là ſeul ſuffira pour tuer l'Eſclave, & ſe mettant encore à courir comme auparavant, il en touche quelquefois un autre, & quelquefois il n'en touche pas. En ſorte qu'il s'en eſt quelquefois trouvé juſques à dix nommez par la fétiche & quelquefois deux ou trois ou deux ſeulement. Ces choſes ainſi diſpoſées, on fait aprocher ce pauvre Eſclave près de la fétiche à laquelle on l'a deſtiné, on lui fait avancer la tête, en ſorte que ſa gorge ſoit immediatement deſſus, & alors celui qui a été le premier nommé pour l'exécution, tire un poignard, & lui coupe la gorge, pendant que les autres le tiennent fortement. Tandis que le ſang coule à grands ruiſſeaux ſur cette fétiche, l'Exécuteur s'écrie à haute voix, reçoi, ô fétiche, le ſang de cet Eſclave que nous t'offrons, & lorſqu'il eſt mort, ils le coupent en morceaux, & le mettent dans un trou qu'ils font au pié de la fétiche.

Pour ce qui eſt de la Religion de ces Peuples, ç'a été juſques ici l'écueil des Hiſtoriens qui n'ont jamais bien compris quel étoit le culte religieux obſervé dans ce Païs. En effet la croïance des Habitans de ces Côtes eſt ſi embrouillée qu'il eſt difficile d'en connoître rien de certain. Cependant un Voïageur qui s'eſt apliqué ſur tout à cette recher-

cherche a découvert que les Négres de Guinée reconnoiſſent un ſeul Dieu, Créateur, mais Auteur particuliérement des fétiches qu'il a mis ſur la terre pour le ſervice des hommes. Il eſt aſſez difficile de comprendre ce que c'eſt que ces fétiches, aucun des naturels du Païs ne l'explique nettement. Ils diſent ſeulement qu'ils les ont euës par tradition de Pere en Fils, & que c'eſt à elles qu'ils ont l'obligation de tout le bien qu'ils recoivent en cette vie; & qu'il ne depend que d'elles de leur faire tout le mal poſſible. Tous les matins après s'être levez, ils s'en vont au bord de la Mer, ou de la Riviére pour ſe laver, & après avoir jetté quelque peu d'eau ſur leur tête, & quelques-uns du ſable en ſigne d'humilité, ils joignent les mains, puis les entrouvrant, ils expriment en ſouflant dedans le terme d'*Ekſuvais :* après cela les élevant au Ciel ils font à Dieu cette priére. *Mon Dieu, donne moi aujourd'hui du Ris & des Ignames, donne moi de l'or & de l'argent, donne moi des Eſclaves & des richeſſes, donne moi la ſanté & fai que je ſois leger & diſpos.* Ils ne connoiſſent pas d'autre bien, & bornent leur culte à faire à Dieu ces demandes. Du reſte ils ne croient pas qu'ils en puiſſent recevoir aucun mal, tant ils préſument de ſa bonté; mais ils ſont perſuadez qu'il en a donné le pouvoir aux fétiches, & qu'il ne s'en eſt preſque reſervé aucun. Ces fétiches ſont differentes ſelon la fantaiſie d'un chacun, & à peine ſe trouve-t-il deux Négres qui conviennent enſemble là-deſſus. L'un a pour fétiche un petit morceau de bois jaune ou rouge, l'autre quelque dent de Chien, de Tigre ou de Civéte, l'autre une dent d'Elephant, un œuf ou quelque os d'Oiſeau, quelque tête de Volaille, de Bœuf ou de Cabrit; ou quelque arête de poiſſon. L'autre quelque bout de corne de Belier rempli d'ordure, quelque petite branche d'Epines, quelques cordelettes faites d'écorce d'arbres, & autres ſemblables bagatelles, ne convenant en rien dans toute l'étenduë des Côtes de Guinée, où ce culte eſt introduit, que dans le nom ſeulement. Ils ont pour ces fétiches une foi qui n'eſt pas commune & une exactitude très-ſcrupuleuſe dans l'obſervance de ce qu'ils leur ont promis. Les uns ſe privent pour toûjours de vin en leur honneur, les autres d'eau de vie, de chair, d'un certain poiſſon, d'un certain fruit &c. & tous ſans exception font quelque vœu de cette nature en leur honneur. Ils n'ont rien de plus ſacré, par où ils puiſſent jurer, & les Femmes promettent par ſerment à leur fétiche de garder une fidelité inviolable à leurs maris.

Ils ont divers jours dans l'année conſacrez à ces fétiches, dont le principal eſt celui de leur naiſſance. Ils le ſolemniſent en blanchiſſant ce jour-là toute leur fétiche, & ſon autel, ſe barbouillant tout le corps de même & ſe couvrant d'une paigne blanche. Les autres ont le Vendredi de chaque ſemaine qu'ils gardent comme nous faiſons le Dimanche, chacun étant ce jour-là uniquement occupé à parer ſa fétiche & à lui offrir quelque preſent. Outre les fetiches particuliéres, il y en a auſſi de générales pour le Roïaume, qui ſont ou quelques grandes montagnes, ou quelque gros arbre, & ſi quelcun étoit aſſez temeraire pour le couper, ou lui faire quelque autre dommage, il n'y auroit point de miſericorde à eſperer pour lui. Chaque village a pareillement une fétiche commune pour ſa conſervation. Ils l'ornent & la parent ſoigneuſement pour les beſoins publics, dreſſant pour cela une eſpèce d'autel de Roſeaux, planté ſur quatre bâtons en terre & couvert d'un petit toit de feuilles de palmier. On trouve dans les bois une infinité de ces ſortes d'autels, chargez de toutes ſortes de fétiches, avec des pots & des plats de terre, ſouvent remplis de Ris, de Mil, ou de quelques fruits du Païs. S'ils ont beſoin de pluïe, ils portent des cruches vuides; s'ils ſont en guerre ils y mettent des ſabres & des poignards, & ils attribuent tous les malheurs qui leur arrivent aux fautes qu'ils ont pu commettre envers elles, ſoit en negligeant de les orner, ou en manquant de leur adreſſer des vœux. Tous les matins ils ſont fort éxacts à leur porter de ce qu'ils ont de plus précieux & croiroient être tuez dans peu s'ils avoient manqué à ce devoir indiſpenſable.

L'Auteur qui me fournit cette deſcription, & qui eſt un Religieux Dominicain envoïé en ce Païs par le Roi de France pour y planter la Religion Chrétienne, dit qu'il ne peut mieux expliquer le culte rendu à ces fétiches que les Négres ne regardent pas comme des Dieux, que par les devotions particuliéres des fideles Chrétiens qui honorent les Images & Reliques d'un culte relatif à Dieu. Mais s'il prétend conſacrer par cette comparaiſon l'impieté ſuperſtitieuſe des Negres, ne voit-il pas qu'on peut retorquer ſon raiſonnement contre ces Devotions particuliéres de ceux de ſa communion, & les regarder comme de véritables impiétez ? Car enfin quel honneur peut recevoir la Divinité d'un culte rendu à ce qui n'eſt pas Dieu ? Et pourquoi le Souverain Auteur de l'Univers à qui ſeul nous devons nous adreſſer dans nos beſoins, prendroit-il plaiſir à être invoqué par le moïen des choſes muettes & inſenſibles auxquelles ſont adreſſées ces devotions particuliéres ? Les Images & les Reliques ſont des objets impuiſſans qui ne peuvent exaucer les vœux qu'on leur fait. Si c'eſt à Dieu qu'on les adreſſe, il eſt ſuperflu d'emploïer ces moiens inutiles de mediation; & ſi c'eſt à ces objets que le culte ſe borne, on ne peut le regarder que comme la derniére des impiétez. Ou Dieu veut être ſervi par l'entremiſe des créatures, auquel cas les Négres ne ſont point blâmables d'interpoſer leurs fétiches entr'eux & la Divinité, que leur peu de lumiéres ne leur permet pas d'honorer autrement. Ou Dieu veut qu'on s'adreſſe à lui directement comme au ſeul Auteur de tout le bien que nous pouvons eſpérer, auquel cas les Chrétiens ſuperſtitieux ſont auſſi coupables que les Négres; & il n'y a pas de raiſon de blâmer ceux-ci plûtôt que les premiers ſi le culte relatif eſt permis. Peut on croire que les Negres ſoient aſſez ſtupides pour regarder leurs fétiches comme des Divinitez ? Ils s'en defendent au contraire fortement, & diſent que ce ſont des moïens que la tradition de leurs Peres a établis pour ſervir le ſeul Dieu Créateur qu'ils reconnoiſſent ; on ne peut juger des intentions des hommes que par leurs actions. Les Négres ne prient que Dieu ſeul, comme je l'ai remarqué plus haut, & leur culte ſuperſtitieux s'adreſſe aux fétiches comme à des Mediateurs deſquels ils attendent leur ſecours. De même les Catholiques Romains diſent qu'ils n'adorent que Dieu, & que lui ſeul eſt celui de qui ils attendent toutes les graces : cependant ils prient les Saints, ils font des offrandes à des Reliques, ils adreſſent des priéres à des Images, ils les parent, ils les ornent, & conſacrent des fêtes à leur honneur, ils les portent ſolemnellement dans les neceſſitez publiques, ils leur dreſſent des autels, ils brû-

brûlent devant elles de l'encens, ils leur offrent l'unique ſacrifice de propitiation qu'ils diſent avoir reçu de J. C. Tous honneurs qui ne ſont dûs qu'à la Divinité; & qu'il n'eſt pas plus permis de rendre à la Créature pour honorer le Créateur, qu'il n'eſt permis aux Négres de ſervir leurs fétiches & de leur adreſſer des vœux. Mais j'oublie que je fais une Diſſertation Hiſtorique, & non un Traité de Controverſe; je reviens au ſujet qui a donné lieu à cette digreſſion. On y verra peut-être mieux que par le parallele que j'en pourrois faire, la conformité de ces Pratiques Idolâtres, avec celles qu'on s'efforce de couvrir du beau nom de *devotions particulieres* des Chrétiens.

Les Négres ont tant de reſpect pour leur fétiches qu'ils n'en aprochent qu'avec crainte. Ils s'étonnent, diſent-ils, qu'elles ne ſe vengent pas quelquefois des outrages qu'elles reçoivent des Blancs. Quand ils les ont lavées ils en prennent l'eau, & en font aſperſion ſur toute leur famille. Ils ſont très-fidèles obſervateurs de leur parole quand ils ont juré par ces marmouſets, encore plus quand ils en ont mangé, & pour tous les biens du monde on ne les feroit pas jurer à faux par-là. Quand ils veulent faire manger la fétiche à quelcun pour ſavoir la verité d'une choſe, ou pour s'aſſurer de ſa fidelité; ils en raclent un peu ſur du pain, ſur quelque fruit qu'ils font mettre dans la bouche de celui qui doit jurer, ſans qu'il ſoit néceſſaire de l'avaler, & la religion du ſerment fait de cette maniére eſt plus ſainte, & plus inviolable parmi eux que celui, pour ainſi dire, qui ſe feroit ſur l'Evangile parmi les Chrétiens. Ils ont diverſes autres ſortes de juremens moins ſolemnels, mais non moins ſuperſtitieux ni moins reverez. On ne voit point de Prêtres, ni de Temples publics dans la Guinée; mais il y a une eſpèce de Pontife ou Pere commun, élu, nourri & entretenu aux depens du Public. Son emploi principal eſt de defaire les grandes fétiches publiques, & on l'appelle à tous les conſeils du Roi. Ces Peuples croient la metempſicoſe, n'eſperant rien d'éternel ni de permanent. Ils ne s'apliquent qu'à l'aquiſition des biens & des plaiſirs de ce monde, & à s'en procurer la jouïſſance pour longtems. Ils croient à la verité que leur ame eſt immortelle, mais que le monde durera auſſi éternellement, & qu'après leur mort leur ame va en l'autre monde qu'ils établiſſent au centre de la Terre: que là elle anime un nouveau Corps au ventre d'une femme, & que ceux de ce monde-là viennent en faire autant en celui-ci.

De tous les Négres de la Côte d'or les plus adroits & les plus aguerris ſont ſans doute les Iſſinois, qui, quoi qu'ils ne ſoient qu'une poignée de gens, ne laiſſent pas d'être craints de tous ceux du voiſinage. Leurs armes ſont le ſabre, la ſagaye & le fuſil dont ils ſe ſervent avec une une adreſſe incroïable. Ils excellent ſur tout à faire d'une méchante arme une bonne, en retrempant la batterie, incomparablement mieux qu'elle n'étoit auparavant. Les Chefs qui les commandent ſont couverts de boucliers quarrez, de trois piés de long ſur deux de large, faits de cuirs de boucs couverts de peaux de Tigres, aiant à chaque bout un gros grelot de fer qui ſonne au mouvement de celui qui le porte au bras gauche. Si le Roi a un Frere ou quelque autre proche parent, ce ſont autant de Généraux, qui raſſemblent tous leurs Eſclaves en tems de guerre, & le reſte des habitans ſe rangent ſous la banniére de celui qui leur agrée le plus. Il y a néanmoins cette ſubordination que le Roi donne les ordres à tous les autres, lorſqu'il eſt preſent. Pour les autres Capitaines qui ont chacun un certain nombre de Soldats ſous eux, ils ſe rangent au combat ſous les ailes du Roi qui les anime par ſon exemple; & les recompenſe à proportion de leur valeur. Pendant le combat les tambours, trompettes & autres inſtrumens à leur mode ne ceſſent de ſe faire entendre; preuve certaine que naturellement on ne ſe porte point aux occaſions de ſe faire tuer; mais qu'il faut y être excité par un bruit de guerre qui, en même tems qu'il reveille le courage, étourdit, pour ainſi dire, la raiſon. Leurs tambours ſont faits d'un morceau d'arbre creuſé par un bout ſeulement, couvert d'une oreille d'Elephant qu'ils bandent fortement deſſus. Ils ſe ſervent pour baguette de deux petits bâtons en façon de marteaux, couverts de peaux de Cabrits qui ne rendent qu'un ſon très-ſombre & fort enroué. Leurs trompettes ſont faites de dents d'Elephant creuſées preſque juſqu'au bout, à côté deſquelles ils font une petite ouverture, par où le Trompette, qui eſt ordinairement un jeune Garçon, ſouffle & donne un ſon fort clair; mais ſans deſſein, ſans note, ni harmonie.

Il n'eſt pas permis à tous les Négres indifféremment d'aller à bord des Vaiſſeaux & d'acheter des marchandiſes des Blancs, il n'y a que les Nobles qui ſoient Marchands, & qui aïent le privilége d'acheter: ce qui fait qu'il n'y a qu'eux auſſi, au nombre de 40. ou 50. au plus, qui aïent de l'or & qui ſoient veritablement riches, les autres Négres ſont tous gueux, & ſe mettent pour vivre au ſervice des premiers.

Les François étoient établis en ce Païs-là, & y faiſoient un Commerce conſidérable lorſqu'ils furent attaquez en 1702. par les Hollandois, commandez par le Sieur Guillaume de Palme, Général de Saint George de la Mine. Il y avoit déja quelque tems qu'il méditoit cette conquête, lorſque paſſant par cette Côte pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Gouvernement, il s'arrêta trois ou quatre jours devant le Fort des François, pour tâcher d'attirer quelques Nobles du Païs qui le ſerviſſent dans ſon entrepriſe. Il s'agiſſoit de mettre le Roi d'Iſſiny dans ſes intérêts, ce qu'il eſſaïa de faire, en lui perſuadant qu'il n'avoit pas grand profit à attendre des François, dont les Vaiſſeaux n'arrivoient point d'Europe pour lui aporter des marchandiſes & autres ſecours, au lieu qu'il en pouvoit avoir des Hollandois en abondance. Il y avoit en effet plus de ſix mois qu'on attendoit inutilement des Vaiſſeaux de France; néanmoins les François qui étoient établis ſur la Côte engagerent ſi bien les Négres, à leur garder la foi, que le Capitaine Hollandois fut obligé d'en venir à la force ouverte. Quatre volées de Canon furent le ſignal de la guerre, & animérent d'autant plus les Négres à ſecourir leurs alliez. L'Eſcadre ennemie compoſée de quatre Vaiſſeaux parut à la vuë du Fort, & prit port à Takueche qui n'en eſt éloigné que de trois lieuës. D'abord l'artillerie de part & d'autre fit un feu continuel. Les François ſoûtinrent l'attaque avec vigueur, ſecondez des Négres qui gardoient exactement les Côtes. Mais enfin les munitions leur aiant manqué, & ne ſe trouvant plus que deux barils de poudre qu'ils furent contraints de garder pour la mouſqueterie, ils ceſſerent leur feu, quoique les Hollandois ne diſcontinuaſſent pas de tirer. Leur per-

perte paroiſſoit certaine ; cependant un accident inopiné, qui devoit achever de les ruïner, fut la cauſe imprévuë de leur ſalut. Ils avoient près de la Chapelle de leur Fort une ruche d'Abeilles qu'un boulet de Canon renverſa en enlevant une planche de cette Chapelle qui n'étoit bâtie que de bois. Ces petits animaux ſe ſentant delogez à l'improviſte dans un jour où le Soleil étoit fort ardent, ſe jetterent avec tant de furie ſur tous ceux qu'ils rencontrérent, qu'ils les obligerent de ſortir pour laiſſer apaiſer leur fureur. Les Hollandois qui s'aperçurent de ce mouvement, voulurent en profiter, croïant que les François vouloient abandonner la place. Mais les Negres voïant qu'ils ſe préparoient à la deſcente, les attendirent dans un petit bois près du rivage de la Mer & les reçurent ſi bien qu'ils les firent plier au premier choc ; le carnage fut grand, ils firent main baſſe ſur tous ceux qui ſe rencontrerent devant eux, & à la reſerve de quelques priſonniers qui ſe vinrent rendre au Fort, tout le reſte fut maſſacré & les Canots pillez. Le Général Hollandois mécontent du mauvais ſuccès de ſon expedition leva l'ancre avec ce qui lui reſtoit de troupes, & au mois de Janvier 1703. il fit l'accommodement pour la rançon des priſonniers que les Négres relâcherent d'autant plus volontiers qu'ils craignirent que les Hollandois ne ſe vengeaſſent de l'injure qu'ils leur avoient faite. Les François de leur côté à qui il n'arriva point de ſecours, abandonnerent cet établiſſement dont ils ne pouvoient tirer aucun avantage. Depuis ce tems-là les Hollandois ſe ſont extrêmement fortifiez au Château d'Elmina ou de la Mine, près du Cap Apollonia, & ſe ſont rendus maîtres du Commerce de ce Païs dont ils tirent des profits conſiderables.

Ce Fort appellé St. George d'Elmina, du nom du village qui eſt auprès, a été bâti par les Portugais, ſur qui les Hollandois le prirent en 1631. Il eſt très-renommé tant par ſa force que par la maniére dont il eſt conſtruit. Il eſt bâti en long aiant des murailles fort hautes avec de bonnes batteries au dedans & une autre dans les Ouvrages de dehors. Il a du côté de la terre deux foſſez creuſez dans le roc ſur lequel il eſt bâti. Outre l'eau de pluïe dont ces foſſez ſont remplis pour l'uſage de la Garniſon & des Vaiſſeaux, il y a encore trois grandes citernes qui contiennent de très-bonne eau ; & outre la batterie d'en bas qui eſt garnie de canons de fer pour ſaluer les Vaiſſeaux qui paſſent ou qui arrivent, il y en a auſſi pluſieurs de fonte. Cette place peut contenir plus de deux cens hommes de garniſon. Les maiſons du Général, du premier Marchand & du Fiſcal ſurpaſſent en beauté toutes les autres, après quoi viennent celles des autres Officiers qui ſont logez à proportion. On en trouvera le Plan dans la Carte ſuivante.

Le Village de Mina eſt au deſſous ; c'eſt un lieu aſſez grand, dont les maiſons ſont bâties de pierres dures, ce qui ne ſe voit en aucun endroit. Il étoit autrefois beaucoup plus peuplé qu'à preſent ; mais la petite verole qui a emporté il y a quelques années la meilleure partie de ſes habitans, joint au gouvernement rigoureux de quelques-uns des Commandans Hollandois, l'a tellement affoibli qu'à peine pourroit-il fournir aujourd'hui cinquante hommes armez, outre ceux qui ſont au ſervice des Européens. On trouve par tout ſur la Côte, des Négres d'Elmina qui s'y ſont refugiez, les uns à cauſe de la guerre qu'on a faite à ceux de Commany dont ils étoïent amis, les autres pour éviter les éxactions de quelques Généraux qui ne ſe plaiſoient qu'à les tourmenter. On trouvera dans la ſuite la deſcription des divers Forts que les Anglois & les Hollandois ont en ce Païs-là. Il eſt tems de parler de la maniére dont on y tire l'or, & des richeſſes qu'il aporte à ces deux Nations.

Le premier Païs dont on aporte l'or ſur la Côte s'appelle *Dinkira*, diſtant d'Elmina de cinq journées. Ceux qui l'habitent poſſedoient de grands tréſors, non ſeulement de l'or qu'ils avoient dans leur Païs, mais auſſi du butin qu'ils aportoient d'ailleurs & du profit qu'ils faiſoient dans le Negoce. Ils en fourniſſoient pour un, deux & trois ans tout le haut de la Côte depuis Akim juſques à Zaconde, tant que la guerre de Commany a duré ; mais lorſqu'on eſt en paix avec ceux de ce Païs, & que les chemins ſont libres pour les Marchands, ils ne portent point leur or vers le haut de la Côte, parce qu'elle eſt trop éloignée ; ils ne vont pas plus loin que Chama, Commany, Elmina, & Cabocors. Cet or eſt bon & pur, excepté qu'il y mêlent trop de fétiches, qui ſont une eſpèce d'or compoſé de toute ſorte d'or mis en œuvre, dans lequel il y a quelquefois la moitié d'argent ou de cuivre. On ne peut guére ſe diſpenſer de le recevoir, parce qu'autrement ils reprennent le bon or qu'ils ne veulent point vendre ſans l'autre. L'or d'Oceani étoit auſſi autrefois en grande reputation pour le Commerce, de même que celui d'Aſiante & d'Akim. Il n'étoit pas mêlé de fétiche comme celui de *Dinkira*, mais il étoit ſi difficile de s'accommoder avec les Marchands de ce Païs, qu'on ne pouvoit preſque rien acheter d'eux. D'ailleurs s'étant brouillez avec ceux de *Dinkira*, ils ont eu guerre enſemble, ont été battus par les derniers, & ont été obligez, pour ſe racheter de l'eſclavage de leur donner tout ce qu'ils avoient. Mais le Païs d'Akim, eſt celui d'où il ſort le plus d'or & le meilleur que l'on tranſporte de cette Côte. On le peut facilement connoître à ſa couleur obſcure, & la meilleure partie s'en tire preſentement à Acra. Ce Païs eſt d'une ſi grande étenduë que les Akimois même ne la connoiſſent pas. Il a été gouverné ci-devant en Roïaume, mais le Succeſſeur du dernier Roi étant encore jeune & d'un méchant naturel, n'a jamais pu ſe rendre Maître de tout le Païs. Les Grands en ont fait une République pour ſe ſouſtraire à la domination de ce Prince qu'ils regarderent comme un Tiran. On découvre tous les jours de nouvelles terres qui fourniſſent de l'or. Aſianté, par exemple, en a encore plus que Dinkira, & Ananſé, qui eſt ſitué entre deux, en produit auſſi en abondance.

Il ne faut pas croire, comme on ſe l'imagine en Europe, que les Hollandois ſoient maîtres des mines d'or qui ſont dans ce Païs, & qu'ils en faſſent tirer eux-mêmes ce précieux métal, comme les Eſpagnols font dans l'Amerique. Ils y ont ſi peu d'accès, qu'il n'y a pas même d'aparence qu'aucun d'eux les ait jamais vuës, parce que les Négres les tenant pour quelque choſe de ſacré, font toûjours ce qu'ils peuvent pour empêcher que perſonne n'en aproche. On trouve l'or en trois endroits differens : I. dans les montagnes & entre les montagnes, d'où les Négres le tirent en faiſant des trous profonds aux lieux où ils croient en trouver. II. Auprès des Riviéres ou des chutes d'eau, où l'eau par la force de ſon cours entraîne de deſſus les montagnes & autres lieux élevez la terre & en même tems l'or qu'elle renferme. III. Auprès de la Mer, où il y a, comme

me à Elmina & à Axim de petites ſources vives où l'on deſcend, de même qu'auprès des Riviéres qui viennent des lieux élevez. Lorſqu'il a beaucoup plu la nuit, on voit dès le matin un grand nombre de femmes Négres, qui ont chacune un grand & un petit Vaiſſeau; elles rempliſſent le premier de terre & de ſable, & remuent cela à tout moment dans de l'eau fraîche, juſques à ce que la terre en ſoit ſortie, & s'il y a de l'or parmi, il demeure au fond du Vaiſſeau. Enſuite elles vuident le grand Vaiſſeau dans le petit, & recommencent à remuer comme auparavant, continuant cet exercice juſqu'à midi, auquel tems elles n'ont ſouvent trouvé que pour cinq ou ſix ſols d'or plus ou moins. Quelquefois elles en trouvent des morceaux de la valeur de trois ou quatre florins de Hollande, mais cela eſt fort rare, & le plus ſouvent elles ſe donnent beaucoup de peine inutilement. Les Négres ne connoiſſent point d'autre moïen de ſéparer l'or de la terre, qu'en la lavant ainſi avec de l'eau. L'or qu'on trouve de cette maniére eſt de deux formes différentes: l'un s'appèle *Or en poudre*, & eſt preſque auſſi fin que de la farine: il eſt le meilleur & le plus eſtimé en Europe. L'autre conſiſte en morceaux de différente grandeur, les uns ont à peine la peſanteur d'un liard, & les autres quelquefois de deux ou trois cens florins. Celui-ci s'appèle *or de mine*. Lorſqu'il eſt fondu, il a plus de conſiſtance que l'or en poudre, & la touche en eſt meilleure; mais le grand nombre de petites pierres qui s'y trouvent toûjours attachées, fait qu'on y perd beaucoup en le fondant, & c'eſt pour cela qu'on eſtime mieux l'or en poudre.

Il y a outre cela de l'or mêlé & de l'or faux. Le premier a des fétiches d'argent & de cuivre, comme on l'a déja dit, que les Négres coupent en petits morceaux de peu de valeur, dont ils ſe ſervent au Marché comme de monnoïe courante. L'once en vaut à peine 20. florins de Hollande. Cependant on s'en ſert auſſi ſur toute la Côte; on en païe la garniſon, & les Négres ne font point de difficulté de les recevoir pour toutes ſortes de denrées. Pour ce qui eſt de l'or faux, les Négres s'entendent parfaitement bien à le faire. Ils en fondent quelques morceaux, autour deſquels il y a environ l'épaiſſeur d'une lame de coûteau de bon or; mais le dedans n'eſt que du cuivre ou du fer, & néanmoins ceux qui ſe vantent de mieux connoître l'or y ſont ſouvent trompez. Cet or faux eſt ordinairement compoſé d'argent, de cuivre, & d'un peu d'or mêlez enſemble: la couleur en eſt fort enfoncée, ce qui trompe facilement ceux qui ne s'y connoiſſent pas bien. Il y a encore une autre eſpèce d'or faux, qui reſſemble fort à l'or maſſif, & qui n'eſt autre choſe qu'une certaine matiére compoſée de corail fondu; les Négres ont l'adreſſe de le fondre de telle maniére, & de lui donner une ſi belle couleur, qu'on n'y voit pas la moindre difference, ſi ce n'eſt dans la peſanteur. Ils en font auſſi de l'or en poudre, quoi qu'ils ſe ſervent preſque toûjours de cuivre limé pour cela, à quoi ils donnent la couleur de l'or. Mais cette ſorte d'or faux perd ſon luſtre en un mois ou deux, ce qui le fait connoître; au lieu que les petits morceaux couverts d'or conſervent toûjours leur beauté, ce qui fait qu'il eſt plus facile de s'y tromper.

Après ce qu'on vient de dire de la maniére dont on trouve l'or, ceux qui ont quelque connoiſſance des mines peuvent comprendre aiſément qu'il ſe perd beaucoup de terre & de pierres minerales, dont, par le moïen de la Chimie, on pourroit tirer de l'or. Il y a même apparence qu'on y laiſſe beaucoup d'or pur; car les Négres creuſent la terre ſans connoiſſance, & ſans s'attacher à découvrir les veines qu'on dit qui ſont dans les mines; de ſorte que ſi ce Païs apartenoit en propre aux Européens, il eſt à préſumer qu'ils en tireroient des tréſors beaucoup plus conſidérables que ne font les Négres. Quoi que ces differens Païs produiſent en tems de paix ſept mille marcs d'or, ſelon la ſupputation d'un Officier de la Compagnie Hollandoiſe, qui en a fait un calcul éxact, néanmoins cette ſomme qui eſt très-conſiderable en elle-même, étant partagée entre pluſieurs Nations, ne donne à chacune qu'un mediocre profit. Voici la répartition qu'il en fait entre les diverſes Compagnies qui négocient ſur cette Côte.

Celle des Indes Occidentales en tire pour ſa part	1500. M.
La Compagnie Angloiſe.	1200.
Les Vaiſſeaux Zelandois non privilégiez.	1500.
Les Vaiſſeaux non privilegiez Anglois.	1000.
Les Brandebourgeois & les Danois enſemble	1000.
Les Portugais & les François enſemble	800.
	7000.

Ainſi, ſelon la penſée de ce Voïageur, l'or que l'on aporte ſur la Côte, & qui eſt tranſporté enſuite en divers lieux, ſe monte à deux millions trois cens mille livres, à compter les trois marcs pour mille francs. Mais il faut entendre cela d'un bon tems, lorſque les chemins ſont ouverts, & que les Marchands peuvent aller en Guinée librement. Car en tems de guerre, ou lorſque les Négres ſont diviſez entr'eux, il n'en vient pas la moitié, & les Vaiſſeaux non privilegiez en ſavent bien tirer leur part. Et ſupoſé que la Compagnie de Hollande en reçoive la cinquiéme partie, cela ne peut lui aporter beaucoup de profit dans un mauvais tems: au contraire elle eſt obligée d'y mettre une partie des profits qu'elle fait ailleurs.

Depuis Acra ou Accara juſqu'à la Côte de Benin, on fait négoce d'Eſclaves noirs, à Rio di Volta, Capo da monte, & Ardra dans le Païs de Fida, qui peut en fournir mille par mois. On va les prendre à Ardra où ces pauvres gens ſont amenez au Marché, Hommes & Femmes, liez comme des Bêtes, & ceux qui les achettent, les font marquer à la poitrine d'un fer chaud, aux armes de la Nation ou Compagnie qui les envoïe. Les Hollandois en font ſeuls plus de commerce, que toutes les Nations de l'Europe, parce qu'ils ſavent mieux les nourrir, les gouverner, & les tranſporter à moins de fraix. Les Portugais ont été les premiers qui ont découvert & fréquenté les Côtes Orientales de Guinée; mais aiant été chaſſez de leurs Habitations par les Anglois, les Hollandois &c. ils ſe ſont retirez dans les terres, & y ont fait alliance avec les Noirs qui ont apris leur langage & qui les conſidérent beaucoup.

Le Golfe de Guinée ou de S. Thomé renferme les Iles de S. Thomé, du Prince, de Fernando Poo, d'Annobon &c. Celle d'Annobon donne du Sucre, du Cotton, des beſtiaux & d'excellens fruits. Dans toute l'Ile il n'y a qu'une Bourgade de deux ou trois cens maiſons de Négres, gouvernez par trois ou quatre Portugais. L'Ile du Prince a une petite ville ou un bon bourg, & pluſieurs villages dont les Habitans vivent fort à leur aiſe de leur Sucre, de leurs Fruits, & de quelque Gingembre qu'ils recueillent & qu'ils vendent. Ils ſont gouvernez par des Portu-

gais, qui ſont auſſi les Maîtres de Fernando Poo, où ils ont bâti une fortereſſe & quelques villages. Mais de toutes ces Iles, celle de S. Thomé eſt la meilleure & beaucoup plus grande que toutes les autres. Sa forme eſt preſque ronde, on lui donne environ 20. lieuës de diamétre. Les Portugais en ſont les maîtres: ils ont bâti la ville de S. Thomé ſur la Côte Orientale de l'Ile, où elle a un bon port. Elle eſt defenduë par une Citadelle, & on y a érigé un Evêché ſuffragant de Lisbonne. Les Habitans du Païs ſont partie Blancs, partie Noirs, parties Mulâtres. Les Européens n'y vivent guére plus de 50. ans. Le blé & les vignes que les Portugais y ont tranſportez n'y ont pas réüſſi, mais elle produit des racines, nommées *Batates*, dont on fait du pain, & des Palmiers dont on tire du vin. On y recueille auſſi divers Fruits, du Gingembre; & on y nourrit des volailles en quantité, & des pourceaux dont la chair eſt la meilleure de toutes. La principale richeſſe de l'Ile eſt le Sucre, dont les Habitans ont pu fournir juſqu'à cinquante mille Arobes, dont chacune vaut 32. livres, ce qui fait cinq millions de livres en tout. Les Européens qui font la traite des Eſclaves, vont prendre des rafraîchiſſemens aux Iles Portugaiſes & principalement à S. Thomé, où les Hollandois ne vont pourtant que rarement, & quand ils ne peuvent trouver mieux.

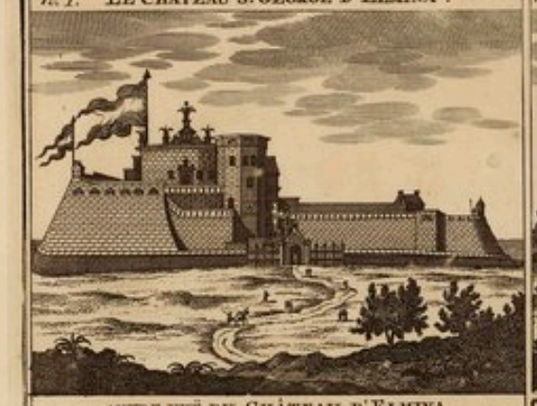
Les Négres n'ont ni chariots ni chevaux, ni autres bêtes de charge pour tranſporter dans le Païs les Marchandiſes qu'ils ont achetées des Européens. Mais ils ſont obligez de les faire toutes porter par des hommes; & lorſqu'ils ont négocié pour deux ou trois mille francs d'Etain, de Cuivre, de Fer &c., ils ont beſoin pour le moins de cent cinquante perſonnes pour le tranſport. C'eſt une terrible fatigue pour ces gens-là de marcher quelquefois huit jours de ſuite avec de ſi peſans fardeaux ſur le dos, & ſur tout lorſqu'il faut paſſer par des chemins difficiles & traverſer des montagnes. Il eſt vrai que la plûpart de ceux qui viennent trafiquer ſur la Côte ſont des Eſclaves envoïez par leurs maîtres pour cette commiſſion; ils ſont conduits par un Chef en qui le Maître a le plus de confiance, & on le regarde moins comme un Eſclave que comme un Marchand très-conſidérable, qu'on tâche d'obliger en tout ce que l'on peut. Car aiant la liberté d'aller négocier où il veut & avec telle Nation qu'il lui plaît, on a pour lui tous les égards poſſibles pour tâcher de l'attirer. Finiſſons cette Diſſertation par le récit de la maniére dont la Compagnie Hollandoiſe, qui eſt la plus conſiderable de cette Côte, gouverne ſon commerce, & des differens degrez établis parmi ſes Officiers.

Il y a premiérement des Soldats avec leurs Chefs; parmi leſquels on choiſiſſoit autrefois les plus capables pour ſervir la Compagnie en qualité d'Aſſiſtans, ſoit pour tenir les Livres, ſoit pour le Négoce; & c'eſt par là que quelques-uns ont eu occaſion de s'avancer & de s'élever preſque juſqu'au premier Emploi. Mais cela n'a plus été permis dans la ſuite, parce que les Directeurs voïant que bien loin de choiſir les plus capables on emploïoit ſouvent les moins propres & quelquefois des ivrognes & des débauchez, ont abſolument défendu de prendre des Aſſiſtans parmi les Soldats. Ils ont ſeulement accordé qu'on pourroit les faire Caporaux, Sergens ou Officiers, & que pour ceux dont on ſe ſert aux métiers, ils pourroient auſſi être avancez aux Emplois qui ſe trouveroient vacant dans leur corps. La même choſe a été accordée pour les matelots, c'eſt-à-dire qu'on pourroit les avancer dans leurs Vaiſſeaux. La charge d'Aſſiſtant eſt la moins conſidérable de toutes. Il n'a que 16. livres par mois, & huit écus de 50. ſols pour ſa nourriture. La premiére charge à laquelle ils peuvent être avancez eſt celle de Sous-Commis ou de Sous-Marchand, qui a 24. francs d'apointemens: ce ſont eux qui reçoivent tout l'or pour la Compagnie & qui en doivent rendre compte au premier Marchand qui eſt le Chef du Négoce. Il y a outre cela à Elmina un Chef de Magazin qui a en garde les marchandiſes liquides, comme le vin, la bière, l'eau de vie, & les proviſions de bouche. On choiſit entre les Sous-Commis les plus anciens ou les plus capables, pour les faire premiers Commis ou Marchands dans les autres Forts de la Compagnie. Leur apointement eſt de 36. liv. par mois, outre quatre écus pour tenir un ou deux Domeſtiques, & huit écus pour leur nourriture. Outre ces perſonnes emploïées dans le Négoce, il y a encore d'autres Officiers dont le premier eſt le Fiſcal. Il a 50. liv. d'apointement par mois, la table du Général, & 4. écus pour ſon valet. Les gages d'un Fiſcal ſont médiocres, comme on voit; mais il a des profits ſi conſidérables lorſqu'il eſt vigilant, qu'il en peut tirer en peu de tems de grandes richeſſes. Car quand il ſaiſit de l'or ou des marchandiſes que les Négres ou les Blancs négocient au préjudice de la Compagnie, & qu'on les déclare confiſquées, il en a le tiers pour lui, & outre cela le tiers de l'amende à laquelle les Blancs ſont condamnez pour avoir fait un Négoce défendu. Il a auſſi le tiers des amendes auxquelles ſont condamnez ceux qui ont commis quelque crime.

Après le Fiſcal vient le Teneur de Livres général, qui tient les Livres de tout le Négoce que fait la Compagnie. Ses apointemens ſont de 70. liv. par mois, 4. écus pour ſes Domeſtiques, & la table du Général ou 12. écus pour ſa nourriture. Il a ordinairement un Sous-Teneur de Livres, qui a 30. francs par mois, & deux Aſſiſtans pour lui aider. Enſuite vient le Teneur de Livres des garniſons, qui, outre ſes gages, vend à l'enchère les biens de ceux qui meurent, dont il a cinq pour cent de profit. Quelquefois il y a auſſi un Secretaire, dont les gages ſont de 50. liv. Enfin la derniére charge & la plus mépriſable de toutes, eſt celle de Sous-Fiſcal ou d'Auditeur, à qui on peut bien donner le nom de Délateur; il a 20. liv. par mois & la dixiéme partie de tout ce qui eſt confiſqué. Il y a auſſi pour le ſpirituel un Miniſtre & un Lecteur, dont le premier a cent francs par mois & le pas après le Directeur général, & le ſecond 20. avec la Table du Directeur.

VÛË ET DESCRIPTION DES FORTS QUE LES HOLLANDOIS, ANGLOIS ET DANOIS ONT SUR LA CÔTE DE GUINÉE
POUR L'INTELLIGENCE DU COMMERCE QUE CES NATIONS FONT EN CE PAÏS-LA

N.o 1. LE CHÂTEAU S. GEORGE D'ELMINA.



AUTRE VUË DU CHÂTEAU D'ELMINA.

N.o 2. LE FORT DE CONRADSBOURG SUR la MONTAGNE DE S.t Jago

Le fort représenté N.o 1. est celui de S. George d'Elmina appartenant aux Hollandois, le plus beau et le plus considerable de toute la côte, au dessous est représentée l'autre face du même Château du côté de la mer, et au dessous le Village de Mina dont nous avons donné la description dans la Dissertation précédente. C'est devant ce Château que les vaisseaux de la Compagnie qui viennent d'Europe jettent l'Ancre et déchargent leurs Marchandises qu'on renferme dans de tres beaux Magazins qu'il y a dans le fort.

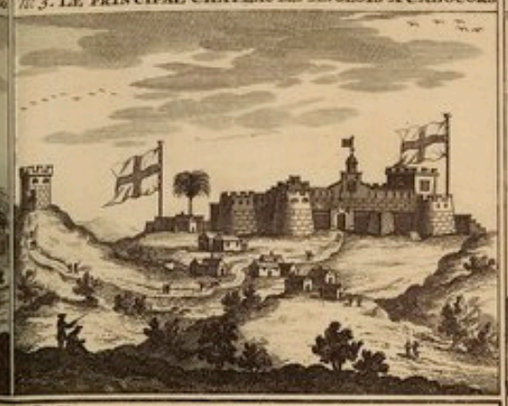
N.o 2. est un fort aussi appartenant aux Hollandois, nommé Conradsbourg situé sur la Montagne de S.t Jago. Il est quarré, aiant quatre bonnes Batteries entre quatre autres petites qui sont sur le rempart: au bas est une riviere qui separe le pays de Fetu où est le fort d'avec Commany qui est de l'autre côté. L'embouchure de cette riviere où la mer entre, fait de fort bon Sel.

N.o 3. Ce petit fort a partient aux Anglois, il est très proprement bâti et est situé proche du Village d'Annamabon, où l'on voit tous jours plusieurs Vaisseaux à la rade, sans quoi les Hollandois feroient un commerce considerable en cet endroit.

N.o 4. Ce fort fut bâti par les Anglois en 1694. au milieu du pays d'Agoüna, au dessus du Village de Wemba ou Simpa. Ce fort n'est pas considerable, quoi qu'il ait quatre batteries; mais si l'on peut facilement sauter par dessus. Le Canon ne tire qu'une demie livre de bale. Le Village qui est au dessous est habité pour la plûpart par des pecheurs. Sa situation est fort agreable, étant environné d'arbres presque par tout; mais le commerce y est présentement fort peu de chose, aussi bien qu'à Apam.

N.o 5. Ce fort est le seul que les Danois aient sur cette côte. Les Negres s'en emparerent en 1693. le pillerent entierement et le garderent quelque tems. Ce fut à la faveur de la mort de quelques uns de la garnison qu'ils le surprirent. Ils en demeurerent maîtres jusqu'à ce qu'il vint deux vaisseaux Danois sur la côte qui à force de presens qu'ils firent au Roi d'Acquambé, et par l'intercession des Hollandois rentrerent enfin dans leur fort et y remirent garnison. Il a quatre batteries sur lesquelles il y a 20. pieces de Canon.

N.o 3. CHÂTEAU DES ANGLOIS À CABOCORS



N.o 3. est la principale forteresse des Anglois située proche du Village de Cabocors dont elle porte le nom. Elle est après celle de S. George la plus belle et la plus grande de toute la côte. Elle a quatre grandes ratteries, et une autre qui est fort longue où il y a 13 pieces de Canon. Comme elles tirent à fleur d'eau sur la mer qui est de l'autre côté, les vents empêchent qu'aucun vaisseau ne vienne ancrer à leur rade.

N.o 4. Le fort Nassau, qui est aux Hollandois, est situé proche du village de Mouree, et étoit leur Capitale, pendant qu'Elmina appartenoit encore aux Portugais. Il est bâti presque en quarré, et a autant de batteries que l'Elmina et 18 pieces de Canon. Il n'y a point de fort sur toute la Côte dont les murailles soient si hautes.

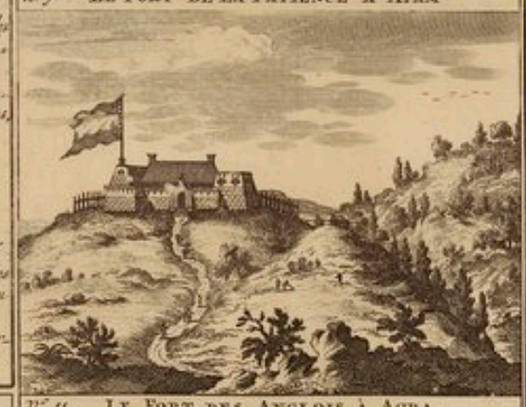
N.o 5. FORT DE NASSAU À MOURE.

N.o 6. LE FORT D'AMSTERDAM ET CORMANTIN

N.o 6. est le fort d'Amsterdam, ainsi nommé parce que l'Amiral de Ruiter en chassa les Anglois en 1663. Il est raisonnablement grand, aiant trois petites batteries et une grande sur lesquelles il y a en tout 20. pieces de Canon.

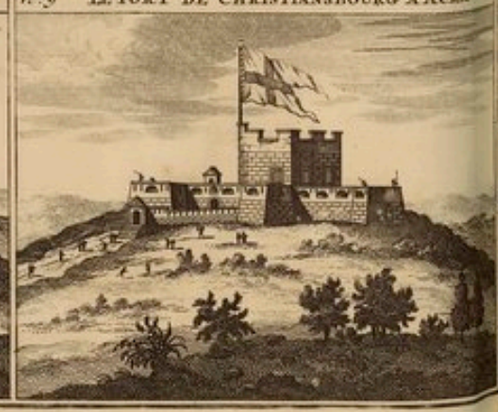
N.o 7. au milieu du Royaume de Fantin, prés du Village d'Apam est une petit fort ou plutôt une Maison fortifiée apartenant aux Hollandois, qui commencerent à la bâtir en 1697. Il se nomme le fort de la patience, parce que les oppositions continuelles des Negres ont beaucoup exercé la patience de ceux qui le bâtissoient. Il a deux batteries composées de 8 pieces de Canon.

N.o 7 LE FORT DE LA PATIENCE À APAM



N.o 8. LE FORT DES ANGLOIS À SIMPA.

N.o 9 LE FORT DE CHRISTIANSBOURG À ACRA



N.o 10. Le fort De Crevecœur est dans le pais d'Acra, fort voisin de celui des Anglois dont nous parlerons après. On sçait que si les Hollandois et eux n'étoient pas bons amis, ils pourroient se saluer un peu vîtement de part et d'autre. Le Negoce y est fort bon et ce n'est rien moins qu'un Crevecœur d'en être commandant.

N.o 10. LE FORT DE CREVECŒUR À ACRA.

N.o 11. Celui des Anglois se rencontre en venant du côté de l'occident: il a quatre batteries et est environné de murailles hautes et épaisses. Il y a dans ce fort 25. pieces de Canon, mais toutes fort legeres. La Garnison y est fort peu considerable, aussi bien que dans tous les autres forts des Anglois, comme s'il suffisoit de bâtir des forts et de les pourvoir de munitions de guerre, sans y mettre aussi des Soldats.

N.o 11. LE FORT DES ANGLOIS À ACRA.

CARTE DU ROYAUME DE CONGO, DU MONOMOTAPA ET DE LA CAFRERIE,

Dressée sur les Mémoires les plus exacts & les observations les plus Nouvelles.

Tom: VI. N°. 13. Pag. 59.

ETAT DU ROY DE GINGIRO appellé autrement GINGIR-BOMBA qui signifie Empereur de Gingi

Pays de Bokkemeale habité par les Jagas qui tirent des dents d'Elephant des Bakke leurs voisins.

BAKKE BAKKE qui sont Vassaux du Gr. Macoco et que l'on pretend être une Nation de Nains.

ROYAUME DU CAP LOPO

R. DE GABON ou PONGO

ROYAUME DU MACOCO OU D'ANZICO

ROYAUME DE NIMEAMAIE OU DU MONO-EMUGI

ROYAUME DE CONGO OU BASSE GUINÉE

ROY^me D'ANGOLA

ROY^me DE BENGUELA

ROY^me DE MATAMBA

ROY^me DE MATAMAN

ROYAUME DE CHICOVA

ROYAUME D'ABUTUA

Province d'Ohila

ETATS DU MONOMOTAPA

ROY^me de MANICA

CHICANGA

SEDANDA

ROYAUME DE MONGALE

ROYAUME DE MAÇUAS

ROY^me du MAURUCA

ROY^me de SABIA ou de Quiloa

ROY^me de Mombaze

ROY^me de Melinde

ROY^me de Pemba

Isle et Roy^me de Zanzibar

Isle et Roy^me de Monfia

ROY^me de Quiloa

ROY^me de Mongallo

ROY^me de Pate

1er Roy^me de Lamo

Isle et Roy^me de Pemba

Isles de l'Amirante

Bancs de Nazareth

Isle Maurice

Isle de Bourbon ou Mascarin

Isle de Madagascar

Cap de bonne Esperance

Cap Negro

Cap St. Romain

Fort Dauphin ruiné

Fort Hollandois

Baye de Saldagne

Baye de Lagoa

Golfe de Sofala Canal de Mozambique

Pays des Hottentots

Terres Errans

Pays des Cafres

Pays des Jagas Cassangi

Terres du Jaga Cassangi

Pays des Namaquas

Terres du Muzumbo Acalunga qui parlent un langage du pais Bouche de la Mer

Nation Sauvage que l'on dit n'avoir pas seulement l'usage de la parole.

Les Monsoles

Les Jages

Les Jagas Anthropophages

Les Mosseguaies Cafres Barbares

Les Zimbas Anthropophages

Les Mumbos Anthropophages

Les Hancumquas

Les Heusaquas

Les Gouriquas

Les Gassiquas

Les Ubiquas

Les Cocequas

Les Sonquas

Les Coronas Anthropophages

Les Chainouquas riches en betail.

Les Petits Grigriquas

Les Grands Grigriquas

Les Machicores

Les Antimaates

Les Isles de Quirimbo

Isles de Comore

Nangazis ou la Gr. Comore

Isle d'Anjouan

Isles de Diego Rodrigue

Isles de Diego Suarez

Isles de Nove Pereira

Bassas de Patron

Bassas de St. Marie

Bassas de Julia

Bassas de St. Roch

Bassas de Pedro

Bassas des Garayes

I. de Monbaze

I. de Natal

I. de Cosmolde

I. de la Galega

I. St. François

I. de Leando

I. de Patron

I. de Patmos

I. de Tristan da Cunha

Terre de Quiloa

Terre de Sofala

Terre de Zanguane

Terre de St. Thomas

Terra dos Naonetas

Terre de Natal

Terres du Roy Biri

Terres du Roy de Mambe

Terres du Roy de Sabia

Terres du Roy de Quiteve

Terres du Roy de Monomotapa

Terres du Roy de Manica

Terres du Roy de Matamba

Terres du Roy de Benguela

Terres du Roy de Loango

Terres du Roy de Congo

Terres du Roy de Matamaman

Terres du Roy de Mongas

Terres du Roy de Chicova

Terres du Roy de Mongalle

Terres du Roy de Maçuas

Terres du Roy de Mombaze

Terres du Roy de Melinde

Terres du Roy de Pemba

Terres du Roy de Zanzibar

Terres du Roy de Monfia

Terres du Roy de Quiloa

Terres du Roy de Pate

Terres du Roy de Lamo

Terres du Roy de Mongallo

Terres du Roy de Comore

Terres du Roy de Mongas

Terres du Roy de Inhamior

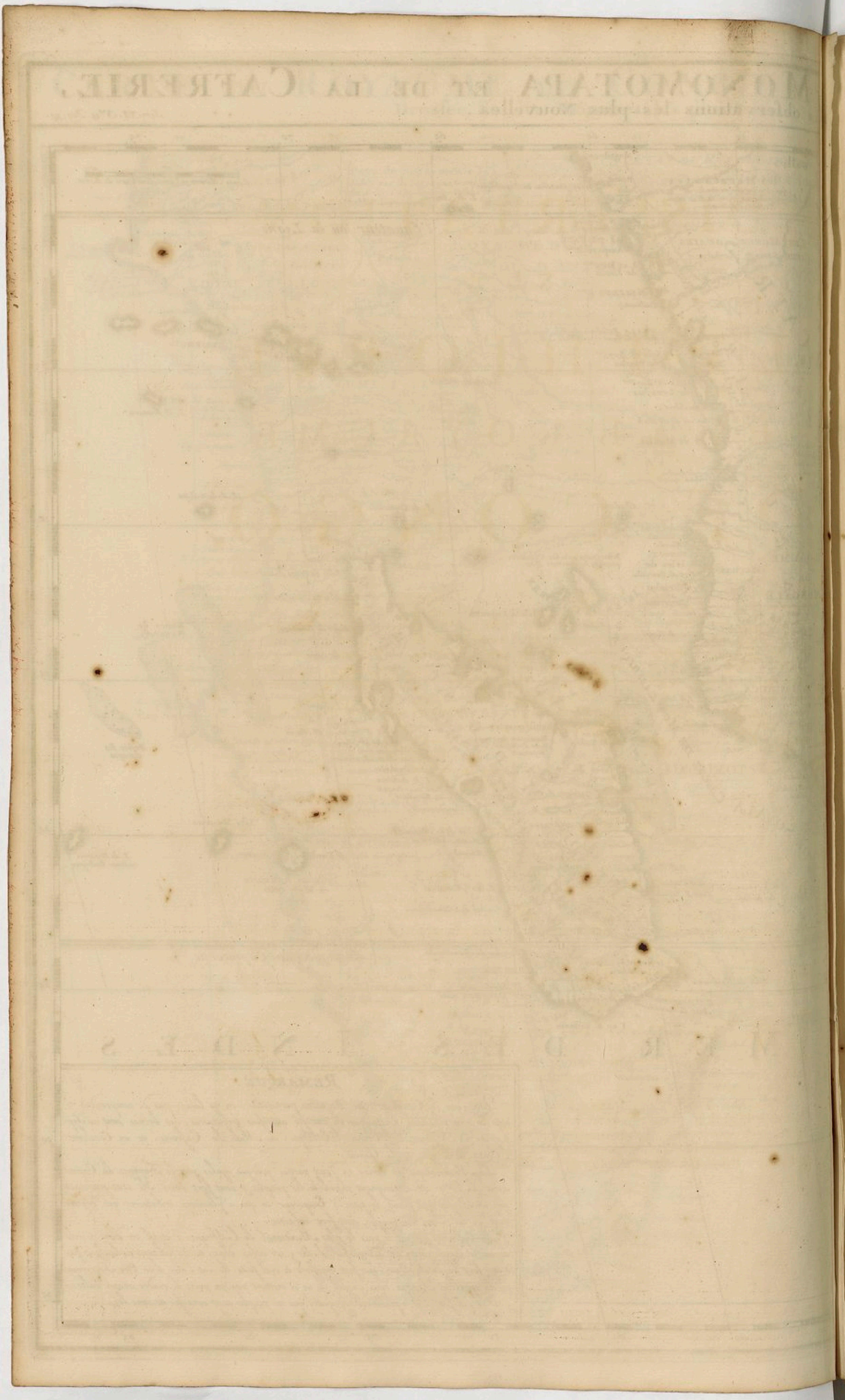
Terres du Roy de Inhambane

Terres du Roy de Angoche

Terres du Roy de Mozambique

Terres du Roy de Sofala

Terres du Roy de Zimbaoe



DISSERTATION
SUR
L'ETHIOPIE
ET LE ROYAUME
DE CONGO.

L'Ethiopie fait preſque la moitié de l'Afrique. On la partage en Haute ou Intérieure, & en Baſſe ou Extérieure. La premiére qu'on appelle auſſi l'Abyſſinie, contient pluſieurs Roïaumes. L'autre comprend les Contrées de Biafara, de Congo, la Cafrerie, le Monopotapa, le Mono-emugi, les Côtes de Zanguebar, d'Ajan & d'Abex qui ſont proprement de l'Abyſſinie, quoi qu'elles ſoient à preſent ſous la domination de l'Empire Ottoman.

DE L'ABYSSINIE.

ON donne pluſieurs origines au mot Abyſſinie. L'Etimologie la plus vraiſemblable eſt que ce nom-là ſe tire des habitans. Car en Arabe on les appelle Abaſſi. D'autres préſument que ce terme vient des Abſeniens, qui, après avoir habité l'Arabie heureuſe vinrent s'établir en ce Païs-là. Quoi qu'il en ſoit, cette contrée de l'Afrique eſt l'Empire du Grand Negus, connu aujourd'hui, par abus, ſous le nom de Preſte Jean. Cet Etat a beaucoup perdu de ſon ancienne étenduë. Les Arabes, les Turcs, & d'autres Peuples voiſins en ont enlevé des morceaux conſidérables; ſi bien qu'aujourd'hui il eſt réduit à la moitié de ce qu'il étoit autrefois.

Il a pour bornes à l'Eſt les Côtes d'Abex, d'Ajan, & de Zanguebar: au Nord la Nubie: à l'Oueſt le Congo, le Biafara, les Gales ou Giaques; & au Midi, le Mono-emugi. On fait cet Empire-là d'Occident en Orient, long environ de deux cens lieuës; & du Septentrion au Midi, large de quatre cens vingt lieuës.

C'eſt un bon & riche Païs que cette Abyſſinie. Hors que la chaleur eſt exceſſive dans les vallées, tout le reſte va à ſouhait. Il faut pourtant encore excepter les rochers & ces cavernes profondes qui ſont dans le Païs. Communément l'air de l'Abyſſinie eſt aſſez temperé: mais ſur tout il eſt extrêmement ſalubre ſur les montagnes & dans les plaines. Le Terroir eſt bon ou mauvais ſelon la difference des lieux: il y a des endroits où il ne produit rien pour la bouche: mais ailleurs, & principalement le long des Riviéres, il abonde en biens de la Terre. Voïons une deſcription detaillée de ſes utiles & incommodes productions.

Les premieres ſont le Ris, l'Orge, le Millet, le Froment, & d'autres grains qui ne ſont point de de notre Europe, tels ſont l'Agouſſa & la Machella. Quelques Provinces ont à preſent des vignes; mais on n'y vendange qu'à la ſourdine; ſi ce n'eſt dans les Palais de l'Empereur. On ne marque point la raiſon d'une telle Police: mais, par droit de conjecture, je croirois que cet Empereur s'imagine que ſa Dignité le garantit des mauvais effets du vin: quelle erreur! A combien de Monarques & de Heros Bacchus a-t-il avancé les jours? Combien d'extravagances ne leur a-t-il pas fait faire? Le vin & la mort ſe reſſemblent en un point, c'eſt qu'ils ne reſpectent pas plus le Sceptre que la Houlette; & que toute tête de Buveur, fût-elle à triple Couronne, n'eſt pas moins ſous la domination arbitraire de la traîtreſſe Divinité du Verre, que ſous celle de la grande Faucheuſe. Mais continuons ſur la fecondité de l'Abyſſinie. Elle regale abondamment ſes Enfans de Gingembre, de Sucre, & de Miel: cette bonne Mere leur fournit de la Cire, du Coton & du Lin. Il y a de toutes les eſpèces d'animaux domeſtiques, comme moutons, chèvres, vaches, bœufs, chevaux, chameaux; & pluſieurs ſortes de volailles. Il y a par tout des mines d'Or, d'Argent, d'Etain, de Cuivre, de Plomb & de Soufre. On trouve des montagnes entieres de Sel foſſile: il y en a même une de Sel rouge, qui entre beaucoup dans la Pharmacie. Il y a d'excellent Antimoine, qui eſt fort en uſage chez eux pour la Medecine. La Semence & la Recolte s'y font en même tems. En certains endroits,

droits on moiſſonne trois fois l'année. Il y croît un certain genre de froment, nommé Tef, dont le pain eſt d'un goût excellent. Enfin, on compte ſi bien ſur le raport du fond, qu'on ne connoit point en ce Païs-là ni les Greniers, ni les Caves, ni les Magaſins de proviſion. Le fourage n'y abonde pas moins que le miel. On y voit quantité d'abeilles : il y en a principalement une eſpèce de petites noires qui ſont d'un inſtinct tout particulier : elles tiennent leur Republique dans des creux ; elles y vivent ; elles y travaillent ; & cachent ſi bien leurs ruches ſouterraines, qu'il n'eſt pas aiſé de les decouvrir. Cependant leur miel eſt exquis ; & leur cire, d'une blancheur à éblouïr. Ce qui rend ces petites Republicaines encore plus aimables, c'eſt qu'elles ſont ſans aiguillon. C'eſt dommage que Virgile ne les ait pas conues : ſa Muſe inimitablement ingenieuſe nous auroit dit de jolies choſes là-deſſus. Les Abyſſins ont auſſi toute ſorte d'herbes potageres, aromatiques & botaniques. Il y des Citronniers, des Orangers, des Grenadiers & des Pêchers. Les Bœufs ſont d'une grandeur prodigieuſe ; grand nombre de Chevaux très-vigoureux, & qu'on ne ferre point. Les Moutons y ont la queuë ſi groſſe qu'elles péſent juſqu'à cinquante livres. Voilà les avantages de l'Abyſſinie : mais comme ſur la Terre, tout eſt mêlé de bon & de mauvais, tant dans le Phiſique que dans le Moral, ces heureux Habitans ont leur rabat-joïe ; le voici :

Ils abondent en bêtes ſauvages & féroces : outre les Lièvres, les Daims, les Cerfs & les Sangliers, animaux qui du moins ont leur merite pour le plaiſir de la chaſſe, & pour celui de la bonne chere, il y a force Lions, Pantheres, Rhinoceros, Loups, Singes &c. Les Elephans ſont dans les forêts les hôtes les plus nombreux & les plus redoutables. Sortant ſouvent par centaines, ils ravagent furieuſement la Campagne, foulant aux piez les moiſſons, & arrachant les arbres : cependant ces coloſſes animez reſpectent aſſez notre eſpèce pour fuir devant elle, tant qu'ils ne ſe ſentent point bleſſez.

Les Riviéres nouriſſent des Crocodiles & des Chevaux marins. Il ſurvient dans une certaine ſaiſon en ce Païs-là une ſi grande quantité de Sauterelles que l'air en eſt quelquefois obſcurci ; & cette nuée vivante & ailée tombant ſur les biens de la Terre, y cauſe un dommage très-conſiderable. Les Pommiers & les Poiriers, ces Vignes de Normandie, viennent très-difficilement en Abyſſinie, à cauſe des violens orages qu'il y fait dans leur ſaiſon ; où, pour mieux m'expliquer, les fruits de ces deux arbres viennent rarement à maturité.

Il ſe trouve-là des Cameleopards : cet animal n'eſt pas ſi gros que l'Elephant, mais il eſt beaucoup plus haut ; & ſa hauteur eſt telle qu'un homme à cheval peut lui paſſer ſous le ventre. Il y a des Licornes, ainſi nommées parce qu'elles ont une corne au milieu du front. Quant au Cheval marin, ou plûtôt de Riviére, il a la tête comme un cheval ; mais il en differe par tout le reſte du corps ; il eſt deux fois plus gros qu'un Bœuf ; & s'il faut entendre les Bœufs du Païs, qu'on dit être de vrais *Geans* dans cette eſpèce *Eunuque* & mutilée, jugeons ſi ces Chevaux Marins ne ſont pas de beaux petits Oiſeaux. Auſſi dit-on qu'ils renverſent ſouvent les barques pour manger les hommes : ils broutent les prairies & les campagnes ; & on les chaſſe en leur montrant du feu : la chair en eſt bonne ; & on en pêche ſouvent ; mais ce n'eſt apparemment pas ſans beaucoup de peine & d'adreſſe. Il y a des Lezards d'eau ; ils ſont grans comme un Chat ; & d'ailleurs ils ont la queuë ſi forte & ſi tranchante que d'un ſeul coup, ils coupent, avec cet outil naturel, la jambe d'un homme. On trouve auſſi dans les Lacs & dans les Riviéres d'Abyſſinie des Torpiles : c'eſt un poiſſon qui cauſe un froid & un tremblement à ceux qui le touchent : il ne laiſſe pas d'être un febrifuge : un homme eſt-il attaqué d'une fièvre intermittente ? On l'étend ſur une planche, on le lie ; & lui appliquant la Torpile, on le laiſſe quelque tems dans l'operation. Le malade ſouffre des douleurs horribles dans tous ſes membres ; mais il s'en tient aſſez dédommagé par une pleine gueriſon.

Il y a là quantité d'Autruches qui ſont d'une viteſſe inconcevable ; mais à qui les ailes ſont inutiles pour perdre terre, ne pouvant abſolument voler. Cette Region produit, dit-on, une quantité prodigieuſe de Serpens, dont les plus gros, qu'on appelle Dragons, ne ſont dangereux que par la violence de leur morſure. Les plus venimeux ſont certains Serpens amphibies, d'un rouge enfoncé, gros & longs comme le bras ; & qui par le ſeul ſoufle de leurs narines peuvent empoiſonner & tuer ſur le champ. Finiſſons par un petit inſecte qui n'eſt pas tout-à-fait ſi dangereux. Ce ſont de groſſes Fourmis qui s'atroupent, & qui, formant une milice à leur mode, ſe mettent en Campagne, & marchent dans l'ordre & dans la diſcipline d'une Bataille. Cette Armée commet toutes les hoſtilitez dont elle eſt capable ; rongeant, mangeant, devorant ce qui ſe trouve dans ſon chemin ; & ſur tout mordant la chair humaine juſqu'au ſang. Ces Fourmis n'ont nulle part au ſimbole de la diligence & de la precaution ; ne vivant que de pillage, que de brigandage ; & ſe ſouciant peu d'amaſſer pour l'avenir, en quoi elles deshonoreroient leur eſpèce, ſi l'exemple des Habitans ne les juſtifioit.

On parle diverſement des Mœurs des Abyſſins : on convient en général qu'ils ne manquent ni d'eſprit ni de docilité : mais, ſelon les differens endroits, on les peint ſous de belles ou de vilaines couleurs. Les uns ſont honnêtes, humains & paiſibles ; ils ont de l'équité, du courage, & les autres vertus : les autres ſont inconſtans, perfides, vindicatifs & pareſſeux. Quant à la couleur, je trouve de l'oppoſition : un Auteur dit poſitivement & ſans exception, que ces Peuples ſont noirs ; & voici une remarque qui paroit confirmer ſon opinion.

Il ſemble, dit un ſavant Voïageur, qu'il eſt permis de penſer que Dieu a formé parmi les enfans de notre Pere commun, trois ſortes de Carnation Humaine ; une blanche, une noire, & une de couleur rougeâtre qui tient le mêlange de l'une & de l'autre. L'Ecriture ne nous fait peut-être pas mention de cette derniére eſpèce : mais on ne doute pas qu'elle ne parle de la ſeconde en la perſonne de Chus petit-fils de Noé, lequel nom Chus ſignifie noir, & de qui on fait deſcendre les Abyſſins.

Vous voïez que, ſur le temoignage de cet Ecrivain, ces Peuples ſont tout noirs ; & que par raport aux Oracles Sacrez, la croïance de leur noirceur pourroit même entrer indirectement dans le Catechiſme. Cependant ſi on veut s'en raporter à un autre Auteur, les Abyſſins ont le teint bazané

ou

ou olivâtre, & ils ſont rougeâtres par le corps. Voilà deux affirmatives bien differentes. Il eſt vrai que celui qui nous donne ces Habitans pour noirs, ajoute qu'ils le ſont les uns plus que les autres : la queſtion eſt ſi être moins noir, & être bazané, c'eſt preciſement la même choſe. D'ailleurs tous deux parlant de la Nation en général, l'un dit, ils ſont noirs : l'autre, ils ont le teint olivâtre : cela ne vaut-il pas un dementi ?

Il y a en Abyſſinie quantité de Juifs, de Mahometans & d'Idolâtres : mais le Chriſtianiſme y domine. La Tradition commune eſt que la Reine Candace, apuïée des Saints Apôtres Mathieu, Thomas & Barthelemi, planta la Foi en ce Païs-là : mais les Ethiopiens rejettent cela comme une fauſſeté ; & ils montrent par leur Hiſtoire, qu'ils n'ont reçu l'Evangile que du tems de Saint Athanaſe. Les Abyſſins ſont deteſtez à Rome comme des Heretiques & des Schiſmatiques : la pretenduë Catholicité y a fleuri quelque tems : mais depuis un demi ſiécle elle y eſt reduite preſque à rien ; & on y fait le ſervice à la Grèque. Pour une plus grande precaution, & de peur de s'y meprendre, ils joignent les deux premiers Sacremens de la double Economie, faiſant circoncire les Enfans avant de les bâtiſer. Leur Patriarche eſt ſubordonné à celui d'Alexandrie, qui confirme ſon élection. Les Prêtres ont la liberté du Mariage : mais les ſecondes Nôces leur ſont defenduës, ce qui pourroit être un heureux malheur. Au reſte il ſeroit bien à ſouhaiter pour les bonnes Ames de la Bergerie Papale, que les Sacrificateurs Romains euſſent la même permiſſion que ceux dont nous parlons : mais je ne ſai s'ils ſe ſoucieroient fort d'en profiter. Il eſt bien doux d'avoir tout le plaiſir de l'Union Conjugale, ſans en ſentir le poids & ſans être piqué de ſes épines. Tous les Eccleſiaſtiques Ethiopiens, tant Seculiers que Reguliers, ne marchent jamais que la croix à la main : mais la portent-ils tous dans le cœur ? C'eſt une autre affaire : croïez moi, le Phariſaïſme & l'Hipocriſie ſont de toute Religion. On attribuë aux Abyſſins Chrétiens une grande devotion, du moins exterieure : ils ont, dit-on, fort ſouvent la Bible ouverte, & la liſent avec aplication ; ils venérent beaucoup les Sacremens ; & ils ont tant de reſpect pour les Temples qu'ils n'y entrent que les piez nuds. Combien de Scelerats obſervent exactement les deux premiers points ? Ces pieuſes pratiques empêchent-elles chez ces Peuples les crimes de perfidie & de vangeance ? Et quant à cette nudité de piez, c'eſt aparemment une coutume du Païs, laquelle, je croi, eſt fort indifferente à la Divinité.

L'Abyſſinie obéït à un Monarque, nommé par les Arabes Aticl-abaſſi ; & par les Naturels Negus, ou Naguſch, mot qui ſignifie Roi. C'eſt ce même Prince qu'on appelle ordinairement, quoi que ſans raiſon, en Europe, le Prête, ou le Prêtre-Jean. Un bon & ſavant Hiſtorien nous éclaircit l'origine de ce nom-là ; & je croi ne pouvoir mieux faire que d'inſerer ici ſa remarque ; la voici en entier.

„ Quelques Auteurs ont fait de ce Prêtre
» Jean, un Roi d'Abyſſinie, & Georges Horn
» qui condamne fort leur opinion dans ſon Arche
» de Noé, a écrit dans ſon Monde Régnant, qu'en
» l'an mille cinq cens on trouva en Afrique ce Prê-
» tre-Jean qu'on avoit ſi long-tems cherché. Il
„ ajoute-là, & dans ſon Monde Politique ſur la
„ fin, que ce Prêtre-Jean ou *Paep-Jan* a été
„ corrompu de l'Arabe & du Perſien Preſter
„ Khan, c'eſt-à-dire Roi des Eſclaves, parce
„ que le Roïaume des Abyſſins, ou la haute
„ Ethiopie fournit à la Perſe & à l'Afrique beau-
„ coup d'Eſclaves. Il ne l'a écrit qu'après Golius
„ qui s'eſt trompé, & qui a auſſi trompé Hottinger ;
„ & il eſt aiſé de juger par là que les plus grans
„ hommes ne ſont pas toûjours les plus grans De-
„ vins. Ce qui a donné lieu à l'erreur commune ;
„ comme l'ont écrit quelques Auteurs, c'eſt que
„ le Senhor des Portugais eſt l'Aſcid des Mores ;
„ l'Adar de tous les Païſans du Roïaume de Ti-
„ gre ; l'Abero des Courtiſans, & le *Jan* de
„ ceux qui ſont d'une Province plus haute en Ethio-
„ pie. Comme ces Rois ont tenu leur Cour dans
„ cette Province-là durant pluſieurs ſiécles ; qu'ils
„ étoient Prêtres, ſelon le temoignage des Abyſ-
„ ſins qui faiſoient de frequens voïages dans la Pa-
„ leſtine, ceux de l'Europe qui entendoient par-
„ ler de leur Roi ou *Jan* qui étoit Prêtre, cru-
„ rent enſuite que le Prêtre-Jean étoit Empereur
„ des Abyſſins : & cette erreur ne merite pas qu'on
„ la refute, quoique le Prêtre-Jan dont parle Marc
„ Pol ne ſe trouve plus.

„ Ce qu'il y a de certain, eſt que ſon nom a été
„ commun aux Rois de Tanchut : & Scaliger a
„ cru que les Européens l'avoient formé de Preſte-
„ giani qui ſignifie Apoſtolique. Mais c'eſt Preſ-
„ tadech qui ſignifie Envoïé & il y a bien de la
„ difference entre ſon plurier Preſtadagan ou
„ Preſtadaghian, c'eſt-à-dire Envoiez, & Preſte-
„ gan ou Preſtegian. D'autres tirent ce nom-là
„ de Preſte-Chan qui ſignifie Adorateurs de la
„ croix, parce que ces Peuples avoient la croix en
„ ſinguliere veneration ; & le Pere Kircher dit
„ qu'à l'exemple de l'Archevêque Primat, ce Roi
„ faiſoit porter la croix devant lui, pour temoi-
„ gner qu'il étoit le Protecteur de la Religion
„ Chrétienne. Quoi que cette conjecture ſoit
„ vraiſemblable, il y a encore plus d'apparence
„ que Prêtre-Jean a été corrompu du mot Perſien
„ Preſtech-Gehan, c'eſt-à-dire Ange du Monde,
„ titre que ce Monarque ſe donnoit.

Cet Empereur n'a point de Reſidence determinée : il voïage ſur ſes terres ; il rode dans ſes Etats ; & comme ſa Cour eſt un vrai Camp, jamais il ne marche qu'il ne ſoit précedé par ſix mille tentes. Ses Enfans prennent leur éducation dans une Ville ou Forteresſe, nommée Amara, où il y a une Academie : ces jeunes Princes ſont là comme releguez pendant la vie de leur Pere : mais dès qu'il eſt décendu chez les Morts, on lui choiſit un Succeſſeur parmi ſa Poſterité enfermée : ſavoir ſi l'élection tombe toûjours ſur l'Ainé, ou ſur le merite : ſavoir ſi la Couronne *tombe en quenouille*, & ce que les Freres & les Sœurs deviennent ſous le nouveau Regne, c'eſt ſur quoi mes Auteurs ne s'expliquent point.

Cet Empereur ne paroît en public qu'avec une pompe extraordinaire : il eſt très-difficile de lui parler ; & en cela il n'eſt rien moins que l'Image de Dieu : mais il reſſemble par un autre endroit, pour ainſi dire, au Roi de l'Univers ; c'eſt qu'il eſt inviſible, marchant toûjours le viſage voilé. Son Eſcorte, ou ſa Garde eſt de douze mille hommes : ſon Conſeil eſt nombreux, étant ordinairement com-

composé de cent vingt têtes, toutes aparemment à cervelles bien choisies : il met sur pié quarante mille chevaux & soixante mille fantassins ; & si c'est là le non plus outre de ses forces, notre Europe à des Princes plus puissans.

Presque tous les Rois, Princes, ou Seigneurs de l'Abyssinie relevent du Grand Negus, ou lui païent tribut. Suivant le raport d'un Ecrivain, il y en a trois dans l'Ile de Gueguere ou Meroé, qui sont en rupture & en guerre continuelle : de ces trois ennemis mortels l'un professe le Christianisme & regne sous la dependance de l'Empereur : le second suit les erreurs de Mahomet ; & le troisième est encore envelopé dans les tenébres du Paganisme. Il me paroit assez vraisemblable que c'est cette diversité de Religion qui entretient le feu des Armes ; en ce cas-là, il ne faudroit pas s'en étonner, puisque dans le même culte, pris du moins fondamentalement, on voit par tout une animosité qui pousse les Hommes à la haine la plus implacable & à la fureur la plus violente.

Les divers Roïaumes de l'Abyssinie sont Barnagas Tigré dont les Côtes sont nommées d'Abex, lesquelles, presque toutes, apartiennent au Turc ; Tabain, dont la Reine, à ce qu'on dit, eut la curiosité de connoître Salomon ; Angote, Xoa, Fatigara, Gora, Gamo, &c. On dispute sur la Capitale de ce vaste Empire. L'opinion la plus suivie est pour Dambea, la premiére Ville du Roïaume à qui elle donne le nom : d'autres disent Dansas : les uns tiennent pour Gubai ; & les autres pour Gonthar. Mais dès que le Grand Negus n'a point de demeure fixe, ne pourroit-on pas dire qu'il y a dans l'Abyssinie autant de Capitales qu'il y a d'endroits où ce Monarque juge à propos de faire planter ses six mille tabernacles.

Les Fleuves les plus considerables de ce Païs-là sont le Nil, le Gema, le Gamara, l'Ohea, le Zèbe, le Marhi &c.

DU ROIAUME DE LOANGO.

CE Roïaume, qui commence au dessous d'un Cap, nommé Sainte Catherine, s'étend entre Nord & Sud jusqu'à la Riviére de Lovango qui le separe du Roïaume de Cakongo. Il est borné à l'Orient par les Anzicains, & par le Païs de Pombo ; & à l'Ouest par l'Ocean Ethiopique. Ce Roïaume peut avoir cent vingt lieuës de long, & cinquante-quatre de large. Ses principales Provinces sont Lovangiri, Levangomongo, Cylongo & Piri.

Les ardeurs brûlantes n'empêchent point la fertilité du Terroir : il est vrai qu'on ne dit point qu'il produise de grains : mais en recompense, il abonde en Fruits, en Plantes en Legumes, en Sucre, en Tabac &c. Quantité de bestiaux, de volailles ; & sur tout tant de gibier qu'il y revient à très-peu de chose.

On tire de là, par le Trafic, de l'Ivoire, tous les metaux, hors l'Or & l'Argent, fâcheuse exception pourtant ! du Coton, & plusieurs espèces d'animaux, y compris le soi disant raisonnable ; car on y vend beaucoup d'Esclaves.

Les *Loangiens*, comme tous les autres Habitans de la Terre, ont leur bon & leur mauvais : on leur attribuë, en partage, la force, la belle taille, la penetration, l'activité, la vigilance ; mais beaucoup de jalousie, de defiance envers les Etrangers, & on les dit fort voluptueux. Ils se soucient peu de nos boissons ; & ils aiment mieux leurs breuvages composez. Les Hommes sont Maîtres absolus chez eux ; & le beau sexe, s'il y en a, est si éloigné de dominer, que les pauvres femmes se mettent à genoux pour parler à leurs maris. Hors la boisson, dont le mâle se charge, c'est la malheureuse femelle qui fait en franche Esclave, tout le service de la maison. Il seroit curieux de savoir si la langue d'une telle femme est aussi dans cette étrange servitude ; car tant que l'Epouse a ce petit morceau-là libre, la paix du menage n'est guére assurée.

Ces Peuples, aussi bien qu'une infinité de Nations, ont une plaisante idée de la mort : quand elle arrive à quelcun, ils se fâchent, ils crient, ils hurlent ; & mettant le corps dans la ruë, tout le voisinage & les passans attroupez lui demandent raison de son depart : qu'est-ce qui t'a obligé à mourir, disent-ils à ce Cadavre ? Te manquoit-il quelque chose dans la vie ? Puis, sans aucun retour sur la pouriture ; & comme si le defunt ne faisoit que démenager, on enterre avec lui tout ce qu'il possedoit de meilleur & de plus precieux. Il ne faut pas demander si les Dédupez en profitent. Mais comment pouvons-nous rire de cette grossiereté, puisque nous en sommes les imitateurs : car enfin comparons avec cela nos morts proprement & souvent magnifiquement agencez dans un double cercueil, n'est-ce pas là le même travers d'esprit ? Au reste, & soit dit par occasion, je ne voi rien de plus sensé que ce certain Peuple qui, à la naissance d'un mortel donne des marques d'affliction, de douleur ; & qui, regardant la mort comme une delivrance, fait des rejouïssances publiques dans les funerailles.

Les *Loangiens* & plusieurs de leurs voisins sont plongez dans l'Idolatrie : leur Religion consiste dans des Superstitions dont on ne donne point le détail. Je trouve seulement qu'ils n'ont qu'une connoissance fort confuse de la Divinité ; & qu'ils ont une grande devotion aux Diables domestiques & campagnards.

Dans ce qu'on raconte de ce Païs-là touchant les usages & le Gouvernement du Prince, voici les particularitez les plus curieuses : ce Monarque a jusqu'à sept mille Maîtresses qui travaillent dans un Serrail ; & parmi ce grand nombre de beautez il prend celles pour qui il se sent du goût & de l'appetit : apparemment il y a peu d'heureuses ; & la Virginité occupe toûjours ce Palais, ou pour mieux dire, ce Camp d'Amour. Quand une de ces Nimphes noires est suspecte de galanterie, on fait boire quelcun dans une coupe nommée des bondes ou d'épreuves ; & si l'homme tombe, l'Amante & l'Amant, ou cru tel, sont brulez vifs.

Le Conseil d'Etat a droit de donner à la Princesse la plus âgée de la maison Roïale le titre de Macunda, mot qui enferme les qualitez de Mere du Roi, & de Regente du Roïaume ; & dans cette élevation-là, le Monarque, étant dans une espèce de tutelle, est obligé de lui obéïr. Il a beaucoup moins d'égards pour sa propre Mere ; ne devant rien entreprendre sans l'agrément de cette Regente ; & ne pouvant rien lui refuser sans mettre sa personne en risque. Cette Princesse aussi bien que la Mere & les Sœurs du Roi, jouïssent d'un Privilege bien singulier, & que je ne croi

croi pas avoir d'exemple : mariées ou non, elles introduiſent dans le lit autant de Champions que bon leur ſemble ; cette debauche ne cauſe point de ſcandale ; & le cocuage des Epoux ne les deshonore point. A votre avis, combien de femelles humaines, *voire* de Sang Roïal, pouſſeroient des ſoupirs d'envie, en aprenant cette agreable coutume ?

Suivant la Loi de ce Gouvernement les Freres du Prince ſont appellez ſucceſſivement à la Couronne, au prejudice de ſes Enfans. Ce Roi eſt vêtu des étofes qu'on fabrique en Europe : ſes Gentilshommes ſe diſtinguent en portant ſur le bras gauche la peau de chat ſauvage ; au lieu que les autres la portent à la ceinture. Sa Majeſté *Loangienne* vit d'un Regime fort curieux : ſa dignité ne lui permet de manger que deux fois par jour ; & il faut qu'il prenne chaque repas dans deux maiſons differentes & deſtinées à cet uſage-là : il mange dans l'une & boit dans l'autre, ceremoniel auſſi bizare & auſſi ridicule qu'il ſe puiſſe : trouveroit-on dans le reſte du Monde, & ſur tout en Europe beaucoup de Gens qui accepteroient un Trône à ce prix-là ? Defenſe ſous peine de la vie de voir manger ce Monarque Afriquain ; c'eſt apparemment qu'il craint que ſes Sujets, le contemplant dans cette fonction animale, & s'apercevant qu'il eſt un homme comme eux, n'en aïent moins de veneration pour ſa perſonne ; car les Dieux mortels ont grande raiſon de prendre toute la précaution poſſible pour fomenter certaines preventions populaires qui leur ſont extrêmement favorables. On annonce, par le ſon d'une cloche, qu'on couvre la table du Roi ; & je conjecture que cela ſe fait ou pour avertir les ſujets de ne point aprocher ; ou peut-être pour les exciter à ſouhaiter bon appetit à leur bon Maître. Cette Divinité terreſtre ne ſe montre que certains jours ſolemnels, ou que quand quelque raiſon de la derniére importance l'oblige à ſortir de ſon Palais.

DU ROIAUME D'ANSICO.

SAns m'arrêter à ſa ſituation, à ſes bornes à ſon terroir, ni aux productions du Païs qui ſont à peu près les mêmes que celles des Roïaumes précédens, je viens de plein ſaut aux Naturels : on les nomme Anſicains & Jagos ; & voici la peinture qu'on nous en fait ; il y a quelques traits ſi affreux, qu'on ne prendroit point ces Gens-là pour la poſterité d'Adam.

Les Anſicains, dit-on, ſont forts agiles ; & la peine de grimper ſur des montagnes eſcarpées, & ſur des Rochers ne leur coute rien. Ils ont de la bonne foi ; mais leurs maniéres ſont des plus brutales : braves, intrepides ; & d'autant plus qu'ils ont par inſtinct machinal ce que les plus grans Philoſophes ont bien de la peine à attraper par la force du raiſonnement, ſavoir, que la mort eſt moins que rien ; & que c'eſt une folie de la craindre. Juſques ici cela ne va point trop mal, & le bon emporte le mauvais. Mais voici un point qui ſoulève étrangement la Nature ; & qui, ſi je ne me trompe, eſt tout-à-fait inouï. Ces Peuples vivent de chair humaine ; & ils en tiennent des marchez : les vivans ſe nouriſſent des morts ; & la proximité du ſang ne leur cauſe pas le moindre degout : ſur ce pié-là le Pere mange le Fils ; le Fils le Pere & ainſi de toute la parenté ; & le tout d'auſſi bon appetit que nous donnerions ſur un morceau de la viande la plus ſucculente. Je m'imagine que le motif de ces Antropophages eſt que l'eſtomac du mortel ſoit le ſépulcre du defunt, auquel cas la faim & le plaiſir devroient redoubler entre les proches. Cette coutume-là, toute dénaturée, toute horrible qu'elle nous paroiſſe, eſt pourtant fondée en humanité : mais je n'entreprendrai pas ici de ſoûtenir ma thèſe, ni d'éclaircir un ſi grand Paradoxe : je ferai mieux de continuer.

Les Anſicaines ne ſont pas dégoutantes, à leur teint près. Les petites Gens ne ſont vêtus que depuis la ceinture en bas, & ne portent point de ſouliers : les aiſez s'habillent tout-à-fait & ſe parent d'un bonnet de velours. La Poligamie eſt chez eux ſans reſtriction, aiant le champ libre pour le nombre des femmes ; mais la nouriture des Enfans ne les embaraſſe point ; trouvant ſans ſcrupule les moïens de s'en decharger. On dit même qu'il y a des femmes aſſez barbares pour renvoïer leurs enfans d'où ils viennent, les mangeant dès qu'ils ſont nez ; il y a bien de l'apparence que l'habitude de manger de la chair humaine ne contribue pas peu à étouffer la tendreſſe maternelle.

Ces Peuples ne ſe fixent dans aucun endroit ; ils ne connoiſſent la proprieté que de ce qu'ils tiennent pour l'uſage de la vie ; & rodant de côté & d'autre, ils ne ſubſiſtent que de brigandage. Leur monnoïe eſt une eſpèce de coquille nommée Symbos : ils vont la chercher ſur la Riviére de Lovando où on pêche ce coquillage ; & ils l'échangent, auſſi bien que du Sel, des Verres, des Couteaux, de la Soïe, & autres marchandiſes, pour des Eſclaves.

Les grands objets de leur culte ſont le Soleil & la Lune : je ne ſai s'ils les croïent mariez, ou plûtôt Frere & Sœur ; mais ils leur donnent la figure d'Homme & de Femme, & les adorent ſous ces repreſentations. Les fauſſes Divinitez fourmillent chez ces Idolâtres : il n'y a point, dit-on, de particulier qui n'ait ſon Dieu à part, & il s'adreſſe religieuſement à lui pour la réüſſite de ſes deſſeins ; on ne doit donc pas s'étonner s'ils font de ſi belles choſes. Ils n'ont point d'autres Armes que la flèche : & ils paſſent pour très-habiles à la tirer. On dit qu'ils n'ont ni Villes, ni Champs, ni Heritages : ils ne laiſſent pourtant pas d'avoir un Roi ; & ce puiſſant Monarque a treize Roïaumes ſous ſa Domination : s'ils ſont tous comme celui que nous venons de voir, voilà treize Etats tous compoſez de vagabons, de bandis & de voleurs ; cela ne fait-il pas bien de l'honneur au Genre Humain ?

DU ROIAUME DE CONGO.

ON le borne à l'Eſt par des Montagnes pleines de mines d'argent, de Criſtal & de Salpêtre ; par le fleuve de Verbele, & par le Païs des Gioguas : au Nord par le Loango & l'Ancico : à l'Oueſt par l'Ocean Ethiopique, & au Midi par l'Angola & le Malemba.

L'air y eſt d'une chaleur accablante ; & ſur tout le jour depuis dix heures juſqu'à trois : mais les vents de Nord-Oueſt & les pluïes temperent beaucoup l'ardeur exceſſive du climat. Ces pluïes tom-

tombent ordinairement dans la saison de l'Hiver qui dure depuis la moitié de Mars jusqu'à la fin d'Août; & quel Hiver, puisque pendant ce tems-là il y fait aussi chaud sur tout avant midi, qu'au plus fort de notre Eté. On presume que ce sont ces pluïes qui, causant les inondations de plusieurs Fleuves, rendent le Païs fertile généralement en toute sorte de Grains, de Fruits, de Plantes; enfin en tout ce qui est necessaire & agreable pour la subsistance.

En faveur de ceux qui aiment le détail voici une description de cette fertilité. Le Congo, principalement dans une certaine Province, abonde en prairies, en vergers, en une espèce de grain nommé en la langue du Païs, Laco: ce grain est gros comme celui de moutarde, & les Habitans en font du pain: le Millet, le Ris & le Blé de Turquie entrent aussi dans la recolte. Les Fruits sont Oranges, Citrons, Limons, Bananes, Dates; & à propos de ce dernier il vient là trois sortes de Palmiers dont une fournit du pain, du vin & de l'huile. Il y a un arbre qu'ils appellent Cola, qui est odoriferant, & que les Habitans ont perpetuellement entre les dents: quantité d'Ozagues, espèce de prunes d'un suc delicieux.

La Riviére de Lecunde est toute bordée de Cedres; & on s'en sert tant pour la construction des Canots, que pour brûler. Les Hollandois raportent du Congo de la Casse & des Tamarins. Dans les Habitations de Bamba près de la Mer, on trouve des fèves & des poulets. Le long de la Riviére d'Onza, des Cannes de Sucre, du gros & menu bétail, principalement des Bœufs, des Vaches, des Cochons, des Brebis, des Chevres, & ces derniéres portent trois ou quatre fois en un an. Les Coqs-d'Indes, les Poules, les Canards & les Oïes y multiplient beaucoup.

Les Elephans y sont d'une grosseur prodigieuse, & leurs dents, d'un poids extraordinaire. Il y a aussi des Tigres, des Bufles, & une espèce de Cheval sauvage, dont la peau est bigarée de blanc, de noir, de rouge & de bleu: d'autres Bêtes qui nous sont inconnues, comme le Zebra qui ressemble à un Mulet; le Dant & l'Empalariga ou Empalanga, qui auroient assez la figure d'un petit bœuf, si leurs cornes n'étoient comme celles du Cerf: des Macoco, où la Grande Bête, par excellence: cet animal a les jambes longues & menuës, aussi bien que le cou: la peau grise & raïée de blanc; & deux cornes aussi longues que pointues; sa fiente sent le Muse & la Civète.

Ce Païs-là nourrit sur terre toutes sortes de nos animaux & de nos volatiles; des Loups, ou Quembego, plus gros que les nôtres; des Renards, des Cerfs, des Chevreuils, des Lapins, force Lièvres, des Sangliers dont les defenses quand on en prend la limure, guerissent la fièvre, & sont un antidote contre le venin: une espèce de Dains, nommé Colungo: des Ecureuils, des Serpens d'une grandeur enorme & des viperes très-venimeuses: des Pans, des Perdrix privées & sauvages, des Faisans, des Pigeons, des Tourterelles, des Faucons, des Vautours, des Epreviers, des Hiboux, des Abeilles; quatre sortes de fourmis, & des nuées de moucherons. L'Europe donne l'être à tous ces vivans-là: mais elle n'a pas pour habitans naturels, comme le Congo, des Singes, des Marmots, des Chats sauvages, des Aigles, des Perroquets &c. Les Congeois peuvent encore se vanter de posseder un certain oiseau, unique en son espèce; & qui est trop curieux pour n'en rien dire; on le nomme Entiengie: ce rare & admirable volatile se tient toûjours au dessus de son ennemie irreconciliable, je veux dire la Terre; car cette Mere commune ne peut pas souffrir cet enfant-là; & dès qu'il la touche, sa mort est infaillible. Ainsi il faut necessairement qu'il vole ou qu'il perche, il n'y a point de milieu. L'Entiengie a le plumage si bien diversifié qu'il ne se peut rien voir de plus beau. Comme s'il étoit le Roi de l'Air, plus glorieux en cela que l'Aigle, il a une Cour, étant toujours entouré de certains oiseaux noirs, dont le nom est Embas. Quand ce petit Prince est en marche ou plûtôt en vol, ses Courtisans devenant sa Garde, se partagent en sorte qu'une partie le precéde, & l'autre le suit: son Armée, à la verité n'est pas des plus nombreuses; elle consiste ordinairement en seize Guerriers: six composent l'Avant-garde, les dix autres l'Arriere-garde; & le Monarque fait le Corps de Bataille. Mais si la premiére Troupe a le malheur d'être abbatuë par les Chasseurs, ou si elle donne aveuglément dans les filets, alors l'Arriere-garde quitte lâchement la partie; & on vient aisément à bout du Corps de Bataille. Au reste la dépouille ou la peau de l'Entiengie est dans une telle estime, que les Rois de Congo se sont reservé à eux seuls le droit d'en porter; & c'est une faveur considerable qu'ils font aux Princes & aux Grans, lorsqu'ils leur permettent de se parer d'un ornement si precieux.

Nous venons de voir les productions de la Terre, quant à celles de l'Eau, le Fleuve du Zaire est fecond en Crocodiles, en Hipopotames ou Chevaux marins, en Cochons de Riviéres; & en plusieurs autres espèces de poisson que nous ne connoissons point. A propos de l'Hipopotame, sera-ce un écart si cet animal vous est nouveau, de vous le faire connoître; & cela sur le temoignage de deux temoins oculaires? Supposant que cela fera plaisir, laissons parler deux habiles Voïageurs.

„ A l'égard de la tête, des oreilles & des na-
„ seaux, dit l'un, l'Hipopotame, c'est-à-dire le Che-
„ val marin ressemble assez à nos chevaux: mais il
„ a la queuë & les jambes courtes. Ses traces sur
„ le sable approchent aussi beaucoup de celles de
„ nos chevaux ordinaires, & il fiente de même
„ qu'eux, mais il a le corps deux fois plus gros. Il
„ paît sur le rivage; son poil est d'un brun obscur,
„ mais qui reluit beaucoup dans l'eau. Il marche
„ assez lentement sur le bord des Riviéres, mais il
„ va plus vîte dans l'eau. Il y vit de petits poif-
„ sons & de tout ce qu'il peut attraper: il décend
„ jusqu'au fond à trois brasses d'eau, car je l'y ai
„ observé moi-même, & je l'ai vu demeurer plus
„ de demi-heure, avant de revenir au dessus. D'ail-
„ leurs cet Afriquain est grand ennemi des Blancs.
„ Une fois je lui ai vu ouvrir la gueule, planter une
„ dent sur le bord d'un bateau, & une autre au se-
„ cond bordage depuis la quille, c'est-à-dire à qua-
„ tre piez de distance l'une de l'autre percer la
„ planche d'outre en outre, faire ainsi couler le ba-
„ teau à fond, & se retirer ensuite en secouant les
„ oreilles. Ils a une force de reins incroïable: j'en
„ ai vu du moins un le long du rivage de la Mer,
„ sur qui les vagues poussérent une Chaloupe Hol-
„ landoise chargée de 14. muids d'eau, qui demeura
„ sur son dos à sec; un autre coup de Mer vint qui l'en
„ retira, sans qu'il parût avoir senti le moindre mal.

„ Il

„ Il me fut impoſſible d'obſerver la diſpoſition ou „ l'arangement de ſes dents: tout ce que je pus re- „ marquer, c'eſt qu'elles ont la courbure d'un Arc; „ qu'elles ont environ 16. pouces de longueur, & „ plus de ſix en circonference à l'endroit le plus „ gros. Nous lui tirâmes pluſieurs coups de fuſil, „ mais c'étoit tirer en l'air; car les balles ne fai- „ ſoient qu'effleurer la peau, & entroient moins „ que dans une muraille. Les Naturels du Païs l'ap- „ pellent Kittimpungo, & diſent qu'il eſt Fetiſſo, „ c'eſt-à-dire une eſpèce de Divinité; rien au „ Monde, ajoutent ils, ne ſauroit le tuer; & s'ils en „ uſoient envers lui, comme les Européens, il ne „ manqueroit pas de renverſer leurs Canots, & de „ detruire leurs filets. Ainſi quand il approche „ d'un Canot, on lui jette du poiſſon, & alors il „ paſſe ſon chemin, ſans troubler davantage les pê- „ cheurs. Un jour que notre Chaloupe étoit auprès „ du rivage, je le vis ſe mettre deſſous, la lever avec „ ſon dos au deſſus de l'eau, & la renverſer avec ſix „ hommes qu'il y avoit dedans; mais par bonheur „ il ne leur fit aucun mal. Pendant que nous de- „ meurâmes à la Rade, nous en eumes qui infeſ- „ toient cette Baye à chaque renouvellement de „ Lune, & lorſqu'elle étoit en ſon plein. Les Gens „ du Païs diſent que cela eſt ordinaire; & que deux „ ou trois jours après ils vont enſemble, deux Mâles „ & une Femelle. Leur cri approche beaucoup du „ meuglement d'un gros veau.

Voilà la premiére Deſcription; & voici l'autre qui n'eſt pas moins curieuſe.

„ L'Hippopotame ou Cheval marin vit auſſi bien „ à terre que dans la Mer ou dans les Riviéres. Il „ reſſemble beaucoup à un Bœuf; mais il eſt plus „ gros & pèſe juſqu'à quinze ou ſeize cens livres. „ Cet animal a le corps bien ramaſſé, & couvert „ d'un poil couleur de Souris, qui eſt épais, court, „ & fort agreable à la vûë quand il ſort de l'eau. „ Sa tête eſt plate ſur le ſommet: il n'a point de cor- „ nes, mais il a de groſſes babines, la gueule lar- „ ge, & des dents bien fortes, dont il y en a quatre plus „ longues que les autres, ſavoir, deux à la machoi- „ re ſuperieure, une de chaque côté; & deux à la „ machoire d'en bas. Les derniéres ont quatre ou „ cinq pouces de long, mais les deux autres ſont „ plus courtes. Il a de grandes oreilles larges, de „ gros yeux de bœuf, la vûë très-perçante, le coû „ épais, les jambes fortes, mais le paturon foible. Il „ à le pié fourchu; & au deſſus du paturon, deux „ petites cornes qui plient quand il marche; ſi bien „ qu'il laiſſe ſur le ſable une empreinte qu'on pren- „ droit pour une impreſſion de quatre grifes. Il a „ la queuë courte & qui va en diminuant comme „ celle d'un cochon; mais ſans houpe au bout. Cet „ Amphibie ordinairement eſt gras & un fort bon „ manger. Il paît ſur le bord des Etangs ou des Ri- „ viéres, dans les endroits humides & marecageux; „ & quand on le pourſuit, il ſe jette dans l'eau: „ lorſqu'il y eſt, il plonge juſqu'au fond, & là il mar- „ che comme ſur un terrain ſec. Il court preſque „ auſſi vîte qu'un homme: mais ſi on le preſſe à la „ courſe, il ſe retourne; &, comme le Sanglier, „ il lance des regards furieux, tout prêt à ſe defen- „ dre ſi on l'attaque. Les Naturels du Païs n'ont „ jamais guerre avec ces animaux; mais nous avons „ été ſouvent aux priſes avec eux, ſoit le long des „ Riviéres, ou dans l'eau même. Et quoique nous „ euſſions preſque toûjours le deſſus; qu'il reſtât „ ordinairement quelque Hippopotame ſur la pla- „ ce; & que nous miſſions les autres en fuite; ce- „ pendant nous n'oſions pas les irriter dans l'eau, de- „ puis une avanture qui penſa être funeſte à trois „ hommes. Ils s'étoient embarquez dans un petit „ Canot, pour tuer un de ces Chevaux marins, „ dans une Riviére de huit ou dix piez d'eau: l'aiant „ découvert au fond où il ſe promenoit gravement „ ſelon ſa coutume, ils le bleſſerent avec une lon- „ gue lance, ce qui le mit dans une ſi grande furie, „ qu'il remonta d'abord ſur l'eau, les regarda d'un „ air terrible, ouvrit la gueule, emporta d'un coup „ de dent une groſſe piéce du rebord du Canot; „ & peu s'en falut qu'il ne le renverſât; mais il re- „ plongea preſque auſſi-tôt: ces hommes-là en fu- „ rent ſi épouvantez qu'ils ſe retirerent au plus vîte, „ de peur que ce redoutable Ennemi ne revint à „ la charge.

Par ce Cheval marin qui ſait ſi bien ſe defendre contre des Hommes, & les faire trembler, on peut voir que quand Dieu donna à nos premiers parens le Droit de Souveraineté ſur tous les animaux, il n'imprima pas à ceux-ci la crainte & la ſoumiſſion qu'ils doivent à leurs Monarques. Mais rentrons dans le Païs de Congo.

Il ne fournit pas abondamment au luxe & à l'avarice: le Roi des métaux, cet Or qui met notre inſatiable Eſpèce dans une ſi grande agitation, cette Idole brillante à laquelle tant de fous ſacrifient le repos, la ſanté, le plaiſir, l'honneur & la vie, cet Or, dis-je, ne s'y trouve point. Il y a ſeulement quelques mines d'Argent, de Cuivre & de Fer: des Carrieres de Marbre, de Jaſpe, de Porphire, & un peu de Pierreries.

Communément les Congrois ſont noirs; & les bruns, auſſi bien que les baſanez y ſont aſſez rares. Suivant la peinture qu'on nous en fait, ils ſont de moïenne taille, mais bien tournez, & les mieux faits de toute la *Nigrerie*: ſpirituels, une grande vivacité d'eſprit, penſant & s'exprimant heureuſement: agiſſant de hauteur avec leurs voiſins; mais civils & honnêtes aux Etrangers. Cependant, avec toute leur fierté, fort mauvais Soldats; car on dit que vingt Européens feront courir deux mille Congrois, ce qui marque dans leur fait, plus de fanfaronnade que de bravoure. Ils aiment la milice Bachique, étant fort ſujets à s'enivrer, ſur tout de vin d'Eſpagne & d'eau de vie. Ce n'eſt rien moins que la foibleſſe du Corps qui produit chez eux une lâche timidité. Ils ſont ordinairement d'une force *Sanſonnique* ou Giganteſque: il s'en trouve qui d'un coup de hache ſeparent un Eſclave en deux moitiez; qui décapitent un taureau: & qui d'une main lèvent un muid de liqueur, du poids de trois cens vingt-cinq livres, tenant en l'air ce tonneau juſqu'à ce qu'on l'ait vuidé; fait qui me ſemble prodigieux, & fort difficile à croire ſans une grande Foi Humaine & Hiſtorique. La plûpart des Congrois ne ſe font point un ſcrupule de s'accommoder du bien des autres; & outre le penchant naturel, ce qui donne plus de cours à cette mechante Morale, c'eſt que le vol n'eſt point parmi eux un cas dependant de la balance & de l'épée de Dame Themis, vulgairement Juſtice. Cette indulgence ne vaut rien pour le Droit de proprieté ni pour la ſureté publique: mais elle eſt admirable pour obliger chaque particulier à ſe tenir ſur ſes gardes, & à bien conſerver ſa poſſeſſion. Le plus mauvais effet d'une telle impunité en ce Païs-là, c'eſt qu'on n'y voïage point ſans peril, les grandes routes y étant infeſtées

tées de Voleurs, qui apparemment ne valent pas mieux que les nôtres.

De tems immemorial le Paganiſme regnoit chez cette petite portion du Genre Humain. Ils ſe forgeoient des Divinitez, chacun ſelon ſon imagination ſuperſtitieuſe; car c'eſt là la vraïe ſource de cette horrible bigarure de Religion qui couvre la Terre. Sur ce pié-là nos Congrois adoroient des Dragons, des Serpens, des Tigres, des Arbres, des Herbes, &c. Et comme ils étoient d'une devotion fervente, c'eût été un plaiſir pour quelque Dédupé de voir ſon Compatriote proſterné devant un chou.

Vers la fin du quinziéme ſiécle les Portugais, attirez par l'Aiman des Richeſſes, aiant decouvert ces Contrées-là, y formerent des établiſſemens qui donnerent lieu au travail des Ouvriers de la Vigne du Seigneur : mais on prétend que le Saint Eſprit n'a guére eu de part au *Proſelitiſme*, ou converſion des Congrois : ils ont, à ce qu'on dit, le cœur toujours idolâtre, & on ne craint point la menace de l'Evangile touchant le Jugement temeraire, en diſant que *ce ſont de vrais Hipocrites*.

Le Gouvernement de Congo conſiſte tout entier dans la volonté du Prince; il porte tout ſon Conſeil dans ſa tête; & ſon pouvoir eſt abſolument arbitraire. Ce Monarque ne connoit pourtant point les Edits Burſaux; les Expediens pecuniaires n'ont point de cours ſous ſa Domination; & loin de multiplier preſque à l'infini, il ſe contente d'un tribut annuel que ſes Vaſſaux & ſes Sujets, chacun ſuivant ſa portée, lui païent en grain, en monnoïe, ou en beſtiaux. Auſſi ne voit-on point en ce Païs-là du vivant du Maître, & après ſa mort, les Peuples épuiſez, les Domaines engagez, les Finances abimées, & tout l'Etat dans un deſordre affreux.

Le Roïaume de Congo ſe partage ordinairement en ſix Provinces : Damba, Songo ou Sontio, Sundo, Pango, Bata; & Pembo ou Condo d'Ecando.

VUE & DESCRIPTION DE LA VILLE DE LOVANGO DANS LE ROYAUME DE CONGO AVEC PLUSIEURS PARTICULARITEZ CURIEUSES TOUCHANT LES MŒURS & LES HABILLEMENS DES INDIENS DU PAIS.

Du Roi de Congo.

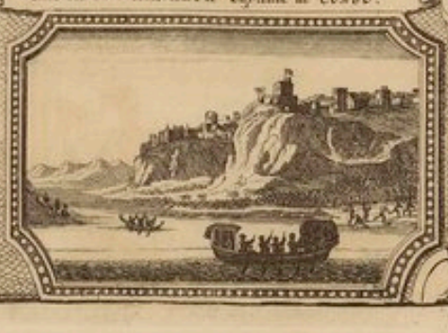
Ce Prince porte ordinairement un bonnet blanc, & on donne un de même façon à ses favoris, comme une grande marque d'honneur. Il épouse une femme qui porte le nom de Mani-Mombanda c'est à dire la Dame des femmes : elle demeure dans un Appartement du Palais avec ses filles d'honneur, qui couchent presque toutes les nuits dehors, laissent tour à tour quelques-unes d'entre elles pour la garde de leur Maîtresse, qui a pour elles beaucoup d'indulgence.

Maniere dont les de Congo se font porter.

Autre maniere de se faire porter dans le Royaume de Congo

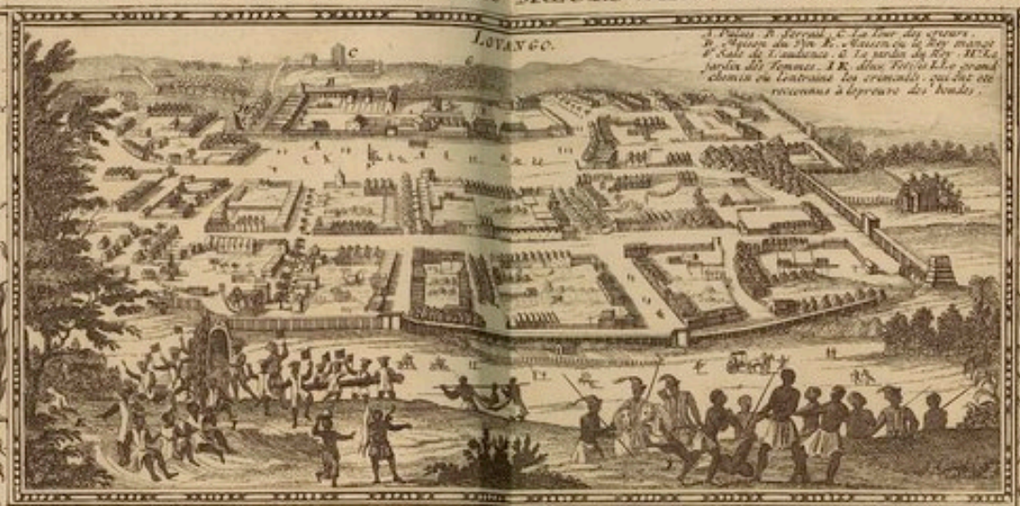
Guerriers du Royaume de Congo

BANSA ou S. SALVADOR Capitale de CONGO.



Coutumes de Royaume du Congo.

La plûpart des Habitans de Congo sont noirs. On en trouve pourtant de bruns ou de basanez. Les uns ont les cheveux noirs & frisez & les autres blonds. Ils sont de taille médiocre & extrémement déliez. Ils ont des yeux noirs ou bleus, & n'ont point les lèvres si épaisses que les autres Negres. Les personnes de qualité de ce païs là, portent des manteaux de drap ou de Serge fort grands & fort larges, une chemise blanche sur le corps & une espèce de haut de Satin ou de Damas, qu'ils attachent à la ceinture & qui est bordée par le bas. Ils se servent aussi d'étoffes du païs faites d'écorce de Matomba ou de feuilles de palmier, & teintes en rouge ou en noir. Ils ont des cottes aux jambes, des Bonnets de Coton blanc sur la tête des Gentilshommes & ceux qui avoient le Grade Royal rouge. Les femmes se couvrent le sein contre la Coûtume des autres peuples des environs. Lors qu'ils veulent faire un voyage, ils se font porter dans des paniers par leurs Esclaves & ces paniers sont de diverses sortes comme on les peut voir dans ces figures. Les Mariages se célebrent parmi eux selon les ceremonies de l'Eglise Romaine, excepté ces peuples privilegiez ont permission de prendre autant de concubines qu'ils en peuvent nourrir & habiller. Sans doute qu'ils n'ont voulu consentir au Baptême qu'à cette condition-là, & que les Confesseurs sont de zele est accommodant, ne les ont vu gagner qu'à ce prix. Lors que les jeunes filles de Congo sont laissées de leur virginité elles se parfument d'huile, se frottent de bois rouge. Les enfans demeurent dans une petite maison obscure, où après un séjour d'un mois elles choisissent pour Mari le Galant qui les a le mieux servies. Leur Equipage militaire est assez singulier. Les Capitaines portent des bonnets quarrez ornez de plumes. Ils ont le dessus du corps nu, si bien qu'ils portent sur les épaules & au travers des aisselles des chaines de fer passées, ou sautoir. Leurs armes sont de grandes haches larges, des pots à poudre qui font un manche comme nos couteaux de chasse, des fléches avec un fer à crochet & des piques pour les rendre plus legeres. Ils ont aussi des mousquets des fusils & des coups d'écorce d'arbre, garnis d'une peau de buffle. Ils sont tous fantassins, n'y ayant point de chevaux parmi eux. Leur marche se fait au son du tambour & du cornet, mais avec très peu d'ordre. Ils sont assez adroits à faire l'exercice. L'attaque commence par quelques jeunes gens qui portent de petites fléches à la ceinture pour s'animer. Et quand le general est tué, toutes ses troupes prennent la fuite.



De la Ville de Lovango.

Cette Ville Capitale du Royaume qui porte son nom, est située dans la basse Ethiopie à quatre degrez & demi de Latitude Australe & d'autre bande de la Côte, elle est assez grande, & c'est le lieu où la Cour réside ordinairement. Les maisons se touchent pas, les rues ne sont grandes, & les Habitans ont grand soin de les tenir nettes. Elles sont comme autant d'allées d'arbres, y ayant devant les maisons des Palmiers des Balsores & de Bananas. Il y en a aussi par derriere, & quelquefois elles en sont environnées. Au milieu de la Ville est le Palais du Roi entouré d'une palissade de palmier. Le Palais forme un quarré long & large d'une lieuë & demie. Il y a un grand nombre d'appartemens pour les femmes, qui commencent auprès & vont en semblant. Il ne leur est point permis de sortir de leur sans une permission expresse du Roi. Les maisons de la Ville sont longues, & couvertes de maniere, que le milieu en est plat & les deux côtez pointus. Le bois est fort uni & fort épais, dont ceux qui habitent dedans font des cloisons entre les autres qui sont à côté. Il est soutenu par des colonnes hautes à proportion, chaque Maison a deux ou trois chambres, separées à peu près de même qu'en Europe : & une haie de branchage de palmier qui en fait deux. Les autres sont enfermées d'arbres ou de joncs ou de cannes. Les maisons consistent en quelques pots, Calebasses, paniers, Nattes, corbeilles grandes ou petites dans les quelles on renferme des harts les femmes de ce pais vivent des huitres dans une riviere qui en fournit beaucoup proche du Village de Kasumba, & les font cuire avec beaucoup d'adresse. Ensuite elles les fument autant qu'elles se peuvent garder plusieurs mois.

Le Terroir de Lovango porte diverses sortes de plantes & de fruits : du gros millet & du petit, du Gingembre des Racines, des tamarins &c. beaucoup d'herbes potageres quantité de courges & des Cannes de sucre. L'Amande y croît de lui-même dans des champs. On y fait aussi des Calebasses qu'on laisse meurir & sécher pour en faire des bouteilles. Il y vient aussi de la Casse & des Citrons. Les habitans ont aussi des Oranges, des Limons & des poix de Cocos en abondance. Le poivre de Brezil y naît sans culture aussi bien que le Coton. Il y a de trois sortes de poix. Les premiers sont ronds & croissent sous terre. Les autres poussent des tiges & des cosses, & ressemblent à nos poix forez & aux poix de Turquie. L'Arbre nommé Matomba produit un vin comme de Palmier : mais non pas si bon ce qui fait qu'on ne l'estime pas. Ses branches servent à faire des perches qu'on met sur le toit des maisons & les soutiennent à barrer & à garentir de la pluie. Presque toutes les Cabanes des pais sont extrémement fortifiées, elles sont couvertes de paille mêlée de petit mitel. Les poix & les feves. Comme ils ne connoissent pas l'art de labourer, ils font toute leur culture à force de bras : ils se servent pour ouvrir la terre d'un instrument de fer triangulaire & recourbé comme la truelle d'un Plâtrier, mais un peu plus large & plus creux, qu'ils attache au bout d'une pointe de fer, qui est enchassée dans un manche de bois.

S. Salvador, Capitale du Royaume de Congo est située dans la Province de Pemba sur une roche fort haute, environnée de Palmiers de Tamarins &c. La femmée en est si haut, que la vue n'y est bornée que par la mer. Cette Ville n'est fermée de murailles que d'un côté, vers le midi. Il y a six ou douze Eglises, & une maison de Jesuites Portugais. On y voit le Palais du Roi, aussi grand qu'une Ville ordinaire & quantité de belles maisons habitées par des gens de qualité. Celles des personnes du commun sont rangées en diverses rues assez grandes mais les murailles n'en sont que de paille, excepté quelques unes que les Portugais ont fait de brique avec des toits de chaume.

Coutumes du Royaume de Lovango.

Lorsque le Roi meurt, ceux sont pas les enfans, mais ses freres qui lui succedent au lieu dans son thrône. Ils demeurent dans des Provinces separées dont ils sont Seigneurs & éloignées de la Ville de Lovango à proportion de l'éloignement où ils sont de la Couronne. Mais pour y avoir droit, il faut que leur mere soit d'extraction noble. Ce Roi s'habille d'étoffes d'Europe, & ses gentilshommes, pour s'acquitter d'un vœu qu'ils ont fait portent une robe de chat Sauvage sur le bras gauche. Il ne fait que deux repas, sans aucunes collations éloignées pour cela. Il mange dans l'une & boit dans l'autre. Il dîne à deux heures du matin, on sert les viandes dans des corbeilles. Un homme passe devant les porteurs sonnant une cloche pour avertir qu'on ne couvrir la table du Roi. Personne ne peut le voir manger sur peine de la vie. Le Prince a tant de femmes que le nombre en monte quelquefois jusqu'à sept mille, si l'on en croit les Negres. Ce qui peut le faire croire, c'est que le Successeur d'un Roi garde toutes les femmes de son Predecesseur, auxquelles il en ajoute un grand nombre d'autres.

Tous les habits des habitans de ce pais sont tissus de feuilles de palmiers dont on coupe les premiers rejettons qu'on laisse secher, puis on en ramasse & on les rend souples avec du vin de palmier. Les hommes portent des robes longues depuis la ceinture jusqu'aux piés & le reste du corps est nu. Il y a quatre sortes de ces robes. Les plus fines & les meilleures sont à diverses figures, & il n'y a que le Roi qui en puisse se porter. La seconde espèce n'est pas si fine & les deux autres, encore plus grossieres, sont pour les gens du commun : tous les hommes & garçons sont tenus par une certaine loi de porter sur les parties naturelles une peau de chat Sauvage. Ils portent au cou des tours de corail blanc & noir, des chaines de Laiton triangulaires & des colliers de cuir & d'Elephant. Les fils du commun ont les pauves nuës. Les riches y portent des boudes de cuivre ou de fer ou des grains de corail noir & blanc. Derriere les épaules il leur pend un sac fait à l'équille dans lequel ils mettent leur Calebasse. Ils ne vont guere sans leurs armes, qui sont un coutelas d'une aulne de long un arc & des fléches. Les femmes portent des robes courtes qui ne passent pas le genou de la même étoffe que celles des hommes, quelquefois elles les mettent par dessus des étoffes d'Europe sans aucune ceinture. Elles ont la tête & le haut du corps nu. Si ce n'est qu'elles portent quelques tours de corail au Col, aux bras, & aux jambes.

Ambassade des Hollandois vers le Roy de Congo

Election du Roy de Congo

Habillemens de ceux de Congo

CONGO.

DISSERTATION
SUR
LA CAFRERIE
ET LE CAP DE BONNE
ESPERANCE.

DE LA CAFRERIE.

POur finir nos Dissertations sur l'Afrique par le Cap de Bonne Esperance, je croi devoir auparavant donner une idée de la Cafrerie dans laquelle il est situé. On appelle ainsi l'Ethiopie inférieure, ou l'Afrique Australe qui s'étend de la Ligne vers le Sud jusques au Cap de Bonne Esperance à la hauteur de trente-cinq degrez. Ou plûtôt la Cafrerie occupe la meilleure partie de ce que nous appellons l'Ethiopie inferieure, qui est environnée de l'Ocean au Levant & qui confine au Midi, au Couchant & au côté du Nord à cette vaste étenduë que l'on nomme Afrique Septentrionale ou Ethiopie superieure. La Cafrerie est ainsi nommée pour être habitée par des *Cafres*, mot Arabe qui signifie hommes sans loi; quoique ce nom convienne plus particuliérement aux Nations qui se trouvent sur la Côte Orientale, depuis le Cap Delgado, qui est à 10. degrez, 20. m. de Latitude Meridionale, jusqu'au Cap de Bonne Esperance; parce que les Arabes qui donnérent le nom de *Cafres* à ces Barbares, n'ont jamais passé à la Côte Occidentale; & que les Portugais de l'Europe, ni ceux du Bresil n'appellent point *Cafres*, les habitans d'*Angela*, de *Bengola*, & les autres Nations des Négres Occidentaux, qui sont sous leur domination.

Il y a dans cette partie Orientale de l'Afrique Australe, beaucoup de Seigneuries, de Républiques libres & de Roïaumes, dont les plus considerables, & les plus connus sont les deux Empires du *Monomotapa* & des *Bororos*: l'un & l'autre sont separez par la Riviére de Zambeze, le premier à l'Occident, & le dernier à l'Orient. Cette Riviére arrose presque toute la Cafrerie; sa source est si éloignée ou si cachée qu'on n'est pas encore parvenu jusques à present à la decouvrir; parce que toute l'attention des Portugais dans cette Conquête, ne tend qu'à la traite de l'or & de l'argent, sans être curieux d'aucune autre recherche. En attendant cette decouverte, nous pouvons toûjours assurer que la Riviére de Zambeze, après avoir parcouru une grande partie de l'Afrique, & avoir reçu dans son sein plusieurs autres fleuves, vient se jetter dans la Mer Orientale par deux bouches éloignées l'une de l'autre de 30. lieuës. La premiére embouchure qui est la plus proche de Moçambique, est la Barre de *Quilimane* dont l'ouverture est à l'Est. La seconde qui est plus proche du Cap de Bonne Esperance est celle de Luabo. Entre ces deux Barres, il y a trois Iles, dont celle du milieu est la plus grande, & peut avoir 30. lieuës d'étenduë jusques à la gorge de la Riviére qui serpentant de là en avant, remonte vers le Nord, & fait une bonne route par où l'on va parer au Lac de *Zembre*: *Chingoma* est le nom de cette Ile. Il y a eu autrefois une habitation nommée *Cuama*, qui a donné lieu aux Portugais d'appeller tout ce Païs, Riviéres de Cuama: je dis Riviéres, & non pas Riviére; car, quoi que ce n'en soit qu'une seule, elle paroît se diviser en beaucoup d'autres, partageant le terrain en diverses iles par la quantité de bras qu'elle fait.

La deuxiéme Ile est celle de *Linde*, qui a sept lieuës de long; elle est vis avis la terre ferme de Quilimane, & en forme la Barre.

La troisiéme qui est la plus petite, est du côté de *Luabo*. Les deux barres de Quilimane & de Luabo peuvent contenir des Vaisseaux de cent tonneaux; cependant les Portugais ne frequentent que celle de Quilimane, comme étant la plus sûre.

Mais avant que de quitter la Côte Orientale, il est à propos de faire un peu connoître les Peuples qui l'habitent. La plûpart de ces Barbares, sur tout ceux qui tirent vers le Cap de Bonne Esperance, sont beaucoup moins noirs que les autres Nations de l'Afrique. Leur couleur livide & basanée aproche fort de celle des Mulatres. Dans tout le reste, ils sont très-ressemblants pour les cheveux,

le nez, les levres, aux autres Négres, mais beaucoup plus alertes : ce qui fait qu'ils ſont ſi legers à à la courſe & en même tems ſi vigoureux qu'ils arrêtent un Taureau. Ils ornent leurs cheveux de petites plaques, comme des deniers, de coquilles & de grains de Corail. Pluſieurs ſe font des inciſions ſur la peau, & les rempliſſent de graiſſe & de ſuif; ce qui exhale une odeur ſi dégoutante qu'il n'eſt pas poſſible à un Européen, d'oſer aprocher d'eux. Les plus riches en troupeaux ont le côté extérieur de leurs habits tout reluiſant de graiſſe; & ceux qui en ont peu ne ſont vêtus que de peaux ſéches. Ainſi parmi les Gorin-Huiconas qui ont peu de Bétail, il n'y a que leurs Chefs qui en portent de graſſes : leurs pendants d'oreilles ſont des faiſceaux de Corail, de neuf ou dix branches, chacune du poids d'un quarteron; d'autres ſe font un collier des entrailles d'une bête fraîchement tuée ; & l'habitude qu'ils ont à ſoufrir cette puanteur, fait qu'ils ne l'ôtent pas même quand ils ſe couchent. Ils prennent auſſi de ces boyaux ſecs, s'en entortillent les jambes, tant pour ſe garentir des épines, que pour faire plus de bruit en danſant. Il y en a même qui ſe font une poche d'inteſtins à leur col, où ils mettent leur tabac, leur pipe, & de certaines racines qu'il machent. Quand ils ſortent, ils prennent une plume d'autruche & une queuë de chat ſauvage, pour chaſſer les mouches dont ce Païs eſt rempli : l'arc, les fleches, & les ſagayes ſont leurs armes ordinaires; on pourroit y ajouter leurs ongles qui ſont ſi longs, qu'on les prendroit pour des griffes d'Aigle. Ils ſont ſi fort abrutis, que la plûpart n'ont pas l'adreſſe de preparer leur viande, ils ſe jettent ſur les charognes qu'ils trouvent, & le plus ſouvent ils les mangent toutes cruës. Faute de chair, ils vont chercher du poiſſon mort ſur le rivage. Malgré une vie ſi malheureuſe ils atteignent à une extrême vieilleſſe. Leurs funerailles étoient autrefois ſuivies d'une cérémonie très-fâcheuſe; tous les parens du defunt étant obligez de ſe faire couper le petit doigt de la main gauche, pour le mettre auprès du mort; & les enfans à la mamelle n'étoient pas exempts de cette cruelle Loi.

Lorſqu'un Pere accorde ſa fille à un jeune homme qui la demande, elle eſt obligée d'obéïr ſans murmurer. La chaine nuptiale que l'Epoux lui donne, eſt un boyau de Bœuf, qu'il faut qu'elle porte au col juſqu'à ce qu'étant uſé il tombe par piéce. Les femmes mariées ont le ſein ſi pendant, qu'elles le renverſent par deſſus leurs épaules pour donner à tetter plus facilement à leurs Enfans.

On condamne au fouët les adultéres, & on fait ſouffrir un ſuplice horrible aux inceſtueux. On jette les criminels, les pieds & poings liez, dans une foſſe; le jour ſuivant, on retire l'homme & on le pend par le col à une branche d'arbre, où il eſt dechiqueté : après l'avoir ainſi traité, ce corps mutilé & encore vivant, reſte là pour ſervir d'exemple; enſuite on tire la femme de la foſſe, on la jette ſur un Bucher où elle eſt brûlée toute vive. Pour les Aſſaſſins, on leur perce les genoux qu'on attache à leurs épaules & on les laiſſe expirer dans les tourmens d'une longue mort. On voit par là que ces Peuples, quoiqu'en aparence plus bêtes qu'hommes, ont pourtant de l'amour pour la vertu & pour l'équité naturelle.

Ils vivent à la Campagne ſous des tentes faites de branches d'arbres, & couvertes de Nates de Jonc; il y en a de ſi grandes qu'une famille de 20. ou 30. perſonnes peut s'y retirer. Le foyer eſt au milieu; ce qui fait qu'on ne peut preſque pas y reſpirer, à cauſe de la fumée qui n'a point d'iſſuë que par l'ouverture de la porte qui eſt fort baſſe.

Au reſte le Païs eſt propre à porter des fruits de toute eſpèce, étant gras & limoneux en pluſieurs endroits, fort pierreux & fort ſablonneux en d'autres, ſur tout au de là du Tropique du Capricorne. Les pâturages y ſont bons, le froment, le ſégle, l'orge viennent fort bien dans les vallées où on les ſéme. On y a beaucoup de Bétail gros & menu : les Bœufs ſont d'un demi-pied plus hauts que nos plus grands Bœufs d'Europe. Pour les Brebis elles ſont fort hautes de jambes, trainant une queuë qui peſe 20. livres & quelquefois davantage. Les forêts, les plaines, & les vallées nourriſſent quantité de gros & menu gibier, comme Cerfs, Chevreuils, Buffles, ou Chamois, Liévres, Lapins; & des Bêtes feroces comme Sangliers, Loups, Tigres, Leopards, Lions, Elephans. Ordinairement le Lion eſt accompagné d'un animal nommé *Kak-Hals* par les Hollandois, fort reſſemblant à un Renard; lequel aiant l'odorat extrêmement fin, decouvre la proïe de fort loin; le Lion s'en étant ſaiſi, ne manque jamais de lui en faire part. On y trouve une eſpèce de Rhinocéros qui a deux cornes ſur le nez; il eſt de la groſſeur d'un Elephant, & a le poil d'un gris cendré, avec un flocon noir ſur la nuque. Il y a quantité de Tortuës de terre & d'eau; la Mer près de cette Côte eſt très-féconde en monſtres Amphibies; on y voit des Chiens, & des Chats de Mer, des Loups, des Ours marins; ce dernier animal eſt d'une viteſſe extraordinaire; il eſt fort hideux, & ſa morſure eſt preſque mortelle : les Bœufs marins s'y trouvent à foiſon, on les nomme Demons de Mer; ils vont ſouvent paître dans les prairies comme le Bétail : en Eté tous ces monſtres nagent & s'éloignent de la Côte. En Hiver le froid les fait retirer près du Rivage & demeurer entre les écueils. Il eſt tems à preſent d'avancer dans le Païs : nous le ferons par le moïen d'une Relation fort curieuſe envoïée depuis peu de *Goa*, elle contient diverſes découvertes & pluſieurs détails qu'on chercheroit inutilement dans les autres Relations.

DESCRIPTION DES HABITATIONS DES PORTUGAIS ET DE LEURS FOIRES.

POur décrire par ordre la ſituation & la diſpoſition des habitations Portugaiſes, & donner une idée des Foires ou Marchez d'or; ſuppoſons que nous entrons par la Barre de *Luabo* juſques à l'Habitation de Séna, il y a 60. lieuës. Toutes les terres qui ſont au bord de la Riviére, apartiennent à la Couronne de Portugal. Les Jeſuites ont deux Paroiſſes à Luabo, & une autre à *Gombe* qui n'eſt pas éloignée de Séna. Cette Habitation de Séna, ſituée dans le Roïaume d'*Inhamoy*, a ſon Egliſe Cathedrale, la Miſericorde, le Couvent de St. Dominique, & la réſidence de la Compagnie de JESUS fondée dans le même lieu, où l'on dépeçoit & l'on vendoit autrefois la chair humaine. Il peut y avoir 30. Familles Portugaiſes & un grand nombre de Chrétiens du Païs de Séna juſques à Tété qui eſt la ſeconde Habitation des Portugais. Il y a auſſi ſoixante lieuës de Païs dans ce diſtrict : les Jeſuites en ont une ſituée dans le Païs de la Chemba, & une autre dans le Marangué. Il y peut avoir dans Tété

15. ou 20. Familles Portugaiſes, une Egliſe Paroiſſiale de Religieux Dominicains, une réſidence de la Compagnie de JESUS, & un bon nombre de Naturels bâtiſez.

Nous entrerons enſuite dans le vaſte Roïaume de Mumhay, Patrimoine du Monopotapa, dont les Païs qui ſont les plus avancez dans les terres s'appellent Mocranga; & ceux qui ſont près de la Riviére, Botonga. En navigeant donc de Tété, 30. lieuës en remontant la Riviére, on rencontre un rocher qui occupe & traverſe toute cette Riviére, & qui empêche le paſſage des Vaiſſeaux. On peut néanmoins voïager le long de ce fleuve, par un grand chemin Roïal par lequel, du tems de François Barreto, premier Conquerant des Mines, dix Portugais allerent pour en découvrir la ſource, dont ils ne purent rien aprendre.

Entre les Foires où ſe faiſoit la traite d'or, la premiere, qui ne ſubſiſte plus, étoit un lieu appellé *Luanze*, éloigné de Tété de 35. lieuës du côté du Sud, entre deux petites Riviéres qui ſe joignent en une, laquelle prend le nom de Manzoro, & ſe jette dans le *Zambeſe*. Il y avoit dans cette Foire, une Egliſe de Religieuſes de St. Dominique. Elle abondoit en Vaches, Poules, Beure, & Ris. Il y a quantité de bonnes fontaines qui arroſent cette Contrée & la rendent fort ſaine, comme ſont toutes les Terres de Mocranga.

La ſeconde Foire étoit celle de *Bocuto* à treize lieuës de Luanze en ligne droite: ſa ſituation étoit entre deux pétites Riviéres qui ſe déchargent dans le *Manzoro*, à demi-lieuë de l'habitation. On portoit beaucoup d'or à cette foire, où l'on trouvoit auſſi quantité de rafraichiſſemens, d'herbages & de fruits & où il y avoit une Egliſe de Religieux Dominicains.

A 50. lieuës de Tété, à dix lieuës de *Bocuto* & demi-journée de la Riviére de Manſoro, eſt le bourg de *Maſſapa*, qui étoit anciennement la principale Foire; c'eſt encore aujourd'hui la reſidence d'un Capitaine Portugais qu'on nomme le Capitaine des Portes, à cauſe que de là en avant dans le Païs, on trouve les mines d'Or. Les Dominicains y ont une Egliſe de Notre Dame du Roſaire. Tous les Portugais dans cet Empire, ont le Privilége de prendre la qualité de Femmes de l'Empereur; & même ce Prince appelle le Capitaine des Portes, ſa grande Femme. Cet Officier eſt honoré de ce Titre par les Cafres: juſques à preſent il ne s'eſt trouvé perſonne qui ait pu expliquer ce que c'eſt que ce Privilege.

Auprès de ce lieu eſt la grande montagne de *Fura* très-riche en or; & il y en a qui prétendent que ce nom de Fura vient par corruption du mot Ofir. On voit encore aujourd'hui dans cette montagne, des enceintes de pierres de taille, de la hauteur d'un homme, enchaſſées les unes dans les autres, avec un artifice admirable, ſans y avoir de chaux, & ſans être travaillées au pic. C'étoit apparemment dans ces enceintes où demeuroient les Juifs de la Flote de Salomon. Depuis ce tems-là les Maures durant pluſieurs ſiécles, ont été les maîtres de ce commerce. C'eſt entre cette montagne que paſſe la Riviére de Dambarari vers le Nord. Ces deux Foires ont été détruites par le Général Gamira, Cafre, qui ſe ſouleva au moins de Novembre 1693. avec cette différence que les Habitans de Longoé, tant Portugais que Canarins, eurent le tems de ſe ſauver & échaperent; mais ceux de Dambarari, qui voulurent ſe montrer plus courageux périrent tous en ſe défendant. C'eſt ainſi que toutes ces Foires à l'or, que les Portugais avoient établies dans la Mocranga, durant un ſi long eſpace d'années, ont été ruinées tout d'un coup; pour venger le tort & les injuſtices qu'ils avoient faites aux Empereurs de Monopotapa, qui les avoient toûjours reçus & traitez comme leurs enfans; ou bien, ſuivant qu'ils s'en expliquent eux-mêmes, à cauſe que leurs Femmes marquoient un peu trop d'amitié aux Etrangers.

DES AUTRES ROYAUMES DE LA CAFRERIE.

APrès avoir paſſé les Mines d'or qui ſont toutes à main gauche, en entrant par l'embouchure du Zambeze, on trouve le Roïaume de Chiroco, ſuffiſamment fourni de proviſions de vivres; mais qui manque de bois; parce que ce n'eſt par tout que des champs & des campagnes de Ris, & des paturages de gros & de menu Bétail. Mais au Couchant il y a Arupandi, Xangra & le vaſte Roïaume de Burva, ſi connu par la racine medecinale qu'on en tire. Il abonde en or, que les Portugais de la Fortereſſe de *Sofala*, auſſi bien que ceux de *Séna*, vont trafiquer. Il y a dans ce Roïaume un grand Fleuve par lequel les Cafres Occidentaux deſcendent juſques à un certain parage, & ſuivant les indices qu'ils donnerent anciennement, on jugea qu'ils étoient naturels d'*Angola* ou de Benguela; car ils diſoient, ſelon le temoignage de pluſieurs Voïageurs, qu'à vingt journées de chemin, il y avoit un Païs de Gens blancs qui alloient à cheval & portoient des Croix. Il y apparence qu'ils vouloient parler de quelcune des Armées Portugaiſes, qui ſe trouvoit en ce tems-là dans le cœur du Païs. Ce qui peut confirmer dans cette penſée, c'eſt ce qu'on trouve dans une Relation manuſcrite, que le Conquérant de Benguela avoit penetré ſi avant dans les terres, qu'en deux journées il auroit pu arriver aux Riviéres de Cuama.

Il reſulte de là qu'on pourroit aiſément venir à bout du deſſein que pluſieurs ont formé, de s'ouvrir un chemin de communication de l'un à l'autre côté de l'Afrique: ce qui ſeroit d'une utilité incomparable pour le commerce des Portugais, & qui aſſureroit bien davantage l'une & l'autre conquête, par la mutuelle correſpondance des ſecours & par la ſurpriſe des Cafres qui ſeroient bien étonnez de ſe voir enfermez & coupez des deux côtez.

Le Roïaume de la Manica eſt un des plus célèbres qui ſoient dans l'intérieur de la Cafrerie; & les Portugais y ont deux Foires, où les Marchands de Séna & de Sofala vont trafiquer, ou prendre l'or.

Il y a dans ce Roïaume une montagne, où croît la fameuſe Racine de Manique, qui a tant de différentes vertus, particuliérement pour les bleſſures fraiches, étant trempée dans l'eau & apliquée ſur la plaïe avec autant ou plus d'effet qu'aucun Baume. On dit que l'arbre qui produit cette racine eſt unique comme le Phénix, & que la racine vaut autant d'or qu'elle péſe. Cependant, après avoir conſulté là-deſſus, comme ſur pluſieurs autres choſes, un homme de foi & très-ſincére, qui a été dans la Cafrerie plus de vingt ans, il a aſſuré que tout cela n'étoit que des Gaſconades & des embelliſſemens de ceux qui vouloient faire valoir cet arbre en le faiſant paſſer pour unique, & ſa racine pour quelque choſe d'infiniment précieux.

Le Roïaume de *Manica* eſt éloigné de *Séna* de

40. ou 50. lieuës au Couchant ; & c'eſt entre deux que ſont les deux Roïaumes de Barbé & de Macombé. Je ne marque point les degrez de Latitude ſous leſquels ces Païs ſont ſituez, parce que les Marchands des Riviéres de *Cuama* portent d'une main la balance pour peſer l'or, & de l'autre la verge ou aulne pour meſurer le drap ; & qu'ils ne vont pas s'amuſer à porter des Aſtrolabes pour prendre la hauteur du Soleil, & des Cartes pour la marquer deſſus.

Je remarquerai ſeulement ici, que pour ce qui touche la ſituation des terres dans l'intérieur de la Cafrerie, il ne faut pas ſe fier aux Cartes modernes; dont la plupart ont été tracées ſur de nouvelles Relations fort incertaines. On doit encore moins s'aſſurer ſur les anciennes dreſſées par des gens qui ne connoiſſoient pas la plûpart de ces Païs. Outre les Habitations dont on vient de parler, les Portugais ont encore dans le Monopotapa, la Fortereſſe de Sofala, Port de Mer, qui eſt à 16. degrez de Latitude Auſtrale, & à trente lieuës de la Barre de *Luabo :* on y a decouvert une peche d'Aljofres qu'on aporta à *Goa* en 1715. De ce Port on embarque pour Moçambique, & de là pour l'*Inde*, la plus grande quantité de Morſis, ou d'Ivoire en quoi conſiſte la meilleure partie du Negoce de ce Païs.

DE SIMBAOE'.

AVant que de paſſer à l'Empire des *Boros*, il eſt à propos de dire quelque choſe de l'Empereur du *Monopotapa*. On trouve deux verſions ce mot : l'une dit qu'il ſignifie *Empereur de l'Or*, & l'autre *Fils de la Terre :* peut-être que les Cafres donnent ce nom à leur Roi, pour faire entendre qu'il eſt ce grand & puiſſant Geant de l'Afrique, à qui la Terre comme à ſon Fils aîné a donné pour héritage les précieux treſors qu'elle renferme dans ſes entrailles.

La Ville imperiale s'apelle *Simbaoé*, ce qui dans leur langue ſignifie la même choſe que *la Cour*. Lorſqu'en 1620. le Pere Jules Ceſar Jéſuite y entra, après en avoir été convié par l'Empereur, cette Capitale avoit plus d'une lieuë de circuit, parce que les maiſons étoient éloignées les unes des autres d'un jet de pierre, en y comprenant les claves de bois qui les environnent. Le même Pere dit, que le Roi avoit neuf enceintes de ces claves, outre les maiſons de ſes femmes, leſquelles étoient au nombre de plus de 1000 ; & que la multitude de ſes Enfans égaloit celle des eſſains de mouches ; que ces Enfans-là étoient occupez à charier de la paille, pour couvrir les maiſons, & que le Roi lui-même les faiſoit travailler en perſonne, à couvrir une maiſon à un étage qui lui avoit été bâtie par cinq *Mocoques*, c'eſt-à-dire *Canarins*, qui s'étoient refugiez en ce Païs-là. Il étoit ceint d'une étoffe de ſoïe, & en avoit une autre par derriére qui lui tomboit ſur les épaules & le couvroit tout entier. Il étoit vêtu de cette maniére, quand il reçut l'Ambaſſadeur Gaſpard Bocarro Jeſuite. Son trône étoit le ſeuil de la porte, ſur lequel il s'aſſit ſur un dégré élevé & couvert d'une *Machire*, c'eſt-à-dire d'un Filet comme ceux du Breſil. Il n'y avoit pour tout meuble & pour toute tapiſſerie aux parois de ſon Palais, que de ces *Machires*. Tel eſt l'appareil avec lequel cette noire Majeſté ſe fait ſervir à genoux ; & quand il boit, qu'il touſſe ou qu'il éternue, auſſitôt on le ſait dans toute la Ville ; car ceux qui ſont preſens, le ſaluent à haute voix & battent en même tems des mains : dès que ceux qui ſont hors de l'apartement, l'entendent, ils en font de même par imitation ; ce qui ſe continuë de l'un à l'autre par tous les quartiers de la Ville.

Il porte une petite Hache penduë à ſa ceinture, que pluſieurs ont pris pour une Béche ; de ſorte que d'une arme militaire, ils en ont fait un inſtrument de Laboureur, qualité que ce Prince ne mépriſe pas : au contraire le même Pere aſſure qu'il expédia promtement ſon Ambaſſade, afin d'aller vaquer à ſon labour, parce que c'étoit le tems des ſemailles.

Quand il ſort, il porte dans ſa main ſon Arc & des Fléches, ou bien une Sagaye de bois noir, dont la pointe eſt d'or, en forme de pointe de lance. Il y a toûjours un Cafre qui marche devant lui, en frapant de ſa main un tambour pour avertir tout le monde que l'Empereur ſuit. Tous les mois à la nouvelle Lune, il fait une fête à ſes *Mozimmes*, c'eſt-dire aux morts ; & ce jour-là, perſonne ne travaille : mais chacun ſe rend à la Cour, où ce Prince prend de certaines herbes qu'il mêle avec du Mil & de l'Huile : il ſe lave dans du vin ; enſuite il le donne à boire à ſes gens pour les unir à lui, comme ne faiſant qu'un cœur & qu'une ame. Cette fête ſe célébre au ſon de quantité de Flûtes, de Timbales, & de Chalumaux ; après quoi tout le monde ſe retire, la tête baiſſée & les pieds tremblans.

Les choſes ſont encore à peu près dans le même état & ont fort peu changé. Qui croiroit que ce fût-là le même Palais & les mêmes ameublemens dont certains Auteurs ont parlé, entr'autres Dapper? Le Palais impérial, ſelon eux, eſt d'une magnificence ſans pareille ; les poutres & les lambris ſont d'une ſculpture finie & tous couverts de plaques d'or cizelées. Les tapiſſeries à la verité ne ſont que de Coton ; mais la vivacité des couleurs y diſpute le prix à l'éclat de l'or. Des meubles dorez, peints & émaillez, des Chandeliers & de la Vaiſſelle d'or maſſif, avec une infinité de Porcelaine entourée de rameaux d'or qui reſſemblent à des branches de Corail, font une partie des beautez de ces ſuperbes apartemens. Les dehors du Palais, ajoûtent-ils, ſont fortifiez de tours, dont la ſtructure & la ſimmétrie font un effet ſurprenant. Ce puiſſant Monarque emploïe deux livres d'or par jour en parfums. Son habit eſt une robe d'un drap de ſoïe à ramage d'or, tiſſu dans le Païs &c. C'eſt par ces deſcriptions imaginaires, qu'on ſurprend la crédulité des Lecteurs ; mais c'eſt trop s'arrêter ſur le faux, revenons au véritable.

Simbaoé eſt ſitué au devant de l'Habitation de Tété : toutes les maiſons ſont de bois & de terre, couvertes de paille, n'y aiant point de chaux ni de brique dans ce Païs-là. Il n'y en a aucune qui ait des portes que celles du Roi. Les Grands du Roïaume ſont chargez du ſoin de deffendre le Peuple des Voleurs. En effet, ſi la juſtice étoit bien exercée dans les Villes d'Europe, on pourroit ſe paſſer de portes, de ſerrures & de verrouils.

Pluſieurs de ces Empereurs ont été Chrétiens de nom : & Pédro, qui régne aujourd'hui, fut bâtiſé, étant enfant, par un Religieux Dominicain, à l'inſtance du Roi ſon Pere.

De l'Empire des Mororos & du Lac de Maravi.

LE ſecond Empire eſt celui des Mororos qui eſt à main droite du Fleuve Zambeze, en entrant par la Barre de Quilimane. Proche de cette Barre, les Portugais ont une Habitation limitée qui les rend Maî-

Maîtres de quantité de Terres en avant; & les Jesuites y ont une Paroisse: tous les autres Païs, qui s'étendent jusques aux confins du Marave, qui est vis-à-vis l'habitation du Tété, apartenant à des Rois & à des Seigneurs qui du tems du Gouverneur François Barreto, faisoient hommage aux Portugais. Aujourd'hui ces Barbares n'ont ni Eglise ni Habitations de ce côté-là. La Ville de Maravi, qui a donné son nom au principal Roïaume de cet Empire, peut être éloignée de Tété d'un peu plus de 60. lieuës. A demi-lieuë de cette Ville, on voit un Lac qui va en serpentant au Nord-Nord-Est. On ne sait pas encore aujourd'hui, jusques où il s'étend. Sa largeur est de 4. ou 5. lieuës; & on ne voit point la terre du côté de l'Orient, en quelques endroits: ni les Cafres eux-mêmes n'en ont point connoissance. Tout ce Lac est semé de quantité d'Iles desertes. Il abonde en poissons & a un fond de 80. ou 100. Brasses. Les Jesuites voulurent anciennement naviger par ce Lac jusqu'en Ethiopie, dont les Ports qui sont sur la Mer rouge, étoient déja pour lors sous la domination des Turcs. Ils envoïérent demander au Pere Louïs Mariana, qui demeuroit à Tété, si ce Voïage seroit praticable: le Pere leur fit reponse dans une lettre que l'on conserve encore dans la Secretairerie de *Goa*, que cela étoit possible & praticable, parce que la rive de ce Lac abondoit en mil & en viande comme aussi en quantité d'Ivoire, joint à cela qu'il s'y trouvoit des Almadies, ou Canots, qui pouvoient naviger où l'on vouloit; que cette decouverte dépendoit d'avoir cinq ou six charges d'étoffes qu'on nomme *Barres*, avec quantité de Verotterie & 40. personnes tant blancs que noirs; qu'il faloit commencer la Navigation en Avril & en Mai, à cause que c'est la saison où regnent les vents du Couchant comme sur la Côte de *Moçambique*. Cependant, il ne s'est trouvé personne jusques à present qui ait voulu se charger de cette entreprise. Cette decouverte demanderoit une puissance Roïale; il faudroit pour cela construire sur le Lac même des Vaisseaux à voile & à rames, ainsi que fit Ferdinand *Cortès* lorsqu'il voulut aller prendre la Ville de Mexique; à cause qu'il est presqu'impossible de hazarder l'entreprise d'une Navigation si longue & si incertaine sur de simples petits Canots.

Le Roïaume de Maravi est situé entre ce Lac & le Fleuve Zambese, & en penetrant plus avant sur la même Riviére, à 15. journées de chemin, on trouve le Roïaume de Massi: puis, poursuivant encore autant de journées, plus ou moins, est le Roïaume de Ruengas, presque à la hauteur de *Mombas*; après lequel on ne sait pas qu'il s'étende plus loin.

L'air de la Cafrerie est en général pur, clair, serain, & fort temperé. Il faut néanmoins en excepter l'Hiver. Cette saison qui dure pendant nos trois plus beaux mois, Mai, Juin & Juillet, est horrible en ce Païs-là, sur tout les deux premiers; outre qu'il y pleut à torrens; le reste du tems se passe en brouillards, en neiges, & en tourbillons furieux qui mettent la Mer dans une si grande fureur, qu'on croiroit qu'elle va submerger toute la Côte.

DU CAP DE BONNE ESPERANCE.

LE Cap de Bonne Esperance est la derniére frontiére du Continent de l'Afrique Méridionale, & le meilleur Climat de toute la Cafrerie. Ce vaste Promontoire est composé d'un Païs élevé, & fort remarquable, qui presente une très-agréable perspective du côté de la Mer. Il ne faut point douter que cet aspect ne parût charmant aux Portugais, qui trouverent les premiers cette route-là pour les Indes Orientales, quand après avoir cotoïé la vaste étenduë de cette seconde partie de l'ancien Monde vers le Pole Antarctique, ils eurent la joïe de découvrir la terre. Cette heureuse decouverte leur fit juger qu'ils pourroient continuer leur Navigation à l'Orient; & ce fut par cette raison-là qu'ils nommerent l'endroit le Cap de Bonne Esperance.

Le lieu le plus remarquable du Païs vers la Mer est la haute montagne de la Table, dont le sommet est plat & uni. Au Nord-Oüest du Cap il y a un grand Havre, & une Ile basse & plate qui en est assez éloignée. On laisse cette Ile des deux côtez; & le passage, soit au dehors, soit en dedans, est fort sûr. Les Vaisseaux qui s'arrêtent-là font l'Ancrage proche le Continent, & laissent l'Ile assez loin à côté d'eux. Les terres près de la Mer, & à l'opposite de la Rade, sont basses, & à couvert par de grandes montagnes qui s'avancent un peu dans le Païs du côté du Midi.

Le Terroir du Cap est noirâtre, sans beaucoup de profondeur, & mediocrement fertile en pâturages & en arbres. La Contrée est plus sterile à proportion qu'on s'éloigne de la Mer; les arbres, qui sont petits dans tout le Païs, n'étant pas-là si frequens. Le terroir de ce dernier endroit est plûtôt maigre que gras: avec tout cela il est bon à cultiver; & le laboureur y trouve les fruits de sa peine & de son industrie. Aussi les Hollandois, & ces malheureux François, qui, chassez indirectement de leur aimable Patrie, par une violente & sacrilege tirannie, ont été contraints de chercher leur subsistance parmi les Tigres & les Leopards, réüssissent-ils heureusement de ce côté-là; & ils s'y occupent avec succès à l'Agriculture dans l'étenduë d'une trentaine de lieuës.

La fertilité de ce Cap consiste en froment, en orge, en pois, &c. Il y a aussi des fruits de differentes espèces, comme pommes, poires, coings, & les plus belles grenades qu'on puisse voir.

La plus utile production, après le blé, c'est la vigne: elle y vient fort bien; & on y en a tant planté depuis le refuge des François qu'il s'y fait quantité de Vin: les Habitans en ont pour leur usage, & pour le Commerce; & c'est par le dernier qu'ils en vendent beaucoup aux Vaisseaux qui relâchent au Cap. Ce vin là est comme le vin blanc de France; mais d'un jaune pâle, aiant néanmoins beaucoup de douceur & de force.

Les animaux domestiques sont des Brebis, des Chevres, des Cochons, des Vaches, des Chevaux, &c. Les Moutons sont d'une grosseur extraordinaire; car le Païs étant sec & l'herbe courte, ces bêtes-là ne sauroient manquer d'engraisser. Mais le gros Bêtail ne profite pas si bien; & sur tout, le Bœuf n'approche pas de la bonté du Mouton. On dit que plusieurs sortes de Bêtes Sauvages ne sont pas moins friandes des Brebis que les Loups, ce qui oblige les Habitans à se tenir sur leurs gardes contre ces Chasseurs, & leur fait prendre la precaution d'enfermer les troupeaux toutes les nuits.

N'oublions pas l'Animal aux grandes oreilles. On voit au Cap une espèce d'Anes d'un rare merite. Ils sont curieusement bigarez de bandes égales, blanches & noires, qui vont depuis la tête jusqu'à la queuë, & finissent sous le ventre qui est blanc. Ces bandes

ont environ trois pouces de largeur; elles ſont paralleles, & agréablement entremêlées d'une blanche & d'une noire depuis les épaules juſqu'à la queuë. On en fait ſecher les peaux, & on les envoïe en Europe comme une rareté: ces peaux ſont quelquefois aſſez grandes pour renfermer le Corps d'un animal auſſi gros qu'un poulain d'un an.

Le Païs abonde en volaille domeſtique, comme Poules, Canards, Coqs d'Inde, Pigeons &c. Il y a auſſi, tant ſur les montagnes que dans les plaines ſablonneuſes, quantité d'Autruches. Ce grand Oiſeau pond dans le ſable, ou du moins dans un lieu ſec, & il y laiſſe ſes œufs pour les faire éclore par la chaleur du Soleil. Un œuf d'Autruche ſuffit pour le repas d'un homme: quand les Habitans en trouvent, ils les gardent pour les vendre aux Etrangers. Ces œufs ſont fort rares en Hiver, par la raiſon que l'Autruche ne pond que vers Noël, ce qui eſt au Cap la ſaiſon de l'Eté.

La Mer eſt en ce Païs-là fort poiſſonneuſe: entre pluſieurs ſortes de ſes Habitans, il y en a un qui n'eſt pas ſi gros qu'un Harang, & dont l'eſpèce eſt ſi multipliante, qu'on en ſale beaucoup tous les ans pour l'Europe. Il y a auſſi quantité de Veaux marins; & c'eſt la principale nouriture des Habitans. Suivant la remarque d'un habile Voïageur, le poiſſon abonde dans tous les endroits où il y a des Veaux marins.

Les Hollandois ont un bon Fort près de la Mer, & vis à vis du Havre; c'eſt où demeure le Gouverneur. A deux ou trois cens pas de là, & au Couchant du Port eſt un Bourg de Hollandois: les maiſons, au nombre d'environ ſoixante, y ſont baſſes; mais bien bâties de pierre, qu'on prend dans une Carriere qui eſt dans le voiſinage.

Derriére le Bourg, & ſur le chemin des montagnes, la riche & puiſſante Compagnie de Hollande pour les Indes Orientales, a une belle & grande Maiſon, un Jardin ſpacieux & magnifique; le tout entouré d'une haute muraille de pierre bien taillée.

Ce Jardin eſt également eſtimable par l'utilité & par l'agrément: il y a des herbes, des plantes, des racines & des arbres fruitiers: mais la vûë & l'odorat y trouvent auſſi leur compte par une diverſité de fleurs bien choiſies. Il eſt coupé par de belles & grandes allées de gravier garnies d'arbres, & arroſé par un Ruiſſeau qui vient des montagnes. Ce Ruiſſeau, partagé en pluſieurs aqueducs, coule dans tous les endroits du Jardin. Les haïes qui bordent les allées ſont fort épaiſſes; & elles ont environ dix piez de haut. On eſt très-ſoigneux de les tailler; & par là elles ſont toûjours fort propres & fort unies. Au delà de ces grandes haïes il y en a de petites, qui ſeparent les Fruitiers des autres arbres; & cela ſans leur faire ombre. Chaque ſorte de Fruitier eſt à part. Les Pommes, les Poires, les Coings, les Grenades &c. y viennent parfaitement bien; mais principalement les Grenades. Les racines & les herbes potageres ſont auſſi ſeparement; & le tout en ſi bon ordre, que ſur le temoignage des temoins oculaires & bons connoiſſeurs, il ne ſe peut rien, dans ce genre-là, de plus agréable ni de plus beau. On amene des autres Païs, quantité d'Eſclaves noirs qui ſont emploïez à la culture & à l'entretien de ce charmant lieu: les uns bêchent; les autres taillent, les autres ſarclent; enfin chaque Nègre a ſon occupation journaliére dans ce lieu de plaiſance.

Ce rare Jardin eſt ouvert aux Etrangers: de la grace & de l'honnêteté de la Compagnie, ſes Officiers trouvent bon, non ſeulement que les Paſſagers s'y promènent, mais même qu'ils touchent aux fruits, pourvu que ce ſoit avec l'agrément des Domeſtiques: j'ajoute ce *pourvu* là; car, comme de raiſon, il eſt defendu de rien cueillir à la derobée. A une plus grande diſtance de la Mer, au delà du Jardin, du côté des montagnes, il y a pluſieurs autres petits Jardins qui ſont à des particuliers. On y voit même auſſi des Vignes, comme dans un Païs de Vignoble: mais la proximité des montagnes empêche de multiplier autant qu'on voudroit ces endroits de plaiſance & d'utilité.

Les Habitans du Bourg font bien leurs affaires avec les Vaiſſeaux ſoit de la Nation, ſoit Etrangers; mais beaucoup mieux avec ceux-ci qu'avec les autres: car quand les Equipages viennent à terre pour ſe rafraichir, il en coute trente, quarante, juſqu'à cinquante ſous par jour, les vivres, & ſur tout le pain & la viande étant chers en ce Païs-là. De plus ces Bourgeois du Cap achetent à bas prix, des matelots qui vont & viennent, les mêmes choſes que les Gens de la Campagne achetent d'eux plus cherement: car comme ils ne ſont pas à portée de trafiquer de la premiére main, ils ſont contraints d'acheter de ceux qui demeurent dans le voiſinage du Havre; les Habitations les plus proches en étant éloignées de quinze lieuës.

Pour en venir à preſent aux Naturels du Cap de Bonne Eſperance, on les apelle ordinairement Holdmudods: c'eſt un terme corrompu du mot Hottentot; & ce mot eſt le nom que ces Peuples s'entredonnent en agiſſant, en commerçant, en danſant enſemble; enfin en toute occaſion: aparemment ce nom-là doit avoir un ſens dans leur langue; mais on en ignore la ſignification.

S'il faloit s'en raporter à un Géographe, qui, probablement n'a jamais voïagé que dans ſon Cabinet, ces Peuples ſeroient gens à produire des fauſſes-couches. Les Hottentots, dit-il, ſur tout ceux qui demeurent aux environs du Cap, ſont maigres, laids, & de grande taille; ils ont le teint livide & baſané. Mais nous devons plûtôt croire un homme de merite & de bonne foi qui a été ſur les lieux. Sur ſon raport, pour avoir vu, les Hottentots ſont d'une taille mediocre: ils ont les membres petits, le corps delicat: mais beaucoup de feu & d'activité. Ils ont le viſage plat & ovale comme les Négres; de gros ſourcils, mais le nez mieux fait, les levres moins groſſes que les Négres de Guinée. Ils ſont plus noirs que les Indiens du commun, mais moins friſez que d'autres Négres.

Vous voïez que ce ſecond Portrait n'eſt pas, à beaucoup près, ſi hideux que l'autre: mais en recompenſe voici un endroit bien deſagréable; il eſt dégoûtant juſqu'à ſoulever le cœur. Les Hottentots ſe barbouillent le viſage, & ſe frotent tout le corps de graiſſe, ſoit pour ſe rendre les membres plus ſouples, ſoit pour boucher les pores de leur corps nud, & ſe préſerver par là des mauvaiſes impreſſions de l'Air. Pour rendre cette belle teinture meilleure & plus tenace ils frotent de ſuïe les parties graiſſées, ce qui leur tient lieu de fard, s'imaginant par là donner un nouveau relief à leur bonne mine; & ſe croïant auſſi beaux ſous ce vilain & ſale barbouillage, que nos Dames ſe croïent charmantes & conquerantes ſous le blanc & le rouge. Mais leur prétendue beauté put; & quoiqu'ils s'y delectent, l'odeur ne laiſſe pas d'obliger les Européens à ſe boucher le nez. C'eſt une groſſe fortune pour ces bonnes

nes

nes gens, qu'un peu de graiſſe de cuiſine, & dès qu'ils peuvent en attraper, ils s'en fardent, ils s'en embelliſſent avec le dernier empreſſement.

Au reſte, le Voïageur chez qui je puiſe comme à une ſource publique, fait ici une digreſſion qui me paroît intereſſante, & qui ne peut ennuïer que des indifferens. La coutume d'une telle onction eſt, à ce qu'il nous aprend, fort commune en Afrique, & principalement ſur la Côte de Guinée: là les Habitans communément ſe frotent d'huile de Palme depuis la tête juſqu'aux piez; & au defaut de cet onguent-là, car c'en eſt proprement un, ils ont recours à la graiſſe de cuiſine; & ils l'achètent tout exprès des Européens qui trafiquent en ce Païs-là.

Aux Indes Orientales, & principalement ſur les Côtes de Cudda & de Malacca, & en général preſque dans toutes les Iles d'Aſie, auſſi bien qu'à Sumatra, Java &c. les Habitans ſe frotent juſqu'à trois fois le jour d'huile de Cacao, ſur tout très-exactement le ſoir & le matin. Ils mettent quelquefois demi-heure à cet exercice-là, qui leur tient lieu de toilète, faiſant chaufer l'huile, & s'en graiſſant par tout, excepté le viſage, en quoi ils diffierent des Hottentots.

Le même uſage s'obſerve auſſi en quelques endroits de l'Amerique; & s'il n'y eſt pas général, c'eſt peut-être faute d'huile ou de graiſſe. Cependant certains Peuples de la Mer du Sud ſe barbouillent ſouvent avec un onguent compoſé de feuilles, de racines, & d'herbes; ou avec une certaine terre rouge, ce qui leur rend la peau rouge ou verte, ſuivant la compoſition de la Drogue. Ces Gens-là ne s'aperçoivent point qu'ils ſentent mauvais: mais il n'en eſt pas de même pour ceux qui ne ſont point accoutumez à une telle odeur.

Pour nous remettre ſur les Hottentots, ils ne portent rien ſur la tête; mais ils ornent leur chevelure avec de petites coquilles, qui ſans doute leur ſemblent auſſi belles, auſſi precieuſes que des pierreries. Leurs habits ſont des peaux de mouton; ils s'en ſervent comme d'un manteau, mettant la laine en dedans. Outre cette eſpèce de fourure qu'ils ont ſur les épaules en guiſe de manteau, les hommes ont un morceau de peau qu'ils portent devant eux en forme de tablier. Les femmes en ont un autre, trouſſé autour des reins, & qui, comme un jupon, leur deſcend juſqu'aux genoux. Cela detruit un peu la raiſon de la nudité pour le barbouillage; mais paſſons là-deſſus. Les bas de ſoïe, & les belles jartieres des Dames Hottentoiſes ſont des boïaux de mouton, qui ont deux ou trois pouces d'épaiſſeur. Les unes s'en envelopent juſqu'au gras de la jambe; & les autres, depuis les piez juſqu'aux genoux; ſi bien que de loin on croiroit que ces femmes ſont botées. Elles ſe parent de cette belle chauſſure dès que les boïaux ſont hors du ventre de la bête, & qu'ils fument encore, car le plûtôt pour un ornement de cette conſequence-là, c'eſt le meilleur: mais avec le tems ces inteſtins durciſſent & roidiſſent. Vous remarquerez, s'il vous plait, que ces bas de tripaille ont deux proprietez ſingulieres. Premiérement, ils ne s'uſent point; & enſuite, ils ſont une reſſource infaillible pour ne point mourir de faim. Ainſi chez nos Hottentots le beau & noir ſexe change très-rarement de bas; & les conſervant ſoigneuſement pour une bonne occaſion, après en avoir porté une paire, peut-être pendant toute une année, elles s'en regalent & mangent leurs botes de grand appetit faute de mieux.

Les Hottentots ne ſe deshabillent jamais que pour exterminer leur famille pediculaire; car comme ils ont jour & nuit ſur le Corps leur fourure de Brebis, il ſe fait ſur leur peau une grande propagation de vermine: auſſi chaſſent-ils ſouvent aſſis au Soleil; & ils y paſſent quelquefois des trois & quatre heures à maſſacrer cette graine vivante, ces cruels enfans qui ne ſe nouriſſent que du ſang de leurs Engendreurs.

Ces Peuples ne ſont pas ſavans en Architecture, & leur maniére de bâtir ne peut être ni plus naturelle ni plus negligée. Leurs plus beaux Palais ſont environ de dix piez de haut, & autant de largeur: la forme en eſt ronde; & l'Edifice conſiſte en de petits pieux fichez en terre, & qui ſe raſſemblent tous par le haut, où ils ſont attachez. Les côtez & le toit de ce ſuperbe bâtiment ſont des branches groſſierement entrelacées avec les pieux; & le tout eſt couvert d'herbe longue, de joncs, & de peaux. A voir ces maiſons-là de quelque diſtance, on les prendroit pour des tas de foin. L'entrée en eſt magnifique: c'eſt une ouverture ſi ſpacieuſe, & ſi exhauſſée, qu'il faut ſe faire quadrupède pour y paſſer; les mains rendant alors le même ſervice que les piez; jugez de la porte. Quand le vent ſoufle du côté de cette porte, rien n'eſt plus aiſé que d'y remedier: on la bouche; & par un ſecret admirable, on fait un trou à l'endroit oppoſé. La cheminée eſt le milieu du Logis; c'eſt là où on fait le feu; & la fumée va chercher le grand air par tout où elle peut ſortir, ce qu'elle trouve facilement, la maiſon étant pleine de fentes, & trouée ou percée comme un crible. Le *couchage* ne les embaraſſe point; & au lieu de ces lits riches & ſomptueux, du prix deſquels pluſieurs pauvres & honnêtes Familles pourroient ſubſiſter graſſement, nos Hottentots, Philoſophes ſans le ſavoir, dorment ſur la terre; car aparemment ils ne connoiſſent point les tapis de Turquie; & quand le froid domine, ils s'étendent tout autour du feu.

Le luxe n'entre pas plus dans les autres meubles que nous croïons fort neceſſaires dans la vie; & par leſquels nos Fortunez tâchent de ſe diſtinguer à l'envi. A votre avis qu'eſt-ce que c'eſt que les ameublémens d'un Hottentot? Un pot de terre pour cuire les alimens. Ils font très-maigre chere; & même ils ſavent ſi bien domter la faim, qu'ils n'ont pas beſoin de *viatique* pour un voïage de quelques jours, pouvant marcher tout ce tems-là ſans rien prendre. Ne pourroit-on point dire que le Cap de Bonne Eſperance eſt peuplé de Diogènes? Non: car ce fameux Cinique agiſſoit par un raiſonnement fondé ſur le mépris de la Vie, au lieu que ces Gens-là ſuivent l'impreſſion de la machine & de l'éducation, ou pour mieux dire, de l'inſtinct & de la coutume.

Ils vivent ordinairement d'Herbes, de Viande, ou de Coquillage: ils vont chercher le dernier entre les rochers, ou ſur le rivage lors du Reflus; car ils n'ont ni Bateaux, ni Barques, ni Canots, pour la Pêche: ſi bien qu'ils tirent leur principale ſubſiſtance des productions naturelles du Terroir, & de ce que les beſtiaux peuvent fournir. Avant l'établiſſement des Hollandois dans le Cap, les Habitans originaires avoient des Moutons, des Bœufs, & d'autres bêtes à cornes; & même encore à preſent ceux du plat Païs ont quantité de Bêtail qu'ils vendent à leurs bons & paiſibles Conquerans pour du tabac en corde. Le prix d'une Vache ou d'un

Mouton eſt auſſi long de Tabac en corde qu'il en faut pour toucher des cornes à la queuë : car ces Bêtes Humaines ſont avides de cette herbe à tant d'uſages ; & je m'imagine qu'ils s'en ſervent pour mâcher & pour fumer : il n'y a donc rien qu'ils ne faſſent pour avoir de cette plante, regardant la Nicotiane comme une Medecine univerſelle.

Les Hottentots qui demeurent aux environs du Bourg, tirent leur principale ſubſiſtance des Habitans de ce lieu-là : car il n'y a point de Famille qui n'en ait quelques-uns, plus ou moins, chacun ſelon ſa portée. Ces domeſtiques naturels font toute la groſſe beſoigne, ils gagnent leurs depens ; mais en quoi ils s'eſtiment les plus heureux, c'eſt de ſe trouver à même la graiſſe pour pouvoir ſe barbouiller & ſe froter tout leur ſou. Leurs parens participent à cette bonne fortune : il y en a toûjours trois ou quatre qui attendent à la porte les reſtes du repas. Si les Maîtres de la maiſon ont beſoin d'eux, ils ſont alerte pour rendre ſervice ; & cela ſans exiger que peu ou point de recompenſe : mais faut-il faire quelque meſſage pour un Etranger ? ils ſont ſourds & immobiles ; à moins qu'on ne leur mette un ſoû dans la main.

Leur Religion, s'ils en ont une, eſt tout-à-fait inconnuë, n'aiant ni Temples, ni Idoles, ni exercices de devotion, ni aucun lieu de culte. Notre Voïageur croit pourtant que les rejouïſſances nocturnes qu'ils font à la nouvelle Lune, & quand ce flambeau de la nuit eſt dans ſon plein, a quelque choſe de ſuperſtitieux. Dans ce tems-là, il remarque un empreſſement extraordinaire : Hommes, Femmes, Enfans, tous danſent alors ſur le gaſon, hors de leurs hutes ; & la biſarerie de cette Danſe eſt trop remarquable pour la ſupprimer. Sans ordre & ſans diſtinction, ils font pêle mêle pluſieurs mouvemens, frapant ſouvent des mains, & chantant à pleine voix. Ils ſe tournent tantôt vers l'Orient, tantôt vers le Couchant. Mais laiſſons parler notre Auteur ; car il aſſiſtoit, comme Spectateur, à la ceremonie.

Je n'aperçus pas, nous conte-t-il, qu'ils fiſſent plus de mouvemens ou de poſtures, quand ils avoient le viſage tourné vers la Lune, que quand ils lui tournoient le dos. Après les avoir obſervé quelque tems, je regagnai mon Logis qui n'étoit qu'à deux ou trois cens pas de leurs hutes ; & j'entendis toute la nuit le hurlement de leur Muſique. Dès la pointe du jour je retournai ſur le lieu ; & je trouvai encore beaucoup de Gens des deux ſexes qui continuoient la rejouïſſance, & qui ne ſe retirerent qu'avec la Lune, ou du moins que lorſqu'elle ceſſa de paroître.

Si c'eſt-là toute la Religion des Hottentots, on doit convenir que leur culte eſt bien agréable : exempts de ces fraïeurs qui tourmentent pour cette vie-ci, & encore plus terriblement pour l'éternité, ils adorent une Déeſſe cornuë qui ne leur inſpire que de la joie : mais ces pauvres aveugles auront bien à dechanter dans l'autre Monde. Finiſſons le recit curieux du Voïageur.

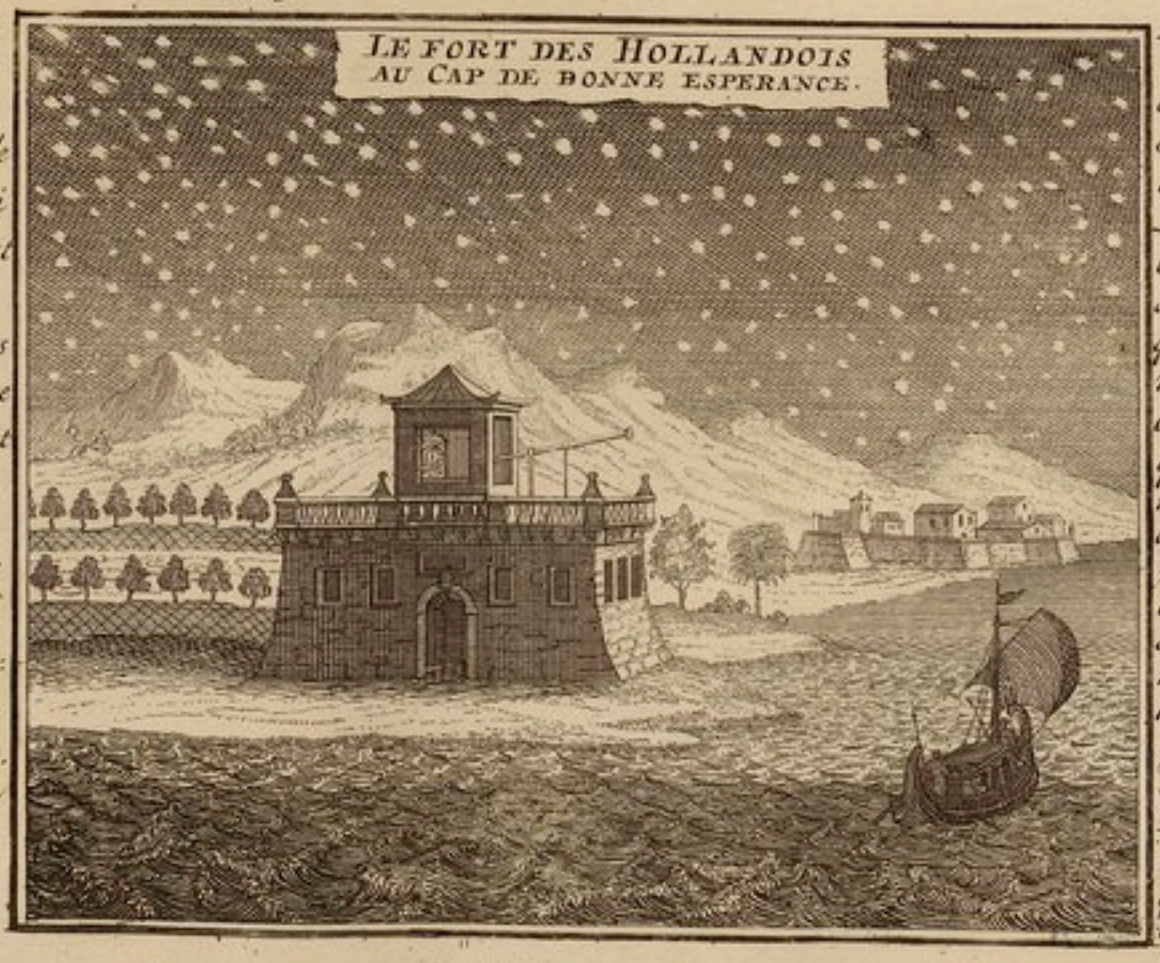
Les autres Négres, continue-t-il, ſont moins circonſpects dans leurs Danſes de nuit, & ne regardent pas ſi preciſement au tems de la nouvelle Lune. Leurs rejouïſſances nocturnes ne ſont pas ſi générales ; mais en recompenſe elles reviennent plus ſouvent. Dans les Indes d'Orient & d'Occident pluſieurs Peuples en uſent de même. Cependant ces Fêtes Lunaires varient à proportion que les Climats ſont plus ou moins chauds. Comme les Païs Meridionnaux ſont ordinairement fertiles en productions ſucculentes, delicieuſes ; & que les Habitans ſont naturellement ſobres, ils donnent à la joïe & au plaiſir la meilleure partie de leur tems, à leur maniére & à leur mode, s'entend. Mais les Indiens Septentrionnaux, étant obligez, pour vivre, de chaſſer, de pêcher, enfin d'emploïer l'induſtrie & le travail, leur tems ſe trouve rempli ; & il leur en reſte moins qu'aux autres pour le divertiſſement.

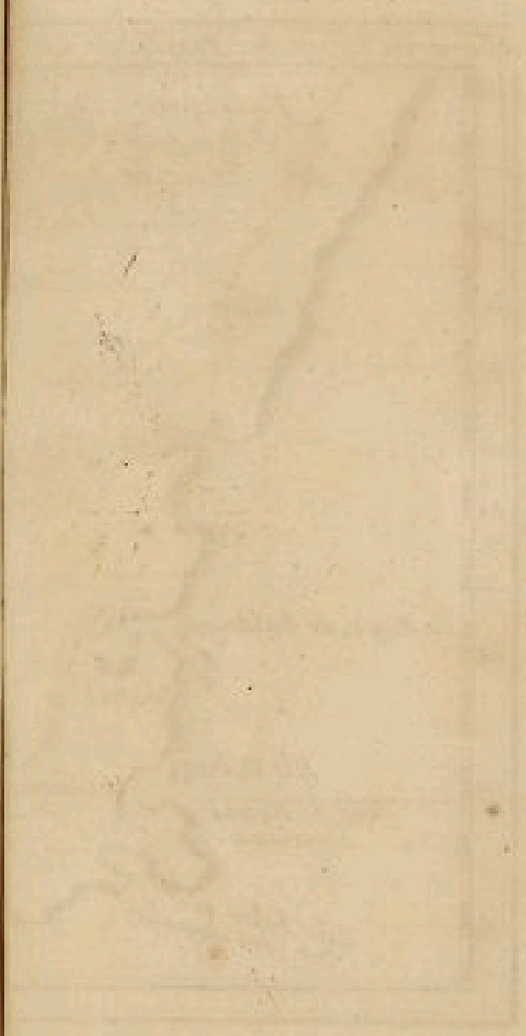
Quant aux Hottentots, ils ſont grans partiſans de la Pareſſe ; leur plus agréable occupation eſt de ne rien faire ; &, ſans connoître la plaiſante maxime d'une certaine Nation de l'Europe, qui croit l'Agriculture au deſſous de ſa Nobleſſe & de ſa reputation, les Hottentots imitent aſſez bien cette Nation-là. Car enfin, comme nous avons vu, le Cap de Bonne Eſperance eſt un bon Païs ; le Terroir n'eſt ni trop borné, ni mal propre à la culture ; cependant ces Naturels, par un principe de faineantiſe, aiment mieux, à l'exemple de leurs Peres, vivre miſerablement, que d'acheter l'abondance par la peine du travail.

VUE ET DESCRIPTION DU CAP DE BONNE ESPERANCE.

Tout le monde sait assez ce que c'est que ce fameux Cap, & à qui il apartient maintenant; mais peu de gens sont instruits des particularitez de ce lieu, dont la vue est répresentée en gros dans la Planche ci-dessus, & le Château en particulier dans celle qui est ci-dessous. Une des choses qui y surprennent le plus les Etrangers, est d'y trouver un des plus beaux jardins & des plus curieux qui se puisse voir & cela dans un païs qui paroît le plus Stérile & le plus affreux du monde. Il est placé au dessus de l'Habitation, entre le bourg & la montagne de la table, & à côté du fort, dont il n'est éloigné que de 200. pas ou environ. Ce Jardin a 411. pas communs de longueur & 235. de largeur. Sa beauté ne consiste pas, comme en france, dans des Compartimens & des parterres de fleurs, ni en des eaux jaillissantes; non qu'il ne pût y en avoir: aussi ... si la compagnie de Hollande vouloit faire la dépense nécessaire pour cela; Mais on y voit des allées à perte de vuë de Citroniers, de Grenadiers, d'Orangers plantez en plein sol, & qui sont à couvert du vent par de hautes & épaisses Palissades d'une espèce de Laurier toujours verd & assez semblable au filaria. Ce Jardin est partagé par la disposition des Allées en plusieurs quarrez médiocres; les uns sont remplis d'arbres fruitiers, Les autres sont semez de racines, de Legumes & d'herbes & quelques uns des fleurs les plus estimées en Europe, & d'autres particulières à ce païs. C'est là que la Compagnie des Indes a toûjours un Magazin de toute sorte de rafraichissemens pour leurs Vaisseaux qui vont aux Indes ou qui en reviennent. A l'entrée de ce Jardin est un Corps de logis où demeurent les Esclaves de la Compagnie, qui sont, à ce qu'on dit au nombre de 500. dont une partie est emploïée à cultiver le jardin, & le reste aux autres travaux nécessaires. Vers le milieu de la Muraille du côté qui regarde la forteresse est un petit Pavillon que personne n'habite. Le bas contient un vestibule percé du côté du jardin & du fort accompagné de deux Salons de chaque côté. Au dessus il y a un Cabinet ouvert de toutes parts entre deux terrasses pavées de briques & entourées de balustrades. Ce fut dans ce Pavillon que les Jesuites qui alloient à Siam en 1685. firent au mois de Juin des observations tres curieuses, dont on a tiré deux avantages considerables L'un est la variation de l'Aiman, qu'ils trouverent avec l'anneau Astronomique d'onze degrez & demi Nord-oüest. Et l'autre la longitude veritable du Cap qu'ils reglerent sur l'Emersion du premier Satellite de Jupiter, qui devant paroître à 8. h. 26. m. sur l'horizon de Paris, & aiant été observé au Cap à 9. h. 37 m. 40. S. du Soir, donne une h. 12. m. 40. S. de difference entre les deux meridiens des deux lieux. qui convertis en degrez en font 18 variant les Cartes marquent le Cap de prés de 3 degr. plus Oriental qu'il n'est en effet.

LE FORT DES HOLLANDOIS
AU CAP DE BONNE ESPERANCE.





COUTUMES MŒURS & HABILLEMENS DES PEUPLES QUI HABITENT AUX ENVIRONS DU CAP DE BONNE ESPERANCE
AVEC UNE DESCRIPTION DES ANIMAUX ET REPTILES QUI SE TROUVENT DANS CE PAÏS.

Hottentots Habitans du Cap de Bonne Esperance.

Des Hottentots.

La premiere des Nations nommées Sauvages dans la langue du païs, et par les Europeens Hottentots, est fort mal reduite et hardie. ces peuples manient avec adresse la Zagaie et les fleches et sont chez les autres Nations servir en qualité de Soldats. Dans leur païs ils font leur demeure dans de profondes Cavernes, et quelque fois dans des Maisons comme les autres. Leur chasse, à laquelle ils sont fort adroits, fait une bonne partie de leur nourriture; ils tuent des Elephans, des Rhinoceros, des Elans, des Cerfs, dont il y a une prodigieuse quantité au Cap. Ils se frottent la tête, le visage et les mains de la Moëlle de leurs chasses, ou d'une certaine graisse noire qui les rend tous fort gaillards et hideux. Ils ajoûtent à cet ornement de grands cercles d'yvoire qu'ils passent dans leurs bras et les femmes s'entourent les jambes d'intestins d'animaux ou de petite peaux.

Description du Cap de bonne Esperance & des environs.

La pointe Meridionale de l'Afrique n'est pas plus éloignée de l'Equateur que les Maures de ses habitans sont differens de ces nègres. Ces peuples ignorent la Création du Monde, la Redemption des hommes et tout ce qu'il y a de plus saint dans la Religion. Ils adorent pourtant un Dieu, mais la connoissance qu'ils en ont est fort confuse. Ils accordent en son honneur des Vaches et des Boufs dont ils lui offrent la chair et le lait en Sacrifice. Ils n'attendent point d'autre vie après celle-ci, et ne laissent rien avec toute cette grossiere croyance d'avoir plus de charité et de fidelité entr'eux, qu'il n'en trouve ordinairement parmi les Chrétiens. Adultere et le larcin sont chez eux des crimes capitaux, que punissent toujours de mort. Ils n'ont jamais plus de trois femmes, quoi-que chacun ait la liberté d'en avoir autant qu'il en peut nourrir. Ces Peuples sont partagez en divers Nations, qui ont toutes la même maniere de vivre. Leur nourriture ordinaire est le lait et la chair des troupeaux qu'ils nourrissent en quantité.

Carte des Pays et des Peuples du Cap de bonne Esperance Nouvellement decouverts par les Hollandois

Description des Environs du Cap de bonne Esperance.

Chacune des Nations qui habitent aux environs du Cap a son Chef ou Capitaine auquel elle obeït. Cette charge est hereditaire et passe des peres aux enfans. C'est aux aînez qu'appartient le droit de Succession, et pour leur conserver l'autorité et le respect, ils sont ces seuls heritiers de leurs peres. Les Cadets n'ayant point d'autre heritage que l'obligation de servir leurs aînez. Leurs habits ne sont que de simples peaux de mouton avec la laine, preparées avec de l'excrement de Vaches et une certaine graisse qui les rend insupportables à la vûë et à l'odorat. Ils en frottent aussi leurs cheveux qui se rendissent parce moïen en petites boules auxquelles ils attachent des pieces de cuivre ou de verre. Les atours ordinaires des femmes sont plusieurs Chapelets d'or de differentes couleurs dont elles se font des Colliers et des ceintures et quelques gros anneaux de cuivre qu'elles portent aux bras. Ces peuples sont jaloux de leur liberté jusqu'à l'excès. Ils se regardent comme les Maîtres de la terre et disent que les autres Nations en sont les Esclaves. Au reste ils sont sales et vils et l'on pretend qu'ils sont bons Astrologues.

Namaquas Peuples Nouvellement decouverts vers le Tropic du Capricorne

Des Namaquas.

La 2.de de ces Nations est celle des Namaquas, decouverte en 1685. Ils sont tres grands, forts et robustes. Ils n'ont rarement ni parlent fort peu. La 3.e Nation est celle des Gouriquas qui sont grands Larrons de profession. Les Gouriquas sont las plus forts que l'on connoisse. Les Namaquas la 4.e et les Cossiquas la 5.e La 7.e est celle des Souriquas et des Edipuas tous deux alliez. Les Namaquas sont en grande reputation parmi ces nations, etant estimez braves, guerriers et malicieux; quoi-que leurs plus grandes forces ne passent pas deux mille hommes portant des armes. Leurs femmes sont artificieuses et beaucoup moins gueres que les hommes. Les Cobiquas sont les plus polissans après eux, et quoi-qu'ils ne soyssent pas moins vilains de leur personne, il n'est pas aisé de les distinguer, parce qu'ils habitent des mêmes.

Zembras ou Anes Sauvages du Cap.

Des Anes Sauvages.

Les Chevaux et les Anes Sauvages sont très beaux en ce païs là. Les premiers ont la tête extrêmement petite et les oreilles assez longues. Ils sont tout couverts de bandes noires et blanches qui leur prennent de haut en bas de la largeur de quatre doigts, et qui font un effet fort agreable. Les Seconds sont de toutes couleurs, ayant une grande raie bleuë sur le dos, depuis la tête jusqu'à la queuë et le reste du corps comme les Chevaux. Semé de bandes assez larges, bleuës, jaunes, vertes, noires et blanches toutes de couleur fort belle et fort vive.

Du Rhinoceros.

Entre les divers animaux que l'on voit au Cap, Le Rhinoceros est un des plus remarquables. Il y en a plusieurs de la grandeur et de la grosseur d'un Elephant médiocre. Cet Animal etant en furie enfonce sa plus grande Corne dans la terre, en tournoyant une espece de Sillon, jusqu'à ce qu'il soit arrivé auprès de celui qui l'a grave. Lorsqu'il est si furieux, qu'rien est à l'epreuve de sa vûë à moins qu'on ne prenne son tems pour le graver quand il montre le flanc, qui est le seul endroit par où ces armes à feu puissent le blesser. On se sert aussi de ces venimeuses à la Chasse de cet Animal, et les relayeurs en sont armez ordinairement, pour se defendre de ceux qu'ils rencontrent.

Rinoceros.

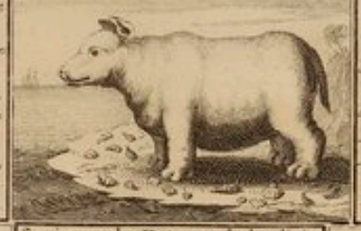
Du Lezard.

Le plus grand Lezard du Cap à de plus remarquable, c'est que quand on le grave, il se plaint comme un enfant qui pleure, et que se mettant en colere, il dresse les écailles dont il est tout armé. Sa Langue est Bicuspide et fort longue, et lorsqu'on s'en approche en voulant souffler avec beaucoup de Violence.

On trouve aussi au Cap un autre Lezard, marqué de trois croix blanches dont la Morsure n'est pas si dangereuse que celle du premier. Il se sert pareille ceraste dont on voit la figure ci-dessous, à un venin extraordinairement cancereux.

Grand Lezard du Cap.

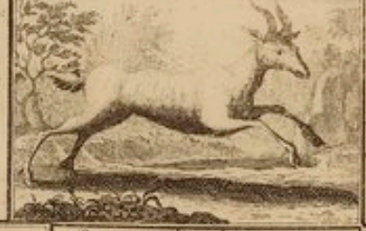
Vache marine.



Cerf de Vache marine.

La Vache marine est un Animal monstrueux qui se trouve dans les rivieres et qui égale presque le Bœufs en grandeur. Sa chair ou plutôt son lard est bon à manger et le gout en est assez agreable. Les Cerfs y sont en si grand nombre qu'on les voit par troupes comme des moutons et l'on en a vû jusqu'à cinquante ensemble.

Cerf.



Coutumes des Peuples Barbares du Cap.

Quand une femme a perdu son mari, elle doit dans la suite se couper autant de pointures de doigts, qu'elle se remarie de fois. Les femmes se font aussi Eunuques de peur; elles pretendent que cela fort beaucoup à conserver et à augmenter l'Amitié. Ils sont tous des chasseurs ou bergers. Ceux là habitent dans des Cavernes et vivent de leur chasse. Ceux ci se nourrissent de leurs troupeaux et de leurs laitages. Ils logent dans des Cabanes faites de branches d'arbres couvertes de veaux et de nattes en forme de tentes dont la porte est si basse qu'on n'y peut entrer sans se baisser et la couverture si peu elevée qu'on ne peut s'y tenir debout.

Le Ceraste ou Serpent Cornu.

Sentimens des Hottentots sur la Religion.

Les Hottentots etant persuadez qu'il n'y a point d'autre vie que celle ci ne travaillent qu'autant qu'il faut pour la passer doucement. Lors même qu'ils servent les Hollandois pour avoir du pain et du tabac ils les regardent comme des Esclaves qui cultivent les terres de leur païs et comme des gens sans cœur qui se renferment dans des maisons ou dans des forts pour se garentir de leurs Ennemis, pendant que leur Nation campe en liberté par tout où il lui plaît.

Cameleon du Cap de bonne Esperance.

Bonnes qualitez des Hottentots.

La Barbarie n'a pas tellement effacé dans ces Peuples tous les traits de l'Humanité qu'il n'y reste quelque vestige de vertu. Ils sont fideles, et les Hollandois les laissent entrer librement dans leurs maisons sans crainte d'en être volez. On est neanmoins qu'on n'ait pas soin retenir auprès d'eux ces Etrangers, car ils sont faisans et Secourables, et n'ont presque rien à eux. Quand on leur donne quelque chose, si elle se peut diviser, ils en font part à leurs compagnons.

Petit Lezard du Cap de bonne Esperance.

DIVISION GENERALE DE L'AMERIQUE DANS SES PRINCIPALES PARTIES, POUR L'INTELLIGENCE DE LA CARTE DE CE PAÏS.

Tom: VI. N.o 19. Pag: 75.

l'Amerique se divise en

Septentrionale

I. Mexique ou Nouvelle Espagne en III. Parties.

1. Mexico
- Mexico Archevêché.
- Chiantla.
- Cataluña.
- Pde de Mechoacan.
- Mechoacan Evêché.
- Colima.
- St Phelipe.
- Pr. de Panuco.
- Pr. de Traicala.
- Los Angeles Ev.
- Xalappa.
- La Vera Cruz.
- Pr. de Guaxaca.
- Antequera.
- St Jago.
- Spiritu Santo.
- Pr. de Tabasco.
- N. S. de la Vittoria.
- Pr. de Jucatan.
- Merida Ev.
- Valladolid.
- S. Fr. de Campesche.

2. Guadalajara ou Nouvelle Galice.
- Guadalajara Ev.
- Zaporaco.
- Chuiquipaque.
- Quaxacatlan.
- Pr. de Zacatecas.
- St Luis.
- Ellerena.
- Pr. de Nueva Biscaya.
- Durango Ev.
- Santa Barbara.
- Cadebe.
- St Juan.
- Pr. de Cinaloa.
- St Felipe.
- St Jago.
- Pr. de Culiacan.
- St Miguel.
- Pr. de Chiametlan.
- St Sebastian.
- Aguacara.
- Pr. de Caliseo.
- Purification.
- Compostella.

3. Guatimala.
- Guatimala Ev.
- La Trinidad.
- St Salvador.
- St Miguel.
- Xerez.
- Pr. de Soconusco.
- Guevetlan.
- Pr. de Chiapa.
- Ciudad Real Ev.
- Chiapa.
- Pr. de Honduras.
- Valladolid Ev.
- Gratios à Dios.
- St Pedro.
- Truxillo.

Le Nouveau Mexique.
- Santa Fe Ev.
- Seviletta.
- Socorro.
- Rei Coromedo.
- Zaquata.
- Acama.

II. Virginie en IV. Prov.

1. Pr. de Vera Paz.
- Vera Paz Ev.
- Coban.

2. Pr. de Nicaragua.
- Leon Ev.
- Granada.
- Segovia la Nueva.
- Nicoya.
- Jaen.
- Realejo.

3. Pr. de Costa Rica.
- Carthago.
- Aranjuez.
- Castro d'Austria.

4. Pr. de Veragua.
- Conception.
- Santa Fe.

III. Floride.

- St Matheo.
- Melilot.
- Coca.
- Tascaluca.
- Golima.
- Nagatexa.
- St Agostino.
- Nirriga.
- La Caroline.

Rivieres.

Les plus considérables de la Virginie sont celles de Tappahanock, et de Powhatan. Mais la Baie de Chesapoack est plus considerable encor étant longue de 75 lieuës. large de 7. et de 10. ou 12. à son entrée.

IV. Canada ou Nouvelle France en II.

1. Canada Septentrional.
- Laborador ou Nouvelle Bretagne.
- Terre des Esquimaux ou Terre de Cortereal.
- Estotiland que quelques-uns Confondent avec le premier.
- Nouveau Païs de Galles divisé en New-South-Wales et New-North-Wales.

2. Canada Meridional en 7. Pr.
- 1. Pr. de Saguenay.
- Quebec Ev.
- Champlain.
- Sillery.
- Baie St Paul.
- Ste Anne.
- Repentigny.
- Chigoutimy.
- Tadoussac.
- Port-Neuf.
- Chichequedec.
- P. St Nicolas.
- P. Cartier.
- 2. Pr. de Canada.
- Mont-Real. I.
- Les 3. Rivieres.
- Fdes Abitibes.
- Gaspé.
- St Jean.
- Miscou.
- F. Richelieu.
- F. de Frontenac.
- F. de Couty.
- St François.
- N. D. des Anges.
- St Louis.
- 3. Fr. d'Acadie.
- P. Royale.
- Touquechet.
- P. Rossignol.
- 4. Norembegue.
- Pentagoët.
- Chambly.
- St Sauveur.
- 5. Nouv. Angleterre.
- London.
- Boston. Plymouth.
- 6. Nouv. Yorck.
- Manhate.
- Amboix.
- Delaribee.
- 7. Nouv. Suede.
- Christina.
- Gottemborg.
- Elsemborg.

et Meridionale.

I. Le Perou. en III. Audiences.

1. Audience de los Reyes.
- Lima. Cusco.
- Guamanga.
- Guanuco.
- Truguille.
- Arequipa.
- Valverde.
- St Miguel de Paita.
- Callao. Arica.
- Castel Virgina.
- Mira flores.

2. Audience de los Charcas.
- La Plata. la Paz.
- Ste Cruz de la Sierra.
- Potozi.
- Tominas.
- Chucuite.
- Oropesa.
- Porco.

3. Audience de Quito.
- St François.
- Porto Viejo.
- Guayaquel.
- Pr. de los Quixos.
- Baeza.
- Avila.
- Archidona.
- Sevilla de oro.
- Pr. de Pacamores et de Canele.
- Valladolid.
- St Juan de Salinas.
- Zamora.
- Loyola.
- Zuñaco.
- Partie du Gouvernement de Popayan. Ev
- Madrigal.
- Pasto.
- Cali.
- Agreda.

Rivieres.

Entre les Rivieres et les Lacs de ce Païs, il y en a dont le fond est tout de Sel, quoi que l'eau en soit douce. On trouve aussi quelques Sources d'eau chaude.

II. Le Paraguay. en VI. Prov.

1. Rio de la Plata.
- l'Assomption Ev.
- Buenos Ayres.
- Santa Fe.
- Corrientes.

2. Pr. de Chucuit.
- Sant-Ignatio.
- St M. de Iguazu.

3. Pr. d'Uraguay.
- St Salvador.
- St Xavier.
- St Anna.

4. Pr. de Paraguay.
- Villa Rica.
- Maracaju.
- N. Sie.re de la Fe.

5. Pr. de Chaco.
- La Conception.

6. Pr. de Guayre.

III. Le Tucuman.

- St Jago del Estero.
- St Miguel.
- Nueva Cordoüe.

IV. Le Chili.

- St Jago. Ev.
- Val Pariso.
- Rupel.
- Quillata.
- La Serena.
- Longotoma.
- Pr. de Cuyo.
- St Juan de la Frontera.
- Mendoza.
- Oromaste.
- Pr. de l'Imperiale
- Imperiale Ev.
- La Conception.
- Valdivia.
- Angol.
- Chillan.
- Villa-Rica.
- Osorno.
- Cequimbo.
- Calbuco.
- Chiloé. Ile.

V. Terre Magellanique.

- St Felipe. ruinée.
- Nombre de Jesus ruinée.

VI. La Terre Ferme. en X. Gouvernemens.

1. Nueva Granada.
- Ste Fé de Bogota.
- Merida.
- Popaja.
- St Christoval.
- Trinidad.
- St Juan de Lanos.
- Pampelona.
- Toca. Malbaque.

2. Partie de Popayan.
- Ste Fé d'Antequera.
- St And.d'Anzierma.
- Amaguera.
- Caramanta.
- Arma.
- Antiochia.

3. Gouvernement de Carthagena.
- Carthagena. Ev.
- St Sebastian.

4. Gouvernement de Ste Martha.
- Ste Martha. Ev.
- Tamalamequa.
- Oceana.

5. Audience de Panama.
- Panama. Ev.
- Porto Belo.
- Nombre de Dios.
- Nata.

6. Gouvernement de Rio de la Hacha.
- Rio de la Hacha.
- La Reachoria.

7. Gouvernement de Venezuela.
- Venezuela. Ev.
- Coro.
- Maracaibo.
- Neuva Valentia.

8. Nueva Andalusia.
- Comana.
- Caraco.

9. Guayana.
- Manoa.
- Comalaha.
- I. Cayenne.
- F. Correu.
- F. Synamary.
- Surynam.

10. Paria.
- Macureguary.

Lacs.

- Lac ou Mer de Parime qu'on croit Fabuleux.
- Guyane.
- Caxipa.
- Macaraibo.

Rivieres Principales.

- Darien.
- de Ste Marthe.
- Paria ou Orinoque.
- Essequebo.
- Maron.
- Piscos.
- Manipes etc.

VII. Le Bresil. en XIV. Capitainies.

1. Bahia.
- St Salvador.
- Pirango.
- Real.

2. Ilheos.
- Ilheos.
- Camama.

3. Porto Seguro.
- Porto Seguro.
- Santa Cruz.

4. Spiritu Santo.
- Spiritu Santo.
- Paraiba.

5. Rio Janeiro.
- St Sebastien. Ev.
- Angra de los Reyes.

6. St Vincente
- St Paulo.
- Nitauchi.
- Santos.
- Reinarilla.

7. Seregippe.

8. Pernambuco
- Olinda.
- St Miguel.

9. Tamaraca.

10. Paraïba.

11. Rio Grande.
- Natal.
- Prandibe.

12. Siara.
- St Jago.
- Cap-Cora.
- Camucipi.

13. Maragnan
- Maragnan.
- Jumipara.

14. Para.
- Para.
- Commota.

VIII. Le Païs des Amazones.

Contenant toute l'étenduë de terre qui est aux environs du Grand Fleuve des Amazones, entre le 300. et le 328. Degré de Longitude, et qui s'étend depuis le 2. de Latitude Septentrionale, jusqu'au 26. de Latitude Méridionale de sorte qu'il a prés de 580 lieuës de longueur, et prés de 300. de largeur.

Le fleuve des Amazones traverse tout ce vaste païs d'Occident en Orient, durant plus de 700 lieuës, formant plusieurs Iles dans son Cours et à son embouchure qui a plus de 30 ou 60. lieuës. Il reçoit plusieurs grandes rivieres du côté du Midi dont la moindre a plus de 200. lieuës de long.

IX. Iles de l'Amerique. en Cinq Classes.

Entre la Nouvelle France et l'Ile de Terre Neuve on trouve trois assez grandes qui sont au pouvoir des François savoir Anticosti ou l'Ile de l'Assomption S.t Ile du Cap Breton et l'Ile S.t Jean

1. Ile de Terre Neuve habitée par les François.
- Plaisance
- Capitale.

2. Les Antilles.
- Cuba. Esp.
- La Navana.
- P. del Principe.
- St Jago. Ev.
- Mançanilla.
- Spanuela. Esp. et Fr.
- St Domingo. Archer.
- St Jago.
- Vaquimo.
- La Jamaique. Angl.
- Sevilla de l'Ore.
- Oristan.
- Boriquen. Esp.
- Porto Rico. Ev.
- Arrecibo.

3. Les Caribes.
- St Croix. Fr.
- Las Virgines.
- Anguilla. Fr.
- St Martin. Fr.
- St Bartholomy. Fr.
- Barbade. Angl.
- St Christophe. Fr. Angl.
- Antigoa. Angl.
- Guadaloupe. Fr.
- Marie-Galande. Fr.
- Ste Lucie. Fr.
- St Vincent.
- Grenade. Fr.
- Tabago. Holl.

4. Les Lucayes.
- Lucayoneque.
- Bahama.
- Abacoa.
- Ciguatao.
- Guanahami.
- Cetonicre.
- Samana.
- Yameta.
- Majaguana.

5. Sotavento
- La Trinidad. Esp.
- Margarita. Esp.
- Blanco. Tortuga.
- Urchilla. Rocca.
- Bon-Ayre.
- Curaçao. Holl.
- Oruba.

Terres Polaires.
Terres Arctiques.
Terres Antarctiques.

DISSERTATION GENERALE

SUR

L'AMERIQUE.

NOus voici au grand, au riche, & au puiſſant Aiman des Européens. L'Europe eſt la moindre Partie de la Terre dans le partage qu'il a plu aux Hommes d'en faire: mais il ſemble qu'elle viſe à ſe dedommager de ſon peu d'étenduë, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refuſé; & dont cette Mere Commune, qui, ſans doute, eſt bien éloignée d'aimer également ſes Enfans, a été prodigue à certains Païs. En effet, regne-t-il au Monde une émulation plus vive, plus empreſſée pour les fruits des Voïages de long cours, des nouvelles decouvertes, & du Commerce avec les Peuples les plus reculez? La fatigue & le peril, les incommoditez & les ſouffrances ne ſont point capables de rebuter nos Gens; & ſi dans une tempête qui ne preſente que la mort, dans une diſette afreuſe, dans la privation de l'agréable & du neceſſaire, le repentir les prend, regretant dans ces momens terribles la ſûreté de la vie & la douceur du repos, à peine ont-ils recouvré cet aimable tréſor, à peine ſont-ils retournez chez eux, qu'emportez par l'eſpoir de la Fortune, ils ne penſent qu'à courir à de nouveaux dangers.

Mais quoi que l'avarice & l'avidité du gain aïent fait parcourir l'Aſie & l'Afrique, ce n'étoit rien en comparaiſon de l'Amerique. Depuis qu'on a connu ce vaſte Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on point tâché d'en profiter? On peut dire ſans exageration, qu'il eſt venu de là des richeſſes immenſes. Il ne pouvoit peut-être pas arriver aux Naturels du Païs un plus grand malheur que cette découverte: on leur a ôté, en les mettant ſous le joug, le plus precieux de tous les biens, je veux dire la liberté: pillez, dépouillez, on a exercé contre eux des cruautez horribles: enfin ces pauvres Mortels dont tout le crime étoit d'être nez, ſans le ſavoir, les Depoſitaires des Tréſors de la Nature, éprouverent les effets les plus funeſtes, les plus criants, de l'Injuſtice, de la Violence; & pendant qu'on faiſoit ſonner bien haut le zèle Evangelique pour travailler au ſalut éternel de ces Nations, on les traitoit d'une maniére anti-chrétienne, & toute oppoſée à la Morale de l'Evangile; & cela pourquoi? Parce qu'ils emploïoient les moïens legitimes pour défendre leurs droits naturels. Mais venons au fait.

Avant que de donner une idée générale de l'Amerique, ferai-je mal de raporter ici l'Hiſtoire de ſa découverte? A tout hazard; voici ce curieux morceau. Au quinzième ſiècle Chriſtophe Colomb de Cugures, en Latin *Columbus de Terra-Nigra*, petit village ſur la Riviére de Genes; & conſéquemment ſujet de cette fameuſe République, s'éleva dans l'Europe, & lui rendit un ſervice important. Cet homme nouveau avoit fait de bonnes études: mais ſon application principale, ſon genie dominant étoit la Coſmographie; il faiſoit même des Cartes marines, & il en trafiquoit. Sa réüſſite dans une telle occupation lui inſpira le deſir de connoître le Globe Terreſtre; & il s'aviſa de vouloir pénétrer juſqu'aux Antipodes; pouvoit-il pouſſer la curioſité plus loin?

Colomb, pour ſuivre ſon panchant naturel, ſe jette donc dans la Navigation: il voïage ſouvent en Portugal; & en homme qui veut ſe perfectionner dans ſon Art, ſur tout aiant les Antipodes dans la tête, il navige de toute ſon attention. Obſervant que du côté Occidental, il ſoufloit, en certaines ſaiſons, des vents qui continuoient avec la même égalité, il tira de là une conſéquence qui juſques alors avoit échapé à la pénétration des Navigateurs: il faut, concluoit cet habile Marin, il faut neceſſairement que ces vents reglez viennent d'un endroit qui ſoit au delà de la Mer, & que cette terre-là ne ſoit pas connuë en Europe.

Fortement perſuadé par la juſteſſe & par la ſolidité de ce raiſonnement, il ſe reſolut à en faire valoir l'importance; & un ſimple particulier ne pouvant pas executer un tel projet ſans le ſecours de quelque Puiſſance, notre Coſmographe s'adreſſa ſucceſſivement à trois Souverains, les Genois ſes Maîtres naturels, Henri VIII. Roi d'Angleterre, & Dom Jean Deuxième, Roi de Portugal. Colomb demandoit, par ſa Requête, qu'on voulût bien fournir quelques Vaiſſeaux & ſe charger des frais de l'entrepriſe. Le *Decouvreur* fut rejetté, tant de ſa République, que dans les deux Cours; & par tout on le traita de Viſionnaire & de Chimerique: tant il eſt vrai qu'un Prince qui veut remplir ſes engagemens, & procurer le bien de ſes ſujets, doit écouter tout, & ne rien refuſer qu'après un meur & profond examen, ſans s'arrêter aux apparences d'impoſſibilité.

Colomb, ne ſe decourageant point d'un ſi mauvais debut, encore moins de l'air dur & brutal dont un certain Evêque de Portugal, qui peut-être n'entendoit pas mieux ces matieres-là que l'adminiſtration de ſon Diocèſe & la pâture de ſes Ouailles, avoit reçu ſon avis, alla faire une autre tentative en Eſpagne. Là voïant ſon deſſein fort ap-

approuvé par deux Maîtres, Alonſe Pinſon fameux Pilote, & Jean Perez Moine Cordelier qui excelloit dans la Coſmographie, il s'adreſſe à deux Grans d'Eſpagne qui ne voulurent jamais accorder de Vaiſſeaux à notre *Antipodaire*, quoiqu'ils en euſſent beaucoup chacun dans ſa Duché. Enfin par le conſeil du Franciſcain Coſmographe, le Genois prit le parti de ſe preſenter devant le Monarque, c'étoit alors ce Ferdinand d'Arragon, ſous le Regne de qui, par ſon mariage avec Iſabelle de Caſtille, l'Eſpagne Chrétienne fut réünie ſous un même Maître. Colomb ſe met donc en chemin pour la Cour, muni, de la part de Jean Perez, d'une lettre de recommandation pour Ferdinand Talevere, autre Cordelier & Confeſſeur de la Reine.

Ainſi en 1481. notre Villageois fut introduit; & il eut l'honneur de preſenter ſa Requête au Roi. Ce Prince qui faiſoit ſon occupation dominante de la Guerre contre les Maures, ne donna pas à Colomb une audience fort attentive; & d'ailleurs ſa ſeule propoſition lui parut un beau rêve fait en veillant. Notre Homme, encore une fois exclus, ſollicite ſon affaire auprès des Courtiſans: il y en avoit aſſez qui auroient pu lui rendre ſervice; mais tous, regardant un homme en pauvre équipage, qui promettoit de faire paſſer dans le Roïaume les richeſſes d'un Païs, ſelon eux, imaginaire, & qui ne ſubſiſtoit que dans la tête du Suppliant, ils le prennent pour un hipocondriaque & pour un fou.

Alfonſe de Quintavilla, Treſorier Général des Finances, fut le ſeul qui jugea plus ſainement de Chriſtophe Colomb: ce Seigneur l'écoute, trouve ſa conjecture bien fondée; il goûte même beaucoup la converſation de ce prétendu *pié-poudreux*; enfin il lui trouve tant de merite qu'il le juge digne d'être preſenté à Pierre Gonzalez de Mendoza, Archevêque de Tolède; & en effet il le mena chez lui. Colomb de *Terre-noire* fit au Prelat une pleine deduction de ſon projet; il apuïa ſur des raiſons convainquantes; & ſur tout il montra, par de bonnes citations, que la connoiſſance d'un Nouveau Monde n'avoit pas été tout-à-fait inconuë à la venerable Antiquité. Sa Grandeur, ainſi perſuadée, conduiſit lui-même le *Requerant* à la Cour; il le preſenta au Roi & à la Reine; & ce puiſſant Avocat plaida ſi fortement, qu'il obtint qu'on examineroit l'affaire: on la mit donc ſur le tapis dans le Conſeil; on en delibera; on convint de ſa poſſibilité; mais le réſultat de la Seance fut que la conjoncture preſente ne permettant pas de nouvelles entrepriſes, la choſe ſeroit renvoïée juſqu'après la Guerre de Grenade. Ce fut un delai de dix années; & alors l'Epargne ſe trouvant épuiſée, tout ce que Colomb put obtenir, ce fut un petit Vaiſſeau & deux Brigantins. Louïs de Saint Ange Secretaire de Leurs Majeſtez, car Ferdinand & Iſabelle avoient chacun leur Couronne, donna ſeize mille écus pour les frais de l'Expedition, petite & très-petite ſemence, en comparaiſon de la recolte qu'elle produiſit.

Tout étant prêt pour l'embarquement le *Decouvreur* partit le troiſième d'Août, mil quatre cens quatre-vingt douze, ou plûtôt quatre-vingt ſeize, s'il eſt vrai qu'il y avoit dix ans que l'Archevêque de Tolède avoit agi. Notre Voïageur mit donc à la voile au Port de Palospalos de Moguer en Andalouſie, aiant avec lui Barthelemi ſon Frere, & les trois Pinſons dont deux étoient Capitaines des Brigantins.

Cette petite Flote cinglant vers les Canaries, ancra à Gomere pour prendre des rafraîchiſſemens. De là tournant à main droite, & prenant ſa route vers le Couchant, après huit jours de Navigation, Colomb vit toute l'eau couverte d'herbes, ce qui mit ſes Gens dans une telle conſternation qu'il eut beſoin de Retôrique pour les raſſurer. Comme il ſuivoit la même route, & qu'il n'y avoit aucune apparence de decouverte, les murmures, les plaintes, & les cris redoubloient; on en vint même aux reproches & aux menaces. La fermeté du Pilote Amiral ne fut point ébranlée; il oppoſoit à ce furieux orage toutes les belles paroles que ſon eſprit naturellement éloquent pouvoit fournir: il prie, il conjure, il fait de grandes promeſſes; & au bout du compte, il va toûjours ſon train.

Le pis de l'affaire, c'eſt qu'on commençoit à ſentir les premiéres poïntes de la Famine; ou du moins ils craignoient, & non ſans fondement, que les proviſions venant à leur manquer, ils ne periſſent de faim ſur un Element qu'on peut nommer le grand *Vehicule* de l'Abondance. Sur cette appréhenſion-là, il ſe fit entre les Soldats & les Matelots un complot de jetter dans la Mer le Général ſans titre, ſi dans un certain tems, il n'arrivoit pas quelque heureux changement.

Colomb, voïant qu'il n'y avoit qu'un ſeul moïen pour contenir ces mutins, s'en ſervit en homme prudent. Il leur promit que ſi dans trois jours, on ne decouvroit point terre, il leur donneroit contentement, en faiſant revirer proüe vers l'Eſpagne, ce qu'ils demandoient avec tant d'inſtance, &, en quelque maniere, le poignard à la gorge. Cet engagement calma la tempête. Le *Decouvreur* étoit, dit-on, preſque ſûr de ſon fait: la fraîcheur de l'air; des nuées petites, baſſes, & ſur l'Horiſon quand le Soleil ſe lève; le fond qu'on trouva par la ſonde; la ſable qu'on en tira; les vents inégaux & inconſtans, qui chaſſant le vent de Mer, devoient venir neceſſairement de terre, tous ces indices perſuadoient à ce Docteur en Marine qu'il gagneroit bientôt ſon procès, & qu'il ne riſquoit pas beaucoup de demander un répit de trois jours.

En effet dès le lendemain, on vit voler des Oiſeaux, & on les regarda comme les Meſſagers de la bonne nouvelle; & le jour ſuivant il parut de loin du feu & de la fumée. Ces objets qui ſembloient une apparition, & qu'on aperçut l'onzième d'Octobre, rendirent le cœur & la joïe à des gens qui n'oſoient même ſe promettre de pouvoir retourner d'où ils venoient. Ce fut un épanchement général: cette fortune imprévuë cauſoit de l'étonnement & de l'admiration. Quels tranſports envers l'Amiral! Il étoit alors le Pere commun; c'étoit à qui lui baiſeroit les mains avec une tendreſſe reſpectueuſe; & les plus emportez dans la mutinerie lui demandoient grace les larmes aux yeux. Ce que c'eſt pourtant que la moindre lueur d'eſperance, dans la fraïeur d'une mort preſque certaine! Car enfin ces Navigateurs ignoroient ſi le lieu de la découverte ne leur ſeroit point funeſte. Heureuſement le preſage ſe trouva vrai; & l'événement répondit à l'attente.

S'agiſſant de voir où le hazard avoit conduit nos Avanturiers ſur la conjecture de leur Chef, celui-ci ſe mit dans une Barque pour aller reconnoître le Païs: c'étoit une des Iles Lucaïes qui ſont entre la Floride & Cuba, environ à dix lieuës de la Gardeloupe du côté du Nord-Eſt. Le nom de cette

Ile

Ile étoit Guanahani : mais Colomb l'appella la *Deſirée*, ou, ſelon d'autres *San Salvador*. Aiant remercié le Ciel, il fit faire une Croix d'un arbre abbatu tout exprès; & la plantant en cérémonie ſur le rivage, il prit poſſeſſion de ce Nouveau Monde au nom & au profit des Rois d'Eſpagne & de leurs Succeſſeurs. Quoi ! prétendoit-il déja depoſſeder les Habitans, & les depouiller du Droit de proprieté que Dieu leur avoit donné ſur cette Partie de la Terre ? L'Homme Dieu a expiré ſur la Croix pour le rachat du Genre Humain, & pour ſceller de ſon ſang & par ſa mort la Morale de Juſtice & d'Equité qu'il avoit prêché dans ſa miſſion; n'étoit-ce donc pas un ſimbole bien édifiant que l'Inſtrument du Salut, pour commettre une violence en uſurpant le bien des autres? Mais le Saint Pere de Rome, ce Lieutenant Général du Ciel ſur la Terre, ſaura bien par ſa puiſſance illimitée lever ce ſcrupule-là.

Après cette devote & plaiſante priſe de poſſeſſion, la Flote alla jetter l'ancre à Baraco Port de Cuba : d'abord Colomb, qui étoit un grand *Parrain*, l'apella Jeanne, en l'honneur de cette fameuſe Princeſſe à qui la jalouſie demonta la cervelle : mais on nomma depuis cet endroit-là l'Ile Fernandine ou Ferdinande; & craignant pour ſes Vaiſſeaux, parce que la Mer devenoit orageuſe, il remit à la voile. On ne marque point vers où il dirigeoit ſa Navigation : l'Hiſtorien ſe contente de dire que ſans qu'il y penſât, le vent, auquel aparemment la tempête l'avoit contraint de s'abandonner, le pouſſa devant une grande Ile nommée Haïti, en langue du Païs, & qu'il apella l'Ile Eſpagnole. Voulant ancrer où il avoit mouillé la premiére fois, au lieu qu'il avoit honoré du noble titre de Port Roïal, la Gallega, Vaiſſeau qu'il montoit, & conſequemment l'Amiral des deux Brigantins, ſe briſa contre un écueil, & par un bonheur aſſez rare, tout l'Equipage échapa. S'il en faut croire un Auteur Eſpagnol, le Seigneur Amiral, aiant envie de laiſſer une partie de ſon Monde, en Colonie, dans ce Païs-là qu'il regardoit comme ſa Conquête, ne trouva pas de meilleur expedient pour parvenir à ſes fins, que de perdre ſon principal Vaiſſeau. Mais cette conjecture eſt ſi peu apparente qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Pendant tous ces mouvemens-là les Inſulaires, avertis de l'arrivée de ces Etrangers, venoient de toutes parts ſur le rivage pour les voir; & ils les contemploient avec le même étonnement dont nous ſerions ſaiſis, ſi, ce que je ne croi pas qui arrive ſi tôt, il arrivoit devant nos yeux une Flote du Monde de la Lune. Habits, Mouſtaches, Armes, Vaiſſeaux, tout étoit nouveau pour ces mortels interdits & conſternez. Mais les Eſpagnols aiant fait une deſcente, cette foule de Spectateurs s'évanouït en un moment; & la curioſité ſe tournant, tout d'un coup, en fraïeur, la fuite les diſperſa, & les fit diſparoître.

Une femme ne pouvant courir aſſez vîte, eſt arrêtée par les *pourſuivans*, & menée ſur le Vaiſſeau. Colomb pratiqua dans cette occaſion-là une hoſpitalité peut-être plus politique qu'humaine : on fait bonne chere à la Priſonniere; on l'habille proprement à l'Eſpagnole : Hé ! où avoit-on pris un vêtement femelle ? Que ſais-je moi. Je m'imagine qu'on fit de cette Femme une figure d'Amazone : Enfin, par le langage des ſignes, vraïe langue de la Nature, on lui fait entendre que, ſi elle veut rentrer dans l'Ile, elle peut aſſurer, de la part du Commandant & de la Flote, ſes Compatriotes, qu'il n'y a rien à craindre; qu'ils n'ont qu'à venir en toute aſſurance; & même que le Général ſe fera un grand plaiſir de les voir & de les bien traiter. Qu'on a pris avec un tel apas de ces pauvres Habitans, ſoit du Nouveau Monde, ſoit de l'Ancien ! L'hameçon eſt caché ſous cette fauſſe & trompeuſe douceur.

Les Sauvages ne furent pas peu ſurpris quand ils virent la Priſonniere de retour, en ſi bon état; & aprenant les bonnes intentions de ces Etrangers, ils ne balancerent point à les reconnoître pour de bons hôtes; & à leur rendre viſite. Les Eſpagnols les reçurent fort agréablement; & d'autant plus qu'ils ne s'attendoient à rien moins qu'à trouver des gens ornez de colliers & de bracelets d'or. A l'éclat de ces objets attirans, les *Decouvreurs* redoublerent de careſſes, de ſignes de bienveillance & d'amitié. On fit bientôt connoiſſance par le bon endroit, je veux dire par l'intérêt; hélas ! c'eſt le grand, c'eſt le ſeul lien des Societez Humaines.

On debute donc par la propoſition du Commerce; & les prétendus Sauvages l'acceptent avec plaiſir : je dis *prétendus*, car je ne ſai s'il n'y avoit pas chez eux plus de bonne Nature & de bon ſens que chez nos Avanturiers. Il eſt vrai que les Indiens changerent leur Or pour des bagatelles : mais dès que ces petits ouvrages leur étoient plus utiles qu'une matiére en laquelle ils abondoient, n'avoient-ils pas raiſon?

Après cette premiére entrevuë, Colomb, eſcorté de quelques Soldats, alla rendre ſes devoirs au Cacique, c'étoit le Chef du Païs : ce Seigneur lui ſouhaita la bien-venuë, le *gracieuſant* à ſa maniére. Il ſe fit là un gros negoce : le Monarque, car pourquoi ne pas lui donner ce nom-là s'il étoit revêtu de l'autorité ſuprême & arbitraire ? N'eſt-ce pas là l'eſſenciel du Monarchiſme ? Le Monarque donc fit une grande emplette, & la fit d'une maniére digne de ſon auguſte rang : à la verité les marchandiſes qu'il acheta n'étoient pas Roïales : c'étoient des chemiſes, des bonnets, des couteaux, des miroirs, de petites cloches & des ſonnetes : mais le tout fut païé avec une magnificence vraiment Roïale, & par une grande quantité d'or : il peut fort bien être néanmoins que le Païeur n'avoit pas des intentions ſi relevées, & qu'il agiſſoit plus par ignorance que par généroſité.

Enſuite l'Amiral demanda au Cacique permiſſion de bâtir une Tour, & l'obtint. Oh le pauvre Souverain ! qu'il avoit le nez court & la vuë baſſe ! Il ne ſavoit guére ce qu'il accordoit. Quant au Bâtiſſeur, il prenoit bien mieux poſſeſſion par la Tour qu'il n'avoit fait par la ſainte & benite Croix. Colomb mit dans ſa Fortereſſe naiſſante une Garniſon de trente-huit Eſpagnols : aiant ſi bien réüſſi dans ce point capital, il ne penſe plus qu'à aller porter, lui-même en Eſpagne, la nouvelle de ſa réüſſite. Ainſi s'étant pourvu de ce qu'il y avoit de plus ſingulier dans la Contrée il monta probablement ſur un des deux Brigantins; & par une heureuſe & rapide Navigation, après cinquante jours, il entra dans le Port de Lisbonne.

Colomb, arrivé en Eſpagne, eut beſoin de ſe juſtifier : les Pinſons, ces Freres dont on a parlé, avoient tâché de decrier ſa conduite, & de le noircir à la Cour : mais l'accuſé conjura la tempête;

& d'ailleurs on étoit ſi prévenu en ſa faveur qu'il lui fut aiſé de s'innocenter. Ferdinand & Iſabelle, cette Reine qui pourtant aimoit ſi fort la Juſtice *punitive*, qu'elle ſaluoit, par reſpect, les potences & les roues, eurent moins d'égard aux imputations des Accuſateurs de Colomb, qu'à ſa nouvelle decouverte, qu'au plaiſir qu'ils trouvoient dans le récit de ſon Voïage ; & ſur tout qu'à l'eſperance des trêſors dont il flatoit agréablement leurs Majeſtez.

Ferdinand & Iſabelle, pleins de reconnoiſſance, pour recompenſer & encourager le Genois, le nommerent Amiral. On lui aſſigna le dixième du revenu de ſes decouvertes ; ſon Frere Barthelemi fut pourvu du Gouvernement de l'Ile Eſpagnole ; on leur donna des Lettres de Nobleſſe qui portoient auſſi ſur leurs deſcendans ; on leur accorda cet honorable Titre de Don, qui eſt d'un ſi grand prix chez la Nation Eſpagnole : enfin, pour comble de douce & precieuſe fumée, ces Villageois *Seigneuriſez* eurent le Privilege d'ajouter à leurs Armes de fraîche date, les Armes des Couronnes de Leon & de Caſtille. Sur cette permiſſion Roïale les Colombs porterent l'Ecu en manteau : le premier de gueule au château d'or, & l'autre d'argent avec un Lion rempant de gueule, en pointe d'argent ondé d'azur à cinq Iles d'or, à un Monde de même : & pour deviſe à l'entour, *ils ont donné à Leon & à la Caſtille un nouveau Monde.* Un Monde qui ne conſiſtoit encore qu'en cinq Iles, & qui n'étoient nullement aſſujèties ? N'étoit-ce pas là donner le plus grand des noms à preſque rien ? Cela eſt vrai : mais c'étoit un Monde en eſperance ; & cette eſperance avoit un fondement très-ſolide, vous allez voir ; continuons l'hiſtoire.

Alexandre VI. fils de Geofroi Borgia Gentilhomme de Valence, & conſequemment Eſpagnol, occupoit alors le Trône de la *Vice-Deïté* Romaine ; & ce fut un auſſi méchant Saint Pere qu'il y ait jamais eu, quoique la toute-puiſſante & ſacrée Tiare en ait fourni un bon nombre de cette tournure-là. Ferdinand & Iſabelle étoient d'une Catôlicité trop ardente, pour ne pas informer ce Pontife de leur bonne fortune. A cette merveille imprevuë & preſque incroïable, Sa Sainteté eſt tranſportée de joïe, & ſaiſiſſant l'occaſion de faire valoir, en faveur de ſa Patrie, toute l'étenduë de ſon autorité, ſavez-vous comment elle s'y prit ? l'Ecrivain que je tourne, va le conter agréablement.

Ce Pape, aiant ſeparé la Terre par la moitié en tirant une ligne droite d'un Pole à l'autre fit, *de ſa pure & franche liberalité*, dit notre Auteur, fit preſent aux Rois d'Eſpagne, de tous les Païs, ſoit Iles, ſoit Continent, qu'on decouvriroit au Couchant & au Midi, à cent lieuës au delà des Açores, & à cent lieuës au delà des Iles du Cap-Verd. Par ſa Bulle datée du mois de Mai, de l'Année mil quatre cens quatre-vingt treize, & la premiére de ſon Pontificat, il en confirma la poſſeſſion aux Rois de Caſtille & de Leon, à leurs Heritiers & Succeſſeurs ; defendant à tous, de quelque ordre, ou de quelque dignité que ce pût être, ſoit Roïale, ſoit Imperiale, d'aller ou d'envoïer à ces Iles ou Terres fermes decouvertes ou à decouvrir, vers l'Occident & le Midi, ſans une permiſſion expreſſe de Leurs Majeſtez Catholiques. Il y avoit pourtant un Article pour excepter les Princes Chrétiens qui auroient poſſedé les Iles & les Terres fermes avant la Fête de Noël de l'année courante. Mais quelque reformation qu'on pût faire à la Bulle, l'année ſuivante, il eſt toûjours certain que Dom Jean Deuxième Roi de Portugal, fut trompé, puiſque les Molucques ne ſe trouverent point dans ſon lot. Alexandre fils de Philippe Roi de Macedoine, qui diſtribuoit des Provinces & des Roïaumes, n'entendoit rien à faire des liberalitez en comparaiſon d'Alexandre VI. Depuis que Dieu eut donné la Terre à l'Homme, il n'apartenoit plus qu'au Pape de donner aux Eſpagnols la quatrième partie du Monde.

Ce ſavant homme dit mieux qu'il ne penſe ; & s'il parle ironiquement, il n'a pas l'honneur de connoître l'immenſité de la puiſſance Papale. Hors le don des miracles, le Chef viſible ne s'arroge-t-il pas tout le pouvoir du Chef inviſible qu'il repreſente ſous la triple Couronne ? Or l'Homme Dieu a declaré qu'il avoit tout pouvoir ſur la Terre : donc ſon Vicaire, ſon Lieutenant peut diſpoſer abſolument de notre Globe. Les Princes de l'*Obedience filiale*, loin d'admettre ce droit-là dans le ſoi-diſant Succeſſeur de Jeſus-Chriſt, touchant la poſſeſſion actuelle de leurs Couronnes & de leurs Etats, ils s'y oppoſent de toutes leurs forces ; & ils ont grande raiſon ; autrement on verroit beau jeu dans la Catholicité. Mais, ce qui eſt plaiſant, c'eſt que ces mêmes Princes reconnoiſſent ce droit de la Papauté, non ſeulement ſur leurs voiſins, mais auſſi ſur les Societez les plus éloignées ; *voire* pour le partage & la diſtribution de toute la Terre. Ce ne peut être que par ce principe-là que le Saint Pere Alexandre fit aux Rois d'Eſpagne une donation *Bullaire* & autentique d'un autre Monde où on n'avoit fait que mettre le pié ; & ce fut ſur le même fondement que les Eſpagnols, ſe croïant bien & dûment autoriſez, firent valoir, par la violence & par la cruauté, leur abominable pretenſion.

Pour renoüer le fil de la Narration, la Cour d'Eſpagne ne voulant pas laiſſer infructueuſe une decouverte dont on pouvoit raiſonnablement ſe promettre de grandes choſes, reſolut de renvoïer Colomb avec dix-ſept Vaiſſeaux & une milice de douze cens hommes. L'Amiral n'étoit pas homme à refuſer un parti ſi honorable, & d'ailleurs ſi conforme à ſon inclination. Aiant donc reçu l'ordre de faire lui-même ſes preparatifs ; & cela aux depens de Leurs Majeſtez, il ſe pourvut de chevaux, de pluſieurs ſortes de Bêtes, mâle & femèle, pour la propagation de chaque eſpèce, à peu près comme dans l'Arche de Noé, notre ſecond Pere & premier Sauveur. Colomb ſe munit auſſi de ce qu'on ſème & de ce qu'on plante en Europe ; il fit proviſion d'armes ; il choiſit de bons ouvriers pour la mécanique ; & même quelques Nobles ſe firent honneur & plaiſir de voïager ſous ſa conduite.

Enfin tout étant prêt, l'Amiral partit de Cadis le vingt-cinquième de Septembre, mil quatre cens quatre-vingt quatorze, d'autres diſent quatre-vingt treize. Aiant paſſé les Canaries, il prit plus à gauche qu'il n'avoit fait l'autre fois ; & l'Ile *Deſirée* fut la premiére terre qui parut à la Flote. On ſe contenta de la regarder, & aiant cinglé juſqu'à l'Ile Eſpagnole, on s'y arrêta. Là le Seigneur Colomb trouve bien du changement : ce ne ſont plus ces Habitans amis & de bon commerce : les Eſpagnols qu'on avoit laiſſé dans la Tour, voulant faire les Maîtres, avoient été tous maſſacrez. Le *Decouvreur*, Italien de naiſſance, & Eſpagnol de ſervice,

ce, je vous laisse à penser si le desir de vengeance le pressoit: mais s'accommodant sagement au tems, il prit le parti de dissimuler. Peut-être aussi qu'étant forcé de convenir que les Espagnols s'étant attiré le massacre par leurs violences, & par leur mauvaise conduite, la Raison & l'Equité ne lui permettoient pas de s'en ressentir. Cette conjecture me paroît d'autant plus vraisemblable, que Colomb, avec douze cens hommes, étoit, ce semble, en état de tout entreprendre contre de tels Ennemis.

Jugeant donc plus à propos de s'établir paisiblement & de gré à gré dans le Païs, son premier soin fut de fonder une Colonie: choisissant la Côte du Nord de l'Ile, il y forma le Plan d'une Ville; il y fit bâtir quelques maisons en attendant mieux; il y mit des Habitans & en l'honneur & à la memoire de la Reine d'Espagne, il lui donna le nom d'Isabelle. Ce Général, qui alloit au solide & à l'essenciel, fit aussi construire un Fort près des Mines de Cibao, qui sont les plus riches de l'Ile Espagnole.

Ensuite détachant trois Vaisseaux de sa Flote, & montant sur l'un, il courut à la decouverte: ce ne fut pas sans succès; car il trouva l'Ile de Cuba au Sud, la Jamaïque & quelques autres Iles. Revenu à l'Espagnole, & se trouvant mal, il se fit porter à Isabelle où il recouvra sa santé; mais il ne guerit pas si-tôt du chagrin qu'il devoit avoir. La plûpart des nouveaux *Isabellois* étoient morts de faim par une paresse Espagnole; & les Naturels, à qui la barbarie & les vexations de ces Usurpateurs avoient fait perdre patience, étoient en armes pour s'en delivrer. Colomb fit justice à ces Originaires, & les plus coupables de ses gens furent exécutez à mort; procedé équitable qui desarma les Indiens & qui disposa tous les Chefs de la Nation à l'alliance & à l'amitié. Pendant ce tems-là on radouba quatre Vaisseaux qu'un tourbillon avoit mis en mauvais état. Les choses étant sur ce pié-là, Colomb se rembarque pour l'Espagne, où il rendit compte de cette seconde Expedition à ses Maîtres. Ils en furent si contens qu'on lui ordonna un troisieme voïage; & on lui donna cette fois-là douze Caravelles, ce sont certains Vaisseaux ronds, mais équipez comme une Galere.

Le vingt-huit Mai, on ne marque point l'année, l'Amiral étant arrivé à San Lucar de Barameda, envoïa de là par avance quelques Caravelles à son Frere Barthelemi qu'il avoit laissé pour son Lieutenant dans l'Ile Espagnole; & lui continuant sa Navigation vers le Cap-verd, parce que c'étoit la route la plus sûre, à cause de la guerre, & des Vaisseaux François, il entra dans le Golfe de Paria, & ancra devant Cubaqua qu'il nomma l'Ile des Perles. Suivant un Historien, dans ce mouillage-là un Matelot troqua avec une Indienne trois tours de perles contre un pot cassé; & Colomb fit à peu près le même marché avec un Cacique: savoir si la Conscience n'étoit point blessée dans un tel commerce, c'est de quoi les Espagnols s'inquiétoient le moins.

Avec ces richesses mal-aquises, l'Amiral fit route à l'Ile Espagnole; & comme si c'eût été pour lui une fatalité de n'y rentrer qu'avec desagrément, il y trouva tout en desordre. Un Espagnol, nommé Roldan Ximenes, étoit la cause & l'auteur du trouble. Colomb, de qui il étoit la Créature, l'aiant tiré de la poussiere, l'avoit distingué jusqu'à l'établir son Grand Prevôt. En l'absence de son Bienfaicteur, cet ingrat qui aparemment se sentoit toûjours de sa premiére crasse, refusa d'obéir: il débaucha plusieurs Soldats, il forma un parti; enfin il se révolta si ouvertement contre Barthelemi Colomb, Lieutenant de la Colonie, que le Général aiant écrit à ce Rebelle pour l'exhorter à se reconnoître, il se moqua de sa Lettre & de ses remontrances. Il poussa même sa méconnoissance si loin, qu'il écrivit en Cour contre le Gouvernement établi dans ce Nouveau Monde; mandant à Leurs Majestez Catholiques que les Colombs exercoient une tirannie dure, insuportable; & qu'il paroissoit visiblement, par leur conduite, qu'ils tendoient à l'independance, & au pouvoir arbitraire dans tous les Païs de leurs decouvertes.

Le Général, au lieu d'emploïer la force pour reduire les revoltez, & pour les mettre à la raison; au lieu de gagner les Naturels par douceur & par complaisance, prit un chemin tout oppose: mollissant devant les Rebelles, ce qui étoit le vrai moien d'attiser indirectement le feu de la sedition, il s'attacha uniquement à domter les Caciques, c'est-à-dire à subjuguer une Terre, où, selon la justice & la probité, il ne pouvoit vivre qu'en hôte & en bon ami.

D'un autre côté, les avis, vrais ou faux, de Ximenès à la Cour, aiant aparemment porté coup, on y prit une résolution très-desavantageuse à l'Amiral. La derniére année du quinzième siècle, les Rois conjoints nommérent pour Gouverneur de l'Ile Espagnole François Bouadilla, Chevalier de l'Ordre de Calatrava: revêtu de cette nouvelle dignité, il s'embarque & fait une heureuse Navigation. Avant de mettre pié à terre le Chevalier se fait annoncer au *Decouvreur*, & lui signifie le sujet de sa venuë; quelle mortification! quel coup de foudre! Colomb ne consulta néanmoins que son devoir: sans balancer il se determine à bien recevoir son *Supplanteur*, ou *Successeur*; & pour mieux lui rendre ce qui lui étoit dû, il va au devant du nouveau venu. Mais le pauvre homme ne prévoïoit pas tout son malheur.

En effet, la premiére démarche du Sur-Intendant de la justice, car c'étoit-là son Titre, & celle par où il s'installa, ce fut d'ordonner qu'on mît les deux Colombs dans les fers; & que les aiant jetté separément dans deux Vaisseaux, on les transportât en Espagne. Cependant, n'en deplaise au Seigneur Chevalier, il avoit outrepassé ses ordres: car les Prisonniers, étant arrivez à Cadis; & les Rois, aprenant qu'on avoit agi, à leur égard, avec tant d'indignité, ils en parurent très-mécontens. Il est donc bien à presumer que Bouadilla, craignant que son Prédecesseur ne fit obstacle à son établissement, l'avoit de son chef, traité d'une maniére si rigoureuse. Patience! On lui prepare une verge au Ciel; & nous le verrons bientôt châtié au centuple.

Leurs Majestez Catholiques donc, compatissant au triste sort des deux *Enchainez*, envoïerent promptement ordre, non seulement de les mettre en liberté; mais de leur donner, pour venir à la Cour, un équipage convenable à leur rang & à leurs grans services. Les prévenus comparurent devant le Conseil, & prouverent clairement leur innocence.

Je ne saurois dire si ce fut en consequence de leur justification; mais il passe pour certain qu'après cela, il fut resolu de rapeller le Chevalier, & de lui envoïer un Successeur. Le choix tomba sur Ni-

Nicolas d'Ovando, grand Commandeur de Larez. Il partit en mil cinq cens deux; & étant arrivé à l'Ile Eſpagnole, il y gouverna ſous le titre de Viceroi. Probablement Bouadilla ne céda pas ſon poſte ſans repugnance & ſans chagrin: mais il emportoit avec ſoi la plus réelle & la plus ſolide des conſolations. De quelque maniére que ce Gouverneur ſe fût enrichi, à droit ou à gauche, il n'avoit aſſurément point perdu de tems. En moins de trois ans Bouadilla s'étoit fait un Capital de cent mille livres de poids en or fondu, outre les grains de la même matiére, parmi leſquels il y en avoit un qui peſoit trente-ſept livres. Ximenès s'embarque avec cette riche toiſon: mais la Mer ſeule en profita. une tempête s'étant élevée, l'Ex-Gouverneur perit avec toute ſa fortune dorée; & le naufrage fut ſi complet que de trente Vaiſſeaux qui compoſoient la Flote, il n'en échapa que quatre ou cinq.

Quant à Chriſtophe Colomb, ce ſeroit dommage de le laiſſer-là. On ne particulariſe point les ſuites de ſa juſtification. Voici ſeulement ce que l'Hiſtorien nous dit; mais pour le trait qui va ſuivre vous y ferez telle reflexion qu'il vous plaira, n'aiant pas le tems de le critiquer.

Ce fut, dit l'Ecrivain, au retour du troiſiéme voïage de Colomb, l'an mil quatre cens quatre-vingt ſeize, que les Eſpagnols qui avoient donné aux femmes du Nouveau Monde, leurs écrouelles, eurent d'elles en échange la vilaine maladie qu'ils porterent dans le Roïaume de Naples, où les Dames qui en avoient été infectées la communiquerent aux François dans l'expedition temeraire de leur jeune Monarque Charles VIII. Si ce fait-là eſt auſſi conſtant qu'il paroît peu vrai ſemblable, tant par la Phiſique, que pour l'anacroniſme, jamais il ne ſe fit un plus méchant négoce. Sortons promptement de cette pouriture, de cette infection; & reprenons le grand air avec Colomb.

Il fit un quatriéme voïage; & cette Navigation ne fut pas moins utile que les précedentes. Sa premiere decouverte fut l'Ile de Guanaxo, pas loin d'une Province en Terre ferme, nommée par les Naturels Hiquera, & que les Eſpagnols apellerent le Cap de Honduras. Faiſant voile de cet endroit-là, & aiant couru le long de la Côte, à 'Orient, il trouva le Païs de Veragua, riche en mines d'Or; vogua juſqu'au Golfe d'Uraba, & eut quelque connoiſſance de la Mer Auſtrale. Après avoir navigé dans la Jamaïque, defait ſes gens qui ſe revolterent, il paſſa dans l'Ile Eſpagnole; & enfin lui & ſon Frere revinrent en Eſpagne, où Chriſtophe, dont la vie n'avoit été qu'une agitation continuelle, entra dans le repos éternel. Il mourut le quatriéme de Mai, mil cinq cens ſix.

N'eſt-il pas juſte de donner le portrait d'un homme ſi rare? Le voici: ce grand *Decouvreur* étoit d'une taille bien priſe, la Phiſionomie revenante, le poil roux, l'œil vif, le nez aquilin, & la bouche grande. Pour l'eſprit, il poſſedoit de belles & bonnes qualitez. Ce pauvre Génois illuſtra ſa Poſterité par ſon merite & par des Alliances. Il laiſſa deux Fils, Dom Diegue Colomb, qui de Marie de Tolede, ſon Epouſe, & Fille de Ferdinand de Tolede, Grand Commandeur de Leon, eut un Fils, nommé Dom Louïs, qui fut le troiſiéme Amiral des Indes Occidentales. Le ſecond Fils de Chriſtophe fut Dom Fernand Colomb: celui-là voulut accompagner ſon Pere dans le troiſiéme voïage; la chaine du ſeptiéme Sacrement lui faiſant apparemment peur, il ne s'y engagea point. Il étoit ſavant, ou du moins il aimoit les Livres; car en mourant il legua, par ſon Teſtament à la Metropolitaine de Seville, une Bibliothèque de vingt mille volumes, plus ou moins.

La Poſterité de Colomb a toûjours augmenté en ſplendeur: c'eſt de ce ſang, qui étoit ſi peu de choſe dans ſa ſource, que ſont décendus les Ducs de Veragua, Marquis de Jamaïca, Amiraux des Indes. Ainſi, on peut dire de ce célèbre Marin, que par ſon genie, par ſon courage & par ſes travaux, il fut l'Artiſan de ſa fortune, & l'Auteur d'une Nobleſſe incomparablement mieux fondée que celle qui vient d'une robe, ou d'une ſomme d'argent.

Au reſte, les quatre voïages de Colomb valurent aux Rois Ferdinand & Iſabelle plus de ſoixante millions d'Or; & ſuivant les Regîtres de Seville, depuis mil quatre cens quatre-vingt douze, juſqu'à mil ſix cens quarante-cinq il en entra en Eſpagne quarante-cinq mille millions. Je n'examine point ſi ces premiéres aquiſitions ſur les propriétaires & les poſſeſſeurs du Nouveau Monde, n'étoient pas plûtôt un brigandage qu'un profit legitime: mais j'oſe bien avancer que ces richeſſes, par les guerres, par le luxe, par les profuſions, ont été plus nuiſibles qu'avantageuſes, je ne dis pas ſeulement à la Monarchie Eſpagnole que nous avons vu dans une décadence pitoïable; mais je dis même à toute l'Europe, qui, par la jouïſſance de ces Tréſors eſt tombée dans des excès qu'on ne connoiſſoit point. L'ancienne République de Rome éprouva le même malheur. Après la mort de Colomb le deſſein de pénetrer dans le Nouveau Monde ne tomba pas; le premier *Decouvreur* eut en divers tems pluſieurs Succeſſeurs; &, hors l'honneur de la premiére decouverte, ils ne réüſſirent pas moins que lui dans l'un & l'autre bord de ce Païs des richeſſes & des Tréſors, qu'on pourroit apeller le vaſte Cabinet des raretez & des productions pretieuſes de la Nature.

Parmi ces braves *Rechercheurs* des alimens de l'avarice, du luxe & de la vanité, ceux dont on a conſervé les noms, ſont Vincent & Arias Pinſon, Oregliane, Magellan, Cortez, les Pizarres, les Almagres, les Niqueza, Valbea, Solis, Ponce de Leon, Vaſquez, Carage & Nugno. Mais l'an mil cinq cens un, Americ ou Aimeri Veſpuce, Florentin, ſous l'autorité & par commiſſion de Dom Emanuel Roi de Portugal, & Succeſſeur de Jean II. fut le premier, au moins connu, qui entra dans les terres; & cela lorſqu'il cherchoit un paſſage aux Moluques par delà l'Equateur; ce fameux Marin alla juſqu'à Paria, & au Breſil ſans pénétrer plus avant. C'eſt cet Americ qui a donné ſon nom au Nouveau Monde; & dont par là la memoire a eu un ſort plus glorieux que tous les Princes & que tous les Conquerans qui ont fait bâtir des Villes pour s'éterniſer chez les Races futures. Au réſte, l'Italie a ſujet de prendre la meilleure part à l'honneur de cette grande decouverte, puiſque cette belle contrée donna la naiſſance à Colomb & à Americ Veſpuce.

D'autres ont auſſi nommé l'Amerique l'Inde Occidentale, ou parce que ce Païs-là eſt ſitué au Couchant, ou à cauſe que, dans le même tems, les Portugais s'appliquoient beaucoup dans la Navigation, à trouver les Indes Orientales.

Quant

Quant au titre de Nouveau Monde, on ne doit pas croire, dit l'Hiſtorien, qu'on n'eût jamais eu aucune connoiſſance de ces Païs-là. Les Anciens en avoient une idée confuſe, & même les Peuples de ce grand Continent n'ignoroient pas tout-à-fait notre Monde. Dans les derniéres decouvertes les *Californiens* confeſſerent avoir ouï dire à leurs Ancêtres, que dans un autre Monde que le leur, il y avoit des hommes barbus & habillez. Les Mexiquois inſtruits, par tradition, que leurs Peres avoient été tranſplantez dans cette Region-là, demanderent aux Eſpagnols s'ils ne venoient pas de l'Orient; & cette queſtion étoit fondée ſur une prétenduë Prophetie qui avoit cours parmi ces Habitans, & qui portoit que certains Peuples de l'Orient devoient un jour entrer dans le Païs.

On prétend que ce Continent ſéparé du nôtre n'a point échapé à la connoiſſance des Anciens; & on cite en preuve un morceau de la vieille Hiſtoire, intitulé, *Dialogue entre un Prêtre Egyptien & Solon ſur l'Ile Atlantique.* Savoir ſi ce fut un tremblement de Terre qui cauſa cette ſeparation, c'eſt ce qu'on ne veut point aprofondir. Platon raportant cette avanture dans ſes Critias & Timée, fait dire au premier, que cette Ile-là eſt auſſi grande que l'Afrique tout enſemble; qu'il y avoit un Temple long de mille pas, large de cinq cens; que le dehors de ſes murailles étoit revêtu d'argent; & qu'au dedans tout brilloit d'Or, de Perles & d'Ivoire. Il y a pluſieurs choſes ſuſpectes dans cette Narration Platonique: mais le fond n'en eſt ni fabuleux, ni bâti ſur l'Allegorie: car ce Philoſophe, ſurnommé, bien ou mal, le Divin, dit affirmativement, qu'il ne fait pas un conte, mais qu'il recite une vraïe Hiſtoire; or Platon le Divin eſt, ce me ſemble, un Auteur aſſez grave pour le croire ſur ſa parole. Je finis ici l'hiſtoire de la decouverte; & je viens à la notion générale.

L'Amerique a ſa longueur du Midi au Septentrion; & cette étenduë fait environ deux mille trois cens quarante-ſept lieuës: mais pour ſa largeur, elle differe ſi fort en quantité d'endroits qu'il n'eſt pas poſſible d'en fixer la diſtance. Les bornes de ce Continent, dans ce qui eſt connu s'entend, ſont à l'Orient, la Mer Atlantique ou Mer du Nord, qui le ſepare de l'ancien Monde par un eſpace de mille ou douze cens lieuës, plus ou moins ſelon les Païs: au Septentrion, le Groenland, le Detroit de Hudſon, & la Mer Chriſtiane: à l'Occident, la Mer du Sud; & au Midi le Detroit de Magellan.

La ſituation de l'Amerique dans trois Zones differentes y cauſe une grande diverſité de Climats. Suivant les Contrées l'Air y eſt chaud ou froid; & le Terroir ſterile ou plus fecond. On peut pourtant dire en général que ce Nouveau Monde eſt extremement fertile; il a tout ce que nous avons: mais il abonde en une infinité de belles & bonnes choſes que l'Europe ne connoit pas, & dont elle ne fait uſage que parce qu'on les tranſporte de ces Païs-là.

Il y coule, comme chez nous, un grand nombre de Riviéres: mais on n'y connoit que trois grans Fleuves: deux au Midi, qui ſont les Amazones, & la Plata ou le Paraguai; & un au Nord, ſavoir la Riviére de Saint Laurent qui traverſe le Canada.

Communément les Originaires de ces Régions-là ſont farouches, fourbes, vindicatifs; & quoiqu'ils ne manquent ni de genie, ni de force, ni d'agilité, la pareſſe, la faineantiſe & la lâcheté n'en dominent pas moins chez eux. J'ai dit *communément*; car il y a des Contrées où le bon prévaut ſur le mauvais chez les Habitans. La chair humaine eſt trouvée excellente en pluſieurs endroits de ce Continent; & on y mange ſon ennemi de grand appetit. Il s'y voit des Geans & des Nains: les premiers ſont les Patagons qui, à ce qu'on dit, ont l'eſtomac aſſez chaud pour manger un veau en un repas, & l'haleine aſſez bonne pour avaler d'un ſeul trait un ſeau de vin. Les Nains ſont les Guayazis, gens d'une taille fort au deſſous de la mediocre, & qui habitent le long de la Riviére des Amazones.

On partage en quatre Claſſes les Habitans de l'Amerique: les Naturels qui vivent de chaſſe & de Maïs ou Blé d'Inde; & qui n'ont ni Villes, ni Police, ni Loix, ni Religion; ſavoir comment on peut accorder cette definition des Originaires avec tant de belles choſes qu'on a publié des Americains avant qu'on les eût découvert & conquis, c'eſt ce qui ne me paroît guére faiſable. La ſeconde claſſe d'Habitans, ſont les Européens qui, renonçant au vieux Monde, ſe ſont établis dans le Nouveau. Le troiſième ordre tient le milieu entre les Naturels & les Etrangers; ce ſont ceux qui naiſſent des Européens, ou plûtôt des Gens de l'ancien Monde, & des Americaines; ou des Americains Originaires & des Etrangeres; on les apelle Metis ou Crioles. Enfin les derniers ſont les malheureux Négres, dont la plûpart, ſi je ne me trompe, tranſportez d'Afrique, par achat, par un Trafic honteux à notre Eſpèce, menent, hors de leur Patrie, une vie miſerable: leurs Maîtres, ou pour mieux dire, leurs barbares & feroces Tirans, traitant ces pauvres Eſclaves, quoi que leurs *Co-ïndividus*, plus durement que les chevaux & que les chiens.

Avant la découverte, le Diable régnoit paiſiblement ſur ce vaſte Païs que nous nommons aujourd'hui l'Amerique. Comme c'eſt la même choſe pour le Prince des ténèbres que les Hommes n'aïent point de Religion, ou qu'ils en profeſſent une mauvaiſe, Satan dominoit ſur ce Monde-là, comme lui apartenant de droit; & il le regardoit, ſans doute, comme le plus beau fleuron de ſa Couronne. En effet, ces Peuples étoient ou Athées ou Gentils. Là, auſſi bien qu'autrefois ſur preſque toute la Terre, & encore à preſent en quantité d'endroits du vieux Monde, le faux culte étoit bigaré. Les Habitans s'y étoient fait des Dieux à leur guiſe; chaque Nation avoit les ſiens; & ils choiſiſſoient parmi les Ouvrages de la Nature tout ce qu'ils s'imaginoient avoir un caractere de Divinité. Ceux dont la Religion étoit la plus exécrable adoroient *l'Anti-Dieu*, je veux dire l'Ange révolté & précipité dans les Enfers. Au fond ces gens-là ne raiſonnoient pas trop mal dans leur aveuglement: concevant, auſſi bien que nous, cet Etre que nous apellons Diable, comme un mauvais principe, comme une cauſe naturellement malfaiſante, ils tâchoient de ſe le rendre favorable à force de Sacrifices, d'Offrandes & de Supplications, n'étoit-ce pas agir conſéquemment? Les Conquerans de l'Amerique y ont introduit le Chriſtianiſme: mais je ne ſai ſi Meſſire Satan a

beaucoup perdu à une telle Revolution. Outre que la Foi Evangelique qu'on a prêché à ces ignorans, eſt corrompuë, & le ſervice tout defiguré, tout *paganiſé*, ils n'ont, diſent les Géographes, reçu le Miſtere de la Redemption, que par grimace ; *& on en trouve très-peu, pour ne pas dire point du tout, qui puiſſent rendre raiſon de leur croïance.* Il eſt vrai qu'on s'en prend en partie, aux *Convertiſſeurs :* appliquez uniquement à l'avide & inſatiable recherche des richeſſes & des Trêſors du Païs, les affaires de l'autre Monde leur ſont fort indifferentes ; ils ne conſiderent, dit un Ecrivain, ni la gloire de Dieu, ni le ſalut du Prochain.

CAR-

CARTE DU CANADA OU DE LA NOUVELLE FRANCE, & DES DÉCOUVERTES QUI Y ONT ÉTÉ FAITES,

Dresſée ſur les obſervations les plus Nouvelles, & Sur divers Mémoires tant Manuscrits qu'imprimez.

Tom. VI. N° 20. Pag. 62.

Remarque Historique.

Le Canada tire son nom d'un petit pays situé le long de la Riviere de Saint Laurent. Il fut découvert l'an 1504. par des Pescheurs Bretons qui y furent jettez par la tempête. Le Capitaine Thomas Aubert de Dieppe le reconnut en 1508. Jean Verrazzan, Florentin, qui fasoit de riches, y aborda en 1525. lui donna le nom de Nouvelle France, en considération du Roi François I. qui l'avoit envoyé chercher par le Nord un passage dans la Mer du Sud. Verrazzan ayant été pris & mangé par les Sauvages. Les François y envoyerent Jacques Cartier, natif de Saint Malo, qui y fit quelques Etablissemens en 1535. Il s'en fit encore d'autres de la même Nation en 1562. mais elle ne s'y établit solidement qu'en 1604. que l'on commença d'avancer vers la Partie Occidentale, qui se découvre encore aujourd'hui sous le nom de Louisiane. La plus grande etenduë du Canada se prend du Sud-Ouest au Nord Est, & renferme une distance de plus de 900. lieuës.

Pour ce qui est de la Louisiane, qui est la partie la plus Occidentale du Canada, elle fut découverte par Robert Cavalier de la Salle, Natif de Rouen, & Gouverneur du Fort de Frontenac qui reconnut la plus grande partie de ce pays dans les années 1670. 1680. 1681. 1682. & 1683. Ce fut en cette derniere année qu'il se mit sur la riviere de Missisipi, & qu'il en reconnut tous les environs. Il visita plusieurs Nations qui habitent sur les bords de cette riviere, fit alliance avec eux, bâtit des forts en divers endroits, & arriva au mois d'Avril à l'embouchure du Missisipi dans le Golfe de Mexique. Là il fit chanter le Te Deum, planter une croix, & graver les armes de France sur un gros arbre. Il remonta ensuite la même riviere pour se rendre à Quebec, d'où il alla rendre compte au Roi de ses découvertes. Il retourna plusieurs fois à la Louisiane depuis ce tems-là. Sa derniere fut en 1686. qu'il y alla accompagné de dix françois, qui se révolterent contre lui, & qui le tuerent d'un coup de fuzil dans la tête.

Les Rivieres Longue ou Riviere Noire a été découverte depuis peu par le Baron de Lahontan ou on a trouvé ce qui est marqué dans la Carte, ce qui n'est plus à craindre à été dressé sur les lieux & levé par des Sauvages de la Nation des Gnacsitares a mesure que le B. de Lahontan leur a tracé toutes ces choses ce qui est difficile de reconnoître tout le Reste qui a pouvoir dans ces vastes contrées

Pays des Moozemlek qui ont l'usage de la Prêtrise

Lac d'eau salée de 30 lieues de large et 300 de tour. Suivant le rapport des Sauvages qui disent encore que son Embouchure qui est bien loin du côté du Sud n'a pas plus de 2 lieues de large, qu'il y a environ sur icelle autour de cet espace de Mer sur laquelle ils navigent avec de grands bateaux

Les Gnacsitares

Sioux ou Nadoueſſi-oüa-Issati

Sioux ou Loues

Les Panis

Les Panimahas

Les Panos

Les Illinois

Les Pouls ou Assenipoils

Baye de Baffin

Découverte par Guillaume Baffin Anglois aux années 1622 et 1624

Mer Christiane

ainsi nommée par Jean Munck Danois en 1619

Terres Arctiques

Groenland ou Terre Verte

nommée Secanunga par ceux du pays

Nouveau Groenland

Nouveau Danemarc

Baye d'Hudson

Terre de Labrador ou des Eskimaux

Les Christinaux ou Nistotins

Canada ou Nouvelle France

Golfe S. Laurent

Baye Françoise

Grand Banc de Terre Neuve

Grand Banc de Malabarre

Maryland

Lac Huron ou Michigan

Lac Ontario

Lac Erie

Detroit d'Alderman Jones

Detroit de Jaques Lancaster

Detroit de Hudson

Detroit de Davis

Horne Sound ou Detroit de Horne

Cercle Polaire

Ne Ultra

Isle de Jaques James

Isle de Cumberland

Coste de Londres

Danemarc Haven

Cap Farewel

Cap Rouge

Cap Tourmente

Cap Breton

Isle Royale

Isle de Terre Neuve

Isle de Sable

Isle de Coudres

Isle d'Orleans

Isle aux Coudres

Isle aux Oyes

Isle aux Grues

Isle aux Ruaux

Isle aux Lievres

Isle aux Basques

Isle aux Marmotes

Isle aux Perroquets

Isle aux Oyes

Isle aux Coudres

DISSERTATION

SUR

LE CANADA,

OU LA NOUVELLE

FRANCE.

DEpuis l'année 1504. que les François découvrirent ce grand Païs, ils lui ont donné le nom de Nouvelle France. Les Eſpagnols en avoient fait la découverte les premiers ; mais comme ils n'y trouvérent rien de conſidérable après y avoir mis pié à terre, ils n'eurent pas de peine à l'abandonner, & le nommérent *Capo di nada*, c'eſt-à-dire le *Cap de rien*, d'où eſt venu par corruption le nom de Canada qu'on lui donne communément dans les Cartes. On renferme ſous ce nom toute cette vaſte Region de l'Amerique Septentrionale qui a le Nouveau Mexique au Couchant, la Floride au Midi, & qui eſt bornée au Levant par le Mer du Nord, laquelle jointe au Détroit de Hudſon & la Mer Chriſtiana la ſépare vers le Nord des Terres Arctiques. *Jean Veraſan* fut le premier qui découvrit ce Païs ; mais il païa ſa curioſité de ſa vie. *Jaques Cartier* y alla enſuite qui, quoi-que plus heureux dans ſa Navigation, revint en France fort dégouté de ce Païs-là. Enfin on y envoïa d'autres Navigateurs qui reconnurent mieux le Fleuve St. Laurent, & vers le commencement du dernier ſiécle une Colonie partie de Rouën tenta de s'y établir malgré les Sauvages. Elle s'arrêta ſur les Côtes voiſines de Quebec, ville Capitale du Païs, ſituée ſur les bords de ce fleuve ; ſur quoi il faut remarquer que l'on n'entend pas ici par le mot de Côtes, les Montagnes, Dunes, ou toute autre ſorte de terrain qui retient la Mer dans ſes bornes, mais certaines Seigneuries, écartées les unes des autres de deux ou trois cens pas, qu'on appeleroit en France Bourgs ou villages. Mais ces noms ſont inconnus en ce Païs, où ce ſeroit faire tort aux Habitans, que de les nommer Païſans ou Villageois, puiſqu'ils ſont riches, qu'ils ne païent ni ſel ni taille, qu'ils chaſſent & pêchent librement, & qu'en un mot ils vivent plus à leur aiſe que quantité de Nobleſſe délabrée de France. Comme tout ce terrain n'étoit qu'un Bois de haute futaïe, les nouveaux venus ne furent point embaraſſez de trouver du fonds, on les mit à même, & on leur en donna tant qu'ils en voulurent défricher. Les plus pauvres eurent juſqu'à quatre arpens de terre de front, en prenant l'arpent pour un eſpace de cent perches en quarré, chacune de 18. piés de long. Ils furent obligez de couper les arbres & d'en tirer les ſouches avant que d'y pouvoir mettre la charruë. Ce fut à la vérité un embarras & une grande dépenſe dans les commencemens, mais ils en furent bien dédommagez dans la ſuite, ces terres vierges raportant au centuple dès qu'on les peut ſemer. C'eſt au mois de Mai que le blé ſe ſême, & la recolte s'en fait à la mi-Septembre. On n'y bat point les gerbes ſur le champ, mais on les ſerre dans la grange, & l'on ne prend le fleau qu'en Hiver, parce qu'alors le grain ſe ſépare plus facilement de l'épi. On y ſême auſſi de ces petits pois dont on fait tant de cas ſur les tables delicates, & dont les amateurs de la bonne chére achetent ſi chérement la nouveauté. Tous les grains y ſont fort communs, auſſi bien que la viande & la volaille, le bois n'y coûte que le tranſport, en un mot on vit fort commodément & à bon marché dans ce Païs-là.

Il fut habité dans les commencemens par deux ſortes de gens ; les uns vinrent de France avec quelqu'argent pour s'y établir : les autres étoient des Officiers & des Soldats du Régiment de Carignan, qui ſe voïant caſſez vers le milieu du dernier ſiécle, vinrent en ce Païs changer l'épée en bêche, & quittérent le métier de la guerre pour l'agriculture. Les Gouverneurs Généraux leur donnérent d'abord des conceſſions pour trois ou quatre lieuës de front, & aux Soldats autant de terrain qu'ils ſouhaittérent, moïennant un Ecu de fief par arpent. Tous ſe mirent à défricher la terre. Les arbres auſſi vieux que le fond qui les portoit, tombérent ſous les coups redoublez. Les profondes racines firent place aux ſillons ; & bientôt ces campagnes herif-

ſées de bois, devinrent unies & propres au labourage. Ce n'étoit plus la même terre, c'étoit une terre nouvelle, qui ouvroit liberalement ſon ſein à ſes nouveaux habitans, les épics ſuccédérent à ces troncs inutiles qui ne faiſoient qu'embarraſſer ſa ſurface, en ſorte qu'on peut dire aujourd'hui de ce Païs:

Jam ſeges eſt ubi Sylva fuit.

C'étoit peu d'y envoïer des hommes, capables de le rendre fertile & abondant; eux-mêmes avoient beſoin de s'y perpetuer, & il leur faloit pour cela des aides ſemblables à eux. La nourriture & le vêtement ne ſuffiſent pas aux hommes en certains tems: ils ont encore d'autres beſoins, que le travail ne fait quelquefois qu'irriter, & que l'impoſſibilité de les ſatisfaire ne ſert qu'à rendre plus vifs & plus preſſans. On en a même vu abandonner les entrepriſes les plus hardies, & les habitations les plus délicieuſes, faute de ce ſecours qui fait aimer la vie, par le plaiſir de la donner à d'autres ſoi-même, & de renaître dans des rejettons ſemblables à ſoi. En un mot il faloit planter des hommes nouveaux dans ce Païs juſqu'alors denué d'habitans, & la terre qui ne demandoit qu'à les nourrir, demandoit auſſi une génération nouvelle. Mais où trouver des femmes qui vouluſſent ainſi ſe tranſplanter, & ſur tout des vierges pour peupler une terre vierge? La France, autant ou plus qu'aucun autre Païs, abonde en filles ſoigneuſes de la conſervation du Genre Humain, qui, ſans avoir été mariées, ne laiſſent pas de devenir mères, & qui, ſemblables aux filles de Lot, plûtôt que de laiſſer périr leur race, coucheroient avec leur Pére dans un beſoin. On prit donc un eſſain nombreux de ces charitables Heroïnes que l'on tranſporta dans ce Monde nouveau, où par le moïen d'un Bâtême, non moins néceſſaire parmi les gens de Mer que celui qui régénére les nouveaux nez, elles furent purifiées des ſouillures de leur vie paſſée, & ſe donnérent en arrivant pour auſſi vierges qu'elles étoient ſorties de France. Coûtume bizarre & profane, où l'on jouë ſans ſcrupule, un des plus grans miſtères de la Religion. Mais quelque abus qu'il y ait dans cette pratique, elle s'obſerve de tradition immémoriale ſous la Ligne, ſous les Tropiques, ſous les Cercles Polaires, ſur le Banc de Terre-neuve, & aux Détroits de Gibraltar, du Sond, & des Dardanelles. Là on fait mettre à genoux les novices Voïageurs, on les force de jurer ſur un Livre de Cartes Hydrographiques qu'en pareil cas ils feront religieuſement obſerver aux autres ce qu'on leur va faire à eux-mêmes, & après ce ſerment les plus anciens Matelots, le viſage noirci, & le corps enveloppé de cordes & de guenilles, faiſant la fonction de Bâtiſtes, verſent pluſieurs ſeaux d'eau ſur le corps de ces Cathecumènes nouveaux, ſans avoir aucun égard au tems ni à la ſaiſon. Il eſt vrai qu'on peut s'afranchir de cette longue & laborieuſe aſperſion en donnant à l'Equipage de quoi ſe bâtiſer intérieurement d'eau de vie; mais ce n'eſt qu'à ce prix qu'on peut éviter le tribut.

La Troupe d'Amazones ainſi purifiée, & conduite par de vieilles routiéres, aguerries de longue main dans le métier, fut miſe à terre au grand contentement des pauvres tranſplantez, qui, plus heureux que les premiers habitans de Rome dans l'artifice dont ils uſérent pour enlever les Sabines, ſe virent en état d'avoir chacun une femme ſans effuſion de ſang. Il eſt vrai qu'il falut, ſans beaucoup choiſir, les prendre telles qu'elles leur tomboient ſous la main; mais tout eſt bon pour des gens affamez, & d'ailleurs un long trajet & le bâtême dont j'ai parlé, ſufiſoient pour faire oublier les vieux péchez de ces Magdelaines qui venoient en ce Païs à bonne intention. On les partagea en trois bandes, qu'on fit entrer dans autant de ſales différentes, où les plus preſſez vinrent bruſquement à l'emplette de celles qui étoient le plus à leur gré. Ils s'adreſſoient aux Directrices, auxquelles ils étoient obligez de déclarer leurs biens & leurs facultez, avant que de choiſir dans aucune de ces bandes. Il n'étoit pas permis d'examiner tout, encore moins d'en venir à l'eſſai, il falloit acheter la pièce ſur l'échantillon. Les Parties étant d'accord, le Notaire écrivoit le contrât, le Prêtre en faiſoit la cérémonie, & elles commençoient à ſe connoître par le Mariage. Le lendemain le Gouverneur Général leur faiſoit diſtribuer aſſez de proviſions pour les encourager à prévenir le repentir qui ſuit de près ces ſortes d'engagemens. Les conjoints entroient en ménage, à peu près comme Noë dans l'arche, avec un Bœuf, une Vache, un Cochon, une Truie, un Coq, une Poule, deux barils de chair ſalée & une piéce d'argent. Les Officiers plus délicats que leurs Soldats s'allioient dans les Familles des anciens Gentilshommes du Païs, ou dans celles des plus riches Habitans; car il y avoit alors près de cent ans que les François poſſédoient le Canada. Tout le monde y fut bientôt logé commodément. Les maiſons ſont de bois, à deux étages, & les cheminées extrêmement grandes, parce qu'on y fait bon feu pendant quatre mois, c'eſt-à-dire depuis Decembre juſqu'en Avril que les hautes montagnes de ce Continent rendent le froid fort piquant.

La Ville de Quebec, ſituée, comme j'ai dit, près de la Riviére de S. Laurent, eſt à peu près d'une lieuë d'étenduë, à 47. degrez 12. min. de Latitude Septentrionale. Elle eſt partagée en haute & baſſe, celle-ci habitée par les Marchands à cauſe de la commodité du Port, le long duquel ils ont fait bâtir de très-belles maiſons à trois étages, d'une pierre auſſi dure que le marbre; celle-là, non moins belle ni moins peuplée, habitée par les Artiſans, & par les gens de diſtinction. Le château, bâti ſur le terrain le plus élevé, commande la Ville de tous côtez: c'eſt là que les Gouverneurs Généraux font leur ſéjour ordinaire, jouïſſant de la plus belle vuë & la plus étenduë qui ſoit au monde. Cette Ville eſt environnée de pluſieurs ſources de très-bonne eau vive, d'où il ſeroit aiſé de tirer des fontaines pour la commodité des habitans. Ceux qui demeurent au bord du fleuve & dans la baſſe Ville ne reſſentent pas la moitié tant de froid que les habitans de celle d'en haut, outre qu'ils ont la commodité de faire tranſporter en bâteaux juſques devant leurs maiſons le blé, le bois & les autres proviſions néceſſaires. Mais ſi l'Hiver eſt plus rude dans la haute Ville, l'Eté n'y eſt pas ſi chaud qu'en bas; il s'y éleve un vent frais qui tempère l'ardeur du Soleil & qui y fait une compenſation de bien & de mal. On va de l'une à l'autre Ville par un chemin aſſez large, un peu eſcarpé, & bordé de maiſons des deux côtez: ce qui fait voir que le terrain de Quebec eſt inégal, & la cimetrie mal obſervée dans la conſtruction des maiſons. L'Intendant demeure dans un fond un peu éloigné ſur le bord d'une petite Riviére, qui ſe joignant au Fleuve de S. Laurent renferme la Ville dans un angle droit. Il eſt logé dans le Palais où le Conſeil Sou-

Souverain s'assemble quatre fois la semaine. On voit à côté de cet Edifice de grands magazins de munitions de guerre & de bouche. Il y a six Eglises dans la haute Ville: la Cathédrale est composée d'un Evêque & de douze Chanoines, qui, quoi que Prêtres Seculiers, vivent néanmoins en communauté comme des Religieux. Le premier de ces Evêques s'appeloit François de Laval. La maison où demeurent ces Chanoines est fort grande & apartient au Chapitre; c'est un chef-d'œuvre d'Architecture, pour la belle ordonnance & le bon goût du Bâtiment. Mais ce qui rend ces Prêtres plus recommandables, c'est que contre l'ordinaire des gens de leur profession, ils ne se mêlent que des affaires de leur Eglise. Leur service est tout-à-fait semblable à celui des Eglises Cathedrales de France. La seconde est celle des Jesuites, située au centre de la Ville. Elle est belle, grande & bien éclairée. Le grand Autel est orné de 4. grandes colonnes cilindriques & massives d'un seul bloc, de certain Porphire de Canada, noir comme du Jais, sans filets & sans taches. Leur maison est très-commode en toutes maniéres & a beaucoup de logement, avec de beaux jardins & plusieurs allées d'arbres si touffus que les raïons du Soleil n'y peuvent pénétrer. Ce n'est pas la seule chose que ces bons Péres aïent pour se procurer du plaisir en Eté: ils y ajoûtent celui de boire frais, aiant pour cet effet de bonnes glaciéres qu'ils ont soin de bien remplir: c'est pour se consoler du peu d'Ecoliers qu'ils ont dans leur Collège, où il ne s'en est guères vu plus de cinquante à la fois. La troisième Eglise ou Chapelle est celle des Recolets, qui firent si bien leur cour à Mr. de Frontenac, alors Gouverneur Général du Canada, qu'ils obtinrent par son crédit la permission d'y avoir un Couvent. Les Jesuites, gens artificieux & adroits, qui craignirent que ceux-ci ne leur enlevassent leurs devotes, voulurent d'abord s'opposer à cet établissement. Ils gagnérent l'Evêque, qui non moins dévoué à la Société que les Constitutionnaires d'aujourd'hui, voulut aussi empêcher l'avancement des Récolets, quoi que ses créatures. Mais le Gouverneur, qui n'étoit pas animé de l'esprit Jesuitique de Louïs XIV. fit si bien, que les Religieux de S. François gardérent l'Hospice qu'ils avoient, en dépit des Disciples de Loïola, & acquirent de plus une maison. La quatrième est celle des Ursulines, qui a été brûlée & rebâtie deux ou trois fois de mieux en mieux. La cinquième est celle des Hospitaliéres, qui ont un soin très-particulier des malades, quoi que ces Religieuses soient pauvres & mal logées.

Le Conseil Souverain, qui se tient, comme j'ai dit, chez l'Intendant, est composé de 12. Conseilliers d'épée outre l'Intendant & le Gouverneur Général. Il juge toute sorte de procès sans appel & en dernier ressort. L'Intendant s'arroge le droit de Présidence, mais le Gouverneur le lui dispute, & en effet quand il vient à la sale de Justice, il se place à l'opposite de l'Intendant, si bien qu'aiant un égal nombre de Juges à leurs côtez, on ne distingue point quel est le siège du Président. Si la Justice n'est point là plus chaste & plus desintéressée qu'en France, du moins s'y vend-elle à meilleur marché: on n'y passe point par les serres des Avocats, par les ongles des Procureurs, ni par les griffes des Greffiers; vermine importune qui n'avoit point encore infecté le Canada en 1684. qui est le tems auquel ont été faits les mémoires que je suis ici. Chacun y plaidoit sa cause: la Justice y étoit brieve & sommaire, & l'on n'y connoissoit, ni fraix, ni épices, ni dépens. Outre ce Tribunal, il y a encore un Lieutenant Général, Civil, & Criminel, un Procureur du Roi, un Grand Prévôt, & un Grand Maître des eaux & forêts.

A une lieuë & demi de Quebec au Nord-Est, est l'Ile d'Orléans, qui a 7. lieuës de long & trois de large: elle est toute entourée d'habitations où le terroir raporte toute sorte de grains. En remontant la Riviére de S. Laurent, dans laquelle est située cette Ile, on trouve celle de Monreal, qui peut avoir 14. lieuës de longueur & cinq de largeur, apartenant en propre à Messieurs de S. Sulpice de Paris. Dans cette Ile est une Ville de même nom, toute ouverte & sans aucune fortification de pieux ni de pierres. Il seroit pourtant aisé d'en faire un poste imprenable par l'avantage de sa situation, quoi que son terrain soit égal & sablonneux. Les courans obligent les petits Vaisseaux de s'arrêter au pié des maisons d'une des faces de la Ville, & à un demi-quart de lieuë de là on ne voit sur le fleuve que cascades, bouillons, cataractes &c., où il faut debarquer & porter les Canots par terre jusqu'à ce qu'on ait passé ces sauts. On entre ensuite dans le Lac S. François, auquel on donne 20. lieuës de circonference, & de là au Fort de Frontenac, situé à l'entrée d'un Lac de même nom. Cette place est quarrée & a de grandes courtines flanquées de 4. petits Bastions; mais ces flancs n'avoient que deux crenaux, & les murailles en étoient si basses, qu'on y pouvoit facilement grimper sans échelle. Mr. le Chevalier de Calliéres a travaillé depuis à la faire fortifier. Elle est très-avantageusement située pour trafiquer avec les cinq Nations Iroquoises qui habitent aux environs; car leurs villages n'étant pas éloignez du Lac, il leur est facile d'y transporter leurs Pelleteries en Canot. Mais en tems de guerre, elle seroit de peu d'importance à cause des cataractes & des grands courans qui sont sur le fleuve, où 50. Iroquois arrêteroient à coups de pierres 500. François bien armez; puisqu'en l'espace de 20. lieuës le long du fleuve, l'eau est si rapide, qu'on n'oseroit éloigner le Canot du rivage de plus de quatre pas. Il ne seroit pas moins dangereux de chercher l'ennemi par terre, tout le Canada n'étant qu'une vaste forêt, où les Sauvages sont naturalisez à sauter de rocher en rocher, à percer les ronces & les brousailles, & à courir à travers les épines & les buissons, comme en rase campagne.

Les Marchands établis à Montreal ne travaillent que pour ceux de Quebec dont ils sont commissionnaires: ils y viennent faire leur emplettes deux fois l'an. Les sauvages d'alentour, établis ou vagabonds, y portent des peaux de Castor, d'Elan, de Caribou, de Renard & de Martre, en échange de fusils, de poudre, de plomb &c. Tout le monde y trafique avec liberté, & c'est la meilleure profession du monde pour s'enrichir en très-peu de tems. Tous les Marchands s'entendent pour vendre leurs marchandises au même prix; mais les habitans de leur côté haussent le prix des denrées & des vivres, à proportion de celui des marchandises qu'on leur vend. Quant à la maniére de vivre du Païs, le faste & le luxe ne régnent pas moins dans la Nouvelle France que dans l'ancienne, & la seule parure des filles suffiroit pour ruïner les meilleures maisons, si elles ne se soûtenoient d'ailleurs par une grande économie.

La source du Fleuve S. Laurent a été inconnuë jus-

jusqu'à préſent; car quoi qu'on l'ait remonté juſqu'à ſept ou huit cent lieuës, on n'en a pu encore découvrir l'origine. Le plus loin que les Coureurs de bois aïent été, eſt au Lac de Lenemipigon qui ſe décharge dans le Lac Superieur, le Lac Superieur dans celui des Hurons, le Lac des Hurons dans le Lac d'Errié ou de Conti, le Lac d'Errié dans le Lac de Frontenac, & celui-ci forme ce grand fleuve qui coule vingt lieuës aſſez paiſiblement, & en ſuite 30. autres avec beaucoup de rapidité juſqu'à la Ville de Monreal, d'où il continuë ſon cours avec modeſtie juſqu'à Quebec, s'élargiſſant de là peu à peu juſqu'à ſon embouchure qui en eſt à plus de cent lieuës. Ce fleuve a 20. ou 22. lieuës de largeur à ſon embouchure, au milieu de laquelle on voit l'Ile d'Anticoſtie qui en a 20. de longueur. Vis à vis de cette Ile, on trouve l'Ile percée à la Côte du Sud: c'eſt un gros rocher percé à jour, ſous lequel il ne paſſe que des chaloupes ſeulement. La pêche des moruës y eſt très-abondante, & ces poiſſons y ſont plus grands & plus propres à faire ſécher que ceux de Terre-neuve; mais il y a deux grandes incommoditez, l'une que les Vaiſſeaux y courent du riſque, s'ils ne ſont amarrez à de bons cables, & arrêtez par de fortes ancres: l'autre qu'il n'y a ni gravier ni cailloux pour étendre ces poiſſons au Soleil, & qu'on eſt obligé de ſe ſervir de vignaux, qui ſont des eſpèces de claïes.

De l'autre côté du fleuve on voit la grande terre de Labrador ou des Eskimaux qui ſont des Peuples ſi feroces, qu'on n'a jamais pu les humaniſer. Les Danois ſont les premiers qui l'ont découverte. Elle eſt remplie de Ports, de Havres & de Baïes, où les Barques de Quebec ont accoûtumé d'aller troquer les peaux de Loups marins durant l'Eté avec ces Sauvages. Leur Païs eſt grand, & s'étend depuis la Côte qui eſt vis à vis des Iles de Mingan, juſqu'au Détroit de Hudſon. Mais quoi qu'ils ſoient plus de 30. mille combattans, ils ſont ſi poltrons que cinq cens *Cliſtinos* de la Baïe de Hudſon ont accoûtumé d'en battre cinq ou ſix mille.

Cette Baïe de Hudſon s'étend depuis le 52. degré, juſqu'au 63. Elle porte mal à propos le nom du Capitaine *Henri Hudſon*, Anglois de Nation, qui n'y aborda que 20. ou 30. ans après *Frederic Anſchild*, Danois, lequel fit le premier la découverte de ce Détroit. Hudſon s'étant engagé témérairement dans les glaces qui couvrent ces mers durant l'Hiver, fut obligé d'entrer dans un Port ou pluſieurs Sauvages fournirent à ſon Equipage des vivres & des pelleteries; & ce fut enſuite ſur les mémoires de ce Hudſon, que les Anglois firent des tentatives pour établir un commerce avec les Americains. Ils fournirent pour cet effet quelques Bâtimens au Capitaine Nelſon, qui, après en avoir perdu quelques-uns dans les glaces, entra dans la Baïe, & ſe plaça à l'embouchure d'une grande Riviére, où il fit conſtruire une redoute défenduë par quelques Canons. Au bout de trois ou quatre ans les Anglois firent d'autres petits forts aux environs de cette Riviére, ce qui aporta un préjudice au commerce des François, qui ne trouvoient plus au Nord du Lac Superieur les Sauvages avec leſquels ils avoient accoûtumé de trafiquer. On eſtime que ce Lac a cinq cens lieuës de circuit en y comprenant le tour des anſes & des petits golfes. Le côté du Sud eſt le plus aſſuré pour la navigation des Canots. Je ne trouve pas qu'il y ait aucune Nation ſauvage établie ſur les bords de ce Lac, mais pluſieurs Peuples du Nord y viennent ſeulement durant l'Eté chaſſer & pêcher en certains endroits, où ils apportent en même tems les Caſtors qu'ils ont pris durant l'Hiver, pour les troquer avec les coureurs de bois qui ne manquent point de les y joindre tous les ans. On trouve ſur ce Lac des mines de cuivre, dont le métal eſt ſi abondant & ſi pur, qu'il n'y a pas un ſeptième de dechet. On y voit quelques Iles aſſez grandes remplies d'Elans & de Caribons, mais où l'on ne peut guère aller chaſſer à cauſe du riſque de la traverſe. Ce Lac eſt auſſi abondant en Eturgeons, Truites & poiſſons blancs; mais le froid y eſt exceſſif durant ſix mois de l'année.

Le Lac des Hurons qui vient enſuite, peut avoir 400. lieuës de circonference. Il eſt ſitué dans un très-beau Climat. Le côté du Nord eſt le plus navigable pour les Canots, à cauſe de la quantité d'Iles ſous leſquelles ou peut ſe mettre à l'abri du mauvais tems. Celui du Sud eſt le plus beau & le plus commode pour la chaſſe des Bêtes fauves, qui y ſont en aſſez grande quantité. Entre ſes Iles, celle de Manitoualin eſt la plus conſidérable: on trouve à ſon extremité Orientale la Riviére des François, qui eſt auſſi large que la Seine à Paris. A trente lieuës de là vers le Sud, ou trouve le Païs de Theonontate, que les Iroquois ont tout-à-fait dépeuplé de Hurons.

Le Lac Errié, qui a deux cens trente lieuës de tour, eſt ſitué dans un très-beau Climat: ſes bords ſont plantez par tout de Chênes, d'Ormeaux, de Chataigniers, de Noïers, de Pommiers, de Pruniers & de Treilles, qui portent leurs grapes juſqu'au ſommet des arbres, ſur un terrain agréable & uni. Les bois & les vaſtes prairies qu'on découvre du côté du Sud, ſont remplis d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves & de poulets d'Inde. Les bœufs ſauvages ſe trouvent au fond de ce Lac ſur les bords de deux belles Riviéres qui s'y déchargent: il eſt auſſi abondant en Eturgeons & en poiſſons blancs. Ses bords ne ſont ordinairement fréquentez que par les Iroquois, les Ilinois, & les Oumanis; ce qui fait qu'il y a trop de riſque à s'y arrêter pour la chaſſe. Mais ſi la navigation pouvoit être libre depuis Quebec juſqu'à ce Lac, on en feroit le plus riche & le plus fertile Roïaume du monde, parce qu'outre les beautez naturelles qui y ſont, on trouve auſſi des mines d'argent à 20. lieuës dans les terres, le long d'un certain côteau d'où les ſauvages ont aporté de groſſes pierres qui ont rendu de ce métal avec peu de dechet. Paſſons maintenant à la deſcription de l'Acadie & de l'Ile de Terre-Neuve.

La premiére, qui s'étend depuis Kenebeki qui en eſt la Place frontiére, juſqu'à l'Ile percée à l'embouchure du Fleuve S. Laurent, contient près de 300. lieuës de Côtes maritimes, le long deſquelles on trouve deux grandes Baïes navigables, ſavoir la Baïe Françoiſe & celle des chaleurs. Il y a auſſi pluſieurs Riviéres, dont les entrées ſont profondes & ſûres pour les plus grands Vaiſſeaux, entr'autres la Riviére de S. Jean, où des Marchands de Quebec ont un établiſſement pour le commerce des Caſtors. Entre la pointe de l'Acadie & l'Ile du Cap Breton, il y a un Canal ou Détroit d'environ deux lieuës de largeur, aſſez profond pour porter les plus grands Vaiſſeaux de France. Preſque toutes les terres de cette Contrée ſont fertiles en blé, pois, fruits & legumes. On tire de pluſieurs endroits des mâtures auſſi fortes que celles de Norvège & l'on y pourroit conſtruire toute ſorte de bâtimens, les chênes y étant encore meilleurs qu'en Europe. Enfin ce Païs eſt très-

très-beau, le Climat assez temperé, l'air pur & sain, les eaux claires & legères, & le poisson de même que le gibier fort abondant. Les Castors, les Loutres, & les Loups marins sont les animaux qui y sont les plus communs. Les Anglois enlevérent autrefois cette presqu'Ile aux François, mais elle leur fut renduë par la paix de Breda.

L'Ile de Terre-Neuve, qui a trois cens lieuës de circonference, est éloignée de 40. ou 50. du grand Banc de même nom. La Côte Méridionale apartient aux François, qui y ont plusieurs établissement pour la pêche des Moruës. L'Orientale est habitée par les Anglois, qui y occupent plusieurs postes considérables. Cette Ile, dont la figure est triangulaire, est remplie de montagnes & de bois impraticables. On y trouve de grandes landes couvertes de mousse plûtôt que d'herbes, & les terres y sont très-mauvaises, étant mêlées de gravier, de sable, & de pierres, de sorte que ce n'est qu'à cause de l'utilité qu'on retire de la pêche de la Moruë que les François & les Anglois s'y sont établis. La chasse des oiseaux de Riviéres, des Perdrix & des Lièvres y est assez abondante; mais pour les Cerfs, il est presque impossible de les surprendre à cause de la hauteur des montagnes & l'épaisseur des bois. On trouve en cette Ile, comme en celle du Cap Breton, du Porphyre de diverses couleurs. On tire aussi de l'Ile du Cap Breton un marbre noir veiné de gris, qui est dur & reçoit mal le poli. Il n'y a point de sauvages sedentaires dans l'Ile de Terre-neuve. Les Eskimaux seulement y traversent quelquefois par le détroit de Belle-Ile avec de grandes chaloupes pour surprendre les Equipages des Vaisseaux pêcheurs au petit Nord. Les établissemens des François dans cette Ile, sont à Plaisance, à l'Ile S. Pierre, & dans la Baïe des Trépassez. Du Cap de Raze jusqu'au Chapeau rouge la Côte est fort saine; mais du Chapeau rouge au Cap de Raze les Rochers la rendent assez dangereuse en plusieurs endroits. Deux obstacles assez grands empêchent l'abord de cette Ile: l'un, que les brouillars y sont si épais jusqu'à 20. lieuës au large durant l'Eté, qu'il n'y a point de Navigateur assez hardi pour porter le Cap à terre pendant qu'ils durent. Ainsi l'on est obligé d'attendre des jours sereins pour atterer. L'autre, ce sont les courans qui portent de côté & d'autre sans qu'on s'en aperçoive, ce qui fait que les Vaisseaux donnent à la Côte dans le tems qu'on se croit à 10. lieuës au large.

Plaisance est le poste le plus utile aux François, de toute l'Amerique Septentrionale, par raport à l'azile qu'y trouvent les Vaisseaux obligez de relâcher quand ils vont au Canada, ou quand ils en retournent; même pour ceux qui reviennent de l'Amerique Meridionale, soit qu'ils fassent de l'eau, ou qu'ils manquent de vivres, ou qu'enfin ils aïent été démâtez ou incommodez par quelque coup de vent. Cette Place est située au 47. degré & quelques minutes de Latitude presque au fond de la Baïe du même nom. Le Fort est placé sur le bord d'un goulet de soixante pas de largeur & de six brasses de profondeur. Il faut que les Vaisseaux rasent, pour ainsi dire, l'angle des Bastions pour entrer dans le Port, qui peut avoir une lieuë de longueur & un demi-quart de largeur. Ce Port est précedé d'une grande & belle Rade d'une lieuë & demi d'étenduë, mais tellement exposée aux vents de Nord-Ouest, & de Nord-Nord-Ouest, qui sont les plus terribles de tous, qu'il n'y a ni cables ni ancres qui y puissent resister. Le Terrain des habitations s'appèle la *grande Grave*, parce qu'en effet ce n'est que du gravier où l'on étend les Moruës salées pour les faire sécher au Soleil. Les Habitans & les Vaisseaux pêcheurs envoient tous les jours leurs chaloupes à la pêche à deux lieuës du Port, & quelquefois elles reviennent si chargées qu'elles paroissent comme ensevelies dans la Mer. Cette pêche commence à l'entrée de Juin & finit à la mi-Août. Voici en peu de mots en quoi consiste le commerce du Canada.

Les Normans, sont les premiers qui l'aïent entrepris, & les embarquemens s'en faisoient au Havre de Grace & à Dieppe; mais les Rochelois leur ont succédé, & ce sont les Vaisseaux de la Rochelle qui fournissent les marchandises nécessaires aux Habitans de ce Continent. Il y en a cependant quelques-uns de Bourdeaux & de Baïonne, qui y portent des Vins, des Eaux de vie, du Tabac & du Fer. Les Vaisseaux qui partent de France pour ce Païs-là ne païent aucun droit de sortie non plus que d'entrée lorsqu'ils arrivent à Quebec, à la réserve du Tabac de Bresil, qui païe cinq sols par livre. La plûpart de ceux qui vont chargez en Canada s'en retournent à vuide à la Rochelle ou ailleurs. Quelques-uns chargent seulement des pois lorsqu'ils sont à bon marché dans la Colonie, d'autres prennent des planches & des madriers. Il y en a qui vont charger du charbon de terre à l'Ile du Cap Breton, pour le porter ensuite aux Iles de la Martinique & de Guadeloupe, où les rafineries des sucres en consument beaucoup, mais ceux qui sont recommandez aux principaux Marchands du Païs, trouvent un bon fret de Pelleteries. Quelques navires, après avoir déchargé leurs marchandises à Quebec, vont à Plaisance acheter des Moruës; mais il y a plus souvent à perdre qu'à gagner. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Marchands assez riches pour équiper en leur propre des Vaisseaux qui vont & viennent de Canada en France; ceux-ci ont leurs correspondans à la Rochelle, qui envoïent & reçoivent tous les ans les cargaisons de ces Navires.

Les Vaisseaux partent ordinairement de France, à la fin d'Avril ou au commencement de Mai, mais ceux qui connoissent ces mers croïent qu'ils feroient des traverses une fois plus courtes s'ils partoient à la mi-Mars, & s'ils rangeoient les Iles des Açores du côté du Nord, parce que les vents de Sud & de Sud-est règnent ordinairement en cet parages depuis le commencement d'Avril jusqu'à la fin de Mai. Dès qu'ils sont arrivez à Quebec, des Marchands de cette Ville qui ont leurs Commis dans les autres Places, font charger leurs Barques de marchandises pour les y transporter. Ceux qui sont pour leur propre compte aux trois Riviéres ou à Montreal descendent eux-mêmes à Quebec pour y faire leurs emplettes, ensuite ils frettent des barques pour transporter ces effets chez eux. S'ils font les païemens en pelleteries, ils ont meilleur marché de ce qu'ils achettent que s'ils païoient en argent ou en Lettres de change, parce que le vendeur fait un profit considérable sur les peaux à son retour en France. Ces peaux se tirent des Habitans ou des Sauvages, sur lesquels on gagne considérablement, tant parce qu'on ne païe ces peaux que la moitié de ce qu'on les vend ensuite en gros aux Commis des Marchands de la Rochelle, qu'à cause de l'évaluation exorbitante des marchandises que l'on donne en païement à ces sauvages ou à ces habitans. Ainsi il n'y a pas lieu d'être surpris que la profession des Négocians soit la meil-

leure qu'il y ait au monde. Il n'y a guére d'autre difference entre les Corſaires qui vont en Mer & les Marchands de Canada, ſi ce n'eſt que les premiers s'enrichiſſent quelquefois tout d'un coup par une bonne priſe, & que les derniers ne font leur fortune qu'en 5. ou 6. ans de commerce ſans expoſer leur vie. Diſons maintenant quelque choſe de ce qui regarde les Sauvages de ce Païs-là.

Des Mœurs, Habits, Coûtumes, & Logemens des Sauvages de Canada.

CEux qui ont dépeint les Sauvages velus comme des Ours, n'en avoient jamais vûs, dit le Baron de la Hontan. Il ne leur paroît ni poil, ni barbe en aucun endroit du corps, non plus qu'aux femmes, à ce que diſent les gens qui les ont fréquentez de près. Ils ſont généralement droits, bien faits, de belle taille, & mieux proportionnez pour les Ameriquaines que pour les Européennes. Les *Iroquois* ſont plus grands, plus vaillans, & plus ruſez que les autres Peuples, mais moins agiles & moins adroits, tant à la guerre qu'à la chaſſe, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les *Ilinois*, les *Oumanis*, les *Outagamis*, & quelques autres, ſont d'une taille médiocre, courant comme des Levriers. Les *Outaouas* & la plûpart des autres Sauvages du Nord, à la réſerve des Sauteurs & des Cliſtinots, ſont tous poltrons, laids & mal faits. Les *Hurons* ſont braves, entreprenans & ſpirituels, & reſſemblent aux Iroquois de taille & de viſage.

Ils ſont tous en général de couleur olivâtre, ont le viſage aſſez beau, les yeux gros & noirs de même que les cheveux, les dents blanches comme l'ivoire, & l'air qui ſort de leur bouche eſt auſſi pur que celui qu'ils reſpirent, quoi qu'ils ne mangent preſque jamais de pain; ce qui prouve qu'on ſe trompe en Europe, lorſqu'on croit que la viande ſans pain rend l'haleine forte. Ils ne ſont ni ſi forts, ni ſi vigoureux que la plûpart des François, en ce qui regarde la force du corps pour porter de groſſes charges, ni celle des bras pour lever un fardeau & le charger ſur le dos; mais en récompenſe ils ſont infatigables, endurcis au travail, bravant le froid & le chaud ſans en être incommodez.

Les femmes ſont d'une taille qui paſſe la médiocre, belles autant qu'on le puiſſe imaginer, mais ſi mal faites, ſi graſſes & ſi peſantes, qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Elles portent les cheveux roulez derriére le dos avec une eſpèce de Ruban, & ce rouleau leur pend juſqu'à la ceinture. Elles ſont couvertes depuis le cou juſqu'au deſſous du genou, croiſant leurs jambes lorſqu'elles s'aſſeïent. Les vieillards & les hommes mariez ont une piéce d'étoffe qui leur couvre le derriére & la moitié des cuiſſes par devant, au lieu que les jeunes gens ſont nuds comme la main. Ils diſent que la nudité ne choque la bienſeance que par l'uſage, & par l'idée que les Européens ont attachée à cet état. Cependant les uns & les autres portent négligemment une couverture de peau ou d'écarlate ſur leur dos, lorſqu'ils ſortent de leurs cabanes pour ſe promener dans le village ou faire des viſites.

S'ils ſont heureux en quelque choſe, c'eſt dans l'ignorance où ils vivent du *tien* & du *mien*, ces deux mots ſi funeſtes à la Société, & deſquels ont pris naiſſance toutes les diviſions & les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt du moins ne cauſe point de procès parmi eux; tout ce qui eſt à l'un eſt à l'autre, & le ſecours mutuel qu'ils ſe prêtent en toute occaſion, fait voir que ſi leurs mœurs manquent de culture & de politeſſe, les principes naturels d'humanité ſont du moins plus entiers parmi eux, que parmi les Peuples plus civiliſez qui les mépriſent. Si un Sauvage n'a pas réüſſi à la chaſſe des Caſtors, ſes confrères le ſecourent ſans en être priez. Si ſon fuſil ſe caſſe ou ſe crêve, chacun s'empreſſe à lui en offrir un autre; & ſi ſes enfans ſont pris ou tuez par les ennemis, on lui donne autant d'Eſclaves qu'il en a beſoin pour vivre. Ils ne connoiſſent pas même l'or & l'argent monnoïé, ils ne veulent ni le voir ni le toucher, & ils ſont ſi perſuadez que ce métal eſt une peſte dans la Société civile, qu'ils l'appèlent *le ſerpent des François*. Plus ſages en cela que nous, qui, connoiſſant l'inutilité des richeſſes au delà du néceſſaire qu'elles nous procurent, ne laiſſons pas de les recueillir avec ſoin, ſans penſer que ce ſont en effet des ſerpens qui nous percent le ſein, quand nous y mettons notre cœur. Il n'y a que les Sauvages devenus Chrétiens, & qui demeurent aux portes des Villes, chez qui l'argent ſoit en uſage; en quoi on ne peut trop plaindre leur ſort, de quitter, en embraſſant le Chriſtianiſme, leur premiére ſimplicité & leur deſintéreſſement. Quels reproches auſſi ces Sauvages idiots en aparence ne font-ils pas aux Européens, des deſordres que cauſe parmi eux l'avarice? Ils diſent, & ils ont raiſon, qu'on ſe tuë, qu'on ſe pille, qu'on ſe diffame, qu'on ſe vend, qu'on ſe trahit parmi nous pour de l'argent: que les maris vendent leurs femmes, & les mères leurs filles pour en avoir. Ils trouvent étrange que les uns aïent plus de bien que les autres, & que ceux qui en ont plus ſoient eſtimez davantage que ceux qui en ont moins. Enfin ils diſent que le titre de Sauvages, dont nous les qualifions, nous conviendroit mieux que celui d'hommes, puiſqu'en éfet nos actions ſont contraires à l'humanité, ou du moins à la ſageſſe qui devroit accompagner des hommes qui ſe piquent d'être plus éclairez qu'eux. Belle leçon ſans doute, dictée par la plus pure lumiére de la raiſon, plus ſaine encore dans ces Habitans des vaſtes forêts, que dans l'enceinte tumultueuſe des Villes, où les paſſions obſcurciſſent la raiſon, & où la Société eſt plus dangereuſe que le ſejour des deſerts & des bois. Au moins ces Sauvages ne ſe querellent ni ne ſe battent jamais; ils ne ſe pillent ni ne ſe volent, & ne ſavent ce que c'eſt que de médire de leur prochain. Ils ſe moquent de la ſubordination qu'ils remarquent parmi nous, diſant que nous nous dégradons de notre condition, en nous réduiſant à la ſervitude d'un ſeul homme qui peut tout & qui n'a d'autre loi que ſa volonté. Ils s'eſtiment infiniment d'être auſſi grands Maîtres les uns que les autres, étant tous pétris du même limon. Ils prétendent, & c'eſt avec juſtice, que leur contentement d'eſprit vaut mieux de beaucoup que nos richeſſes; que toutes nos ſciences n'aprochent pas de celle de ſavoir paſſer ſa vie dans la tranquilité, & que nos beſoins ſe multipliant dans notre abondance même, cette abondance ne ſert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

Qu'on ne s'imagine pas que ceci ſoit un jeu d'eſprit, ni l'effet d'une imagination échaufée: ce ſont les propres raiſonnemens de ces Sauvages raportez par un célèbre Voïageur qui a demeuré longtems parmi eux; ce qui fait voir que c'eſt à tort que nous les mépriſons, ſous prétexte de leur groſſiereté & de leur ignorance. Plus leurs mœurs ſont éloignées

des

des nôtres, & plus elles ſont conformes à la Loi primitive qui eſt gravée dans le cœur d'un chacun. Nous ne faiſons pas réflexion, que ce ſont les fauſſes idées de notre raiſon corrompuë que nous ſubſtituons à la place de cette Loi, & que la Société, telle qu'elle eſt établie aujourd'hui, bien loin de ſe règler par elle, veut au contraire faire paſſer ſes caprices pour autant de règles & de loix. L'homme eſt né pour la Société, me dira quelcun, & l'Univers n'eſt ſorti, pour ainſi parler, du Cahos, que depuis qu'on s'eſt réüni dans les Villes, pour convenir des moïens de cultiver la terre & de remplir le Monde d'habitans. J'avouë que nous ſommes faits les uns pour les autres & que de cette dépendance mutuelle reſulte tout l'avantage de la Société. Mais cela même combat directement la maniére dont cette Société eſt aujourd'hui gouvernée. Eſt-ce pour être maîtriſez par d'autres hommes que les habitans de la Terre ſe ſont mis en ſociété ? Leur premiére intention en s'uniſſant a-t-elle été de laiſſer tout uſurper aux uns, & de laiſſer manquer de tout les autres? S'ils ont commis à leurs ſemblables le ſoin de veiller à leur ſûreté, a-ce été pour laiſſer prendre à ces Uſurpateurs une domination arbitraire & tirannique, & pour ſervir dans la ſuite en eſclaves à ceux qui n'étoient que les premiers entre leurs égaux? Les Sauvages dont nous parlons ne vivent point ſeuls, ennemis de leur Nation, & de tout ce qui s'appèle hommes. Mais contens du commerce des hommes qui leur reſſemblent, ils n'en veulent point avec ceux qui regardent les autres hommes comme inferieurs à eux. Promts à ſe prêter mutuellement tous les ſecours que leurs beſoins demandent, ils refuſent de vivre avec ceux qui croïent ne devoir rien aux autres; ils ſont indignez de la lâcheté avec laquelle des créatures raiſonnables ſacrifient leur raiſon & leur liberté; & dans leur profonde ignorance des coûtumes qui ont établi une domination injuſte, ils ſont heureux d'ignorer en même tems les ſuites fâcheuſes de cette domination. Qu'importe après tout qu'il y ait des Roïaumes ſi floriſſans & ſi riches, ſi leurs richeſſes ne ſervent qu'à exciter l'envie des voiſins & qu'à attirer des guerres cruelles dans le ſein de ces Etats ? Si ces richeſſes ſont parmi les Peuples mêmes une pomme de diſcorde, qui ne cauſe entr'eux que des querelles & des diviſions? Ne vaudroit-il pas mieux que l'or & l'argent fuſſent encore dans les entrailles de la terre, que d'en avoir été tirez pour corrompre ceux qu'ils ont éblouïs par leur éclat ? A quels beſoins réels ce métal peut-il ſubvenir par lui-même ? Et n'étoit-ce pas aſſez de dépouiller la terre des fruits que ſon ſein nous donne liberalement, ſans aller encore fouiller dans ſes entrailles, pour y chercher à grands fraix la ſource de tous nos maux.

Voilà ce que ces Sauvages ignorent; auſſi ignorent-ils avec ces arts pernicieux les inquiétudes & les peines que la richeſſe entraîne immanquablement. Leur eſprit ſain & tranquille rend leurs corps vigoureux & robuſtes, ils vivent de peu & vivent longtems. Comme ils ne connoiſſent point d'excès, ils ne connoiſſent preſque point les maladies qui en ſont les ſuites; & endurcis de bonne heure au froid & au chaud, ils ne ſont incommodez ni par les injures de l'air ni par le changement des ſaiſons. Cette vigueur dans le temperament qui leur eſt commune à tous, eſt accompagnée d'une conſtance & d'une fermeté à l'épreuve de tout ce qui leur arrive. Incapables de s'élever dans la proſperité, comme de s'abattre dans les diſgraces, ils reçoivent tous les événemens avec une égale tranquillité. Qu'on vienne dire à un Père de Famille que ſes enfans ſe ſont ſignalez contre les ennemis, il répondra ſimplement, *voilà qui eſt bien*, ſans s'informer du reſte. Qu'on lui annonce au contraire que ſes enfans ont été tuez : *cela ne vaut rien*, dira-t-il ſans s'émouvoir, & ſans demander comment la choſe eſt arrivée. Ils répondent de même aux exhortations qu'on leur peut faire ſur la Religion, & à ce qu'on leur découvre des véritez de la Religion Chrétienne. Qu'on leur parle des Propheties, des miracles du Fils de Dieu, des préceptes merveilleux de ſa Loi : *cela eſt admirable*, diſent-ils, & rien de plus. C'eſt que celui qui connoît les tems & les momens n'a pas encore amené l'inſtant favorable qui doit leur ouvrir le cœur. Pleins de la droiture que la lumiére naturelle inſpire, ils goûtent ce qui eſt beau, & ce qui frape leur eſprit; mais ils ne ſaiſiſſent pas toûjours ce qu'on tâche de leur faire entendre, ſoit parce qu'on le leur explique mal, ſoit parce qu'il répugne à des préjugez anciens dont il n'eſt pas aiſé de ſe dépouiller. Quoi qu'il en ſoit, il eſt ſurprenant que ſans aucune étude & avec toute la ruſticité qu'on peut s'imaginer, ils ſoient capables de fournir à des converſations qui durent plus de trois heures, qui roulent ſur toute ſorte des matiéres, & dont ils ſe tirent ſi bien qu'on ne regrette jamais le tems qu'on a paſſé avec eux.

Le Baron de la Hontan leur prête ſur l'exiſtence de Dieu des raiſonnemens ſi juſtes & ſi abſtraits, qu'on a peine à croire qu'ils en ſoient capables. Mais après tout la lumiére naturelle, qui ſuffit pour reconnoître un premier Etre, paroît ſi ſaine dans ces hommes groſſiers, qu'on peut bien ſupoſer qu'ils ont du moins de la Divinité l'idée que tout homme raiſonnable en doit avoir. Ils diſent donc qu'il faut qu'il y ait un Dieu, puiſqu'on ne voit rien parmi les choſes materielles qui ſubſiſte néceſſairement & par ſa propre nature. Ils prouvent ſon exiſtence par la compoſition de l'Univers, qui fait remonter à un Etre ſuperieur & tout-puiſſant; d'où il s'enſuit, diſent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hazard, & qu'il eſt l'ouvrage d'un Principe ſuperieur en ſageſſe, & en connoiſſance, qu'ils appèlent le GRAND ESPRIT, ou le Maître de la vie, & qu'ils adorent de la maniére du monde la plus abſtraite. L'exiſtence de Dieu, ajoûtent-ils, étant inſéparablement unie avec ſon eſſence, il contient tout, il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choſes. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoît eſt ce Dieu qui ſubſiſtant ſans bornes, ſans limites, & ſans corps, ne doit point être répreſenté ſous la figure d'un vieillard, ni ſous aucune autre que ce puiſſe être; ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît. Sur tout s'ils voïent quelque choſe de merveilleux & de ſurprenant, comme le Soleil & les autres Aſtres, ils s'écrient auſſi-tôt, *ô! Grand Eſprit, nous te voïons par tout.* Avoir ces idées de Dieu, reconnoître par tout ſa grandeur & ſa puiſſance, ſentir en même tems la dépendance de toute créature à l'égard de cet Etre ſuperieur & tout-puiſſant, & joindre à ces connoiſſances l'obſervation de la juſtice envers ſes égaux, telle que la Loi naturelle nous l'ordonne, eſt-ce être bien éloigné du Roïaume des Cieux, & n'eſt-ce pas au contraire adorer Dieu en eſprit & en vérité, comme il le commande? Qu'il y a lieu de craindre que ces Sauvages ne s'élèvent contre nous au Jugement,

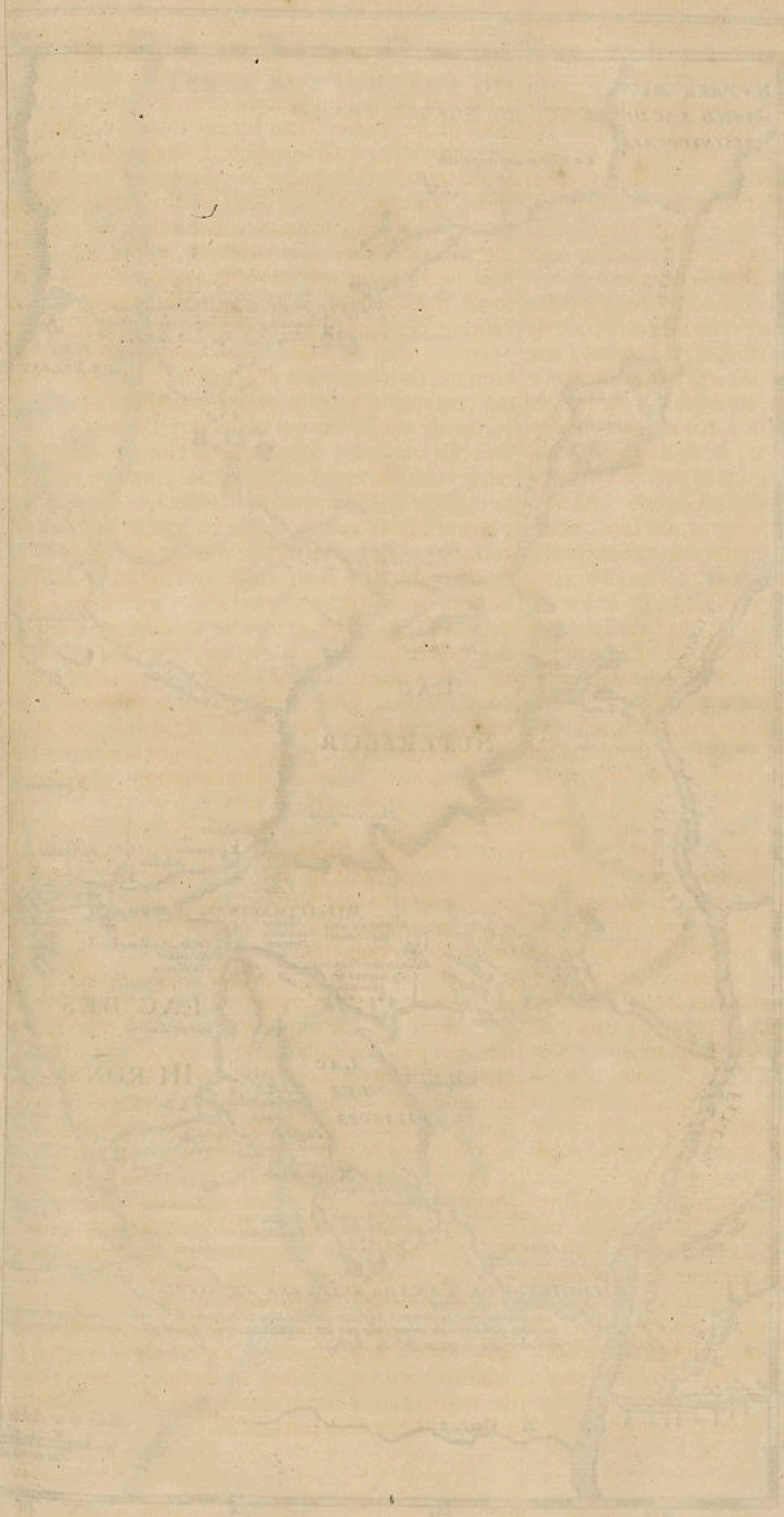
& qu'ils ne reprochent aux Chrétiens le mauvais uſage qu'ils font de leurs lumiéres! car enfin il eſt à preſumer que ſi ces Barbares étoient inſtruits des véritez de notre Religion, ils nous ſurpaſſeroient en pureté de mœurs & en innocence de vie. Car quoi que le Miſtère de l'Incarnation leur faſſe beaucoup de peine, & que ce ſoit l'article capital ſur lequel on ne peut vaincre leur incredulité, ils font aux Chrétiens dans la Morale des reproches ſi juſtes & ſi bien fondez, que s'ils avoient le bonheur d'embraſſer une fois l'Evangile, il y a lieu de croire qu'ils en obſerveroient les préceptes avec beaucoup plus de régularité que nous. C'eſt ſe moquer, diſent-ils, des commandemens de celui que vous appelez Fils de Dieu, que d'y contrevenir ſans ceſſe, que de rendre l'adoration qui lui eſt dûë, à l'argent, aux Caſtors & à l'intérêt : que de murmurer contre le Ciel & contre lui, dès que les affaires vont mal, & que l'on a fait quelque perte : que de travailler les jours conſacrez à ſon ſervice, & de manquer à ſoulager ſes proches dans leurs plus preſſans beſoins. C'eſt ainſi que la vie même des Chrétiens eſt ſouvent un ſujet de ſcandale à ceux qui ſont encore hors de l'Egliſe, & que la contradiction dans la pratique d'une Religion toute ſainte eſt un obſtacle à la converſion de ceux qu'on s'efforce d'y attirer.

Une autre choſe dans laquelle ces Sauvages ſont plus raiſonnables que la plûpart des Européens, c'eſt dans le ſentiment qu'ils ont de la jalouſie pour leurs Femmes, qu'ils regardent comme une véritable folie. Non ſeulement ils ne ſont point ſuſceptibles de cette paſſion, mais ils la regardent comme une injuſtice de la part de celui qui en eſt atteint. L'impoſſibilité prétenduë où ils ſuppoſent que ſont les femmes de pouvoir garder la foi à leurs maris, leur fait excuſer une fragilité inſéparable de leur nature. Ils prétendent que la contrainte & la continuité qui ſe trouve dans nos mariages, jointe à l'appas de l'or & de l'argent eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger une femme dégoûtée du même mari à ſe ragoûter quelquefois avec un autre homme. Cependant ils ſont ſi éloignez d'attenter à la couche d'autrui, que c'eſt une choſe inconnuë parmi eux, & qu'il n'y a rien qu'ils déteſtent davantage. Il n'en eſt pas de même des François qui ſe trouvent en ce Païs-là; mais le refus conſtant de celles qui ſont mariées, eſt encore pour eux une leçon qu'ils ne s'attendent pas de recevoir de ces Sauvages Americains.

Quoi qu'ils n'aïent aucune connoiſſance de la Géographie non plus que des autres Sciences, ils font néanmoins les Cartes les plus correctes des Païs qu'ils connoiſſent, auxquelles il ne manque que les Longitudes & les Latitudes des lieux. Ils y marquent le vrai Nord ſelon l'Etoile Polaire, les Ports, les Havres, les Riviéres, les Anſes & les Côtes des Lacs, les Chemins, les Montagnes, les Bois, les Marais, les Prairies &c. en comptant les diſtances par journées, demi-journées &c. chaque journée de cinq lieuës ou environ. Ils font ces Cartes ſur des écorces de Bouleau, & toutes les fois que les Anciens tiennent des conſeils de guerre & de chaſſe, ils ne manquent pas de les conſulter. L'année de la plûpart de ces Sauvages eſt compoſée de douze mois Lunaires Synodiques, avec cette difference, qu'au bout de 30. Lunes ils en laiſſent toûjours paſſer une ſurnumeraire, qu'ils appèlent Lune perduë, enſuite de quoi ils continuent leur compte à l'ordinaire. Tous ces mois ont des noms qui leur conviennent par rapport aux propriétez naturelles de chacun. Le mois de Mars, par exemple, s'appèle *la Lune aux vers*, parce que ces animaux ont coûtume de ſortir dans ce tems-là du creux des arbres où ils ſe retirent pendant l'Hiver. Celui d'Avril *la Lune aux plantes*; celui de Mai *la Lune aux Hirondelles &c.* Comme ils n'ont point de ſemaines, ils ſont obligez de compter depuis le premier juſqu'au 26. de ces ſortes de mois, ce qui contient juſtement l'eſpace de tems qui court depuis que la Lune commence à faire voir ſon croiſſant ſur le ſoir, juſqu'à ce qu'après avoir fini ſon periode elle devient preſque imperceptible au matin, ce qu'on appèle *Mois d'illumination.* Ils ont auſſi peu d'uſage des heures que des ſemaines, n'aiant jamais eu l'induſtrie de faire ni horloges ni ſabliers pour diviſer le jour naturel en parties égales; de ſorte qu'ils ne le règlent, de même que la nuit, que par quart, demi-quart, moitié, trois quarts, Soleil levant & couchant, Aurore & Vêpre. Mais ils ne laiſſent pas de connoître exactement l'heure du jour & de la nuit, quoi que le Soleil & les autres Aſtres ſoient cachez par des nuages, par l'habitude qu'une longue experience leur a aquiſe de ces ſortes de choſes.

Enfin malgré l'ignorance où ces Peuples ſont encore enſevelis, on ne peut nier qu'ils n'aïent beaucoup d'eſprit, & qu'ils n'entendent parfaitement les intérêts de leur Nation. Ils ont la mémoire tout-à-fait heureuſe, & au defaut des écrits dont ils ne connoiſſent point l'uſage, ils ſe reſſouviennent ſi bien des choſes paſſées, qu'il ſeroit impoſſible de leur en faire accroire ſur rien. Leur plus grande paſſion eſt la haine implacable qu'ils portent à leurs ennemis, c'eſt-à-dire à toutes les Nations avec leſquelles ils ſont en guerre ouverte. Ils ſe piquent auſſi beaucoup de valeur; mais à cela près ils ſont gens ſans ſouci, & témoignent une grande indifference pour tout le reſte. Ils n'ont ni Loix, ni Juges, ni Prêtres, ni cérémonies de Religion. Graves par temperament, leur ſociété eſt toute machinale, ce qui les rend fort circonſpects dans leurs paroles & dans leurs actions. Cependant ils gardent un milieu entre la gaïeté & la mélancolie. Ils ne peuvent ſouffrir l'air évaporé des François qu'ils taxent de folie & d'extravagance; en un mot plus hommes que nous dans toutes leurs maniéres dignes de la ſimplicité primitive du vieux tems, ils ne ſont Sauvages que de nom & dans l'imagination d'un Peuple adonné à l'inconſtance & à la moleſſe.

CAR-



CARTE PARTICULIERE DU FLEUVE SAINT LOUIS DRESSEE SUR LES LIEUX AVEC LES NOMS DES SAUVAGES DU PAIS, DES MARCHANDISES QU'ON Y PORTE & QU'ON EN REÇOIT & DES ANIMAUX, INSECTES POISSONS, OISEAUX, ARBRES & FRUITS DES PARTIES SEPTENTRIONALES & MERIDIONALES DE CE PAÏS.

NATIONS SAUVAGES DU CANADA

SAUVAGES DE L'ACADIE.

- Les Abenakis ... Ces Peuples sont tous guerriers, voisins alliez & moins cruels que les Iroquois. Leur langage differe peu de la Canadienne
- Les Mikemacs
- Les Canibas
- Les Mahingans
- Les Openangos
- Les Soccokis
- Les Etechemins ... Algonkine

SAUVAGES DU FLEUVE S.t LAURENT DEPUIS LA MER JUSQUES A MONREAL

- Les Papinachois ... Langue Algonkine
- Les Montagnois
- Les Gaspesiens ... Langue Iroquoise
- Les Hurons de Loreto
- Les Abenakis de Seiller ... Langue Algonkine
- Les Algonkins ...
- Les Agniez du Saut S.t Louis ... Braves & bons guerriers. Langue Iroquoise
- Les Iroquois de la Montagne de Monreal ... Bons guerriers. Langue Iroquoise

SAUVAGES DU LAC DES HURONS

- Les Hurons ... Langue Iroquoise
- Les Outaouas
- Les Nockes
- Les Missisagues ... Langue Algonkine
- Les Attikaniek
- Les Outchipoues appelez Sauteurs, bons guerriers.

SAUVAGES DU LAC DES ILINOIS & DES ENVIRONS

- Les Ilinois de Chegakou
- Les Oumamis bons guerriers
- Les Maskoutens.
- Les Kikapous bons guerriers
- Les Outagamis bons guerriers
- Les Malomimis.
- Les Pouteouatamis.
- Les Ojatinons bons guerriers
- Les Sakis.

Peuples alliez qui parlent la langue Algonkine

SAUVAGES DES ENVIRONS DU LAC DE FRONTENAC

- Les Tsenontauans
- Les Boyoguans
- Les Onnotagues
- Les Onnoyoutes & Agniez

Langue particuliere & differente de l'Algonkine

SAUVAGES DE LA RIVIERE DES OUTAOUAS

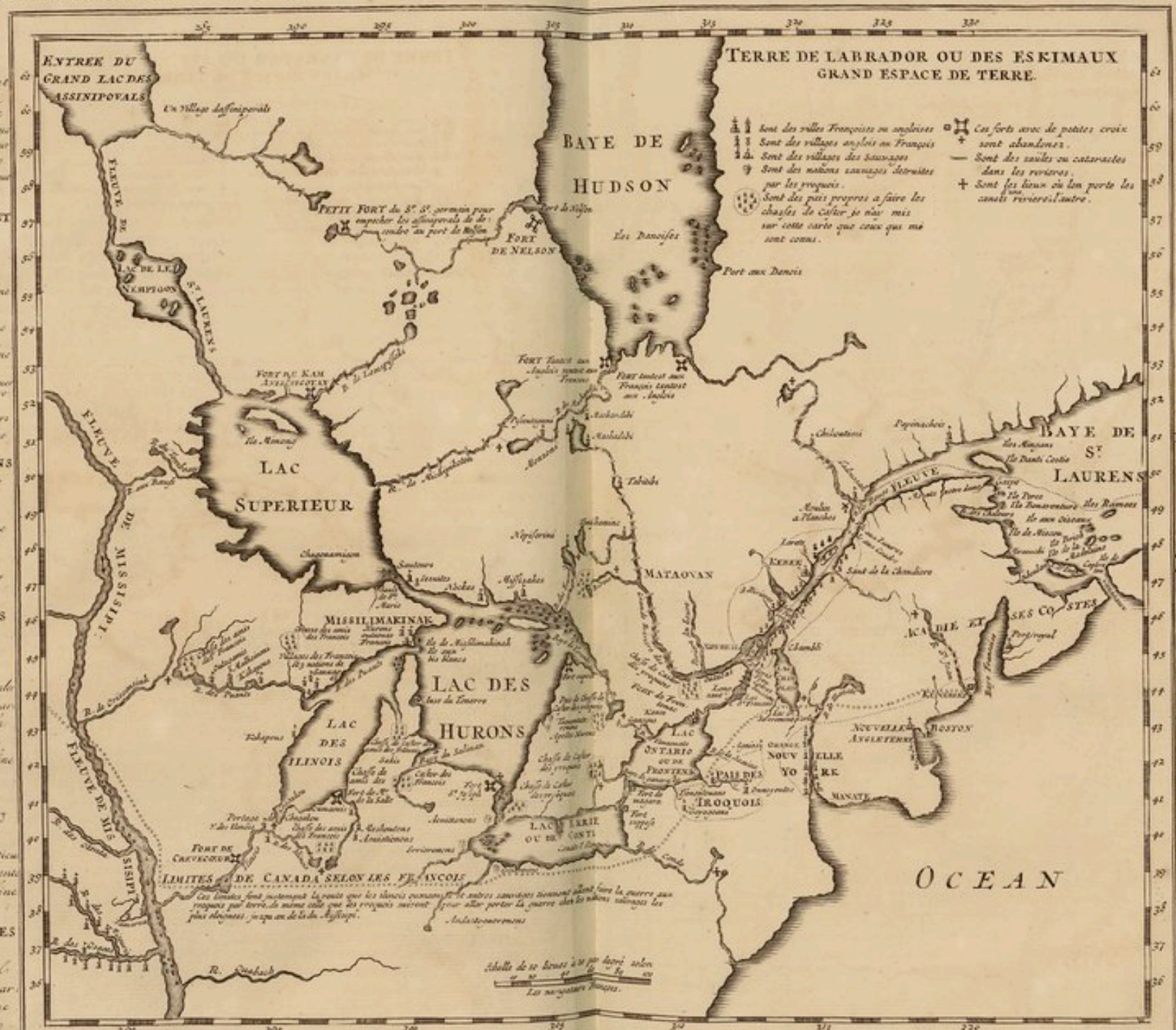
- Les Tabitibi
- Les Monzoni
- Les Machakandibi
- Les Nopemen d'Achirini
- Les Nepisirini
- Les Temiskamink

Peuples qui parlent la langue Algonkine

SAUVAGES DU NORD DE MISSISIPI DES ENVIRONS DU LAC SUPERIEUR & DE LA BAIE DE HUDSON

- Les Assimpoualis
- Les Sonkashitous
- Les Ouadbatons
- Les Arintons
- Les Clistinos, braves guerriers
- Les Eskimaux

Langue Algonkine



ANIMAUX DES PAIS SEPTENTRIONAUX.

Orignaux ou Elans,
Caribous, Renards noirs,
Renards argentez,
Chats Sauvages ou enfans du Diable,
Carcajeux, Porcs Epics,
Loutereaux, Martres,
Fouines, ours noirs a blancs,
Sifleurs Ecureuils volans,
Lievres blancs, Castors,
Loutres, Rats musquez,
Ecureuils Suisses, grands Ecureuils,
Loups marins

ANIMAUX DES PAIS MERIDIONAUX.

Bœufs Sauvages,
Petits Cerfs,
Chevreuils de 3. especes,
Loups comme en Europe
Loups cervieres,
Tigres poltrons,
Furets,
Belettes,
Ecureuils cendrez
Lievres, Lapins,
Taissons, Castors blancs,
Ours rougeatres,
Rats musquez,
Renards rougeâtres
Crocodiles, Oüan.

INSECTES

Couleuvres, Aspics, Serpens à Sonnettes,
Grenouilles meuglantes, Maringouins,
Tiques, Brulots.

OISEAUX.

MERIDIONAUX.

Vautours, Hiards, Cignes,
Oies noirs, Canards noirs,
Plongeons, Poules d'eau,
Ruailles, Coqs d'Inde,
Perdrix rousses Faisans,
Aigles, Grues, Merles, Geives,
Pigeons Ramiers, Perroquets,
Corbeaux, Hirondelles,
Plusieurs sortes d'oiseaux de proie inconnus en Europe.
Pelicans.
Rossignols inconnus en Europe.

SEPTENTRIONAUX

Outardes, Oies blanches,
Canards de toutes 12 sortes,
Sarcelles, Margots,
Grefans, Herfets,
Perroquets de mer.
Mouaques, Cormorans,
Becasses, Becassines,
Plongeons, Pluviers,
Vanneaux, Herons,
Courbejoux, Chevaliers
Bateurs de jaux. Perdrix blanches, sourds roulez
Colimaçons, Tourterelles.
Ortolans, Etourneaux
Vautours, Epervriers.
Emerillons, Hirondelles
Bec de Scie.

POISSONS DU FLEUVE S.t LAURENT

Baleines, Souffleurs,
Marsouins blancs,
Saumons comme en Europe.
Anguilles, Maqueraux comme en Europe
Harangs, Guiparots,
Bar, Aloses, Morues, Plats, } comme en Europe
Eperlans, Turbots, Brochets, } comme en Europe
Poissons durs, Rougets, Lamproises
Merlans, Raies, Congres, comme en Europe
Vaches marines.

POISSONS DES LACS & RIVIERES.

Esturgeons,
Poissons armez,
Truites,
Poissons blancs,
Espece de Harangs,
Anguilles,
Barbuës,
Mulets,
Carpes,
Cabet, goujon comme en Europe

COQUILLAGES

Houmars, Petoncles,
Ecrevisses, Moules.

ARBRES & FRUITS SEPTENTRIONAUX

Chênes blancs, Chênes rouges, } comme en Europe
Bouleau,
Merisiers,
Erables,
Pins,
Epinettes,
Sapins de trois sortes,
Perusse,
Cedres,
Trembles,
Bois blancs,
Aulnes,
Capillaires,
Fraises,
Framboises,
Groseilles,
Bluets.

LISTE DES MARCHANDISES QU'ON PORTE AUX SAUVAGES DU CANADA.

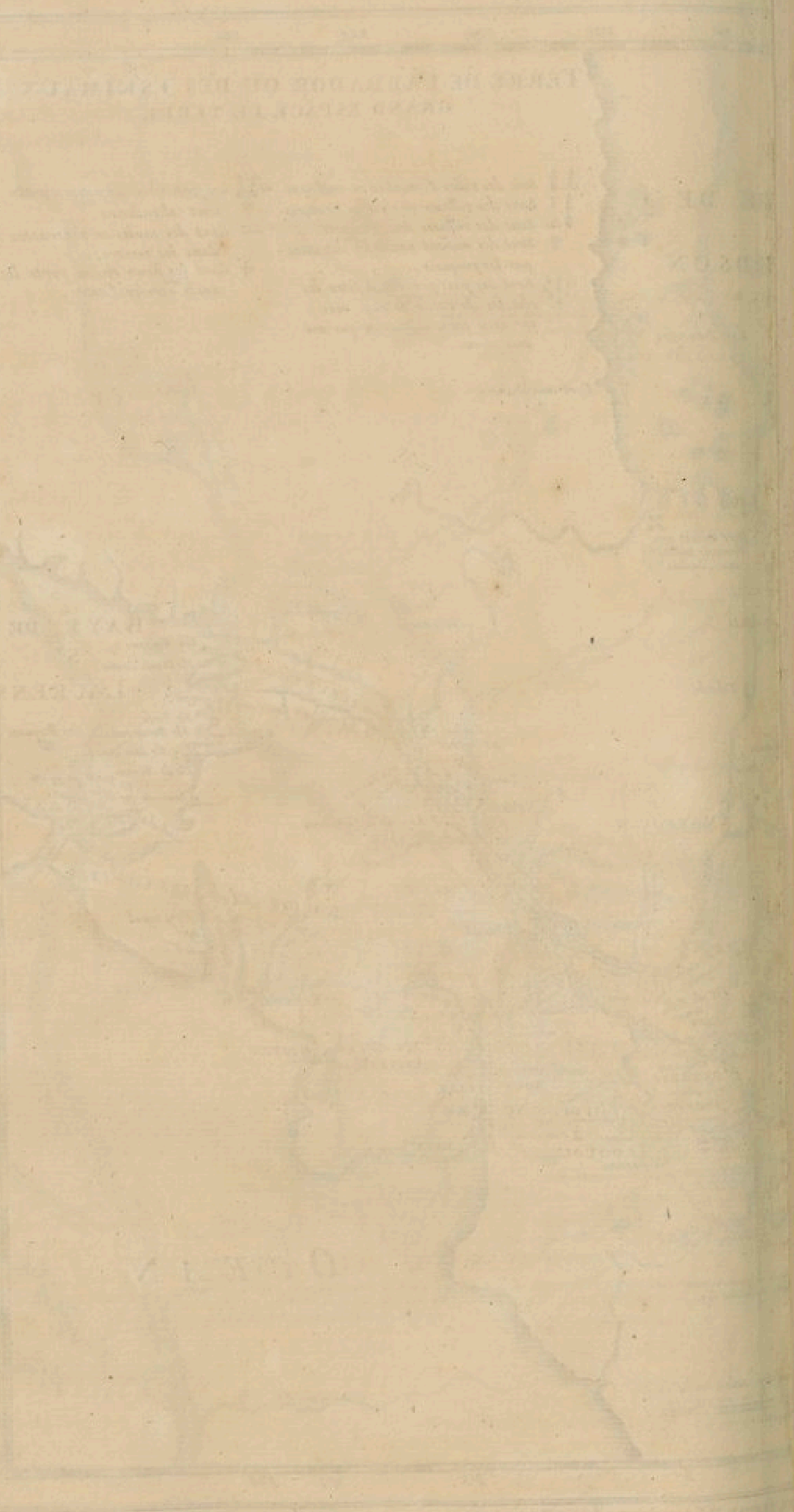
Des fusils courts & legers,
De la poudre,
Des bales & du menu plomb,
Des Haches grandes & petites,
Des Couteaux à gaine,
Des Lames d'epees pour faire des dards,
Des Chaudieres de toute grandeur,
Des Alesnes de Cordonniers,
Des batefeu & pierres à fusil,
Des Capotes de petite serge bleuë,
Des Chemises de toile commune de Bretagne,
Des bas d'estame courts & gros,
Du Tabac de Bresil,
Du gros fil blanc pour des filets,
Du fil à coudre de diverses couleurs,
De la ficelle ou fil à rets,
Du Vermillon couleur de toile,
Des Aiguilles grandes & petites,
de la Conterie de Venise ou Varade,
des fers de fleches,
Du Saven,
Des Sabres,
Beaucoup d'eau de Vie.

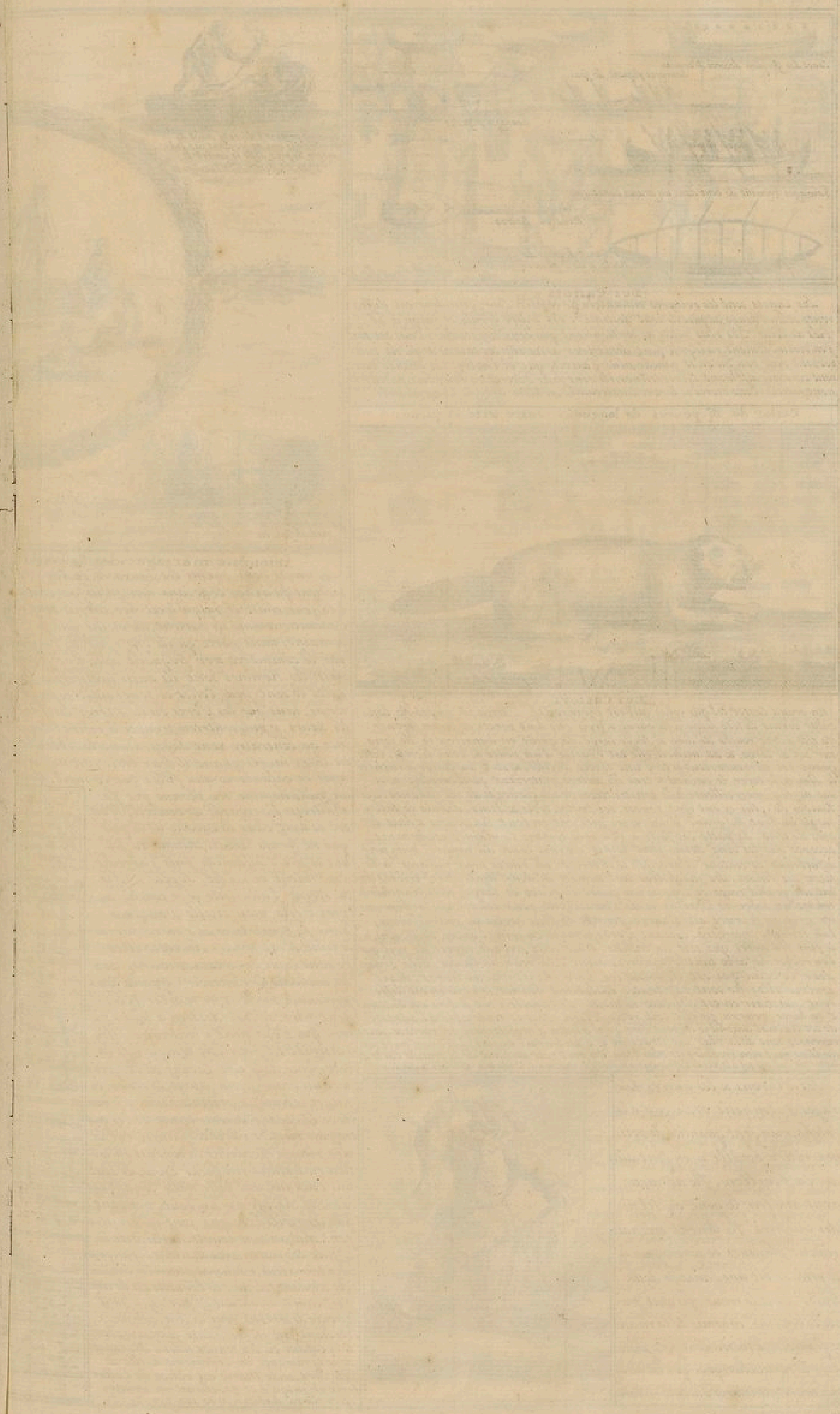
NOMS DES PEAUX QU'ILS DONNENT EN ECHANGE AVEC LEUR VALEUR

Castors d'hiver appelez Moscovie, qui valent au Magazin des fermiers Generaux la livre ..... 4 liv. 10 s.
Castors gros dont le poil long est tombé pendant que les sauvages s'en sont servis ..... 3 l.
Castors velus pris en automne 3 l. 10 s
Castors secs ou ordinaires ... 3 l.
Castors d'Eté ..... 3 l.
Castors blancs qui n'ont point de prix, non plus que les Renards bien noirs
Renards argentez ..... 4 l.
Renards ordinaires ..... 2 l.
Martres ordinaires ..... 1 l.
Les plus belles ..... 4 l.
Peaux de Loutres rouffes & unes 2 l.
Loutres d'hiver & brunes ... 4 l. 10 s
Ours noirs les plus beaux ... 7 l.
Peaux d'Elan sans être passées. 12 s
Peaux de Cerf ..... 8 s
Peckans ou Chats Sauvages 1 l. 15 s
Loups marins ..... 2 l. 15 s
Foutereaux, fouines & belettes ... 10 s
Rats musquez ..... 6 s
Leurs Testicules ..... 5 s
Loups ..... 2 l. 10 s
Orignaux blancs passez .. 8 l.
Peaux de Cerf passées ... 5 l.
de Caribou ..... 6 l.
de Chevreuil ..... 3 l.

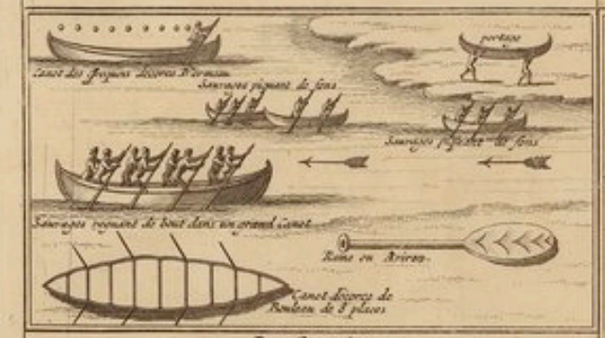
ARBRES & FRUITS DES PAIS MERIDIONAUX DU CANADA.

Hetres,
Chênes rouges, } comme en Europe
Merisiers,
Erables,
Frênes,
Ormeaux,
Fouteaux, } comme en Europe
Tilleaux,
Noiers de deux sortes,
Chateigniers,
Pommiers,
Poiriers,
Pruniers,
Cerisiers,
Noisetiers comme en Europe,
Ceps de Vigne,
Espece de Citron,
Melon d'eau,
Citrouilles douces,
Groseilles Sauvages,
Pignons de Pin comme en Europe,
Tabac comme en Espagne.





DESCRIPTION DES CASTORS & DE LEUR INDUSTRIE, DES CANOTS, HABITATIONS, HABILLEMENS, MANIERE DE VIVRE DES SAUVAGES DU CANADA. AVEC LA MANIERE DONT ILS SE MARIENT LES HIEROGLYPHES DONT ILS SE SERVENT POUR DECRIRE LEURS EXPLOITS & LA FORME DE LEURS ENTERREMENS.



Des Canots

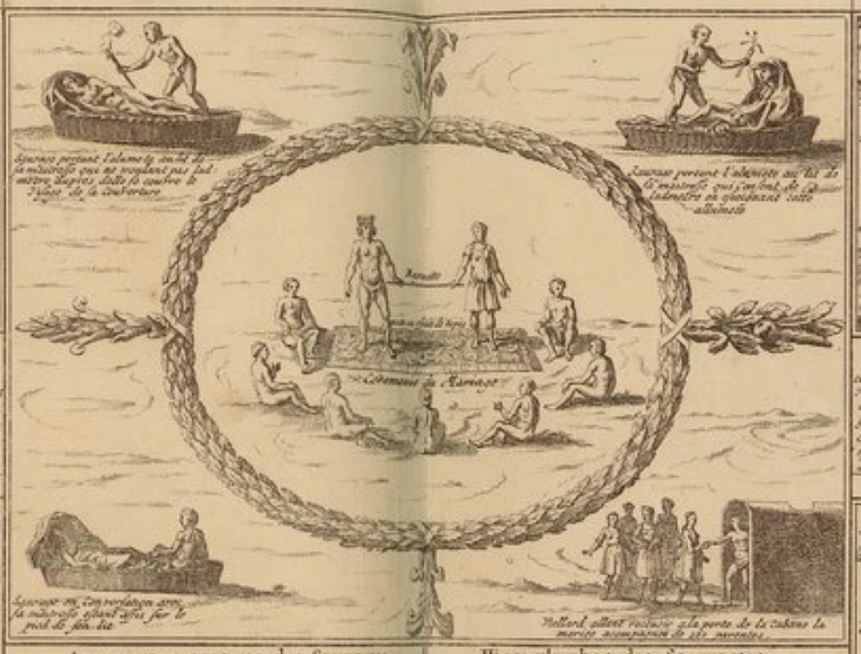
Les Canots sont les voitures ordinaires de ce païs. Leur grandeur est différente selon l'usage auquel ils sont destinez, c'est à dire depuis 10 jusqu'à 25 piés de long. Les plus petits ne contiennent que deux personnes. Leur est fort peu commodément, puisqu'il faut demeurer assis sur les talons, & qu'ils renversent pour peu qu'on se tranche plus d'un côté que de l'autre. Les grands peuvent contenir aisément 15 personnes, ils sont faits d'écorce de bouleau, ne durent jamais. Cette écorce se leve ordinairement en hiver avec de l'eau chaude.

Castor de 28 pouces de longueur entre teste et queue.

Des Castors

Un grand Castor, tel que celui qui est representé ici a 28 pouces de longueur depuis la tête jusqu'à la queuë, & pesoit vint huit livres de poids de Paris. La tête a 7 pouces de long & 5 de large. La queuë en a environ 13 de long sur six de large, & au milieu elle est épaisse d'un pouce & demi. Cette queuë est écailleuse, couverte d'une espece d'écaille, & sert au Castor à traîner le limon, la terre, le caillou & tous les autres materiaux qu'il employe avec une adresse merveilleuse à la construction de ses digues, & de ses Cabanes. Ses jambes de celui-ci ont cinq pouces, ses pattes trois & demi, depuis le talon jusqu'au bout du grand doigt, & ses piés ont en tout six pouces & huit lignes de long. La patte est faite à peu près comme la main d'un homme, excepté que les cinq doigts sont joints comme ceux du canard, par une membrane de couleur d'ardoise, il se sert de ses pattes pour manger à la façon des Singes. Ses machoires sont armées de deux dents meurtrieres qui ont un grand pouce de long & un quart de pouce de large, elles tranchent comme un sabre de Damas, & ils s'en servent pour couper des arbres assez gros. sa fourure est bizarre, formée de deux sortes de poils differens, l'un est doux, noirâtre, luisant & gros comme du crin, l'autre délié, uni, & le plus fort duret qui soit, au monde. C'est cette seconde espece de poil que l'on recherche, avec tant d'empressement. La peau du Castor, dela grandeur de celui qui est dépeint ici, pese environ deux livres, mais comme elles ne sont pas toutes également bonnes, le prix en est different. La chair en est délicate la moitié de l'année c'est à dire en Automne & en hiver, pourvu qu'elle soit rôtie. Rien n'est comparable à l'adresse de cet animal amphibie en tout lieu qu'il a bâti d'architecture en partage. Leurs ouvrages sont delà plus fine structure & d'un travail exquis. L'œil ne peut toute son étenduë ne peut rien produire de plus beau. On peut voir au Sud de la grande Carte de la mer du Sud qui est à la tête de l'Amerique une partie de la maniere & de l'industrie de ces animaux.

Ses Hurons & les autres Sauvages s'adonnent beaucoup à la pêche, mangent quantité de poissons rôti & bouilli & en font aussi du bouillon. Ils ne peuvent souffrir le goût du sel ni des épiceries. Ils dinent ordinairement plusieurs de compagnie & le prelude est une danse de deux heures avant le repas. Ils sont graves, de bon sens, ennemis de la nouveauté & fraîcheur, & raisonnent fort juste dans le particulier; quoi que barbares chez eux ne sont cultivez d'aucune maniere



Amours & mariages des Sauvages

Les jeunes gens parmi les Sauvages du Canada ne se marient qu'à l'âge de 30 ans non qu'ils gardent pour cela leur chasteté jusqu'à cet âge, car ils vont assez d'ameute, comme ils parlent, au moins une fois la Semaine, mais parce qu'ils ont peur de s'épuiser par le commerce trop frequenté avec une femme. Aussi les Hommes sont ils aussi indifferens, que les filles le sont peu. Celles-ci sont maîtresses de leurs corps, sans que les Peres ou les Meres les freres ou les Sœurs, y puissent rien trouver à redire. Les femmes au contraire sont Sages, aiant la liberté de quitter leurs maris quand il leur plaît. On ne parle jamais de galanterie aux filles que de nuit. Quand un jeune homme ou personne que sa maîtresse l'a regardé de bon œil. S'il entre ce nuit dans la cabane de la fille qui ne ferme jamais, allume au feu une espece d'allumette puis s'approche doucement de son lit. Si elle souffle ou éteint l'allumette, il se couche auprès d'elle, mais si elle s'enfonce dans sa couverture, il s'en retourne comme il est venu. Au reste elles observent le plus de certaines vacances qui les empêche de concevoir. Quand deux personnes veulent se marier, elles font part de leur dessein à leurs parens qui n'osseroient y contrevenir. Ils s'assemblent pour être temoins de la ceremonie dans une Cabane où l'on prepare un grand festin. Après le repas la future Epouse se presente à une des portes de la Cabane, accompagnée de ses quatre plus vieilles parentes; aussi tôt le plus vieux des parens la conduit en un lieu où l'attend son futur Epoux, ils sont tous deux sur une belle natte tenant une baguette chacun par un bout, pendant que les vieillards qui sont là presens font chacun une courte haranguë.

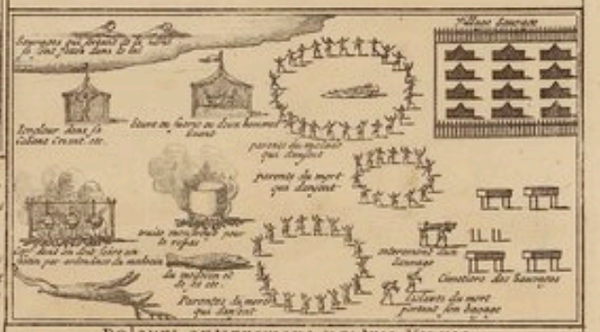
Dans ces postures les mariés haranguent aussi tour à tour & chantent ensemble en chantant & tenant toûjours la baguette qu'ils remettent ensuite en autant de morceaux qu'il se trouve de temoins pour la leur distribuer. Cela étant fait on reconduit la mariée hors de la cabane ou les jeunes filles l'attendent pour la ramener en ceremonie à celle de son Pere, ou le Marié est obligé de l'aller trouver jusqu'à ce qu'elle ait un Enfant, alors elle va habiter avec son Epoux.

Hieroglyphes des Sauvages

Lorsqu'un Partie de Sauvages a fait quelque coup sur les ennemis, ils rapportent en signe de victoire les arbres sous lesquels ils ont campé, ils les coupent à cinq ou six piés de haut à tous les endroits où ils s'arrêtent, & y peignent avec du charbon pilé & de la graisse certaines images qui expriment leurs victoires, telles sont les figures marquées ici à coté. A une des armes ce France ils ajoutent une hache comme la hache est parmi eux le symbole de la guerre, de la sorte ils font voir que les françois ont été la hache & qu'ils ont été à la coupe au nombre d'autant de douzaines d'Hommes qu'il y a de marques aux carreaux, les quelles étant au nombre de 18 font 18 douzaines françois. Il y a une montagne qui regarde la Ville de Montreal, & l'oiseau portant sa Sonnette signifie le serpent.

Habits & Logemens.

Quoi que les Sauvages aillent nuds ordinairement ils portent neanmoins des Capottes en couvertures de peaux selon les saisons avec ceremonie semblable à celle qui se fait en Europe. Leurs Villages sont fermés de doubles palissades d'un bois très dur, grosses comme la cuisse de 15 piés de haut. Leur Cabanes sont ordinairement de 30 piés de longueur sur 20 de largeur & de hauteur, on y voit deux estrades, l'une à droit & l'autre à gauche, de 9 piés de large & d'élevation trois ou quatre familles demeurent dans une même Cabane. Elles sont ordinairement couvertes d'écorce d'ormeau, ou de bois blanc.


Village Sauvage
Sauvages qui dorment à leur aise dans la Cabane
Sauvage dans sa Cabane en hiver
Sauvages qui dorment à leur aise
Sauvages qui dorment à leur aise
Sauvage qui dort sur son lit de bois
Sauvage qui dort sur son lit de bois
Sauvage qui dort sur son lit de bois

CARTE DE LA NOUVELLE FRANCE, où se voit le cours des Grandes Rivieres de S. LAURENS & de MISSISSIPI Aujourd'hui S. LOUIS,

Aux Environs des-quelles se trouvent les ETATS, PAÏS, NATIONS, PEUPLES &c. de la FLORIDE, de la LOUÏSIANE, de la VIRGINIE, de la MARIE-LANDE, de la PENSILVANIE, du NOUVEAU JERSAY, de la NOUVELLE YORCK, de la NOUV. ANGLETERRE, de L'ACADIE, du CANADA, des ESQUIMAUX, des HURONS, des IROQUOIS, des ILINOIS &c. Et de la Grande Ile de TERRE NEUVE: Dressée sur les MEMOIRES les plus NOUVEAUX recueillis pour L'ETABLISSEMENT de la COMPAGNIE FRANÇOISE OCCIDENT

DISSERTATION PARTICULIERE

SUR LA

LOUISIANE

OU LE

MISSISSIPI,

Où l'on trouve

Une Deſcription exacte de ce Fleuve & des avantages qui peuvent s'y trouver pour l'Etabliſſement de la Compagnie *Françoiſe* d'Occident.

APrès la Deſcription générale du Canada ou *Nouvelle France*, que nous avons donnée dans la Diſſertation précédente, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'y joindre celle de la *Louïſiane* ou *Miſſiſſipi*. L'Intérêt public a tant de liaiſon avec ce grand Païs, par raport à l'Etabliſſement de la Compagnie Françoiſe d'Occident, que c'eſt contribuer à ſon avantage, que de lui donner une Relation exacte de ce vaſte Continent. Il ſeroit difficile d'en trouver une plus nouvelle, puiſqu'elle fut écrite du Port-Daufin au Fort-Louïs à la fin de Mai de l'année derniere 1717.

Le *Miſſiſſipi* ou *Meſchaſipi*, qui ſignifie la *grande Riviére*, & qui eſt maintenant *le Fleuve St. Louïs*, fut découvert en 1682. par le Sieur de la Salle, qui eut le malheur d'être aſſaſſiné par ſes gens même en 1687, dans le tems qu'il étoit le plus animé à chercher l'embouchure de ce grand Fleuve. Elle ne fut trouvée ſûrement qu'en 1698, par Mr. d'Hiberville Gentilhomme Canadien, Capitaine des Vaiſſeaux du Roi, fameux par ſes entrepriſes & ſes ſuccès ſur les Anglois dans la Baïe d'Hudſon & dans les Iles de l'Amerique Meridionale. Ce Fleuve avoit donné ſon nom à ce grand Continent qui en eſt arroſé, juſqu'en 1682, que le Sieur de la Salle lui impoſa celui de la Louïſiane, en l'honneur de Louïs XIV. Ce Païs eſt borné à l'Eſt par la Floride & la Caroline, où les Anglois ont un établiſſement très-conſidérable, à l'Oueſt par le Nouveau Mexique, dont les Eſpagnols ſont en poſſeſſion, & par le Fleuve Miſſouri qui traverſe un vaſte Païs, dont on ne connoit point les bornes; & qui peut-être tient au Japon, s'il eſt vrai que ce dernier Empire ne ſoit qu'une preſqu'Ile. Les terres les plus occidentales de la Nouvelle France ou du Canada, en ſont les limites au Nord, comme le Golphe du Mexique les termine au Sud. La Louïſiane va du Nord au Sud depuis le 29. degré de Latitude juſqu'au 45; & de l'Eſt à l'Oueſt, ſon étenduë eſt tout-à-fait inconnuë.

On a ſeulement appris par des Sauvages, que cette derniére partie étoit habitée par tout, & que la chaſſe y étoit très-abondante.. Selon le raport de ces mêmes Sauvages, les Fleuves ont toûjours leur cours à l'Occident; & le Climat y eſt très-temperé & très-fertile, étant ſitué depuis le 38. degré juſqu'au 45. Ils font entendre qu'il y a des mines d'or & d'argent, & qu'il s'y trouve une Roche fort précieuſe, de laquelle ils ont emporté à coup de Fléches certaines Pierres vertes, fort dures & fort belles, ſemblables à l'Emeraude dont ils ornent leur lévre ſupérieure qu'ils percent à cet effet. Il y a apparence que les François qui s'établiront chez les Sauvages Ilinois feront toutes ces riches decouvertes, lorſque la Colonie ſera plus nombreuſe.

Les Ilinois, nommez auſſi les Catz, occupent les bords d'une Riviére qui tombe dans le Miſſiſſipi: elle tire ſes eaux des Lacs qui forment la ſource du Fleuve St. Laurens. Ce Païs, outre la beauté de ſon Climat, eſt d'un excellent raport. Tout y croît en abondance, comme Prunes, Pêches, Abricotiers, Noyers &c. Legumes, Herbes, Bled d'Inde, Bled de France &c. Ces Peuples ont, dit-on, l'obligation de cette abondance aux Jeſuites du Canada qui ſont

venus habiter parmi eux; car en même tems que ces Peres leur enſeignoient la Religion Chrétienne, ils leur aprenoient à cultiver la terre. De ſorte qu'ils recueillent à preſent plus de grains qu'ils n'en peuvent conſumer. La terre y produit naturellement des vignes ſauvages dont le raiſin eſt de très-bon goût, & il y a lieu de croire que ſi ces vignes étoient tranſplantées, le vin en ſeroit fort bon & fort commun. Il s'y éleve par tout une eſpéce de chanvre dont on peut faire du linge & des cordages.

On y a bâti un Fort ſur la cime d'un Rocher élevé de plus de 200. piés, au bas du quel coule la Riviére des Ilinois. Il y a de plus deux grands villages habitez par les Sauvages, dans l'un deſquels ſont les Jeſuites, & dans l'autre les Miſſionnaires: il y demeure auſſi une trentaine de François qui font le commerce des Pelleteries avec les Sauvages. On ſait par expérience que ce Canton renferme des mines d'or & d'argent, de cuivre & de plomb; on en tire actuellement beaucoup de ce dernier, ſans preſque aucun travail. Les Meuriers y ſont très-communs, comme dans tout le reſte du Païs, & l'on fit avec ſuccès l'année 1716. l'épreuve des vers à ſoïe. Cette Contrée eſt à 450. lieuës de l'endroit où les François ont le Fort St. Louïs placé à la tête de la Riviére de la Mobile. Elle eſt à 40. lieuës à l'Eſt du Fleuve Saint Louïs; à 14. lieuës à l'Oueſt d'un Fort Eſpagnol appellé Panſaxola. Le Gouverneur de la Louïſiane y fait ſa reſidence avec quatre Compagnies de 50. hommes de Garniſon outre plus de 2000. Habitans. A cinq lieuës en Mer eſt l'Ile Dauphine, autrefois l'Ile Maſſacre, nommée ainſi à cauſe d'une bataille très-ſanglante qui s'y donna entre deux Nations Sauvages. Les François y ont établi un Fort pour la defenſe du Port qui eſt à couvert des vents de Mer par l'Ile Eſpagnolette, & de ceux de terre par les grands bois de l'Ile Dauphine. Il pouvoit recevoir 25. ou 30. gros bâtimens; mais par un accident imprévu, l'entrée de ce Port, où il y avoit encore 14. à 15. piés d'eau, les derniers jours d'Avril de l'année 1717, ſe trouva tout à coup bouchée le 3. du mois ſuivant, par une digue de ſable, large de 14. toiſes, & égale en hauteur à l'Ile, à laquelle elle eſt jointe. Le Paon, l'un des deux Vaiſſeaux du Roi qui étoit alors à la Louïſiane, & un Vaiſſeau Marchand, furent interceptez dans ce Port: ils eurent cependant le bonheur de deboucher, en prenant de très-grandes précautions, par un autre petit paſſage qui n'avoit que 10. à 11. piés d'eau. Au defaut de ce Port, qui ne peut plus ſervir que pour des Brigantins, les Bâtimens auront toûjours pour azile, l'*Ile aux Vaiſſeaux* qui eſt à 14. lieuës à l'Oueſt de l'Ile Dauphine vers le Miſſiſſipi, où il ſera facile aux plus gros Vaiſſeaux d'entrer & d'être à l'abri des vents les plus orageux. Il pourroit même arriver par la ſuite qu'on pourroit nétoïer un banc qui eſt à l'embouchure du Fleuve St. Louïs, ſur lequel il y a encore 11. à 12. piés d'eau. Cet obſtacle ſurmonté, le Fleuve qui a un très-bon fond par tout & qui eſt fort droit durant 25. lieuës, forme une anſe, au bout de cette diſtance, fort propre à conſtruire un très-beau Port.

Celui de *Perſacola*, après celui de la Havanne, peut paſſer pour le plus grand & le meilleur de l'Amerique. Les Eſpagnols qui s'en ſont emparez, l'appellent *Préſidio de Santa Maria de Galva ou de Santo Carolo de Auſtria.* Il eſt ſur la Côte, à quatre lieuës à l'Eſt de la Riviére *Perdide*; c'eſt un grand Fort de pieux qui a preſentement 500. hommes de Garniſon. On y envoïe du Mexique tous ceux qui ont merité châtiment, & c'eſt, pour ainſi dire, les Galeres par terre de la Nouvelle Eſpagne. Ces gens, avec la Garniſon & les triſtes reſtes des *Apalaches* qui furent détruits il y a 9. ans par les *Alibamous*, compoſent le nombre d'environ 800. perſonnes, en y comprenant les Officiers & les Femmes. L'air eſt très-ſain le long de la Côte. Environ à 100. lieuës de la Mer le Païs eſt d'une temperature charmante; c'eſt parmi la Nation des *Oumas* que commencent les bonnes terres; ce ne ſont que plaines à perte de vuë; il n'y a qu'à y mettre la charruë & enſuite ſemer.

Il y a apparence que la Mer a couvert autrefois les terres juſques à 150. lieuës avant dans le Païs; car on a trouvé vers les Akancas des montagnes d'écailles d'Huitre. On a apris par des Sauvages du haut du Miſſouri, qu'il y a en ces quartiers-là un Peuple d'Indiens, chez qui tous les ans, des hommes blancs viennent traiter & enlever ſur des chevaux, du Fer jaune; c'eſt ainſi que ces Peuples appellent l'or; & ces hommes blancs ſont ſans doute les Eſpagnols. De plus la même chaine de montagnes où ſe trouve l'or & l'argent dans le Perou & dans le Mexique paſſe par le haut de la Louïſiane.

La coûtume d'applatir la tête des enfans par une planche qu'on leur met ſur le front, n'eſt commune qu'aux Nations voiſines de la Mer. Les principales de celles qui ſe trouvent voiſines des François ſont ou ſur la Riviére de la Mobile, ou ſur celle du Miſſiſſipi, ou entre ces deux Riviéres. Sur la Mobile, ſont les *Appallaches* de 20. Familles; *les Chattaux* ou *Chattas*, de 10. Familles; les *Taouachas* de 8. à 9. Familles; les *Mobiliens*, de 30. Familles; les *Thomez* joints avec quelques Chattas, de 40. Familles à quelques 100. lieuës du Fort Louïs & de la Mobile. Entre la Mobile & le Miſſiſſipi, vers le Nord-Oueſt du Fort Louïs ſont les Chattas diviſez en pluſieurs villages; cette Nation eſt compoſée de plus de 600. hommes.

A 50. lieuës plus haut, vers le même Rhombe de vent, ſont les Chicachas en deux villages, qui font 6. à 700. hommes. A l'Eſt de la Riviére de la Mobile, à quelques 70. lieuës du Fort Louïs ſont les Alibamous, ſur le compte deſquels on a coûtume de mettre preſque toutes les expeditions de Guerre qui ſe font ſur Penſacole & ſur les alliez de la France. Les *Albikas* & *Conchaques* leurs voiſins, ſe ſervent d'eux pour Guides, toutes les fois qu'ils marchent contre les Mobiliens & les Thomés. Les Albikas & Conchaques ſont deux puiſſantes Nations qui peuvent faire enſemble quelque 8000. hommes, Les François les auroient pour amis, ſans les Anglois de la Caroline qui les frequentent & qui les ont alienez d'eux. Il y a entre les *Chattas* & les *Chicachas*, un reſte de la Nation des *Sacchoumas* dont les premiers ſe ſervent utilement, pour découvrir tout ce que leurs ennemis trament contre eux. Il faut remarquer que dans 20. lieuës d'étenduë ſur la Mobile, il y a quatre langues différentes.

La premiére Nation qui ſe rencontre à l'embouchure du Miſſiſſipi, ſont les *Bilocci*, dont il ne reſte plus que 5. ou 6. Familles. A quelques ſoixante lieuës plus haut, ſont les *Oumas* qui ont eu autrefois un Jeſuite pour Miſſionaire. Ils compoſent environ cent Familles. En remontant environ 40. lieuës ſont les *Tonikas*, dont il y en a un bon nombre de Chrétiens. Entre les Tonikas & les Oumas de l'un & de l'autre bord du Miſſiſſipi, ſont les *Si-*

ti-

timachas qui s'étendoient autrefois jusques sur les rivages de la Mer; mais depuis la guerre cruelle qui leur fut faite par les Alliez des François pour venger la mort d'un de leurs Missionaires, elle n'a plus de terrain certain & elle erre vagabonde, tantôt sur les bords du Missisipi, & tantôt sur les côtes de la Mer. Il y avoit une autre Nation alliée ci-devant à celle-ci, laquelle, pour n'être pas envelopée dans la guerre qu'on faisoit aux Sitimachas, s'est separée d'eux pour ne faire qu'un village avec les Oumas.

A quelque 200. lieuës de l'embouchure du Missisipi sont les *Natchez*, d'environ 6. à 700. Familles, issuës d'une femme qu'ils disent descendre du Soleil. C'est le Peuple le plus civilisé du Missisipi, & le seul où l'on remarque quelque vestige de Religion. On y voit un Temple de tems immemorial, où l'on conserve un feu perpetuel, à peu près, comme dans le Temple de Vesta chez les Romains. Environ à 100. lieuës des Natchez en remontant, on trouve les *Akancas*, Peuple autrefois très-puissant, qui ne fait guére à présent que trois à quatre cens hommes.

Après avoir donné une idée générale des Nations Sauvages qui environnent les François, je reviens aux productions du Païs. On voit dans le haut des terres une quantité prodigieuse de Bœufs sauvages, qui, au lieu de poil, sont couverts d'une laine très-fine, de laquelle on pourroit faire des draps & des chapeaux de service. Ces animaux ont une bosse élevée sur le dos comme le Chameau. On n'a pu encore jusques à présent les accoûtumer au joug. Les Voïageurs en estiment fort la chair. Les forêts sont pleines de Poulets d'Inde sauvages, d'Outardes, de Perdrix d'une espèce particuliére, de Canards & de Chevreuils, de Cochons, de Liévres & de toute sortes des gibier. Il y a entr'autres, des Rats gros comme des Chats, qui ont sous la gorge un sac où ils enferment leurs petits. Ils vivent de noix & de glands, & sont fort gras: leur chair a le goût de celle d'un Cochon de lait. Les Perroquets y sont dans une extrême veneration. Les Sauvages n'en tuent ni n'en élevent aucun: aiant la superstition de croire que s'ils les denichoient ils perdroient la vuë.

On sçait par experience, que tous les grains d'Europe viendront à merveilles dans ces Terres vierges, excepté sur les bords de la Mer, lesquels étant presque tous sablonneux, doivent moins raporter que les autres; quoiqu'il soit vrai cependant, que dans les Jardins dont on a eu soin, tous les legumes de France, les Pêchers, les Arbricotiers, les Poiriers, les Pomiers, les Muscats, &c. y ont fort bien réüssi.

L'Indigo sauvage, qui croît par tout comme la vigne, ne demanderoit que les soins de la culture, pour y venir aussi bon que dans l'Ile de St. Domingue; il en seroit de même du Tabac.

Outre les mâts pour les Vaisseaux dont on pourroit tirer telle quantité qu'on voudroit; le bois y est fort propre pour la construction des navires. Tout est rempli de Chênes d'une hauteur & d'une grosseur étonnante, à peu près semblables à ceux de France; les Hêtres, les Cedres, rouges & blancs & plusieurs autres espèces d'arbres n'attendent que des Ouvriers pour être employez à toutes sortes d'usages.

Le Cédre entr'autres y est si commun, que les François établis dans la Louïsiane, y ont élevé des maisons assez commodes, toutes construites de planches de ce bois de senteur; mais un des plus grands avantages qui puisse revenir à l'Etat de cette Colonie, doit provenir sans doute des meuriers. Cet arbre y est en très-grand nombre particuliérement sur les bords du Fleuve St. Louïs où on en voit des forêts entiéres; dont la feuille est le double plus grande que celle des meuriers de France. Les vers à soïe la devorent, & la soïe qui en a été tirée paroît plus fine que celle d'Italie.

Les Peaux de Castors, de Chevreuils & de Bœufs font, comme je l'ai déja dit, le commerce principal & ordinaire des Sauvages avec les François. Ils leur donnent en troc des balles de fusil, de la poudre à tirer, de grosses couvertures de laine, des fusils, de la rasade, de gros draps rouges & bleus dont ils se couvrent.

On peut assurer que parmi une infinité de Nations Sauvages qui sont dans la Louïsiane, il n'y en a point qui ne s'accordent très-bien avec les Voïageurs François, en leur faisant quelque present. Le Gouverneur du Païs en sera toûjours le maître. Dans toutes les Ambassades qu'ils lui envoïent, ils lui promettent sincérement beaucoup de devouëment & de fidélité, & d'être toûjours prêts à porter la guerre où il jugera à propos. On ne peut même leur faire plus de plaisir que de leur donner ordre de courir sur des Nations voisines.

Il n'y a qu'une seule Nation dans toute la Louïsiane qui soit opposée à la Nation Françoise; il est vrai qu'elle est très-considérable. On la nomme *Charachis*, elle est alliée des Anglois de la Caroline, & habite à la source de la Riviére d'Ouabaché, qui, grossie de plusieurs autres, se decharge dans le Fleuve Saint Louïs à 40. lieuës des Ilinois.

Les Charachis descendent par là dans ce grand Fleuve pour surprendre, ou attaquer les Voïageurs François qui viennent du Canada à la Mobile qui est un voïage de plus de 800. lieuës. Il y a deux ans qu'ils tuerent dix à douze François qui tomberent entre leurs mains, parmi lesquels étoient deux Officiers du Canada. Le Gouverneur général envoïa au commencement de 1717, 300. Iroquois & quelques Canadiens à leur tête pour venger la mort de ces François. On aprit à la Mobile au mois d'Avril que ces Iroquois en avoient déja mangé trois Villages, cette Nation étant toûjours Antropophage; le Gouverneur de la Louïsiane se préparoit de son côté à faire attaquer ces Sauvages ennemis.

Quelque mélange de bien & de mal qui se trouve dans ce Païs, il paroît que la Cour de France se propose d'en tirer de grands avantages par l'établissement qu'elle y a fait depuis peu d'une Compagnie de Commerce sous le nom de Compagnie d'Occident. Les privileges que le Roi lui accorde sont très-considérables, Sa Majesté ne se reservant d'autres droits ni devoirs que la seule Foi & Hommage lige, comme on en peut juger par les Lettres Patentes en forme d'Edit, données pour ce sujet, dont nous allons raporter les principaux articles.

Le Roi accorde à cette Compagnie le commerce de la Louïsiane ou Missisipi, exclusivement à tous Commerçans, pendant l'espace de 25. ans, avec le Privilége de recevoir, à l'exclusion de tous autres, dans la Colonie de Canada, tous les Castors gras & secs dont les Habitans de ladite Colonie auront traité.

Elle aura la propriété des mines & miniéres, qu'elle fera ouvrir par son privilége: Elle pourra traiter & faire alliance au nom du Roi, avec toutes les Nations du Païs, vendre & aliener les terres

de ſa conceſſion à tels cens & rentes qu'elle jugera à propos, même les accorder en franc aleu, ſans juſtice ni Seigneurie. Elle pourra faire conſtruire tels Forts, Châteaux & Places qu'elle jugera neceſſaires pour la defenſe du Païs. Les Officiers François militaires qui y ſont preſentement pourront y demeurer. Ceux qui ſont actuellement en France pourront y paſſer ſous le bon plaiſir du Roi, pour y ſervir ſur les Commiſſions de la Compagnie, ſans que pour raiſon de ce ſervice, ils perdent les rangs & grades qu'ils peuvent avoir actuellement en France. Le Roi promet à ladite Compagnie de la proteger & defendre, & d'employer la force de ſes armes, s'il eſt beſoin, pour la maintenir dans la liberté entiére de ſon Commerce. Ceux des ſujets du Roi qui paſſeront dans les Païs concedez, jouïront des mêmes libertez & franchiſes que s'ils étoient demeurans en France; & que ceux qui naîtront d'habitans François dudit Païs & même des Etrangers Européens faiſant profeſſion de la Religion Catholique Romaine, qui pourront s'y établir, ſeront cenſez & reputez Regnicoles. Les denrées & marchandiſes que la Compagnie aura deſtinées pour les Païs de ſa conceſſion, & celles dont elle aura beſoin pour la conſtruction, armement & ravitaillement de ſes Vaiſſeaux, ſeront exemtes des Droits apartenant au Roi & aux Villes de ſa dependance. Les marchandiſes que ladite Compagnie fera aporter dans les Ports de France pour ſon compte, des Païs de ſa conceſſion, ne païeront pendant les dix premiéres années de ſon Privilége que la moitié des Droits que de pareilles marchandiſes venant des Iles & Colonies Françoiſes de l'Amerique doivent païer. Le Roi fera délivrer de ſes Magazins à ladite Compagnie tous les ans pendant le tems de ſon Privilége, qui eſt, comme on a dit, de vingt-cinq années, quarante milliers de poudre à fuſil qu'elle payera au Roi ſur le pié de ce qu'elle lui aura coûté.

Les fonds de cette Compagnie ſeront partagez en actions de cinq cens livres chacune, dont la valeur ſera fournie en Billets d'Etat, deſquels les intérêts ſeront dûs depuis le premier du mois de Janvier de l'année 1718. Les Billets deſdites actions ſeront païables au porteur, ſignez par le Caiſſier de la Compagnie & viſez par un des Directeurs.

Tous les Etrangers pourront aquerir tel nombre d'actions qu'ils jugeront à propos, & les actions apartenantes aux Etrangers ne ſeront ſujettes ni au droit d'aubaine, ni à aucune confiſcation, pour cauſe de guerre ou autrement.

Toutes leſdites actions pourront être venduës ou commercées. Tout Actionnaire porteur de 50. Actions, aura voix deliberative aux aſſemblées, & s'il eſt porteur de 100. Actions, il aura deux voix, & ainſi par augmentation. Les Billets de l'Etat reçus pour le fonds des Actions, ſeront convertis en rentes au denier 15, dont les intérêts courront, à commencer du premier Janvier 1718. ſur la Ferme du Contrôle des Actes des Notaires du petit ſceau & inſinuations des Laïes, leſquelles Rentes ſeront Héréditaires. Les Directeurs emploïeront au Commerce de la Compagnie les arrérages dûs de ladite année 1718. des Contrats qui ſeront expediez au profit de la Compagnie, & il leur eſt très-expreſſement deffendu d'y emploïer aucune partie des interêts des années ſuivantes.

Les Directeurs arrêteront tous les ans à la fin du mois de Décembre le Bilan général des affaires de la Compagnie; après quoi ils convoqueront par affiche publique l'aſſemblée générale de toute la Compagnie, dans laquelle les Repartitions des profits de ladite Compagnie ſeront reſoluës & arrêtées. Les Rentes deſdites Actions, enſemble les Repartitions des profits provenans du commerce, ſeront païez ſuivant les numeros deſdites Actions; en commençant par la premiére, ſans qu'il puiſſe y être fait aucun changement. Les Actions de la Compagnie, ni les effets d'icelle ne pourront être ſaiſis ſous quelque prétexte que ce puiſſe être.

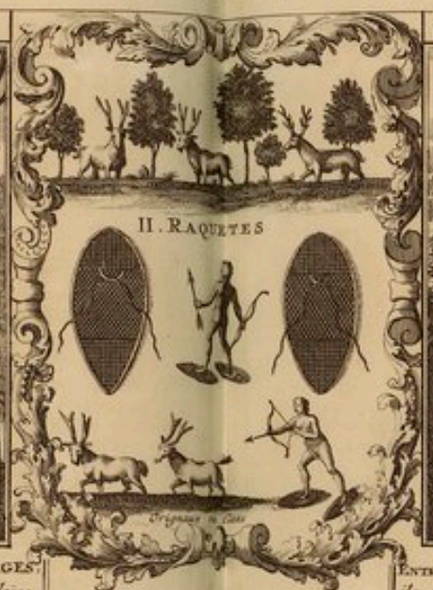
CAR-

CARTE QUI CONTIENT LA MANIERE DONT SE FAIT LA CHASSE DES BŒUFS SAUVAGES ET DES ELANS, LE GRAND SAUT DE LA RIVIERE DE NIAGARA, LA DANSE DU CALUMET AVEC SA DESCRIPTION, ET L'EXPLICATION DES ARMOIRIES DE QUELQUES SAUVAGES DU CANADA.

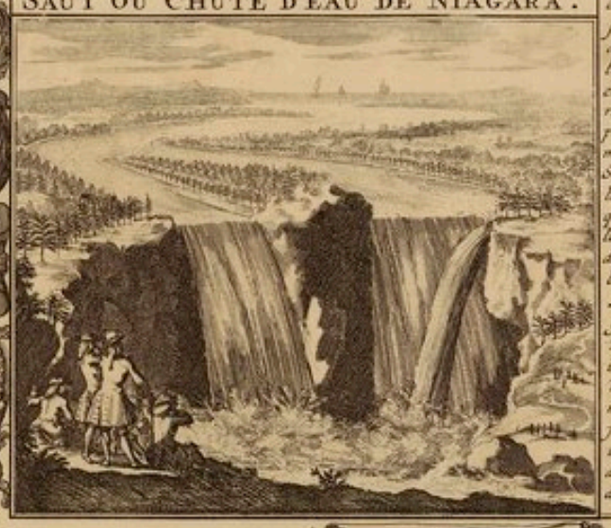
Tom: VI. N.° 24. Pag: 94.

Ces animaux changent de Contrées selon le changement des Saisons, et la diversité des Climats, quand ils sont dans les Pais du Nord et qu'ils commencent à sentir les aproches de l'hiver, ils passent aux Terres du Sud. Ils se suivent ordinairement les uns les autres, et l'on en voit un long troupeau quelque fois durant une lieue de chemin. Ils s'arrêtent tous au même endroit, et la place où ils ont couché est souvent remplie de pourpier sauvage. Les chemins par où ils ont passé sont aussi fraiez que les chemins les plus fréquentez.

BŒUFS SAUVAGES DU CANADA.



SAUT OU CHUTE D'EAU DE NIAGARA.



A deux lieuës de ce grand saut est un gros Rocher détaché de la terre par la Rivière de Niagara, et jusques là elle est si rapide, qu'on est obligé de porter les Canots et les marchandises par terre. Sans quoi l'on pourroit aller avec de grandes Barques durant plus de 450. lieuës en traversant le Lac des Hurons, jusqu'au bout de celui des Ilinois. Mais ce Rocher et le grand Saut que l'on voit ici représenté, interrompent cette belle Navigation, d'une maniere irremediable. les françois vouloient bâtir un fort à l'embouchure de cette Riviere pour brider les Iroquois.

ARMOIRIES DES SAUVAGES.

Les Outagamis portent à la Fleurie de Sinople traversée d'une rivière serpentant en pal à deux Renards de Gueule, aux deux extremitez de la Rivière, chef et pointe.

PUANTS

Les Pouteouatamis appelez Puants portent au Chien d'argent dormant sur une Natte d'or. Ceux-ci suivent moins les règles du Blason que les autres.

OUTCHIPOVES

Les Outchipoues appelez Sauteurs portent à l'aigle de Sable, perché sur le sommet d'un Rocher d'argent et devorant un Hibou de gueule.

NADOVESSIS

Les Nadovessis ou Scioux portent à l'Ecureuil de gueule mordant une Citrouille d'or. Les uns ont une forme d'Ecu, et les autres font servir d'Ecu la principale pièce de leurs armes

ARMES DES OUTAGAMIS APELLEZ RENARDS

ARMES DES POUTEOUATAMIS APPELLEZ PUANTS

ARMES DES OUTCHIPOUES APPELES SAUTEURS

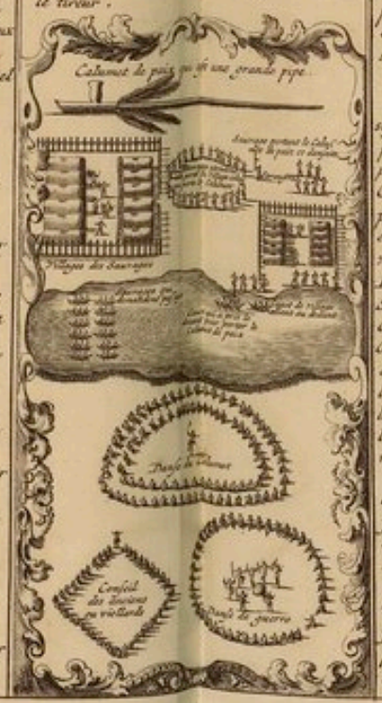
ARMES DES NADOVESSIS APPELES SCIOUX

LES BŒUFS OU TAUREAUX SAUVAGES

que l'on voit ici représentez, ont de la laine fort fine au lieu de poil. Les femelles l'ont plus longue que les mâles. Leurs cornes sont grosses toutes noires, beaucoup plus grosses mais un peu moins longues que celles des Taureaux qu'on voit en Europe. Leur tête est d'une grosseur énorme: ils ont le cou fort court mais fort gros, et quelque fois d'un six pans de largeur, avec une bosse entre les deux Epaules. Leur jambes sont grosses et courtes, aussi couvertes d'une laine fort longue. Ils ont sur la tête et entre les cornes des crins noirs qui leur tombent sur les yeux et qui les rendent affreux. Lors que les sauvages voient un Troupeau de ces Bœufs, ils s'assemblent en grand nombre et mettent le feu de toutes parts aux herbes sèches alentour de ces bêtes, à la reserve de quelques passages, où ils se tiennent postez avec leurs arcs et leurs flèches. Alors ces animaux qui veulent eviter le feu, sont contraints de passer près des Sauvages, qui en tuent quelque fois plus de cent en un jour.

DU CALUMET.

Rien n'est plus mistorieux parmi les Sauvages, ni plus recommandable que le Calumet. C'est une pierre rouge, polie comme du marbre, et percée de maniere qu'un bout sert à recevoir le tabac, et l'autre s'enclave dans le Manche qui est un bâton de deux piés de long, aussi percé par le milieu. Il est ordinairement embelli de la tête et du cou de divers Oiseaux, et l'on y ajoûte de grandes plumes rouges, vertes et d'autres couleurs dont il est tout empannaché. Cet instrument Semble être le Dieu de la paix ou de la guerre, l'arbitre de la vie ou de la mort, et l'on ne rend pas plus d'honneur aux Sceptres de Rois. C'est assez de le porter sur soi et de le faire voir, pour marcher en assurance au milieu des Ennemis, qui dans le fort du Combat mettent bas les armes quand on le montre. Il y a un Calumet pour la Paix et un autre pour la guerre. Les Sauvages s'en servent encore pour terminer leurs differens, pour affermir leurs alliances ou pour parler aux Etrangers.



CHASSE DES ORIGNAUX

La chasse des Elans ou Orignaux se fait sur la neige avec des Raquettes telles qu'on les voit ci dessus. Elles ont deux piés et demi de longueur et 12. pouces de largeur: on s'en sert pour marcher sur la neige, et bien plus vite avec cette chaussure qui s'attache aux piés, que l'on ne fait en souliers sur un chemin battu.

L'Orignal est grand comme un Mulet d'auvergne et de figure semblable. Il a le poil long et brun, la peau forte et dure, et la chair assez bonne à manger. Quand on est arrivé sur les lieux à travers la neige au Nord du fleuve S.t Laurent, on choisit la place, et l'on commence à chercher la Bête à l'aide des chiens. Quand on l'a trouvée il faut tirer fort juste parce qu'autrement elle devient furieuse sur le tireur.

ENTRE LE LAC ONTARIO ET LE LAC ERRIE.

il y a un grand et prodigieux saut dont la chute d'eau est toute à fait surprenante. Elle est composée de deux grandes nappes d'eau et de deux Cascades avec une Isle entalus au milieu. Les eaux qui tombent de cette hauteur ecument et bouillonnent d'une maniére épouvantable, avec un bruit affreux qui s'entend de plus de quinze lieuës par le vent du Sud. du pié de ce Saut est la Rivière de Niagara, qui n'a guére qu'un demi quart de lieuë de largeur. Mais elle est fort profonde en certains endroits. Elle est même si rapide au dessus du grand Saut, qu'elle entraine toutes les bêtes Sauvages qui la veulent passer à la nage pour aller pâturer de l'autre côté. Depuis ce Saut la Rivière roule ses eaux avec une rapidité extraordinaire sur tout pendant deux lieuës, jusqu'au Lac Ontario ou de frontenac, où commence à se rallentir l'impetuosité de ce Courant

DANSE DU CALUMET.

La Danse du Calumet ne se fait que pour des sujets considérables, comme pour affermir la paix, ou se reünir dans quelque grande entreprise. L'Hiver la Cérémonie se fait dans une Cabane, et l'Eté c'est en rase Campagne. La place étant choisie entre plusieurs arbres, on y étend une grande natte de joncs peinte de diverses couleurs. Là se place avec honneur le Dieu de celui qui fait la danse, qui est ou un Serpent ou quelqu'autre chose, et à sa droite le Calumet en l'honneur duquel se fait la fête. On choisit ensuite les voix qui doivent chanter, et chacun de ceux qui arrivent doit saluer le Dieu en petunant et en lâchant contre lui la fumée de sa pipe, comme s'ils lui offroient de l'encens. Chacun va aussi prendre le Calumet, et le soutenant des deux mains, le fait danser en cadence à l'air des chansons en lui faisant faire plusieurs figures différentes. Celui qui doit commencer la Danse paroît ensuite au milieu de l'assemblée où il en fait autant. Il y a une autre danse qui se fait au son du tambour au lieu de chansons. Le Danseur fait signe à quelque guerrier de venir prendre des armes qui sont sur la natte, et il se fait alors une espèce de Combat

ARMES DES OUTAOUAS V. NATIONS

ARMES DES HURONS

ARMES DES ILINOIS

ARMES DES OUMAMIS

ARMOIRIES DES SAUVAGES

Les Cinq Nations Outaouës portent de Sinople à quatre Elans de Sable cantonnez et regardant les quatre angles de l'Ecu, au monceau de gravier en cœur.

HURONS

Les Hurons portent au Castor de Sable accroupi sur une Cabane d'argent au milieu d'un Etang; leur Ecu est rond au lieu que celui des Cinq Nations Outaouas ses est quarré. Il est ordinairement d'écorce de Bouleau ou de quelqu'autre arbre que ce soit

ILINOIS

Les Ilinois portent à la feuille de Hêtre au papillon d'argent. L'usage de ces armes est de distinguer ces différentes Nations les unes des autres lors qu'elles vont à la guerre.

OUMAMIS

Les Oumamis portent à l'Ours de Sable, déchirant de ses deux pattes un arbre de Sinople moussu et couché en face.

DISSERTATION
SUR
LA VIRGINIE.

CE fut, comme tout le monde ſait, ſous le règne de la Reine Elizabeth que les Anglois s'établirent en ce Païs. Ceux qui avoient été à la découverte en firent à cette Princeſſe un raport non moins avantageux que les Eſpions qui avoient été envoïez pour reconnoître la Terre promiſe. Ils lui aſſurérent que le Terroir étoit ſi fertile & ſi bon, le Climat ſi doux & ſi temperé, la Campagne ſi riante, que ſi cette Terre ne faiſoit pas couler des ruiſſeaux de lait & de miel, du moins produiſoit-elle quantité d'excellens fruits, & diverſes eſpèces qu'ils n'avoient jamais vûs ailleurs. Ils dirent qu'on y voïoit plus de raiſins qu'en aucune autre part du monde connu, de gros Chênes & d'autres arbres de haute futaïe, des Cédres rouges, des Ciprés, des Pins, & pluſieurs arbres toûjours verds, qui faiſoient de ce Païs un ſéjour délicieux; qu'on y trouvoit des oiſeaux ſauvages, du Poiſſon, des Bêtes fauves & autre gibier en ſi grande abondance, que les Anglois les plus délicats y trouveroient dequoi ſatisfaire leur goût. Ils raportérent, non que les Indiens fuſſent des geans qui dévoroient les hommes; mais qu'ils étoient ſi affables & d'un ſi bon naturel, ſi peu inſtruits des Arts & des Sciences, ſi éloignez de toute ſorte de Politique & de ruſes, & ſi avides de la compagnie des Anglois, que bien loin de s'opoſer à leur établiſſement, ils le favoriſeroient de toute leur puiſſance. C'en fut aſſez pour faire aprouver à la Reine Elizabeth un deſſein dont le ſuccès paroiſſoit ſans difficultez, & qui lui ouvroit un ſi beau champ pour planter Evangile & étendre ſa domination dans ce beau Païs. Elle étoit alors en guerre avec l'Eſpagne, & elle concourut à l'exécution du projet propoſé autant que la conjoncture des affaires le lui put permettre. Elle conſentit même qu'on donnât à ce Païs le nom de Virginie, ſoit parce qu'il avoit été découvert ſous ſon régne & qu'elle n'étoit pas mariée; ſoit parce que le Païs même & ſes habitans ſembloient retenir encore la pureté, l'abondance, & la ſimplicité de la premiére création.

La premiére découverte en avoit été faite par le Chevalier Walter Raleigh, en 1584. en conſequence des Lettres Patentes de la Reine, par leſquelles lui & ſa Compagnie devoient tirer tout le profit de ce voïage. A leur retour d'autres ſuivirent leur exemple, & partirent en 1585. pour pouſſer plus loin les découvertes des premiers. Ceux-là furent encore ſuivis de quelques autres, & enfin après pluſieurs voïages, le premier établiſſement des Anglois ſe fit en la Baïe de Cheſapeak en vertu des Lettres Patentes que le Roi Jaques I. leur accorda en date du 10. Avril 1606. par leſquelles il les formoit en deux Compagnies diſtinctes. La premiére Colonie fut établie par Jean Smith, ſur une Peninſule qui eſt près du Cap Meridional de cette Baïe, à 50. milles ou environ de la premiére Riviére, qu'ils reconnurent & à laquelle ils donnérent le nom du Roi. Ce ne fut pas ſans de grandes difficultez que les Anglois vinrent à bout de fixer leur habitation dans ce nouveau Monde. Les Naturels du Païs n'étoient pas à beaucoup près ſi patiens qu'on les avoit répréſentez; ils firent éprouver plus d'une fois aux Anglois qu'il ne faloit pas entreprendre témérairement de les chaſſer d'une terre où ils avoient pris naiſſance; & ce ne fut qu'après pluſieurs coups donnez, & à force de ſecours envoïé pluſieurs fois d'Europe, que la Loi du plus fort l'emporta ſur les éforts de ceux qui combattent pour leurs foïers & pour leur patrie. Mais à quoi le deſir du gain ne porte-t-il pas les hommes? L'exemple des Eſpagnols qui tiroient des profits immenſes de deux petits Colonies qu'ils avoient déja établies en ce Païs-là fut un motif puiſſant pour les Anglois non moins avides de richeſſes, & ils pouſſérent ſi bien leurs conquêtes, qu'ils poſſédent aujourd'hui paiſiblement toute cette partie du Canada.

La moindre étenduë qu'on lui donne eſt de deux cens milles vers le Nord depuis la pointe *Comfort*, & de deux cens milles au Sud. Elle eſt bornée par la Côte à l'Eſt, & renferme tout le Païs Oueſt & Nord-Oueſt d'une Mer à l'autre, avec les Iles adjacentes à cent milles du Continent. Les Vaiſſeaux y abordent par l'embouchure de la Baïe de Cheſapeak, qui reſſemble moins à une Baïe qu'à une Riviére, puiſqu'elle court entre deux terres deux cens milles ou environ. Elle eſt d'ailleurs preſque par tout auſſi large qu'à l'embouchure qui peut avoir ſept lieuës de large, & tous les Vaiſſeaux qui vont à Maryland doivent paſſer par là. La Côte en eſt ſaine & unie, le fond égal, & l'on y y peut aborder tout le long de l'année. L'ancrage y eſt merveilleux d'un bout à l'autre, & il y a ſi peu de riſque d'y échouër, que pluſieurs Maîtres de Navires ſe hazardent juſqu'au fond de la Baïe ſans y avoir jamais été auparavant. Le Païs contient trois ſortes de terroir, dont l'un eſt aux endroits les plus bas, l'autre au milieu, & le troiſième vers la ſource des Riviéres. Vers leur embouchure le terroir eſt par tout

gras & humide, & propre pour les grains les plus groſſiers, tels que ſont le Ris, le Chanvre, le Maïz &c. L'on y trouve pourtant des veines d'une terre froide & fabloneuſe qui eſt ſouvent couverte d'eau. Mais elle ne laiſſe pas d'être fertile. Ces endroits les plus bas ſont preſque par tout garnis de Chênes, de Peupliers, de Pins, de Cèdres, de Ciprés, & autres arbres aromatiques, dont les tiges ont juſqu'à 70. piés de haut ſans aucune branche. Il y a auſſi quantité d'arbriſſeaux toûjours verds, comme le Houx, le Mirthe & autres dont les noms me ſont inconnus. Vers le milieu du Païs, le terroir eſt uni preſque par tout, quoi qu'il y ait quelques petites montagnes, & des vallées agréables où l'on voit couler pluſieurs ruiſſeaux. La terre en quelques lieux eſt graſſe, noire & forte; en d'autres elle eſt maigre & légère. Le milieu des Langues qui ſont entre les Riviéres eſt un terroir d'argile blanche ou rouge, où l'on trouve des Chataigniers, & en Eté une eſpèce de petites cannes fort bonnes pour la nourriture du Bétail. Les endroits les plus fertiles ſont le long des Riviéres & de leurs bras, qui ſont couverts de Chênes, de Noïers, de Frênes, de Hêtres, de Peupliers & autres arbres d'une groſſeur prodigieuſe. Vers les ſources des Riviéres, il y a un mélange de montagnes, de vallées & de plaines, plus ou moins fertiles, & où l'on trouve une grande varieté de fruits & d'arbres de haute futaïe. L'on y voit un terrain bas & fertile, tantôt garni de gros arbres, tantôt couvert de vaſtes prairies, où l'on ne découvre autre choſe que des cannes & de l'herbe d'une hauteur extraordinaire. On y trouve auſſi pluſieurs ſortes de terre, dont les unes ſont médicinales, les autres propres à nétoier, & à faire des ouvrages de poterie. Il y a, par exemple, de l'antimoine, du talc, de l'ocre jaune & rouge, de la terre à dégraiſſer, de la marne, de la glaize dont on fait les pipes, &c. On y voit auſſi du charbon, des ardoiſes, des pierres propres à bâtir, du pavé plat en quantité, & beaucoup de caillons. A l'égard des mineraux, la Latitude même du Païs, & quelques autres circonſtances font croire qu'il doit y en avoir beaucoup. On y a déja trouvé quelques mines de fer & de plomb, & une mine d'or, ou du moins qu'on croïoit telle, mais qui doit être quelqu'autre bon métal. Les pierres tranſparentes qu'on y trouve au deſſous de la ſurface de la terre ne laiſſent pas d'être de quelque prix: elles aprochent du diamant, & n'ont d'autre défaut que celui d'être molles; mais elles durciſſent après avoir été quelque tems à l'air.

Ce Païs produit auſſi quantité de fruits, de diverſes eſpèces ſelon la nature du terroir. A l'égard des fruits à noïau, on y voit des Ceriſes, des Prunes, & des Perſimmons. Les Ceriſes viennent dans les bois & ſont de trois eſpèces: les unes noires au dehors & rouges en dedans, qui viennent par grapes ou par bouquets, & qui ne ſont pas amères: les autres blanchâtres au dedans & d'un goût fade; & la troiſième ſorte, qu'on nomme Ceriſe des Indes, eſt la plus agréable du monde. Elle eſt d'une couleur de pourpre enfoncé & n'a qu'une ſeule queuë comme les nôtres. Il y a deux ſortes de prunes ſauvages, petites l'une & l'autre, & du goût à peu près de la prune de Damas. Les Perſimmons ſont de differente groſſeur: ils tiennent le milieu entre la prune de Damas & la poire Bergamote: leur goût eſt très-agréable quand ils ſont mûrs. On y voit des meures de trois ſortes, deux de noires, & une de blanches: deux ſortes de groſeilles, l'une rouge & l'autre noire, & des framboiſes ſauvages qui ſont fort bonnes. Les fraizes qu'on y trouve ſont auſſi très-délicieuſes, & croiſſent preſque par tout dans les champs. On y voit quantité de noix & de noiſettes, ſans parler des fruits particuliers du Païs, dont la ſimple deſcription ne donneroit pas une idée ſuffiſante. Il y croît une variété ſurprenante de raiſins, dont quelques-uns ſont fort doux & agréables au goût: mais les autres ſont âpres, & ſeroient peut-être meilleurs à faire du vin ou de l'eau de vie. On en voit de petits qui croiſſent ſur des ſeps fort bas, dont les uns ſont blancs & les autres de couleur de pourpre: ils ne ſont pas plus gros que nos groſeilles. D'autres ſont de la groſſeur de nos prunes ſauvages. On en fait des Tartes merveilleuſes quand ils ſont mûrs, & il y a aparence qu'on les rendroit propres à faire de bon vin, s'ils étoient cultivez avec ſoin. L'arbre qui porte le miel & celui qui produit le ſucre viennent dans ce Païs vers les ſources des Riviéres. Le miel eſt contenu dans des gouſſes épaiſſes & enflées qui paroiſſent de loin comme la coſſe des féves ou des pois. Le ſucre n'eſt autre choſe que le ſuc qui découle d'un arbre dont on a percé le tronc & qu'on fait bouillir enſuite. De huit livres de cette liqueur, les Indiens en font une livre de ſucre. Il eſt brillant & humide, a le grain beau, & ſa douceur aproche de celle de la Caſſonade. Le Mirthe croît vers l'embouchure des Riviéres, le long de la Mer & de la Baie, & dans le voiſinage de pluſieurs marais: il porte une baie dont on fait de la cire d'un très-beau verd, dure, qui caſſe facilement, & qui devient preſque tranſparente à force d'être rafinée. On en fait des chandelles qui ne ſaliſſent point les doigts, & qui ne ſe fondent point au milieu des plus grandes chaleurs. Elles répandent de plus une odeur ſi agréable, que pluſieurs les laiſſent fumer, quand elles ſont éteintes, pour la reſpirer.

Cette Terre eſt ſemée par tout de diverſes plantes curieuſes, & de très-belles fleurs. Il y a auſſi pluſieurs ſortes de bois & de terres qui ſont propres à teindre en diverſes couleurs fort belles. La ſerpentine, qui paſſe en Angleterre pour un des meilleurs cordiaux, & un antidote excellent contre les maladies peſtilentielles, eſt une racine qui croit encore dans ce Païs. On y voit auſſi la racine du ſerpent à ſonnette, qui guérit de la morſure de ce reptile, dont le venin tuë quelquefois en deux minutes. Le Saſſafras, dont l'écorce tient beaucoup de la vertu du Quinquina, eſt un arbre fort renommé; auſſi bien qu'une certaine racine, qui croît dans les marais, & qui guérit à coup ſûr toute ſorte de fièvres. Les Indiens plantent dans leurs jardins & dans leurs champs quantité de Melons muſquez, de Melons d'eau, de Citrouilles & d'autres fruits, qu'il ſeroit trop long de raporter. Ils ont auſſi du Blé des Indes, des Pois, des Féves, & du Tabac.

Pour ce qui eſt du poiſſon, il n'y a point de Païs au monde ou il y en ait de meilleur, ſoit d'eau douce ou d'eau ſalée. Au Printems les Harangs montent dans les ruiſſeaux & dans les guez des Riviéres, où il s'en trouve en ſi grande abondance, qu'il eſt impoſſible d'y paſſer à cheval ſans leur marcher deſſus. On y voit outre cela une infinité d'Aloſes, de Rougets, d'Etourgeons, & quelques Lamproies, qui paſſent de la Mer dans les Riviéres. Avant que les Anglois s'établiſſent à la Virginie, il y en avoit une ſi grande quantité, que les petits garçons & les petites filles, armez d'un bâton pointu, en dardoient

des

des plus petits qui nageoient sur les bas-fonds; mais les Indiens avoient plus de peine à prendre les gros poissons, qui n'aprochent pas tant du rivage. Pour y réüssir, ils faisoient une espèce de claïes avec de petits bâtons refendus, ou de cannes de la grosseur du doigt, qu'ils joignoient ensemble avec de jeunes branches de chêne verd, ou de quelqu'autre bois souple, & qu'ils mettoient si près les unes des autres, que les petits poissons ne pouvoient passer dans les intervalles. Vers l'un des bouts de cette claïe, il y avoit une ouverture, & l'ouvrage, qui étoit continué de part & d'autre, formoit trois ou quatre enclos tout de suite, disposez de telle maniére, que le poisson y pouvoit entrer facilement, & non en sortir de même. Lorsque la marée étoit haute, ils plantoient l'un des bouts de cette claïe sur le bord de la Riviére, ils étendoient l'autre dans l'eau à huit ou dix piés de profondeur, & l'affermissoient avec des pieux. Vers les sources des Riviéres, où l'eau est basse & le courant rapide, les Indiens pêchent d'une autre maniére. Ils font une digue de pierres sèches, à travers le lit de la Riviére, & y laissent quelques ouvertures pour donner passage à l'eau. Là ils mettent une espèce de Panier fait de cannes & de figure conique, dont la longueur est de 10. piés & la base de trois: la rapidité du courant y entraîne le poisson, & l'y retient avec tant de force qu'il ne peut plus en sortir. On y pêche aussi de nuit à la faveur du feu, de la maniére qu'il est répréſenté dans la Carte suivante.

Mais si les Riviéres de ce Païs sont pleines de poissons en Eté, elles ne sont pas moins couvertes d'oiseaux en Hiver. La quantité qui s'y voit de Cignes, d'Oies, de Canards, de Sarcelles, de Macreuses, & d'autres oiseaux aquatiques est si grande, qu'on en tuë quelquefois jusqu'à vingt d'un seul coup. Les Etangs & les Ruisseaux sont aussi couverts de ce gibier en certaines saisons de l'année. On trouve aussi ailleurs des Gruës, des Herons, des Becasses, des Becassines, des Pluviers, des Alouëttes, & quantité d'autres oiseaux bons à manger, sans parler des Loutres, des Civettes & autres animaux sauvages que les Anglois y virent avec étonnement. Les Indiens n'avoient aucun autre instrument que l'arc & la flêche pour tuer les oiseaux, non plus que pour le gros gibier, qu'ils prennent de cette maniére. En Hiver quand les feuilles des arbres sont tombées, & si sèches qu'elles peuvent brûler facilement, ils environnent une étenduë de bois de cinq ou six milles de circonference, & y mettent le feu; ils poussent ensuite plus avant en se tenant toûjours à une distance raisonnable les uns des autres, & pour hâter leur chasse qui doit être finie à la pointe du jour, ils mettent de nouveau le feu à l'herbe & aux feuilles: réïterant ce manège, jusqu'à ce qu'ils aïent enfermé les Bêtes dans un petit cercle où elles s'atroupent, haletant & presque étoufées par la chaleur & la fumée qui les enveloppe de tous côtez. Alors les Indiens les percent à coups de flêches; & quoi qu'ils soient vis-à-vis les uns des autres, & que la fumée les empêche de se voir, il arrive rarement qu'il y en ait aucun de blessé dans ces sortes de chasse. Ils ne font tout ce carnage, que pour avoir la peau de ces animaux, dont ils laissent périr les cadavres dans les bois. Quand ces Peuples vont à la chasse dans un Païs écarté, c'est d'ordinaire pour toute la saison. Ils prennent avec eux leurs femmes & leurs enfans, s'arrêtent à l'endroit où ils trouvent le plus de gibier, & emploïent deux ou trois jours à y construire de petites cabanes pour leur usage. La saison n'est pas plûtôt finie, qu'ils les abandonnent sans se mettre en peine de les démolir.

C'est ainsi que les Indiens de Virginie vivoient au jour la journée de ce que la Nature leur fournissoit, & que sans le secours d'une pénible industrie, leur divertissement supléoit à leurs besoins. Les femmes & les enfans mettoient seulement en réserve quelque peu de noix & d'autres fruits de la terre, pour leur servir dans l'occasion. Ce Peuple heureux n'étoit point exposé aux fatigues de l'agriculture, & après avoir emploïé quelques jours de l'Eté à semer du grain & des melons, il donnoit le reste au plaisir & à la joïe. Content de peu, il ignoroit les soins, & les inquiétudes que causent le luxe & l'ambition; & leurs besoins se bornant au simple nécessaire, ne leur donnoient ni peine ni travail pour y subvenir. Mais cette douce tranquillité a bientôt été troublée par l'arrivée des Anglois, qui s'exposant aux périls d'une longue Navigation par le desir du gain, ont apris à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité sur les hommes. Nous verrons dans la suite les changemens qu'ils ont causez dans ce Païs, où la simplicité des premiers tems s'étoit conservée jusqu'à leur arrivée; & quelle est aujourd'hui la situation de ces Peuples assujettis à une domination qui leur avoit été inconnuë jusqu'alors. Mais parlons premiérement de l'état où les Anglois les trouvérent & de ce qui regarde en particulier cette partie du Nouveau Monde & ses Habitans.

Ils sont de moïenne taille, droits & bien proportionnez; leurs bras & leurs jambes sont d'une tournure merveilleuse; ils n'ont pas la moindre imperfection sur le corps, & à peine s'en trouve-t-il aucun parmi eux qui soit nain, bossu, tortu, ou contrefait. Leur couleur, quand ils sont devenus un peu grands, est d'un châtain brun, mais qui est beaucoup plus clair dans leur enfance. A mesure qu'ils avancent en âge leur cuir s'endurcit & devient plus noir par la graisse dont ils s'oignent, & par les raïons du Soleil auxquels ils s'exposent. Leurs cheveux sont ordinairement d'un noir de charbon; ils ont aussi les yeux fort noirs, & le regard un peu louche tel qu'on l'observe dans la plûpart des Juifs. Presque toutes leurs Femmes sont d'une grande beauté: elles ont la taille fine, les traits délicats, & ne manquent d'autres charmes que de ceux d'un beau teint. On peut voir dans la planche suivante la maniére de leurs habillemens. Ces Peuples regardent le mariage comme une action fort solemnelle, & les vœux qu'ils font alors passent pour inviolables & pour sacrez. Quoi qu'ils permettent au mari & à la femme de se quitter, s'ils ne vivent pas de bonne intelligence, le divorce néanmoins est de si mauvaise odeur parmi eux, que rarement les conjoints poussent leurs démêlez jusqu'à la separation, pour n'être pas taxez d'inconstance & de lâcheté. Cependant lorsqu'ils en viennent à cette démarche, ils comptent que tous les liens du mariage sont rompus, & chacune des parties a la liberté de se remarier à qui elle veut. Mais pendant que le contrât dure, l'infidelité soit de la part du Mari, soit de la part de la Femme est regardée comme un crime impardonnable. En cas de rupture, chacun prend les enfans qu'il aime le plus; car bien loin de leur être à charge, ils les regardent comme leur plus grande richesse, de même que les Juifs autrefois; & si les parties intéressées ne sont pas d'accord là-dessus, on sépare les enfans en nombre égal, & le Mari est

le premier qui choisit. Quelques Voïageurs disent que les jeunes Indiennes se prostituent pour un petit présent qu'on leur fait ; mais outre que les Indiens desavouent cette coûtume, un Anglois, né dans le Païs & qui en a soigneusement observé les usages, assure qu'il n'a trouvé aucun fondement à cette accusation, & que c'est une calomnie dont on les noircit injustement. Il est vrai que les filles en ce Païs-là sont Maîtresses d'elles-mêmes, & qu'elles peuvent disposer de leurs personnes comme il leur plaît ; mais s'il arrive à quelcune d'avoir un enfant, elle est perduë de réputation pour toute sa vie, & elle ne peut plus trouver un Mari. Les Indiennes sont pleines d'esprit, toûjours gaïes & de bonne humeur. Elles aiment beaucoup à rire, & leur ris est, dit-on, accompagné de beaucoup d'agrément. Elles ont tant de feu & de vivacité, qu'elles ne cherchent qu'à badiner & à se divertir : ce qui a peut-être suffi à ceux qui ne savent pas distinguer le crime d'avec une liberté honnête, pour les taxer de libertinage ; quoi qu'avec aussi peu de raison, que les Espagnols jaloux condamnent la liberté des Françoises qui sont au fond beaucoup plus chastes que leurs Femmes, malgré l'espèce d'emprisonnement où on les tient.

Parmi la grande variété de viandes & de fruits dont ces Peuples se nourrissent, la Nature ne leur a apris l'usage d'aucune autre liqueur que de l'eau ; & quoi qu'ils aïent par tout d'agréables fontaines, ils aiment beaucoup mieux l'eau dormante, échaufée par les raïons du Soleil. Le Baron de la Hontan parle d'un jus agréable de Maple qui est mêlé avec de l'eau ; mais je trouve que les Indiens de Virginie n'en usent point, & qu'ils n'ont d'autre liqueur forte que celle que les Anglois leur donnent. Aussi en sont ils si avides, qu'ils ne manquent jamais de s'en enivrer, quand ils en trouvent l'occasion. Ils n'ont aucune sorte de Lettres pour exprimer leurs paroles ; mais quand ils ont quelque chose à communiquer, qu'ils ne peuvent dire de vive voix, ils y emploïent une espèce d'Hieroglyphe ou de répréfentation d'oiseaux, de bêtes ou d'autres choses, qui désignent leurs pensées. Leur langage n'est pas le même par tout ; & deux Nations qui ne sont pas fort éloignées l'une de l'autre, ne s'entendent presque point. Ils ont pourtant une espèce de Langue générale qui est entenduë des principaux de plusieurs Nations, comme la Langue Latine en Europe, & la *Lingua Franca* dans tout le Levant. Quand ils voïagent, ils peignent diverses marques sur leurs épaules, pour se distinguer & faire voir de quelle Nation ils sont. Leur marque ordinaire est une ou plusieurs flêches, qu'une Nation peint la pointe en bas, l'autre en haut, ou en travers, comme on le peut voir dans la Planche suivante. C'est peut-être ce que le Baron de la Hontan appèle les Armoiries des Indiens, dont on n'a pas d'ailleurs d'autre connoissance que celle-là. Quoi qu'il en soit, c'est ce qui donna occasion à la Compagnie de la Virginie, de faire des plaques d'argent, de cuivre, ou de bronze dont elle distribua quelque nombre à chaque Nation qui étoit en amitié avec les Anglois ; & de faire ensuite une Loi, qui défendoit aux Indiens de voïager dans les Plantations Angloises, sans que quelcun de leur Compagnie fût muni d'une de ces plaques, pour montrer qu'ils étoient amis.

A l'égard de leur Religion, quelques Auteurs assurent que les Indiens ne reconnoissent aucune Divinité, qu'ils n'ont pas même de terme pour exprimer le nom de Dieu, & qu'ils sont incapables des raisonnemens communs là-dessus à tout le reste des hommes. On ajoûte qu'ils n'ont aucune cérémonie exterieure qui montre qu'ils rendent quelque culte à la Divinité, & qu'on ne voit parmi eux ni Sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marque de Religion. Le Baron de la Hontan, au contraire, leur attribuë des notions si fines, & des argumens si subtils, qu'on ne peut s'empêcher de trouver de la contradiction entre son opinion là-dessus & celle du Père Hennepin qui est du sentiment des premiers. Je préfère donc le sentiment unanime de presque tous ceux qui ont écrit des Indiens de l'Amerique, & suivant le raport d'un Voiageur qui me paroît aussi sincère que bien instruit, je ne craindrai pas d'avancer que tous les Indiens de ces quartiers-là sont idolâtres & superstitieux. Pour ce qui est de leur Temple, appelé parmi eux Quioccosan, c'est une maison bâtie à la maniére de leurs autres cabanes, de 18. piés de large sur 30. de long, où il n'y a que les murailles toutes nuës, un foïer au milieu, & un trou au toit pour donner passage à la fumée. En dehors & à quelque distance du bâtiment, il est environné de pieux, dont les sommets sont peints & répréfentent des visages d'hommes en relief. Ce Temple n'a d'autre ouverture par où la lumiére y puisse entrer, que la porte & le trou de la cheminée. Mais à l'extremité opofée à la porte, il y a une séparation de nattes fort serrées qui renferme un espace d'environ 10. piés de long & où l'on ne voit pas la moindre lumiére, c'est là qu'est expofée l'idole des Indiens dans une niche que l'obscurité du lieu rend encore plus vénérable ; car le jour n'y entre qu'à la faveur d'une des nattes de la cloison que l'on relève, & de cette lumiére sombre qui vient de la porte & du trou qui est au haut du toit. Ces ténébres ne servent pas peu à exciter la dévotion du Peuple ignorant ; mais ce qui contribuë davantage à maintenir l'impofture, c'est que d'un côté le principal des Magiciens entre seul dans cette enceinte, & qu'il peut remuer l'image sans que personne s'en aperçoive, pendant que de l'autre un Prêtre se tient avec le Peuple pour l'empêcher de pousser trop loin sa curiosité, sous peine d'encourir les censures & l'indignation du Dieu. C'est ainsi que les Prêtres, abusant de la crédulité des Peuples superstitieux, s'en servent en tout Païs à affermir une autorité usurpée sur les consciences, particuliérement dans les lieux où les devotions exterieures ont pris la place du vrai culte Religieux. Ils font d'un Régne tout spirituel, tel que devroit être celui du Dieu qu'ils servent, un Régne purement temporel, qui est le leur, substituant leurs propres Loix & leurs propres Ordonnances à celles du véritable Legislateur, dont ils anéantissent l'autorité en la partageant. Plus la simplicité est grande dans les Peuples, plus les Ecclesiastiques en tirent avantage pour étendre aussi leur pouvoir. Persuadez qu'ils ne peuvent l'augmenter qu'à la faveur de l'ignorance, ils consacrent cette ignorance en la faisant passer pour la mère de la devotion. Il ne seroit pas nécessaire d'aller jusques dans le Nouveau Monde pour en chercher des exemples. Les Indiens ne sont pas plus zelez dans leur culte Idolâtre, que les Catholiques Romains les plus bigots dans celui qu'ils rendent à leurs Saints ; & je trouve dans les uns & dans les autres une égale soumission à pratiquer les austeritez & les penitences que leurs Prêtres leur impofent. Conformité odieuse ! qu'on ne peut trop s'étonner que les Missionnaires ne remarquent pas dans tous les lieux où les porte

te leur zèle prétendu, & qui ſera toûjours un obſtacle invincible à la converſion de ces pauvres Idolâtres! Le moïen d'élever leur eſprit à un culte tout ſpirituel, tant qu'ils verront à peu près les mêmes cérémonies & les mêmes uſages dans la Religion qu'on leur propoſera d'embraſſer? Ne s'agit-il donc que de changer l'objet de la ſuperſtition pour la rendre Religieuſe & ſainte? Que gagneroient-ils à changer de domination, ſi celle du Pontife Romain leur impoſe un joug auſſi dur que celui de leurs Prêtres? Heureux les Indiens de la Virginie, d'être ſi près du Roïaume des Cieux, par l'avantage qu'ils ont de recevoir le Chriſtianiſme épuré de tout ce que Rome y a mêlé d'étranger & de corrompu! Heureuſes les Plantations faites ſous l'autorité des Puiſſances Proteſtantes, ſi le zèle pour le ſalut des ames y étoit auſſi grand que l'avidité pour le gain! Quelle abondante moiſſon n'y auroit-il pas à recueillir! Mais ce qu'a ſi heureuſement commencé la pieuſe Reine qui a jetté les premiers fondemens de cette Colonie de l'Amerique, le ſage Roi qui remplit aujourd'hui le Trône de la Grande Bretagne l'achevera plus heureuſement encore. On peut tout ſe promettre du zèle & des lumiéres de ce Prince, non moins attentif à affermir la Religion, qu'à maintenir la paix en Europe. Le ſoin qu'il prend de réfréner l'autorité de ceux qui veulent régner ſur les conſciences, eſt le plus ſûr moïen de ramener les Peuples à JESUS-CHRIST dont le *Régne n'eſt pas de ce Monde.*

Les Indiens, comme les Catholiques Romains, élévent des autels par tout où il leur arrive quelque choſe de remarquable; & ils leur rendent un profond reſpect, parce que toute leur devotion ne conſiſte qu'en Sacrifices. Ils en font pour la moindre occaſion: s'ils entreprennent un long voïage, ils brûlent du Tabac au lieu d'encens à l'honneur du Soleil pour lui demander du beau tems, & un heureux retour. S'ils traverſent quelque Lac ou quelque Riviére enflée par le débordement des eaux, ils y jettent du Tabac, du Peak, ou ce qu'ils ont de plus précieux, pour obtenir un heureux paſſage de l'Eſprit qu'ils croïent préſider en ces endroits. De même lorſqu'ils reviennent de la guerre, de la chaſſe, d'un long voïage, ils offrent une partie de leurs dépouilles au Dieu de qui ils croient avoir été protegez. Ils ont un autel particulier qu'ils honorent plus que les autres; & lorſqu'ils voïagent & qu'ils en rencontrent quelcun, ils ne manquent jamais d'inſtruire leurs enfans de l'occaſion qui l'a fait élever, & du tems auquel on l'a bâti. De ſorte que cette tradition répanduë avec ſoin, conſerve la mémoire de ces antiquitez, auſſi bien qu'aucun écrit pourroit faire, ſur tout pendant que la même Nation habite ſur les lieux où ſe trouvent ces autels.

Ils comptent comme nous par unitez, par dixaines, par centaines &c.; mais ils comptent le nombre des années par celui des Hivers, qu'ils appélent *Cohonks*, du cri des oies qui ne viennent qu'en Hiver dans leur Païs. Ils diſtinguent l'année en cinq differentes ſaiſons, la 1. eſt lorſque les arbres bourgeonnent & fleuriſſent au Printems: la 2. lorſque les épics ſont formez & bons à rôtir: la 3. eſt l'Eté: la 4. la moiſſon, ou la chûte des feuilles: & la 5. l'Hiver ou *Cohonk*. Ils comptent les mois par les Lunaiſons ſans avoir aucun égard au nombre qu'il y en a dans l'année; mais à leur retour ils les appèlent du même nom, comme la Lune des cerfs, la Lune du grain, la premiére & la ſeconde Lune de *Cohonk* &c. Ils ne partagent point le jour en heures; mais ils en font trois portions, qu'ils nomment le lever, le montant, & la deſcente du Soleil. Enfin ils tiennent leurs comptes par le moïen des nœuds qu'ils font à un cordon, ou des coches qu'ils taillent à un morceau de bois.

Nous avons déja remarqué que les Indiens n'ont point de caracteres pour exprimer leurs penſées; de ſorte qu'ils ne peuvent avoir de Loix écrites. Auſſi l'état où les trouvérent les Anglois n'en demandoit-il pas beaucoup. La Nature & l'intérêt leur avoient apris à obéïr à un ſeul, qui eſt chez eux l'Arbitre & le Souverain de tout. Ils n'ont aucune terre en propre, mais la Nation jouït en commun de toutes celles qu'ils cultivent. Ils chaſſent, ils pêchent, & ils cueillent des fruits par tout ſans aucune diſtinction. Le ſoin qu'ils prennent pour élever leur grain, leurs courges, leurs melons &c. eſt ſi peu de choſe; d'ailleurs le Païs eſt ſi fertile, & il y a tant de terres incultes que ce n'eſt pas la peine de ſe diſputer pour en avoir; ils n'amaſſoient rien de tout ce que l'on peut appeler richeſſes; ils eſtimoient les peaux & les fourrures pour l'uſage, & le *Peak* & le *Roenoke* pour l'ornement. Les titres d'honneur qui leur ſont particuliers ſe réduiſent à ceux de *Cockarouſe* & de *Werowance*, le premier, qui ſignifie membre du Conſeil du Roi, & le ſecond un Officier militaire: l'un qui a grand' part au gouvernement, & l'autre qui commande tous les partis qui vont à la chaſſe, en voïage, ou à la guerre. Les Prêtres & les Devins, comme on l'a déja dit, ont auſſi une grande autorité; c'eſt à eux que le Peuple s'adreſſe en toute occaſion pour avoir leurs avis, ce qui joint aux prémices & aux offrandes continuelles qu'on leur donne, les met en état de vivre de la graiſſe du Païs, & de s'enrichir des dépouilles de leurs compatriotes ignorans.

Pour ce qui eſt maintenant de l'état préſent de la Virginie, les Naturels du Païs ſont preſque tous éteints, quoi qu'il y ait encore pluſieurs Bourgs qui retiennent leur ancien nom; mais ils ne pourroient pas lever tous enſemble cinq cens hommes propres à porter les armes. La Compagnie des Marchands de Londres, qui y fit le premier établiſſement de la maniére que nous l'avons dit, en donna d'abord le Gouvernement à un Préſident qui étoit choiſi toutes les années par la Colonie, & à un Conſeil dont elle nommoit elle même les membres. Les choſes demeurérent en cet état, juſqu'en 1610. que la Compagnie obtint un nouvel octroi du Roi, par lequel elle avoit droit de nommer le Gouverneur, qui ne devoit agir qu'avec l'aprobation & l'avis du Conſeil. Dix ans après on convoqua pour la premiére fois une aſſemblée générale de membres députez de tous les endroits du Païs où les Anglois avoient des plantations, pour règler conjointement avec le Gouverneur & le Conſeil toutes les affaires publiques de la Colonie, ce qui ſervit à perfectionner la forme du Gouvernement. La Compagnie étant enſuite venuë à ſe diſſoudre, le Roi laiſſa l'adminiſtration des affaires au Gouverneur, au Conſeil & aux Députez, & l'on donna le titre d'Aſſemblée générale à ce Corps. Cette Aſſemblée traitoit de toutes les affaires importantes de la Colonie, & faiſoit des Loix que le Gouverneur & le Conſeil étoient chargez de faire éxécuter. C'étoit le Roi qui nommoit ce Gouverneur, & les membres de ce Conſeil, & le Peuple éliſoit ſes Députez à l'Aſſemblée générale. Mais le Gouverneur obtint enſuite un pouvoir ſi étendu, que ſon aprobation devint abſolument néceſſaire dans toutes les affaires qui ſe traitoient, quoi que d'ailleurs il fût obli-

gé de prendre l'avis du Conſeil. Tel fut l'état de la Colonie, juſqu'à la Rebellion qui éclata en 1676. & qui fut ſi funeſte aux Anglois. Ce n'eſt pas ici le lieu d'en faire l'hiſtoire qui nous méneroit trop loin. Je dirai ſeulement qu'on l'attribuë à quatre cauſes que je raporterai en peu de mots. 1. L'exceſſive mediocrité de la valeur du Tabac, & le préjudice qu'on faiſoit aux propriétaires dans leurs échanges, ſans que tous les efforts de l'Aſſemblée y puſſent remedier. 2. Le partage de la Colonie en diverſes donations que le Roi Charles II. avoit faites à quelques Seigneurs de ſa Cour, contre la teneur des Chartes originales, & les charges exorbitantes que la Colonie étoit obligée de païer pour les amortir. 3. Les Reſtrictions que le Parlement d'Angleterre mit ſur tout le Commerce de ce Païs-là, & 4. Les troubles excitez par les Indiens, qui habitoient vers la tête de la Baïe, & par ceux des frontiéres.

Les premiers avoient un Trafic règlé avec les Hollandois établis à *Monadas*, aujourd'hui la Nouvelle York, & dans le voïage qu'ils y faiſoient tous les ans, ils avoient coûtume de paſſer par les frontiéres de la Virginie pour acheter des peaux & des fourrures des Indiens qui demeuroient au Sud. Ils en vendoient même une partie aux Anglois, & portoient le reſte à Monadas. Ce Trafic continua ſans interruption tant que les Hollandois occupérent cette place. Mais lorſque les Anglois en furent devenus les Maîtres, & qu'ils eurent apris les avantages que les Naturels de la Virginie retiroient de leur Commerce avec les Indiens de la Baïe, les premiers inſpirérent à ceux-ci une telle haine pour les Anglois, qu'au lieu de continuer paiſiblement leur négoce, comme ils avoient fait pluſieurs années de ſuite, ces Indiens ne retournérent plus que pour commettre des brigandages & des maſſacres. Ceux des frontiéres n'étoient pas mieux intentionnez, ils apréhendèrent que les découvertes que le Chevalier Berkeley méditoit avec l'aprobation de la Compagnie ne ſerviſſent à leur enlever le reſte de leurs profits. Ces ſoupçons les rendirent fort incommodes à leurs voiſins, qui, ſurpris, de leur côté, de l'émotion extraordinaire qu'ils voïoient parmi les Anglois, s'imaginérent qu'on machinoit quelque choſe contr'eux & s'enfuirent à leurs Habitations les plus éloignées. Leur retraite confirma les Anglois dans la penſée que ces Indiens étoient les auteurs des brigandages dont on a parlé, & il n'en falut pas davantage pour engager le Peuple dans une guerre ouverte contr'eux. Le Commerce étant d'ailleurs devenu à charge par les raiſons que nous avons dites, dégoûtoit quantité d'ouvriers qui ne demandérent pas mieux que de ſervir comme volontaires contre les Indiens. Il ne manquoit qu'un Chef à ces troupes mutinées. Nathanael Baçon, jeune Gentilhomme actif & hardi ſe mit à leur tête, & les commanda en qualité de Général. Il ſe revolta même contre le Gouverneur qui ne vouloit pas favoriſer ſes deſſeins factieux; & cette guerre inteſtine auroit eu des ſuites plus fâcheuſes encore, ſi la mort de ce Chef n'eût mis fin à ſes ambitieux deſſeins. Les Mécontens deſunis par la perte de leur Général ſur la bravoure duquel ils comptoient, commencérent à ſe quereller, & alors chacun ne penſa plus qu'à faire ſa paix.

Juſques-là le Gouverneur n'avoit pas le pouvoir de ſuſpendre ni de caſſer aucun des membres du Conſeil, mais il l'obtint alors, avec cette clauſe qu'il donneroit de bonnes raiſons de ſa conduite à cet égard, & qu'il répondroit au Roi de la validité de ſes accuſations. Cependant la Colonie obtint auſſi une Charte, par laquelle Sa Majeſté lui confirmoit, qu'elle ſeroit toûjours gouvernée par l'Aſſemblée générale, avec cette clauſe de plus, que ſi le Gouverneur venoit à mourir ou à être démis de ſa charge, ſans qu'il y eût dans le Païs une autre perſonne nommée pour lui ſuccéder, alors le Préſident ou le plus ancien des Conſeillers, aſſiſté de cinq autres membres du Conſeil, ſe chargeroit de l'adminiſtration des affaires. Avant l'année 1680. le Conſeil s'aſſembloit dans la même chambre avec les Députez du Peuple; ce qui aprochoit beaucoup de la forme du Parlement d'Ecoſſe. Mais quelques démêlez qui s'élevérent entr'eux engagérent le Conſeil à ne ſe joindre plus avec les Députez; en ſorte qu'ils ſe ſéparérent en deux Chambres diſtinctes à l'exemple du Parlement d'Angleterre; & cette ſéparation a continué juſqu'à préſent. C'eſt le Roi qui nomme le Gouverneur, & qui lui donne la commiſſion ſous le ſceau privé & durant ſon bon plaiſir. Il y a outre cela deux autres Officiers principaux, qui reçoivent leur commiſſion du Roi immédiatement, ſavoir l'Auditeur des comptes des revenu publics, & le Secretaire d'Etat. Les revenus publics ſont de cinq ſortes. 1. Une rente que S. M. ſe réſerve ſur toutes les terres données par Lettres Patentes. 2. Un revenu accordé à S. M. par Acte de l'Aſſemblée pour l'entretien du Gouvernement. 3. Un fonds établi par l'aſſemblée & dont elle diſpoſe pour des occaſions extraordinaires. 4. Un autre fonds qu'elle a donné au Collége établi à Williamsbourg. 5. Un revenu qui ſe lève par Acte du Parlement d'Angleterre ſur le Commerce de la Virginie.

Les Chrétiens de toutes les Nations joüiſſent en Virginie d'une entiére liberté, & à leur arrivée ils ont droit *ipſo facto* à tous les Priviléges du Païs, pourvu qu'ils prêtent ſerment de fidelité à la Couronne & au Gouvernement. Tous les François refugiez que le Roi Guillaume y envoïa à ſes frais & dépens ſont naturaliſez; les autres qui le veulent être n'ont qu'à s'adreſſer au Gouverneur, qui leur en donne d'abord un certificat ſous le ſceau de la Colonie. On ne joüit des terres en ce Païs-là qu'à titre de roture, & on les acquiert par des Lettres Patentes ſous le ſceau de la Colonie, & l'atteſtation du Gouverneur avec le conſentement du Conſeil. Il y a trois differentes voïes pour en obtenir: 1. par une juſte prétention & par arpentage. 2. en préſentant requête pour demander les terres d'une perſonne déchuë de ſon droit. 3. en demandant auſſi par Requête des terres confiſquées. Par la Charte Roïale, toute perſonne qui ſe tranſporte dans ce Païs a droit à 50. Acres de terre, c'eſt-à-dire qu'un homme qui y améne ſa Famille peut en avoir la même quantité pour ſa femme & pour chacun de ſes Enfans. On les obtient à titre de fief abſolu, à condition de païer une rente fonciére de 12. ſols pour chaque cinquante acres, & d'y planter ou de s'y établir dans l'eſpace de trois ans, ſelon la Loi du Païs: c'eſt-à-dire de défricher un acre de terre, d'y ſemer du grain, ou d'y bâtir une maiſon & d'y tenir du bêtail une année de ſuite, après quoi l'on ne doute point que le Poſſeſſeur ne s'y habitue tout-à-fait, parce qu'il ne voudroit pas perdre ſon bétail, qui, après avoir goûté le pâturage de ces nouvelles Plantations, ne s'accoûtume qu'avec beaucoup de peine à celui des autres. C'eſt ainſi que ce beau Païs déja ſi cultivé par l'induſtrie des Anglois & des François qu'ils y ont reçus avec eux, deviendra encore plus floriſſant par le ſoin qu'on prendra de profiter de ſa fertilité naturelle; & que ce nouveau Monde enrichi des arts & des découvertes de celui-ci récompenſera liberalement de ſes tréſors la peine qu'on aura priſe de l'aller chercher ſi loin. DES-

DESCRIPTION DE LA PÊCHE, HABILLEMENS, HABITATIONS, MANIÈRES DE VIVRE, SUPERSTITIONS ET AUTRES USAGES DES INDIENS DE LA VIRGINIE; LE TOUT FIDELLEMENT EXTRAIT DES MÉMOIRES ET DES DESSEINS QUI EN ONT ÉTÉ TIREZ SUR LES LIEUX

la Fig. 1. représente la Pêche des Indiens. Ils sont Trois dans un canot, au milieu duquel il y a un feu avec un garçon & une fille qui s'entretiennent. ce feu sert à éblouir les yeux des poissons qui s'arrêtent pour le regarder fixement & à découvrir le fond de l'eau ce que la clarté du jour ne fait pas: car cette sorte de pêche ne se fait que la nuit: à l'un des bouts du canot il y a un filet en forme de Cruchon qui est fait d'herbe de Soie. & qui leur sert à retirer leurs claies de l'eau. la figure de ces claies est représentée au dessus. & la maniere dont ils les placent à travers l'embouchure d'une Crique. Pour retirer ces claies ils tournent le côté du Canot & non la pointe vers les ouvles ou les cages afin de les pêcher plus facilement. Ils sont armés d'une espece de lance dont les gros bout plonge dans l'eau leur sert à faire avancer le Canot, à petit bruit, pour surprendre le poisson, qu'ils dardent avec beaucoup d'adresse. On voit au dessous un faucon pêcheur dans les airs, qui tient un poisson dans ses serres & un Aigle chauve qui le poursuit pour le lui ôter.

La maniere dont les Indiens traitent leurs Enfans est bien differente de la notre. bien loin de les emmaillotter quand ils sont venus au monde ils les plongent d'abord dans l'eau froide, & les attachent ensuite tout nuds sur une planche couverte de laine, de cotton, ou de fourrure, afin que l'on sent y repose à son aise. on y fait seulement un trou à une hauteur convenable pour donner passage aux excremens. Pendant que cet enfant est sur cette planche ou ils le mettent à terre sur le dos, ou ils l'apuient contre quelque chose. ou ils la suspendent avec un cordon comment à se durcir, les jambes à se mouvoir. & les membres à se fortifier. Alors ils le detachent de cet air. & l'enfant se traine tout le jour de côté & d'autre, à moins qu'on ne le relève pour le faire manger. Quelquefois les meres les portent sur le dos en prenant une jambe de l'Enfant sous le bras & les tenant le bras opposé pendant que l'autre jambe brandille. cela se fait assez en été. Mais en hiver l'enfant est mis sous l'enveloppe de l'habit de Ceremonie & il ne montre que la tête. comme on le peut voir dans les deux Figde cette planche.

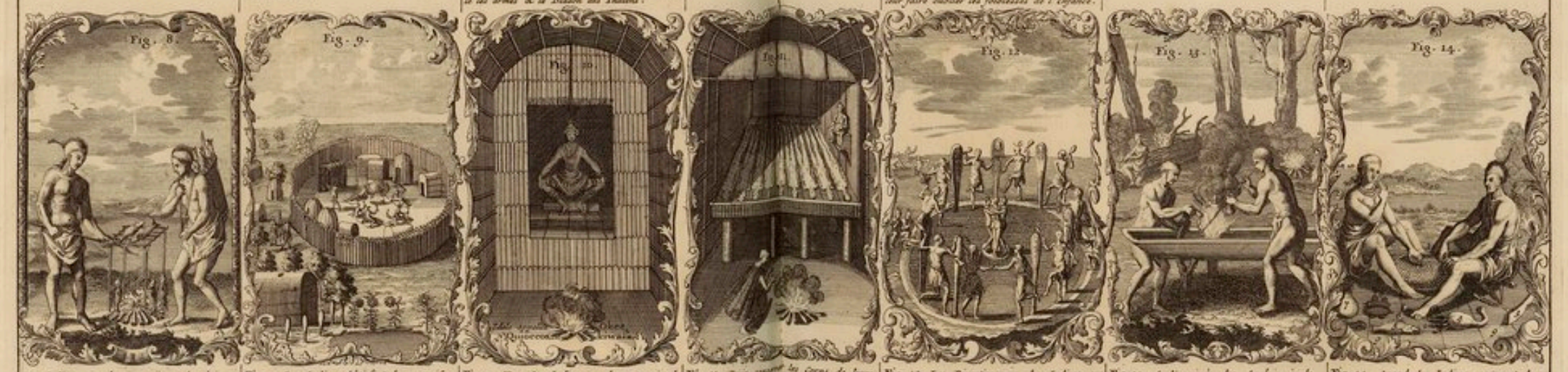
la Fig. 3. représente un Indien en habit d'Eté. Ses Cheveux sont coupez fort courts sur le sommet de la tête. & forment une espece de crête de cog. le reste est rasé ou mis derriere l'oreille. les trois plumes dont il est orné peuvent être d'un cog d'Inde sauvage. d'un faucon ou autre oiseau. Il porte à l'oreille une Nacre avec de petites perles au bout. Il a sur la poitrine une Coquille aussi nacre que du marbre poli. sur laquelle il y a quelque gravûre. Il porte aussi des colliers & des bracelets faits de grains de Peak ou de Roanoke. l'espece de Tablier qu'il a devant lui est faite de peau de Daim découpée tout autour en forme d'Aiguillettes au dessus de laquelle il y a une bordure de Peak pour le rendre plus magnifique. Son Carquois est d'une écorce mince. mais quelquefois ils le font d'une peau de Renard ou de Loup ou ils laissent pendre la tête pour inspirer de la terreur à leurs ennemis. Les lignes marquées de points sur ses epaules au poitrine & ses jambes representent les figures qu'ils ont coutume d'y peindre pour se distinguer les uns des autres. & qui sont exprimées au dessus par les lettres A B C D. c'est peut-être ce que le Baron de la Hontan appelle les armes & la Blason des Indiens.

la Fig. 4. représente deux Indiens en habit d'hiver. le 1. est en habit de Ceremonie. fait de peaux preparées avec la fourrure qu'on laisse en dedans & dont les bords sont découpez en pointe de frange. Il a des Mocassins aux pieds & l'on voit dans quelques Cabanes Indiennes construites sur le bord de la Riviere. Le 2. porte un habit de ceremonie fait de toile de Duffield que les Indiens obtiennent des Anglois. avec une Couronne de Peak sur la tête & des bas aux jambes faits de la même toile. Ils ne font point d'autre façon que l'on prendre une longueur qu'on a devant les cuisses & qu'on attache sur le devant. Ils portent aussi un habit de ceremonie fait de peaux de Daim découpées tout autour en forme d'Aiguillettes au dessus de laquelle il y a une bordure de Peak pour le rendre plus magnifique. Son Carquois est d'une écorce mince. mais quelquefois ils le font d'une peau de Renard ou de Loup ou ils laissent pendre la tête pour inspirer de la terreur à leurs ennemis. Les lignes marquées de points sur ses epaules au poitrine & ses jambes representent les figures qu'ils ont coutume d'y peindre pour se distinguer les uns des autres. & qui sont exprimées au dessus par les lettres A B C D. c'est peut-être ce que le Baron de la Hontan appelle les armes & la Blason des Indiens.

l'Habit des Prêtres Indiens est tel qu'on le voit dans cette Fig. 5. C'est une espece de Jupe plissée qu'ils mettent autour du cou & qu'ils attachent sur l'epaule droite. mais ils tiennent toujours un bras dehors pour s'en servir en cas de besoin. Ce manteau est arrondi par le bas. & ne va que jusqu'au milieu de la Cuisse. Il est fait de peaux mollettes & bien preparées. avec la fourrure au dehors; mais quand il a été porté quelque tems. le poil en tombe & il devient fort leur. Ils ont la tête rasée de près excepté le sommet ou ils laissent une crête dressé qui va depuis le haut du front jusqu'a la nuque du cou & sur le haut du front ils y laissent aussi une bordure. Les Magiciens coupent de même leurs cheveux. ras & n'en laissent qu'une Crête. Ils portent sur l'oreille la peau d'un oiseau dont le plumage est obscur. & se barbouillent aussi bien que les Prêtres avec de la Suie. Ils pendent à leur ceinture une peau de Loutre dont ils font passer la queue entre leurs jambes & y attachent une poche qui repose sur leur cuisse. La fig. 3. représente une espece de Cage ou d'enclos. où l'on enferme ceux qui doivent être basonnavez. C'est une épreuve par laquelle on fait passer les jeunes gens pour leur faire oublier les foiblesses de l'enfance.

la Fig. 6. représente les ajustemens des femmes qui ne different guere de ceux des hommes que par la maniere de nouer leurs cheveux. les Dames de distinction portent de grands colliers. des pendants & des bracelets faits d'une espece de longue appelée Peak. elles se teignent la peau nette. & au lieu que les hommes se peignent d'ordinaire tout le corps. elles se frotent avec de l'huile. elles ont les tetons petits. ronds. & si fermes qu'on ne les voit presque jamais pendants. non pas même aux vieilles femmes. elles vont d'ordinaire nues depuis la tête jusqu'au nombril & depuis les pieds jusqu'au milieu de la cuisse. Ils font representées deux filles. dont la premiere porte une Couronne. un Colier. & un bracelet de Peak. la seconde a un cercle de fourrure autour de la tête. & les cheveux mêlez avec un filet de Peak & de grains. ce qui les couvre depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses est une peau preparée & découpée en haut & en bas en maniere de frange. On voit entr'elles une femme sous un arbre. qui fait un panier de Soie à la maniere du Pais.

le 7. Figure représente entr'autres choses une femme & un jeune garçon qui court après elle. la femme repose une de ses mains sur son Colier de Peak. & tient de l'autre une Calebasse ou Cruche où l'on met de l'eau &c. le jeune garçon porte un Colier de Rambis. avec un reseau à la façon du pais. & un arc de Noisetier à tirer dans la gauche. Il a un petit cordon autour des reins. où l'on en voit un autre attaché. qui tombe sur le devant & au bout duquel on met une petite peau sengle pour la bienseance. le reste du Paisage représente une Riviere où l'on fait la pêche de la maniere que l'on l'a vue dans la Fig. 1. on y voit aussi un Canot fait d'une Ecorce de Bouleau.



Les Indiens ont deux manieres de rôtir ou griller la viande: ils la mettent sur des charbons nets ou sur des bâtons soûtenus par des fourchettes à quelque distance du feu. & c'est ce qu'on appelle boucaner comme on le voit dans la Fig. 8. Ils écorchent & eventrent toutes sortes de Quadrupedes. Ils plument & vuident la volaille; mais ils epretent le poisson avec les écailles sans l'ecorter. quoi qu'ils ne mangent ni les boyaux ni les arrêtes. Ils ne font jamais de bouilli & de rôti. de la chair & du poisson dans un même plat. mais ils mettent chaque chose à part. Ils font des gateaux qu'ils cuisent devant le feu. ou des pains qu'ils couvrent d'abord de feuilles. entuite de cendres chaudes. & enfin de charbons allumez. Ce qu'il y a de meilleur dans leur cuisine, c'est qu'elle donne fort peu d'embarras; ils n'ont pour toute Sauce qu'un bon appetit. qui ne leur manque guere. Ils mettent avec la viande ou le poisson du Homony ou Maiz écrasé & broyé avec une certaine quantité d'eau qui ressemble à un bouillon d'orge mondé.

Fig. 9. Les Indiens bâtissent leurs maisons à peu de frais; ils coupent de jeunes arbres dont ils fichent le gros bout en terre. & dont ils plient le sommet. qu'ils attachent l'un avec l'autre avec les fibres de certaines racines ou des bandes faites avec l'ecorce de quelques arbres. les plus petites de ces cabanes sont de figure cosgue. à peu près comme les Ruches des Abeilles. mais les plus grandes sont oblongues. & ils couvrent les unes & les autres avec l'ecorce de certains arbres d'où on la détache facilement par lambeaux. on y laisse de petits trous en guise de fenêtres & lors qu'il fait mauvais tems & que le vent souffle trop fort d'un côté. on en ferme les trous avec des nerfs ou de la même écorce pendant qu'on couvre les autres qui sont à l'abri. le foier est toujours au milieu de la cabane avec un petit trou au sommet pour toute cheminée. leurs fortifications ne consistent qu'en une seule Palissade de dix ou douze pieds de haut. dont ils troglent les pieux quand ils veulent se mettre tout à fait en surete. Ils n'ont pour tout siege que la terre. & couchent le long des côtez de leurs cabanes sur quelques nattes ou peaux selon la saison.

Fig. 10. Tous les Indiens ne donnent pas le même nom à leur Idole: les uns l'appelent Okée. d'autres Quiocos, ou Kimasa. Aussi croient-ils que ce n'est pas un seul être, mais qu'il y en a plusieurs de la même nature. entre les Deux Tutelaires qu'ils attribuent à chaque Ville. La bordure de ce Tabernacle représente les côtez du Temple qui sont faits de roseaux Arbres & le Toit couvert d'écorce. la bordure pâle représente les Nattes qui separent en Loges de dix pieds en fond le Temple. ou l'on garde l'Idole. Elle est assise sur son Siege de Nattes au dessus de la tête de ses Adorateurs & cette partie de la Cloison qui est vis à vis est voutée en haut. les Prêtres & les Devins font beaucoup de pouvoir sur toutes les Nations Indiennes; tout ce qu'ils disent passe pour des Oracles. Ils enseignent que les ames des hommes survivent à leurs corps & que ceux qui ont bien fait ici bas vont dans les champs Elisées.

Fig. 11. Pour couronner le Roi ou Gouverneur d'abord la peau de Daim qui recouvre toute sa charmant ensuite le Roi afin que les fourches ensemble. Après avoir ainsi ils ont eu soin de l'huile ou de la graisse aussi placés dans le abondement les cheveux. & la reconnoissance ensuite cette peau de tête la chargent d'un Diadême qui est fait de Peak pour le rendre plus magnifique. Son Carquois est d'une écorce mince. mais quelquefois ils le font d'une peau de Renard ou de Loup ou ils laissent pendre la tête pour inspirer de la terreur à leurs ennemis. Les lignes marquées de points sur ses epaules au poitrine & ses jambes representent les figures qu'ils ont coutume d'y peindre pour se distinguer les uns des autres. & qui sont exprimées au dessus par les lettres A B C D. c'est peut-être ce que le Baron de la Hontan appelle les armes & la Blason des Indiens.

Fig. 12. Les Divertissemens des Indiens consistent à danser. sauter. chanter & joüer de quelques instrumens. leur Musique n'est pas la plus charmante du monde. sautez ils tiennent les bras en rond autour d'un feu qu'ils allument dans une plaine commode de la Ville. chacun y paroit une sonnette à la main. ou avec son arc & ses flêches. Quelquefois ils mettent trois ou quatre femmes au milieu du cercle. comme on le voit ici. Ceux qui sautillent autour après les sont leurs parents. cherchent l'occasion de se fourrer dans le cercle. ce qu'ils ne manquent pas de faire dès qu'ils y voyent du jour.

Fig. 13. A l'arrivée des Anglois à la Virginie. les Indiens n'avoient aucun Instrument de fer ni d'acier; leurs couteaux étoient faits de Canaux affilez. & leurs haches de pierre aiguës. malgré l'imperfection de ces outils. ils trouvoient moien d'abatre les plus gros arbres. & de defricher les terres dont ils avoient besoin. Pour renverser un gros arbre. ils allumoient un petit feu au pié. & empêchoient que la flamme ne s'evaporât. jusqu'à ce que sa base fût brûlée à un tel point que la moindre bouffée de vent suffisoit pour l'abatre. lors qu'il étoit couché par terre. ils en brûloient une partie. suivant la longueur dont ils le vouloient: ensuite ils l'élevoient à une certaine hauteur pour le creuser commodement. ils employoient pour cela un feu moderé & ra clerent les endroits brûlez. jusqu'à ce que le creux d'un bout à l'autre fût assez profond. & qu'ils en eussent fait un Canot. celui que l'on voit representé ici d'après le naturel avoit trente pieds de long.

Fig. 14. Quand les Indiens prennent leurs repas. ils s'assient à terre. sur une natte & mettent le plat entre leurs jambes. les Cuilliers dont ils se servent donnent d'une dans une petite peau sengle pour la bienseance. le reste du Paisage représente une Riviere où l'on fait la pêche de la maniere que l'on l'a vue dans la Fig. 1. on y voit aussi un Canot fait d'une Ecorce de Bouleau.

N.o 1. C'est leur Pot. ou ils font bouillir du poisson avec du Homony.
2. C'est un plat de Maiz. qu'ils grenent avec les doigts pour en manger.
3. La Hache ou Tomahawk. que l'homme pose auprès de lui en dormant.
4. Sa poche. qu'il met aussi à quartier. pour n'avoir rien qui l'embarasse.
5. Un poisson accommodé pour être cuit
6. Quatre épics de Maiz bons à rôtir.
7. La Calebasse ou l'on met de l'eau.
8. Une cuiguelle de Petuncle qui leur sert quelquefois de Cuillier.
9. La natte sur laquelle ils sont assis.

CARTE QUI CONTIENT UNE DESCRIPTION DES ILES & TERRES QUE LES ANGLOIS POSSEDENT DANS L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE, ET EN PARTICULIER DE LA JAMAIQUE

DES ILES BARBADES, DE LA NOUVELLE ANGLETERRE, DES BARMUDES, de la CAROLINE, de la PENSILVANIE, et du NEW-FOUNDLAND, AVEC UN ETAT DE CHAQUE PAÏS, DU TEMS DE SA DECOUVERTE, DE SES DIFFERENTES PRODUCTIONS, et de la NATURE du COMMERCE QUI S'Y FAIT.

Liv. II. Pl. 36. Page 160.

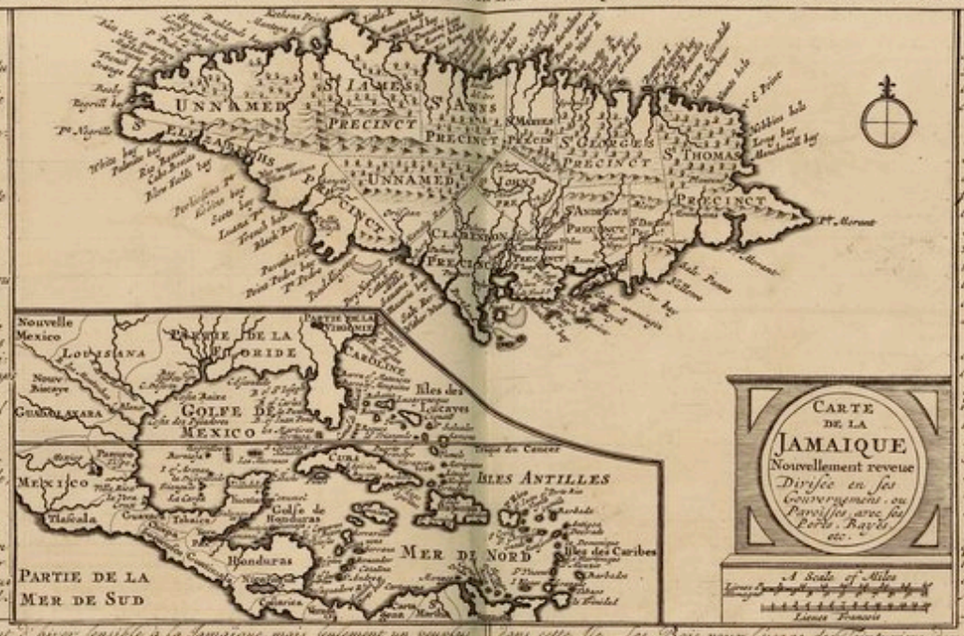
L'Ile Barbade est la plus considerable Colonie que les Anglois possedent dans toutes les Iles Caraïbes. Elle est située à 13 deg. 20 min. de Lat. Nord, & à 8 lieuës de cote à l'Est-Nord-Est de l'Ile de Sainte Lucie. Elle est fort voisine pour sa petitesse, contenant pres de 30 mille habitans, outre les Esclaves negres qui y sont en grand nombre. Elle fut découverte sous le regne de Jacques I. par le Chevalier William Curtis.

Cette Ile est tres abondante en toute sorte de fruits, comme Dates, Oranges douces & aigres, Pommes de Grenade, Citrons, Limons, Macoves, Corbes de Coloquintes, Gerises, raisins sauvages, melons de terre & d'eau, pommes de pins, & autres fruits rares des Indes. Ses Villes principales sont S^t. Michelle vers le Nord-Ouest, Bristol St James, & Charles Town, avec d'autres Paroisses de moindre consequence. La Cote située dans la partie Meridionale de l'Ile qui a une Baie fort large, profonde & asseurée pour les Vaisseaux dont elle peut contenir jusqu'à 300. La Ville est grande & fort peuplée. Le Gouverneur en est Domatez y residant ordinairement: Elle a deux Forts qui se defendent l'un l'autre pour la defence & la Seureté des vaisseaux, avec une Plate-forme au milieu qui commande aussi sur la rade. S'il est vrai, aussi bien que le petit Briscul, ont tous deux une bonne Rade & sont commodes pour le Negoce.

L'Ile de la Jamaique est située entre les Tropiques à neuf ou dix-huit degrez de latitude Septentrionale, sur la Mer du Nord à cent lieuës ou environ du continent du Nord de l'Amerique à 15. degrez au Sud de la grande Ile de Cuba; sa figure est presque ovale C'est un composé continu de hautes montagnes courant de l'Est à l'Ouest, qui sont remplies de sources fraiches d'où se forment plusieurs belles rivieres

Son Etenduë est d'environ 70. milles de longueur & autant de largeur contenant 4 ou 5 milliers d'acres de terre, dont plus de neuf cens mille furent plantez en 1675. Elle est entremêlée de bois & de Montagnes, de Savanes ou de Plaines, que l'on suppose avoir été des champs de Maïz; mais lors que les Espagnols se rendirent maitres de l'Ile, & qu'ils eurent detruit tous les Habitans naturels, au nombre d'environ 60. mille, ils changerent ces champs en pâturages pour les chevaux, les beufs, les pourceaux & autre Bétail qu'ils avoient amené avec eux.

Le Terroir est d'une Admirable fertilité, La terre etant presque partout grasse, noirâtre & mêlée d'argile; quoi que vers le Sud-ouest elle soit generalement plus rouge & plus Sterile. L'air y est serein & clair, & le Climat plus temperé qu'en aucune autre Ile de ce païs. La chaleur y est mediocre, à cause des vents frais qui soufflent ordinairement du côté du Nord.



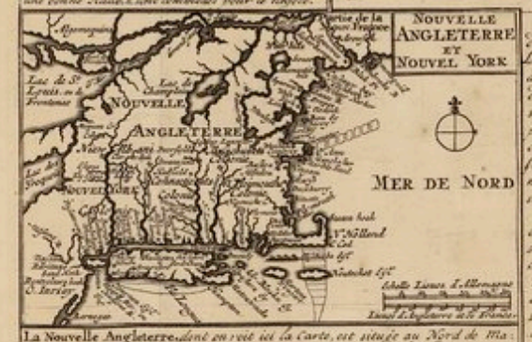
La Jamaique se divise en quatorze paroisses ou jurisdictions, qui se trouvent toutes aux côtez de la Carte, aussi bien que les Places dont les Anglois ont fait des habitations separées, qui sont marquées de chiffres pour la satisfaction du Lecteur.

Les Paroisses du Sud sont, Port Royal, Ste Catherine, St Jean, S. André, S. David St Thomas, & Clarendon. Ces sont Paroisses contiennent environ cinq cens familles, qui font environ quatre mille cinq cens Habitans. Les Paroisses du Nord sont St George Ste Marie, Ste Anne, & St Jaques. Enfin vers l'Est Ste Elizabeth, & deux autres Paroisses qui estoient fort proches l'une à l'Est & l'autre au Nord. Ces deux dernieres sont déja fort peuplées & l'on y compte prés de six cens Habitans.

Comme cette Ile est très abondante en toutes choses, le desir du gain y attire tous les ans beaucoup de Monde, qui quitte les autres Plantations de l'Amerique pour venir à la Jamaique, qui ne peut manquer de devenir la plus puissante & la plus riche des Indes Occidentes. Ses precautions sont le Fuert qui y est beaucoup meilleur qu'aux Barbades, & beaucoup plus abondant. Le Cacao dont on fait le chocolat, l'Indigo, qui y croît en abondance. Le Coton, qui est tres fin. Le tabac estimé beaucoup meilleur que celui qui croît aux Barbades. Les Ecailles de Tortue sont estimées en Angleterre pour plusieurs ouvrages curieux. Les cuirs, dont il y a une grande quantité

La Caroline autrement appellé du nom du Roi Charles II. est une Colonie etablie par les Anglois dans la partie de la Floride qui joint la Virginie. Elle est située à 32 degrez de lat. Nord, étant arrosée à l'Est par l'Ocean Atlantique, & bornée à l'Ouest par la mer du Sud. Ce Continent est sans contredit le plus fertile de toute la Floride

Cette Province fut accordée en proprieté par lettres Patentes du Roi Charles à Edouard Comte de Clarendon & George Duc d'Albemarle, à Guillaume Comte de Craven & à d'autres Seigneurs Anglois, qui entre les Gens d'Angleterre etablies dans le Pais, avoient crû d'un fort d'autres, en consentement des Habitans, pour le meilleur Gouvernement de la Province. Ils avoient aussi droit d'etablir & de creer les Gouverneurs & Magistrats, comme aussi de faire des constitutions & d'accorder des Privileges. En vertu de ce Droit la forme du Gouvernement est telle, que chacun veut de la liberté de conscience, & y vont vivre en toute surete par la maniere, equitablement dont la justice y est administrée. Il y a deux Colonies etablies dans cette Province, l'une à Albemarle, du côté du Nord, l'autre vers la Riviere d'Ashley qui est à 32 degrez & quelques minutes de latitude



La Nouvelle Angleterre dont on voit ici la Carte, est située au Nord de Maryland, & au Sud de la Virginie, à 42 degrez ou environ de latitude Septentrionale. On y trouve, de long des côtes divers bons Havres, Capables de contenir chacun cinq cens Vaisseaux, lesquels furent premierement découverts l'an 1497 par Sebastien Cabot, & en 1584 Philippe Amadas, & Arthus Barlow furent les premiers chrétiens qui en prirent possession au nom de la Reine Elizabeth. L'année suivante le Chevalier Richard Greenville y conduisit une Colonie Angloise, sous le gouvernement du Sieur Lane, qui ne prit pas beaucoup de soin de s'appliquer à la culture du païs. Mais enfin le prince Espagnole y ayant été envoyé sous les ordres du Capitaine George Popham, & Gilbert, commença l'an 1607 d'y etablir une autre Colonie sur un bras de terre de la partie la plus Septentrionale. Après eux plusieurs personnes instruites de la qualité du païs, des Havres commodes & des Rivieres navigables qu'on y trouvoit, obtinrent du Roi Jaques I. une Patente sous le grand Sceau, pour occuper toute cette vaste du Nord de l'Amerique appellée la Nouvelle Angleterre. De nôtre tems Habitans se joignirent encore à ceux-ci, & peu à peu ce pais s'est vû peuplé d'Etrangers au point où il est aujourd'hui.

Les Barmudes ou Barbudes sont situées à 27. degr. & demi de Lat. Nord & n'ont que 15 milles de long, quoique le terroir en soit fertile. Elles ne rapportent que peu de revenu aux Anglois, à cause des incursions des Caraïbes de la Dominique & autres places, qui y font souvent de grands ravages. Cette inimitié des Caraïbes contre la Nation Angloise est si forte, qu'il n'y passe peu d'années sans qu'ils viennent les insulter, & si on les decouvre d'abord, ce qui l'on ne s'avise à eux avec toute la vigueur possible, ils detruisent tout ce qu'ils rencontrent avec le feu & l'epée excepté les femmes & les Enfans qu'ils enlevent avec tout ce qu'ils peuvent piller. Ces peuples ayant été chassés du continent de l'Amérique furent contraints de se retirer là ou ils vivent dans des opinions & des coûtumes fort differentes. Les Hommes & les femmes vont nuës, & disent qu'etant venus tout nuës au monde, ce seroit une folie que de revêtir des corps que la nature leur a donnez en cet état. Ils en changent ne un moins la couleur naturelle, qu'ils peignent d'une composition faite exprés. Pour se rendre plus beaux, ils tracent des cercles noirs autour de leurs yeux avec du Suc de pommes de Benierre, se mettent une couronne de fleurs sur la tête, & pendent à leurs oreilles des os d'poisson ou de verd.

Il y a apparence que le climat de la Jamaique, mais seulement un peu plus chaud & de tonnerre dans les mois d'Août que dans les autres tems. La Longueur des jours & des nuits n'y change que beaucoup, mais elle est à peu prés égale toute l'année, savoir telle des jours de 13. heures ou environ. Ce qu'il y a d'etrange, c'est que ces mêmes aient été moins observées qu'ailleurs pour le fait que ne monte que d'un pié, il n'y a point de pilote capable de donner une estime juste des courans de ces mers, qui sont changeans & incertains; ni personne qui puisse rendre raison pourquoi les Ouragans & les tremblemens de terre n'atteignent point la Jamaique, vû que les Iles adjacentes essuient si horriblement tourmentées.

La principale Habitation des Anglois dans cette Ile, dont de sont les maitres depuis l'an 1655 est Port Royal. Dés qu'ils furent conquis sur les Espagnols elle prit le nom de Cagway; mais lors que la Ville fut commencé de decorder & qu'elle approcha de sa perfection, elle fut nommée Port Royal à cause de la conté de son Havre. Elle est situé au Sud au bout de cette longue pointe de terre qui forme ce Havre, lequel est si sûr & si commode pour naviguer, qu'on est à l'abri de toutes les tempêtes, & à couvert de toutes les entreprises des ennemis par le moïen du Château dont il est commandé. Le Château est le plus fort & le plus considerable que les Anglois aient dans toute l'Amérique, muni d'une bonne garnison, & de 80 pieces de canons montez. Ce Havre a environ 3 lieuës de large en plusieurs endroits & il est si profond qu'un Navire de 1000. tonneaux y peut entrer & y charger & decharger commodément, entré qu'on y peut ancrer par tout. La Ville de Port-Royal est environ à douze milles de St Jago, ville metropolitaine de l'Ile.

La pointe de terre qui est autour de la Ville, est un excellent destroit quoi qu'il n'y ait que du Sable, & qu'on n'y trouve ni eau, ni pierre ni herbe, ni bois, ni aucune autre chose qui puisse encourager à y bâtir une Ville, excepté la bonté de ce Havre. Cependant elle est maintenant si fort habitée, qu'il s'y trouve plus de quinze cens maisons occupées par des Marchands, Artisans, Gardes-Magazins & autres, & si frequentée par les étrangers, que les Logements y sont aussi chers qu'en aucune rue marchande de Londres.

St Iago de la Vega est située six milles avant dans les terres du côté du Nord-ouest dans une Plaine fort agreable; c'etoit autrefois une grande Ville, contenant plus de deux mille maisons, deux Eglises, quatre Chapelles & une Abbaye qui furent toutes detruites par les Anglois; mais depuis qu'ils eurent commencé des y etablir elle a repris une face nouvelle, & a recouvré en peu de tems sa premiere beauté. Ce qui la rend plus considerable, c'est qu'elle est le sejour du Gouverneur, & du Chef des Cours de judicature. La Situation en est fort belle, les maisons y sont grandes & commodes, & les Habitans y ont en abondance tout ce qu'ils peuvent desirer.

La seconde Ville remarquable après Port Royal s'appelle Passage elle est à l'embouchure de la riviere, à six milles de distance de P. Royal & environ à deux lieuës de Port Royal parmer. Il y en avoit encore plusieurs autres du tems que les Espagnols possedoient ce pais, entre lesquelles étoit Sevilla au Nord de l'Ile, melée, Oristà, Rio, mais il y a en recompense plusieurs bons Villages ou Parroisses, aussi habitez qu'en Angleterre, ou se trouvent des Plantations bien fournies de toutes les choses necessaires, particulierement du côté du Sud depuis la pointe Morant à l'Est, jusqu'à la pointe Negrille à l'Ouest, & de même sur le sommet des montagnes, qui courent par le milieu de l'Ile, mais le côté du Nord sur tout dans le voisinage de la mer, quoi qu'il ne soit pas si fourni d'habitans, n'est pas moins peuplé que le Sud, où le nombre des personnes & des Plantations s'est fort augmenté.

dans cette Ile. Les Bois pour l'usage des Teinturiers sont elle produit une grande diversité, tels que le Cedre, le Mathogenes, le Bresillet le Gonum avec l'Ebene, le Granedillas & plusieurs autres bois d'escanteur dont les noms sont à peine connus

Il y a aussi dans cette Ile trois grandes Salines, contenant environ quatre mille arpens de terre d'eau, chaque année plus de cinq mille boisseaux de Sel. Le Gingembre y vient fort bien, quoi qu'il en croisse aussi en plusieurs autres Iles des Caraïbes, ce même que le poivre en cosse, qui une sorte d'Epice fort en usage dans les Indes de l'Occident. Le Piment est une autre sorte de Poivre, particulier à la Jamaique, ou il croît naturellement. Il est fort aromatique, a une fleur couleur de rose & le même goût que le Cinnamome & les Clous avec un melange de diverses autres Epices. Il croît provincialement dans les montagnes qui ne sont pas peuplées, mais il ne produisant que du Merrein & d'autres fruits. Les Drogues que cette Ile produit encore en abondance sont le Casaf, les racines de Squine, la Salsepareille, la Casse, le Tamarin, la vinable, l'Acheté, ou l'Anis &c.

Entre les Gommes & les racines qui guerissent divers maux, sont l'Aloës, le Benjoin, le Cyprés, la Contrayerva, l'Alpandum nigrum, les Concombres ou courges Sauvages, le Sumac, l'Acacia, le Bisiete, & autres qu'on s'applique soigneusement à rechercher à cause de leurs vertus Specifiques

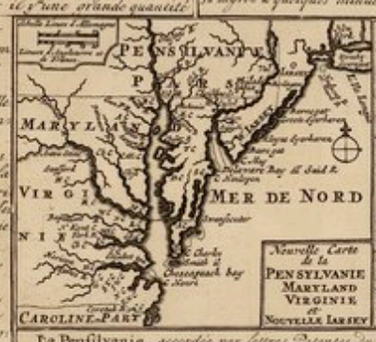
Les Loix de la Jamaique sont assez semblables à celles d'Angleterre, excepté que chaque Place a ses Magistrats & Officiers separez pour les faire executer & pour juger les procés qui y survientent. Ce fut du tems d'Cromwel que les Anglois prirent cette Ile, des Espagnols.

Quoi qu'elle fut si heureusement secouru qu'ils avoient donné à connoître lui au Roi Charles II. resolut de leur porter la guerre jusqu'aux parties les plus reculées du nouveau monde. Il arma pour cet effet une grande flotte, commandées par Penn, Général de la mer, & Venables qui devoit commander sur terre. Ils toucherent aux Barbades & cinglerent d'acord vers Hispaniola, où sans déclarer la guerre au Roi d'Espagne, ils auroient surpris St Domingue & par consequent toute l'Ile si le Général eut suivi de meilleurs conseils. Mais étant découragé ou Sot dés par la difference qu'il leur fit de partager le butin & donné aux Espagnols qui voulurent le tems de se remettre. Les Anglois furent chargez à l'improviste, & perdirent le fruit de cette tentative.

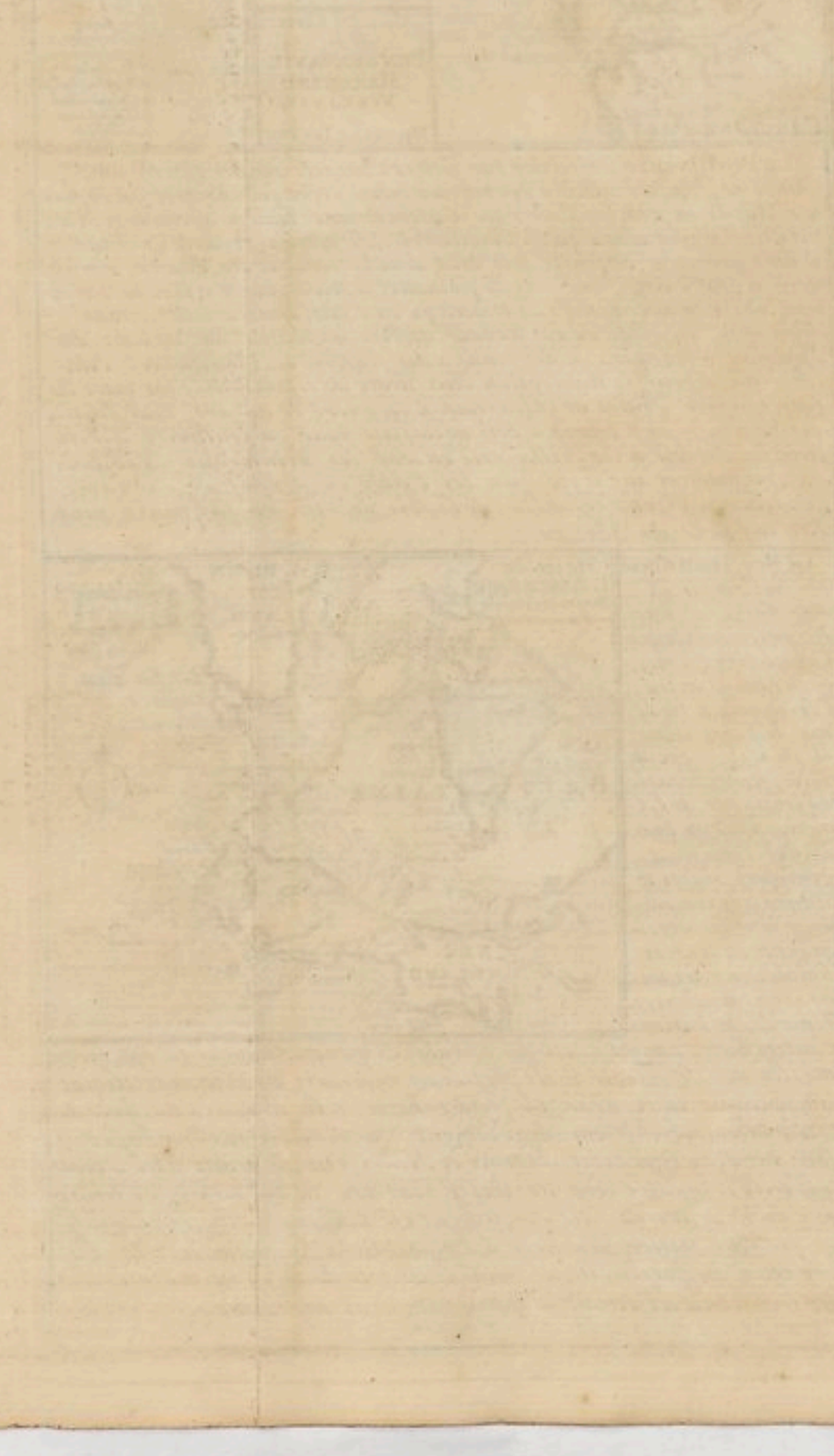
Frustrez de l'esperance qu'ils avoient conçue de cette premiere expedition de tournerent leur course vers la Jamaique qui n'avoit alors que la seule ville de St Iago, où habitoient tous les Espagnols qui étoient dans l'Ile, au nombre d'environ trois mille en comptant les Esclaves. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à la descente des Anglois, & que l'abondance dans laquelle ils vivoient les avoit rendus Laches & paresseux, ils abandonnerent la Ville à l'approche de l'ennemi & se retirerent dans les Montagnes. Il se fit pourtant diverses escarmouches des deux côtez; mais enfin les Espagnols voïant peu d'apparence de regagner l'Ile, plusieurs des plus Considerables d'entr'eux s'en allerent à Cuba où le Vicerôi Leur commanda de sortir avec promesse d'leur envoïer du secours. Il faut l'attendre longtems, encore les malades qui se mirent parmi eux en fuirent-elles un grand nombre, avant que le secours fut reçu. Les Anglois ne manquerent point de profiter de la conjoncture, & les diffirent peu à peu, tellement que trente Compagnies de Soldats Espagnols qui arriverent quelque tems après les trouverent maitres de tout l'etat de se maintenir par la force.

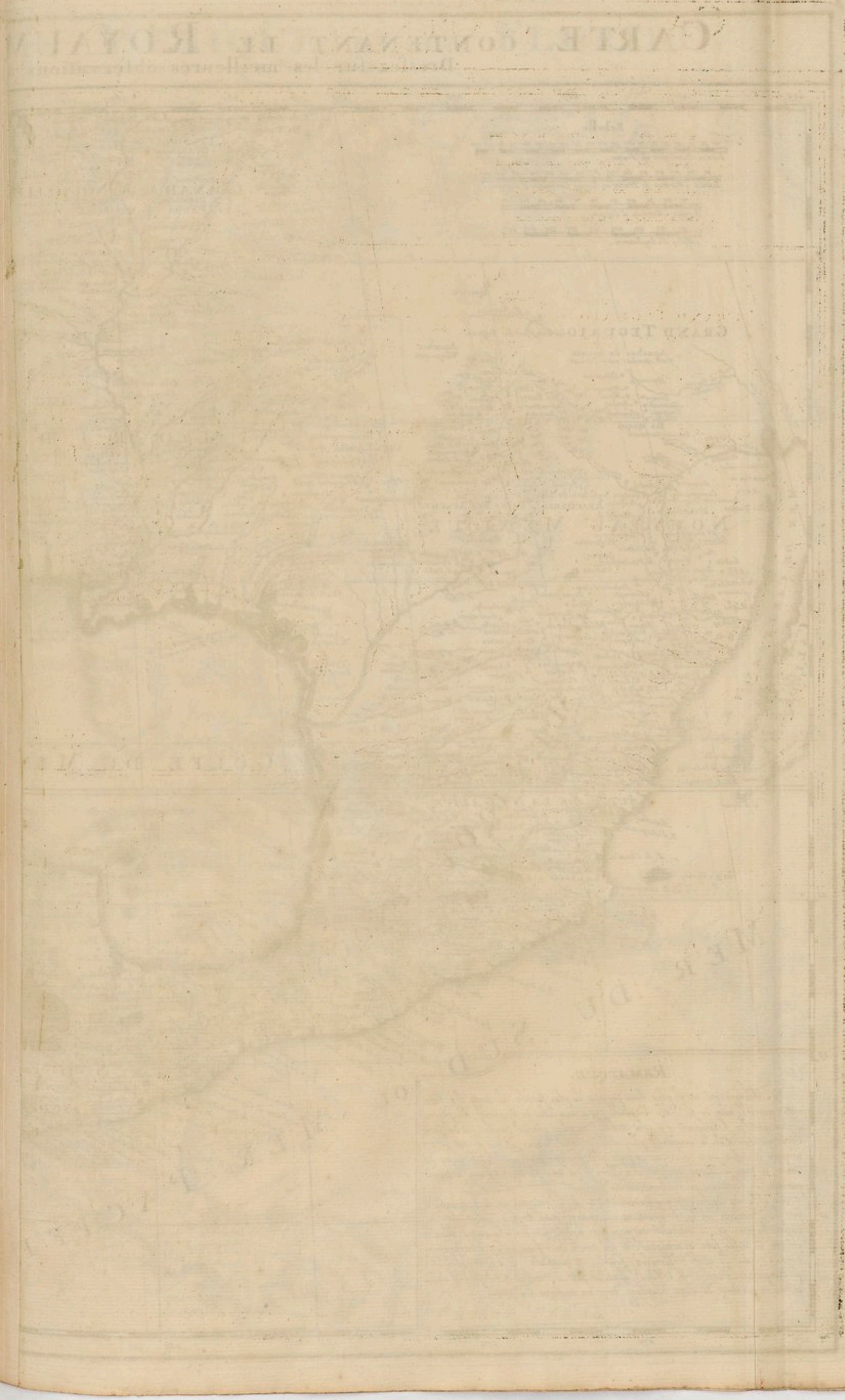
Alors les Anglois commencerent à se former en Colonie, en établissant des Plantations dans les lieux qui leur parurent les plus avantageux: ce qui joint aux secours qui leur furent envoïez d'Angleterre, rendit peu à peu la Jamaique celebre & la fit parvenir par degrez à l'etat de puissance où elle est aujourd'hui. Comme elle est située dans le cœur des Terres que les Espagnols possedent en Amerique, leurs vaisseaux y sont sans cesse exposez à la rencontre facheux des Anglois, qui leur donnent la chasse entems de guerre lors qu'ils passent pour gagner la Havane, qui est leur rendez-vous General.

La Pensilvanie, accordée par lettres Patentes du Roi Charles au S^r. Guillaume Penn, est située à peu prés au même degré que Montpellier en France & Naples en Italie. L'air y est generalement clair & serain & plus chaud qu'en Angleterre. La terre y produit quantité de bons arbres & de fruits, & le bled dont se nourrissent les Indiens y multiplie à quatre cens pour un. Le froment, le Seigle, l'orge & l'avoine y croissent aussi en abondance. Le Negoce qu'on y fait, consiste à cuirs, Plantations du Midi du bit, du haut du Pere, du poisson Sale, du Cidre, des Douelles detonneaux, & des peaux & des fourures en Angleterre. Cette Province a pour la Navigation deux sortes de commodités; car entre les deux grandes Baies de Chesapeack & cariviere de Sarare, pour l'entrée des Vaisseaux on y trouve le bois necessaire pour en construire. Les Anglois, les Suedois & les Hollandois en sont les principaux Habitans. La Province est sur le pié d'un sol d'aire où ardent de reberance annuelle, où y veut recueillir de la Soie, du Vin, du Saffran, & peut être de l'huile du tabac &c.



Le New Foundland qui fait partie de cette Carte est une Ile aussi grande que l'Angleterre à nôtre Occident. Elle est entre le 46 & 53 degré de Latit. Nord, separé du Continent de l'Amerique par un bras de Mer. Cette Ile a plusieurs Baies & Havres très commodes, dans les terres quantité de Sources fraiches, on y trouve des cerfs, des Ours, des Renards, des Taureaux & autres bêtes, comme aussi des morues, Harangs, Saumons, Raies, huitres moules &c. Le Terroir y est fertile en plusieurs endroits & le climat sain, quoique la rigueur du froid enhiver, & les chaleurs excessives de l'été y incommodent considerablement. La premiere Decouverte en fut faite par Sebastien Cabot du tems de Henri VIII. Le negoce y est si grand que trois ou quatre cens Navires y vont tous les ans assurés d'y trouver leur charge de Morue. Les Anglois ont été diligens à observer l'avantage que leur nation peut tirer des plantations faites sur cette Ile. Ils ont élevé des fortifications pour la Seureté de la Place, & donnent des loix à tous les Etrangers qui y viennent negocier.





CARTE CONTENANT LE ROYAUME DU MEXIQUE ET LA FLORIDE,

Dresſez ſur les meilleures obſervations & ſur les Mémoires les plus Nouveaux.

Tom. VI. N°. 27. Pag. 101.

Echelle.

Lieues Communes de France.

Lieues Marines de France ou Lieues Communes d'Espagne.

Lieues Marines d'Espagne.

Milles d'Angleterre.

GRAND TEGUAIO

Apaches de navaio

Apaches Vaqueros

NOUV. MEXIQUE

NOUVEAU MEXIQUE

APACHERIA

PAYS DES APACHES

Apaches de Xila

Pimas

Opas

Moquis

Sumas

Janos

Mojomes

Corrales

Conchos

Tobosos

Tarahumares

Tepehuanes

Acoma

Quivira

CANADA ou NOUVELLE FRANCE

Nation des Renards

SIOUX

Otoctata

Masconlens

Paouitanou

LES PANIS

les Panis

les Paniassa

Aiodrecoua

Apaka

Canza

Missouris

les Otages

Village des Tamaroa

LES ILINOIS

les Mitchigamea

Village des Kaskakias et des Caloubecka

Village des Nihata

Isles aux Boeufs

Village des Chaskaskias

les Cadinatino

les Chouman

les Caouigouana

les Tenerlenca

les Pioyres errans

les Cenis

les Yatasi

les Tohoma

les Petits Espagnols

CADDIQUIQUI

Conseil Village

Village des Espagnols Mort

Quelcheo

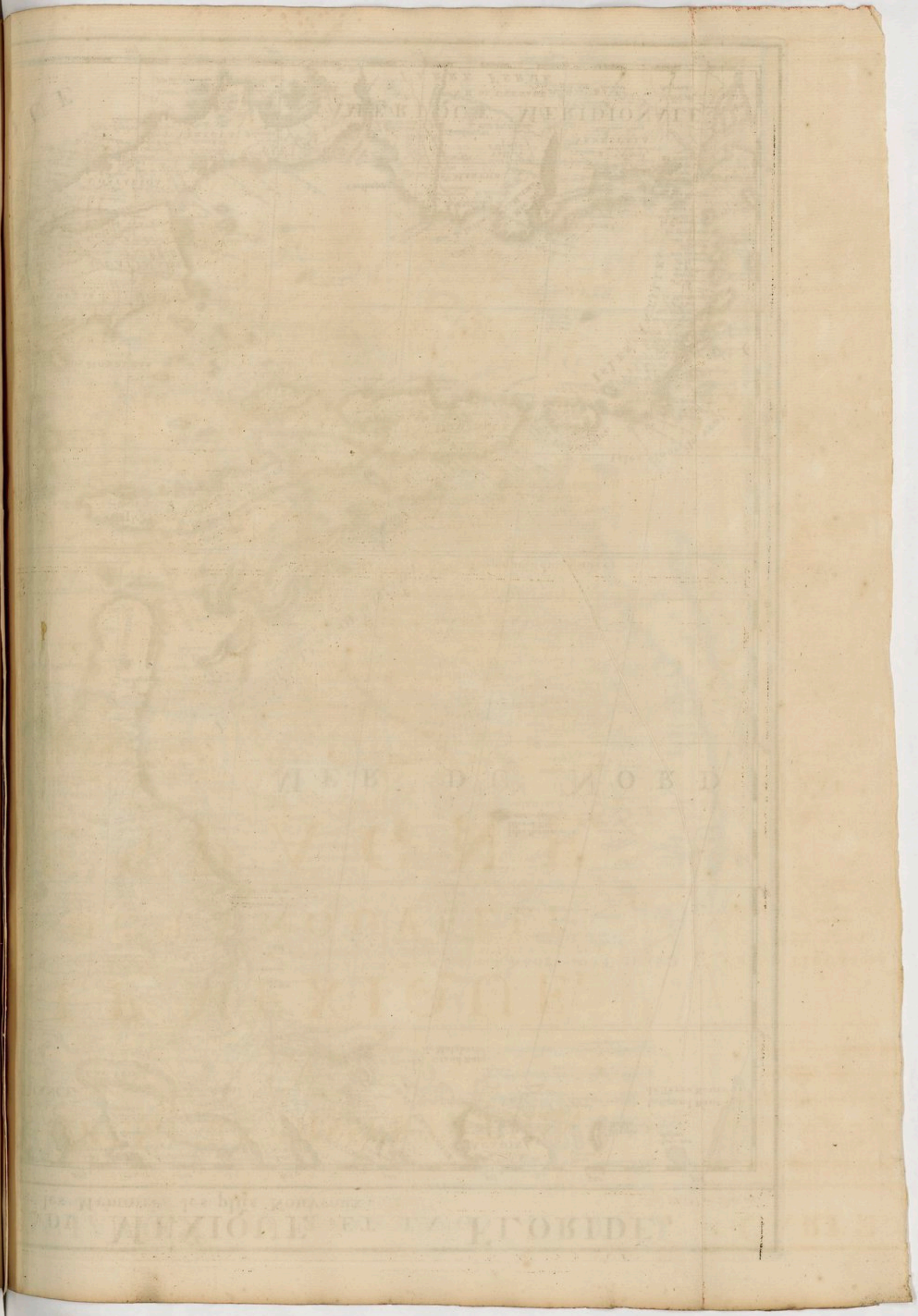
Village des Kinohos

Village des Kinohos ou Canohatino

Village des Kinohos

Village des Kinohos

Village des Kinohos



PREMIERE DISSERTATION
SUR
LE MEXIQUE,
OU LA NOUVELLE
ESPAGNE.

CE Roïaume, qui porte le nom de ſa Capitale, & que les Conquerans ont apellé Nouvelle Eſpagne, eſt ſitué entre la Mer de Mexique & celle du Sud. Il s'étend du Sud-Eſt au Nord-Oueſt plus de ſix cens lieuës : mais ſa largeur, qui eſt très-inégale, ne répond point à ſa longueur. Ses bornes ſont à l'Eſt la Mer & le Golfe de Mexique; au Nord, la Floride & le Nouveau Mexique; au Midi & au Couchant, la Mer du Sud.

Quoique ce Païs-là ſoit placé dans la Zone brûlante, il ne laiſſe pas d'être fort temperé; l'Air y eſt très-bon; & pour peu, dit un Géographe, qu'on ſe mette à l'ombre, on s'y trouve auſſi fraîchement qu'en France. Il eſt vrai que le vent & la pluïe, qui regnent là ſouvent, & même quelquefois d'une grande force, contribuent beaucoup à cette douce & ſaine temperature. Le Mexique abonde en Froment, en Maïs, en pâturages, & en productions delicieuſes. L'Arbre, nommé Maquei, ou Muguei, n'a pas ſon ſemblable; & ſi on ne nous en impoſe point, il vaut lui ſeul une petite metairie : imaginez-vous que cet admirable vegetatif fournit à la fois, de ſon fond, du Vin, du Vinaigre, du Miel. du Fil, des Eguilles, des Etofes, & du Bois, *voire* propre à bâtir, n'en eſt-ce pas aſſez pour nourir & entretenir ſon homme? Il n'y manque que le pain.

Cette fertilité Mexiquaine s'étend ſur bien d'autres choſes : le Coton, la Laine, la Soïe, le Baume, le Sucre, le Sel, & le Cacao, eſpèce d'amande dont on fait le Chocolat. Il y a des chevaux de façon, & tous d'engeance Eſpagnole. Les Vaches, les Brebis, les Truïes, ſi je ne me trompe, & les Chevres y multiplient deux fois l'an; & les quadrupedes, ou beſtiaux y foiſonnent en ſi grande quantité, qu'on eſt obligé d'en tuer uniquement pour le Commerce des cuirs; & on laiſſe ces animaux écorchez aux Bêtes & aux Oiſeaux de proïe. Entre les volatils le Cincon eſt d'une eſpèce toute ſinguliére, moins gros qu'un hanneton, ſon plumage eſt d'une beauté ſurprenante : cette petite merveille de la Nature vit de roſée & de l'odeur des fleurs; & s'attachant à une branche au mois d'Octobre, il y dort tranquilement, & ne ſe reveille qu'au mois d'Avril. Ce Païs-là eſt des plus riches : l'or & l'argent y ſont fort communs; on en tire des mines, qui ſont nombreuſes; on en pêche dans les Riviéres; & néanmoins, quoi que ces metaux abondent, le Cacao y ſert ordinairement de monnoïe courante, tant il eſt vrai que la valeur de la matiére conſiſte dans l'opinion; & que les choſes n'ont de prix, que ce qui plaît aux Hommes de leur en donner.

En général les Mexicains ont leurs bons & leurs mauvais endroits. Ils ſont, dit-on, honnêtes & de bon commerce; ils ſont civils & traitables avec les Etrangers; ils ont beaucoup de franchiſe, d'amitié & de generoſité. Mais on les taxe de pareſſe, & d'un trop grand penchant à la vangeance. Aſſez bien partagez du côté de l'eſprit, ils ont du genie pour la Muſique Inſtrumentale & pour la Peinture; faiſant auſſi des tableaux avec les plumes de leur admirable Cincon. Ils excellent en ciſelure d'Orfevrerie; & ils font dans ce genre-là des Ouvrages où l'or ſe trouve ſi bien raporté ſur l'argent, ou l'argent ſur l'or, que les Connoiſſeurs trouvent cela dans la derniére perfection. Paſſons à l'Hiſtoire.

Il n'y avoit en Amerique, quand on la decouvrit, que deux Etats auxquels on pût donner le Titre de Roïaume, le Mexique & le Perou; le premier Electif & l'autre Hereditaire. Les Incas, moins magnifiques & moins ſuperbes, mais plus riches & plus anciens que la Monarchie Mexiquaine, montoient ſur le Trône par droit de Naiſſance & de Succeſſion; & au lieu de Couronne, ils avoient ſur la tête un bourelet rouge de laine fine qui leur pendoit au milieu du front. Au contraire les Mexiquains ſe choiſiſſoient un Maî-

tre; & chez eux la marque du pouvoir ſuprême, c'étoit une eſpèce de Couronne qui, coupée par derriére, & haute par devant, s'élevoit en pointe comme une mître d'Evêque.

Cette Nation aimoit la guerre: les Poſtes de la milice étoient les plus conſiderez; & la Nobleſſe ne s'aqueroit que par la bravoure. Les armes ordinaires de ces Peuples aguerris, étoient anciennement des raſoirs ou de certains caillous tranchans & pointus, dont ils garniſſoient un bâton; de groſſes & peſantes maſſues; des piques & certains javelots qu'ils lancoient avec une adreſſe inimitable: mais ils ſe ſervoient ordinairement de pierres. L'armure defenſive conſiſtoit en petits boucliers, & en figures de caſques emplumez. Leur harnois étoit une peau de Lion, de Tigre, ou de quelque autre bête ſauvage.

Lorſqu'ils marchoient à l'ennemi, on portoit à la queuë de l'Armée l'Etendart; & avant le combat on avoit ſoin de le placer ſur une éminence d'où on pouvoit le voir de tous côtez, ce qui ſe pratiquoit apparemment pour animer le Soldat. Le Porte-Etendart étoit toûjours un vieux & vaillant Capitaine: on y attachoit deux fleches; & c'étoit pour éprouver ſuperſtitieuſement la Fortune; car ſur le point d'en venir aux priſes, on tiroit une de ces fleches contre l'ennemi qui oſoit avancer le plus: s'il étoit tué, c'étoit un préſage infaillible pour la Victoire, & on la chantoit d'avance: mais quand l'inſtrument meurtrier n'attrapoit que de l'air, on ne comptoit preſque plus ſur la réüſſite. Cet Augure ne valoit-il pas bien celui des poulets, des oiſeaux, & de toutes les anciennes ſotiſes des Aruſpices?

Motezuma, ce fameux Monarque, qui tout belliqueux, tout puiſſant qu'il étoit, ſuccomba honteuſement ſous les efforts d'une poignée d'étrangers, & dont la chute fut ſi glorieuſe à un Heros, ou plûtôt à un Paladin Eſpagnol, c'eſt le célèbre Hernand Cortez: Motezuma, dis-je, avoit perfectionné ſa Cavalerie: pour mieux inſpirer l'émulation, il avoit inſtitué des Ordres Militaires qui étoient comme des Commanderies; les diſtinguant par des marques d'honneur. La plus conſiderable étoit celle que portoient quelques Chevaliers, d'une Couronne de leurs cheveux, attachée avec une petite bande rouge, & un beau bouquet de plumes, d'où ſortoient d'autres branches, & des bourelets de plumes qui leur pendoient ſur les épaules. Chaque Chevalier avoit autant de ces glorieuſes Pendeloques qu'il avoit fait de proueſſes connues au Prince; le Prince lui-même étoit membre & confrere de l'Ordre. La ſeconde Chevalerie s'apelloit des Lions & des Tigres; & on y enrôloit les plus hardis & les déterminez, à peu près comme les Enfans perdus. La troiſième étoit les Chevaliers Gris; & tous ces Ordres avoient des apartemens dans le Palais Roïal.

Si vous êtes curieux d'apprendre l'origine de cette Monarchie, il y a moïen de vous contenter, & voici comment. Les anciens Naturels du Païs en queſtion, vivoient d'une maniére tout-à-fait ſauvage, & beaucoup plus en bêtes qu'en hommes. Mepriſant le travail & les fruits de l'Agriculture, toute leur occupation étoit de faire la chaſſe aux Bêtes fauves, aux Oiſeaux, aux Serpens, aux Lezards; & même à prendre des vers, tout cela leur ſervant de nourriture en y joignant des herbes & des racines, telles que la Nature les donne: ils dormoient dans les buiſſons, dans les cavernes; ou pour mieux dire, ils ſe couchoient pour dormir, où le ſommeil les prenoit. Les Femmes ne vivoient pas autrement que les Hommes; & pour accompagner leurs maris à la chaſſe, elles mettoient leurs enfans dans de petits paniers de jonc, & les laiſſoient ainſi pendus à des branches, pour les reprendre au retour. Cette Nation, qui d'ailleurs n'avoit ni Foi ni Loi, & qui ne tenoit à rien, s'étant aviſée de ſe tranſplanter ailleurs, ce bon Païs fut habité quelque tems après par d'autres Peuples, venus des endroits les plus reculez au Nord, & nommez Navatlacas, c'eſt-à-dire, *Gens qui parlent bien*. Là ſont les Provinces d'Atzlan, ou *Lieu des Herons*; & de Tuculbeacan, qui ſignifie *Païs des divins Ancêtres*.

Ces Peuples étoient ſeparez en ſept differentes Nations. Les Navatlacas ont par tradition qu'ils ſortirent de ſept Cavernes, l'an neuf cens deux, ſelon notre compte, pour venir s'établir dans ce qu'on nomme à préſent le Mexique. Les Suchimilcas, ou *Gens de ſemence de fleurs*, s'étant habituez ſur les bords du grand Lac du Midi, bâtirent une Ville de leur nom, & pluſieurs Villages. Ceux de la dixième Caverne, nommez Chalcas, ou *Gens de bouche*, y firent auſſi une Peuplade; & on leur marqua des bornes. Les Tapanicas ou *Gens de Pont*, eurent le rivage Occidental du Lac, & bâtirent une Ville qu'ils nommérent Azcapuzalco, c'eſt-à-dire *Fourmillere*. Les Culbuas, ou les *Courbez* peuplerent Texeuco. Ainſi tous ces Peuples occupérent le grand Lac, les uns à l'Orient, & les autres au Septentrion.

Les Tlallucas, ou *Gens de la Montagne*, ſe tranſportérent à l'oppoſite; & ils y trouvérent un grand Païs où la chaleur du Climat n'empêchoit point la fertilité. Les Tlaſcaltecas, c'eſt-à-dire *Hommes de pain*, paſſérent de la Montagne vers l'Eſt, par une autre Montagne qui jette du feu, entre les Villes de Mexique, & des Anges; & en bâtirent une qu'ils apellérent Tlaxcallan, ou Tixcallan qui ſignifie *une vallée entre deux Montagnes*; & Tlaxcallan, *un Païs bien fait*, par la raiſon que le Coutli, ou Grain, abonde là plus que dans tous les autres endroits. Cette derniére Nation trouva des obſtacles à ſon établiſſement: car les anciens Habitans, que l'Hiſtoire fait d'une taille énorme, ne voulant pas ſouffrir ces nouveaux venus, leur declarérent la guerre. Mais les Tlaſcaltecas uſant de mauvaiſe fineſſe contre la force, invitérent leurs Hôtes à un grand repas; & aiant trouvé le moïen, peut-être dans l'ivreſſe, de les deſarmer, ils maſſacrérent tous ceux qui ne purent fuir, & demeurérent Maîtres du Païs.

Ces Peuples donc nouvellement tranſplantez, reſolurent de vivre en bons voiſins; & puis mêlant leur ſang par le mariage de leurs Enfans, ils contractérent une union intime; ils convinrent d'une certaine Police; enfin ils tracérent le plan d'une Republique. Trois cens deux ans après la ſortie de ces Peuples, les Atzlanois & les Tuculhuacanois étant après de grandes difficultez, parvenus juſques dans cette Region-là, paſſérent à Mechvacap, à Malinalco & à Chapultepec, à une lieuë du Mexique: comme les premiers occupans

pans ne manquerent pas de les attaquer, on en vint bientôt aux priſes : mais les derniers venus l'emporterent ; & faiſant un grand carnage de leurs agreſſeurs, ils pouſſerent la barbarie juſqu'à leur arracher le cœur ; &, par une plaiſante imagination, ſource feconde de toutes les Traditions fabuleuſes & ridicules, leur Poſterité s'eſt mis en tête, que de cet arrachement de cœurs, nâquit une certaine plante qu'ils apellent Tuna. Enfin ces vainqueurs fonderent le Roïaume dont il s'agit ; puiſque ce furent eux qui mirent en être Tenoxitla, ou Mexique, du nom de Mexi leur Général.

Quelque tems après, ces Conquerans, qui avoient ſubjugué les Chalcas, eurent envie d'obéïr à une femme : ils avoient donc deja choiſi pour Princeſſe, la fille du Roi de Culhuacan : mais leur Dieu Virziloputhli, qui apparemment en étoit épris, voulant l'immortaliſer, pour la rendre digne de ſon divin lit, leur conſeilla de l'écorcher toute vive, ce qui fut executé ponctuellement. Aiant fait un ſi beau ſacrifice, ils s'appliquerent à faire de Mexique une Place forte, ou du moins à la mettre hors d'inſulte ; & ce n'étoit pas peu de choſe : ils ſe ſeparerent en Cantons comme les Suiſſes, & ſe mirent en reputation de bravoure. Ces Uſurpateurs n'étoient pourtant pas ſans inquiétude : ils nourriſſoient dans le ſein de leur Republique naiſſante quantité de rebelles & de mécontens ; leurs voiſins étoient en état de les attaquer ; & d'ailleurs il étoit à craindre que le Roi de Culhuacan ne leur demandât raiſon de l'écorchure : ils prirent donc des précautions pour ſe garantir de tous ces dangers.

Dans cette vuë-là, ſur une longue & mûre déliberation il fut conclu, à la pluralité des voix, de changer le Gouvernement Republiquain en Monarchique, & de prendre un Prince du ſang Mexicain ; qu'on choiſiroit pour Roi le nommé Acamapixtli, c'eſt-à-dire fagot, ou poignée de roſeaux ; & qu'on feroit prier, par une belle Ambaſſade, le Monarque de Culhuacan, d'accorder une de ſes filles, pour épouſe au nouveau Roi. Acamapixtli remplit parfaitement les eſperances qu'il avoit données : ce premier, ou ſecond Roi de Mexique, car la choſe n'eſt pas tout-à-fait ſûre, & quelques-uns lui donnent un Prédéceſſeur : ce Roi, dis-je, aneantit les efforts des voiſins ; il affermit ſon Etat ; il rendit ſes Peuples heureux ; & après un Règne de quarante années, il nomma, pour ſon Succeſſeur, celui qu'il jugea le plus digne de la Couronne.

Un choix ſi beau & ſi deſintereſſé n'eut néanmoins point de lieu. Les Sujets, par reconnoiſſance pour le defunt, mirent ſur le Trône Vitzilovitli, ou *Plume* riche, ſon fils, ſe promettant que ce Prince, aiant herité du merite Roïal de ſon Pere, gouverneroit avec la même ſageſſe & la même équité. Le premier ſoin fut de marier le jeune Monarque par une Alliance également honorable & importante. Vous ſaurez que leur Couronne étoit *feudataire* de celle des Tapanecas, qui exigeoient de leurs voiſins des tributs ſi conſiderables, que les Mexicains n'y pouvoient fournir : ceux-ci demanderent donc la Fille de leur Seigneur *Suſerain* & l'obtinrent. On amene la Princeſſe, & Vitzilovitli l'épouſe, c'eſt-à-dire qu'on noua le bout du manteau de l'un avec le bout du voile de l'autre ; car c'étoit-là tout le miſtère des *Epouſailles*, comme nous le dirons dans la ſuite. Cette Reine s'apelloit Ayamchiquel : la Couche Roïale produiſit un Prince ; & comme ces Peuples s'arrêtent beaucoup à l'Augure des noms, on nomma le nouveau né Chilmalpopoca, c'eſt-à-dire *Bouclier qui jette fumée*.

En faveur de cette naiſſance le Roi des Tapanecas déchargea les Mexiquains de la *Relevance* & du Tribut : mais la joïe fut courte ; car la Reine ne ſurvécut guére à ſon heureux accouchement. Vitzilovitli régna treize ans ; & ſa mort fut une perte pour ſes Sujets : c'étoit un Prince pacifique, grand & rare tréſor ! Il vivoit en alliance avec ſes voiſins ; s'attachant à remplir les engagemens de ſa dignité : la Ville de Mexique lui fut redevable de ſon opulence & de ſon agrandiſſement.

Chimalpopoca fut couronné à dix ans ; & probablement ſon Conſeil ſe chargea de l'Adminiſtration publique. Cependant l'augmentation de puiſſance produiſit l'ingratitude chez les Mexiquains ; & ils en agirent mal avec les Tapanecas leurs Bienfaicteurs : ils allerent même juſqu'à vouloir les traiter en Eſclaves ou du moins en Vaſſaux : car aiant reſolu de faire un Canal depuis Chalpultepec juſqu'à Mexique ; & cela pour pouvoir ſe paſſer de la mauvaiſe eau du Lac, ils prétendoient forcer leurs voiſins à ce penible travail.

Les Tapanecas indignez d'un ſi mauvais procédé, chercherent l'occaſion de faire éclater leur reſſentiment, & ne la trouverent que trop tôt. En effet ſe vangeant d'un defaut de reconnoiſſance, par une ſcelerateſſe des plus noires, aiant trouvé le moïen d'entrer la nuit dans le Palais Roïal de Mexique, ils pénetrerent juſques à l'Apartement du Monarque ; & le voïant endormi, & très-mal gardé, ils l'immolerent à leur fureur. Telle fut la triſte & cruelle deſtinée du petit Chimalpopoca.

Le forfait fut bientôt ſuivi d'une vangeance afreuſe. Les Mexicains, après avoir couronné Iſcoati autre fils d'Acamopixtli, marchent contre les meurtriers de leur Roi ; ils forcent la Capitale ; & par ordre du Général Tlacaellec, ils la pillent, ils égorgent, ils maſſacrent tout ſans épargner ni âge ni ſexe. Ceux qui s'étoient ſauvez dans les Montagnes, contraints de ſe rendre à diſcretion, racheterent leurs vies par la perte du bien & de la liberté, tous étant tombez dans les chaines du Vainqueur.

Les Villes de Tacuba & de Cuïoacan n'eurent pas un meilleur ſort : elles furent ruinées ; un grand Temple reduit en cendres ; & outre un nombre innombrable de Priſonniers, ou plûtôt d'Eſclaves, ces Deſtructeurs revinrent chargez d'un butin prodigieux, conſiſtant en habits, en armes, en plumes, en vaiſſeaux d'or & d'argent, & en pierreries. Ces heureuſes & feroces Expeditions ne faiſant qu'irriter l'appetit Conquerant de ces Barbares, ils entreprirent d'aſſujettir encore d'autres Nations ; & ils en vinrent à bout. On juge bien que par là, les Mexicains repandoient de toutes parts la terreur & l'effroi : mais le tonnerre gronde déja ſur eux ; & ils auront bientôt leur tour.

Pendant tous ces Exploits qui meritent mieux le nom de Brigandage que de Victoire, le Roi Iſcoali deſcend chez les morts ; & Moteſuma, neveu de Tlacaellec monte ſur la Scène où il va jouër un

un grand rôle. Il avoit l'ame guerriere ; & en effet dès qu'on l'a placé ſur le Trône, il trouble le repos de ſes voiſins. Dans la guerre qu'il fit aux Chalcas il arriva un fait extraordinaire. Ces Peuples aiant fait priſonnier le Frere du Monarque, vouloient en faire leur Roi, ſoit pour l'oppoſer aux Mexiquains, ſoit pour ſe faire un merite auprès de Motezuma, & l'engager par reconnoiſſance à leur accorder la paix.

Ce jeune Prince refuſe genereuſement une offre ſi *chatouillante :* mais voïant qu'on le preſſoit, juſqu'à l'importunité, d'accepter la Couronne, & que, ni par raiſon, ni par priere, il ne pouvoit detourner le coup, alors agiſſant comme ſi effectivement il avoit été revêtu de l'Autorité Roïale, il commande qu'on dreſſe un arbre au milieu de la grande Place de *Chalco* & de menager ſur la cime de l'Arbre une eſpèce de petit Théatre ſur lequel il pût monter. Le Peuple, s'imaginant d'abord que cela ſe pratiquoit au Couronnement des Rois de Mexique, exécuta, ſans delai, l'ordre du noble & important Priſonnier. Mais qu'ils devinoient mal les bonnes gens ! Le jeune Seigneur, tenant une guirlande, étant monté legerement comme ſur un échafaut, faiſant approcher quelques Mexicains mêlez parmi la foule des Spectateurs, fit cette harangue, courte à la verité, mais d'une Morale Heroique : *Nos Ennemis nous doivent être toûjours ſuſpects. Il y a plus de gloire à mourir qu'à les aſſiſter. La Couronne eſt toûjours honteuſe quand elle eſt le prix d'une trahiſon.* En même il ſe precipite ; & tout le monde apparemment ſe reculant, on le laiſſa perir par le poids de ſa chute. Les Chalcas ſurpris du courage invincible de ce Prince ; mais d'un autre côté chagrins d'avoir été dupes, & d'avoir manqué leur coup, ſe jetterent, comme des enragez, ſur les pauvres Mexicains, qui ne pouvoient *mais* de l'Heroïſme de leur Prince, qui, par parentheſe, dans cette occaſion-là avoit agi avec plus d'élevation d'ame que de prudence. Mais ce maſſacre ne demeura pas long-tems impuni.

Motezuma I. jeune Roi qui avoit trop de cœur pour diſſimuler une barbarie ſi injurieuſe à ſa Couronne, & à la Nation, ſecouru des Conſeils & de l'experience de Tlacaellec, ſon Oncle, marcha contre les meurtriers, & les battit ſi bien qu'il ſe rendit Maître de leur Etat. Ce Monarque, emporté par l'attrait de la Victoire, porta ſes Armes juſqu'aux Mers du Sud & du Nord ; &, par des Conquêtes importantes, il étendit beaucoup ſon Empire, de l'un & de l'autre côté. Ce Motezuma regna vingt-huit ans ; &, outre ſes Expeditions militaires, il ſe diſtingua dans ſon Adminiſtration, en créant des Officiers de Guerre, des Magiſtrats de Police ; mais ſur tout en faiſant bâtir le ſomptueux & magnifique Temple du Soleil dont nous parlerons ci-après.

Après la mort de ce Prince, on offrit le Sceptre à Tlacaellec : mais ce grand Général, qui d'ailleurs devoit être fort âgé, content d'être jugé digne du Trône, refuſa modeſtement d'y monter. Il propoſa Ticocic, Fils de Motezuma, conſequemment ſon arriere-Neveu ; & ſon choix fut unanimement accepté. Ticocic ne fit honneur ni à ſon Sang, ni à ſa Dignité ; & ſoit qu'il abuſât du Pouvoir Souverain ; ſoit qu'il y eût de l'indolence & de l'inhabileté dans ſon fait, on s'en défit par le boucon.

Le Peuple nomma pour Succeſſeur Ayaxaca, Frere du Monarque empoiſonné. Or ſuivant la coutume, qui, néanmoins ne pouvoit pas être fort ancienne, un Roi élu étoit obligé avant le Couronnement, de ſe ſignaler par quelque action d'éclat. Cet uſage-là étoit apparemment une injuſtice criante : & il faloit peut-être ſur le ſimple droit de l'épée, aller troubler des gens qui ne penſoient qu'à vivre en repos. Ne croïez pas que Ayaxaca s'amuſât à ſes voiſins : voulant faire bien loin ſon Chef-d'œuvre de Conquerant & de Perturbateur, il attaqua le Roïaume de Tequantebec, à deux cens lieuës du Mexique ; & comme la Fortune ne favoriſe que trop ſouvent la violence & l'oppreſſion, il vint à bout de ſon entrepriſe.

En effet, quoi que les *Attaquez*, qui aux approches de la tempête, s'étoient mis ſur la defenſive, fiſſent une vigoureuſe réſiſtance, les Mexicains, aiant pris la Capitale, la detruiſirent rez pié rez terre ; & ſans reſpecter la Religion des vaincus, ils raſerent auſſi leur Temple. Le pis de l'affaire, c'eſt qu'outre les riches depouilles dont les Deſtructeurs revinrent chargez, ils amenerent un nombre prodigieux de Priſonniers : c'étoient autant de victimes deſtinées au Soleil : on les égorgea tous devant l'Idole de ce Dieu prétendu, & l'horrible Sacrifice s'étant fait lors de l'exaltation du nouveau Monarque, cette copieuſe effuſion du Sang Humain donna un relief abominable, un éxecrable luſtre à la cérémonie du Couronnement. Les ſuites d'un préſage ſi funeſte furent pourtant heureuſes : Ayaxaca fut cheri de ſes Sujets : mais la mort le leur enleva trop tôt ; car il ne règna qu'onze ans.

Autzol, non de la Maiſon regnante, mais un des premiers du Roïaume, lui ſuccéda du conſentement & aux acclamations de tout le Peuple. A ſon avénement ſur le Trône, il débuta par mettre à la raiſon certains Rebelles, qui, non contens de refuſer les Tributs, voloient les bons Sujets qui ſe mettoient en chemin pour les païer. Ce Monarque eut des guerres à ſoûtenir, & s'en tira toûjours avec avantage. Il eut même le bonheur d'étendre ſa Frontiére juſqu'au Guatimala, Roïaume à trois cens lieuës du ſien. Sans marquer la durée de ſon Regne, on le termine en diſant que Autzol fut Pere de Motezuma ; que celui-ci, qui remplit ſa place, fut revêtu des ornemens Roïaux ; & qu'entr'autres choſes on lui perça le bout du nez pour y attacher une émeraude, ſuivant l'uſage. Ce fut ſous ce Prince, à qui on donne aſſez mal à propos le ſurnom de Grand, que ſe fit la Revolution : ainſi nous ſommes au plus curieux endroit de la matiére préſente.

On ne convient pas que Motezuma fut fils du Roi Autzol ; & l'Auteur Eſpagnol, qui a écrit avec beaucoup d'art & de fineſſe l'Hiſtoire de la Conquête du Mexique, nous inſinue tout le contraire. Voici ce que cet Ecrivain, que je croirois encore plus judicieux, s'il avoit moins donné dans la ſuperſtition, debite ſur ce grand ſujet.

Motezuma, l'onzième Roi, & le ſecond du nom, étoit du Sang Roïal : dès qu'il fut en âge d'entrer dans le ſervice, il s'y diſtingua par des exploits éclatans ; & montant par degrez juſqu'aux premiers poſtes, il s'y ſoûtint avec un applaudiſſement univerſel. Cette haute réputation s'accommo-

modoit parfaitement avec ſon penchant ambitieux, il s'appliqua de ſon mieux à la bien ménager. Revenu donc à la Cour, & s'y voïant regardé comme le Heros du Tems, il crut qu'on ne pouvoit, avec juſtice, lui preferer aucun Competiteur quand la Couronne ſeroit vacante.

Ce jeune Seigneur, pour ſeconder la Fortune & pour travailler lui-même à ſon chemin, emploïa tout ce qu'il avoit d'adreſſe à ſe faire des amis, les regardant alors comme le plus grand bonheur de la vie : il ſuivoit en cela les maximes de la Politique, qui, quoi qu'un grand Art, ne laiſſe pas de ſe fourer quelquefois chez les Barbares; ou plûtôt qui dégenere elle-même en ferocité, quand ce qu'ils nomment Raiſon d'Etat, l'emporte ſur la ſaine & droite raiſon. Motezuma affectoit dans toutes les occaſions autant d'obéiſſance que de vénération pour ſon Roi. Sa conduite étoit ſage & modeſte; ſes actions & ſes paroles compoſées; ſes maniéres graves, & ſa conduite toûjours uniforme. On diſoit de lui que ſon nom lui convenoit; Motezuma ſignifie *le Prince ſevere*. Mais il ſavoit adoucir, par de grandes largeſſes, cette rigidité de naturel ou d'affectation.

Il emploïoit encore un autre reſſort dans ſa machine, & ce n'étoit pas le moins efficace, j'entens le dehors & le maſque de la Religion. Notre ambitieux, n'ignorant pas que c'eſt-là le moïen le plus ſûr & le plus puiſſant pour s'emparer des eſprits ſuperficiels, & pour avoir l'aſcendant ſur le ſot & credule Vulgaire, n'omettoit rien pour aquerir la reputation de zèlé, d'homme attaché au maintien du Culte, enfin, pour s'attirer le bruit, & l'admirable manteau de devot. Dans cette vûë-là, *le bon Apôtre*, car l'Hipocriſie eſt de tout Païs, choiſiſſant *l'Egliſe* la plus en vogue, & où apparemment il *s'operoit* plus de miracles, il y fit pratiquer un apartement, en forme de Tribune : là expoſé à la vûë de la foule, il emploïoit, dit ingenieuſement l'Hiſtorien, pluſieurs heures à recevoir les vrais, les ſincères applaudiſſemens qu'on donnoit à ſa fauſſe piété, & à conſacrer entre ſes Dieux l'Idole de ſon ambition. Que ce *Tartuffe* Païen a dans le Chriſtianiſme d'imitateurs de tout rang, & de toute condition!

Des maniéres ſi concertées lui attirerent la vénération publique; & après la mort du Roi, qu'on ne dit nullement ſon Pere, il fut choiſi tout d'une voix par les Electeurs; & le Peuple en fit paroître tout l'épanchement dont cette bête de ſomme eſt capable en pareil cas. Dans cette importante occaſion l'Impoſteur joua, en habile Comedien, ſon rôle d'Hipocriſie : il ſe cacha longtems, tremblant de n'être pas trouvé; & il ne ſe rendit qu'après toutes les grimaces néceſſaires pour ſe faire ſouhaiter plus ardemment. Ne vous ſemble-t-il pas voir un Abbé de Cour, qui, nommé à un gros & gras Evêché, ne craint point, avant qu'on procéde à ſa conſecration, de proteſter devant Dieu & les hommes, qu'il ne veut point *Epiſcopiſer*, quelle mommerie!

A peine Motezuma fut-il revêtu de l'Autorité ſuprême, que s'abandonnant à ſoi-même, & ſe montrant dans tout ſon naturel, on connut bientôt que juſqu'alors l'artifice & le déguiſement avoient fait le principal de ce rare & ſublime merite qu'on lui attribuoit. Sous prétexte de reformer les abus de l'Etat, il découvrit un fond extraordinaire d'orgueil & de vanité. Voici comment. Ses Préceſſeurs avoient toûjours admis dans leur maiſon, des Domeſtiques d'une naiſſance commune; la premiére action du nouveau Monarque, ce fut de caſſer, de congedier tous ces Officiers; ordonnant que dans la ſuite, la ſeule Nobleſſe pourroit prétendre au ſervice du Palais; & que depuis le plus haut emploi juſqu'au plus bas, fût-ce l'office de *Marmiton*, & encore au deſſous, tout ne pourroit être exercé que par des Gentilshommes, apparemment de pluſieurs races : il alleguoit pour raiſon que la bienſeance ne permettoit point à un grand Prince de ſe livrer à un ſang vil & roturier. De plus, pour ſe rendre plus reſpectable, il n'étoit viſible pour ſes Sujets que très-rarement; & il ne ſe prêtoit à ſes Miniſtres ou à ſes Domeſtiques que dans la pure néceſſité. Ce fier Barbare inventa de nouvelles reverences & des cérémonies inuſitées pour ceux qui l'approchoient; defenſe ſous peine de la vie au Peuple de le regarder en face : enfin il ſe faiſoit adorer comme une Divinité, & ſe figurant, ce qui n'eſt pas rare chez les Dieux mortels, que tout l'Etre & tout *l'Avoir* de ſes Sujets dépendoient ſouverainement de ſon bon plaiſir, il exerca contre quelques-uns des cruautez horribles, & cela par le ſeul motif de bien établir ſon pouvoir abſolu.

Il crea de nouveaux impôts, ſans que la neceſſité des affaires de l'Etat l'y obligeât. Ces exactions tiranniques ſe levoient par tête ſur cette prodigieuſe multitude de Peuple; & on les exigeoit avec tant de rigueur, qu'on forçoit juſqu'aux pauvres mendians à reconnoître leur dependance, par le miſerable tribut de quelques haillons, ou d'autres choſes ſemblables, qu'ils venoient jetter à ſes piez, & qu'on portoit au Tréſor Roïal.

Ces violences avoient jetté une grande fraïeur dans l'eſprit des Sujets de Motezuma : mais comme la crainte & la haine ne ſe ſeparent guére, il ſe fit des ſoulevemens dans quelques Provinces. Le Monarque étoit trop jaloux de ſon autorité pour confier ſes Armes à un autre; & d'ailleurs, perſonne ne le ſurpaſſoit en habileté dans le Commandement militaire. Motezuma donc à la tête de ſes Troupes, marcha contre les mécontens; mais il ne pût éteindre qu'une partie du feu; & trois Provinces, plus fortes, ou plus braves que les autres, tinrent ferme contre le Tiran. Pour lui, il diſoit dans le ſtile de la fanfaronnade, & à peu près comme le Renard qui trouvoit les raiſins trop verds, *j'ai differé de ſoumettre ces autres Rebelles par la raiſon que j'ai beſoin d'Ennemis qui me fourniſſent des Eſclaves pour être immolez dans mes Sacrifices.*

Voilà une deſcription monſtrueuſe de ce Prince & de ſon Adminiſtration : mais d'autres Hiſtoriens n'en parlent pas tout-à-fait de même. Ils le peignent d'une ſuperbe la plus outrée, d'un orgueil inoüi, j'en conviens : mais du moins ils lui attribuent de la grandeur d'ame, & l'amour de la Juſtice, deux qualitez eſſencielles dans un Monarque. Vous pouvez en juger, auſſi bien que de ſa puiſſance, par ce fragment hiſtorique.

Il avoit trois mille hommes pour ſa Garde; il en pouvoit mettre en Campagne plus de trois cens mille; il en ſacrifioit tous les ans plus de vingt mille à ſes Idoles; & il pouvoit compter entre ſes Vaſſaux juſqu'à trente Rois, dont chacun avoit cent mille ſujets. Il étoit porté ſur les épaules des grans Seigneurs, &, à la deſcente, il ne marchoit que

ſur des tapis. Il ne portoit jamais deux fois un habit & ne ſe ſervoit jamais deux fois d'un plat ni d'un vaſe. Les choſes deſtinées à ſon uſage étoient toûjours neuves; & comme il n'avoit point de plus grande joïe que de faire du bien à ſes Domeſtiques, il étoit ravi qu'ils profitaſſent de ſes dépouilles. Mais outre que ſa magnificence donnoit de l'admiration, & que ſa liberalité le faiſoit aimer, il étoit ſevere ſans être cruel; & ſi grand zélateur de la Juſtice, qu'il n'eût pas épargné ſon Frere, s'il avoit oſé violer les Loix établies.

Quelle que fût la tournure perſonnelle de Motezuma, il avoit atteint la quatorzième année de ſon Règne, lorſque, vers le commencement du ſeizième ſiécle, un Avanturier, à la tête de ſes Compagnons de voïage, entreprit de briſer ce Coloſſe de Puiſſance, & eut la gloire de le reduire en poudre. Les Mexiquains apparemment pour couvrir la honte & la lâcheté de leur Nation, voulant faire de la chute de leur Empire un événement ſurnaturel, débiterent ſur ce ſujet-là, de belles fables à leurs Conquerans, & ceux-ci, comme *gens de grande foi*, prirent ces contes-là pour des prodiges & pour des miracles. Cette crédulité eſt divertiſſante; il eſt juſte de vous en faire part. Ecoutons donc ſur cet endroit-là le grave Ecrivain de la Conquête du Mexique; cet Eſpagnol eſt fortement & très-devotement perſuadé, que le Ciel & l'Enfer, Dieu & le Diable ont agi extraordinairement dans cette fameuſe conjoncture; venons aux preuves.

Une effroïable Comète, dit-il, pendant pluſieurs jours, répandit la terreur ſur le Païs. N'étant rien moins que pareſſeuſe, elle ſe levoit dès minuit; & montant toûjours dans ſa route, elle ne ſe retiroit, qu'au lever du Soleil. Sa forme étoit piramidale. Quand ce terrible Epouvantail des Ignorans eut ceſſé de paroître, il en vint un autre qui cauſa bien d'autres allarmes. C'étoit une nuée claire, en figure d'un ſerpent de feu à trois têtes, qui ſe levant en plein jour à l'Occident, couroit avec une viteſſe inconcevable, juſqu'à l'Horiſon oppoſé; & après avoir marqué par des étincelles paſſageres, toute la trace de ſon chemin, elle diſparoiſſoit à l'Orient.

Le grand Lac forçant ſa bariére, rompant furieuſement ſes digues, cauſa une inondation ſans exemple. Quelques maiſons furent renverſées, & même emportées; on voïoit ſortir de ce torrent comme des bouillons à pluſieurs repriſes; & tout cela ſans orage, & ſans qu'on pût pénétrer la cauſe de ce grand deſordre.

Le feu aiant pris, de ſoi-même, à un Temple de la Ville, quelques efforts qu'on pût faire pour l'éteindre, il n'y eut pas moïen; & l'embraſement fut ſi complet, que les pierres même de l'édifice ſacré furent réduites en cendres. Ce n'étoit pas là ſans doute, l'ouvrage de Satan; il y alloit trop du ſien; & il eſt à préſumer que cet incendie lui fit paſſer de mauvais quart-d'heures.

On entendit dans l'Air, en pluſieurs endroits, une Muſique lugubre, & des concerts funeſtes: c'étoient des voix plaintives qui annonçoient la chute de la Monarchie Mexicaine; car voïez-vous, elle étoit bien d'une autre importance, que tant d'autres Puiſſances qui ſont tombées ſans prodiges: & toutes les réponſes des Idoles repetoient ce funeſte Pronoſtic; le Diable s'érigeant en Prophète, découvroit par leurs bouches muètes, ce qu'il prévoïoit dans l'avenir, ſoit par la connoiſſance des cauſes ſecondes qui ſe remuoient alors ſurnaturellement, ſoit par la revelation de l'Auteur même de la Nature, qui, tout exprès pour le faire enrager, le rend l'Organe & l'Inſtrument de la verité.

On fit voir à l'Empereur pluſieurs monſtres de differentes eſpèces; &, ne pouvant les regarder ſans horreur, il ne douta point que ce ne fuſſent autant d'Augures malencontreux qui preſageoient une deſolation prochaine. En effet, & c'eſt ce que mon Auteur dit de plus ſenſé, ſi ces ſignes ont été nommez monſtres par les Anciens, à cauſe qu'ils montrent ou deſignent quelque choſe, on ne doit pas s'étonner qu'ils paſſaſſent pour préſages chez des Barbares dont l'ignorance n'étoit pas moindre que la ſuperſtition.

Deux prodiges fort remarquables entre les autres firent le plus d'impreſſion ſur l'eſprit du Prince, & le rendant comme certain de ſon malheur, le jetterent dans la derniére conſternation. Je le croi bien vraiment! on s'épouvanteroit à moins; vous allez voir.

Des Pêcheurs, trouvant ſur le bord du grand Lac un oiſeau monſtrueux, tant pour la figure, que pour la grandeur, le prirent; & comme la bête étoit plus curieuſe qu'aucune capture qu'ils puſſent faire à la pêche, ils la jugerent digne d'être préſentée au Roi. Sûrement ces bonnes gens ne ſe trompoient point; l'animal n'eut jamais ſon ſemblable, il fut l'unique Individu de ſon Eſpèce; & ſi la Nature en étoit l'Auteur, elle ne l'avoit pas fait ſelon le cours naturel des Loix du mouvement. Ce prodigieux oiſeau, outre que la vûë en étoit hideuſe, portoit ſur la tête une lame luiſante en façon de miroir, où la reverberation des raïons du Soleil produiſoit une lueur également ſombre & afreuſe. L'Empereur jetta d'abord les yeux ſur la glace; & s'approchant pour l'examiner il y aperçut comme une nuit, & des étoiles qui brilloient çà & là, & d'eſpace en eſpace à travers l'obſcurité; le tout ſi au naturel, que tout machinalement il ſe retourna vers le Soleil, comme s'il eût douté du jour. Mais revenant enſuite au miroir, ce fut bien autre choſe: par une nouvelle découverte, il vit, ce qui s'apelle voir, des gens inconnus & armez, qui, venant de l'Eſt, faiſoient main baſſe ſur les pauvres Mexiquains. Auſſi tôt on apelle les Sacrificateurs, & les Devins: Motezuma leur ordonne de faire leur métier, en interpretant ce grand miſtère; mais on a ſupprimé leur explication; & c'eſt dommage. On dit ſeulement que l'oiſeau demeura immobile juſqu'à ce que ces Docteurs en *Futur*, euſſent eu le tems de s'éclaircir par eux-mêmes, & de bien averer le fait, après quoi il reprit rapidement ſon eſſor, ce qui fut un nouveau ſujet de terreur. Mais laiſſons le Monarque & tout le Sacré College du Diable, ouvrir de grans yeux, lever les épaules, donner, ſans oſer ouvrir la bouche, toutes les marques d'un étonnement le plus profond; & venons au plus beau de tous ces miracles.

Peu de jours après l'apparition, & le meſſage Celeſte ou Infernal du merveilleux Oiſeau à miroir, un Laboureur, homme ſimple & groſſier, vint au Palais: & demanda, d'une maniére ſi empreſſée, à parler au Prince, qu'on jugea bien qu'il y avoit-là du miſtère. On tint Conſeil; & il fut reſolu que Monſieur le Païſan, je le comparerois volontiers au Maréchal de Salon, ſeroit honoré d'une Audience Imperiale. Le Miſterieux Ruſtique eſt donc introduit devant Sa Majeſté Barbare: il entre en homme

me de Cour; il fait ſes révérences de très-bonne grace; point étonné, point embaraſſé. Après les devoirs du Cérémonial, il prononce ſa harangue, qui à la verité, pour le ſtile, ſentoit ſon manant; mais il la prononça avec une éloquence libre, hardie, qu'on auroit pris plûtôt pour un tranſport ſurnaturel que pour un Diſcours premedité; enfin il avoit tout l'air d'un inſpiré; & on voïoit bien qu'il ne faiſoit que prêter ſa langue. Mais encore, que dit-il? *Or ſus! oïez* & entendez le bon ou le malin Eſprit; car il ne s'eſt pas perdu une parole, pas une ſyllabe de cette Avanture Prophetique.

Seigneur, j'étois hier au ſoir occupé à cultiver mon heritage, lorſque je vis fondre ſur moi avec impetuoſité une Aigle d'une groſſeur extraordinaire. Elle me prit entre ſes ſerres; & m'enlevant durant un aſſez long eſpace, elle me mit enfin à l'entrée d'une grotte, où un homme étoit en habit Roïal, dormant entre des fleurs & d'autres parfums, & tenant en ſa main une paſtille allumée. Je pris la hardieſſe de m'approcher, & je vis ou votre figure, ou votre propre perſonne. Sur quoi je n'oſerois rien aſſurer, ſinon qu'il me paroit encore que j'étois alors d'un ſens raſſis & fort libre. La crainte & le reſpect me pouſſoient à me retirer promptement, lorſque je fus arrêté par le commandement d'une voix, qui me parlant avec beaucoup d'autorité, ne me cauſa pas moins de fraïeur, en m'ordonnant de prendre la paſtille de votre main, & de l'appliquer à un endroit de votre cuiſſe qui étoit à découvert. Je me defendis, autant que je le pus, de commettre une action qui me paroiſſoit ſi inſolente: mais la même voix d'un ton effroïable, me força d'obéir. Moi-même, Seigneur, ſans pouvoir reſiſter à cet ordre, la fraïeur me rendant hardi, j'appliquai la paſtille brûlante à votre cuiſſe; & vous ſouffrites la brûlure ſans vous éveiller, ni ſans faire aucun mouvement. J'aurois cru que vous étiez mort, ſi au milieu de la tranquillité de votre ſommeil, qui vous ôtoit le ſentiment, le mouvement de la reſpiration ne m'eût aſſuré de votre vie. Alors la voix, qui paroiſſoit ſe former dans le vent, me dit: c'eſt ainſi que ton Roi s'endort, en s'abandonnant aux delices & aux vanitez, lorſque le courroux des Dieux gronde ſur ſa tête, & que tant d'ennemis viennent d'un autre Monde, pour detruire ſon Empire & ſa Religion. Dis lui, qu'il s'éveille, pour apporter, s'il ſe peut, du remède aux malheurs qui le menacent. A peine la voix eut-elle fini ce diſcours, qui a fait une ſi forte impreſſion dans mon eſprit, que l'Aigle me reprit dans ſes ſerres, & me rapporta dans mon champ ſans me faire aucun mal. C'eſt l'avertiſſement que je vous donne ſuivant l'ordre des Dieux: reveillez-vous, Seigneur; votre orgueil & votre cruauté les irritent. Reveillez-vous, encore une fois; & regardez combien votre aſſoupiſſement eſt dangereux, puiſque ce feu que votre conſcience y applique, en maniére de cautere, n'a pas la force de vous en faire revenir. Cependant, vous ne pouvez plus ignorer, que les cris de vos Peuples ne ſoient parvenus juſqu'au Ciel, avant que d'arriver à vos oreilles.

L'Ange, le Miſſionnaire, le Meſſager de Belzebut, aiant fini le récit du miracle, & la Remontrance pathetique, n'eut pas aſſez de foi pour attendre la réponſe: l'Eſprit qui animoit ce Païſan, lui inſpira de s'enfuir au plus vîte; & il obéït ſi promptement que la foule des Officiers lui fit place au lieu de s'oppoſer à ſon paſſage. L'Empereur, revenu comme d'un coup de maſſuë, crie qu'on arrête cet inſolent, & qu'on le hache par morceaux: mais il lui ſurvient une affaire preſſée, & qui ſuſpend le ſentiment de ſa colere & de ſa vangeance. *Ah! grans Dieux, la cuiſſe!* s'écria-t-il tout d'un coup; *j'y ſens une douleur violente & inſuportable*; car il ne faut point douter que le Diable, lui qui ſe connoit ſi bien en brûlure, ne fît celle-là très-cuiſante. On regarde donc à la cuiſſe Roïale; & on la trouve comme ſi un charbon de feu venoit de l'entamer. Motezuma s'effraïe; il fait de grandes & ſerieuſes reflexions: mais il ne quite pourtant pas pour cela le deſſein de punir le Prophète: tant s'en faut, il ſe promet bien d'en faire une victime, & d'offrir ſon ſang aux Dieux pour les appaiſer. Que croïez-vous que notre Eſpagnol infere de cette diſpoſition vindicative du Monarque? *D'où l'on voit*, conclut-il; *ces avertiſſemens qui venoient du Demon, marquez du vice de leur origine; puiſqu'ils portoient plûtôt à la colere & à l'obſtination, qu'à la correction, & à la connoiſſance de ſa faute.*

N'en déplaiſe à ce pieux Hiſtorien, ſa conſéquence eſt fort douteuſe: ſuivant ſon principe, tous les avis ſalutaires que Pharaon recevoit par les miracles de Moïſe, émanoient de la malignité du Prince des ténébres. On pourroit penſer la même choſe de tous les pécheurs, Princes ou autres, qui s'endurciſſent aux menaces & aux avertiſſemens du Ciel; & d'ailleurs, comment eſt-il concevable que l'Empereur Satan, qui trouvoit ſi bien ſon compte dans la conduite de Motezuma, s'efforçât par des monſtres & par des merveilles, à lui faire changer de train, & à l'amener à une meilleure vie? Le Roïaume du Diable eſt moins diviſé. Mais cette Morale-là pourroit nous mener trop loin; il vaut mieux renouër le fil de l'Hiſtoire & la finir.

Hernan Cortez, aiant mis pié à terre au Mexique, ſa premiére vûë fut de paroître à la Cour & de déclarer ſincérement, ou par prétexte, le ſujet de ſon debarquement. On lui fit de grandes honnêtetez; mais le Monarque, ſoit par crainte des prétendus miracles, ſoit pour des raiſons d'une bonne & ſolide Politique, ne voulant point entendre parler de le voir, & le faiſant toûjours prier fort civilement de ſe retirer, l'Eſpagnol, ſans s'inquiéter des ſuites, & ſans égard à ſa prodigieuſe infériorité, réſolut de tenir bon, & n'eut pas ſujet de s'en repentir.

En effet Motezuma, voïant cette fermeté inébranlable, au lieu d'accabler ce petit nombre d'Avanturiers ſous le poids immenſe de ſa grandeur, prend honteuſement le parti de les laiſſer venir; & porté ſur les épaules de quatre Seigneurs, ſous un poile d'or garni de plumes, il pouſſa même la baſſeſſe, juſqu'à aller au devant du Decouvreur. L'entrevûë ſe fit avec beaucoup de complimens reciproques; & deux Interpretes, nommez Aquilar & Marine, repetoient fidelement, de part & d'autre, toute la converſation.

Enſuite, ce puiſſant Empereur conduiſit dans ſa Capitale ces mêmes hôtes qui devoient cauſer ſa perte, & s'emparer de ſon Etat. Il les loge dans un quartier de ſon Palais, car c'étoit une petite Ville que ce Château; il leur montre ſes richeſſes & ſes beautez; il honore de ſes viſites le Général Eſpagnol; ce Heros devient une eſpèce de Favori; enfin tout en apparence, va le mieux du monde dans les commencemens.

Ce n'étoit pas-là le but du *Decouvreur*, encore

moins de ſes *Conforts :* ils viſoient à remplir à la fois l'ambition & l'hidropiſie de l'Or ; & il s'en préſenta une occaſion qu'ils ſaiſirent avidement. Motezuma fut ſoupçonné de n'agir point de bonne foi ; & ſur cela ſeul, il fut réſolu qu'on s'aſſureroit de ſa Perſonne. Il faut convenir, dit l'Hiſtorien & l'Apologiſte de Cortez, qu'on n'avoit point d'exemple d'une audace pareille à cette reſolution. Arrêter priſonnier un ſi grand Monarque au milieu de ſa Cour, & de ſa Capitale ! Le recit de cette action, toute veritable qu'elle eſt, ſemble bleſſer la ſincerité de l'Hiſtoire ; & même il paroîtroit outré entre les exagerations & les licences de la Fable. Voïons comment on s'y prit pour éxécuter cette violence inouïë.

Pour ne point donner d'alarme mal à propos, on choiſit l'heure à laquelle les Eſpagnols alloient rendre viſite à l'Empereur. Cortez ordonna qu'on prît les armes, qu'on ſellât les chevaux, & que tout le monde ſe tint prêt juſqu'à nouvel ordre. Il fit occuper les avenuës des ruës juſqu'au Palais ; & il y alla à la tête de cinq Capitaines & de trente Soldats choiſis.

On ne fut point ſurpris de les voir avec leurs armes, parce que c'étoit leur coutume ; & que les Mexicains prenoient cela pour un ornement militaire. Motezuma, bien éloigné, comme vous pouvez croire, de ſe défier, ſortit à ſon ordinaire, au devant du *Découvreur*. Alors celui-ci expoſa ſon grief : c'étoit qu'un des Généraux de l'Empire s'étant ouvertement déclaré contre la Colonie de Vera-Crux, on ne pouvoit pas s'imaginer qu'il eût oſé le faire de ſon chef. Que pour lui il n'en croïoit rien, la trahiſon, la perfidie, la duplicité lui paroiſſant indignes d'un grand Monarque (*il ne connoiſſoit donc guére le ſien*) & que Sa Majeſté devoit lui ſavoir bon gré d'un tel ſentiment.

L'Empereur parut interdit ; il changea de couleur, & proteſta de ſon innocence. N'en étoit-ce pas plus qu'il n'en falloit pour rompre l'abominable deſſein ? Mais l'innocence du Roi n'étoit rien moins que ce qu'on demandoit. Notez que tous les Officiers de la Cour, s'étant retirez par reſpect, ce pauvre Roi ſe trouvoit ſeul à la merci de ces loups affamez. Cortez donc le voïant embaraſſé vient à ſon ſecours : *Sire*, dit-il, *je ſuis perſuadé que Votre Majeſté n'a nulle part à cette noirceur : mais les Eſpagnols ne ſeront jamais contens ; & vos Sujets même ne ceſſeront de vous accuſer, juſqu'à ce que, par un témoignage éclatant & tout extraordinaire, vous aïez effacé l'impreſſion commune. Ainſi, je viens vous demander*, compliment terrible & preſque incroïable ! *que ſans faire de bruit, & comme de votre propre mouvement, vous veniez chez nous, pour n'en ſortir qu'après une pleine & entiére juſtification.*

Motezuma frapé & indigné de cette horrible propoſition ; & ne pouvant admirer aſſez cette inſolence toute neuve, *les Princes de mon rang*, répondit-il avec chaleur, *ne ſont point faits pour la priſon ; & quand j'oublierois aſſez ce que je ſuis, & ce que je me dois, pour me reduire à une baſſeſſe de cette nature-là, mes Sujets le permettroient-ils ?* Alors le Tiran : *ſi vous prenez le parti de venir de bonne grace à mon quartier, je me ſoucie fort peu de vos Sujets ; & ſans ſortir du reſpect qui vous eſt dû, ni bleſſer l'amitié que j'ai pour vous, je ſaurai bien contenir vos Peuples par la bravoure invincible de mes Soldats.* Quoi ! quelques centaines d'Etrangers contre des millions de Naturels ? Oui ; & cependant la ſuite montra qu'il n'y avoit point de rodomontade dans cette fiere menace.

La conteſtation fut aſſez longue ; l'Empereur tenant ferme ſur la defenſive ; & l'Oppreſſeur tâchant de s'en aſſurer par douceur, & ſans en venir aux extrémitez. Enfin Motezuma, ouvrant les yeux, & découvrant l'abîme où ſon imprudence l'avoit jetté, entama une Capitulation. Il offrit d'envoïer ſur le champ, Qualpopoca, ſon Général, tous les Officiers qui avoient ſervi ſous lui dans l'action que les Eſpagnols traitoient de ſcelerateſſe ; & de les lui livrer pour en faire tel châtiment qu'il jugeroit à propos. Il vouloit même donner ſes deux fils en ôtage, pour demeurer priſonniers en ſa place, juſqu'à l'exécution de ſa parole ; *car enfin*, ajoûtoit-il en Prince foible, *je ne ſuis pas homme à me cacher, ni à fuir dans les montagnes.*

Ces offres n'étoient point du goût de Cortez ; il vouloit abſolument la perſonne du Monarque ; & c'eſt à quoi Motezuma ne pouvoit ſe réſoudre. Pendant la diſpute, les Capitaines de Cortez, reflechiſſant ſur les mauvaiſes ſuites que ce grand retardement pouvoit avoir, s'impatienterent juſqu'à la mutinerie : ils vouloient qu'on décidât par la voïe de fait ; & l'un d'eux s'écria, *point tant de diſcours, il faut le prendre ou le poignarder*. Alternative qui fait horreur !

L'Empereur, aiant remarqué l'emportement de cet Eſpagnol, & curieux d'en apprendre le ſujet, demanda ce qu'il avoit dit. Sur cela, Marine, Interpréte née Mexicaine, marquant, ou affectant le zèle de bonne ſujette, déclara, comme en confidence au Monarque le peril qui le menaçoit, & lui fit une exhortation que la ruſée femelle finit par ces paroles : *ſi vous allez avec eux, Seigneur, vous ſerez traité avec tout le reſpect dû à votre perſonne : mais ſi vous continuez à leur reſiſter, je ne répons pas de votre vie.* Alors le Roi vraiment effraïé, ſe levant bruſquement, *je me confie à vous*, dit-il à Cortez, *allons à votre logement : les Dieux le veulent ainſi, puiſque vous l'emportez, & que j'y ſuis reſolu.* Il appella auſſi-tôt ſes Domeſtiques, & leur commanda de faire préparer ſa litiére, il en avoit donc une autre que les épaules des Grans. Faiſant auſſi venir ſes Officiers & ſes Miniſtres, *pour le bien de mon Empire*, leur dit-il, *& de concert avec les Dieux, j'ai arrêté d'aller paſſer quelques jours chez les Eſpagnols ; & je veux bien vous faire part de cette reſolution, afin que vous en avertiſſiez mes Sujets. Au reſte, ſoïez perſuadez que je vais là de ma pure & franche volonté ; & que j'y vais pour mon avantage.*

Cela dit, Sa Majeſté priſonniére donna ſes ordres pour ſaiſir le Général avec les Hauts Officiers de l'Armée ; & ſans un plus long delai il ſe mit pompeuſement en marche pour ſa priſon. Il étoit accompagné de ſa ſuite ordinaire, c'eſt-à-dire de trois mille hommes. Les Eſpagnols, étant à pié autour de la litiére, faiſoient à rebours, l'eſcorte & les Gardes du Corps.

D'abord le bruit s'étant répandu que les Etrangers enlevoient l'Empereur, car le quartier des Eſpagnols étoit un autre Palais Roïal que la demeure actuelle du Monarque, le Peuple accourt en foule dans les ruës ; & on crut que toute la Ville ſe ſoulevoit. Les uns pouſſoient de grans cris, ſe jettoient par terre comme des deſeſperez ; les autres ſe contentoient de verſer des larmes de tendreſſe & de compaſſion : mais on ne marque point que ces bons &

af-

affectionnez ſujets fiſſent le moindre mouvement pour arracher la proïe aux Raviſſeurs, & pour delivrer leur Empereur. Il eſt vrai que ce Prince y mit bon ordre, & qu'il fit préciſement tout ce qu'il falloit pour empêcher le recouvrement de ſa liberté : car au lieu d'exciter ſes Sujets à leur devoir, qui étoit, au riſque de la vie, de fondre ſur les Tirans & de les mettre en piéces ; il dit à cette multitude alarmée ; & qui, au ſigne de ſa main, avoit fait un profond ſilence : *ne craignez rien, mes Enfans, je ne ſuis point priſonnier : je vais librement paſſer quelques jours avec ces Etrangers qui ſont mes amis ; & je n'y vais que pour mon plaiſir.*

Ainſi le Monarque entra, ſans obſtacle & bien content, au moins de viſage, dans ſa retraite forcée. Fut-il jamais, & verra-t-on dans les ſiécles à venir, un événement de cette bizarerie-là ? Un des plus puiſſans Princes du Nouveau Monde règne dans le ſein de la captivité, de l'eſclavage ; & il y règne, pour les dehors, auſſi glorieuſement que s'il étoit libre. En effet, Motezuma vit & gouverne dans ſa priſon comme au milieu de ſa Cour : ſes ameublemens auſſi ſomptueux ; ſa table auſſi & même plus Roïale : il tient Conſeil, & ſa volonté eſt la Loi ſuprême & abſoluë, c'eſt l'ame & le mobile de l'Adminiſtration Publique. Ses Maîtres lui rendent des honneurs, des ſoumiſſions ; & ſi quelcun d'eux s'émancipe ſur ce point-là, il ſait les remettre dans le devoir.

Il paſſoit quelquefois les ſoirées à jouër au Totoloque avec Cortez ſon Geolier : c'eſt un jeu où avec de petites boules d'or, on viſe à toucher ou à abbatre, d'une diſtance proportionnée, de petites quilles du même metal. Ils jouoient en cinq points ou marques des bijoux ou d'autres curioſitez. Motezuma diſtribuoit ſon gain aux Soldats Eſpagnols, & Cortez donnoit le ſien aux petits Officiers du Roi ſon priſonnier. Comme le Marqueur favoriſoit quelquefois ſon Général, l'Empereur le railloit joliment ſur ſes mepriſes volontaires, le priant honnêtement de rendre plus de juſtice à la verité. Ainſi ce Monarque conſervoit dans le jeu même les ſentimens d'un Prince, regardant la perte comme l'effet du hazard, & le gain comme le prix de la Victoire. Cette reflexion, qui eſt de l'Hiſtorien, eſt une de ſes plus courtes ; mais elle ne me paroît pas une des plus judicieuſes. Faut-il donc être Prince pour jouër en Motezuma ? Hors les Joueurs de profeſſion & de trafic, tous les ſenſez ont-ils un autre but, outre celui de paſſer le tems, que d'éprouver ſi le ſort leur ſera favorable ou contraire, s'ils ſeront victorieux ou vaincus ? C'eſt-là, ce me ſemble, le vrai point de vûë de cet amuſement. Mais le bel eſprit rafine ſur tout, & trop ſouvent aux dépens du bon ſens.

Cette Souveraineté captive étoit donc aſſez agréable ; & pendant vingt jours l'Empereur *détenu* n'eut point d'autre chagrin que celui de ſavoir qu'il n'étoit pas ſon Maître. Mais voici un furieux redoublement de mortification. Quand on eut amené priſonniers Quapolpoca & les autres Chefs de l'Armée, on les conduiſit droit au Roi ; & Cortez, par une Politique obligeante, ne s'y oppoſa point, parce qu'il ſouhaitoit que ce Prince les obligeât à cacher l'ordre qu'ils avoient reçu de ſa part ; & que d'ailleurs, il vouloit l'éblouïr par ces demonſtrations de confiance. L'Empereur parle à ces malheureuſes victimes, les encourage à tout ce qui peut arriver ; & les envoïe à Cortez, comme à l'Arbitre de leur deſtinée.

L'Eſpagnol, qu'on pourroit nommer le Souverain du Souverain, au lieu de faire une action de clemence & de generoſité, qui lui auroit fait honneur, & d'autant plus qu'il étoit fort perſuadé de leur innocence, ſe promet bien d'en faire un exemple. La cauſe fut jugée militairement, & les prévenus condamnez à mort, avec cette circonſtance que leurs corps ſeroient brûlez devant le Palais Imperial comme criminels de leze-Majeſté : c'eſt qu'ils avoient déclaré n'avoir fait que ſuivre le commandement ſecret du Monarque ; & le cruel, le barbare Eſpagnol, contre ſa propre conſcience, traitoit cela d'une impoſture, ſuggérée par la crainte naturelle de la mort.

Cependant, avant l'exécution des Condamnez, Cortez qui craignoit que Motezuma ne s'aigrît, & ne s'efforçât de ſauver de braves Guerriers qu'on ne faiſoit mourir que pour avoir obéï à ſes ordres, conçut un deſſein feroce, & tout-à-fait digne de ſa brutale ambition. Se faiſant aporter des fers dont on ſe ſervoit au Mexique pour les Criminels, il va trouver l'Empereur ; un Soldat portoit les menottes à découvert ; & le Général étoit accompagné de ſa Marine & de ſes Officiers, gens auſſi peu raiſonnables & auſſi peu humains que leur Chef. Alors le Fourbe, après toutes ſes reverences ordinaires, élevant ſa voix & le prenant ſur le ton de fierté, fit à l'Empereur ce compliment de Géolier : *Seigneur, on va ſupplicier vos Généraux, parce qu'ils ont merité la mort : mais comme ils ſoûtiennent fortement qu'ils n'ont agi que par obéiſſance, c'eſt vous, oui c'eſt vous qui êtes le premier Auteur de la perfidie. Il faut donc neceſſairement que Votre Majeſté ſe purge, par quelque mortification perſonnelle, de ces indices ſi violens. Je n'ignore pas que les Souverains ne ſont point ſoumis aux peines de la Juſtice Humaine : mais je ſai auſſi qu'ils ſont ſujets à une Puiſſance ſuperieure qui a droit & inſpection ſur leur Couronne & ſur leur Adminiſtration. Ainſi ils doivent imiter, en quelque façon, les Criminels, quand ils ſe trouvent eux-mêmes convaincus ; & lorſqu'ils veulent donner quelque ſatisfaction à la Juſtice du Ciel.*

Quel travers de raiſonnement ! Cortez avouë qu'un Souverain n'eſt reſponſable de ſes actions qu'au Conducteur de l'Univers ; & lui, qui n'eſt au Mexique qu'un ſimple Etranger, ſe fait juſtice ſoi-même d'un Empereur ; n'étoit-ce pas prononcer ſa condamnation ? Quoi qu'il en ſoit : aiant prononcé, d'un ton ferme & abſolu, cette inſolente & barbare Morale, il ordonna qu'on mît les fers au Roi ; & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, il ſe hâta de ſortir.

Motezuma fut tellement étourdi de ce cruel traitement, qu'il n'eut ni la force de reſiſter, ni, ce qui eſt preſque incroïable, la force de s'en plaindre. Pour le Tiran, il fit conduire les innocens au ſupplice après avoir pris toutes les précautions requiſes pour pouvoir ſoûtenir ſans riſque une exécution auſſi temeraire & auſſi criante que celle-là. Elle ſe paſſa, dit l'Hiſtorien, en preſence d'une multitude innombrable de Peuple, ſans qu'on entendît aucun bruit qui pût cauſer le moindre ſoupçon. Il ſembloit qu'il fût tombé ſur ces Indiens un eſprit de fraïeur, qui tenoit en partie de l'admiration & en partie du reſpect. Peut-être bêtiſe & ſtupidité ſeroient-ils des termes plus convenables. Mais voïons la fin du malheureux Motezuma.

Les Mexicains, revenus enfin de leur aſſoupiſſement

ment prodigieux, ſe revolterent; & déja les Eſpagnols ne ſachant plus où ils en étoient, ſe voïoient ſur le point de païer chérement leur inſolence. L'Empereur, aprenant dans ſa priſon, l'embaras de ſon Geolier, lui fit dire que s'il paroiſſoit ſur la muraille, le Peuple pourroit s'appaiſer à la vûë de ſon Roi. Cortez approuve l'expedient; & Motezuma, dans les habits & dans les ornemens de ſa dignité, harangue l'Aſſemblée. D'abord il ſe fit un profond ſilence: mais le feu de la révolte ſe rallumant bien vîte, car ils avoient déja réſolu de couronner un certain Quicuxtemex, les Rebelles, tournez tout d'un coup en fureur, crierent à Motezuma, qu'il n'étoit plus leur Empereur, & qu'il laiſſât le Sceptre & la Couronne pour prendre la quenouille & le fuſeau; l'apellant lâche, effeminé, vil eſclave de leurs Ennemis. Les cris emportoient les injures; & le Prince tâchoit, en faiſant ſigne des yeux & de la main, de s'attirer leur attention, lorſque la quantité des traits qu'ils lancerent en ce moment-là, lui fit éprouver les derniéres horreurs d'un exécrable attentât de la part de ſes Sujets. Deux Soldats Eſpagnols que Cortez lui avoit donné pour Gardes, s'efforcerent de le couvrir de leurs boucliers, & de prévenir le peril: mais tous leurs ſoins ne furent pas capables d'empêcher que l'Empereur ne fût bleſſé de pluſieurs coups de fléche; & encore plus dangereuſement d'une pierre, qui l'atteignit à la tête; & dont le coup offenſant le cerveau, le fit tomber ſans ſentiment.

Cortez reſſentit cet accident comme un des plus cruels contretems qui pouvoient lui arriver. Après avoir fait porter l'Empereur dans ſa priſon, il courut à la défenſe avec un terrible emportement: mais il ſe vit encore privé du plaiſir de la vangeance, ne trouvant plus d'ennemis: car les Rebelles jugeant par la chute de Motezuma, qu'il étoit au moins bleſſé dangereuſement, l'enormité de leur crime leur fit tant d'horreur qu'ils s'enfuirent ſans ſavoir qui les pouſſoit, croïant que les Dieux alloient les écraſer, ils ſe diſperſoient çà & là, cherchant de tous côtez à ſe derober à la vûë du Ciel. Cortez, ſans s'arrêter un moment, alla voir Motezuma, qui avoit repris quelque connoiſſance; mais avec tant d'impatience & de deſeſpoir, qu'on eut bien de la peine à l'empêcher de ſe poignarder. On n'ômit rien pour guérir ſon corps & pour convertir ſon ame: mais l'un & l'autre furent inutiles; & après une agitation horrible qui dura trois jours, ce Prince rendit ſon eſprit au Demon qui l'attendoit, & qui l'arracha aux exhortations des Convertiſſeurs.

D'autres Ecrivains, même Eſpagnols, rapportent bien differemment la triſte cataſtrophe de ce Monarque. Selon eux, Cortez étant allé combattre Narvaez à Vera-Crux, Alvaredo, ſon Lieutenant, donna dans le Palais un Bal, où il fit maſſacrer les premiers de l'Empire. Les autres ſurpris de la barbarie & de l'ingratitude de ces Etrangers qu'ils avoient reçu & traité ſi humainement, aſſiégerent le Palais, & ſerrerent les Eſpagnols de ſi près, qu'ils ne pouvoient plus ſe défendre. Cortez revient promptement; & dans un intervalle que ces Peuples, qui dans toutes leurs guerres offenſives, ſe repoſoient ordinairement quatre jours, donnoient aux Eſpagnols, il trouva le moïen de rentrer. L'Armiſtice expiré, les Aſſiegeans recommencent les attaques, & les pouſſent ſi heureuſement, qu'ils reduiſent leurs Ennemis à la neceſſité de prendre ſecretement la fuite. La même nuit que les Eſpagnols exécuterent cette reſolution, ils égorgerent Motezuma, un de ſes Enfans, & quelques Seigneurs qui étoient leurs priſonniers: mais ils ne purent faire leur retraite ſi ſourdement, que les Mexicains n'en tuaſſent plus de trois cens, tous chargez d'or & de pierreries. Cependant quelque tems après Cortez revint, avec une puiſſante Armée d'Indiens ſes Alliez, devant Mexique; & après trois mois de ſiége, il s'empara de cette Capitale.

DES-

DESCRIPTION, SITUATION & VUE DE LA VILLE DE MEXIQUE, DES DEUX LACS SUR LESQUELS ELLE EST BÂTIE, DU GRAND TEMPLE DE CETTE VILLE, DES SACRIFICES D'HOMMES QU'ON Y FAISOIT, DE L'IDOLE DES MEXICAINS, DE LEURS JEUX, DIVERTIS SEMENS, COUTUMES, SUPERSTITIONS & AUTRES USAGES PRATIQUEZ PARMI EUX.

Tom: VI. N.° 28. Pag. 310.

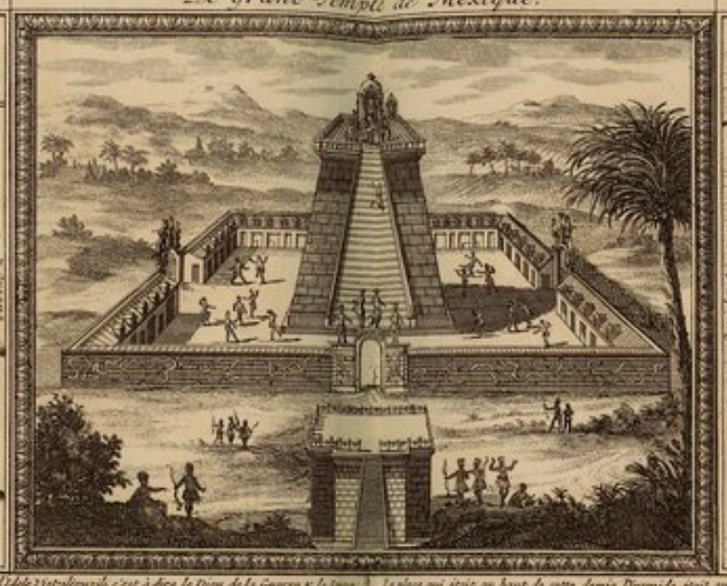
CARTE DU MEXIQUE

La Province de Mexique est bornée au levant par le Tlascalan, au Nord par le Panuco, au Couchant par le Michoacan, & au midi elle est bornée par la mer du Sud. Ce païs étoit autrefois plein de grandes Villes; mais les Espagnols l'ont presqu'epuisé d'habitans.

L'Audience de Mexique en particulier est une partie de cette Region, qui a au Couchant l'Audience de Guadalajara, au Levant celle de Guatimala au Nort le Golfe & la mer de Mexique & la Mer du Sud au Midi.

Dans la Nouvelle Espagne & toutes les Provinces qui sont comprises sous ce nom, il y a plus de 4000 Eglises, 85 Villes considérables, 50 petites & un nombre infini de Bourgs & de Villages. On y compte trois Archevêchez, S.t Domingue Primatie des Indes dont le revenu est de dix mille patagons, Mexique qui en vaut trente mille, & Manilha Six mille. Il y a 15 Evêchez, la Puebla de 70 mille ecus, Oaxaca de 12, Chiapa de 10 Guatimala de 12, Honduras de 5 Nicaragua de 8, Michoacan de 35, Xalisco de 15, Durango, de 8. le Nouveau Mexique d'autant, la Havana dans l'Ile de Cube de Puerto Rico, Sibu, Cagayan & Cama rines, chacun de trois mille. Il y a de plus dans ce Royaume une Inquisition générale établie à Mexique, entre les particulieres qui sont repandues dans toutes les Villes: Cinq Universitez Royales, où il y a des Colleges de toutes les facultez des Sciences & des Arts, sans compter plusieurs colleges particuliers. Il y a 19 Villes où l'on a etably des Caisses Royales ou Treoreries savoir Mexique Zacatecas, Motapeque, Xas, Soultas Tacuba, Chalchepiques, Durgo, Tabasco, San Salvador, La Vera, nati, Tamiagalpa & la Vera Cruz: sans parler de plusieurs moindres ou il y a un Treforier particulier qui rend compte aux Treoriers Generaux de ces 19 Villes. Ce Royaume abonde en toutes les choses necessaires à la vie & l'entretien de l'Homme, qui ne se fait que dans le Perou, encore est-il moins fertile en petit quantité. Il manquoit aussi d'huile pour en y a porté des oliviers d'Espagne. Il y a aussi grand nombre de vignes, mais elles ne valent pas l'etoches que celles du Perou.

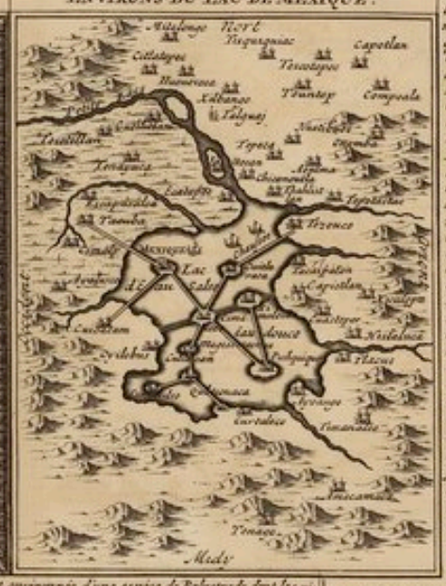
Le grand Temple de Mexique.



Le grand Temple des Mexicains étoit consacré à l'Idole Vitzilipuzli, c'est à dire le Dieu de la Guerre, & le Souverain de tous leurs autres Dieux. Pour y arriver on entroit d'abord dans une grande place quarrée formée de murailles, où plusieurs couleuvres de relief entrelassées de diverses manieres imprimoient de l'horreur, sur tout au frontis pice de la premiere porte qui en étoit chargé. On rencontroit auparavant une espece de Chapelle qui n'étoit pas moins affreuse. Elle étoit de pierre, élevée de 30 degrez, avec une terrasse en haut où étoient plusieurs Statues, dont même quelques unes occupoient un espace en espace plusieurs troncs de grands arbres taillez également, qui soutenoient des perches passées d'un arbre à l'autre. A chacune de ces perches étoient enfilez par les temples les crânes des malheureux qui avoient été immolez, en nombre toujours égal. Les quatre côtez de la place avoient chacun une porte qui se repondoient & étoient ouvertes sur les 4 principaux vents. Chaque porte avoit sur son portail 4 Statues de pierre qui sembloient garder cette maniere de chemin elles tenoient le rang de Pieux Luminaires ou Portiers, & on leur donnoit quelques reverences en entrant. Les Logemens des Sacrificateurs étoient appliquez à la partie interieure de la muraille de la place, avec quelques Redoutes qui en occupoient tout le circuit. Elle étoit encore si vaste que huit mille personnes y dansoient commodément aux jours de leurs fêtes Solemnelles. Au centre de cette Place s'élevoit une tour quarrée de pierre, qui alloit toujours en diminuant comme une demie Pyramide, dont trois des côtez étoient en glacis, & le quatrieme soutenoit un Escalier. Edifice surprenant qui avoit toutes les proportions de la bonne Architecture. Sa hauteur étoit de 120 degrez, & sa construction si solide, qu'elle se termineit en une place de 40. piés en quarré pavée de Jaspe.

La place qui étoit au haut de cette demie Pyramide, étoit environnée d'une espece de Balustrade dont les piliers étoient tournez en coquilles de limaçon & revetus de pierre noire semblable au jais, jointe par le moyen d'une gomme rouge & blanc qui donnoit beaucoup d'agrement à tout l'Edifice. Aux deux côtez de la balustrade à l'endroit où l'Escalier finissoit, deux Statues de marbre soutenoient deux grands Chandeliers d'une façon extraordinaire: elles avoient une pierre verte & élevée de cinq piés de haut taillée en dos d'Ane, où l'on étendoit sur le dos le miserable qui devoit servir de victime afin de lui fendre l'estomac & en tirer le cœur. Au dessus étoit la chapelle ou deux placoit l'Idole dont nous donnons la description particuliere ci dessous, avec autre Chapelle à gauche de la premiere enfermant l'Idole appelée Tlaloch, qu'ils tenoient pour frere de l'autre Dieu. Le Tresor de ces deux Idoles étoit d'un prix inestimable, les murailles & les autels étoient couverts de joyaux & de pierres precieuses sur des plumes de couleur. Il y avoit tant Temples dans la Ville aussi riches & bâtis à peu près de la même maniere que celui-là. Les autres moindres alloient au nombre de 2000, ou les advenoit autant d'Idoles differentes en nombre, en figure, & en pouvoir. Apeine y avoit il une rue qui n'eût son Dieu tutelaire & il n'est point de mal qui pusse arriver à notre nature, qui n'eût aussi son Autel ou ils couroient pour y trouver le remede. Leur imagination blessée se forgeoit des Dieux de sa propre crainte, sans considerer qu'ils assistoient le pouvoir des uns par celui qu'ils attribuoient aux autres. Ainsi le Demon augmentoit il son Empire par une horrible tirannie sur des Creatures raisonnables, par lesquelles il étoit en possession de se faire rendre de puis tant de Siecles les honneurs du Sacrifice qui ne sont dus qu'à la Divinité.

ENVIRONS DU LAC DE MEXIQUE.



La Situation de Mexique est tres belle, mais sa Structure est moins une production de la Nature qu'un chef d'œuvre de l'Art. Cette ville flottante est comme enrevé dans la Carte ci jointe, séparée de la terre ferme, à laquelle elle ne communique que par des Digues, d'ouvrage aussi solide que hardi. L'une de ces Digues, qui sépare le Lac Salé d'avec celui d'eau douce, va du couchant au Levant, & les autres communiquent à diverses Villes voisines. Celle du côté du Septentrion n'étoit que d'une lieue, & l'autre un peu moindre regardoit l'Occident. Entre les rues de la Ville, les unes étoient d'eau seulement avec leurs Ponts pour la communication des Habitans; les autres de terre seule avoient été faites à la main; enfin on en voyoit quelques autres de terre & d'eau ensemble. La terre des deux côtez pour le passage des gens de pié & l'eau au milieu pour le passage des Canots & des barques de diverse fabrique, qui naviguoient partout dans la Ville, ou qui servoient au commerce. Le nombre de ces barques paroitra incroyable, puisque les Mexicains assurent qu'il alloit à cinquante mille, sans compter les autres embarcations qu'ils appeloient Acales faites d'un seul tronc d'arbre & capable de contenir un homme qui ramoit. Puisque l'un des deux Lacs sur lesquels étoit bâtie la Ville fut d'eau salée & l'autre d'eau douce, les terreins dont ils étoient formez n'avoient pas une qualité differente pour cela, mais la nature venoit seulement de la qualité de la terre qui renfermoit ces eaux & qui étoit grossiere & nitreuse en cet endroit: ce qui produisoit le sel qu'on faisoit purifier au Soleil sur les bords de ce Lac. Ensuite on rafinoit par le feu l'écume & les autres Superfluitez que le battement du flot avoit amassées.

Dances appellees Mitoles.

Le plus célebre Divertissement des Mexicains étoit une espece de Bal qu'ils appelloient Mitoles. Il consistoit en un concours agreable de diverses personnes, dont les uns venoient fort parez, les autres déguisez sous des figures extraordinaires, & les Nobles mêlez avec le Peuple sans aucune distinction. On dansoit au son de deux timbales de bois creusé, inégales en grandeur & en son, l'un bas & l'autre élevé, avec quelque consonance. Ils entroient deux à deux, & après quelques retours & quelques figures, ils formoient un rond en cadence, puis un autre les suivoit: enfin tout se mêloit jusqu'à ce que les Danses qu'ils se portoient les uns aux autres eussent introduit la confusion ordinaire dans ces sortes de débats. Ces Danses étoient mêlées de chansons en forme de Dialogue, avec des reprises, dont le sujet ordinaire étoient les actions des ancêtres de Motezuma ou les Victoires des autres Rois ses Predecesseurs. D'autrefois le Peuple s'assemblois dans les Places publiques ou sur les degrez des Temples, ou l'on produisoit divers spectacles ou jeux. Tantôt c'étoit des defis pour tirer au blanc ou faire d'autres preuves d'une adresse surprenante avec l'Arc & la fléche: tantôt pour courir ou lutter l'un contre l'autre, tout de certaines conditions, & le vainqueur recevoit un prix aux dépens du Public. Ils avoient des hommes qui dansoient sur la Corde sans contrepoids, avec beaucoup d'agilité; & d'autres qui sautoient & se retournoient plusieurs fois sur les epaules des premiers. Un de leurs jeux étoit celui de la Pelotte: c'étoit comme une grosse bale faite d'une espece de gomme, qui sans être ni dure, ni cassante bondissoit comme un balon. Ils s'assembloient un certain nombre dont ils faisoient deux partis & la bale étoit quelquefois longtems en l'air jusqu'à ce qu'un des deux Partis l'eût poussée à un certain & gagné le jeu. Cette Victoire se disputoit avec tant de Solemnité, que les Prêtres y assistoient par une Superstition ridicule, avec leur Dieu de la bale, & après l'avoir placé à son asse, ils conjuroient le Tripot par de certaines Ceremonies, afin de corriger les hazards du jeu, suivant leur folle imagination, & de rendre la fortune égale entre les joueurs. Il se passoit peu de jours du tems de Motezuma, ou la Ville n'eût quelque Divertissement de cette nature. Ce Prince se plaisoit à tenir l'esprit du Peuple ainsi égaié; non que ces jeux contribuassent à son Caractere mais parce qu'il jugeoit necessaire de divertir ces esprits inquiets, dont la fidelité lui étoit toujours suspecte, & d'etouffer ainsi les reflexions qu'ils auroient pû faire sur leur misere, afin d'introduire l'Esclavage sous un masque de Liberté.

Idole de Vitzilli puztli.

Dans cette Chapelle couverte d'un bois rare & precieux, étoit placé le principale Idole sur un Autel élevé entouré de rideaux. Elle étoit de figure humaine assise sur un trône soutenu par un Globe d'azur qui représentoit le Ciel. Elle avoit sur la tête un Casque de plumes en figure d'oiseau avec le bec & la tête armés d'or. Son visage étoit affreux & Severe, sa main droite [illegible] tenoit sur une couleuvre foudroiante qui lui servoit de bâton. Le Sacrificateur portoit devant cette Idole les Enfans à qui il avoit quelques années des parties de la [illegible] une épine ou une Lancette de pierre à feu, puis il les lavoit avec certains imprécations comme pour [illegible] la circoncision & le Bateme

La Ville de Mexique.

La Ville de Mexique que l'on voit ici representée, fut fondée par Motezuma I. Elle est bâtie sur un terrain plein situé au milieu d'un Lac, qui par sa vaste etendue forme une espece de mer, & entoure des autres côtez de quatre autres Lacs plus petits, qui ne sont separez les uns des autres que par de larges chaussées pavées & revetues de pierres de taille. Cette Ville a trois lieües de longueur à prendre depuis Coadalupe jusqu'à S. Antoine & presque autant de large depuis l'Arsenal & l'Espital de S. Lazare jusqu'à Tacuba. Ses rues paroissent tirées au Cordeau tant elles sont droites & elles sont si larges que six Carosses de front y peuvent passer sans embarras, quelques unes sont divisées en trois parties égales dont celle du Milieu est bâtie dans des Canaux qui sortent des Lacs dont on a parlé & qui arrosent cette grande Ville dans ses differens quartiers. C'est par le moyen de ces Canaux que ses habitans se fournissent en abondance de tous les rares mentions & marchandises necessaires pour l'etablissement d'un grand commerce. Les voiturant & transportant dans des Canots d'un bout à l'autre, & chaque jour de la Semaine a ses marchandises particulieres. La grande Place y est d'une si juste étendue que le Peuple en peut à peine remplir la 3.e partie les jours destinez pour les Courses des Taureaux & jeux de Cannes. La Grande Eglise, bâtie de pierre de taille & de brique forme le milieu d'une des faces de cette Place du côté du Nord, & à l'opposite du côté du Midi sont La Maison de Ville, celle du Juge de Police, & les Greniers publics avec la prison. Ensuite sont plusieurs grandes Boutiques & Magazins de riches Marchands de draps, du côté du couchant on voit une grande quantité de Maisons qui sont à des particuliers, les plus riches & les plus considerables elles tiennent presque toute cette face & après sont cinq ou six grans Magazins de riches etoffes d'or travaillées en Europe. Au levant sont le Palais du Vicerói, l'audience Royale, l'Université & le College des Religieux de S. Dominique avec l'Inquisition, & dans un Coin la Maison de la monnoie. Le Palais du Vicerói est plus beau & plus grand que celui du Roi d'Espagne à Madrid. Les cinq ruës par où l'on entre dans la grande Place sont toutes larges & bien pavées. En sortant de la Place on entre dans la ruë des Orfevres qui est entierement longue & riche & de là dans une grande Alamare dont les arbres excessivement hauts & disposez en plusieurs rangs en forme d'échiquier rendent celieu delicieux. Il y a au milieu une belle fontaine d'eau vive. On voit dans cette ville deux Amphitheatres tres spacieux destinez pour les Spectacles & les Comedies. La Maison Professe des Jesuites est dans l'endroit ou étoit le Palais du dernier Motezuma, ou l'on conserve encore un morceau de l'ancien Edifice avec la fenêtre où cet Empereur fut tué d'un coup de pierre jettée au hazard, & qui le frapa au front dans l'instant qu'il s'y mettoit pour voir de la le combat. Il y a dans Mexique cinq Paroisses d'Espagnols, & douze d'Indiens; deux mille Bourgeois Espagnols qui y sont établis avec leurs familles, sans parler d'environ vingt mille autres qui n'y sont que pour un tems, & trente mille Espagnolles qui sont toutes generalement belles & d'une magnificence surprenante. On y compte 80. mille Indiens Bourgeois, & plus de 100. mille Esclaves.

SECONDE DISSERTATION
SUR
LE MEXIQUE,
OU LA NOUVELLE
ESPAGNE.

APrès ce qui a été dit dans la Dissertation précédente de la Conquête du Mexique par les Espagnols, je ne m'arrêterai pas à en faire ici un plus grand détail. Il est vrai qu'elle fut accompagnée de quelques circonstances peu favorables à la gloire du Conquerant, mais comme les Espagnols se proposoient pour but d'acquerir de grandes richesses en ce Païs-là, & qu'après tant de périls & de fatigues, tout l'or de la Ville de Mexique ne fut pas capable d'assouvir leur avidité, il ne faut pas s'étonner que cette passion les ait poussez à commettre des cruautez qui leur ont été reprochées par plusieurs Auteurs de leur Nation même. Je me contenterai donc de faire ici, selon ma coûtume, la Description de ce grand Païs, & de raporter ce que les Relations les plus éxactes nous aprennent de plus curieux touchant les mœurs & les usages de ses habitans.

Je commencerai par la Ville Capitale, qui a donné son nom à tout le Païs. Elle étoit connuë au tems de sa fondation sous le nom de *Tenuchtitlan*, ou sous quelqu'autre semblable, sur lequel il seroit inutile de se fatiguer; son étenduë étoit alors de 60. milles en deux quartiers separez, dont l'un se nommoit *Tlateluco*, qui n'étoit rempli que de menu Peuple, & l'autre Mexico, où la Cour & toute la Noblesse faisoit son séjour. Elle étoit située au milieu d'une vaste plaine, environnée de tous côtez par de hautes montagnes, d'où les torrens & les ruisseaux alloient former dans la vallée divers Etangs & deux grands Lacs, séparez par une digue de pierre, où étoient pratiquées diverses ouvertures que l'on passoit sur des Ponts. Le plus haut de ces Lacs, étoit d'une eau douce & claire, & l'autre d'une eau épaisse & salée, semblable à celle de la Mer. Ce fut presque au milieu de ce Lac salé, que l'on fonda la Ville de Mexique à 19. degrez 13. minutes au Nord de la Ligne Equinoxiale, sous un Climat agréable & sain. Car quoi qu'elle soit située dans la Zone torride, crûe inhabitable par les Anciens, l'experience nous a apris que cette Region a aussi sa temperature, qui en fait un séjour non seulement suportable, mais aussi délicieux qu'aucun autre en quelques endroits. Les Edifices publics & les Maisons des Nobles, qui composoient la plus grande partie de la Ville, étoient de pierre & bien bâties; celles du Peuple, basses & inégales, mais les unes & les autres dispoſées de maniére, qu'elles laissoient différentes places vuides où les Mexicains tenoient leurs marchez. Outre plusieurs Temples très-riches & trois beaux Palais où l'Empereur de Mexique faisoit sa résidence, on y comptoit environ quatre-vingt mille maisons, avant le siège que Cortez fit de cette Ville; mais l'aiant presque entiérement ruinée, à cause de la résistance vigoureuse des Mexicains qui se défendirent de ruë en ruë durant 3. mois, celle que l'on voit aujourd'hui a été bâtie par les Espagnols, dont le nombre s'y est augmenté depuis de jour en jour. Il ne s'y trouve maintenant que 30. à 40. mille maisons bâties de pierre ou de brique; parce que les Espagnols aiant acquis toutes celles des Americains, en ont abatu plusieurs petites pour en faire de plus grandes. Elles forment des ruës fort droites & fort larges, où se voïent plusieurs Palais, Eglises, Couvents &c. le Viceroi de la Nouvelle Espagne y fait sa résidence ordinaire. Cette Ville est très-riche par le grand Commerce que ses habitans font en Europe par St. Jean de Ulva, & en Asie par Acapulco.

Le Palais de Motezuma marquoit bien la magnificence de ceux qui l'avoient bâti. On y entroit par 30. portes qui répondoient à autant de ruës différentes, & la principale face, qui regardoit sur une place fort spacieuse, dont elle occupoit tout un côté, étoit bâtie de pierres de Jaspe noir, rouge, & blanc, fort polies, & placées avec beaucoup d'ordre & de proportion. Trois vestibules magnifiques conduisoient à l'apartement du Prince, dont les salons étoient également admirables par leur grandeur & par leurs ornemens. Les planchers en étoient couverts de nattes, d'un travail délicat & diversifié,

fié; & les murailles tapiſſées de piéces tiſſuës de Coton, mêlé avec du poil de lapin, ſur un fond de plumes, le tout relevé par l'éclat de diverſes couleurs, & par la beauté des figures. Les Lambris, faits d'un aſſemblage de bois de Cyprés, de Cédres, & d'autres bois de ſenteur, avoient divers feuillages & feſtons de relief, & formoient de grands Plafonds, d'autant plus remarquables, que ſans aucun clou ni cheville, dont on n'avoit point l'uſage en ce Païs-là, ils ne ſe ſoûtenoient que par la liaiſon des piéces jointes enſemble avec un artifice admirable.

Outre ce Palais où cet Empereur faiſoit ſon principal ſéjour, il avoit encore pluſieurs maiſons de plaiſir, qui contribuoient à l'ornement de la Ville auſſi bien qu'à ſon oſtentation & à ſa grandeur. L'une de ces maiſons, où l'on voïoit de grands Coridors ſur des Colonnes de Jaſpe, étoit le lieu qui renfermoit toutes les eſpèces d'oiſeaux que la Nouvelle Eſpagne produit, & qui ſont eſtimez ſoit pour la beauté de leur chant, ſoit pour celle de leur plumage. Les Marins ſe nourriſſoient dans un Etang d'eau ſalée, & les oiſeaux de Riviére en avoient un d'eau douce. On dit qu'il s'en trouvoit de cinq ou ſix couleurs, que l'on plumoit en certaines ſaiſons ſans les faire mourir, afin de multiplier le profit que leur Maître tiroit de leurs plumes, marchandiſe très-précieuſe parmi les Mexicains. Le nombre & la diverſité de ces oiſeaux étoient ſi grands, & les ſoins qu'on leur donnoit ſi extraordinaires, qu'ils occupoient plus de 300. hommes, habiles en la connoiſſance de leurs maladies, & obligez de leur fournir la nourriture dont ils ſe repaiſſoient, lorſqu'ils étoient en liberté.

Près de cette maiſon, Motezuma en avoit une autre plus grande, avec des apartemens capables de loger ſa perſonne & toute ſa maiſon. Là il tenoit ſon Equipage de chaſſe, & nourriſſoit ſes oiſeaux de proïe, les uns dans des cages fort propres, pour le plaiſir de la vûë ſeulement; les autres ſur la perche, accoûtumez à porter la longe, & dreſſez pour le plaiſir de la Faconnerie. Les Mexicains étoient très-ſavans en cet éxercice, parce qu'ils avoient des oiſeaux d'une race excellente, fort dociles à revenir au leurre, & d'une grande vigueur à fondre ſur la proïe. Entre ceux qui étoient en cage, il y en avoit d'une grandeur & d'une fierté extraordinaire, ſur tout des Aigles d'une taille ſurprenante, & d'une prodigieuſe voracité. En une ſeconde Cour de cette maiſon on voïoit toutes les bêtes ſauvages dont on faiſoit préſent à Motezuma, ou qui étoient priſes par ſes Chaſſeurs; on gardoit les feroces, comme les Lions, les Tigres, les Ours, &c. dans de fortes cages de bois rangées en bon ordre ſous un lieu couvert. Mais rien ne ſurprenoit tant que la vûë du Taureau de Mexique, monſtre ſingulier, compoſé de divers animaux, tenant du Chameau la boſſe ſur les épaules, du Lion, le flanc ſec & retiré, la queuë touffuë, & le cou armé de longs crins, & du Taureau les cornes & le pié fendu, outre qu'il avoit la ferocité du dernier, avec beaucoup plus de vigueur & d'agilité à attaquer. Quelque Ecrivains prétendent qu'en un lieu ſecret de ce Palais on nourriſſoit de viandes choiſies une grande quantité d'animaux venimeux, comme Vipères, Scorpions, Crocodiles &c. Mais comme les Eſpagnols n'en ont rien vu en arrivant au Mexique, il y a bien de l'aparence que c'eſt une fable inventée par ces Peuples timides, pour éxagerer la terreur de leur Roi. A ce premier étage de cette Cour, occupée par les animaux, étoit un grand apartement pour les Boufons, Bateleurs, & autres, qui ſervoient aux divertiſſemens du Prince. Ils mettoient en ce rang juſqu'aux monſtres, comme les nains, les boſſus, & autres imperfections de la nature. Chaque eſpèce avoit ſon quartier ſéparé, & ſes Maîtres à part qui leur montroient toute ſorte de tours d'adreſſe, avec des Officiers qui avoient ſoin de les régaler. Ce qui ſe faiſoit en ſi bon ordre & en ſi grande abondance, que parmi les pauvres il ſe trouvoit des pères qui défiguroient leurs enfans, afin de leur procurer les commoditez de la vie dans cette retraite. Choſe remarquable néanmoins, ſoit que le hazard en ait ainſi décidé ou non, que ces eſpèces de fous fuſſent avec raiſon logez au même lieu que les animaux; puiſque c'eſt en éfet ravaler la condition de l'homme, que de le faire ſervir de jouët à des hommes ſemblables à lui. Comme ſi la condition des Princes les élevoit au deſſus de la nature.

La grandeur de Motezuma ne ſe reconnoiſſoit pas moins en deux autres maiſons où l'on conſervoit toute ſorte d'armes. L'une ſervoit comme d'Arſenal où on les fabriquoit, & l'autre comme de Magaſin. Tous les ouvriers excellens en cet Art vivoient & travailloient en la premiére de ces maiſons. Ils étoient diſtribuez en différentes boutiques ſuivant leur emploi. En l'une on planoit les baguettes deſtinées à ſervir de flêches: en l'autre on tailloit les pierres à fuzil qui devoient en faire la pointe. Ainſi chaque eſpèce d'armes offenſives ou défenſives avoit ſon Ouvrier & ſes Officiers ſéparez, outre certains Surintendans qui tenoient regiſtre à leur maniére de la quantité & du prix de tout ce qui ſe faiſoit. L'autre maiſon, dont le bâtiment avoit plus d'aparence, ſervoit, comme on a dit, de Magazin à ſerrer ces armes lorſqu'elles étoient achevées: & de là on les diſtribuoit aux Armées & aux Places frontiéres ſuivant la néceſſité. Les armes deſtinées à la perſonne de l'Empereur étoient à l'apartement le plus élevé, ſuſpendues en bon ordre le long des murailles. D'un côté on voïoit les arcs, les flêches, & les carquois enrichis d'or & de pierres précieuſes. De l'autre étoient les épées & les maſſuës d'un bois extraordinaire, armées de pierres à fuſil, qui en faiſoient le trenchant. D'autre part on avoit rangé les dards & les armes de jet, le tout ſi luiſant & ſi propre, juſqu'aux frondes & aux pierres, qu'il y avoit lieu d'admirer cette éxactitude. On voïoit encore différentes façons de cuiraſſes ou de ſalades faites de lames ou de feuilles d'or, pluſieurs caſaques de Coton piqué, qui réſiſtoient aux flêches, & des boucliers ou rondaches de peaux impénétrables, qui couvroient tout le corps, & qui juſqu'au tems de combattre ſe portoient roulez ſur l'épaule. Meubles vraiment dignes d'un Prince, & d'un Prince guerrier, qui ſurprirent également les Eſpagnols, & faiſoient voir au même tems l'opulence & l'inclination martiale de Motezuma.

Toutes ces maiſons étoient accompagnées de grands jardins très-bien cultivez. Motezuma ne ſe plaiſoit pas à y voir des arbres fruitiers ou des legumes: il diſoit au contraire que les Potagers ne convenoient qu'aux perſonnes de baſſe condition, & que les Princes ne devoient s'attacher qu'au plaiſir en cette ſorte de dépenſe, & non pas rechercher le profit. Il n'avoit donc dans ſes jardins que des fleurs d'une très-agréable diverſité & d'une odeur charmante, avec des plantes médécinales diſpoſées en compartimens, & même dans les ſales à manger. Il pre-

prenoit un ſoin particulier de faire tranſplanter dans ſes parterres les ſimples rares que la terre produit en abondance dans ce Païs-là, où les Médecins n'avoient point d'autre étude que de connoître leurs noms & leurs propriétez. Ils en avoient pour toutes les maladies qu'ils chaſſoient par les ſucs & les ſirops, ou par l'application de ces herbes, dont ils compoſoient leurs remèdes avec des effets ſurprenans. On prenoit gratuitement au jardin du Roi toutes les herbes dont les Médecins compoſoient leurs Recettes, & Motezuma ne s'informoit de leur effet que pour en tirer une ſorte de vanité, en faiſant conſiſter la gloire d'un Souverain dans le devoir de rendre la ſanté à ſes ſujets infirmes. Dans tous ces jardins & dans toutes ces maiſons on voïoit pluſieurs fontaines d'eau douce, qu'ils tiroient des montagnes voiſines par divers conduits juſques aux chauſſées, d'où elles alloient par des canaux couverts dans la Ville de Mexique. On y en avoit dreſſé quelques-unes pour la commodité publique; & l'on permettoit, moïennant un Tribut conſidérable, que les Indiens vendiſſent par les ruës l'eau qu'ils pouvoient tirer par leur induſtrie de quelques réſervoirs particuliers.

Entre tous les Ouvrages de Motezuma, celui qui ſurprit le plus les Eſpagnols fut le Palais que les Mexicains appèloient *la Maiſon de triſteſſe*. C'eſt où il ſe retiroit quand il avoit perdu quelcun de ſes parens, & aux autres occaſions de calamité publique ou de quelque mauvais ſuccès, qui demandoit une demonſtration publique d'affliction. L'architecture de ce Palais imprimoit une certaine horreur: les murailles, le toit, & tous les meubles en étoient noirs & lugubres. Les fenêtres en étoient petites & fermées par une eſpèce de jalouſies qui ſembloient ne donner qu'à regret un étroit paſſage à la lumiére, & qui ne la recevoient que pour mieux faire remarquer l'obſcurité. Il demeuroit dans cet éfroïable ſéjour, juſqu'à ce qu'il eût épuiſé ſes regrets & ſes plaintes. L'Empereur avoit encore hors de la Ville des maiſons de Campagne, ornées de fontaines, qui fourniſſoient abondamment de l'eau pour les bains & pour les Etangs où il prenoit le plaiſir de la pêche. Ces maiſons étoient proche des forêts, où il s'exerçoit à la chaſſe, qu'il aimoit & qu'il entendoit fort bien, perſonne n'étant plus adroit que lui à manier l'arc & la flêche. Son plus grand divertiſſement étoit cette eſpèce de chaſſe qu'on appèle Battuë: il ſe faiſoit accompagner de tous les Nobles de ſa Cour, dans un Parc d'une très-grande étenduë, entouré par tout d'un foſſé plein d'eau, bordé de forts épais, & non loin des montagnes voiſines qui ſervoient de retraites aux Lions & aux Tigres. Il y avoit à Mexique & ailleurs des gens deſtinez pour cette chaſſe, qui faiſoient une grande enceinte, qu'ils retreciſſoient inſenſiblement, afin de pouſſer les bêtes dans le lieu marqué par l'Empereur, à peu près de la maniére dont nos chaſſeurs en uſent. Ces Indiens avoient une adreſſe & une agilité ſurprenante, à pourſuivre & à prendre les animaux les plus farouches: & Motezuma ſe faiſoit un grand plaiſir de les voir combattre contre ces Bêtes, & de les tirer lors qu'elles venoient à portée. Il ne deſcendoit point pour cela de ſa litiére, ſi ce n'eſt lorſqu'il trouvoit quelque hauteur commode, qu'on fortifioit toûjours de quelques palliſſades, avec bonne proviſion de flêches pour la ſûreté de ſa perſonne. Ce n'eſt pas qu'il manquât de courage, ou qu'il cédât en force & en adreſſe à aucun de ſes ſujets, mais il regardoit comme indignes de la Majeſté Roïale ces périls auxquels on s'expoſe de gaïeté de cœur; étant perſuadé, par une juſte attention ſur ſa dignité, qu'il n'y a que ceux de la guerre qui fuſſent dignes d'un Roi.

Les richeſſes de cet Empereur étoient ſi grandes, qu'elles ne ſuffiſoient pas ſeulement à ſoûtenir la dépenſe & les delices de ſa Cour, mais encore à entretenir ſur pié deux ou trois armées en Campagne, ou pour dompter les Rebelles, ou pour couvrir ſes frontiéres, outre un fonds conſidérable qu'il mettoit en reſerve dans ſon Epargne. Les mines d'or & d'argent aportoient un grand profit à la Couronne. Les ſalines & autres droits établis de toute ancienneté n'en produiſoient pas moins; mais le capital de ſes revenus venoit des contributions de ſes ſujets que Motezuma avoit pouſſées juſqu'à des ſommes exceſſives. Tous les hommes de travail de ce grand Empire païoient le tiers du revenu des terres qu'ils faiſoient valoir; les ouvriers en rendoient autant du prix de leurs manufactures: les pauvres aportoient à la Cour, ſans aucun ſalaire, tout ce que les autres devoient contribuer, ou ils reconnoiſſoient leur dépendance par quelqu'autre ſervice perſonnel. Le Tribut des Nobles étoit d'aſſiſter à la garde de la perſonne du Prince, ou de ſervir dans ſes armées avec un certain nombre de leurs Vaſſaux. Ils lui faiſoient outre cela de continuels préſens, qu'il recevoit comme des dons néceſſaires, ſans oublier de leur faire ſentir qu'ils y étoient obligez. Il y avoit pluſieurs Tréſoriers différens, ſuivant les diverſes eſpèces de choſes qui entroient dans ſon Empire. Le premier Tribunal délivroit tout ce qui étoit néceſſaire à la dépenſe de la maiſon de l'Empereur, & à la ſubſiſtance des armées. Les mêmes Miniſtres avoient ſoin de mettre à part ce qui reſtoit, afin de le porter au Tréſor Roïal. Ils le réduiſoient en eſpèces qui puſſent être conſervées longtems, particuliérement en piéces d'or, dont ils connoiſſoient & eſtimoient la valeur, ſans que l'abondance fit rabattre rien de leur prix.

La maniére dont les Mexicains ſe gouvernoient étoit remarquable, par le juſte raport que toutes les parties du Gouvernement avoient les unes avec les autres. Outre le Conſeil des Finances, qui s'apliquoit, comme on l'a dit, à la diſpenſation des revenus de la Couronne, & du Domaine de l'Empereur, il y avoit un Conſeil de Juſtice, où on relevoit les appellations de tous les Tribunaux inferieurs: Un Conſeil de guerre, dont les Officiers avoient ſoin de la levée & de la ſubſiſtance des troupes: & un Conſeil d'Etat, qui ſe tenoit ordinairement en préſence du Prince, & où l'on déliberoit ſur les affaires les plus importantes. Ils avoient encore leurs Juges de Commerce, outre pluſieurs autres Miniſtres, comme des Prevôts de Cour, qui faiſoient la ronde par la Ville & qui pourſuivoient les malfaicteurs. Ils tenoient en main des bâtons qui marquoient leur charge, & ils étoient accompagnez de quelques Sergens. Leur Tribunal étoit en un endroit de la Ville, où ils s'aſſembloient pour juger les procès en premiére inſtance. Tous les jugemens étoient ſommaires & ſans écritures: le Demandeur & le Défendeur paroiſſoient chacun avec ſes raiſons & ſes témoins, & la conteſtation étoit décidée ſur le champ. On l'examinoit un peu plus longtems, s'il y avoit lieu d'appeler au Tribunal ſuprème. Ils n'avoient point de Loix écrites; mais ils ſe gouvernoient ſelon l'uſage établi par leurs ancêtres: la coûtume leur tenant lieu de Loi, lorſque la volonté du Prince

n'alteroit point la coûtume. Tous ces Conſeils étoient compoſez de perſonnes d'une experience conſommée dans les charges de la guerre & de la paix ; mais il n'y avoit que les Electeurs de l'Empereur qui euſſent ſeance au Conſeil d'Etat. Les plus anciens Princes du ſang montoient ſucceſſivement à cette dignité d'Electeur, & quand il ſe préſentoit quelque matiére de grande conſideration, on appeloit au Conſeil les Rois de Tezeuco & de Tacuba, qui étoient les principaux Electeurs, par une ancienne prérogative qu'ils tiroient du droit de ſucceſſion. Les quatre premiers Conſeillers étoient logez & nourris dans le Palais, afin d'être toûjours auprès de la perſonne du Roi & de lui donner leurs avis ſur les affaires, qu'il ne prenoit le plus ſouvent que pour autoriſer ſes decrets dans l'eſprit du Peuple.

Les crimes capitaux étoient parmi eux l'homicide, le vol, l'adultère, & les moindres irreverences contre la perſonne du Prince & contre la Religion. Les autres fautes ſe pardonnoient aiſément, parce que la Religion même deſarmoit la juſtice en permettant les vices. On puniſſoit auſſi de mort le defaut d'integrité dans les Miniſtres, & il n'y avoit point de péché veniel pour ceux qui éxerçoient des offices publics. Severité digne d'un Prince moins barbare & d'un Etat Chrétien ! Les Mexicains avoient auſſi quelques vertus morales, particuliérement celle de conſerver une éxacte droiture dans l'adminiſtration de cette Juſtice naturelle dont ils avoient quelque notion, qui conſiſte à réparer les injures & à maintenir la Société entre les Citoïens. Un des ſoins de leur Police qu'on ne peut trop eſtimer, eſt celui qu'ils donnoient à l'Education des Enfans, & l'induſtrie avec laquelle ils formoient leurs inclinations après les avoir éxaminées. Ils avoient des Ecoles publiques où on enſeignoit aux Enfans du Peuple ce qu'ils devoient ſavoir, & d'autres Collèges ou Academies bien plus conſidérables où on élevoit les Enfans des Nobles depuis leur plus tendre jeuneſſe juſqu'à ce qu'ils fuſſent capables de quelque Emploi. On commençoit par aprendre aux Enfans à déchifrer les caractères & les figures dont ils compoſoient leurs écrits, & on éxerçoit leur mémoire en leur faiſant retenir toutes les chanſons Hiſtoriques qui contenoient les grandes actions de leurs ancêtres, & les louanges de leurs Dieux. Ils paſſoient de là à une autre claſſe, où on leur enſeignoit la modeſtie, la civilité, &, ſelon quelques Auteurs, juſques à une maniére règlée de marcher & d'agir. A meſure que leur eſprit s'éclairoit & que leur corps ſe fortifioit, ils paſſoient en une troiſième claſſe, où ils ſe rendoient adroits aux éxercices les plus violens : là ils s'éprouvoient à lever des fardeaux ou à lutter ; ou ils ſe faiſoient des défis au ſaut ou à la courſe ; aprenoient à manier les armes, à s'eſcrimer de l'épée ou de la maſſuë, à lancer le dard, ou à tirer de l'arc avec force & avec juſteſſe. On leur faiſoit ſouffrir la faim & la ſoif, pour les endurcir ; ils avoient des tems deſtinez à réſiſter aux injures de l'air, juſqu'à ce qu'acoûtumez à un vie dure, ils retournaſſent dans la maiſon de leurs pères pour être appliquez ſelon la connoiſſance que leurs Maîtres donnoient de leurs inclinations & de leurs talens. Les Emplois de la paix, de la Religion ou de la guerre étoient ceux que la Nobleſſe pouvoit choiſir, mais la guerre étoit la profeſſion la plus conſiderée, parce qu'on y faiſoit ſa fortune plus aiſément.

Outre les Collèges dont nous venons de parler, il y en avoit encore d'autres de matrones, devouées au ſervice des Temples, où on élevoit les filles de qualité. On les leur mettoit entre les mains dès leur tendre jeuneſſe, & elles demeuroient dans une étroite clôture, juſqu'à ce que leurs parens les en fiſſent ſortir pour les établir avec la permiſſion de l'Empereur, étant très-adroites dans tous les ouvrages qui donnent de la réputation aux femmes.

Pour ce qui eſt des autres coûtumes de cette Nation, nous toucherons ſeulement les principales. Quoi que leur aveuglement par raport à la Religion fût tel, qu'ils avoient une grande multitude de Dieux, ils ne laiſſoient pas de reconnoître une Divinité Supérieure, à qui ils attribuoient la création du Ciel & de la Terre ; & ce Principe de toutes choſes étoit un Dieu ſans nom parmi les Mexicains, parce qu'ils n'avoient point de terme pour l'exprimer en leur langue. Ils faiſoient ſeulement comprendre qu'ils le connoiſſoient, en regardant le Ciel avec vénération, & en lui donnant à leur maniére l'attribut d'Ineffable, avec cette eſpèce de doute Religieux dont les Atheniens reveroient le *Dieu Inconnu*. Néanmoins cette notion de la premiére cauſe, qui paroiſſoit devoir contribuer à les deſabuſer avec plus de facilité, fut dans la ſuite de très-peu d'uſage, parce qu'il n'y eut pas moïen de les réduire à croire que cette Divinité pût gouverner le Monde ſans avoir beſoin de ſecours, quoi que, de leur aveu, elle eût eu aſſez de pouvoir pour le créer. Ils étoient prévenus de cette folle opinion, qu'il n'y avoit point alors de Dieux dans les autres endroits du Ciel, juſqu'à ce que les hommes fuſſent devenus miſérables à meſure qu'ils ſe multiplioient. Car ils regardoient leurs Dieux comme des Genies favorables, & qui ſe produiſoient lorſque les mortels avoient beſoin de leur ſecours, ſans qu'il leur parût abſurde que les miſères & les néceſſitez de la vie humaine donnaſſent l'être & la divinité à ce qu'ils adoroient.

Ils croïoient l'immortalité de l'ame, & ils reconnoiſſoient des récompenſes & des peines ; mais ils expliquoient mal le mérite & le péché, & cette verité étoit encore obſcurcie par d'autres erreurs. Sur cette ſuppoſition, ils enterroient avec les morts beaucoup d'or & d'argent pour faire les fraix du voïage qu'ils croïoient long & fâcheux, & faiſoient mourir quelcun de leurs Domeſtiques afin qu'il leur tînt compagnie. C'étoit une marque d'amour, ordinaire aux femmes légitimes, de célébrer par leur mort les funerailles de leur mari. Les monumens des Princes devoient être d'une vaſte étenduë, parce qu'on enterroit avec eux une grande partie de leurs richeſſes & de leurs Domeſtiques, l'un & l'autre à proportion de leur dignité. Il faloit que le nombre de tous les Officiers fût rempli. On les envoïoit ainſi eſcorter le Prince en l'autre monde avec quelques-uns de leurs flateurs, qui païoient alors aſſez cher les impoſtures de leur profeſſion. On portoit aux Temples les Corps des grands Seigneurs avec pompe, & en grand cortège ; les Prêtres venoient au devant avec des Braſiers de Copal, chantant d'un ton mélancolique des hymnes funèbres, accompagnées du ſon enroué & lugubre de quelques flûtes. Ils élevoient à diverſes fois le cercueil en haut, durant qu'on ſacrifioit ces miſerables victimes, qui avoient devoué juſqu'à leur ame à l'eſclavage.

Les Mariages des Mexicains avoient quelque forme de Contrât & quelques Cérémonies de Religion. Après qu'on s'étoit accordé ſur les Articles, les deux parties ſe rendoient au Temple où un des Sacrificateurs examinoit leur volonté par des queſtions

tions précises & destinées à cet usage. Il prenoit ensuite d'une main le voile de la femme & la mante du mari, & il les nouoit ensemble par un coin, pour signifier le lien interieur de leurs volontez. Avec cette espèce d'engagement ils retournoient à leur maison accompagnez du Sacrificateur. Là par une imitation de ce que pratiquoient les Romains à l'égard des Dieux Lares, ils alloient visiter le foïer, qui selon leur imagination étoit le médiateur des differens entre les mariez. Ils en faisoient le tour sept fois de suite, précedez par le Sacrificateur, & cette cérémonie étoit suivie de celle de s'asseoir, afin de recevoir également la chaleur du feu, ce qui donnoit la derniére perfection au mariage. On exprimoit dans un Acte public les biens que la femme aportoit en dot, & le mari étoit obligé de les restituer en cas de séparation, ce qui arrivoit très-souvent. Il suffisoit pour le divorce que le consentement fût réciproque, & ce procès n'alloit point jusqu'aux Juges: ceux qui connoissoient les conjoints le décidoient sur le champ. La femme retenoit les filles, & le mari les garçons. Mais du moment que le mariage étoit ainsi rompu, il étoit défendu de se réünir, sur peine de la vie, & le péril de la rechûte étoit l'unique remède que les Loix eussent imaginé contre le divorce, auquel l'inconstance naturelle de ces Peuples les portoit facilement. Ils se faisoient un point d'honneur de la chasteté de leurs femmes & malgré le débordement qui les entraînoit dans le vice de la sensualité, on châtioit un adultère du dernier suplice, en quoi ils avoient moins d'égard à la difformité du crime qu'à ses inconveniens. Ils portoient au Temple avec cérémonie les enfans nouveau-nez, & les Sacrificateurs, en les recevant, leur faisoient certaines exhortations sur les misères & les peines où l'on se trouve exposé en naissant. Si les enfans étoient Nobles, ou leur mettoit une épée à la main droite, & à la gauche un bouclier que les Sacrificateurs conservoient pour ces usages. S'ils venoient d'Artisans, on faisoit la même cérémonie avec quelques outils ou instrumens mécaniques. Les filles de l'une & l'autre qualité n'avoient que la quenouille & le fuseau.

Leurs Empereurs, comme on l'a dit, étoient électifs; mais ils ne recevoient la Couronne que sous des conditions très-singuliéres. Après l'élection, le nouveau Prince se trouvoit obligé de sortir en Campagne à la tête des troupes, & de remporter quelque victoire, ou de conquerir quelque Province sur les ennemis avant que d'être couronné & de monter sur le Trône. Ce fut par une obligation si considerable, que cet Empire s'étendit en si peu de tems. Dès que le mérite des Exploits du nouveau Roi l'avoit fait paroître digne de règner, il revenoit triomphant dans la Ville Capitale où on lui avoit préparé une Entrée avec toute la pompe & l'appareil ordinaire en semblables occasions. Tous les Nobles, les Ministres & les Sacrificateurs l'accompagnoient jusqu'au Temple du Dieu de la guerre, où il descendoit de sa litière; & après les sacrifices propres à cette cérémonie, les Princes & Electeurs mettoient sur lui l'habit & le manteau Imperial. Ils lui armoient la main droite d'une épée d'or garnie de pierres à fusil, qui étoit la marque de la Justice. Il recevoit de la main gauche un arc & des flêches qui désignoient le souverain commandement sur leurs armées, & alors le Roi de Tezeuco, lui mettoit la Couronne sur la tête, ce qui étoit la fonction privilegiée du premier Electeur. Un des principaux Magistrats faisoit ensuite un long discours pour congratuler le Prince, au nom de tout l'Empire, de sa nouvelle dignité; & le discours fini, le Chef des Sacrificateurs s'aprochoit avec un profond respect pour recevoir le ferment que l'Empereur faisoit entre ses mains. Les circonstances en sont très-remarquables. I. Il juroit de maintenir la Religion de ses Ancêtres, d'observer les Loix & les Coûtumes de l'Empire, & de traiter ses Sujets avec douceur & bonté. II. Il juroit encore que tant qu'il règneroit, les pluïes tomberoient à propos: que les Riviéres ne feroient point de ravages par leurs débordemens, que les Campagnes ne seroient point affligées par la stérilité, ni les hommes par les malignes influences du Soleil. Paroles misterieuses à mon sens, qui exprimoient en termes énigmatiques, que le Prince règneroit avec tant de modération, qu'il n'attireroit point la colère du Ciel sur ses Etats, n'ignorant pas que les châtimens & les calamitez publiques tombent souvent sur les Peuples pour les crimes & les injustices des Rois.

Les Mexicains ont la taille belle, & le visage agréable, ils sont presque tous riches, parce qu'ils s'appliquent extrèmement au Négoce. Il y en a plusieurs parmi eux pour qui l'on a les mêmes considérations, que pour les Espagnols naturels. De tous les Princes du sang de Motezuma, il ne restoit plus personne à Mexique après sa Conquête, qu'un Chevalier de l'Ordre de St. Jaques, nommé Don Diego Cano Motezuma, Don Juan son fils, & deux de ses Neveux. Ils jouïssoient tous de pensions assignées sur la Caisse Roïale; & quoique ces pensions fussent modiques par raport au sang illustre dont ils étoient sortis, elles ne laissoient pas de les faire subsister avec honneur.

Il n'y a point en ce Païs de Riviéres célèbres par raport à la Navigation, mais il y en a plusieurs qui sont considerables, parce qu'on y trouve de l'or & de l'argent, des perles & des pierres précieuses: elles nourrissent aussi quantité de Crocodiles qui sont moins gros que ceux de l'Egipte. Les Mexicains les mangent comme une viande délicate, de même que les serpens que l'on vend dans les marchez, après en avoir coupé la queuë & la tête. Le terroir y est extrèmement fertile, & tous les fruits de l'Europe que les Espagnols ont pris soin d'y transporter, y ont très-bien réüssi. à la réserve des Vignes & des Oliviers, dont les fruits n'y peuvent pas meurir, à cause des pluïes continuelles qu'il y fait pendant l'Eté. Pour le Blé & le Maïz, ils y viennent si bien qu'on en sème & on en recueille deux fois l'année. On y cultive aussi quantité de Coton, de Tabac, d'Indigo, de Sucre & de *Cochenille*. Tout le monde ne sait peut-être pas que la Cochenille est une sorte de petite araignée blanchâtre, qui naît sur certains figuiers d'une espèce particuliére. Ces figuiers sont de petits arbres, fort bas de tige, mais dont les feuilles sont en grand nombre & d'une prodigieuse grandeur. Personne n'ignore l'estime & l'usage qu'on fait de la couleur d'écarlate dans tous les Païs de l'Europe; cependant c'est de cette petite araignée seulement qu'on la tire. Ce Païs produit encore sans culture plusieurs fruits, comme *l'Agnil* ou *Pastel*, le bois de *Campêche*, le *Mollé*, & le *Cacao*. Le Pastel se fait d'une herbe semblable à du chanvre, qui est excellente pour les belles teintures bleuës, & les Peintres, non plus que les Teinturiers, ne peuvent s'en passer. Le Bois de Campêche est une des principales marchandises dont se chargent les Navires qui reviennent en Europe, &

que l'induſtrie des hommes a trouvé propre à teindre de 22. differentes couleurs. Le Mollé eſt un grand arbre feuillu, dont la feuille verte teint en jaune; ſes petites branches appliquées entre la tête & le chapeau, paſſent, ſelon la commune opinion, pour un refrigeratif, & préſervent des ardeurs du Soleil. La gomme blanche qui en coule eſt un baume qui guérit toute ſorte d'ulcéres & de bleſſures. Son tronc ſert pour le charonnage, & ſon fruit, qui ſont de petites grapes aprochant de nos groſeilles rouges, pour la groſſeur, la forme, & la couleur, eſt de bon goût & d'une odeur agréable, quoi qu'un peu forte: on en tire une eſpèce de vin qui enivre quoi qu'il ſoit fort doux.

Pour le *Cacao*, c'eſt un arbre de moïenne hauteur, qui ne ſe trouve guère qu'à l'ombre, & ſe couvre preſque toûjours de quelque autre arbre plus élevé, pour ſe garantir des ardeurs du Soleil. Il produit depuis la ſurface de la terre juſqu'à ſes plus hautes branches une eſpèce de *Coco* grenu, de la forme d'un grand concombre, d'un gris brun, lequel étant ouvert laiſſe voir au dedans environ 100. grains, plus ou moins, couverts chacun d'une petite écorce cotoneuſe, de très-bon goût & pleine de ſuc. Lorſqu'on a mangé cette écorce, on trouve dedans un grain roux, couvert d'une autre écorce plus mince, & preſque noire, & ce grain qu'elle renferme eſt ce qu'on appèle le *Cacao*. L'uſage en eſt à préſent commun dans toute l'Europe, quoi que depuis quelques années celui du Café l'ait emporté ſur lui, ſur tout en France, en Angleterre, & en Hollande. Ce grain ſert de monnoïe dans le Commerce; on en donne 70. pour 7. ſols. Dans les marchez publics on en achète les menus utenciles de Cuiſine & de ménage, & l'on s'en ſert auſſi à faire l'aumône aux mendians. Lorſqu'on l'a moulu & qu'il eſt réduit en pâte, il s'en tire une eſpèce de pommade blanche, qu'on appèle *pommade de Cacao*. Elle eſt d'une odeur fort agréable: elle ſert utilement en pluſieurs ſortes de maladies, & quelques-uns l'appliquent avec ſuccès ſur des bleſſures nouvellement faites. Il y en a de petit, de moïen, & de gros; mais ſa bonté ne conſiſte ni en ſa groſſeur ni en ſa couleur, mais en l'excellence de ſon goût qui provient de la qualité du terroir. Le meilleur de tous eſt celui de Nicaragua & de Guatimala; enſuite celui de St. Domingue, qui eſt menu & excellent pour ſon ſuc. Celui de Caracas, qui eſt le plus gros, eſt le moins eſtimé de toutes les Indes, c'eſt de quoi l'on fait le Chocolat.

Entre les choſes les plus remarquables de la Nouvelle Eſpagne, ſont les deux Volcans de Guatimala. Le premier, qui ne jette que de l'eau, eſt une montagne appelée *Almolonca*, qui a quatre lieuës de hauteur, & dixhuit de tour. L'autre vomit ſans ceſſe des tourbillons de flammes juſqu'à la hauteur d'une pique. On les aperçoit de fort loin, & la fumée qui les ſurmonte, ſemble avoir de la continuité avec les nuës, tant elle s'élève dans les airs. De quart d'heure en quart d'heure il part de cette montagne un bruit ſemblable à celui d'une Couleuvrine, ce qui cauſe de l'étonnement & même de l'épouvante à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez. On voit à Mexicalſingo un Etang d'une vaſte étenduë, ſur lequel il y a un grand nombre de maiſons & de jardins flottans. Voici de quelle maniére les Indiens les fabriquent. Ils étendent ſur trois ou quatre groſſes cordes une infinité d'oſiers les uns ſur les autres, de la longueur de 60. piez en quarré & d'un demi pié de hauteur. Ils attachent enſuite les bouts de ces cordes aux Aulnes, Saules & autres arbres qui ſont ſur les bords de l'Etang, pour aſſûrer davantage le fondement de la machine. Enſuite ils couvrent ces oſiers de gazons ſur leſquels ils répandent de la terre & du fumier par deſſus pour l'engraiſſer, & y ſément toute ſorte de fleurs & de legumes. De toutes ces differentes matiéres jointes enſemble, il ſe fait un compoſé, qui devient avec le tems une maſſe épaiſſe & ſolide, ſur laquelle ils bâtiſſent de petites maiſons qui ſuffiſent pour les loger eux & leurs familles. Il arrive quelquefois que le Maître de ces petites Iles flottantes allant à la Ville dans ſon Canot pour y vendre ſes denrées, ne retrouve plus à ſon retour ſon habitation au même lieu où il l'avoit laiſſée, parce que les cordages qui l'arrêtoient venant à s'uſer avec le tems & à ſe pourrir par l'humidité, ſe rompent enfin & l'abandonnent au gré du vent & du courant. Alors le Jardinier demande à ſes voiſins s'ils n'ont point vu par hazard paſſer ſon Ile de leur côté, & ſur leur raport, l'aiant ſuivie comme à la piſte, ils la remorquent avec des cordes dans le même endroit d'où elle étoit partie.

Le Roi d'Eſpagne gouverne ce vaſte Païs par un Viceroi qui a un très-grand pouvoir. Son règne eſt ordinairement de cinq ans; mais la faveur fait aſſez ſouvent prolonger ce terme. Au reſte c'eſt un uſage établi dans ce Païs, que tous les Gouverneurs & les Juges, tant grands que petits, tant Souverains que ſubalternes, ſont obligez de reſider dans les lieux de leur Juriſdiction un certain tems après que celui de leur emploi eſt fini, pour répondre aux accuſations de tous ceux qui voudront ſe plaindre de leur adminiſtration. Il s'en dreſſe des informations qui ſont faites par devant des Juges nommez ſpécialement pour cet effet. Ces Juges qu'on appèle *Juges de réſidence*, envoïent ces informations à la Cour, qui ſtatuë des peines ou des récompenſes ſuivant la nature du raport. Loi prudemment établie! qui produiroit des biens infinis, ſi elle étoit obſervée auſſi exactement qu'elle a été judicieuſement preſcrite. Mais les abus preſque infinis qui ſe ſont gliſſez dans l'exécution, par la facilité que les Juges commis à cet examen ont à ſe laiſſer corrompre, en rendent l'effet entiérement inutile pour le bien des Peuples & pour l'honneur du Gouvernement.

DES-

DESCRIPTION DE L'ISTHME DE DARIEN, DES PROPRIETEZ DU PAÏS ET DE LA VILLE DE PANAMA; A LA QUELLE ON A JOINT UNE DESCRIPTION CURIEUSE DES DIVERSES PLANTES, OISEAUX, POISSONS LES PLUS RARES QUI SE TROUVENT DANS LA NOUVELLE HOLLANDE.

Tom: VI. N°. 29. Pag: 116.

FIG. I.

La 1 Figure qui est au bas de cette planche, est la fleur de Cotonnier qui se trouve à Bayona dans le Brésil. Cette fleur est composée de quantité de petits filamens presque aussi deliez que des cheveux d'un rouge obscur, et de 3. ou 4. poulces de long; leur atomité est de couleur cendrée au bas de laquelle il y a cinq feuilles étroites et rouges de six poulces de long.

La 2. fleur s'appele Isatinium Brasilianum luteum Mali limonis folio serveloso, petalis Crassis.

La 3. Crista pavonis Brasiliana Bardanæ foliis. Les feuilles en sont fort tendres et ressemblent pour la forme et la contexture aux feuilles qu'on voit au sommet du Bardana Major.

Fig 4. Filix Brasiliana, osmundæ minori Serrato folio.

C'est une espéce de fougére qui porte les raisseaux de sa semence tout le long de l'extrémité de sa feuille.

LA II. PLANCHE ci-dessous représente fig. 1. Rapuntium Novæ Hollandiæ flore magno coccineo. Le Per anthium composé de cinq parties longues et pointuës. la forme du Vaisseau de la semence; et la petitesse de ses feuilles prouvent que cette plante est un Rapuntium.

La fig. 2 se nomme fucus foliis Capilaceis brevissimis, vesiculis minimis donatus. Ce beau fucus est une espéce d'Erica Marina, ou de Sargazo, mais ses parties sont beaucoup plus délées: il a été cueilli, aussi bien que la premiére plante dans la Nouvelle Hollande.

La fig. 3. s'appele Ricinoides N. Holland. angulosò Crasso folio, ses feuilles sont épaisses et cotonnées, son fruit velouté au dehors avec le godet divisé en cinq parties.

Fig. 4. Solanum Spinosum N. Holl. Phalli foliis Subrotundis. Il porte une fleur blanatre. ses feuilles sont blanchatres épaisses et Cotonnées dessus et dessous, longues d'un poulce et presque aussi larges. Les piquans en sont fort aigus, bien serrez et de couleur d'orange obscur sur tout vers la pointe.

FIG. II. *Plantes trouvées dans la N. Hollande*

L'Isthme de Darien est proprement la partie la plus étroite de l'Isthme de l'Amerique, du nom de la riviere qui borne la Côte Septentrionale à l'Est. Il s'éte presqu'etout renfermé entre le 8. et le 10. degré de Lat. Septentr.

La Baie de Panama se forme par la Courbure de l'Isthme et il n'y en a pas une au monde plus agreable ni plus commode. Le terrain de ce païs est presque partout entremêlé de montagnes et de vallées, on y voit quantité de ruisseaux de Rivieres et de fontaines qui ne tarissent jamais.

La plûpart de ces Rivieres prennent leurs sources de cette chaine de montagnes qui courent à travers la longueur de l'Isthme, et qui sont presque paralléles au rivage.

Depuis la Baie de Caret qui est le seul Havre qu'on trouve dans la riv. de Darien jusqu'au Promontoire vis-à-vis de l'île d'or, le rivage de l'Isthme est assez fertile. à l'ouest du Cap à l'entrée de la même riviere. Il y aura autre jolie Baie sablonneuse, qui renferme dans son bassin une petite île basse, entourée de bancs; où le fond est si ressert qu'on n'y scauroit mouiller mais à l'entrée de la baie il y a beaucoup d'eau. le fond y est d'un Sable dur et l'on y ancre sûrement.

La Ville de Panama a une Rade aussi bonne qu'un Havre pour de petits vaisseaux. Elle est bâtie sur un terrain uni, et revêtue de hautes murailles du côté de la mer. Cette ville est le rendez-vous general de tout ce quartier de la mer du Sud, et l'on y reçoit les trésors qui viennent de Lima et des autres endroits du Perou. Elle fait aussi quelque Négocierers le Mexique, mais il ne s'étend guére au de là du Golfe de Nicaragua. Le Roi d'Espagne y tient un President qui agit de concért avec son Conseil et le Gouverneur de Portobel est sous lui. Cette Place, quoi-que située dans un bon païs, ne laisse pas d'être fort mal saine.

Il croît dans l'Isthme de Darien une infinité d'arbres inconnus en Europe.

Le Cotonnier est le plus gros detous: il porte un fruit de la grosseur d'une Noix muscade, plein d'une laine courte qui en sort quand il est mûr et dont on ne fait pas grand cas.

Les Cédres y sont d'une hauteur et d'une grosseur considérable sur le continent. Le bois en est fort rouge et très odoriférant. Les Indiens ne s'enservent que pour des Canots et des Pirogues.

Il y a aussi plusieurs sortes de Palmiers, entre lesquels on peut ranger le Mamey.

On trouve des Cannes de sucre dans l'Isthme, mais tout l'usage qu'en font les Indiens est de les macher et d'en sucer la moëlle.

Il n'y a que trop de bois ou de Cannes en ce païs. Il semble que ce soient autant de brûleres et de bois taillis impraticables. Il en sort jusqu'à 20. et 30. tiges d'une seule racine.

On trouve aussi deux sortes de poivre en grande quantité. L'une s'appéle poivre en cloche, et l'autre poivre des oiseaux. Ils viennent tout deux sur un Arbrisseau qui peut avoir une verge de long.

Les Indiens de ce païs sont droits et bien faits, legers à la course, et fort adroits. Les femmes sont petites et ramassées et n'ont pas la vivacité des hommes. Les jeunes ne-manoient ouvrage de l'Embon-point la taille jolie et l'œil vif. Les uns et les autres ont le Visage rond. Le nez gros, et court. Les Yeux grands, et pour la plûpart gris. Ils ont les cheveux noirs, longs, plats minces et rudes. Il n'y a que les femmes qui les relévent avec un cordon.

Tous ont le teint bazané, de couleur de Cuivre jaune, ou d'Orange, et les Sourcils noirs comme du jaiet. Ils se les frottent avéc de l'huile, pour se les rendre plus luisans.

La 1 Fig. de cette III. Pl. se nomme Scabiosa N. Holl. Staticæs foliis subtus argenteis. La fleur qui croît sur un pié de quatre pouces de long, est enfermée dans un Godet fort rude et jaunâtre. Les feuilles n'ont pas plus d'un poulce de long elles sont fort étroites vertes au dessus, blanches et entourées au dessous, et croisent en touffes. ce pourroit aussi être Helichrysum.

Fig. 2 Alcea N. Holl. foliis angustis ut rarinque Villosis. Les feuilles et la tige de cette plante sont toutes Cottonnées, de même que le dessous du Godet. La fleur a cinq feuilles fort tendres, au milieu desquelles il y a une petite Colonne toute garnie de pointes émoussées.

Fig. 3. Cet Arbrisseau dont on ne connoît ni le nom ni l'espéce, a une fleur rouge très belle, composée de cinq feuilles cotonnées de part et d'autre. Le milieu est rempli de filamens cotonnez au bas et couronnez chacun de son apex. Les feuilles de la plante aprochent de celles de l'Amelanchier Lob. mais elles ne terminent pas en pointe.

Fig. 4. Dammara N. Holl. Sanamandæ Secundæ Chyssi foliis. Ses fleurs remplies de filamens paroissent de couleur d'herbe et viennent entre les feuilles qui sont courtes, presque rondes, garnies de côtes, d'un verd obscur en dessus et pale au dessous, ses feuilles ont un goût fort Aromatique.

PLANCHE IV. fig. Equisetum N. Holl. frutescens foliis longissimis. Les plus longues de ses feuilles ont à peu près neuf poulces de long.

Fig. 2. Colutea N. Holl. floribus amplis coccineis umbellatim dispositis, macula purpurea notatis. Ses fleurs sont ecarlate faites en maniére de parasol.

Fig. 3. Corysa N. Holl. angustis rorismarini foliis. elle est d'un goût bien amer quand elle est seche.

Fig. 4 Moloh Insulæ Timor. Cette plante est fort singuliére. sa feuille est presque ronde, verte au dessus et blanche au dessous elle a plusieurs fibres qui courent du milieu vers la circonférence. Ses fleurs sont blanches, soûtenuës chacune par un seul pié, et de la figure du Stramonium.

FIG. III. *Plantes trouvées dans la N. Hollande*

FIG. IV. *Plantes trouvées dans la N. Hollande et a Timor.*

Le Putado représenté N°. 1. dans cette derniére planche est un Oiseau du Païs Méridional, aussi gros qu'un Canard: il a la queuë courte et les ailes fort longues comme la plûpart des Oiseaux de Mer.

Il y a de trois sortes de ces Oiseaux tous de la même grosseur, qui ne different que par le plumage. Les uns sont noirs par tout. Les autres ont le manteau gris, avec le Jabot et le ventre blancs, comme celui qu'on voit ici. Si l'on en excepte ses mouchetures: et les troisiemes sont admirablement bien mouchetez de blanc et de noir.

Tous les autres Oiseaux représentez dans la même Planche sont des Oiseaux de terre, dont les plus gros n'excédent pas la grosseur des Alouëttes, quelques-uns ne sont pas plus gros que des Roitelets; mais ils ont tous un chant fort aigu et plein de melodie. On peut voir ici la figure de 4. Sortes de ces Oiseaux.

Parmi ceux de Mer, il y en a un, nommé Petrel, qui ne différe pas trop de l'Hirondelle, il est seulement plus petit et à la queuë plus courte. Il est noir partout excepté sur le Croupion où il a une tache blanche. Il frise l'eau en volant comme l'Hirondelle, et l'on n'en voit guere lors qu'il fait beau temps. Mais lors qu'ils volent autour des Navires, on a sujet de craindre quelque orage. Ils voltigent jusques sous la Poupe, s'il y a tempête, et à mesure qu'ils suivent la trace d'un vaisseau, ils se mouillent les piez à différentes réprises.

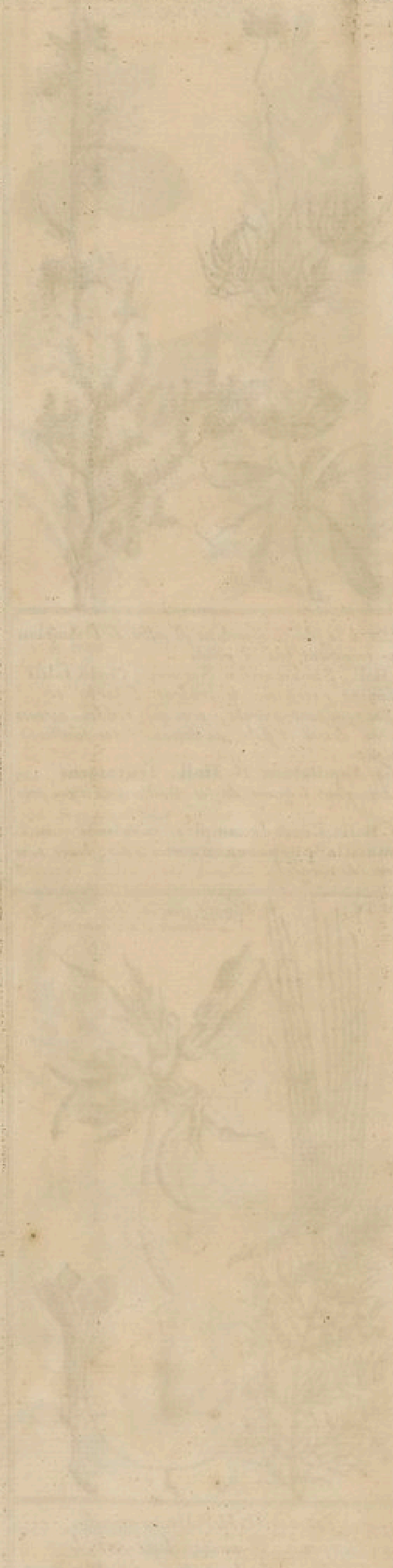
La Planche du Milieu représente quelques poissons pris dans les Mers de l'Amerique, fig. 1. est une espéce de Thon qui ne ressemble pas mal à celui qui est appelé Gurabuca dans l'appendice à l'Histoire des Poissons de M. Willoughby, et dont on y voit la figure Pl. III. Cependant il différe un peu, sur tout à l'egard des Nageoires, du Guaraguen dont Piso a donné la fig.

Fig. 2. Celui-ci aproche du Guaperva maxima caudata de Willoughby et du Guaperva de Piso, mais ils ne sont pas semblables à tous egards.

Fig. 3. Il y a deux sortes de Marsouins: l'un qui a le museau long, est le Dauffin des Grecs, et l'autre, qui l'a rond enforme de bouteille, est le Phœcena d'Aristote, a ce que plusieurs croient.

Fig. 4. C'est le Guaracapema de Piso et de Margrave, et le même que d'autres appélent Dorade. On en trouve la figure dans l'Ichthyologie de Willoughby Pl. O. 2. sous le nom de Delphin Belgis.

Les Poissons de cette derniére Planche sont de ceux que l'on prend à la ligne quand la mer est calme: ce sont des Snappers, des Bremes, des Seches, des Veilles, des Meines et des Remora qu'on trouve attachez sur le dos des Chiens marins. Lors qu'on voit de ces derniers il n'en paroît guére d'autres, soit qu'ils leur donnent la chasse, ou qu'ils soient plus goulus pour mordre à l'hameçon. Il y a aussi une sorte de poisson volant que l'on peut prendre en pleine mer. Tous ceux que l'on voit ici ont été dessinez d'après le Naturel.



CARTE TUSE D… ais aufsy …T, …nte…

Cette Muraille fut Bâtie autrefois par les Roys de la Chine contre les courses des Tartares mais Inutilement.

EMPIRE OU ROYAUME DE LA CHINE

PRESQUIS… ET ROYAU… DE CORÉ…E tributaire des Tartares Chinois

Xolan

Liampum

Ie Cang Golfe

Sior

PEKIM

Ilpam

GOLFE DE NANQUIN

Aujourdhuy Possedé par les TARTARES

Cap Lagna

Cap Lugane

Golfes des Hommes

LES ISLES PHI…LIPPINES OU MANILLE

Luçon

Manilla

Porto Mondado

I. Mindoro

Isle Mindano

Caldera

Mindano

Taberny

Camarin

I. Calamula

I. Carafoa

ISLES

Sanga

Bonde

Mamaly

Tamo

Talabo

Isle Madona

Jesso

C. Patience

C. Schouten

C. Inava

I. des Etats

Canal de …

Detroit de …

Contehoure

Sirarra

Ecoptie

Baye de Goede Hoope

C. Curven

Sengaar

Noode Noeck

Roode Noeck

C. Konnis

Sandduynig Noeck

Witte Noeck

I. Barneveldt

I. du Prince

I. Ongeduchig

I. Firando

I. de Cotta

t'Zuyder I.

Cap Fini…

Cap …

Cap …

Mar…

Macao

I. Lampacao

I. Bottal Tabaco Ximi

Isle Rotte

les 5. Isles

I. Babayennes

Golfe de Xanton

Golfe de Xamchay

Golfe de Nanquin

Golfe de Leampo

Golfe de Cochinchine

Golfe de Siam

Golfe de Cambaye

Golfe de Bengale

Golfe de Pegu

Golfe de Martaban

Golfe de Siam

Golfe de Cambodge

Golfe de Siam

Golfe de Cochinchine

Golfe de Leampo

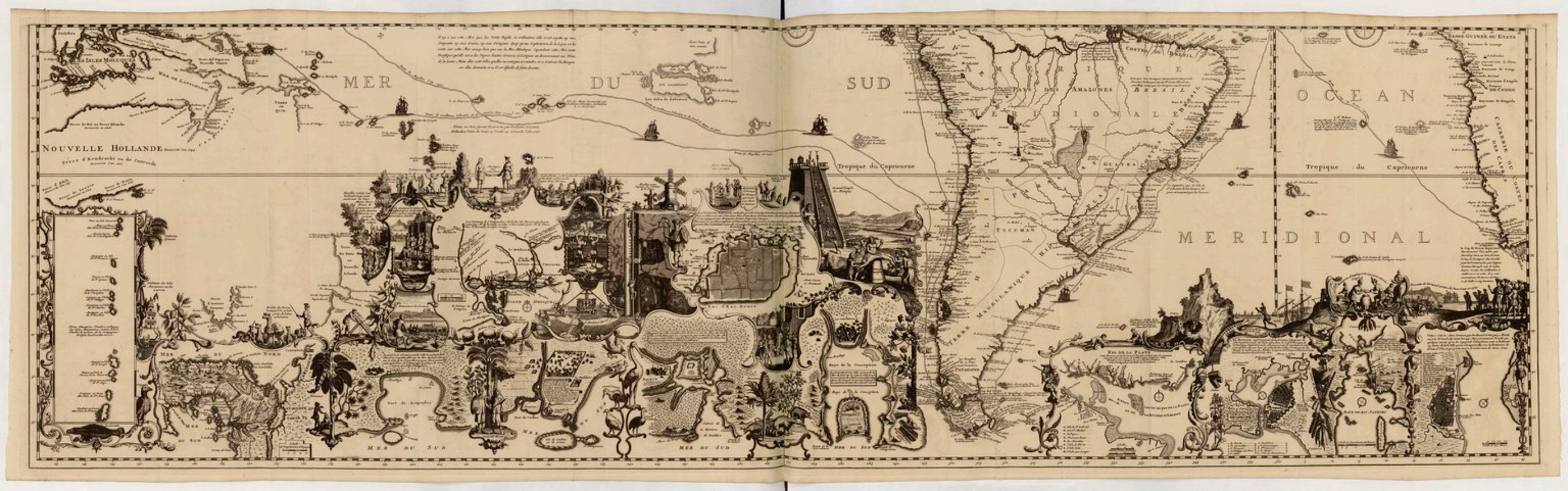
Golfe de Nanquin

Golfe de Xamchay

Golfe de Xanton

CARTE TRES CURIEUSE DE LA MER DU SUD, CONTENANT DES REMARQUES NOUVELLES ET TRES UTILES NON SEULEMENT SUR LES PORTS ET ILES DE CETTE MER,

Mais auſsy ſur les principaux Pays de l'Amerique tant Septentrionale que Meridionale, Avec les Noms & la Route des Voyageurs par qui la decouverte en a été faite. Le tout pour *l'intelligence Des diſſertations ſuivantes*


MER DU SUD
NOUVELLE HOLLANDE
Tropique du Capricorne
AMERIQUE MERIDIONALE
PAYS DES AMAZONES
BRESIL
TUCUMAN
TERRE MAGELLANIQUE
PATAGONIE
OCEAN MERIDIONAL
Tropique du Capricorne
MER DU NORD
MER DU SUD

DISSERTATION

SUR

L'AMERIQUE MERIDIONALE

Et en particulier

SUR LE PEROU.

CEtte partie du Nouveau Monde eſt jointe à l'autre partie par une langue de terre qui peut avoir vingt lieuës d'Allemagne. Sa longueur du Midi au Septentrion eſt ſelon les uns de treize cens trente lieuës, & ſa largeur d'Occident en Orient de plus de quatorze cens. D'autres n'en mettent qu'onze cens quarante. Voilà, comme vous voïez, des Guides aſſez éloignez les uns des autres; c'eſt à eux à ſe raprocher comme ils pourront, & à nous de nous en raporter à ce qui en eſt. On ſuppute le circuit de cette preſqu'Ile à environ ſept mille lieuës.

Ses bornes ſont au Septentrion & à l'Orient la Mer du Nord, au Midi la Magellanique & les Terres Auſtrales; & à l'Occident la Mer du Sud. Comme ſa figure eſt triangulaire, l'une de ſes pointes regarde l'Amerique Septentrionale, l'autre l'Afrique, & la troiſiéme le Détroit de Magellan. On la diviſe en pluſieurs parties principales, ſavoir la Caſtille d'or, le Bagota, ou nouveau Roïaume de Grenade, le Pérou, le Chili, le Chica, le Breſil, la Carbiane, la Guiane, le Biguire, &c. De toutes ces Provinces je choiſirai les plus conſiderables.

DU PEROU.

NOus voici à l'endroit particulier des Tréſors; le Perou eſt ſi fameux par raport aux entrailles metalliques de la Terre, que pour exprimer une opulence extraordinaire, on cite proverbialement les richeſſes du Perou. Avant que d'entrer en cet heureux Païs je veux regaler ici votre louable curioſité de la Relation ſavante d'un illuſtre Voïageur: aiant fait cette docte remarque au ſujet du Perou qu'il a étudié pratiquement, & où il a été: elle ſe preſente trop naturellement pour ne pas l'inſerer, voici ce que c'eſt.

Les anciens Philoſophes & quelques modernes ont attribué au Soleil la formation des metaux; mais outre qu'il eſt inconcevable que ſa chaleur puiſſe pénétrer juſques à des profondeurs infinies, il eſt facile de ſecouër ce préjugé, ſi on veut ſe donner la peine de réflechir ſur ce qui ſuit. Il y a environ trente ans que la foudre tomba ſur la montagne d'Ilimani qui eſt au deſſus de *la Paz*, autrement Chuquiago, Ville du Perou à quatre-vingt lieuës d'Arica. Le Tonnerre donc abbatit de cette montagne un morceau dont les éclats, qu'on trouve répandus dans la Ville & aux environs, étoient pleins d'or. Cependant de tems immémorial cette montagne a toûjours été couverte de neige: donc le Soleil n'aiant pas eu la force de fondre ce météore, n'a pas eu aſſez de chaleur pour former l'or qui étoit deſſous, & que la neige a couvert ſans interruption.

Il eſt viſible par ce fait-là, que nos Européens ſont mal inſtruits du Païs des mines. Par exemple, un célèbre Phiſicien, dit dans ſa *Philoſophie occulte*, qu'on connoît les miniéres quand il y a de la gelée blanche ſur la terre, & qu'il n'y en a point ſur les veines des metaux; parce qu'il s'en exhale des vapeurs ſéches & chaudes qui empêchent qu'il n'y gêle, & que par la même raiſon la neige s'y fond bien vîte. Si cela eſt vrai de quelques endroits, il ne l'eſt pas des mines d'or du Perou, ni de celles d'argent du Chili, qui ſont couvertes de neiges huit mois de l'année.

Après que cet habile homme a ainſi réfuté l'opinion commune, il propoſe ſon ſentiment. Pour moi, dit-il, qui n'admets de conjectures que celles

qui ſont fondées ſur l'experience, j'attribuerois plûtôt la formation des metaux aux feux ſoûterrains; & ſans m'embaraſſer du feu central de certains Philoſophes, je ne manquerois pas de preuves pour faire voir que toute cette partie de l'Amerique eſt pleine de ces feux cachez. C'eſt ce qui paroît par ces Volcans qu'on y voit crever, & s'embraſer de tems en tems. Tels ſont ceux d'Ariquipo, de Quito, & du Chili, qui ſont dans le Païs des miniéres. Il n'eſt pas même impoſſible que ceux du Méxique y aïent quelque part, quoiqu'en aparence un peu éloignez: ou rien n'empêche qu'on ne compare la terre à un four à charbon où un trou ſuffit pour donner de l'air, & conſerver le feu dans la partie oppoſée.

Cette chaleur étant bien établie, elle doit mettre en mouvement les ſels, les ſoufres, & les autres principes que la Terre renferme & qui peuvent entrer dans la compoſition des métaux, leſquels étant pouſſez & rarefiez comme une vapeur s'inſinuent dans les pores de la pierre & principalement dans ces bancs de rochers qui ſont comme une planche ou un corps étranger enfermez dans une maſſe heterogene, ou de differente nature. Là cette exhalation ſe fige & ſe condenſe comme la Glu par la diſpoſition des pores où elle eſt pouſſée. Nous en avons une expérience ſenſible dans le mercure qui ſe volatiliſe en fumée, & ſe condenſe de nouveau quand il rencontre de l'eau. Si ce metal peut prendre la conſiſtance des autres, comme le prétendent les Alchimiſtes, la conjecture n'eſt pas mal apuiée.

Je ne donnerai point ici, continuë notre Naturaliſte, dans les viſions des Chercheurs de Pierre Philoſophale; je veux même croire malgré tout ce qu'on nous dit de plus apparent, ſur l'expérience qu'on en a faite, que ce ſont des tours de fourberies qui ont mis cette vaine occupation en credit. Mais quoiqu'ils n'aïent pas atteint toute la perfection de l'or, toûjours eſt-il vrai, & on ne peut raiſonnablement le conteſter, qu'ils l'ont très-bien imité avec le mercure. C'en eſt aſſez pour fonder mon ſentiment ſur la formation des metaux. Ne peut-on pas inferer de là que la méchanique de la Nature dans ſes productions ne differe de la Chimie que parce qu'elle eſt plus parfaite?

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain qu'il ſort continuellement de fortes exhalaiſons des mines. Les Eſpagnols qui vivent au deſſus ſont obligez de boire très-ſouvent de l'herbe du Parquai, ou Maté, pour s'humecter la poitrine, ſans quoi ils ſouffrent une eſpèce de ſuffocation. Les mules même qui paſſent dans ces endroits-là, quoique beaucoup moins rudes & moins montueux que d'autres, où elles vont en courant, ſont obligées de ſe repoſer preſqu'à tout moment pour reprendre haleine. Mais ces exhalaiſons ſont bien plus ſenſibles au dedans; elles font un tel effet ſur les corps qui n'y ſont pas accoutumez, qu'un homme qui y entre pour un moment, en ſort comme perclus; ſentant dans tous les membres une douleur à ne pouvoir ſe remuer: elle dure même ſouvent plus d'un jour, & alors le remède eſt de raporter le malade dans la mine. Les Eſpagnols appellent ce mal *Quebrantabueſſos*, c'eſt-à-dire *qui briſe les os*. Les Indiens même qui y ſont accoutumez ſont obligez de ſe relever alternativement preſque tous les jours.

Il eſt auſſi arrivé quelquefois qu'en travaillant à certaines parties des miniéres, il en eſt ſorti des exhalaiſons empeſtées qui ont tué les Ouvriers ſur le champ: ſi bien qu'on étoit obligé d'abandonner ces endroits-là. Pour preſervatif contre le mauvais air qu'on reſpire dans les mines, les Indiens y mâchent continuellement de la Coqua, eſpéce de Bêtel, & ils prétendent qu'ils ne pourroient jamais travailler ſans cela. Cette Coqua eſt une plante unique en ſon eſpèce, & dont on ne peut aſſez admirer la vertu. On dit que la feuille miſe dans la bouche nourrit & preſerve de la faim & de la ſoif. Ainſi avec une telle plante on n'a pas beſoin d'autres alimens, & l'on peut vivre preſque pour rien, & même ſans avoir la peine de mâcher, ni d'avaler: cette merveilleuſe propriété n'accommoderoit pas mal les pauvres & les vrais Philoſophes.

Après avoir vu par ce curieux morceau de Phiſique la maniére la plus probable dont l'or & l'argent ſe forment, & qui nous montrent qu'on fait trop d'honneur au Soleil quand on le nomme le Pere des metaux, venons maintenant à la deſcription & à l'hiſtoire de cette contrée, où les meilleures miniéres ſont ſi frequentes & ſi fertiles.

Le Pérou, ſelon quelques Ecrivains, prend ſon nom d'une Riviére qui le traverſe: mais dans la langue du Païs on l'apelle *Tahantiſuïo*, mot qui ſignifie les quatre parties du Monde. On parle, à l'ordinaire, differemment de ſon étenduë: l'un dit, *ſa longueur eſt de ſept cens lieuës du Nord au Sud; ſa largeur de cent du Couchant à l'Eſt.* L'autre fixe ſa longueur à ſix cens ſoixante lieuës, & ſa largeur à deux cens quatre-vingt. Enfin ſurvient un troiſiéme qui dit ſix cens ſoixante lieuës de Côtes; deux cens ſoixante en ſa plus grande largeur d'Orient en Occident, & pour l'ordinaire cent quarante. Dans cette diverſité-là, il vous plaira de choiſir, ou de calculer mieux. Les bornes de cette precieuſe pepiniére des metaux, comme parle un de nos meilleurs Géographes, ſont à l'Orient, une chaine de montagnes; au Midi le Chili; à l'Occident, la Mer du Sud; & au Septentrion, le Bogora.

Cette partie du nouveau Monde ſe partage en haut & en bas Perou. Le haut eſt un Païs qui conſiſte en montagnes dont les valées ſont très-fertiles, & qui s'étend fort loin à l'Eſt. Le bas eſt un Païs plat, uni & qui borde la Mer. Les Villes des Côtes ſont Vieux Port, Thamé, Camba, & Saint Michel, Truxillo, Araquipa, Tambes, Cumana, & Lima, Capitale du Perou, qui prend ſon nom de la vallée où elle eſt bâtie. Dans la partie montagneuſe eſt placé Cuſco, & c'eſt où les anciens Rois du Perou, ſi connus ſous le nom d'*Incas*, faiſoient leur réſidence.

Si jamais Hiſtoire fut plus obſcurcie par le mêlange des fables, on peut dire que c'eſt celle de ces Rois, qui font remonter ſi haut la ſource dont ils ſe croïent deſcendus, qu'on la perd de vûë à force de la vouloir chercher. Ce n'eſt pas qu'ils ne ſe donnent une Tige des plus éclatantes; puiſqu'ils prétendent tous être iſſus du Soleil; mais la lumiére même de cet Aſtre brillant qu'ils veulent avoir pour Pere, bien loin de répandre quelque clarté ſur la naiſſance de ſes Enfans prétendus, ne ſert qu'à éblouïr & ceux qui ſe diſent ſortis d'une ſource ſi pure, & ceux qui voudroient l'enviſager de trop près pour en ſavoir la verité. Je ne raporterai point ce que les Indiens du Perou racontent de l'origine de leurs plus anciens Rois, qu'ils placent immediatement après le déluge; du partage qu'un certain homme, préſervé comme miraculeuſement, fit du Monde en quatre parties qu'il donna à autant d'hommes, qu'il honora du titre de Rois; ni des Deſcendans de ces

ces Rois fabuleux juſqu'à *Manco Capac* qui eſt certainement le premier Roi connu, & celui qui fit bâtir la Ville du *Cuzco*. Mais pour faire voir quelle eſt la tradition de ces Peuples ſur la prétenduë origine de leurs Rois iſſus du Soleil en droite ligne, voici ce qu'un de leurs *Yncas* en a dit lui-même à un de ſes parens, qui l'interrogeoit ſur le principe de ſon extraction. „ Vous ſaurez, dit-il, qu'anciennement „ dans toute l'étenduë de ce Païs, il n'y avoit que „ montagnes & précipices couverts de brouillards „ & de buiſſons. Les Hommes tels que des bêtes „ étoient ſans Religion & ſans Police. On ne parloit „ parmi eux, ni de Villes ni de Maiſons, & comme ils n'avoient aucun eſprit, ils ne ſavoient ni „ cultiver la terre, ni filer la laine, ou le coton, „ pour en faire des habits propres à couvrir leur nudité. Leur vie étoit toute ſauvage. Ils la paſſoient „ deux à deux, ou trois à trois ſelon qu'ils ſe rencontroient, & ſe retiroient dans des cavernes, „ & dans des lieux ſouterrains. Les herbes des „ champs, les racines des Plantes & les fruits ſauvages étoient leurs alimens ordinaires. Les uns „ alloient nuds expoſez à toutes les incommoditez „ de l'air, les autres ſe couvroient de peau d'animaux, d'écorce d'arbres, ou même de leurs feuilles. Enfin ils menoient une vie tout-à-fait brutale, s'accouplant avec la premiére femme qu'ils „ rencontroient, ſans en avoir aucune en propre. „ Comme donc le Soleil notre Pere vit les hommes „ en cet état, il en fut touché de compaſſion, & „ leur envoïa du Ciel deux de ſes Enfans, un Fils „ & une Fille pour les inſtruire dans la connoiſſance du Soleil notre Pere, afin qu'ils l'adoraſſent à „ l'avenir, & le reconnuſſent pour leur Dieu. Ces „ deux Divins Enfans leur furent auſſi envoïez pour „ leur impoſer des loix & leur donner des préceptes, par le moïen deſquels ils puſſent vivre en „ hommes raiſonnables, aprendre la civilité, demeurer dans des maiſons, peupler les Villes, labourer la terre, cultiver les plantes, faire la moiſſon, nourrir des troupeaux, joüir des commoditez de la vie, en un mot rendre la ſociété agréable par la culture des arts & des mœurs. Avec „ cet ordre, continua l'*Ynca*, qu'il plut au Soleil „ notre Pere de donner à ſes deux Enfans, il les mit „ près du marécage de *Tiſicaca* qui eſt à huit cens „ lieuës de Cuzco, & leur dit qu'ils allaſſent où bon „ leur ſembleroit, & que lorſqu'ils voudroient manger ou dormir en quelque lieu, ils eſſaïaſſent de „ ficher en terre une verge d'or, qui avoit deux „ doigts de groſſeur & demi-aune de long, qu'il „ leur donna tout exprès pour un ſignal infaillible „ de ſa volonté, qui étoit que là où cette verge enfonceroit dans la terre d'un ſeul coup, là même „ le Soleil notre Pere vouloit que ſes deux enfans „ s'arrêtaſſent pour y établir & y tenir leur cour. „ Enſuite il leur donna des préceptes ſur la maniére de gouverner leurs Peuples, ſelon les loix de „ la raiſon, de la piété, de l'équité, & de la clemence, leur ordonnant de faire pour eux tout „ ce qu'un bon Pere a coutume de faire pour ſes „ enfans qu'il aime tendrement; en quoi, leur dit-„ il, vous ſuivrez mon exemple, puiſque, comme „ vous ſavez, je ne ceſſe de faire du bien à tous les „ mortels. Car c'eſt moi qui les éclaire de ma lumiére, pour leur donner moïen de voir & de vaquer à leurs affaires; c'eſt moi qui les échaufe „ quand ils ont froid, qui rend fertiles leurs champs, „ & leurs pâturages, qui fais fructifier leurs arbres, „ qui multiplie leurs troupeaux, & qui leur envoïe „ la pluïe & le beau tems quand la neceſſité le demande; c'eſt moi encore qui prend le ſoin de faire le tour du Monde une fois le jour, pour voir „ de quelle choſe la terre peut avoir beſoin, afin „ d'y mettre ordre au ſoulagement de ceux qui „ l'habitent. Je veux donc que vous faſſiez, à mon „ exemple, comme mes enfans bien aimez, que „ j'envoïe au Monde pour le bien & l'inſtruction „ de ces pauvres gens qui vivent en bêtes. C'eſt-„ pourquoi je vous donne à preſent le titre de Rois, „ & je veux que votre Empire s'étende ſur tous les „ Peuples que vous inſtruirez par de fortes raiſons, „ & de bonnes actions, mais ſur tout par votre „ exemple & par votre bon gouvernement".

Sans m'amuſer à refuter cette Fable qui ſe détruit d'elle même, il eſt aiſé de reconnoître qu'elle fut inventée par ce *Manco Capac*, le premier des Yncas, qui, pour ſe donner une illuſtre origine, & prendre par ce moïen plus d'aſcendant ſur l'eſprit de ces Peuples groſſiers, leur perſuada qu'il étoit iſſu du Soleil. Je n'entreprendrai point de deviner quel étoit ce Manco Capac, ni d'où il pouvoit être venu; mais ſoit qu'il eût été jetté ſur les côtes du Pérou par quelque naufrage, ſoit qu'il y eût été tranſporté autrement; il y a bien de l'aparence que ſe trouvant ſeul avec ſa femme dans cette Terre inconnuë, habitée par des ſauvages qui n'avoient que la figure humaine, il entreprit de les aprivoiſer peu à peu, de les réünir & de s'en faire Roi. Il reconnut d'abord que ces Peuples adonnez à une Idolatrie groſſiére ne pourroient jamais s'élever juſques à adorer un Dieu inviſible & ſpirituel. Il commença peu à peu à les détromper des fauſſes Divinitez qu'ils s'étoient forgées; & pour les amener par dégrez à la connoiſſance du ſeul Dieu veritable qu'ils ne pouvoient voir, il leur propoſa au moins le plus beau de ſes ouvrages. Il ne pouvoit guére autrement gagner leur confiance, pour leur donner des Loix & les aſſujettir à ſa domination, qu'en leur perſuadant qu'il étoit fils de ce bel aſtre, & qu'il venoit de ſa part les inſtruire de tout ce qu'ils devoient faire pour être heureux. Ils eurent d'autant moins de peine à ajoûter foi à ſes diſcours, qu'ils ne voïoient rien de plus digne de leurs hommages que ce Pere commun de la vie & de la clarté. D'ailleurs ils ne remarquoient dans cet Homme extraordinaire qui entreprenoit de les réünir dans une douce ſociété que des diſpoſitions tendres & favorables à leur égard. Il leur parloit en Pere qui ne vouloit que le bien & l'avantage de ſes enfans. Ils n'étoient point efraïez par la terreur des armes: ils ne voïoient point d'armées prêtes à les ſubjuguer. Un ſeul homme bienfaiſant & charitable leur propoſoit de ſuivre ſes conſeils pour leur propre conſervation, & s'apuïoit d'une autorité reſpectable: le moïen qu'il ne les amenât pas, ſans peine, au but qu'il s'étoit propoſé?

Ce n'eſt pas, comme nous le dirons dans la ſuite, que ce premier Fondateur des Peruviens n'eût quelque connoiſſance du vrai Dieu; il le connoiſſoit ſans doute, & il aprit à ces Idolâtres à le connoître; mais dans l'ignorance profonde où il les trouva, accoûtumez à ſe faire des Dieux des choſes les plus viles, il ne put les deſabuſer ſi promtement de leurs groſſiéres erreurs, & il eut beſoin d'avoir recours à l'artifice, dont nous parlons, pour donner plus de poids à ſon entrepriſe. Car il faut diſtinguer deux tems fort différens dans l'idolatrie de ces Barbares;

Indiens. Le premier avant l'établiſſement des Yncas, où, diſperſez, comme j'ai dit, dans les montagnes, ils étoient auſſi ſauvages que les bêtes qui habitoient comme eux ces vaſtes deſerts. En cet état ils avoient autant de Dieux que leur imagination pouvoit leur en forger, & tous différens les uns des autres, parce qu'ils ſe perſuadoient, qu'il n'y avoit que le Dieu auquel ils ſe devouoient particuliérement qui pût les ſecourir dans leurs beſoins. Dans cette intention vague d'avoir des Dieux qui différoient les uns des autres, ſans ſe mettre autrement en peine de leur nature ni de leur dignité, ils adoroient indifferemment des herbes, des plantes, des fleurs, des montagnes, des cavernes, des précipices profonds, d'afreux rochers, & des cailloux diverſement colorez. D'autres adoroient divers animaux, les uns pour la crainte qu'ils leur inſpiroient, comme le Tigre, le Lion, & l'Ours, qu'ils ne rencontroient jamais qu'ils ne ſe proſternaſſent contre terre juſques à ſe laiſſer tuer miſérablement plûtôt que de ſe mettre en defenſe contre ces brutales Divinitez; les autres pour leur ruſe, comme les Singes & les Renards; les autres pour leur fidelité, ou pour leur vîteſſe comme le Chien & le Loup Cervier. Ils adoroient auſſi des oiſeaux, des reptiles: en un mot tout étoit bon pour être leur Dieu ſans aucun choix ni diſcernement. Leurs mœurs répondoient à la groſſiéreté de leur culte, & ils ne différoient des Brutes devant leſquelles ils ſe proſternoient, que par la figure humaine, & le ſentiment naturel qui les portoit à ſe choiſir des Divinitez.

Il profeſſoient une Religion ſi barbare qu'une copieuſe effuſion de ſang humain paſſoit chez eux pour le ſeul moïen de remettre leurs Idoles en bonne humeur, quand elles étoient en colere. Ainſi leurs meilleures victimes dans les ſacrifices, c'étoient des Hommes. Avant que ces Peuples naturellement feroces ſe ſoûmiſſent à une eſpèce de gouvernement, le bon & le mauvais, l'aimable & le haïſſable entroient également dans leur Religion. La maniére dont ils immoloient leurs ſemblables, leurs Co-ïndividus, leurs Freres en nature, ne peut ſe lire ſans horreur. Avoit-on fait des Priſonniers de guerre, Vieillards, Enfans, Hommes, ou Femmes: on lui ouvroit la poitrine; on arrachoit le cœur & les poumons, & ils verſoient ſur l'idole le ſang encore chaud & fumant. Enſuite on brûloit ces muſcles arrachez, & le reſte du corps ſervoit au repas le plus exquis que ces monſtres puſſent faire.

La circonſtance la plus affreuſe de cet horrible tableau, la voici; ces habitans étoient ſi dénaturez, que dans cette éxecrable cérémonie, ils n'épargnoient pas même leur propre ſang; car par un tranſport de zèle & de dévotion, ils traitoient quelquefois leurs enfans comme leurs ennemis. En certains endroits les Femmes, dont le ſexe eſt naturellement moins dur que le nôtre, rafinoient néanmoins ſur la barbarie de leurs ſanguinaires & abominables Epoux. Elles ſe frotoient le bout des mammelles du ſang de ces malheureuſes victimes; & cela pour le faire ſucer à leurs enfans avec le lait. Elles déchiroient la chair de ces pauvres Priſonniers encore vivans; ces Tigreſſes à figure humaine la mangeoient toute cruë comme un mets délicieux; & ſi le patient avoit aſſez de force & de courage pour ſouffrir ce cruel ſuplice, ſans donner aucune marque de douleur, alors on crioit miracle, on faiſoit ſon *Apotheoſe*, & il étoit adoré comme un Dieu. Preuve que ces Peuples groſſiers, tout brutaux qu'ils étoient, & chez qui on pouvoit aquerir le droit d'immortel & d'adorable, par la mort la plus tragique, avoient pourtant une idée confuſe, quoique fauſſe, d'une autre vie.

Les Peruviens n'avoient pas la moindre ombre de ſociété humaine. Les uns demeuroient ſur le haut des montagnes, parce qu'ils s'y croïoient plus en ſûreté contre leurs ennemis; d'autres choïſiſſoient pour domicile le creux d'un arbre pouri; & il y en avoit qui erroient par la campagne comme des Bêtes. S'ils ſe donnoient un Chef c'étoit toûjours le plus féroce, le plus furieux; & ils ſe livroient en eſclaves à tous ſes caprices. Ils ne vivoient que de brigandage & de meurtre: ils étoient avides de chair humaine: on l'étaloit même publiquement; mais plus vers le Sud que du côté du Nord. Ne connoiſſant ni pudeur ni bienſéance ils n'étoient vêtus que de leur peau. La Nature les habilloit comme elle habille chaque vivant ſelon ſon eſpèce; & ſi les Peruviens couvroient quelque partie du Corps, ce n'étoit que pour ſe garantir du froid. Tout cela paroît preſque incompatible avec le nœud du mariage. Ne ſemble-t-il pas que des Peuples, qui n'avoient pour Maîtreſſe que la Nature, devoient vivre auſſi ſur cet article-là comme les Bêtes, & ne ſuivre que l'inſtinct amoureux? L'Hiſtoire dit pourtant que l'union conjugale étoit en uſage dans le Pérou. Il eſt vrai qu'en certains endroits la conſanguinité ne faiſoit point d'obſtacle au lien matrimonial: le Frére pouvoit épouſer la Sœur, & la Mere devenoit la Femme de ſon Fils.

Ce fut dans cet état deplorable que Manco Capac trouva ces malheureux Indiens, & dont il entreprit de les tirer. L'établiſſement de ſon Empire, & le culte du Soleil qu'il inſtitua parmi eux, eſt le ſecond tems de leur Idolatrie, mêlé de quelque connoiſſance du vrai Dieu, qu'il ne faut pas confondre avec le premier. Voici comme il s'y prit pour leur perſuader qu'il ne faiſoit rien que par l'ordre du Soleil, ſelon la tradition fabuleuſe qui en eſt demeurée dans le Païs. „Après que les enfans de cet Aſ„ tre eurent apris la volonté de leur Pere, dit en„ core l'Ynca dont nous avons parlé, ils ſortirent „ de Titicaca, & marcherent du côté du Septen„ trion, ſans oublier dans tous les lieux où ils s'ar„ rêtérent, d'éprouver leur verge d'or, ſelon l'or„ dre qu'ils avoient reçu. Mais ils trouvoient toû„ jours qu'elle ne s'enfonçoit point dans la terre. „ Enfin après avoir marché longtems, ils arrivé„ rent en un petit lieu vers le Midi dans un Vallon „ où eſt aujourd'hui la Ville de Cuzco. Là ils firent „ la même épreuve de leur verge d'or, qu'ils avoient „ faite dans tous les lieux de leur paſſage, & au „ premier coup qu'ils en donnérent, elle s'enfon„ ça ſi avant dans la terre, qu'ils ne la virent jamais „ plus depuis. Alors l'Ynca, ou le fils du Soleil, „ s'adreſſant à la Reine qui étoit ſa Sœur & ſa Fem„ me, lui dit que c'étoit dans ce Vallon, que le So„ leil leur Pere leur ordonnoit de s'établir. Après „ quoi ils s'en allérent l'un d'un côté, l'autre d'un „ autre, pour faire aſſembler les Peuples & leur „ donner les loix que le Soleil leur avoit dictées. „ Ainſi furent raſſemblez ces Hommes épars dans „ les forêts & dans les montagnes; dociles à la voix „ de ces Enfans du Soleil, ils ſe réünirent dans une „ douce ſociété. Les Campagnes incultes s'aplani„ rent, les Bois firent place aux Villes & aux mai„ ſons, tout ſe peupla en peu de tems, & la Ville

„ Im-

„ Impériale de Cuzco fut bâtie par les ſoins de ce „ nouveau Roi, & ſur le modele que lui-même en „ donna. A meſure qu'il rempliſſoit la Ville d'ha- „ bitans, il leur aprenoit à rendre la terre fertile, „ à ſemer les legumes & les grains, à faire des cha- „ ruës pour ouvrir le ſein de cette terre, juſques „ alors hériſſée d'épines; enfin il leur enſeigna les „ commoditez qu'ils pouvoient tirer des ruiſſeaux, „ l'uſage qu'ils pouvoient faire des peaux de Bêtes, „ & de tout ce que la Nature leur mettoit libérale- „ ment entre les mains. La Reine de ſon côté n'é- „ toit pas oiſive. Elle dreſſoit les Indiennes aux „ exercices propres aux Femmes, à filer la laine & „ le coton, à en faire des habits pour elles, pour „ leurs maris & pour leurs enfans, en un mot à ſe „ donner tout ce qui pouvoit rendre la vie agréa- „ ble & commode".

Quoiqu'on puiſſe dire de cette fable & de l'origine de ce premier Ynca, il eſt certain qu'on ne connoit rien de plus ancien que lui dans le Perou, & que ſans ſavoir qui lui a donné la naiſſance, il eſt le premier des treize Rois qui régnerent ſucceſſivement dans ce Païs. Cet Ynca ou Roi, car ces deux noms ſignifient la même choſe, ſe nommoit, comme j'ai dit, *Manco Capac*, & la Reine ſa femme *Coya:* & ce fut vers l'an du Monde 1125. quatre cens ans ou environ avant que les Eſpagnols entraſſent dans le Pérou, que ſe fit ce premier établiſſement, dont je viens de parler. Ce qui fait qu'on donne cette origine fabuleuſe à la fondation de Cuzco, & qu'on ne ſait rien d'aſſuré touchant ſes premiers Habitans, c'eſt que ces Peuples n'ont point de livres pour conſerver la mémoire des choſes paſſées, pour marquer le commencement & la durée de leurs Rois, & pour tranſmettre à la poſterité les autres choſes memorables qui ſervent à l'hiſtoire d'un Païs. Ce que nous en ſavons juſques à la Conquête qu'en firent les Eſpagnols en 1525. ne nous a été apris que par la Relation d'un Indien, qui ne l'a ſu lui-même que par une tradition verbale de ſes ancêtres; & c'eſt ſur cette Relation, que je dreſſerai le recit que je vais donner ici des mœurs & des coûtumes de ce Païs.

Le Roi faiſoit aſſembler chaque année ou tous les deux ans tout ce qu'il y avoit de Filles & de Garçons à marier dans la Ville de Cuzco. Les Filles devoient être âgées de 18. à 20. ans & les Garçons de 24. afin qu'ils euſſent l'âge & le jugement requis pour bien gouverner leur maiſon. Quand il étoit queſtion de les marier, l'Ynca ſe mettoit au milieu d'eux, & les appelloit par leur nom; puis les prenant par la main, il leur faiſoit donner la foi mutuelle, & les remettoit entre les mains de leurs parens. Alors les nouveaux mariez s'en alloient dans la maiſon du Pere de l'Epoux, & la nôce ſe faiſoit pendant trois ou quatre jours entre les plus proches. Ces Filles ainſi mariées s'appelloient *les Femmes légitimes ou livrées de la main de l'Ynca*, qui étoit un grand titre d'honneur parmi eux. Enſuite les Parens donnoient aux nouveaux mariez tous les utenciles du menage, chacun aportant ſa piéce fort exactement, & ils n'y pratiquoient ni ſacrifices, ni autres cérémonies. A l'égard des Provinces, les Gouverneurs & les Curacas étoient obligez par le devoir de leur charge, de pourvoir de la même maniére les Garçons & les Filles de leur département. Ils aſſiſtoient en perſonne à ces mariages, en qualité de Seigneurs & de Peres communs, & jamais l'Ynca ne les troubloit dans leurs Priviléges. Ceux d'une Province ou d'une Ville ne pouvoient ſe marier dans une autre; mais il faloit qu'ils s'alliaſſent dans leur Ville, & parmi les perſonnes de leur parenté, comme anciennement les Tribus d'Iſraël. La raiſon de cette coûtume étoit pour ne pas confondre les Nations, ni les Familles, dont ils exceptoient néanmoins les Sœurs. Les Communautez de chaque Ville étoient obligées de faire la maiſon des nouveaux mariez parmi les bourgeois, & les plus proches parens de fournir les meubles du menage. Ainſi tous les Habitans d'une Province ſe diſoient parens, & parloient tous le même langage, ce qui ne contribuoit pas peu à entretenir entr'eux la paix & l'union. Il leur étoit defendu d'aller vivre d'une Province ou d'un quartier d'une Ville dans un autre, pour ne pas confondre les Décuries qui partageoient la Ville à peu près comme autrefois parmi les Romains.

Les Veuves ne ſortoient point la premiére année de leur veuvage. Si elles n'avoient point d'enfans, on les voïoit rarement ſe remarier; & ſi elles en avoient, elles paſſoient leur vie dans une continence perpetuelle, & ne s'engageoient plus dans le mariage. Auſſi étoient-elles ſi eſtimées à cauſe de leur vertu, qu'elles avoient divers priviléges particuliers, & des loix expreſſes en leur faveur, qui ordonnoient que les terres des Veuves fuſſent labourées avant celles des Curacas, & de l'Ynca même. Malgré tout cela les Indiens épouſoient rarement des Veuves, à moins qu'ils ne fuſſent veufs auſſi, eſtimant, que c'étoit dégenerer de leur condition, que d'épouſer, étant garçon, une Femme qui avoit déja été mariée.

Au reſte toutes les filles ne ſe marioient pas: il y en avoit qui faiſoient profeſſion d'une virginité perpetuelle, & qui ſe conſacroient au ſervice du Soleil, il ne faloit pas le deshonorer par aucun mêlange de ſang étranger. Elles logeoient toutes dans une grande maiſon, où il n'entroit jamais aucun Homme, de même qu'aucune autre Femme n'entroit dans le Temple du Soleil. Les vieilles faiſoient l'office d'Abbeſſes, & gouvernoient les plus jeunes qui étoient comme les Novices, pour les inſtruire dans le culte du Dieu & aux ouvrages de la main. Les unes gardoient la porte, & les autres vaquoient aux affaires du dedans, chacune aiant ſon Emploi particulier ſelon les beſoins de la maiſon. Ces Religieuſes demeuroient toûjours renfermées, ne voïant ni Hommes ni Femmes, pour ne pas ſe corrompre par le commerce qu'elles auroient pu avoir au dehors. Il n'y avoit que la Reine & ſes Filles qui euſſent le privilege de les aller viſiter, & l'Ynca même s'en abſtenoit pour donner l'exemple aux autres. Les principaux exercices de ces vierges cloîtrées, étoient de filer, de coudre & de faire tous les habits que portoient l'Ynca & la Reine ſa Femme, auſſi bien que les autres qu'on offroit en ſacrifice au Soleil. Le Roi portoit ordinairement ſur ſa tête un cordon en forme de Diadéme d'un pouce de large, qui faiſoit trois ou quatre tours, avec une bordure de couleur, & qui joignoit d'une temple à l'autre. Son habit étoit une Camiſole d'une laine très-fine, qui alloit juſques aux genoux, & une eſpèce de caſaque ſur les épaules. Les Religieuſes faiſoient auſſi pour l'Ynca une eſpèce de bourſe quarrée qu'il portoit comme en écharpe attachée à un cordon fort bien travaillé de la largeur de deux doigts. Ces bourſes ne ſervoient qu'à mettre d'une herbe appellée *Cuca* que les Indiens ont coûtume de macher, comme je l'ai dit, & qui n'étoit alors reſervée que pour l'Ynca. Tous les Ouvrages qui ſortoient des mains de ces vierges choiſies, non moins delicats que

ceux des Religieuſes de France, ou d'Italie, étoient regardez avec une ſinguliére venération. Ce n'étoient ni des *agnus*, ni des reliquaires, ni des chapelets, ni des bouquets de ſoïe, ni des ſcapulaires, mais des ornemens deſtinez au Temple du Soleil, ou des habillemens conſacrez à cet Aſtre leur cher époux, ni plus ni moins que les devants d'Autel ou les voiles que nos filles grillées font pour orner leurs Chapelles & les Images de leurs Saints. Outre cela elles faiſoient encore le pain deſtiné au ſacrifice du Soleil, comme nos Religieuſes font pour la plûpart les oublies, ou *le pain à chanter* dont on ſe ſert à la Meſſe, auſſi bien qu'une certaine liqueur que les Yncas, & ſes Parens boivent dans les grandes ſolemnitez. Tout cela étoit exquis, comme tout ce qui ſort des mains de nos Beguines, auſſi ne le prodiguoit-on pas aux gens du commun. L'Ynca ſeul & ceux de ſa Famille Roïale avoient le privilége de participer à ces ſaintes douceurs; & ces Religieuſes, plus reſervées que les nôtres, n'avoient garde d'en faire part aux profanes du dehors. Elles n'avoient ni Directeurs, ni Confeſſeurs qu'elles regalaſſent pieuſement au parloir, de confitures ſeches ou liquides: uniquement deſtinées au ſervice de leur Dieu, elles ne ſe diſſipoient point par des converſations devotes en aparence, mais où la plus fine galanterie ſe debite ſous prétexte de ſpiritualité.

Toute la vaiſſelle de cette maiſon, juſques aux chaudrons & aux vaſes, étoit d'or & d'argent, comme celle de la maiſon du Soleil. Il y avoit auſſi un jardin, dont les arbres, les plantes, les herbes, les fleurs, étoient d'or & d'argent, faits au naturel, comme ceux qu'on voïoit dans le Temple du Dieu dont on trouve la deſcription ci-après. Foible amuſement pour ces Vierges volontaires qui ne laiſſoient pas quelquefois, comme les nôtres, d'oublier leur vœu de virginité. Cela étoit beaucoup plus rare néanmoins, & la peine portée contre celles qui faiſoient quelque faute contre leur honneur étoit auſſi beaucoup plus rigoureuſe que parmi nous. Elles étoient enterrées toutes vives, & le Galant pendu ſans remiſſion. C'étoit peu de punir ſeulement le coupable qui avoit oſé violer une fille conſacrée au ſervice du Soleil leur Dieu, la même Loi ordonnoit que la Femme & les Enfans, les Parens, les Serviteurs & la Ville même de celui qui avoit commis le crime, en portaſſent tous enſemble le châtiment. Pour cela on ruïnoit la Ville, on y ſemoit de la pierre pulveriſée, & toute ſon enceinte demeuroit deſerte, deſolée & excommuniée en ſigne éternel d'éxecration, pour le malheur qu'elle avoit eu de porter un ſi deteſtable habitant. Effet ſurprenant du zèle & de la jalouſie de ces Peuples pour la pureté du ſervice de leur Dieu, digne d'être à jamais imité par celles qui ſe conſacrent parmi nous au Dieu de toute pureté, dont le culte néanmoins tout exterieur & tout Phariſaïque ne conſiſte la plûpart du tems que dans une fauſſe aparence.

Outre cette maiſon de Vierges conſacrées au ſervice du Temple de Cuzco, il y en avoit encore pluſieurs autres dans les principales Provinces du Roïaume. Là toutes ſortes de filles étoient reçuës, ſoit qu'elles fuſſent du ſang Roïal & legitimes, ſoit qu'elles fuſſent bâtardes, & nées d'un ſang étranger. On y admettoit par faveur les filles des Seigneurs qui avoient des vaſſaux, & celles des moindres Bourgeois, pourvu qu'elles fuſſent belles. On les gardoit avec le même ſoin que les premiéres. Elles étoient entretenuës aux dépens du Roi, & s'occupoient comme les autres, à filer, à coudre, & à faire quantité de robes pour la Famille de l'Ynca. Toute la différence qu'il y avoit entr'elles & celles du Temple de Cuzco, c'eſt que celles-ci étoient les Femmes du Soleil, & conſacrées à lui ſeul; au lieu que les autres étoient les Femmes de l'Ynca, & qu'il choiſiſſoit les plus belles pour ſes Maîtreſſes. Dans toutes les maiſons des Filles choiſies pour le plaiſir de l'Ynca, la vaiſſelle & les autres utenciles étoient d'or & d'argent, comme celle de la maiſon de Cuzco: toutes les richeſſes de ce grand Empire n'étant alors deſtinées qu'à l'ornement & au ſervice des Temples, ou à la magnificence du Palais du Roi. Ces Filles néanmoins n'étoient pas tellement deſtinées pour le ſeul Ynca, qu'il ne lui fût permis d'en donner pour Femmes aux Officiers dont il vouloit récompenſer le mérite. C'étoient pour l'ordinaire des Filles d'autres grands Seigneurs qui ne s'en eſtimoient pas moins honorez, parce qu'elles étoient placées de la main du Roi. Il marioit encore, mais rarement, les Bâtardes du ſang Roïal aux Curacas Seigneurs des Provinces.

CARTE DE LA TERRE FERME, DU PEROU, DU BRESIL, ET DU PAYS DES AMAZONES,

Dresſée ſur les Mémoires les plus Nouveaux & les obſervations les plus exactes.

Tom. VI. N.° 31. Pag.: 122.

MER DU NORD

MER DU SUD

MEXIQUE

COSTARICA

NUEVA GRENADE

TERRE FERME

GUIANE ou GOYANE

PEROU

AUD.ce DE LIMA

AUD.ce DE QUITO

AUD.ce DE LOS CHARCAS

AMAZONES

BRESIL

nomme cy devant

TERRE DE SAINTE CROIX

PARAGUAY

Carthagena

Baye de Panama

Baye de Boñaventure

Isles Galapes

Equateur

Baye de Guayaquil

Los Paçamores

Gualsongo

Jean de Salinas

Illes de Lobos

Illes de S.t Roch

Los Chicos

Abigiras

Les Plateros

Tipunas

Guamarus

Ozuanas

Moruas

Naumas

Conomomas

Marianas Abyseca

Chonchos

Chuncos

Cheruhuas

Moxos

Omasayos

Paria

Cateitos

Caperipani

Espatepani

Arawakera

Aſsaqua

Curupanagrie

Equateur

Ligne Equinoctiale

Embouchure de la Riviere des Amazones

Cap de Nord

Cap de Rio Grande

Cap de Tamaraca

Cap de Fernambo

Cap de Spiritu Santo

Cap de Rio Janeiro

Cap Frio

Nation des Tapuyes

Nation des Tupiques

Capitainerie de Para

Capitainerie de Mariagnan

Capitainerie de Siara

Capitainerie de la Baye

Capitainerie de Rio dos Ilheos

Capitain. de Porto Seguro

Pays de Dele

Petagues

Aimores

Goytacazes

Tupinambes

Tupiniquins

Tupinikinas

Tupiques

Maracajes

Tucanares

Carajes

Amaxocores

Guaxarapos

Laguna de los Xarayes

Xacocies

Chaquetes

Chanenes

Payaguas

Itatin

Xeres

Guarayos

Maragnas

Quimanas

Curumaris

Guaranagaracas

Cumanagotos

Aperas

Burais

Panovis

Abacatis

Tapuyas

Tobajares

Ouetacares

Aymores

Cumanis

Caribes

Arinagotes

Arvacas

Maypures

Marcgraves

Arinagotes

Arvacas

Maypures

Marcgraves

Cumanagotes

SECONDE DISSERTATION
SUR
LE PEROU.

QUoique par tout ce qu'on a vu juſques à préſent, il paroiſſe que le Soleil a été la principale Divinité viſible à laquelle les Indiens ſacrifioient, il eſt pourtant certain que les Yncas ont connu le Dieu inviſible que nous adorons, & qu'ils lui rendoient, dans leur ame, une vénération particuliére. Ils le nommoient *Bachacamac*, qui ſignifie Créateur de l'Univers; & avoient un ſi grand reſpect pour ce nom ſacré qu'ils n'oſoient pas même le prononcer. La conformité de cette pratique avec celle des anciens Iſraëlites, qui avoient la même vénération pour le nom de *Jéhova*, jointe à la Loi qui defendoit aux Peruviens de ſe marier dans des Familles étrangéres, & à pluſieurs autres uſages qui ſe pratiquent parmi eux, me feroit preſque ſoupçonner que leur premier Ynca étoit Juif, & que ſans renoncer dans le cœur à la Religion de ſes Peres, il donna quelque choſe au penchant de ces Peuples pour l'Idolatrie, en leur permettant d'adorer le Soleil. Mais cet Aſtre n'étoit chez eux qu'une Divinité ſubalterne. *Bachacamac* tenoit ſans contredit le premier rang. Lui ſeul, comme ils diſoient, donnoit la vie à l'Univers & le faiſoit ſubſiſter. Comme ils ne l'avoient jamais vu, ils ne lui bâtiſſoient point de Temples, & ne leur offroient point de Sacrifices; mais ils l'adoroient dans le fond de leur ame, & le regardoient comme le Dieu inconnu. Le culte qu'ils rendoient au Soleil, comme le plus bel ouvrage de ce Dieu inviſible qui l'avoit formé, étoit un effet de leur reconnoiſſance, pour tant de biens qu'ils recevoient ſans ceſſe de cet Aſtre lumineux; & la même reconnoiſſance leur inſpiroit un reſpect égal pour ſes enfans qu'il leur avoit envoïez par une faveur particuliére; & dont ils ne pouvoient aſſez éxalter les bienfaits. De là cette vénération profonde qu'ils avoient pour leurs Yncas, qu'ils ne nommoient jamais qu'avec un reſpect extrême, & dont la mémoire leur eſt encore très-prétieuſe aujourd'hui. Ils ſe ſoumirent, ſans beaucoup de peine, à une Domination qui leur étoit ſi avantageuſe, outre qu'ils la croïoient deſcenduë du Ciel; puiſque rien n'eſt ſi beau que la maniére dont ces Yncas gouvernoient leurs Peuples, qui devenoient tous les jours plus nombreux.

Entre les Loix qui faiſoient fleurir ce grand Empire, c'en étoit une très-remarquable, de ne jamais condamner perſonne à l'amende; parce, diſoient les Indiens, que de s'en prendre aux biens des coupables, ce n'eſt pas le moïen de bannir les crimes d'un Etat, ſi l'on leur laiſſoit en même tems la vie. Mais quand on l'avoit ôtée à quelque traître, ou à quelque rebelle contre le Roi, ſon Fils, ſi c'étoit un homme en place, ne perdoit pas ſon emploi pour cela. Au contraire on le lui donnoit pour l'engager par là à éviter la faute de ſon Pere. Lorſqu'un Juge rendoit une ſentence, il ne devoit jamais déroger à la peine portée par la Loi, mais il l'éxécutoit ponctuellement, ſous peine d'être mis à mort lui-même. La raiſon de cette pratique étoit, que c'eſt ravaler la majeſté de la Loi que de permettre au Juge d'y retrancher, ou d'y ajouter: d'autant plus que c'étoit le Roi lui-même qui l'avoit faite de l'avis de ſon Conſeil. Ainſi les Juges n'étoient point Légiſlateurs, mais ſimplement éxecuteurs de la Juſtice. Elle ne varioit point, comme parmi nous, ſelon les différentes Provinces ou Juridictions de ce vaſte Païs; mais tout ce grand Roïaume, qui avoit près de 1300. lieuës d'étenduë, étoit gouverné par tout, par les mêmes Loix. Et parce qu'on croïoit que ces Loix étoient divines, étant émanées de l'Ynca, qui étoit de la Race Divine du Soleil, elles n'en étoient que plus religieuſement obſervées; on en regardoit la violation, comme un Sacrilege, & les Criminels accuſez par le temoignage de leur propre conſcience alloient eux-mêmes ſe deferer en jugement. On n'appeloit jamais d'une Chambre à l'autre dans les procès; parce que les Juges ne pouvant contrevenir à la Loi, ne pouvoient auſſi donner lieu à l'appel. Pour vuider un procès ſans délai, il y avoit un Juge dans chaque Ville, qui, parties ouïes, ordonnoit l'exécution de la ſentence en cinq jours. Mais s'il ſe paſſoit quelque action qui, pour être plus atroce, méritoit d'être renvoïée au Juge Provincial, on alloit droit à lui, & il jugeoit définitivement. Il ne ſe donnoit point de ſentences par les Juges ordinaires, dont ils ne fuſſent obligez de rendre compte, chaque Lune, à leurs Superieurs, qui le rendoient eux-mêmes à d'autres, dont ils n'étoient que les ſubalternes. Quand on vouloit aprendre à l'Ynca les fautes de ces divers Officiers, on le faiſoit par le moïen de certains cordons de diverſes couleurs, où il y avoit pluſieurs nœuds, par leſquels, comme par des chiffres, ils comprenoient tout ce qu'on vouloit dire.

Cette maniére de s'exprimer & de compter leur tenoit lieu de l'uſage des Lettres qui étoit inconnu parmi eux. Ils n'entendoient auſſi que très-

peu de Géometrie, qu'ils ne pratiquoient point par la hauteur des degrez, ni par une ſuputation ſpéculative, mais ſeulement par le moïen des Niveaux, des nœuds, & de certains petits cailloux dont ils ſe ſervoient pour compter. Quant à la Géographie ils en avoient aſſez de connoiſſance, pour lever des plans de leurs Villes & de leurs Provinces. Ils faiſoient auſſi des modeles très-exacts des Places qu'ils vouloient repréſenter en petit. Cet ouvrage étoit fait de terre, de cailloux, & de petits bâtons. Les maiſons, les carrefours, les ruës & juſques aux ruiſſeaux qui traverſoient ces Villes y étoient répreſentez d'une maniére fort juſte, auſſi bien que les Païſages des environs. Pour ce qui eſt de l'Arithmetique, ils n'y emploïoient que les nœuds dont j'ai parlé, avec des ficelles de diverſes couleurs: avec ces nœuds ils ſommoient, diviſoient, & multiplioient leurs comptes avec toute l'exactitude que l'on peut deſirer. Ils exprimoient par ce moïen tout ce qu'il y avoit d'impôts & de contributions dans le Roïaume de l'Ynca; & afin de ſavoir au juſte ce que chaque Ville devoit fournir, ils en faiſoient la diviſion avec des cailloux & des grains de Maïs ſans ſe tromper jamais dans leur calcul.

A l'égard de l'Aſtrologie, le Soleil, la Lune, & les autres planetes frapant leurs yeux excitoient auſſi leur curioſité. Ils remarquérent que le Soleil tantôt s'éloignoit d'eux & tantôt s'en aprochoit: que parmi les jours les uns étoient plus longs & les autres plus courts: que la Lune étoit tantôt pleine, tantôt en ſon croiſſant, tantôt en diminution; toutes ces Phaſes différentes les porterent à faire quelques obſervations, mais elles n'étoient guére plus étenduës que leur vûë. Ils reconnurent auſſi que le Cours du Soleil s'achevoit dans un an. Le même Peuple comptoit les années par les recoltes, & tous en général connoiſſoient les Solſtices d'Eté & d'Hiver d'une maniére fort extraordinaire. Il y avoit ſeize Tours à Cuzco, huit à l'Eſt, autant à l'Oueſt qui étoient rangées quatre à quatre. Les deux du milieu étoient plus petites que les autres, & avoient trois étages de hauteur. L'eſpace qu'il y avoit entre ces petites Tours par où le Soleil paſſoit à ſon lever, & à ſon coucher, étoit le point des Solſtices. Ils faiſoient leur année de 12. Lunes, mais ils ne ſavoient pas l'ajuſter avec l'année ſolaire qui étoit plus longue d'onze jours. Ils remarquoient de même les Equinoxes, & faiſoient en ce tems-là de grandes ſolemnitez. Pour mieux obſerver le tems de l'Equinoxe ils avoient élevé de riches Colonnes vis-à-vis le Temple du Soleil, où leurs Prêtres s'aſſembloient tous les jours pour reconnoître l'ombre de ces Colonnes. La place, où elles étoient ſituées, formoit un Cercle, & ils tiroient une ligne de l'Eſt à l'Oueſt, qui paſſoit par ſon centre. Une longue experience leur avoit apris en quel endroit ils devoient chercher leur point, & par l'ombre que la Colonne faiſoit ſur la ligne, ils jugeoient de l'éloignement ou de l'aproche de l'Equinoxe. Si depuis le lever du Soleil juſques au coucher, l'ombre tournoit autour de la Colonne, & qu'il n'y en eût point du tout à Midi, ils prenoient ce jour-là pour l'Equinoxial. Auſſitôt ils paroient ces Colonnes de fleurs & d'herbes odoriférantes, & puis ils mettoient deſſus, la Chaire ou le Trône du Soleil, diſant qu'il venoit s'y aſſeoir ce jour-là avec toute ſa lumiére. Ces cérémonies étoient accompagnées d'adorations & de réjouïſſances extraordinaires, auſſi bien que de divers preſens qu'ils faiſoient à ce Dieu, d'or, d'argent, de pierreries, & d'autres choſes de prix.

La maniére dont les terres étoient cultivées ſous le règne des Yncas eſt d'autant plus remarquable, que celle des pauvres étoient toûjours labourées les premiéres. Après qu'on avoit mis ces terres en état d'être ſemées, chacun labouroit les ſiennes à ſon tour, puis celles du Curaca ou Gouverneur, qu'on gardoit pour les derniéres. Les terres des Soldats, qui étoient à la guerre, étoient auſſi cultivées, comme celles des Veuves, des Orphelins, & des Pauvres. Chacun y portoit ſa proviſion à ſes frais & dépens: & pendant que les maris ſervoient dans les armées, leurs femmes étoient miſes ſur le rôle des Veuves, & leurs Enfans étoient entretenus, & mariez aux depens du public, s'il arrivoit qu'ils fuſſent tuez à l'armée. Les terres du Roi & du Domaine du Soleil n'étoient labourées qu'après toutes les autres. Chacun s'y portoit avec joïe, & prenoit pour cela ſes plus beaux habits. Le ſoc de leur charuë étoit un morçeau de bois de la longueur du bras, plat par devant & rond par derriére, large de quatre doigts, & pointu par le bas, afin qu'il pût entrer dans la terre. Il étoit étançonné par le milieu avec deux pieux; un Indien mettoit le pié ſur le ſoc, & l'enfonçoit ſi avant, qu'étant tiré par ſept ou huit perſonnes, il jettât à côté du ſillon de très-groſſes mottes de terre. Les femmes aidoient preſque toûjours les hommes dans ce travail & ſervoient ſur tout à déraciner les méchantes herbes. Le labourage ſe faiſoit en conſéquence d'un partage de toutes les terres entre chaque Famille d'Indiens. Chaque homme marié en avoit un Tupu, c'eſt-à-dire environ l'eſpace d'une lieuë, & s'il avoit des enfans on en donnoit autant à chaque garçon, & la moitié à chaque fille. Elle ne la portoit point en dot en ſe mariant; mais le mari en aiant ſuffiſamment pour lui, & pour ſa femme, la portion des filles demeuroit à ſes parens quand la fille étoit pourvuë. Pour ce qui eſt des Curacas & de la Nobleſſe, les Seigneurs de pluſieurs Vaſſaux recevoient des terres plus ou moins, ſelon le nombre qu'ils avoient d'enfans, de femmes, de maitreſſes, de valets & de ſervantes. La même proportion étoit obſervée à l'égard des Yncas ou Princes du ſang Roïal, avec cette différence qu'on leur donnoit les meilleures terres, & que leur portion étoit plus conſidérable. Ce partage des terres étoit accompagné du partage de l'eau néceſſaire pour les arroſer. Comme l'experience leur avoit apris combien il en faloit pour chaque portion, on permettoit à chacun d'arroſer la ſienne pendant un certain nombre d'heures, & chacun le faiſoit à ſon tour, ſans preference ni diſtinction. Si quelcun négligeoit de le faire dans le tems qui lui étoit preſcrit, il étoit puni exemplairement, & on lui donnoit quelques coups de pierre ou de fouët ſur les épaules.

Il étoit bien juſte que les ſujets reconnuſſent en quelque maniére ces gratifications de l'Ynca. Le principal tribut auquel ils étoient obligez, étoit de labourer, comme j'ai dit, ſes terres & celles du Soleil, de faire la recolte des grains, de les ſerrer dans les greniers ou dans les magaſins du Roi, dont il y en avoit un exprès dans chaque Ville. Les Indiens qu'on y faiſoit travailler étoient entre-

tretenus aux depens du Treſor public, & ils ne donnoient que leur peine & leur ſalaire. Outre ce tribut ils étoient encore obligez de faire les habits, les armes, & la chauſſure des Soldats & des pauvres que la vieilleſſe ou la maladie rendoient incapables de travailler. Ces habits étoient ou de laine dans les Païs Septentrionnaux, où on les pouvoit porter, ou de coton dans les autres où la chaleur étoit plus grande. Ces habits de laine étoient de trois ſortes ſelon les conditions. La premiére, de laine groſſiére, ne ſervoit qu'aux gens du commun. La ſeconde, de laine fine teinte de diverſes couleurs, étoit reſervée pour les Gentilshommes, & la troiſiéme de la plus fine qu'il y eût, étoit pour la Maiſon Roïale, & ceux de la Famille de l'Ynca. La chauſſure ſe faiſoit dans les Provinces, où croiſſoit le chanvre, qu'on tiroit de la tige & des racines d'un arbre appellé *Maguey*. A l'égard des armes, on les fabriquoit dans le Païs, où il y avoit des materiaux propres pour les travailler. Certaines contrées fourniſſoient des arcs & des fléches; d'autres des lances, des javelots & des haches d'armes; d'autres des frondes, & d'autres des Rondaches, qui étoit toute l'armure des premiers Indiens. C'étoit une Loi générale dans tout l'Empire du Perou, qu'aucun Indien ne ſortît de la Province pour aller chercher ailleurs le tribut qu'il devoit païer. Et cela pour empêcher les ſujets de faire les vagabonds de Province en Province & de couvrir leur faineantiſe du pretexte ſpécieux d'aller chercher le tribut. La Province qui en fourniſſoit d'une ſorte n'en fourniſſoit pas une autre. On obſervoit de ne fouler jamais ni le public ni les particuliers: auſſi la douceur de ces ſages Loix gagnoit-elle ſi bien le cœur des Vaſſaux, qu'ils ſervoient tous leurs Yncas avec un zèle & une fidelité incroïable. Belle leçon pour la plûpart de nos Rois, qui, ignorant ce que c'eſt que le treſor qu'on poſſede quand on eſt ſûr du cœur des Peuples, font conſiſter leur puiſſance dans l'épuiſement & la ſervitude de leurs ſujets.

On ne peut aſſez s'étonner que les Yncas, qui n'avoient aucune connoiſſance des coûtumes des Grecs & des Romains, qui ignoroient les ſciences & les arts qui poliſſent les mœurs, & qui enfin n'avoient d'autres lumiéres que celles que la raiſon naturelle peut fournir à l'homme, aïent fait néanmoins des Loix ſi juſtes & ſi raiſonnables, qu'elles ſe trouvent conformes aux plus belles ordonnances des Nations les plus policées. Leur Loi *municipale* regardoit les intérêts particuliers de chaque Ville, ou de chaque Peuple dans ſa propre juridiction. Ils en avoient une ſemblable à celle que les Romains appelloient la Loi *Agraria*, qui leur ſervoit à meſurer les terres, & à les partager entre les habitans. Ils nommoient la Loi *Commune* celle qui ordonnoit de travailler aux Ouvrages publics comme à la conſtruction des Temples, ou des Palais des Rois, au labourage des terres, à l'entretien des ponts & des chemins. Par la Loi qu'ils appelloient *fraternelle* ils entendoient celle qui enjoignoit aux habitans des Villes de ſe donner mutuellement toute ſorte de ſecours ſelon les occaſions. Ils en avoient une autre, qui rendoit le travail alternatif entre chaque Province, chaque Ville, chaque Famille, chaque Perſonne, afin que chacun fît la tâche qui lui étoit impoſée & que tous euſſent le tems de ſe délaſſer tour à tour. Une autre qui règloit leurs depenſes ordinaires, qui leur defendoit de profaner l'or, l'argent & les pierreries ſur leurs habits. Cette même Loi retranchoit les ſuperfluitez des feſtins, la ſomptuoſité des meubles, & vouloit que les habitans s'aſſemblaſſent deux ou trois fois le mois, pour manger enſemble devant leurs Curacas, & qu'outre cela ils s'exerçaſſent à des jeux militaires & autres divertiſſemens propres à leur former le corps.

La Loi établie en faveur des pauvres, ordonnoit que les aveugles, les muets, les boiteux, les eſtropiez, les vieillards & les malades, fuſſent entretenus des proviſions qu'on tiroit des magaſins publics. Suivant une autre ordonnance on prenoit de ces magaſins de quoi aſſiſter les nouveaux hôtes qui leurs ſurvenoient, ſoit qu'ils fuſſent étrangers, ou compatriotes. Il y avoit pour les recevoir des maiſons publiques ou Hopitaux, où on leur fourniſſoit abondamment tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils avoient encore une autre Loi ſur le ménage, par laquelle deux choſes leur étoient ſoigneuſement recommandées; la premiére qu'aucun d'eux ne fût oiſif; ce qui alloit ſi loin, que juſques aux enfans de cinq ans étoient occupez ſelon leur âge. L'autre que chacun laiſſât ſa porte ouverte aux heures des repas, afin que les Officiers de la Juſtice euſſent l'entrée libre chez eux, toutes les fois qu'ils voudroient les viſiter. Ces Juges viſitoient les Temples, les Maiſons publiques & particuliéres, éxaminoient ſi chacun avoit ſoin d'inſtruire ſes enfans, & s'ils entretenoient chez eux la netteté & l'ordre néceſſaire. Ils louoient à haute voix ceux qu'ils trouvoient les plus ſages & les plus reglez, & châtioient au contraire à coups de verges les négligens & les lâches. Jamais Licurgue ni Solon, avec le ſecours des Belles Lettres & des Sciences Humaines, ont-ils rien établi de ſi ſage & de ſi judicieux; & le Légiſlateur de la Republique moderne, qui donne par la bouche de Mentor de ſi belles regles de Gouvernement, a-t-il rien inventé de plus ſenſé & de plus utile, que ces Loix établies parmi des Barbares qui n'avoient que l'humanité pour guide, & pour flambeau que le ſens commun? Auſſi cette police admirable entretenoit-elle chez eux une ſi grande abondance des choſes néceſſaires à la vie, qu'on y donnoit preſque pour rien celles qui ſont les plus eſtimées aujourd'hui. Mais la plûpart de ces Loix ſi ſages & ſi dignes d'être imitées parmi nous, s'étoient preſque tout-à-fait abolies par les revolutions arrivées dans cet Empire, & les Indiens d'à-preſent ſe ſont replongez dans une barbarie encore plus affreuſe que la premiére dont les Yncas les avoient tirez.

Manco Capac, auteur de la Famille de ces Yncas, c'eſt-à-dire Seigneurs, titre dont il honora auſſi les Grands de la Nation, agrandit beaucoup ſon Etat, & mourut après un règne de quarante ans. Pluſieurs de ſes Deſcendans lui ſuccedérent qui tous firent de nouvelles conquêtes. Ce fut ſous un de ces Monarques nommé *Atapalipa* que trois Eſpagnols qui demeuroient à Panama dans la Terre-ferme entreprirent la depouille du Perou. Ils s'appelloient François Pizarre, Jaque d'Almagre, & Ferdinand de Lucques, Prêtre & Maître d'Ecole. Ces trois Perſonnages, qui bien ou mal avoient aquis déja beaucoup de bien, brûlant de la paſ-

paſſion inſatiable des richeſſes, s'unirent, par un Contrât en bonne forme, pour enlever les tréſors qu'ils trouveroient ſur les côtes de la Mer du Sud. Comme le projet paroiſſoit téméraire on nomma leur Societé la Compagnie des trois fous. Pendant quelque tems ces affamez de fortune réüſſirent fort mal : mais enfin le ſort leur fut favorable, & voici une Relation de leur progrès dans le Perou.

Atapalipa, Concurrent de Guaſcar ſon Frere, vient à l'improviſte fondre ſur lui avec une armée de trente mille hommes, gagne la victoire & ſe rend Maître de ſon Compétiteur. Ravi de la capture il convoque les Etats du Roïaume. Le prétexte étoit de trouver dans cette aſſemblée générale les moïens de faire entrer les deux Fréres en un accommodement ſolide & durable; mais dans le fond, le vainqueur, qui ne vouloit ni partage ni compagnon dans l'autorité ſupréme, ne viſoit qu'à ſuborner les Députez, & qu'à les mettre dans ſes intérêts.

Ce Monarque informé que Pizarre étoit entré dans le Païs & qu'il s'avançoit avec quelques Eſpagnols vers Cuxamalca, la premiére Ville après Cuzco, lui envoïa ſignifier par un exprès qu'il eût à ſortir au plûtôt du Roïaume. Je ne demanderois pas mieux, répondit honnêtement le *Chercheur* de tréſors, que d'obéïr à Sa Majeſté ; mais la choſe n'eſt pas en mon pouvoir : je viens de la part du Roi mon Maître ; m'aiant commandé de négocier une alliance avec Atapalipa & de lui communiquer des affaires de la derniére importance, il iroit de ma tête ſi je ne m'aquitois pas de ma commiſſion.

Le Perovan pénétrant bien le vrai ſens de cette civilité ; & ne doutant point que ces Etrangers ne vinſſent avec des intentions de force & de violence, ſans égard au grand nombre d'hommes qu'il pouvoit mettre ſur pié & comme s'il eût eu affaire à un ennemi ſuperieur & formidable, il prend le parti de la ruſe & de la diſſimulation. Atapalipa fait aux Eſpagnols une ſeconde deputation chargée d'un riche préſent qui conſiſtoit en pluſieurs ouvrages d'or ; & pour pouvoir diſtinguer Pizarre lorſqu'il arriveroit, il y avoit pour lui une eſpèce d'Eſcarpins dorez. Quel pouvoit être le motif de cette largeſſe-là, on n'en marque rien : mais ſi on diſoit que le Monarque vouloit jouër un mauvais tour à Pizarre, la conjecture ſeroit-elle fauſſe ? Que le preſent fût un apas ou une vraïe généroſité, le *Theſauriſeur* continua ſa route. Quand le foible & lâche Atapalipa ſut qu'il approchoit de la Ville, il lui fit defendre de ſe loger ſans permiſſion. Où ſe loger ? Etoit-ce dedans ? Etoit-ce dehors ? Où étoit le Prince ? L'Hiſtorien laiſſe à deviner tout cela, ce qu'il fait ſouvent ; & je n'ai pas de quoi l'éclaircir.

Pizarre, continuë le Narrateur ordinairement aſſez peu exact, ſe moquant du nouvel ordre, choiſit l'endroit le plus avantageux, s'y retranche, & détache Fernand Soto, eſcorté de quelques Cavaliers pour aller vers le Roi qui étoit je ne ſai où. Les Eſpagnols pouſſent leurs chevaux à toute bride ; & les Peruviens à qui ces groſſes Bêtes de ſervice étoient nouvelles, craignant d'en être écraſez, ſe debandent & prennent la fuite. Le Monarque fait voir plus d'intrepidité ; il tient ferme, & il dedaigne même de donner audience à Soto. Mais plaiſante bravoure : car au même tems qu'il faiſoit le fier, il envoïoit prier humblement Pizarre de ne point le preſſer ſi vivement.

Sur cela l'Eſpagnol fait partir, pour la Cour, Ferdinand un de ſes Freres. On n'oſa refuſer ce ſecond Ambaſſadeur ; & ſuivant ſon inſtruction, il dit au Roi que ces Etrangers venoient de la part de leur Empereur, un des plus puiſſans Princes du Monde, & que le ſujet de leur venuë n'étoit que l'Alliance & la Paix entre les deux Monarques.

A cette declaration-là Atapalipa recommence à ſe ſouvenir qu'il eſt chez ſoi, & à parler en Maître. He bien ! répond ce Prince avec une hauteur convenable à ſon auguſte Rang, que votre Conducteur debute par reſtituer toutes ſes uſurpations, & à ſortir au plus vîte de mes Etats ; à ces deux conditions-là, qu'il vienne, ou qu'il députe, j'écouterai les propoſitions dans mon Palais.

Quand Pizarre aprit le mauvais ſuccès de ſon Frere, & qu'il ſut les grandes richeſſes qui éclatoient autour du Monarque, il reſolut de faire une tentative pour s'emparer d'une ſi noble & ſi riche proïe. Dans cette vuë-là notre Vautour Eſpagnol prend ſecretement & la nuit toutes les meſures dont la faim inſatiable de l'Or & la paſſion ingenieuſe de l'Avarice peuvent rendre capable. Atapalipa donna lui-même occaſion à ſon malheur : ce Prince, ſe flatant qu'il n'y avoit rien à craindre par la force, ſe met en marche pour entrer dans Caxamalca : ſa ſuite étoit de mille hommes ; & rien de plus ſuperbe que ſon Equipage : entr'autres choſes les premiers & les plus Grans du Roïaume portoient ſur leurs épaules le Monarque aſſis dans une eſpèce de Trône d'or.

Dans cette allure pompeuſe un Moine Dominiquain, nommé Vincent Valverde, la Croix d'une main, & ſon Breviaire de l'autre, perce ſi bruſquement la foule, qu'il arrive auprès du Roi. Là le zèlé Miſſionnaire, par un Interprete qui ſe trouvoit à propos je ne ſai comment, notifie au Prince qu'il vient de la part du Pape de Rome, le *Vice-Dieu* ſur Terre, pour lui deſiller les yeux & pour le tirer de ſon aveuglement. Enſuite il cathechiſe dans les formes, faiſant un détail des miſtéres inconcevables de la Religion Chrétienne. Sur tout il apuïe ſur l'Autorité divine & toutepuiſſante du Saint Pere, qui avoit donné au Roi d'Eſpagne, le plus grand Prince de la Terre, tous les Païs qu'on pourroit découvrir. Concluſion, le Moine déclare net au Monarque, qu'il faut abſolument qu'il ſe catholiciſe au plûtôt ; & que s'il ne le fait de gré à gré, on ſaura bien le convertir de force.

Atapalipa eut la patience de ne point interrompre le *Prêcheur* ; & par un exemple très-rare, au lieu de s'emporter, comme tout autre eût fait en ſa place, principalement ſur la concluſion, car elle étoit de la derniére inſolence, il répondit froidement : *j'accorderai volontiers mon amitié au plus grand Roi de la Terre, ſi le Roi d'Eſpagne eſt tel : mais je ne juge pas à propos de renoncer à ma Souveraineté pour me mettre ſous la dependance d'un Inconu. Si les Chrétiens adorent Jeſus-Chriſt mort ſur une Croix, j'adore le Soleil qui eſt immortel. Quant à votre Pape, il n'a nul droit de diſpoſer du bien des autres ; & pour le ref-*

reſte, ma Couronne me garantira de toute violence. Après cette réponſe auſſi judicieuſe que juſte, le Roi demande au Moine, où il avoit puiſé toute cette belle Theologie qu'il venoit de lui étaler. Tous ces Dogmes Sacrez ſont dans ce Livre-là, replique-t-il en preſentant ſon Breviaire. Le Prince le prend; & aiant tourné quelques feuillets pour la forme, comment, s'écrie-t-il, en raillant, je ne trouve pas un mot de ce que tu m'as dit! Puis faiſant le fâché, il jette le Saint Breviaire par terre. Alors le vehement Apôtre entre en fureur; & ramaſſant bruſquement le volume inſpiré, il crie de toute ſa force, *vangeance, mes Amis, vangeance, Chrétiens! N'avez-vous pas vu avec quel mépris il a profané les Evangiles? Vous avez épargné trop long-tems tous ces chiens. Main baſſe ſur ces Infideles qui foulent aux piez la Loi de Dieu!* O le Convertiſſeur monſtrueux! En bonne foi, ce fougueux *Sermonneur* ne faiſoit-il pas un bel uſage de cette Croix & de ce Livre dont il s'étoit armé? Mais apparemment le Catéchiſte ſanguinaire n'avoit fendu la preſſe que pour favoriſer l'embuſcade Eſpagnole, & pour être la cruelle trompète du meurtre des pauvres Indiens.

En effet, ſur l'exhortation diabolique du Moine, Pizarre donnant le ſignal, ſes Freres ſortent avec ce qu'ils avoient de Cavalerie. Les Perouans auſſi effraïez que l'autre fois, par la vûë & le henniſſement des chevaux; mais beaucoup plus par le brillant des épées nuës, &, ſans parler du fracas des tambours & des trompètes, par le bruit tonnant de l'Artillerie, les Perouans, dis-je, épouvantez de tout cela, couroient de tous côtez, ne cherchant qu'à échaper à une mort qu'ils croïoient inévitable. Les Mouſquetaires tuoient les plus avancez; la Cavalerie partagée en trois Corps, pourſuivoit les fuïards & en faiſoit un grand carnage: le Canon éclairciſſoit les Bataillons ſerrez; & ceux qui étoient autour du Roi culbutoient les uns ſur les autres. Enfin Pizarre, quoique ſa cauſe ne valût rien, la gagna; & ſa victoire fut ſi complète, que, ſans perdre un ſeul homme, il ne lui en couta qu'une legere bleſſure à la main; encore la reçut-il d'un de ſes Gens qui vouloit porter un coup d'épée à un Indien.

Ce Vainqueur également brutal & avare, regardoit comme l'eſſenciel de la capture, la Perſonne du Monarque & ce Trône d'or maſſif ſur lequel on le portoit. Voïant les nobles Porteurs ou morts ou bleſſez, il s'approche d'Atapalipa; & le prenant par le bras, il le tire ſi rudement qu'il le fait tomber. Alors les Peruviens, voïant le Roi entre les mains de leurs barbares ennemis, quitent la partie: ils ne penſent plus qu'à ſe ſauver: mais les cruels Eſpagnols s'oppoſant à leur fuite, arrêterent tout ce qu'ils purent, & firent de ces triſtes victimes de l'inhumanité un maſſacre effroïable.

Pour le malheureux & innocent Prince, je dis innocent par raport aux Eſpagnols; car d'ailleurs il avoit répandu ſon propre ſang, & en prodigieuſe quantité, comme un Criminel, comme un Scelerat, on le jetta, chargé de fers, dans le fond d'une priſon. Dans ce revers afreux Atapalipa, perdant cette grandeur d'ame qui ſied ſi bien à un Prince dans la mauvaiſe fortune, ne fut plus attentif qu'à ſa delivrance. Son Tiran étant venu le voir, peut-être pour le braver, Sa Majeſte enchainée lui parlant d'un ton de ſujet, le pria humblement de ne point oublier ce qui étoit dû à ſa dignité. Ce Monarque, priſonnier au milieu de ſes Etats, & priſonnier par la barbarie d'un Oppreſſeur, offrit une rançon proportionnée à ſon rang. C'étoit de lui donner autant de vaiſſeaux d'or & d'argent qu'il en faudroit pour remplir une grande ſalle; ou, ſuivant quelques Ecrivains, la Cour quarrée du Palais de Caxamalca juſqu'à la hauteur du bras.

Atapalipa prenoit adroitement ſon Tiran par l'endroit ſenſible. La promeſſe porta coup: car Pizarre ravi de poſſeder ce tréſor immenſe; & plus avare que bon Politique, conſentit, pour un tel prix, à la liberté de ſon Priſonnier. Le marché conclu, le Prince, pour degager ſa parole, envoïe ſes ordres par tout le Roïaume, & principalement à Cuzco, qui, comme Capitale, étoit la Ville la plus abondante en ces riches & précieux ouvrages dont on devoit fournir un nombre ſi prodigieux. En un mois il ne s'en trouva qu'un peu plus de la moitié. Cette lenteur cauſoit de l'impatience aux Eſpagnols: ne voïez-vous pas, diſoient-ils à leur Chef, qu'Atapalipa vous amuſe? Pourquoi, à votre avis, ſuſpend-il l'exécution entiére de ſa promeſſe? C'eſt qu'il gagne du tems pour chercher le moïen de s'évader; & nous ſavons même qu'il léve ſourdement une puiſſante Armée.

Pizarre raportant au Roi le murmure & les plaintes des Eſpagnols, pour l'exciter à la diligence, qu'avez-vous à craindre? répondit le Captif Couronné; vous avez en Otages mes Femmes & toute ma Famille. D'ailleurs arrêté par une chaine de fer, & gardé à vûë, comment pourrois-je m'enfuir, ou avoir intelligence avec mes Sujets? De plus, ajoutoit ce Monarque infortuné, vous devez conſiderer que ce que vous attendez avec tant d'impatience, venant de loin & de pluſieurs endroits, on ne peut ni l'aſſembler, ni l'aporter ſi-tôt. Mais enfin, voulez-vous agir ſurement? Envoïez vous même à Cuzco, vous trouverez-là dequoi vous contenter; & en même tems vous ſerez convaincu de ma droiture & de ma bonne foi.

Le Conquerant, n'aiant rien à repliquer à une juſtification ſi ſolide, accepte la propoſition. Il fait partir inceſſamment pour la Capitale Fernand Soto & Pierre Berco; & Fernand Pizarre ſon Frere, reçoit ordre d'aller, pour la même raiſon, en differens lieux. Ces Brigands n'eurent pas la peine d'aller bien loin: rencontrant en chemin grand nombre d'Indiens, qui accouroient de toutes parts, chargez de vaſes d'or & d'argent, ils rerevinrent à Caxamalca; & en peu de jours la rançon du Roi ſe trouva complète. Jaques d'Almagre, un des membres de ce deteſtable *Triumvirat* que nous avons vu, arriva juſtement dans cette conjoncture-là: on ſe ſeroit apparemment bien paſſé de lui: mais il falut ſauver les dehors; & après qu'on eut mis à part le droit de Charles-Quint, & la choſe étoit trop juſte, puiſque le pillage, & l'effuſion du ſang innocent ſe faiſoient en ſon nom, & ſous ſon autorité, après, dis-je, qu'on eut pris ſur le total du Treſor, un cinquième pour cet Empereur ſoi diſant *très-juſte & très-religieux*, tout le reſte du butin fut partagé.

Vous jureriez ici que voila le Roi du Perou hors

hors de priſon; & pour peu que vous aimiez l'équité naturelle vous vous félicitez déja de ſa délivrance. N'allons pas ſi vite. A peine nos oiſeaux de proïe ſont-ils en poſſeſſion du bien de ce Prince, & de celui de ſes Sujets, que par une perfidie des plus criantes, on prend dans le Conſeil des Scelerats, la noire & cruelle reſolution de ſe defaire du Priſonnier, quelle horreur ! On condamne donc à la mort le deplorable Atapalipa; & on lui ſignifie ſa Sentence. Ce Monarque n'étoit rien moins que Philoſophe; & ſe livrant tout entier à l'impreſſion naturelle, il demande la vie en homme du Vulgaire & du plus bas étage. Atapalipa ſupplie, conjure, pleure; & pour derniére reſſource, il fait inſtance qu'on l'envoïe en Eſpagne. Comment oſoit-on rejetter un Apel à l'Empereur ? N'étoit-ce pas violer manifeſtement la Juſtice & la ſubordination ? Mais ces Juges iniques ſacrifient tout à ce qu'un illuſtre Ancien apelle *l'execrable faim de l'Or*; & le Monarque fut étranglé.

Après cette horrible exécution, Pizarre, ne penſant plus qu'à s'emparer de tout le Roïaume, ſe met en marche pour la Capitale : trouvant en chemin le Général du dernier Roi, qui venoit avec des Troupes, mais trop tard, au ſecours de ſon Maître, il le met aiſement en déroute. Enſuite, il envoïe promptement d'Almagre à Cuzco pour s'en ſaiſir; & afin que la trouvant ouverte à ſon arrivée, il pût y entrer triomphant : mais les Habitans firent une reſiſtance ſi vigoureuſe, que les Aſſiégeans ſe retirerent honteuſement : on les pourſuit, & on les met en fuite.

Pendant ce grand deſordre le Conquerant ſurvient; il reconnoit l'ennemi; il raſſemble les fuïards diſperſez; & fondant impetueuſement ſur les Indiens, il les bat & les écarte. La nuit aiant ſeparé les combatans; & d'ailleurs Pizarre craignant une embuſcade, il campe devant Cuzco. Alors les Habitans, ne pouvant, ou n'oſant plus tenir, prirent ce tems-là pour ſe ſauver; & enlevant ce qu'ils purent de proviſions, ils ſe retirerent ſur les montagnes : le jour ſuivant, Pizarre, n'aiant plus d'obſtacle, fit ſon entrée au bruit des tambours & des trompètes. Ne vous imaginez pas qu'il s'amuſât à célébrer ſon triomphe par des actions de graces au Ciel, & par le *Te Deum*; ſon Moine Valverde pratiquoit tout une autre Morale. Le barbare vainqueur donna ſes premiers ſoins à faire égorger la Garniſon, qui aparemment par devoir étoit reſtée dans la Ville. Après cette belle & glorieuſe proueſſe, les Eſpagnols s'attacherent ardemment au pillage; & ils firent un ſi gros butin principalement dans le Temple éclatant du Soleil, que la prétenduë rançon du Monarqué ſupplicié, & la dépouille de Caxamalca, n'étoient rien en comparaiſon des richeſſes de Cuzco.

A propos de ces Tréſors, le zèle & la ſomptuoſité des Perouans pour le Culte du Soleil, dont les Yncas ſe diſoient deſcendus, eſt quelque choſe de curieux. Les Temples de cet Aſtre avoient des murailles couvertes de plaques d'or, où on avoit enchaſſé differentes eſpèces de pierres précieuſes. La ſtatuë du Soleil étoit d'or maſſif, & toute brillante de pierreries. La Lune, le Tonnerre, & l'Arc-en Ciel, comme trois Divinitez ſubalternes, avoient leurs Chapelles dans l'Egliſe *Solaire*; & ces objets du Culte inferieur étoient formez de la même matiére; ils étoient enrichis des mêmes ornemens.

Ces édifices ſacrez avoient une enceinte faite d'or & d'argent. Les jardins des Maiſons Roïales répondoient à cette magnificence. On y voïoit, de ces deux métaux, une infinité de plantes, d'arbres, de fleurs, d'herbes, de reptiles, d'oiſeaux, d'animaux de toutes les eſpèces; le tout en figure naturelle, le tout admirablement travaillé.

Il y avoit au Perou des champs ſemez de grains d'or, en forme de legumes; des buchers d'or & d'argent, arrangez les uns ſur les autres; des ſtatuës, en grand, d'hommes, de femmes & d'enfans; il y avoit même des greniers remplis de grains d'or. Les inſtrumens de l'Agriculture étoient de la même matiére. Les Palais des Grans approchoient des Temples pour la richeſſe & pour l'éclat : juſques aux pierres de leurs maiſons, elles étoient cimentées avec un mortier compoſé d'or, d'argent, & de plomb fondu.

S'il n'y a rien là d'hiperbolique, il eſt certain que le Soleil, en l'honneur de qui cette profuſion ſe faiſoit, étoit ſervi, à l'exterieur, en ce Païs-là, plus richement, plus ſuperbement que le vrai Dieu ne l'eſt ſur toute la Terre. Dans le fond, ces Gentils faiſoient honte aux Chrétiens; ceux-là, perſuadez que le Soleil étoit l'auteur de leurs Tréſors les lui conſacroient, en les emploïant principalement à ſa gloire : les Chrétiens, au contraire, font ordinairement un très-mauvais uſage des largeſſes du Créateur; & quoique lui-même ait déclaré que les infortunez étoient, en quelque maniére, d'autres lui-même, combien a-t-on de peine à les ſecourir; & combien leur fait-on païer, en mépris, & en hauteur, le moindre ſoulagement ? Mais renouons le fil de la narration; elle eſt trop intereſſante pour la laiſſer imparfaite.

Les Eſpagnols qui avoient tant pillé ſur les Originaires du Païs, ne furent pas longtems ſans ſe diviſer : tout occupez à accumuler richeſſes ſur richeſſes, chacun d'eux ne penſa plus qu'à l'intérêt perſonnel; & l'ambition ſe joignant à l'avarice, la Sceleratteſſe leur parut Juſtice dès qu'il s'agiroit de l'agrandiſſement particulier. Ils avoient fait perir honteuſement un Monarque qui n'étoit coupable à leur égard que de poſſeder legitimement de grans tréſors. Ils avoient maſſacré des Sujets à qui on ne pouvoit reprocher que la fidelité envers le Prince, & que l'uſage du Droit Naturel pour ſe defendre contre des *Oppreſſeurs* qui pilloient leurs biens, qui forçoient leurs Femmes & leurs Filles, qui bruloient leurs maiſons; enfin, qui les regardant comme des chiens, exerçoient ſur eux tout ce que la fureur peut inſpirer de plus violent. Pouvoit-il après cela ne point arriver que ces Barbares, ſoi diſant humains & policez, brouillez entr'eux, pour l'augmentation de la fortune, rompiſſent les liens du devoir & de la ſociété ? C'eſt ce que vous allez voir.

En récompenſe de tous ces beaux exploits que nous avons vu, d'Almagre, par des Patentes envoïées d'Eſpagne, fut nommé par Charles-Quint Grand Maréchal du Perou, & Gouverneur d'environ quatre-vingt lieuës de découverte, au delà du reſſort de Pizarre, qui, contre la foi de l'Aſſociation, s'étoit fait pourvoir ſeul par le même Empereur, de la direction des premiéres Conquêtes. Comme Cuzco n'étoit point du diſtrict de Pi-

Pizare, d'Almagre en diſtribuë les fiefs & les fonds à ſes Créatures. Au premier avis que Pizarre en reçoit, il dépêche promptement un de ſes Fréres pour défendre à ſon Collegue de rien innover ſans ſon conſentement. D'Almagre s'en moque : l'Aſſocié vient lui-même : d'abord ſa partie tient ferme: mais ne ſe ſentant pas aſſez fort il mollit, & s'accommode avec ſon Concurrent.

Les deux Gouverneurs gardoient aſſez bien le dehors d'une bonne intelligence, lorſqu'il ſe preſenta une occaſion de ſe ſeparer. Les Indiens, pour afoiblir la puiſſance Eſpagnole, en la partageant, apprirent aux Chefs, que le Chili, à deux cens lieuës de Cuzco, ſurpaſſoit en richeſſes & en bonté tous les autres endroits de la Terre. Sur une ſi bonne nouvelle l'appetit inſatiable de ces affamez s'irritant, Pizarre propoſe l'entrepriſe à ſon Competiteur, & le tourne ſi finement, que l'autre conſent de faire le voïage. La condition fut que ſi la tentative réüſſiſſoit, il ſeroit libre à d'Almagre de ſolliciter à la Cour, en ſon propre & privé nom, le Gouvernement du Chili, ou de revenir pour partager enſemble cette nouvelle Conquête. La convention faite, & confirmée par des ſermens reciproques, & par toutes les marques d'une ſincère amitié, d'Almagre part avec un grand nombre de Naturels, qui vouloient bien être les guides & les complices de leurs voleurs, ſon Armée, tant en Cavalerie qu'en Infanterie conſiſtoit en cinq cens Eſpagnols. A peine la Troupe Conquerante étoit en marche qu'on reçoit à Lima des Lettres de l'Empereur, par leſquelles il donnoit à Pizarre le titre de Marquis, & confirmoit le Gouvernement d'Almagre: mais le Ciel ne ratifia pas ces honneurs-là; l'Hiſtorien va nous dire comment.

Après le ſupplice d'Atapalipa, Pizarre, qui, quoique venu de rien, ſe mêloit de faire des Rois, avoit donné la Couronne à Puchuti Yupan, Frére du Monarque étranglé. L'inſolent Eſpagnol faiſant ce qui étoit infiniment audeſſus de lui, avoit mis le Prince en poſſeſſion du Trône; & il le fit autant par politique que par orgueil, quand ce n'eût été que pour prévenir une révolte générale dans le Roïaume.

Le nouveau Roi gemiſſoit ſous le dehors éclatant de ſa dignité. Il tenoit le Scèptre de la main du meurtrier de ſes Freres, car Pizarre en avoit fait étrangler deux, n'étoit-ce pas là déja pour Puchuti Yupan un endroit bien mortifiant? D'ailleurs il n'avoit que le nom de Monarque, il n'étoit qu'un phantôme Roïal; l'Eſpagnol étoit ſon Maître & ſon Tiran. Reſolu donc à ſecouër le joug, & à faire valoir ſon droit de naiſſance, il travaille ſous main à ſe mettre en état d'emploïer la force: mais malheureuſement découvert par ſon Argus, on l'arrête, on lui met les fers aux piez; & on lui donne pour priſon la Citadelle de Cuzco. Moïennant beaucoup d'or & d'argent, & ſur le ſerment d'une fidelité inviolable dans la ſuite, Jean Pizarre relâche le Priſonnier. On ne dit point ſi ce fut du conſentement de ſon Frere: mais ſi la choſe ſe fit de concert, pour le coup notre Conquerant fut bien la dupe de ſon avarice.

En effet Puchuti Yupan, qui probablement n'ignoroit pas cette maxime de Morale, *la force majeure diſpenſe du ſerment*, ne fut pas plûtôt en liberté qu'il trouve le moïen de ſe mettre à la tête d'une puiſſante Armée; ou pour ne pas trop dire, il tient la campagne avec ſes Troupes. Le Monarque, informé que ſes Ennemis s'étoient diſperſez pour courir à la proïe, ſaiſiſſant l'occaſion, va droit aux mines, fait égorger tous les Eſpagnols qui s'y rencontrent; & regardant ſes Sujets qui travailloient au ſervice de l'étranger *Oppreſſeur*, comme criminels de lèze-Majeſté, comme traitres à la patrie, il les fait tous tailler en piéces. Après cet eſſai de vangeance, il envoïe un Général à Cuzco; & celui-ci prenant la Ville par ſurpriſe, fit maſſacrer tous les Eſpagnols qui eurent le malheur de s'y rencontrer; & ſe rendit Maître du Château. Il eſt vrai que, quelque tems après, les uſurpateurs recouvrerent cette Capitale: mais les Indiens la reprirent, la brulerent; & de tous les Eſpagnols qui s'y trouverent, pas un ſeul n'échapa.

Cependant le Seigneur Marquis, à la premiére nouvelle que le Roi avoit levé le maſque & l'étendart, ſans s'informer ſi le Monarque avoit peu ou beaucoup de Troupes, il envoïe ſous le commandement de ſon Frere Jaques un gros Corps de ſoixante quinze Eſpagnols dont il ne reſta pas un ſeul. Ceux que le nommé Margovio mena au ſecours de Cuzco, eurent la même deſtinée. Gonzale de Tapia qui commandoit quatre-vingt chevaux fut auſſi battu, & ne ſauva que très-peu de ſon détachement; & Gaëtte, Capitaine de cinquante hommes, ne fut pas plus heureux.

Le Conquerant, n'apprenant rien de tous ces pelotons, detache encore quarante Maîtres qui furent chargez dans un defilé. Le Commandant qui eut de la peine à s'en tirer, annonça, à ſon retour, au Marquis toutes ſes pertes, tous ſes malheurs, & lui apprend de plus qu'une Armée d'Indiens marchoit à Lima. Alors la Fortune fit un tour de roüe. Pizarre, aiant fait prendre les devants à Pierre de Lerme, avec cinquante Cavaliers, & beaucoup d'Indiens amis, part le lendemain, & ſe mettant à la tête de ſa petite Armée il va fierement à l'ennemi; il le défait, & oblige les Indiens à ſe retirer ſur une éminence. Il ne lui en couta que deux hommes: de Lerme eut les dents caſſées d'un coup de pierre.

Cet avantage ne tiroit pas le vainqueur d'inquiétude ni d'embaras: il ſe trouvoit ſerré près de Lima; ſes forces étoient diminuées de quatre cens Eſpagnols & de deux cens chevaux: du côté de Cuzco il n'apprenoit rien ni de ſes Freres ni de ſes amis; & ne lui reſtant pas aſſez de troupes pour ſoûtenir ſa méchante cauſe, il commençoit à deſeſperer, ou du moins il craignoit, & non ſans fondement une fâcheuſe revolution.

Dans cette extremité Pizarre, qui croïoit d'Almagre & ſon monde peris au Chili, mande Alvarado qui faiſoit la guerre en Chachapoja, tire tous les Eſpagnols de Truxillo, & reçoit du ſecours de Nicaragua. Alvarado, venu, & fait Capitaine Général, battit avec moins de trois cens chevaux, l'Armée Indienne forte de cinquante mille hommes, & commandée par le Général Tizoïa. Cet heureux ſuccès redonnant l'eſperance au *Decouvreur*, il envoïe encore deux cens chevaux; & avec ce renfort Alvarado remporte une ſeconde victoire ſur le même Général qui néanmoins s'étoit defendu avec une valeur diſtinguée.

Lors de cette conjoncture, d'Almagre revient

du Chili : ſon expedition avoit été fort malheureuſe ; &, outre des fatigues incroïables, la plûpart de ſes gens étoient morts de faim en paſſant les montagnes : trainant donc après ſoi les triſtes debris de ſon naufrage, il marche vers Cuzco dans l'intention de s'y délaſſer & de s'y refaire. Puchuti Yupan ; car je croi que c'eſt lui qu'on nomme ici l'Ynca Manco, aſſiègeoit actuellement ſa Capitale : mais aprenant l'arrivée de d'Almagre, qu'il croïoit peut-être dans une meilleure ſituation, & craignant de s'enfermer entre les Eſpagnols, il ſe retira dans des montagnes où, faute de vivres, la plûpart de ſes Gens l'abandonnerent.

Almagre vint donc ſans obſtacle, juſques aux portes de Cuzco : mais un des Pizarres qui y commandoit, lui en refuſa l'entrée, alléguant qu'il ne pouvoit le recevoir ſans l'agrément de ſon Frere. C'étoit une infraction aux ordres de l'Empereur. Auſſi d'Almagre, loin de ſe rebuter, s'intrigue ſourdement avec les partiſans qu'il avoit dans la Ville ; & ceux-ci menagerent ſi adroitement l'affaire, que d'Almagre fut introduit pendant la nuit. Par où il debuta, ce fut d'arrêter Fernand & Gonzale Pizarres, de les enfermer ſeparement, après quoi il eſt reconnu pour Gouverneur. Alvarado, inſtruit du fait, accourt dans le deſſein de forcer la Place : mais d'Almagre va lui preſenter le combat ; il a le bonheur de le prendre, & il le met dans la même priſon où étoit Gonzale Pizarre : tous deux gagnent leurs Gardes & s'évadent heureuſement.

Par là les deux Gouverneurs étant en rupture ouverte, ils tâchent de ſe fortifier, chacun de ſon côté. On alloit voir une guerre civile, ſanglante ; & qui, au grand bonheur des Naturels, auroit aparemment détruit l'uſurpation : mais Jean de Guzman Tréſorier de l'Empereur, eſcorté de quelques Moines intervint, & bâtit un accommodement. Les conditions de la Paix furent 1. que les deux Competiteurs écriroient en Eſpagne pour ſavoir les intentions de Charles-Quint ſur le partage de leurs Gouvernemens : 2. qu'ils congedieroient leurs Soldats : 3. que Fernand Pizarre ſeroit élargi : 4. & enfin, que les deux Concurrens, chacun avec une eſcorte de dix Cavaliers, ſe rendroient à Mala, pour y confirmer, par cette entrevuë, une ſolide & durable reconciliation.

Almagre exécute de bonne foi la derniére clauſe : mais averti ſecrètement qu'on en vouloit à ſa vie, il ſort au plûtôt de Mala, ſuivi de ſes dix Cavaliers ; & aiant découvert des Arquebuſiers en embuſcade, il change de route & court juſqu'à Cuzco. La choſe aiant éclaté, le Marquis, allarmé pour ſon Frere Fernand, députe Alvaredo au Grand Maréchal, pour lui proteſter de ſon innocence, le conjurant de revenir, & de lui rendre la juſtice de le croire incapable d'une perfidie ſi noire. Alvaredo, qui ne connoiſſoit pas le fond du perſonnage, accepte volontiers la mediation : il part, il arrive ; il s'emploïe en honnête homme pour un bon & ſincère racommodement. Les amis de d'Almagre lui conſeilloient fort de ne point s'y fier : mais aiant de la droiture, il jugeoit des autres par ſoi-même ; & d'ailleurs ne voulant pas faire obſtacle à la Paix, il accorde tout au Médiateur.

Alors le Marquis, parvenu à ſon but, ſe demaſque, & ſe fait voir dans ſon naturel. Dès qu'il eut ſon Frere Fernand, de ſon autorité particuliére il le crée Grand Prevôt ; il nomme Gonzale Lieutenant Général ; & les aiant revêtus de ces deux charges, il les envoïe avec une Armée contre le Grand Maréchal. Ce dernier qui avoit la juſtice de ſon côté, ſe met ſur la défenſive : il y eut combat ; mais d'Almagre, battu & pris, fut condamné par le Grand Prevôt à avoir la tête coupée. L'indigne Marquis penſe à ſe juſtifier auprès de ſon Maître ; & pour ſe rendre ſon Juge favorable, n'ignorant pas que, comme dit un Ancien, les Dieux & les Hommes s'appaiſent à la vûë de l'or, il envoïe en Eſpagne ſon Frere Fernand, pour porter à l'Empereur le cinquième du Brigandage, & pour lui preſenter en même tems le procès du Grand Maréchal. Mais le Monarque, ou ſon Conſeil, ne ſe laiſſa point éblouïr : le prétendu Grand Prévôt fut arrêté. Il eſt vrai qu'on ne voulut point faire un exemple de ce Scelerat révolté ; la Politique & l'intérêt d'Etat demandoient qu'on menageât le Marquis : mais aparemment on fit une juſtice ſecrète du meurtrier ; car, ſuivant un Hiſtorien, depuis la detention de ce Pizarre, on n'en entendit jamais parler.

Pour le Marquis, il n'échapa point au Juge ſuprême, à la vangeance Divine ; & voici comment : Almagre avoit eu d'une Indienne un fils qui portoit le nom de ſon Pere : ce Jaques, ſoûtenu d'un certain Jean de Rada, qui l'exhortoit vivement à ſe vanger, vint à Lima, n'aiant que quinze Soldats & quelques amis. Rada, Chef & Conducteur de l'entrepriſe traverſe avec ſa petite troupe, la grande Place, criant *Vive le Roi ! Meure le Tiran !* & entre dans le Palais du Marquis. Pizarre étonné du bruit commande qu'on ferme la ſalle, & court aux armes. Son Capitaine des Gardes ou comme il vous plaira le nommer, ſe flatant que les conjurez reſpecteroient ſa perſonne, ne laiſſe pas d'ouvrir la porte : mais un coup de ſabre lui mit la tête en deux moitiez. Un autre Frere de Pizarre, & ſon aîné qui portoit le nom d'Acantara, ſe joignit à lui en criant, *Courage, mon Frere ! Je jure Dieu que nous viendrons à bout de ces traîtres :* mais il ne porta pas loin la juſte punition de ſon ferment temeraire : car un coup mortel le mit hors d'état de jurer ; & le Marquis même reçut à la gorge une bleſſure dont il tomba mort. Telle fut la fin de ce *Decouvreur* qui, dans ſes vaſtes projets d'avarice & d'ambition, avoit, comme preſque tous les autres mortels, negligé la plus importante des decouvertes, ſavoir, que la vie ne tenant à rien, la plus grande folie eſt de bâtir ſur elle comme ſur une immortalité.

Au reſte, Pizarre & d'Almagre avoient entr'eux quelques raports de convenance : tous deux étoient nais dans la pouſſiére ; tous deux parfaitement ignorans, ne ſachant pas même ni lire ni écrire : mais le premier étoit un Scelerat orgueilleux ; & l'autre, dans les regles de la prudence du ſiècle, pouvoit paſſer pour honnête homme.

Après la mort de ces deux Chefs, le Fils du Grand Maréchal decapité faiſant crier *Vive le Roi & d'Almagre*, s'empare de tout le Gouvernement. Mais Charles-Quint, aiant apris ces violences, crut, comme de raiſon, devoir remedier au deſordre : ce Monarque envoïe donc Vacca de Caſtro avec le titre d'Adminiſtrateur Général du Perou. Ce nouveau Viceroi arrive : d'Almagre

ſe

ſe révolte; Guerre Civile : mais le meilleur Parti aiant triomphé dans une Bataille, d'Almagre eſt pris; & on lui coupe la tête comme à un Rebelle.

Vacca, paiſible Poſſeſſeur du Gouvernement, diſtribuë les terres aux Eſpagnols, travaille à de nouvelles découvertes; mais le pillage & l'oppreſſion continuent toûjours ſur l'ancien pié. Ces deplorables Peuples aiant trouvé moien de faire porter leurs juſtes plaintes à la Cour d'Eſpagne, le Conſeil des Indes fit partir, en qualité de Viceroi, Blaſio Nunez Vela, homme de grand cœur, mais fier & ſevere. Ce Gouverneur débute par faire publier les Ordonnances de l'Empereur en vertu deſquelles les Indiens étoient déclarez une Nation libre : grande faveur, comme ſi la Nature ne lui avoit pas accordé ce Privilege-là auſſi bien qu'à toutes les autres Societez Humaines. Un Moine, parlant avec un zèle emporté contre cet Acte de Juſtice, le rigide Vela le traitant ſelon ſon merite, eut le courage de le faire étrangler. Caſtro qui s'oppoſoit à la volonté Imperiale devoit ſubir le même ſort : mais on prit le parti de l'arrêter & de l'envoïer en Eſpagne.

Le nouveau Viceroi, ſe rendant par la rigueur de ſon Adminiſtration, inſupportable à des gens accoutumez à la licence & au brigandage, les Eſpagnols de Lima, s'adreſſent à Gonzale Pizarre, qui étoit actuellement occupé à faire travailler aux riches mines du Potoſi; & l'apellent au ſecours de ce qu'ils nommoient liberté. Pizarre prévoïant bien le riſque de l'entrepriſe, s'en defendit longtems : mais enfin après avoir fait ſes reflexions; & d'ailleurs la choſe étant apparemment conforme à ſon panchant ambitieux, il ſe rendit aux ſollicitations des mécontens, & leva l'étendart de la revolte.

A la premiére nouvelle de ſa marche, pluſieurs quittent le Viceroi, & vont groſſir le parti des Rebelles. Cette deſertion, quoiqu'aſſez nombreuſe, n'étonne point l'Homme de l'Empereur; & loin de moderer ſa ſeverité naturelle, il fait mourir un des principaux de ſes Gens dont il ſe defioit. Cependant Pizarre arrive, & entre dans Lima : on aſſiége le Viceroi dans ſon Palais; & étant pris, on le met dans une eſpèce d'honnête priſon : mais que faire de ce Chef? C'étoit-là l'embaras; les plus violens opinoient à la mort : mais à la pluralité des voix il fut reſolu qu'on embarqueroit le Priſonnier pour l'Eſpagne, & que Pizarre, mettant les Armes bas, ſeroit reconnu pour Gouverneur. Mais un certain Alvarez aiant trouvé un expedient pour mettre le Viceroi en liberté, on ne put diſpoſer de ſa Perſonne.

Pizarre ne laiſſa pas de ſe mettre en poſſeſſion du Gouvernement; & ſes premiéres fonctions, ce fut de caſſer le Conſeil, parce qu'il pouvoit s'oppoſer à ſon pouvoir arbitraire; & ce fut auſſi de prendre l'argent du Roi pour païer ſes Soldats qui avoient combatu, auſſi bien que lui, contre l'autorité du Souverain. Véla Nunez, qui levoit du monde pour le Viceroi ſon Frere, & qui par cette raiſon-là, étoit bien muni d'or, aiant eu le malheur de tomber dans un parti des Gens du nouveau Gouverneur, on le conduiſit à Lima où il finit par la main du Boureau, aiant éte condamné à perdre la tête. Ce Rebelle eut d'autres avantages encore plus conſidérables. Un Carvajal, qui ne reſpiroit que vangeance, car il étoit Frere de ce Seigneur que le Viceroi avoit fait tuer; & de plus il étoit Meſtre de Camp de Pizarre, ce Carvajal donc battit un des Commandans de la bonne cauſe, nommé Centeno, & l'obligea de s'enfuir ſur les montagnes.

Véla, de ſon côté, ne s'endormoit pas: aiant aſſemblé une petite Armée, il cherchoit ſon ennemi: mais lorſqu'il le croïoit fort éloigné, Pizarre parut tout d'un coup; & il falut ſe défendre. Le Viceroi fit dans cette ſurpriſe, tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme : mais tombé de cheval; & le poids de ſes armes l'empêchant de pouvoir ſe relever, il prie un Prêtre de le ſecourir : mais ce mauvais l'évite, au lieu de remplir le devoir de ſon caractere, en agit en Barbare, & court avertir Caravaïal : celui-ci, tranſporté de joïe, envoïe promptement un Eſclave, avec ordre d'égorger Véla, & de lui en apporter la tête, ce qui fut exécuté. La ſuite & la concluſion de ces troubles ne ſont pas moins curieuſes; c'eſt l'Hiſtorien qui va nous le conter.

„ Pierre de la Gaſca qui, l'an mille cinq cens qua-
„ rante-ſix, fut envoïé d'Eſpagne avec la charge
„ de Preſident, arriva en cinquante jours au Nom-
„ bre de Dios; & l'Amiral de Pizarre ſe joignit à
„ lui avec ſes Vaiſſeaux. D'autres Officiers aban-
„ donnerent auſſi le Rebelle; & pour ſignaler
„ leur fidelité, chacun faiſoit gloire de trahir &
„ de pendre même ſon Compagnon. Pizarre de
„ ſon côté, ne faiſoit point de quartier à ſes pri-
„ ſonniers. La Gaſca étoit encore plus cruel: les
„ Indiens qu'il forçoit à porter ſes proviſions, mar-
„ choient à la chaine comme des Eſclaves; & s'ils
„ ſe couchoient pour ſe delaſſer de leur fardeau,
„ ou pour prendre haleine, on leur coupoit les ja-
„ rets, les bras, les oreilles ou la gorge; on leur
„ paſſoit l'épée au travers du corps.

Toutes ces horreurs finirent par un combat: Pizarre eut le deſſous; il fut pris; & le vainqueur lui fit voler la tête. Pour Caravaïal, l'aſſocié du dernier, ſa fin fut plus tragique & plus honteuſe : après avoir été trainé, plus d'un bon quart d'heure à la queuë d'un Cheval, il fut pendu avec treize Capitaines priſonniers comme lui. Ce Caravaïal étoit un plaiſant de profeſſion; & il avoit quelquefois d'aſſez bonnes ſaillies.

Lorſqu'il fut fait priſonnier, voïant que celui à qui on avoit confié ſa garde, le traitoit fort humainement, il lui dit, *puiſque vous en uſez avec tant d'honnéteté, obligez moi de me dire votre nom. Je ſuis Diego Centeno*, répondit le Gardien, *pouvez-vous ne me pas connoître? Hé! Comment voulez-vous que je connoiſſe votre viſage*, reprit Caravaïal avec plus d'eſprit que de reconnoiſſance, *vous que j'ai ſi bien accoutumé à tourner le dos dans tous mes combats?* Voïant qu'on le mettoit dans un tombereau pour le mener à la potence, *quoi*, s'écria-t-il, *veut-on donc encore me mettre dans le berceau?* La raillerie portoit d'autant mieux qu'il avoit ſoixante & quinze ans, & qu'il marquoit par là un genereux mépris la vie.

Ainſi conclut notre Narrateur par une reflexion judicieuſe; les Conquerans du Perou, les effroïables meurtriers de ſes Habitans perirent tous de mort violente. Pendant ce tems-là les autres Eſpagnols emploïoient ailleurs le fer & le feu; & ces mêmes Peuples dont ils diſoient chercher la converſion, les avoient en telle horreur qu'ils ne vouloient abſolument point entendre parler du Chriſ-

tianiſme : des Gens, diſoient-ils, qui pouſſent l'avarice & la barbarie juſqu'au dernier excès, peuvent-ils profeſſer une Religion qui ne ſoit deteſtable ? Quelques Sauvages même, condamnez au ſupplice, demanderent aux Moines qui les confeſſoient, où les Eſpagnols alloient demeurer en partant de ce Monde-ci : *les Bons vont en Paradis*, répondoient les Convertiſſeurs. *Oh ! dès que ces Barbares peuvent entrer dans le Ciel*, répliquoient les Indiens, *nous cédons notre part de vos belles promeſſes ; & crainte de nous trouver en ſi mauvaiſe Compagnie, nous renonçons de bon cœur à notre Bâteme.*

Quant au nombre des Naturels que les Uſurpateurs firent perir, il n'eſt pas facile d'en faire un calcul exact. Las Caſas, Moine Dominiquain, Evêque de Chiapa dans le Mexique ; & conſéquemment Hiſtorien irreprochable, dit qu'en quarante ans ces Maſſacreurs, cette *Gent* ſanguinaire, détruiſit quinze millions d'Indiens. On peut juger à proportion de ce qu'ils ont fait dans le Nouveau Monde, depuis le Regne de Charles-Quint. Un Anglois de la même *Moinerie* que Las Caſas aſſure qu'ils ont fait perir, en dix ſept ans, plus de trois millions d'Originaires dans l'Eſpagnole ; & à les voir repandre le ſang, ils en paroiſſoient beaucoup plus avides que les Ameriquains les plus ſauvages qui ne vivoient que de chair humaine.

DES VILLES DE CUZCO ET DE LIMA.

VEnons maintenant à la deſcription particuliére de la Ville impériale de Cuzco, que les Eſpagnols appellent la Grande, & qu'ils honorent de pluſieurs autres titres pompeux. S'il faut s'en raporter à un des Conquerans du Perou, Cuzco étoit une Ville également puiſſante & peuplée. Elle contenoit plus de cent mille maiſons. Les ruës qu'on avoit diſpoſées en croix, étoient droites, larges, & pavées. Il y avoit un Marché quarré, une Citadelle fortifiée de trois murailles, une quantité incroïable de pierres maſſives, & non cimentées. On auroit dit que le Diable étoit l'Architecte d'une telle maçonnerie. Les rochers qu'on avoit aſſemblé, & mis les uns ſur les autres pour élever & conſtruire cette rare Ville, ſurpaſſoient, dit-on, toutes les merveilles de l'Antiquité. Pluſieurs Ecrivains marquent qu'au milieu de Cuzco, il y avoit une grande Place qui aboutiſſoit à quatre ruës qu'on nommoit Roïales. Il y avoit de plus un Château conſtruit de materiaux ſi prodigieuſement grands & épais, que vingt bœufs avoient de la peine à tirer une pierre. Il faut avoir la foi hiſtorique pour croire cette circonſtance. La Ville eſt ſituée dans une vaſte campagne environnée de hautes montagnes de tous côtez, & où coulent quatre ruiſſeaux qui arroſent toute la vallée, ſans compter une fort belle fontaine dont on tire du ſel abondamment. Le Climat en eſt également temperé toute l'année, ce qui fait que les habitans ne ſont pas plus vêtus en hiver qu'en été. Les premiéres maiſons qui la compoſent furent bâties au bas d'une Colline qui eſt entre l'Orient & le Septentrion ; ainſi la Ville eſt diviſée en haute & baſſe. Les Yncas en avoient partagé les quartiers ſelon les quatre parties de leur Empire. Les Sauvages ſoumis par Manco Capac devoient s'y loger conformément aux lieux, d'où ils étoient ſortis ; de ſorte que ceux de l'Orient demeuroient à l'Orient, ceux de l'Occident à l'Occident, & ainſi des autres. A meſure que l'on conquéroit de nouveaux Peuples, ils ſe logeoient ſelon la ſituation des Provinces d'où ils étoient venus. Ce qui ſe faiſoit avec tant d'ordre, & en gardant ſi bien les proportions, qu'en conſidérant les quartiers, les avenuës & les maiſons de tant de Nations différentes, l'on voïoit tout l'état de ce grand Empire, comme dans une Carte particuliére, en racourci. Chacun y obſervoit la maniére de vivre de ſes ancêtres, & chaque Nation y étoit diſtinguée par une eſpèce de Toque qu'elle portoit ſur la tête, chacune à la mode de ſon Païs. Tout ce vaſte Enclos, habité par les divers ſujets de l'Empire, n'étoit, pour ainſi dire, que les fauxbourgs de la Ville, où les Yncas privilégiez, ni ceux du ſang Roïal ne demeuroient pas. Leur quartier, ſitué vers le Sud, étoit ſeparé de l'autre par un ruiſſeau, & chaque branche de cette illuſtre & nombreuſe Famille avoit ſon canton particulier. On appelloit *Yncas* ou *Princes du ſang*, tous ceux de la Race Roïale indiféremment, & les Femmes s'apelloient *Pallas* ou Princeſſes Roïales. Je ne dirai rien des anciens Edifices qu'on y voïoit, non plus que du Palais des Yncas, parce qu'ils furent preſque tous détruits par les Eſpagnols, & qu'il n'en reſtoit plus que les mazures. Cette Ville eſt pourtant encore aujourd'hui aſſez grande, puiſque qu'on y compte plus de 30000. Communians, dont les trois quarts ſont Indiens. On y fait de toutes ſortes d'ouvrages de cuir tant pour l'uſage des hommes que pour les harnois des chevaux & des mules, & les Manufactures de toile de coton font tort à celles de l'Europe. Cette Ville eſt encore renommée à preſent par la grande quantité de tableaux & de peintures que les Indiens y font, & dont ils rempliſſent tout le Roïaume, quelques mauvaiſes qu'elles ſoient. Elle avoit pour bornes à l'Orient & au Septentrion les Provinces d'Andeſuia & de Cinciaſuïo ; au Midi & à l'Occident, celles de Collaſuïo & de Condé-ſuïo. Cette Capitale eſt partagée en Havan Cuzco & Harim Cuzco, c'eſt-à-dire haut & bas Cuzco.

La Ville qui prime à preſent dans le Perou eſt Lima : elle eſt ſituée dans une belle plaine au bas d'une vallée qu'on nommoit autrefois Rimal du nom d'une fameuſe Idole des Indiens qui rendoit de grans Oracles, d'où par corruption & par la difficulté que ces Peuples avoient de prononcer l'R auſſi rudement que les Eſpagnols, eſt venu le mot Lima : ce nom-là différe de celui que ſon Fondateur lui impoſa dans ſon établiſſement : car François Pizarre qui, en mille cinq cens trente-cinq, ſous le Regne de Charles-Quint, jetta les premiers fondemens de cette Ville-là, l'avoit nommée la Ville des Rois ; & cela en l'honneur de Don Carlos, & de Dona Juanna ſa Mere tous deux regnant conjointement en Caſtille. Peut-être auſſi le Bâtiſſeur lui donna-t-il le nom de Los Reyes, parce que les Eſpagnols conquirent cette belle & fertile vallée le jour des Rois. L'Ecuſſon des armes de la Ville ſemble favoriſer ces deux ſentimens. Il porte trois couronnes d'or, deux & une, en champ d'azur, ſurmontées en chef d'un étoile raïonnante. Quelques-uns font entrer dans l'Ecuſſon les deux Colonnes d'Hercule ; mais en pluſieurs endroits elles ne paroiſſent que comme ſuport avec ces deux mots *plus ultra*, plus outre, & les deux lettres I & K. pour exprimer les noms de *Juanna* & de *Karlos* dont elles ſont initiales.

Les Eſpagnols, qui par une louable émulation

ſont

ſont toûjours fort attentifs à tous les dehors du culte, avant que de penſer à aucun autre édifice, debutérent par tracer le plan de la maiſon du Seigneur, jettant à peu près au milieu de la Ville les fondemens d'une Egliſe. Enſuite Pizarre le Fondateur traça les ruës, diſtribua les Iles des maiſons par quartiers de ſoixante-quatre toiſes en quarré. Douze Eſpagnols, qui en furent les premiers bourgeois ſous ſa regence, commencerent à s'y loger; après quoi trente hommes de Sar Gallaa, & quelques autres qui étoient à Xuuxca vinrent ſe joindre à eux & formerent en tout le nombre de ſoixante & dix Habitans. Cette petite Pepiniére a reçu avec le tems une copieuſe benediction; car Lima eſt aujourd'hui la plus grande Ville de l'Amérique Méridionale.

La diſtribution du plan en eſt très-belle. Les ruës ſont parfaitement bien alignées & de largeur commode. Au milieu de la Ville eſt la place Roïale, où tous les beſoins publics ſe trouvent raſſemblez. A l'Orient ſont la Cathédrale & l'Archevêché : au Septentrion le Palais du Viceroi : à l'Occident la Juſtice, la ſalle d'Armes & une ſuite de porches uniformes. Enfin le côté du Midi eſt comme le précédent orné de porches & c'eſt où ſont les boutiques des Marchands. Au milieu de la Place eſt une fontaine de bronze ornée d'une belle ſtatuë de la Déeſſe à cent bouches, cette renommée qui dit tout ce qu'elle ſait & tout ce qu'elle ne ſait point. Il y a de plus à cette fontaine huit Lions auſſi de bronze qui jettent de l'eau tout autour. Et de plus elle eſt cantonnée de quatre autres petits baſſins fort riches & d'un très-beau travail.

Dans le quartier près de la Place Roïale, du côté du Nord coule la Riviére de Lima, qui eſt preſque toûjours guéable excepté en Eté au tems des pluïes de la montagne, & de la fonte des neiges. On la ſaigne en pluſieurs endroits, pour arroſer les campagnes, les ruës, les jardins, & on la conduit dans la Ville par des aqueducs ſouterrains & couverts.

La partie que cette Riviére ſepare du côté du Nord a communication avec le gros de la Ville par un pont de pierre compoſé de cinq arcades d'aſſez bonne conſtruction. Cet ouvrage fut conſtruit ſous la Viceroïauté de *Montes Claros :* la ruë qu'il enfile conduit directement à l'Egliſe de St. Lazare, Paroiſſe d'un fauxbourg nommé Malambo ; & ſe termine auprès de Lameda. Cet endroit-là eſt une promenade de cinq allées d'Orangers, longue environ de deux cens toiſes, dont la plus large eſt ornée de trois baſſins de pierre pour les fontaines. La beauté de ces arbres toûjours verds, les bonnes & agréables odeurs que les fleurs répandent preſque toute l'année & le concours des caléches qui s'y aſſemblent tous les jours à l'heure de la promenade font de ce Cours un lieu de delices ſur les cinq heures du ſoir.

Les tremblemens de terre qui arrivent fort ſouvent au Perou ont cauſé de grandes pertes à Lima & tiennent les habitans dans une inquiétude continuelle. Le 17. de Juin 1678. il en fit un qui renverſa une grande partie de la Ville & principalement les Temples conſacrez à la Vierge Mere de Dieu. Il ſemble, dit un Ecrivain Eſpagnol, que ce ſoit cette Reine des Cieux qui excite ſon Fils à faire tout ce deſordre. Le 19. d'Octobre 1682. la terre trembla ſi violemment que Lima fut preſque tout-à-fait bouleverſée. On delibera même s'il ne valoit pas mieux abandonner la place & bâtir une nouvelle Ville dans un endroit plus ſûr. On renouvelle tous les ans par des priéres publiques la mémoire de ce terrible événement. Si l'on veut s'en raporter à la credulité publique, un Moine de la Redemtion des Captifs ou de la Merci avoit prophetiſé cet afreux accident. Cet Enthouſiaſte, couroit, dit-on, les ruës criant comme un autre Jonas, *faites pénitence.* Ce tremblement fut ſi extraordinaire qu'à chaque demi-quart d'heure ces horribles ſecouſſes recommençoient, ſi bien qu'en vingt-quatre heures on en compta plus de deux cens.

Il ne pleut jamais à Lima. C'eſt à cauſe de cette grande ſechereſſe que les maiſons ne ſont couvertes que d'une ſimple natte poſée de niveau avec un doigt de cendre pour abſorber l'humidité du brouillard; & même les demeures les plus magnifiques ne ſont bâties que de briques cruës, c'eſt-à-dire de terre paîtrie avec un peu d'herbe, & ſechée ſimplement au Soleil; ce qui ne laiſſe pas de durer des centaines d'années, par la raiſon que l'eau n'y pénétre jamais.

Les murailles même de la Ville, qui doivent être un ouvrage éternel, ne ſont pas conſtruites d'une autre matiére. Elles ſont environ de vingt piés de hauteur & neuf d'épaiſſeur au cordon. Ainſi dans tout le contour de la place, il n'y a pas un ſeul endroit aſſez large pour mettre une piéce de canon, d'où on preſume avec fondement qu'on n'a bâti ces murailles que pour mettre la Ville hors d'inſulte de la part des originaires du Païs.

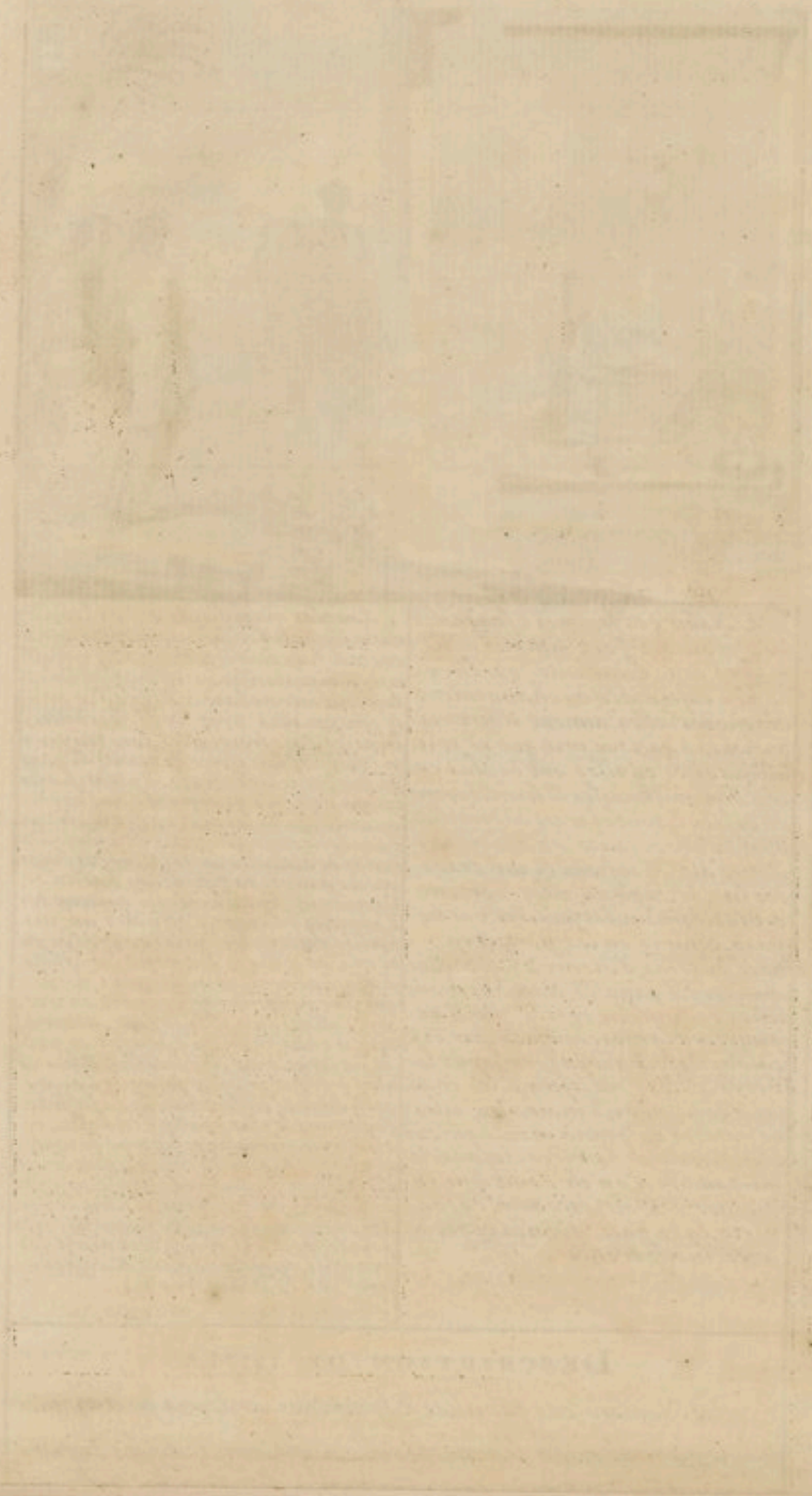
Le nombre des Familles Eſpagnoles de Lima peut aller juſques à 9. mille blancs : les autres ſont une bigarure de Meſtices, de Mulâtres, de Negres, & d'un peu d'Indiens. On fait monter les habitans à vingt-huit mille, & la Moinerie, engeance des plus pullulantes, tant mâle que femelle, occupe tout au moins un quart de la Ville.

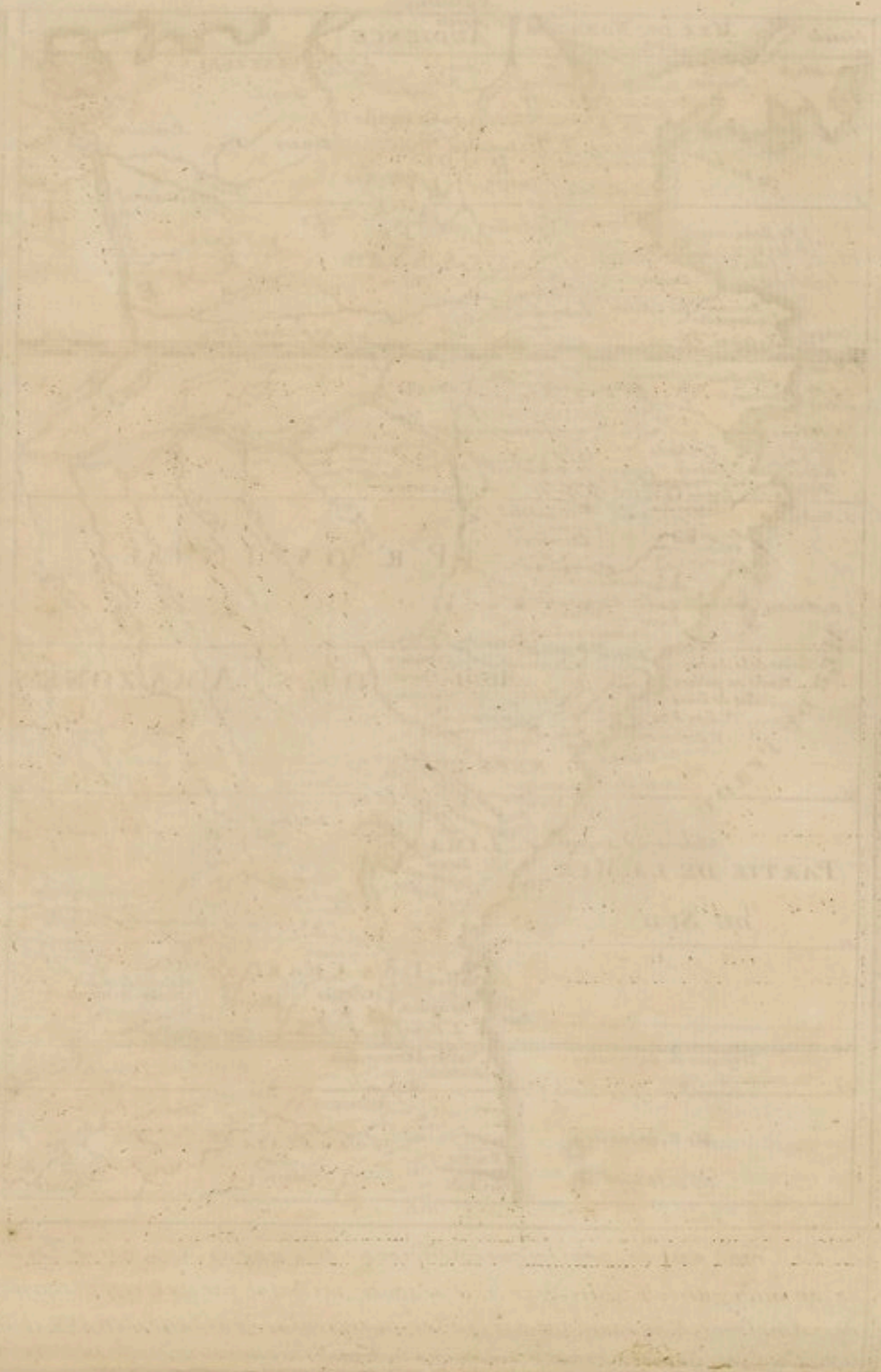
Comme on compte les caroſſes en Europe pour marquer la magnificence des Villes, ce ſont à Lima les caléches, dont les mules font l'attelage, qui font voir l'opulence de cette belle Ville. Il n'y a pas moins que quatre mille de ces voitures ; & c'eſt de quoi l'on ſe ſert ordinairement dans le Païs. Mais pour montrer les richeſſes de Lima il ne faut que lire le détail ſuivant.

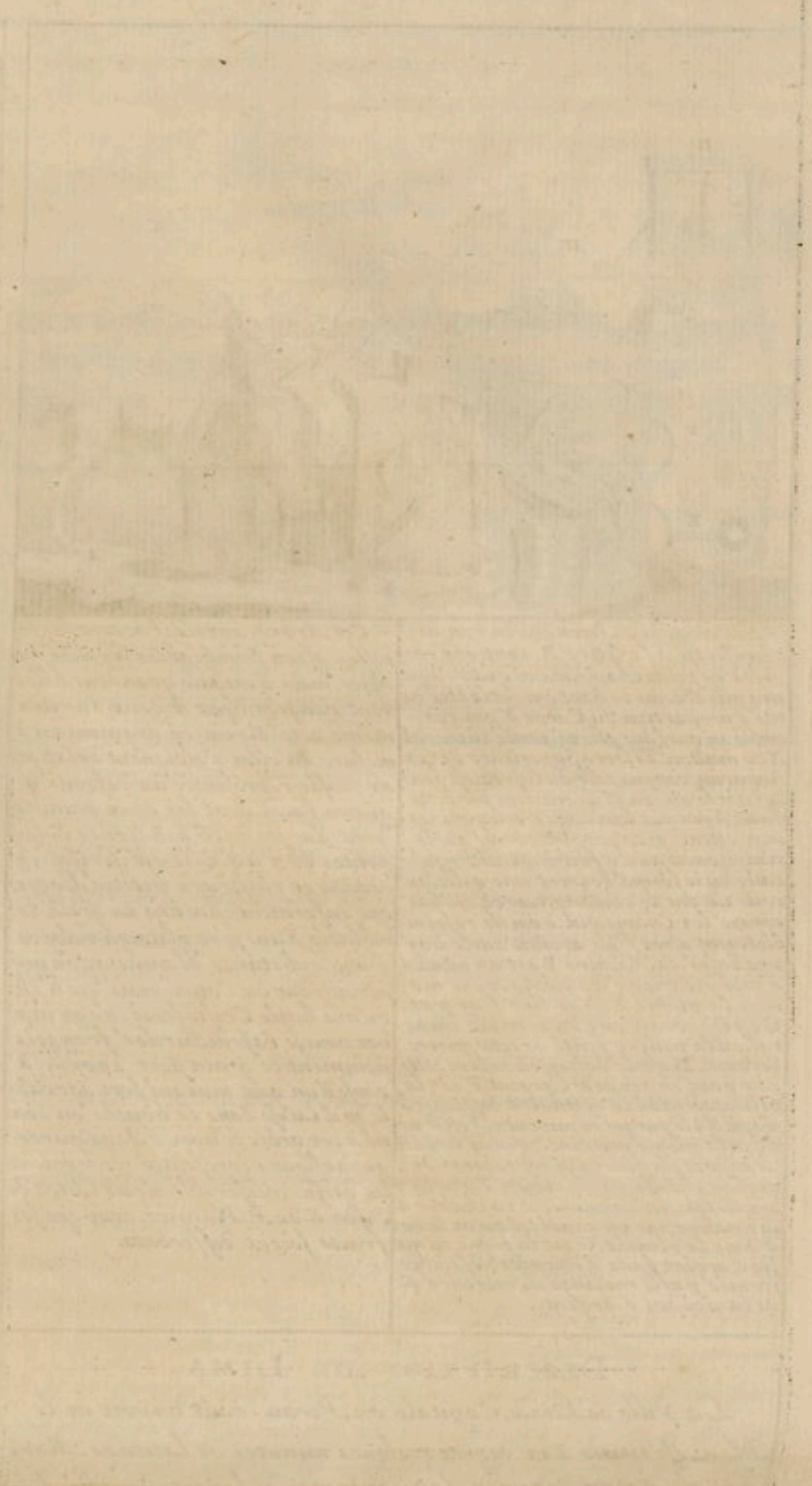
En mille ſix cens quatre-vingt-deux, à l'entrée du Duc de la Palma, qui venoit pour être inſtalé dans ſon nouveau Gouvernement, les Marchands de cette Capitale firent paver les ruës de la Mercad & de la Mercaderes par où le Viceroi devoit paſſer pour entrer dans la place Roïale où eſt le Palais. Les Negocians, dis-je, firent paver ce chemin-là de lingots d'argent quintez, qui communément peſent environ deux cens marcs, longs de douze à quinze pouces, larges de quatre à cinq, & épais de deux à trois; ce qui, monnoïe de France, revenoit plus ou moins à 80000000 d'écus, & à 320000000 de livres. Il eſt vrai que Lima eſt comme la depoſitaire des Tréſors du Perou. Il y a quelque tems qu'on ſupputa qu'il s'y depenſoit ſix millions d'écus; ſavoir en combien de tems, mon Auteur l'a apparemment oublié. Mais il aſſure que ce bon tems-là n'eſt plus, & que par le Commerce des François dans ce Païs-là les marchandiſes de l'Europe à bon prix, on peut dire que Lima eſt déchue de ſon ancienne opulence, & que cette Capitale eſt aujourd'hui pauvre en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois.

Ce changement de fortune ne laiſſe pourtant pas d'irriter plûtôt la paſſion du luxe que de l'afoiblir. La magnificence des habits domine dans les deux ſexes, ſur tout chez les femmes où elle eſt énorme. Ces Dames ont une fureur non ſeulement pour les étofes les plus riches, mais auſſi pour les denteles, pour les perles, & pour les pierreries. Il y a telle de ces Marchandes qui porte un petit Perou ſur le corps; leurs bijoux & leur parure ne montant pas à moins qu'à deux cens quarante mille livres; ſi bien que cette depenſe exorbitante abîme les Epoux & les Amants. En général les Femmes de Lima ſont d'un aſſez beau ſang; elles ont des maniéres vives & engageantes, qui ſemblent leur être particuliéres: mais peut-être auſſi, dit-on, doivent-elles une partie de leurs charmes à l'oppoſition des Mulatreſſes, Noires, Indiennes & autres viſages hideux, qui font le plus grand nombre dans le Païs.

CAR-







Carte Particuliere du Perou, Plan de la Ville de Lima, Description de Quelques Plantes. Animaux, & Machines du Pays. Avec l'Habillement des Hommes & des Femmes Espagnoles qui y Demeurent.

Les moutons du Perou que l'on voit ici représentez à la Lettre A. sont des espéces de petits chameaux de quatre à quatre pieds & demi de haut qui ont la tête petite & proportion du Corps & qui ressemble en quelque chose à celle du cheval & du mouton. La lèvre Superieure de ces Animaux, comme celle du Lievre, est fendue par le milieu, & ils crachent par cette fente à dix pas loin contre ceux qui les inquiettent. si ce crachat tombe sur le visage, dont qu'il y faut une tache rousâtre. ils se forment souvent une galle, qui reste tels tant le coulong, courbé en bas comme les Chameaux, à qui ils ressemblent assez; ils avoient sur le dos une bosse. la Machine B est un moulin à meule, composé de plomb, pour moudre la pierre d'où se tire l'argent. C est l'endroit ou l'on petrit le minéral, ou la poudre faite de cette pierre écrasée. D est le bassin ou l'on lave cette poudre pour en séparer l'argent. E est la Lessiveuse ou la machine à desseicher l'argent & le tout par du mercure. F est le poêle de la même machine, près de la quelle on met un fourneau représenté H. qui l'on chauffe par le moien d'une herse appellé Ixho qui communique sa chaleur à la machine par un canal tel qu'on le voit dans la planche. G est la Jigne ou masse d'argent faite d'une pâte desseichée formée par le mélange du mercure & de la poudre d'argent.

Cet Arbre, appelé Pacay, a les feuilles assez Semblables à celles du Noier, mais d'inegale grandeur. Elles sont rangées deux à deux sur une même côte. Et vont en augmentant à mesure qu'elles s'éloignent de la tige. sa gousse représentée au dessous a quatre faces, dont les deux grandes sont larges de 16 à 18 lignes & les petites de 7. à 8. Elle est divisé en dedans en plusieurs petites Loges, qui enferment chacune un grain Semblable à une féve plate, enveloppée d'une substance blanche, qu'on prendroit pour du Coton; mais qui n'est qu'une huile Cristalisée, qu'on mange pour se rafraichir. les françois nomment ce grain pois sucrin, à cause d'un goût musqué fort agreable qu'il laisse dans la bouche. on donné à cet arbre le nom d'Inga, parce que sa fleur représentée séparément au dessus, ressemble assez à l'Inga de Pison. & du P. Plumier, quoi-que ses fruits soient differents.

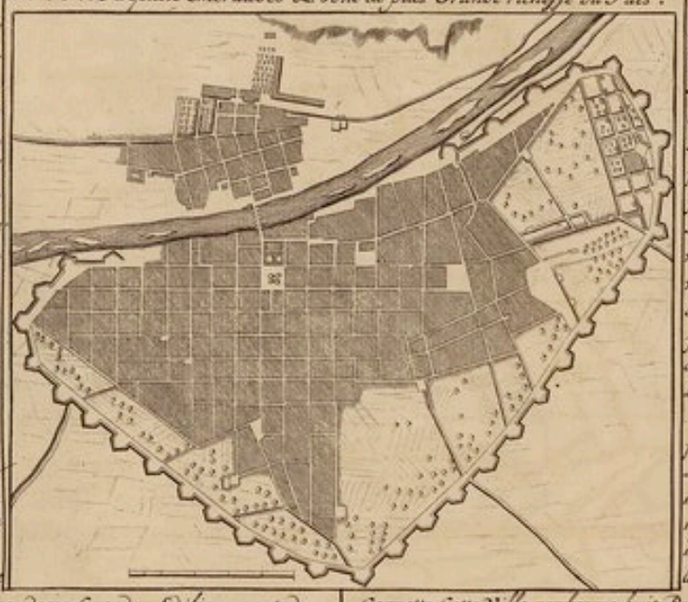
L'Habit des femmes Espagnoles du Perou est fort simple, mais malgré cette simplicité, qui leur sied peu susceptible du changement des modes, elles aiment à être magnifiques à quelque prix que ce soit, même en ce qu'elles ont de plus caché. Leurs chemises & leurs Jupons de dessous sont chargés de dentelles, dont la prodigalité va jusqu'à en mettre aux chaussons & aux draps des lits. la Jupe qu'elles portent ordinairement est ouverte par devant, comme on les portoit en France du tems d'Henri IV. & bordée d'un triple rang de dentelles, dont celles du milieu sont d'or & d'argent fort larges, coupés sur des galons de soie qui en terminent les bords. Elles font le sein & les épaules à demi nuds, à moins qu'elles ne portent un grand mouchoir qui leur vient par derrière jusques à mi-jambes. Ce n'est point une indecence d'avoir la gorge découverte en ce païs, où on la regarde avec indifference.

Les plus magnifiques ont un habit d'une riche étoffe d'or, où dans les chaleurs, d'une toile fine, couverte de dentelles extrémement rangées. elles ont un petit tablier, qui font deux ou trois bandes d'étoffe d'or ou d'argent couvertes, avec des dentelles. Dans les Pays froids elles sont toujours enveloppées d'une espéce de manteau qui tombe un pés comme leur tombe en pointe sur les talons c'est ordinairement d'une espéce de flanelle, mais les plus riches le portent d'une belle étoffe couvertes de plusieurs rangs de dentelles larges & moins fines que les autres, au reste leurs habits & Ceremonie sont les mêmes que ceux des Espagnoles d'Europe, c'est à dire un manteau de soie noire, qui ne laisse voir que les coudes & le Cap. Elles n'ont point sur la tête d'autre ornement que leurs Cheveux, qui leur pendent par derrière en tresses, quelque fois elles se font un tour de tête de ruban d'or ou d'argent. ce ruban est large, orné de dentelles, fleuronné sur le front de deux pouces. A l'egard des hommes ils sont habillés à la françoise mais le plus souvent en habits de soie, avec qu'melange bizarre de couleurs vives. les gens de robe portent la Golille & l'épée comme en Espagne, excepté les Oidors & les Presidens. Mais de sorte que le Perou est un juste au corps fendu sous les bras des deux côtés avec les manches ouvertes dessus & dessous avec des boutonnieres.

Description de Lima.

La Ville de Lima, Capitale du Perou, dont on voit ici le Plan, est située à 12. degrez quelques minutes de latitude Meridionale, & à 279. degrez quelques minutes de longitude. Elle est bâtie dans une belle plaine, à deux lieuës du Port de Callao, le meilleur de cette Côte. ses ruës sont parfaitement bien alignées & d'une raisonnable largeur. Au milieu est la place Roiale, où se trouvent abondamment toutes les choses néces saires à la vie. la Cathédrale & l'Archevêché sont à l'Orient, le Palais du Vice-roi au Nord, la Justice, la prison & la sale d'armes à l'Occident, & au midi plusieurs Porches & boutiques de Marchands. le Milieu de la Place est orné d'une fontaine surmonteé d'une statuë de la Renommée, accompagnée de huit Lions de bronze comme la statuë, qui jettent de l'eau tout à l'entour. A L'undes quartiers de la ville du côté du Nord, passe la riviére de Lima, qui est presque tôujours Gueable, excepté en Eté, dans le tems des pluïes & de la fonte des Neiges: on la saigne en plusieurs endroits pour arroser les Campagnes, les ruës, & les Jardins, ou on la conduit par des Canaux couverts. Cette partie de la Ville, séparée par la riviére, Communique à l'autre par un Pont de pierre de cinq Arches, qui est d'une belle Ordonnance, & d'une solide construction. la ruë qu'il enfile, se termine à une Promenade de cinq allées d'Orangers, longue d'environ deux cens toises, dont la plus large est ornée de trois bassins de Pierre pour des fontaines. la beauté de ces Arbres toûjours verds, le parfum que les fleurs y répandent Presque toute l'Année, & le concours des Caléches qui s'y rassemblent tous les soirs, font de ce lieu de délices une Promenade fort agreable. Il ne manqueroit rien à la beauté & à la Commodité de ce sejour delicieux, sans les frequens tremblements de terre, qui ont déja fort endommagé La Ville & qui Inquiettent tous les jours ses Habitans. Cependant la crainte de ces dangereux Phenoménes n'a pas empêché qu'on n'ait éleré à Lima quantité de belles Eglises, & de Clochers fort somptueux. Il est vrai que la plûpart des voutes n'y sont que de bois, peint, les murs de ces Grands Edifices sont de briques cuites, & ceux des Petits, d'Ardoises ou de briques crues. les Maisons ne Consistent qu'en un rez de Chaussée, sur lequel on voit quelque fois un premier Etage, bâti de Cannes pour le rendre Leger, Elles sont toutes sans Toit, parce qu'il n'y pleut Jamais, mais seulement dans les Montagnes à quinze & vingt lieues de la Côte. les murs de la Ville sont bâtis de même, ils ont 18. à 20. piés de haut & neuf d'épaisseur au cordon, de sorte que dans tout le contour de la Place il n'y a pas un seul endroit assez large pour y Mettre du Canon. l'enceinte est flanqueé par des bastions de 15. toises de flanc perpendiculaire à la Courtine, & d'environ 80. toises de face. Au reste il n'y a ni fossé, ni dehors, & cette Fortification est de l'an 1685.

Ce Grand païs de l'Amerique Meridionale est borné au Nord par le Popayan, au midi par le Chili & par le Paraguay, au levant par les terres inconnuës des Amasones, & au couchant par la Mer du sud; on lui donne environ six cens lieuës de Côtes & quatre vingt dix dans sa moienne largeur, on le divise en trois grandes Provinces ou Audiences, celle de Panama, qui est au Nord, celle de Quito dans le Milieu, celle de Lima ou le Perou propre au sud. quoi-que cette derniere Province soit située entre la ligne Equinoctiale & le Tropique du Capricorne, le Climat n'y est pas néanmoins trop chaud il est au contraire toûjours égal & fort temperé, par les raisons que nous en raportons dans la Description de la ville Capitale de Lima. le terroir y est un des plus fertiles du monde, à cause des Grandes roseés qui tombent le soir & le matin, & du soin qu'on prend de l'arroser par tout où il y a des Rivières. Il produit Abondamment du Maiz, du Cotton, des Cannes de sucre, & plusieurs fruits qu'on y a transportez d'Europe, dublé, de l'Huile & du vin, meilleur que celui d'Espagne. Mais les Mines d'or, d'Argent, d'Emeraudes &c sont la plus Grande richesse du Païs.



Description de Lima.

Le Nombre des familles Espagnoles de Lima peut monter à huit ou neuf mille blancs, & si l'on y Comprend les Indiens il peut aller à 28000. Ames. De ce nombre sont les Religieux & les Religieuses, qui occupent au moins un quart de la Ville. Comme on compte les Carosses dans les villes d'Europe pour en marquer la Magnificence, on compte de même jusqu'à 4000. Caléches à Lima, tirées par des mules. Cette Ville étoit très riche, étant le dépôt des tréfors du Perou. on supputa il y a quelques Années qu'il s'y faisoit pour plus de six Millions d'écus de dépense; mais depuis que le Commerce des françois y a apporté les Marchandises d'Europe à bon prix, il faut en rabattre beaucoup maintenant, tellement qu'elle est pauvre aujourd'hui en Comparaison de ce qu'elle étoit autre fois. C'est le siege Ordinaire du Vicerot du Perou, qui est absolu comme le Roi même dans les Audiences de Lima, Chuquisaca, Quito, Panama, du Chili & de Terre ferme, en qualité de Gouverneur & de Capitaine Général de tous les Roiaumes & Provinces de ce Nouveau Monde ainsi qu'il est porté par ses titres. Il a quarante mille piastres d'Apointemens par an, sans parler des autres Gages Extraordinaires, comme ceux qui lui sont Assignés pour la visite des Provinces. Il nomme à plus de cent Gouvernemens, & il est maître de tous les Emplois triennaux tant du Civil que du Militaire. la plûpart des charges de ce païs ne se donnent ou ne se vendent que pour un tems. les Vicerois & les Présidens les possédent Ordinairement pendant sept ans. les Gouverneurs les ont pour cinq, & la plûpart seulement pour trois. Ce qui est sans doute ainsi réglé, pour empêcher qu'ils n'aient le tems de se faire des Creatures & de former des Partis contre un Roi si éloigné d'eux qu'il faut des années entiéres pour en recevoir les Ordres. la Garnison de Lima n'est Composée que de troupes de Milices Bourgeoises, qui ne tirent aucun Gage du Roi, excepté les Officiers Généraux & les Sergens des Compagnies d'Infanterie. Elles sont de cent hommes chacune & n'ont pour Officiers qu'un Capitaine, un Enseigne, & un Sergent. les Compagnies de Cavalerie ont un Capitaine, un Lieutenant & un Cornette. Cette Ville renferme huit Paroisses, outre la Cathedrale & plusieurs Maisons Religieuses de l'un & de l'autre sexe, qui en absorbent la Meilleure partie. Mais la plûpart des Moines y Mênent une vie si Licentieuse, & les Religieuses pour la plûpart y Observent si peu la Regularité de leur Institut; que tout se ressent de la Molesse du Climat & du temperament Amoureux qui y régne. en effet l'air y est toûjours temperé, & Conserve un juste milieu entre le froid de la nuit & la Chaleur du jour. le ciel y est Ordinairement couvert de nuages, qui Garentissent ces heureux Climat des rayons que le Soleil y darderoit perpendiculairement: & ces nuages, ne s'y changent jamais en pluïe, qui puisse troubler la promenade ni les plaisirs. ils s'abaissent seulement quelque fois en brouillards pour rafraichir la surface de la terre, de sorte qu'on y est toûjours assuré du tems qu'il fera le lendemain. Outre cet Agrément, on y a encore celui d'y trouver toute l'année toute sorte de fruits, on fait cette Ville est un sejour delicieux à tous égards, & fort propre à entretenir la sensualité de ceux qui l'Habitent.

CARTE DU PARAGUAI, DU CHILI, DU DETROIT DE MAGELLAN &c.

Dresſeé ſur les Mémoires les plus Nouveaux & les obſervations les plus exactes.

Tom. VI. N.o 33. Pag. 135.

PEROU

BRESIL

MER DU SUD

MER DU NORD

PARAGUAY

CHILI

TUCUMAN

CHACO

PAYS DES PAMPAS

PATAGONS

TERRE DE FEU

TERRE MAGELLANIQUE

Tropique du Capricorne

Los Charcas

Los Chiquitos

Gouvarapos

Tupinambas Nation des Tupiques

Carajes Portes

les Abrolhos

Gualachos ou Guaynas

Yaros errans

Charruas errans

Cuyo

Chi cuito

Cellares

Baye de los Camarones

Isles de los Chanos

Isles de Sebald de Weert

Detroit de la Roche découverte

Isles S.t Ambroſe ou S.t Ambroiſe

Isle S.t Felix

Cet Iſles ont été découvertes par Jean Fernandez dans le voyage qu'il fit du Perou au Chili l'an 1576. On dit que ce ſont les mêmes que Pedro Sarmiento vit l'an 1589 sous cette Hauteur.

Isles de Fernand

I. de Terre ou Montagne

I. de Fuera de Jean Fernandez

Route de Sarmiento

Route de Pedro Sarmiento l'an 1589

Route de Ferdinand Magellan l'an 1520

Echelle.

Lieues marines d'Espagne.

Lieues Comm.s d'Espagne d'une heure de chemin.

Cap Redondo nommé par les Portugais Punta de Reyes parce qu'ils prétendent que c'eſt là qu'finit la domination de la couronne de Portugal

Cap Blanc ou de Barreiras Blancas

Peggy I.

Port S.t Julien

Les coupures de Côtes trouvées depuis le Iour de Guanachicha n'ont pas bien cet endroit

Les communications des deux Rivieres Salade et Colorado n'ont pas bien cet endroit

Angra des Arenas

Cap des Corrientes ou d'Arenas gordas

Cap Approchant ou Pointe de terre basse

Baye St. Mathias ou Rade sans fonds

Route de Schouten, Le Maire l'an 1616

Route de Sr. de la Roche en 1675

Retour du Capit.e Cherp

Retour du Capit.e Cherp Anglois de la M.re du Sud en 1686

Route de Narbrough l'an 1670

grande Isle découverte par le Sieur de la Roche en 1675 sous la hauteur de 45 degrés

Icy M.r Halley a trouvé la Mer glacée

Jusqu'icy est venu Americ Vespuce en 1502. etant party de la Côte du Brésil a 32 degrés et ayant fait 300 lieues au Sudest

Dans cette Mer Glaciale il y a beaucoup d'animaux qui sont moitié Oiseaux et moitié poissons. Ils ont le col comme un Cigne qu'ils avancent hors de l'eau seulement pour prendre l'air le reste est toujours sous l'eau

Detroit de Magellan

Detroit nommé Jelouchette par eux du pays

Nouvelle Mer du Sud découverte par Jacques le Maire

Port découvert par F.d Drak

REMARQUE.

Le Paraguay eſt la Province la plus Septentrionale de toutes celles de la grande Region de Rio de la Plata. Elle eſt aſſez fertile par le ſoin que ſes habitans prennent de la cultiver. Ce ſont les hommes qui labourent la terre, & les femmes qui font la moiſſon. Elles filent auſſi le Coton, que ce pays produit en abondance, & s'en font des Vêtemens. Les Eſpagnols y ont quelques Habitations, & le reſte eſt habité par des Sauvages.

Le Chili eſt ainſi nommé d'un mot qui veut dire froid, on raconte que Don Diego Almagro, Caſtillan, qui le découvrit en 1535. y perdit un bon nombre de ſes ſoldats dont la plûpart demeurerent gelez auſſi bien que leurs chevaux, ſur la montagne des andes qui traverſent tout le pays du Sud au Nord. Ces montagnes ſont les plus hautes du monde, pleines de Volcans, & neanmoins toûjours couvertes de neiges. L'air eſt extrémement froid ſur ces montagnes, chaud dans la Plaine. Sain & temperé du côté de la mer.

La Terre Magellanique eſt une Region preſque inconnuë ſituée entre la grande Province de Rio de la Plata, au Septentrion, la Mer du Nord à l'Orient, le Detroit de Magellan au Midi, & la Mer du Sud & le Chili au Couchant.

DISSERTATION
SUR
LE CHILI ET LE BRESIL.

LE Chili s'appelle ainſi d'une vallée qui porte le même nom : les Eſpagnols le nomment Chilé, & les François par corruption diſent Chili. On lui donne environ quatre cens vingt lieuës de longueur du Nord au Sud, & de l'Eſt à l'Oueſt cent cinquante de largeur & pour l'ordinaire quatre-vingt dix. Ses bornes ſont au Septentrion le Roïaume du Perou ; à l'Orient le Magellan dont il eſt diviſé par une longue ſuite de montagnes, nommées en Eſpagnol *La Sierra Nueucada de los Andes* ; au Midi la Terre Magellanique ; & à l'Occident le Païs des Patagons.

Les Géographes conviennent que *Chili*, dans la langue du Païs ſignifie *froid* ; mais ils ne s'accordent pas ſur la raiſon pour laquelle on a donné cette épithéte à une contrée de la Perouane ou Amérique Méridionale. C'eſt, dit l'un, parce qu'il y fait un froid extraordinaire à cauſe de ſa ſituation, & quoique l'air y ſoit à peu près temperé comme en Eſpagne, cependant l'Hiver y eſt ſi rude qu'il tuë les hommes & les bêtes. Un autre Ecrivain borne ce froid aux ſeules montagnes qui ſont à l'Eſt & au Nord du Chili ; & enfin on a donné, dit le troiſiéme, le nom de *froid* à cette grande étenduë de terre, parce que on n'y peut aller du Perou, que par des montagnes couvertes de neige, & par conſequent extraordinairement froides.

Jaques d'Almagre commença la decouverte du Chili ; & Pierre de Baldivia la continua, en mil cinq cens trente-neuf. Le printems y commence au mois de Septembre, l'Eté en Decembre, l'Automne en Mars, & l'Hiver en Juin. L'air y eſt temperé, & le Païs fertile. Il produit en abondance du froment, du vin & de l'or. Il y a entre ſes limites pluſieurs Provinces qu'on n'a point encore decouvert.

La premiére Ville du Gouvernement de Chili eſt Serena ; ce fut Baldivia qui la fit bâtir ; & on la nomme auſſi Coquimbo, de la vallée, où elle eſt ſituée. Drak étant entré dans le Port de cette Ville-là pour faire aiguade, trois cens Cavaliers & deux cens Fantaſſins parurent & l'obligerent de ſe retirer ; le même Capitaine Anglois, aiant mouillé dans le Havre de Saint Jaques, prit un vaiſſeau où il trouva vingt-cinq mille peſos qui apartenoient à Baldivia ; puis aiant fait deſcente il brûla quelques maiſons & une Chapelle. La Ville de Saint Jaques eſt à ſoixante lieuës de celle de la Conception ; & celle-ci à quatre lieuës de Quilacoïa d'où Baldivia fit tirer des mines, pendant ſon Gouvernement, une quantité d'or prodigieuſe.

Ce Conquerant, Fondateur de l'Imperiale & de la Conception, revenu de cette derniére Ville, en 1551. fit conſtruire trois Forts : l'un dans le Tacapel ; le ſecond dans le Puron ; & l'autre dans l'Arauco, trois Provinces qui n'étoient qu'à huit lieuës l'une de l'autre. Le but du Bâtiſſeur étoit de domter ces Peuples qui avoient toûjours maintenu courageuſement leur liberté contre les Peruviens. Mais le *Decouvreur* ſe mécomptoit du tout au tout : car ces braves Indiens ne pouvant ſouffrir ni l'eſclavage ni les Eſpagnols, attaquerent ces petites Forteresſes & les detruiſirent. Baldivia étant accouru à une de ces attaques pour contraindre les Aſſiegeans à ſe retirer, il y eut un rude choc ; & l'Eſpagnol ſuccomba. Aiant été pris dans le combat, les vainqueurs le traiterent, à la verité, cruellement & en vrais barbares ; mais pourtant d'un ſupplice, à mon ſens, bien convenable au Brigandage de ces ſortes de Conquerans : on verſa donc de l'or fondu dans la gorge & dans les oreilles du malheureux priſonnier : on fit de ſon crane un vaiſſeau à boire : & des trompètes des os de ſes cuiſſes.

Outre les Villes du Chili dont on a fait mention, ſont encore Baldivia que les Indiens brûlerent en 1599 ; los Infantes, Ville riche ; Oſorno, Chiloé ou Caſtro ; Mendoza & Saint Jean de la Frontiére, toutes deux bâties par Garcie de Mendoza, fils du Viceroi du Perou, Gouverneur de cette Province-là. Après la priſe de Baldivia, l'Imperiale ſoûtint le ſiége un an tout entier : mais enfin, la Garniſon étant reduite à vingt Eſpagnols, les Chiliens s'emparerent de la Place.

De treize Villes conſiderables les Naturels en enleverent ſept & les detruiſirent. Les Habitans de ces Villes ruïnées furent tous taillez en piéces. On fit pourtant grace au beau ſexe ; & la rançon de chaque femme étoit une paire d'étriers, ou d'éperons,

rons, ou une bride de Cheval; on donnoit ſix femelles humaines pour une épée. Les Indiens trouvoient aſſez leur compte dans ce genre de trafic: ils ſe ſervirent de ces inſtrumens pour guerroïer contre les Eſpagnols; & c'eſt ce qu'ils continuerent avantageuſement pendant quarante-deux ans, tems où le Gouverneur Vaidez eut l'adreſſe de conclure la paix avec eux.

Le Chili, aiant dans ſon voiſinage pluſieurs montagnes qui jettent du feu, ce qu'on nomme *Volcans*, on attribuë à cela les horribles tremblemens de terre auxquels il eſt ſujet. Il y en eut un ſi furieux qu'il renverſa des Villes entiéres & des montagnes; qu'il arrêta le cours des Riviéres; que la Mer ſortant de ſes bords, jetta les Vaiſſeaux à ſec; & que le bruit de cette furieuſe ſecouſſe fut entendu à plus de trois cens lieuës de la Côte.

Ces Peuples font grand cas de la force du corps: & ſi on en croit un Hiſtorien, ils prennent ordinairement pour leur Chef celui qui porte le plus longtems un gros arbre ſur les épaules.

Il n'y a point de Païs dans toute l'Amerique qui approche plus de l'Europe Meridionale, & ſur tout de l'Eſpagne que le Chili: ſitué entre la Zone Torride & le Tropique du Capricorne, on y jouït d'une agréable & feconde temperature de climat. Outre le Vin, le Blé, les Fruits & l'Or, productions qui, comme on a vu, viennent là en abondance, on y trouve encore beaucoup de bois de teinture, du miel & quantité d'Autruches. Depuis l'établiſſement des Eſpagnols, les Chevres y ont ſi bien multiplié, que, s'il faut s'en raporter aux Relations, on en tuë plus de cinquante mille tous les ans, pour en avoir la peau & le ſuif.

Les Chiliens ſont ambitieux, impatiens, hardis, braves & très-jaloux de la liberté; de belle taille; bien proportionnez, & d'ailleurs d'une force *athletique*; auſſi ſont-ils durs & infatigables dans la peine & dans le travail. Ils exercent leurs enfans à la courſe, à la chaſſe & aux armes; ce qui les aguerrit de bonne heure.

Comme je ne croi pas qu'on ſoit fâché de trouver ici le Chriſtianiſme des Chiliens, voici ce qu'un habile Voïageur nous en apprend. Aux environs de la Conception, peu d'Indiens profeſſent ſerieuſement l'Evangile, hors ceux qui ſont ſous le joug des Eſpagnols: encore ne ſont-ils apparemment Chrétiens que de nom, n'aiant aucune connoiſſance de la Doctrine eſſentielle du Culte de l'Homme-Dieu. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt que ces Chrétiens mal inſtruits & ignorans venerent les Images juſqu'à l'Idolatrie: ſans s'inquiéter de la maniére relative ou abſoluë, ils metamorphoſent les ſaintes figures en eſpèces de Divinitez mortelles; & ils font un grand merite de leur porter dequoi faire bonne chère, ſuperſtition qui accommode trop les Officiers du Sanctuaire pour la battre en ruïne. Ces bonnes gens ne peuvent s'élever au deſſus du ſenſible; & la diſtinction, la ſeparation entre le corps & l'ame ſurpaſſe abſolument leur foible portée. Comme les *Dogmatiſeurs* ſe ſoucient fort peu de prêcher ſuivant la Foi Romaine, à ces Ouailles groſſiéres, que dans la beatitude celeſte les Saints voïent en Dieu ce qui ſe paſſe ici bas; que les priéres & les vœux qu'on leur adreſſe, montant juſqu'à leurs oreilles, ils ſe rendent Interceſſeurs; & qu'enfin leurs Images ne ſont que des ſignes pour retracer leurs actions, il n'eſt pas étonnant que ils leur portent à boire & à manger, puiſque les voïant magnifiquement habillez, & de plus encenſez par les Eſpagnols, ils s'imaginent qu'ils ont auſſi beſoin d'alimens; & que la fumée de l'encens ne ſuffit pas pour les repaître. Par la même raiſon les encenſemens du prétendu Sacrifice & du Sacrement doivent produire un effet ſemblable, chez ces Convertis qui ont trop de bon ſens pour le Catholiciſme.

Les Indiens de la Frontiére, ſur tout le long de la Côte, ſeroient aſſez faciles à chriſtianiſer ſans deux obſtacles, la pluralité des femmes, & l'excès de boiſſon. Quelques-uns même ſe laiſſent bâtiſer: mais ils ne ſauroient ſe vaincre ſur la Poligamie & ſur l'Ivrognerie. Houvanſales Montero viſitant ſon Diocèſe en 1712. plus de quatre cens Indiens, perſuadez que le motif de cette viſite-là étoit de reduire leurs mariages à l'unité *feminine*, s'attrouperent; & ils attendoient au delà du Biobio, le Prelat pour l'aſſaſſiner. Ce fut au Seigneur Evêque à éteindre bien vîte le feu de ſon zèle Apoſtolique: ſa Grandeur Paſtorale declara à ces brebis rebelles, qu'il ne prétendoit les violenter en rien; & cette timidité qui n'étoit ni édifiante, ni d'un homme qui eût du goût pour le martire, le tira d'affaire.

A proprement parler, les Chiliens Originaires n'ont point de Religion. Un Jeſuite de bonne foi, c'eſt un oiſeau bien rare! Procureur des Miſſions que le Roi d'Eſpagne entretient en ce Païs-là, aſſura notre Voïageur, que ces Peuples étoient de vrais Athées; qu'ils n'avoient nul objet d'adoration; & qu'ils tournoient en plaiſanterie le Cathechiſme, & les *Prêchemens* des Apôtres *Tricornus*. Cela s'accorde bien mal avec les Lettres de ces Reverens, qui, par une pieuſe impoſture, écrivent en Europe, qu'ils font au Chili, de grans & feconds exploits dans la milice Miſſionnaire.

Ce qui prouve l'irreligion des Chiliens, c'eſt qu'on n'a jamais trouvé chez eux ni Temple, ni Idole, ni aucun ſigne ſenſible de Culte & de Religion. Ce ne fut pas la même choſe ailleurs: dans le Perou, par exemple, où on voit encore aujourd'hui les traces du Paganiſme; & ſur tout le ſuperbe & riche Temple du Soleil à Cuzco. Si les Chiliens ont quelque apparence de ſortilege, ce n'eſt que pour le poiſon; car ils ſont grans Sorciers de ce côté-là. Ce qui eſt plaiſant dans le genre contradictoire, c'eſt que, nonobſtant l'Atheïſme, & quoi qu'ils ne croïent point d'ame immortelle, ils ne laiſſent point de croire une autre vie: autrement ils ne ſeroient pas ſi ſoigneux de fournir aux morts dans la ſepulture tous les beſoins des vivans; les Curez Eſpagnols, loin de s'oppoſer à cet uſage ſuperſtitieux, le tolerent volontiers chez leurs paroiſſiens originaires; ils ſuppléent de bon cœur au peu d'appetit des défunts enterrez; ils ont la charité de s'habiller pour eux; & ce n'eſt pas le moindre endroit du Caſuel *Curial*.

Chez les Chiliens qui ont rejetté le Batême, les Femmes paſſent quelque tems ſur le ſepulchre de leurs Epoux, à leur faire la cuiſine; à les arroſer au lieu d'eau benite, d'une boiſſon nommée Chica; & à preparer le bagage; & cela dans la ferme perſuaſion que le mort ſera très-longtems en chemin.

Il ne faut pas croire pour cela, que ces Peuples aïent la moindre idée d'un Etre qui ne ſoit point materiel: ils regardent l'ame comme quelque choſe de corporel, qui, après avoir traverſé toutes les Mers, arrive en des endroits voluptueux & enchantez. Là les Hommes regorgeront de viandes & de boiſſons; ils goûteront un plaiſir venerien qui ne ſera ſujet ni à la génération, ni à l'épuiſement. Leurs fem-

femmes feront toute leur occupation de ſervir leurs maris, & de ſe ſacrifier pour leur contentement. En quoi donc conſiſtera le Paradis de ces pauvres femmes? Aparemment elles partageront la bonne chere, cette volupté ſans propagation, qui n'eſt pas un petit article, & tous les autres plaiſirs de leurs conjoints: mais au bout du compte, elles travaillent comme des Eſclaves, à toutes les fonctions du menage; & dès lors plus de Paradis.

Mais il faut tout dire: les Chiliens ne croïent que confuſément une ſotiſe ſi groſſiere; & les plus raiſonnables d'entr'eux la regardent comme telle; elle paſſe chez les dedupez pour un de ces monſtres que l'imagination de l'Homme produit ſi ſouvent, & en tant d'eſpèces differentes. Quelques Eſpagnols prétendent que cette folle croïance eſt un reſte gâté, corrompu, de la Doctrine que Saint Thomas avoit prêché au delà de la Cordillere: mais les raiſons ſur leſquelles ils s'appuïent pour ſoûtenir que cet Apôtre & Saint Barthelemi pénétrerent juſques dans l'Amerique, ſont ſi pitoïables, qu'elles ne meritent pas qu'on les raporte.

Les Indiens du Chili n'ont parmi eux ni Rois, ni Souverains qui leur preſcrivent des Loix: chaque Chef de Famille eſt Maître chez lui; mais comme la Nation a multiplié, ces Chefs, par ſucceſſion de tems, ſont devenus Seigneurs d'un certain nombre de Vaſſaux qui vivent ſous leur conduite; mais ſans acheter la ſoumiſſion, trop ſouvent l'eſclavage, comme on fait par tout, ſans païer aucun tribut: ces eſpèces de Princes ſont nommez Caciques. Tous leurs droits, toute leur autorité conſiſte à commander pendant la guerre, & à tenir la balance de la Juſtice. Ils ſuccèdent à cette Seigneurie par droit d'aîneſſe: chaque Cacique eſt independant: il eſt Maître abſolu dans ſon diſtrict. On ne parle pas ici ſeulement des Chiliens qu'on nomme *Braves*, c'eſt-à-dire indomptez; mais auſſi de ceux qu'on apelle de *Reduction*; car quoi que, par un Traité de Paix ces Caciques aïent bien voulu reconnoître le Roi d'Eſpagne, pour leur Monarque, ou plûtôt pour leur *Oppreſſeur*, ils ne ſont engagez à rien qu'à fournir des hommes, pour aider à retablir les fortifications; & à ſe defendre contre les autres Indiens: c'eſt-à-dire pourtant, que ces Originaires ſont obligez à ſecourir l'Uſurpation contre leurs Compatriotes: ſi ce n'eſt pas toûjours-là une peſante & honteuſe ſervitude, j'avouë que je ne m'y connois point. On fait monter le nombre de ces *Reduits* à près de quinze cens Habitans.

Il n'en va pas ainſi des *Subjuguez*, ou comme on les apelle dans le Païs, des *Yanaconas:* ceux-là doivent païer par tribut au Roi d'Eſpagne chacun la valeur de dix piaſtres, par an, en eſpèces ou en denrées. On les emploïe auſſi à ſervir les Familles Eſpagnoles à qui Sa Majeſté Catholique accorde, du bien d'autrui, ou par recompenſe, ou par vente, des Indiens qui ſont obligez de ſervir comme valets, & non comme Eſclaves: car outre la nourriture, on doit leur païer trente écus de ſalaire; & quand ils ont trop de cœur pour prendre un Maître, ils peuvent ſe degager pour dix écus. Ces recompenſes, ou achats vraiment tiranniques par raport aux malheureux Indiens, portent à l'Eſpagnole, le beau & noble titre de *Commanderie*. Leur âge de ſervice eſt depuis ſeize juſqu'à cinquante ans: au deſſus & au deſſous ils ont leur liberté.

Outre les Indiens de Commanderie, les Eſpagnols, ce n'eſt que dans le Chili, en ont à leur ſervice, qu'ils achètent, comme Eſclaves, des Originaires libres: car ceux-ci ſont d'un aſſez mauvais naturel pour vendre leurs Enfans à leurs Tirans: & cela pour du Vin, pour des Armes, pour de la Clinquaillerie, & autres marchandiſes. Comme c'eſt un abus toleré contre les Ordonnances du Roi d'Eſpagne, cet eſclavage n'eſt pas ſi rude qu'en Afrique: les Maîtres ne peuvent revendre qu'en cachette, & que du conſentement de l'Eſclave; & celui-ci, avec une Lettre d'*Amparo* c'eſt-à-dire de *Protection*, eſt en droit de revendiquer ſa liberté. C'eſt pour cela que dans chaque Ville, & dans l'Audience de Saint Jaques, il y a un Protecteur des Indiens auquel il leur eſt permis de s'adreſſer.

C'eſt auſſi par la raiſon de tolerance, que les enfans des Eſclaves ne ſuivent point le ſort du ventre, quand leur Pere eſt valet de *Commanderie*, parce que, ce dernier étant permis, les avantages lui doivent tomber preferablement à l'autre. Le mélange du ſang Eſpagnol affranchit ceux que le Pere veut bien reconnoître, & donne droit aux *Meſtices*, ou fils d'un Eſpagnol & d'une Indienne, de porter du linge.

Pour connoître la ſource de cette eſpèce d'eſclavage, il faut remonter à la Conquête du Perou. Les particuliers qui inventerent cette ſorte de ſervitude, devoient, par leur convention avec le Roi d'Eſpagne, avoir les Indiens pour Eſclaves pendant toute leur vie, après laquelle ils tomberoient aux ainez des Familles, ou à leurs Femmes s'ils ne laiſſoient point de poſterité. Il y avoit là une ombre d'équité, non ſeulement pour recompenſer le courage & les fatigues des *Decouvreurs*; mais auſſi parce que ces Conquerans avoient entrepris & pourſuivi cette guerre à leurs dépens. Cependant comme ces Maîtres en agiſſoient en barbares avec leurs Eſclaves, quelques bonnes ames, touchées de compaſſion, remontrérent fortement à la Cour, qu'on accabloit, qu'on opprimoit ces Infortunez par d'horribles exactions; qu'on exerçoit ſur leurs perſonnes des cruautez afreuſes; qu'on alloit même juſqu'à les faire expirer dans les tourmens.

On fit attention à ce déſordre; & pour y remedier on envoïa un nouveau Gouverneur avec ordre de décharger de toute impoſition les Indiens, & de leur rendre la liberté. Mais comme la principale richeſſe des Colonies conſiſte dans le grand nombre d'Eſclaves, principalement chez la Nation Eſpagnole qui abhorre la peine & le travail des mains, la plûpart refuſerent d'obéir à des ordres qui leur parurent trop ſeveres; & dont l'exécution les auroit mis à la beſace. Ces Eſpagnols ne voulurent donc pas reconnoître le nouveau Gouverneur, ce qui donna lieu à tous ces troubles, à tous ces meurtres que nous avons vu dans le Perou.

Enfin, pour trouver un adouciſſement à l'eſclavage des Indiens, & ne pas ruïner les Eſpagnols, le Roi s'appropria les Naturels dont les Maîtres mouroient, & les donna, pour recompenſe, aux Officiers, ou à d'autres, aux conditions que j'ai dit.

Cet Eſclavage de Commanderie a donné lieu à des guerres ſanglantes & ruïneuſes entre les Eſpagnols & les Chiliens. Ceux-ci vouloient bien reconnoître le Roi d'Eſpagne pour leur Souverain: mais, comme gens ſenſez, ils vouloient conſerver leur liberté; ces Peuples ne firent la paix qu'à cette condition-là, il y a vingt-cinq ou trente ans: mais ils euſſent encore bien mieux fait, s'ils s'étoient conſervé la maîtriſe & la poſſeſſion de leur Païs.

Quoique ces Peuples ſoient Sauvages, ils ſavent

très-bien s'accorder ſur l'Intérêt commun. Ils s'aſſemblent avec les plus anciens & les plus experimentez; & s'il s'agit de guerre, ils choiſiſſent ſans brigue, ſans partialité, un Général connu par ſon merite, par ſa valeur; & ils lui obéïſſent exactement. Ce fut par leur bonne conduite, & par leur courage, qu'ils repouſſerent autrefois les Monarques du Perou; & que bornant les progrès des Eſpagnols, ils les ont arrêtés à la Riviére de Biobio, & aux montagnes de la Cordillere.

La maniére dont ils s'aſſemblent, la voici: ils choiſiſſent une belle Campagne; ils s'y rendent tous bien pourvus de munition bachique; & dès que la buvette eſt en train, le plus ancien, ou celui qui, par quelque autre titre, a droit de haranguer, propoſe l'affaire en queſtion, & dit ſon ſentiment avec beaucoup de force; car on leur attribuë une Rhetorique naturelle: la harangue finie, on delibere à la pluralité des ſuffrages; on publie la concluſion au bruit du tambour; il y a trois jours pour y penſer; & ſi dans cet intervalle, il ne ſe trouve point d'obſtacle, la reſolution eſt confirmée; on prend toutes les meſures que la prudence peut inſpirer; puis on procéde vigoureuſement à l'exécution du projet.

Les meſures communes ne ſont guère embaraſſantes: car les Caciques ne fourniſſent rien à leurs Vaſſaux pour la guerre. Les aiant une fois avertis, chaque Guerrier ſe munit d'un petit ſac de farine d'Orge, ou de Maïs, qu'ils detrempent avec de l'eau; & ils en ſubſiſtent pendant pluſieurs jours. Chacun a auſſi ſon cheval & ſes armes, toutes prêtes; ſi bien qu'ils forment une Armée tout d'un coup, & ſans preparatifs. Pour éviter la ſurpriſe, dans chaque Cacicat & ſur la plus haute éminence, il y a toûjours une trompe faite de cornes de bœuf. Ainſi quand il ſurvient quelque affaire, on ſonne de cet inſtrument qu'on entend de deux lieuës à la ronde, & comme on ſait dequoi il s'agit, chacun ſe rend à ſon poſte.

Les *Outils* meurtriers que nos Chiliens emploïent ordinairement dans la *Tuerie* militaire, ſont la pique, & la lance, au maniment de laquelle ils excellent: pluſieurs ont des hallebardes qu'ils ont pris aux Eſpagnols; & ceux-ci leur vendent auſſi des ſabres, en quoi, dit l'Ecrivain, ils manquent de Politique; car il eſt à craindre qu'on jour ils ne ſoient fouettez de leurs propres verges. Les Chiliens ſe ſervent auſſi dans le combat, mais plus rarement, de dards, de fleches, de maſſuës, de frondes, de laqs de cuir, qu'ils manient ſi adroitement, qu'ils enlacent un cheval à la courſe par telle partie qu'ils veulent. Ceux qui manquent de fer pour les fleches, ſe ſervent d'un certain bois, qui, étant durci au feu, vaut preſque l'acier. A force de faire la guerre aux Eſpagnols ces Originaires du Païs ont gagné des cuiraſſes, avec l'armure complette; ceux qui n'en ont point s'en font de cuir cru qui reſiſte à l'épée; & ils ont un avantage; c'eſt que leurs cuiraſſes ſont plus legères & moins embaraſſantes. Au reſte, ils n'ont point d'armes uniformes; chacun ſe ſervant à ſon gré de celles dont il entend mieux l'uſage.

Leur maniére de combattre, c'eſt de former des Eſcadrons par files de quatre-vingt ou cent hommes: les uns Piquiers, les autres Archers entremêlez; & quand les premiers ſont forcez, ils ſe ſuccèdent les uns aux autres avec tant de vîteſſe qu'on ne diroit pas qu'ils ont été rompus. Ils ont toûjours ſoin de s'aſſurer une retraite; c'eſt près des Lacs & des Marais; & ils y ſont plus en ſureté que dans la meilleure Forteresſe. Ils marchent au combat avec beaucoup de fierté au ſon de leur tambour, avec des armes peintes, la tête ornée de panaches de plumes. Avant la Bataille, le Général fait ordinairement une harangue: enſuite, émus de ce Diſcours fait à l'éloquence Indienne, tous frapent des piez, & pouſſent tout des hurlemens effroïables; cela pour s'animer contre l'ennemi.

Sont-ils contraints de ſe fortifier? Ils ſe paliſſadent; ou, retranchez derriere de gros arbres, ils creuſent devant de diſtance en diſtance, des puits; ils en heriſſent le fond avec des pieux plantez la pointe en haut, & garnis d'épines; puis ils les couvrent de gaſon, en ſorte qu'il n'y paroît rien. Malheur à ceux qui y tombent! Car alors, ces Barbares, ne reſpirant que vangeance & que carnage, ſe jettent, comme des enragez, ſur le pauvre priſonnier: ils le dechirent; ils lui arrachent le cœur, le coupent par morceaux; & ils en boivent le ſang. Quand cette deplorable victime de la fureur, eſt d'un rang diſtingué dans ſon parti, on en expoſe quelque tems la tête, au bout d'une lance; enſuite, ils font du crane une taſſe dont ils ſe ſervent, & qu'ils gardent précieuſement comme une marque de triomphe. Ils convertiſſent en flûtes les os des jambes; & ces funeſtes inſtrumens de muſique ſont pour leurs réjouïſſances, qui ne ſont que d'affreuſes ivrogneries; & ces joïes durent autant que la boiſſon. Cette crapule eſt tellement de leur goût, que ceux qui ſont Chrétiens, célèbrent, ou pour mieux dire, profanent de cette maniére-là les jours conſacrez dans la Catholicité prétenduë.

Notre Voïageur en fut un jour témoin oculaire. Les Eſclaves de Commanderie ſolemniſoient la Fête de Saint Pierre, Patron de deux Eſpagnols. Après avoir aſſiſté à ce que l'Egliſe Romaine apelle le Saint Sacrifice de la Meſſe, ces Domeſtiques amphibies, montent à cheval pour courir la poule, à peu près comme on court l'oye en France. Il y a pourtant une difference, c'eſt que au Chili, tous ſe jettent ſur celui qui emporte la tête de la volaille, pour l'arracher, & la preſenter au Heros de la Fête. Comme ces Coureurs alloient à toute bride, ils ſe heurtoient pour enlever le morceau; & ne laiſſoient pas néanmoins de ramaſſer fort adroitement tout ce qu'ils avoient fait tomber.

La courſe finie, les Cavaliers deſcendirent pour le repas. Quel feſtin! Les aprets étoient bon nombre de taſſes, diſpoſées en cercle ſur la prairie, & pleines de pain trempé dans une ſauſſe compoſée de Vin & de Maïs. Alors les Indiens qui traitoient, apporterent à chaque convié une canne de Bambou, longue de dix-huit à vingt piez, garnie de pain, de viande, & de pommes attachées tout autour. Enſuite après avoir fait en cadence le circuit des mets, on preſenta un petit Etendart rouge & traverſé d'une croix blanche, à celui qui devoit complimenter les conviez. Ceux-ci de leur côté choiſirent un des leurs pour répondre; & ces deux Meſſieurs ſe dirent tant de belles choſes, que les complimens reciproques durerent plus d'une heure. La raiſon de cette longueur, c'eſt que leur ſtile eſt ſi diffus, que ſur le moindre ſujet ils remontent à la ſource, & font cent écarts qui ne font rien à la choſe.

Après le repas, ils monterent ſur une eſpèce d'échafaut, fait en amphiteatre, l'étendart au milieu; & chacun ſa canne auprès de ſoi. Là, parez de plumes d'Autruches, & d'autres oiſeaux de couleur vive, bien arrangées ſur le bonnet, ils entonnerent une Muſique, au ſon de deux Inſtrumens faits d'un mor-

morceau de bois percé d'un ſeul trou ; dans lequel en ſouflant plus ou moins, ils forment des ſons differens.

Pendant cette ſimphonie, les Femmes leur donnoient à boire dans un utencile de bois, long d'environ deux piez, fait d'une taſſe emmanchée d'un côté, & d'un long bec de l'autre, creuſé d'un petit canal, fait en ſerpentant, afin que la liqueur coule à longs traits par un petit trou. Avec cet Inſtrument de débauche ils s'enivrent juſqu'à perdre leur peu de raiſon : ils chantent continuellement, & tous enſemble ; mais d'un chant ſi peu modulé, que trois notes ſuffiroient pour l'exprimer tout entier. Ce qu'ils chantent n'a ni rime ni cadence ; & c'eſt ce qui leur vient dans l'eſprit. Tantôt ils racontent les proueſſes de leurs Peres ; tantôt ils vantent la beauté de leurs Familles ; mais ſur tout ils ſe récrient fort dans ces concerts ſur la réjouïſſance préſente.

Tant que la ſource du *Bachiciſme* ne tarit point ils font cette vie-là jour & nuit ; or la boiſſon dure longtems ; car outre que le Heros de la Fête en fournit abondamment, chacun apporte ſa proviſion, tant les conviez que les ſurvenans. Ainſi ils boivent & chantent quelquefois quinze jours ſans relâche. Ceux qui ſuccombent ſous le poids de l'Ivrognerie, ne ſortent pas pour cela de la lice : ces braves Champions, après avoir cuvé leur crapule dans la bouë & dans l'ordure, remontent vaillamment ſur la Scène ; ils y rempliſſent les places vacantes, & recommencent ſur nouveaux frais.

On les a vu ſe relever ainſi jour & nuit, ſans qu'une groſſe pluïe & un graud vent puſſent les détourner pendant trois fois vingt-quatre heures. Ceux qui n'ont point de place ſur le Theatre, chantent en bas & danſent autour avec les Femmes : on peut nommer danſe, marcher deux à deux en ſe courbant & ſe redreſſant un peu vîte, comme pour ſauter ſans perdre terre. Leur danſe en rond aproche de la nôtre.

Les Chiliens ſont ſi paſſionnez pour de telles débauches, qu'ils apellent *Cahouin Touhau*, & les Eſpagnols *Borrachera*, Ivrognerie : ils en ſont, dis-je, ſi paſſionnez, qu'elles accompagnent toûjours leurs deliberations importantes. Moïen admirable pour faire preſider la Sageſſe à leurs Conſeils ! Ils ont pourtant la precaution de deſtiner une partie de leurs gens à les garder, pendant que l'autre ſe plonge dans la boiſſon. Les Originaires, bien ou mal *chriſtianiſez*, ne ſauroient gagner ſur eux de renoncer à ce brutal & ridicule divertiſſement ; on a beau les moraliſer là-deſſus, le mauvais penchant & la force de l'habitude l'emportent toûjours. Cependant ces Fêtes-là ſont d'autant plus oppoſées à la profeſſion de l'Evangile, qu'elles produiſent occaſionnellement des actions criminelles & d'autres deſordres que l'ivreſſe. En effet, c'eſt pendant ces jours tumultueux que les brouilleries & les demêlez ſe reveillent, & que la diſcorde joue ſon jeu à decouvert. On aſſure même qu'ils renvoïent juſqu'au Cahouin Touhan les effets de leur haine & de leur vangeance, afin que tuant leurs ennemis dans la boiſſon, ils paroiſſent plus excuſables. D'autres pouſſent l'Ivrognerie ſi loin, qu'ils meurent ſur le champ de bataille. Ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que, nonobſtant ces grans & frequens excès, ils ne laiſſent pas de vivre des cent ans, tant ils ſont forts & robuſtes ; c'eſt par la même raiſon qu'ils s'endurciſſent à toutes les injures de l'air, & qu'ils ſupportent longtems & ſans peine la faim & la ſoif dans la guerre & dans les voïages.

Ils vivent ordinairement chez eux de Taupinambours ou Pommes de terre ; ils les nomment *Papas* ; de Maïs en épi, ſimplement bouilli ou rôti ; de cheval, de mulet ; mais fort rarement de bœuf, trouvant que cette derniére viande leur donne la colique. Ils mangent le Maïs de differentes maniéres, bouilli à l'eau ; rôti au ſable dans un pot de terre, & puis mis en farine, qu'ils détrempent avec de l'eau : ſi on peut la boire, c'eſt leur *Oulipo* ; quand elle eſt en farine aſſaiſonnée de piment & de ſel, ils nomment cette partie *Kubult*.

Pour moudre le Maïs rôti, ils ont, au lieu de moulin, des pierres ovales, longues environ de deux piez, ſur leſquelles avec une autre pierre de huit à dix pouces, ils écraſent ce grain à genoux & à force de bras ; c'eſt le travail du beau ſexe. Cette farine-là fait toute leur proviſion pour la guerre. Lorſqu'ils trouvent de l'eau, ils font leur bouillie claire dans leur *Guampo*, c'eſt une corne qu'ils tiennent toûjours penduë à l'arçon de la ſelle ; ſi bien qu'ils peuvent à la fois boire & manger ſans s'arrêter.

Leur boiſſon ordinaire eſt cette Chica, dont on a parlé : ils en font de pluſieurs ſortes ; la plus commune eſt celle de Maïs qu'ils font tremper juſqu'à ce que le grain crève comme pour la biere : enſuite, on le fait bouillir, & on en boit l'eau froide. La meilleure Chica ſe fait avec du Maïs mâché par de vieilles femmes dont la ſalive cauſe une fermentation, comme le levain dans la pâte. Les Chiliens en compoſent auſſi quantité avec des pommes, en maniére de cidre. Mais la plus forte & la plus eſtimée eſt celle qui ſe fait avec la graine d'un arbre nommé *Ovinian*, preſque ſemblable au Genevre pour la groſſeur & pour le goût ; elle donne à l'eau une couleur de vin de Bourgogne ; & cette eau-là eſt une liqueur forte dont l'ivreſſe dure longtems. Ces Peuples, quand ils prennent leur repas en famille, ſont en rond, ventre à terre, & appuïez ſur leurs coudes ; les femmes ſont obligées de ſervir les maris.

Les Indiens du Chili ſont grans, les membres gros, l'eſtomac & le viſage larges, la couleur tirant ſur le cuivre rouge, ſans barbe, aſſez degoûtans, les cheveux gros comme du crin, & plats. Ils s'habillent ſi ſimplement, que ce n'eſt pas la peine de dire qu'ils ſont vêtus. Ils ont juſqu'à la moitié du corps une chemiſe tellement couſuë qu'il n'y a que le paſſage de la tête & d'un bras pour la mettre ; & pour tout autre habillement, une eſpèce de culote qui eſt ouverte le long des cuiſſes. Pour ſe garantir de la pluïe, ou leur robe de cérémonie, c'eſt un manteau long comme un tapis de table : ce ſurtout eſt ſans aucun travail, il y a ſeulement au milieu un trou pour paſſer la tête ; c'eſt comme une tunique. Ils n'ont pour l'ordinaire ni chauſſure, ni coeffure : mais quand la neceſſité ou la bienſeance exigent le contraire, ils portent un bonnet d'où pend un collet qui deſcend ſur les épaules ; & une eſpèce de brodequins ou gamaches de laine : rien aux piez : mais quand ils marchent dans un chemin pierreux, ils ont des ſandales de couroïe ou de jonc qu'ils nomment *Ojoïa*.

L'habit des Femmes eſt une robe longue ſans manches : étant ouverte d'un côté, elles la croiſent avec une ceinture ſous la gorge & ſur les épaules par deux crochets d'argent avec des plaques du même metal de trois à quatre pouces de diamètre : ce vêtement qu'on apelle Choui, eſt toûjours bleu, ou de couleur brune tirant ſur le noir. Dans les Villes elles mettent par deſſus une jupe, & une autre parure nommée *Revos* ; en Campagne elles ſe couvrent d'une petite piéce d'étoffe carrée, qu'elles nomment *Iquella* : les deux côtez tiennent ſur le ſein par une grande éguille d'argent qui a une tête plate de quatre à cinq pouces de diamètre, nommée *Toupos*.

Les Chiliennes ont les cheveux longs, ſouvent treſſez par derriére, coupez courts par devant, & aux oreilles des plaques d'argent de deux pouces en carré comme des pendants d'oreilles, ce qu'ils nomment *Oupelles*. Suivant un Hiſtorien, les Dames Romaines portoient anciennement une parure à peu près ſemblable, & qu'elles faiſoient tenir avec un crochet.

Les Chiliens & leurs voiſins ne s'embaraſſent point des Ordres, ni des Regles d'Architecture; & la magnificence, ou la propreté des ameublemens ne les touche point. Heureuſement exempts de ce luxe, de cette vanité dont les aveugles mortels s'entêtent ſottement dans un paſſage auſſi court que celui de la vie, ils ne cherchent qu'à ſe mettre à couvert. Leur logement n'eſt jamais qu'une Cabane de branches d'arbres; & pourvu qu'elle puiſſe contenir une Famille, cela leur ſuffit. Cette maiſon ruſtique n'étant meublée que d'un petit coffre, & de quelques peaux de mouton pour ſe coucher, il ne leur faut pas beaucoup de place.

Toutes leurs maiſons ſont diſperſées çà & là; & jamais ils ne s'approchent pour vivre en Societé. Ainſi il n'y a dans tout le Chili ni Ville ni Village des Naturels du Païs. Ils tiennent même ſi peu à leurs *Tabernacles*, que quand l'envie leur prend de changer, ils ſe contentent auſſi-tôt, ſoit en laiſſant-là leur Cabane, ſoit en la tranſplantant. Auſſi le grand ſecret pour les détruire, n'eſt pas de les aller chercher: il ne faut que ſe poſter avec quelques Troupes au milieu du Païs, ravager les Campagnes, faire obſtacle aux ſemailles, & prendre leur bêtail.

Cette diſperſion des Originaires fait paroître le Païs deſtitué d'Habitans: c'eſt pourtant tout le contraire; le Païs eſt très-peuplé, & les Familles fort nombreuſes. La Poligamie groſſit beaucoup les Familles chez ces Peuples; & comme ils font un indigne & honteux trafic de leur ſang, plus ils ont d'enfans, plus ils ſont riches. Sur tout les filles les accommodent le mieux, par la raiſon qu'on les marie par vente comme une marchandiſe: cela rend leur condition pitoïable; car ces Meſſieurs les époux, comme acheteurs, traitent leurs moitiez en Eſclaves: dès qu'ils n'en veulent plus ils les revendent ſans façon; & dans le menage on les occupe aux plus rudes travaux de la Campagne. Les Hommes bêchent ſeulement la terre une fois l'an pour faire les ſemailles, & planter des legumes; puis après ce travail, ils s'aſſemblent, boivent, s'enivrent & ſe repoſent; les pauvres femelles étant chargées de tout le reſte.

La femme qui couche avec le Maître a l'honneur ce jour-là de lui faire la cuiſine: cette Favorite tâche de bien païer ſa bonne nuit en faiſant grand' chere à ſon bienfaicteur: mais auſſi c'eſt à elle à ſeller & brider le cheval, ce qu'apparemment elle feroit toûjours volontiers au même prix. A propos de montures, les Chiliens ſont ſi accoutumez à ne point marcher, que n'euſſent-ils que deux cens pas à faire, ils ne ſont pas gens à aller à pié. Ils entendent très-bien le manege: on les voit monter & deſcendre par des endroits ſi eſcarpez, que les chevaux d'Europe ne pourroient pas s'y tenir ſans charge. Forcez dans une défaite à fuir dans les Bois, ils ſe mettent ſous le ventre du cheval, pour n'être pas dechirez par les branches. Leur ſelle eſt une double peau de mouton, qui leur ſert de nuit à ſe coucher en Campagne; & les étriers ſont des ſabots de bois carrez, tels que les Eſpagnols en ont d'argent pour la parade, qui valent juſqu'à quatre & cinq cens écus.

La maniére dont on negocie au Chili merite d'être raportée. On va droit chez le Cacique; & on ſe preſente devant ſa face ſans parler. Alors cette figure de Prince apoſtrophaut l'Européen, *te voilà donc venu?* lui dit-il. L'autre répondant affirmativement, *que m'apportes-tu?* reprend le Seigneur. *Du Vin*, replique le Negociant; car c'eſt le preſent eſſenciel; c'eſt par cette offrande-là qu'on doit débuter & faire le ſalut, ce qui n'empêche pas les autres liberalitez. A ce mot de Vin, *ſois donc le très-bien venu*, dit le Phantôme de Monarque. En même tems il loge l'Etranger près de ſon Palais ou Cabane; & à peine y eſt-il que les Femmes & les Enfans de la Famille Roïale entrent, ſouhaitent la bien-venuë au nouvel hôte; & le tout pour avoir un preſent qu'on n'oſeroit ne pas donner, quand ce ne ſeroit qu'une bagatelle.

Enſuite le Cacique fait raſſembler, au ſon d'une trompe, ſes ſujets diſperſez; & on leur donne avis, de la part du Souverain, qu'il eſt arrivé à la Cour un Marchand avec qui Son Alteſſe, car Majeſté ſeroit trop, leur permet de trafiquer. Sur cela les *Troqueurs*, accourent & viſitent les marchandiſes. Matiéres tout-à-fait précieuſes! Ouvrages de haute valeur! Ce ſont des couteaux, des haches, des peignes, des éguilles, des miroirs, des rubans, du fil &c. La marchandiſe du meilleur debit ce ſeroit le ſuc de la grape: mais l'uſage du vin eſt trop dangereux chez les Chiliens: ils ont l'ivreſſe meurtriere; & même quelquefois la boiſſon les rendant furieux, ils s'immolent au Dieu de la Tonne.

Quand on eſt convenu des échanges, les Acheteurs emportent chez eux les marchandiſes ſans faire la moindre mention du païement: ſi bien qu'il arrive par là que le Marchand a tout livré ſans ſavoir à qui, ni où prendre ce qui lui eſt dû. Il ne riſque rien néanmoins: car parle-t-il de s'en aller? Tout auſſitôt le Cacique fait reſſonner la corne *trompetante*; & chaque Debiteur amene ſon Troq. Ce ſont tous animaux ſauvages, comme mules, chèvres: mais principalement des bœufs, des vaches &c. Et parce que ce bêtail eſt difficile à conduire, le Seigneur nomme des gens qui accompagnent l'étranger juſques ſur la Frontiére. Remarquons ici que la probité eſt de tout Païs; & qu'il y a, ſinon en tout, du moins en beaucoup de choſes, autant de police & de bonne foi chez ces Peuples, que chez les Nations qui ſe piquent le plus d'intelligence, de politeſſe & de bon Gouvernement.

DU BRESIL.

C'Eſt la partie la plus Orientale du Nouveau Monde. Elle s'étend du Septentrion à l'Orient le long de la Mer du Nord; mais ſes bornes vers le Couchant ſont encore à découvrir. Nos Géographes ne laiſſent pas de lui donner pour limites, au Midi, le Guaira; & à l'Occident le Paraguai & le Païs des Amazones. Le Breſil eſt ſitué entre le Cap Blanc, le plus proche de la Ligne Equinoxiale, & celui de Sainte Marie ſur la Riviére de la Plata. Il fut découvert la derniére année du quinzième ſiècle par Alvare Cabral, ou Capral Portugais, qui ſuivant ſa route le long de la Côte d'Afrique pour aller en Calecut, par ordre d'Emanuel Roi de Portugal, eſſuïa une tempête qui par un heureux malheur, le jetta ſur les Côtes du Païs dont il s'agit. Il y dreſſa une Colonne avec les Armes du Monarque ſon Maître; & il donna le nom de Sainte Croix à ſa Decouverte. Selon un Ecrivain Eſpagnol, cette Region-là avoit été déja trouvée par le nommé Vincent Jannez Pinçon; & peu de tems après par Diego de Lope. Que Capral ait été ou non le premier *Decouvreur*, il paſſe pour certain que le même Roi Emanuel y envoïa Americ Veſpuce pour

mieux

mieux reconnoître après Cabral. On apelle cette Contrée Bresil ou Bois rouge, parce qu'il y vient abondamment: cet arbre; que les Naturels Brasiliens nomment Arraboutan, a, pour sa hauteur & pour sa quantité de feuilles, quelque raport avec le Chêne. On donne au Bresil, les uns quatre cens quatre-vingt-dix lieuës, les autres cinq cens cinquante-six lieuës d'Allemagne de longueur; & huit cens lieuës de Côtes.

Quoique le climat soit plus que médiocrement chaud, on ne laisse pas d'y respirer un air doux & fort sain; le terroir n'y rapporte pas beaucoup de grains, tels que sont le Mahis & le Millet: mais en recompense il y a d'excellens pâturages; & la terre abonde en fruits & en legumes. Les Portugais y ont planté des Oranges, des Citrons, des Limons, & ces agréables rafraichissemens y viennent très-bien. On y cueille plusieurs espèces de racines étrangeres à notre Europe: des Ananas, des Acajous, des Asaticous, des Patates qui sont de grosses racines, du Manioc, ou Mandioche, & de l'Aïpi; ces deux derniéres servant à faire de la bouillie & du pain. La plus grande fertilité du Païs est en cannes de sucre; & il y croît aussi quantité de Tabac.

Outre les bêtes tant à poil qu'à plume, tant domestiques que sauvages, qui nous sont connues, il y en a de rares & de singulieres: par exemple, la Tatusie qui porte sur le dos une armure d'écaille dont elle est si bien couverte qu'on ne lui voit que la tête: la Pigritie ou Paresse, bête grosse à peu près comme un Renard: cet animal est, je croi, unique dans son genre: ne faisant aucun usage de ses pattes, non pas même apparemment dans le peril, il se traîne sur le ventre; & son allure est si lente, qu'il met quinze jours à faire cent pas.

Les Serpens, les Couleuvres, les Lezards, les Crapaux naissent-là sans venin; &, par une dispense de Mere Nature, on en mange en toute assurance. On vante ordinairement le Bresil, en ses Montagnes pour le bois de teinture; en ses Vallées pour le Tabac; en ses Plaines pour le sucre; & enfin en ses Côtes pour les poissons volans: ces poissons s'élèvent en grandes troupes sur la Mer, comme les étourneaux dans l'air: ils sont de la grosseur du harang, & leurs ailes ressemblent à celles des chauvesouris. On pêche aussi sur les mêmes Côtes certains poissons d'un goût exquis, & qu'on dit l'emporter en delicatesse & en bonté sur tous les autres sujets de Neptune: entr'autres la Dorade, la Bonite, l'Albacore &c.

Les Bresiliens, ou, si vous l'aimez mieux, Brasiliens, jouïssent communément d'une vie extraordinairement longue, ce qu'on attribuë à l'air, aux eaux, & sur tout, à une disposition naturelle qui les éloigne de toute inquiétude & de tout chagrin. Il n'est pas rare d'en voir qui finissent leur course au bout d'un siècle & demi, privilége qui feroit bien considérable dans l'Espece Humaine, si les maux n'entroient point ici bas en compensation avec les biens. Ces Peuples étant forts & robustes, aussi sont-ils capables des plus grandes fatigues; & une abstinence de quatre jours ne les afoiblit point. En général ils sont cruels, vindicatifs, emportez, & hardis jusqu'à la temerité. Mais on distingue entre les Habitans des Terres & ceux des Côtes: les premiers sont de vraïes bêtes feroces, toûjours en guerre avec leurs voisins; & mangeant de rage leurs ennemis: on leur attribuë l'Art du *Grimoire* & la *Sorcellerie*: mais apparemment comme chez les Caraïbes, autre & rare Nation du Nouveau Monde, elle vaut bien un petit écart.

Ces Caraïbes ne sont jamais malades qu'ils ne se croïent ensorcelez; & pour un petit mal de tête, pour un accès de Colique, ils cherchent dans leur esprit qui a pu se joindre au Diable pour leur faire ce mauvais tour; & leur conjecture tombe toûjours sur une femme, par la raison qu'étant fort lâches ils n'oseroient s'adresser à un homme. Celle qui a le malheur d'être soupçonnée est perduë sans ressource; on a commencé par conclure sa mort: mais avant que de la tuer, il faut qu'elle passe par des tourmens horribles. Les parens & les amis se saisissent de la pauvre prevenuë, on l'oblige à creuser en plusieurs endroits jusqu'à ce qu'elle ait trouvé son sortilége prétendu; & on la traite si cruellement, que souvent, pour se delivrer de ses boureaux, elle confesse ce qui n'est pas, & ramasse des morceaux de certains coquillages, avouant faussement que là git le secret diabolique. Alors les *Tourmenteurs*, s'écriant que c'est justement le reste de ce qu'ils ont mangé, se jettent sur la miserable; *ils lui font des taillades sur le Corps; leurs dents d'Agouty la mettent tout en sang, puis la pendent par les piez, lui fourent du Piman, espèce de poivre très-fort, dans la nature, lui en frottant les yeux, & la laissant plusieurs jours sans manger. Enfin un de ces boureaux vient à demi ivre qui lui casse la tête d'un coup de massuë, & la jette à la Mer.* Le Voiageur que je viens de faire parler, a été temoin oculaire de cet afreux spectacle, *il sait cela pour en avoir sauvé deux des mains de ces Barbares.* A votre avis, est-on plus raisonnable & plus humain dans notre Chrétienté quand on y brûle les Sorciers? Je m'en raporte au bon sens, & je rentre au Bresil.

Ceux qui habitent le long des Côtes sont devenus plus sociables par la frequentation des Européens; & si leurs Conquerans leur ont ravi le précieux tréfor de la liberté, du moins ils les ont rendu capables du commerce de la vie humaine. Comme ces Peuples sont d'un tempérament qui est actif, ils aiment tous la danse & la chasse. Ils vont tout nus, & leur peau barbouillée de plusieurs couleurs, leur tient lieu d'habit & d'ornement. Leurs maisons sont des Cabanes dont ils sont eux-mêmes les Architectes; & ils ont pour lits des raiseaux de coton, suspendus, qu'ils nomment Amacas.

Entre les Originaires, & ceux qui habitent le milieu du Païs les plus remarquables sont les Topinambous, les Margajas, les Ouetacates, les Paraibas, & les Tapouies. De toutes ces Nations, les unes sont gouvernées par un Maître qu'ils se donnent eux-mêmes, choisissant toûjours le plus propre; & les autres, abandonnez entiérement à l'instinct machinal ne connoissent ni Loix ni Conducteur. Les Brasiliens n'ont ni Temples ni forme de Religion: Quelques-uns croïent pourtant un Dieu qui tonne & qui fait tant de fracas là-haut; ils craignent aussi des Intelligences malfaisantes qui se plaisent à tourmenter les malheureux mortels.

Il y a déja longtems que le Portugal s'est emparé de toutes les Côtes du Bresil, & cette Couronne possede aussi environ soixante lieuës dans les Terres. Les François avoient bonne envie de partager ce riche butin. Sans respecter la plaisante donation du Saint Pere Alexandre VI. au Roi de Portugal, ils firent une tentative en ces quartiers-là, en mille cinq cens cinquante-cinq: le Chevalier de Villegagnon présidoit à l'entreprise, & il fit bâtir le Fort de Coligni à l'embouchure de Reo-Janeiro, en François la Riviére de Janvier, ainsi nommée parce que Diego de Solis y étoit en ce mois-là.

Dupont y mena une autre Flote l'année suivante: mais

mais en mille cinq cens cinquante-huit, les Portugais, commandez par Emanuel de Sa s'emparerent de tout ce que les François avoient fait bâtir ; & par une insigne perfidie, ils les égorgerent après leur avoir promis de les laisser aller.

En mille cinq cens quatre-vingt-quatre Diego de Flores, Espagnol, prit Paraïba ; & en chassa encore les François, dont les Petiguares étoient si bons amis, que les deux Nations mêloient leur sang par le mariage.

En nommant les Topinambous, ou pour parler plus doctement Tupin-Ambaoux, j'ai oublié la remarque curieuse d'un Historien : *ils tiroient*, dit-il, *des poulets blancs des plumes qu'ils teignoient ensuite, & qu'ils appliquoient avec de la gomme sur le Corps ; ce qui fit croire à ceux qui les virent, qu'ils étoient naturellement couverts de plumes comme des oiseaux.*

Autres particularitez du Bresil : Il s'y trouve un volatil, nommé Gonambuch : il n'est pas plus gros qu'une mouche ; ses ailes brillent : mais, ce qui est presque incroïable, c'est que ce petit oiseau, s'il merite ce nom-là, chante aussi fort, & aussi melodieusement que le Rossignol. Quelques-uns de ces Peuples rendent le Culte Divin à une Citrouille, qu'ils appellent Tamaraca. D'autres se croïent horriblement persecutez du Diable, qui, à ce que je croi, a bien d'autres affaires, dans son Roïaume & au dehors, que de s'amuser à tourmenter des gens qui sont à lui ; ils l'apellent Aignan. Un Crapaud bien rôti est pour ces Messieurs un excellent ragoût. Ils ne mangeoient jamais de Canard, persuadez que cette nourriture rend le corps pesant. Par le même endroit ils s'abstenoient de tout animal qui marche lentement, & des poissons qui ne nagent point vîte. Ils terminoient leurs differens entre les parties ; & defense aux desintéressez d'intervenir. Ils observoient exactement la peine du talion, soit pour les blessures, soit pour l'homicide.

Quoiqu'on n'ait encore connu que les Côtes du Bresil, on ne laisse pas de le partager en neuf Gouvernemens, les voici : la Province de Saint Vincent a une Ville de même nom : celle de la Riviére de Canibara ou Janeiro, lieu où les François s'étoient établis, à Saint Sebastien & Angra de Reiès dans le Continent : la Province du Saint Esprit ; celle de Port sûr, qui a une Ville du même nom, avec celles de Sainte Marie & de Sainte Croix : le cinquième Gouvernement est celui des Iles. Le sixième, de tous les Saints, où est la Ville de San Salvador, en Espagnol la Baya de todos los Sanctos, Capitale du Bresil Portugais. Olinde, Maurice Ville, & le Recif sont dans le Pernambuc : Tamarcan & Paraïva sont dans les Gouvernemens qui portent les mêmes noms.

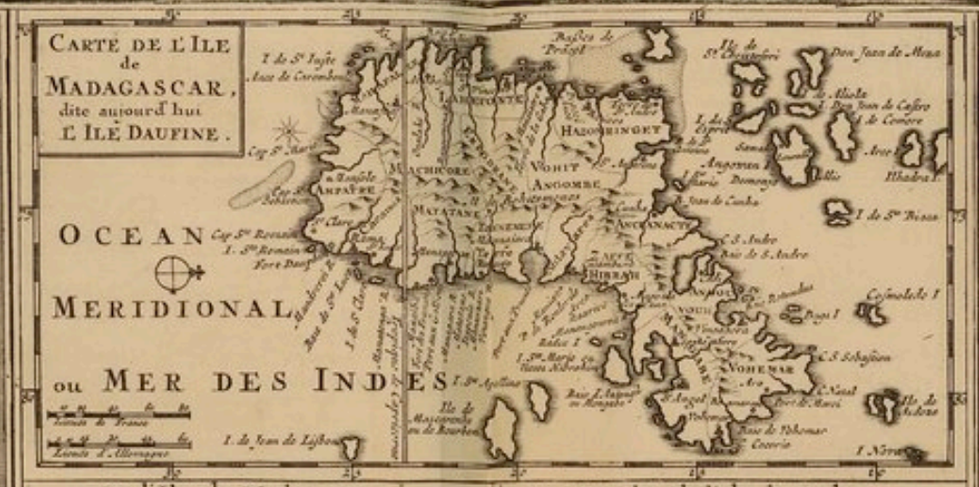
Le Recif est la plus forte Place du Bresil ; les Hollandois l'occupent & y tiennent leurs magasins : c'est proprement un Rocher où commence une chaine de montagnes qui continuë plus de six cens lieuës le long de la Côte de l'Amerique ; & qui s'ouvrant d'espace en espace, forme des ports où les Vaisseaux se mettent ordinairement à couvert des vagues qui sont furieuses en cette côte-là. Pernambuc est un autre Rocher attaché à la Terre-ferme, assez près d'Olinde ; ce mot, qui est proprement Fernambouch, signifie bouche d'enfer.

Pour rassembler ici sommairement le bon & le mauvais de l'Amerique, ce Nouveau Monde fournit dans le Commerce, des Cuirs, des Castors, des Orignacs, des Singes, des Perroquets, de l'Indigo, de la Cochenille, du Mastic, de l'Aloès, du Chocolat, d'excellent baume, du bois de teinture, de l'Ebène, du Tabac, de la Sarsepareille, de la Casse, du Gingembre, du Galac, de l'Ecaille de Tortuë, de l'Ambre gris, du Sucre ; & ce qui met beaucoup plus que tout cela en mouvement l'avarice & l'insatiabilité du gain, l'Amerique produit en abondance, ces matiéres, tant estimées, tant adorées, tant recherchées, qu'on nomme Perles, Or & Argent.

Dans la plûpart des Terres de ce vaste Continent, les Naturels ont des travers d'esprit, d'inclinations, & de conduite qui nous paroissent étranges : mais si nous savions nous rendre justice, ne se trouveroit-il point que très-souvent nous raisonnons aussi mal & aussi peu consequemment qu'eux ?

CARTE DE L'ILE DE MADAGASCAR CONTENANT SA DESCRIPTION & DIVERSES PARTICULARITEZ

CURIEUSES DE SES HABITANS TANT BLANCS QUE NEGRES



De l'Ile de Madagascar.

Cette Ile s'etend du Nord-Nord-est au Sud-Sud-Ouest au delà de la Ligne commençant vers le 12 degré quelques minutes de la Latitude Meridionale, & finissant au 26. degré ou environ. C'est une des plus grandes Iles du Monde: sa longueur du Midi au Septentrion est d'environ 200. lieuës d'Allemagne, & sa largeur en certains endroits est d'environ 100 lieuës de France. Elle comprend diverses Regions ou Provinces dont Machicore est la plus grande de toutes. La côte de l'Ile est diversifiée par des Rivieres, qui prennent leur source dans le pays & qui viennent se décharger dans la Mer. La Province d'Anossi, dans laquelle est situé le Fort Dauphin, s'etend depuis le 25 degré de Latitude vers le 26.e La Campagne en est par tout également belle & fertile en pâturages, & le terroir excellent pour les arbres fruitiers. Elle est arrosée de la riviere de Franshere, qui a près de son embouchure une baye très commode pour les Vaisseaux. Ce fut l'an 1654 que les François commencerent à se fortifier sur la pointe la plus meridionale de cette Province, s'y batirent sur le rivage une forteresse qu'ils nommerent le Fort Dauphin, & y établirent une Colonnie, après avoir reduit par la force des armes toute la Province sous leur domination. Ce fort est sur l'une des pointes de la Baye de Tholangare, à 25 degrez 6. minutes à l'est du Cap d'Itavere qui fait l'autre pointe. On a dressé plusieurs habitations autour de ce fort près de la maison du Gouverneur, avec un grand enclos qui produit toute sorte de fruits & d'herbes potageres. Mais la haine des habitans du pays contre les François a obligé ceux-ci à abandonner cet établissement.

Des Peuples de l'Ile de Madagascar.

Il y a dans l'Ile de Madagascar & dans la Province d'Anossi deux sortes de peuples, des blancs & des Negres. Les premiers qui se sont venus habituer dans cette Ile depuis un peu moins de 200 ans se nomment Rabimina, du nom d'Imina qui fut la mere de Mahomet, dont ils se disent les descendans. Les Negres sont tout nuds, excepté un linge dont ils couvrent leurs parties naturelles, comme on le voit par les figures ci-jointes. Les Blancs ont des habits de diverses couleurs, les uns de soye, les autres de coton, les uns rouges & les autres rayez de blanc &c. Ils en portent aussi de ce qu'on appelle écorce d'arbre. Chaque homme veut épouser autant de femmes qu'il en peut nourrir & l'adultere ne passe parmi eux que pour un simple larcin. On dit aussi de ces pays-là que les femmes y ont toujours outre leur mari, deux ou trois amis qui partagent leurs faveurs, les filles en sont encore moins avares. Elles s'abandonnent à qui les veut payer, car elles ne donnent rien gratis: & si on ne les paye même sur le champ, elles se jettent sur le galant & le dépouillent. Ces peuples ne regardent pas la fornication, ni comme un peché devant Dieu ni comme un scandale devant les hommes. Une fille au contraire ne voudroit pas être mariée avec un homme, qui ne lui auroit pas donné plusieurs fois avant le Mariage des marques de sa virilité, dans crainte de peur d'y être trompée. Si elle n'en faisoit l'essai qu'après être engagée avec lui; on veut voir dans la Dissertation sur cette Ile d'autres particularitez des mœurs de ses habitans.

DISSERTATION
SUR
L'ILE DE
MADAGASCAR.

ON apelle auſſi Madagaſcar, l'Ile de Lune, l'Ile Dauphine, l'Ile de St. Laurens. Les Auteurs ne s'accordent point ſur la raiſon de ce dernier nom: les uns diſent qu'elle l'a reçu des François, parce qu'ils la découvrirent le 10. d'Août jour que l'Egliſe Romaine célèbre la Fête de ce Martir. D'autres veulent que Fernand Soures & Roderic Friério, Commandans d'une Flote Portugaiſe qui alloit à la découverte, jettez par une tempête à Madagaſcar, dont on n'avoit point encore entendu parler, lui donnérent le nom de St. Laurens, pour faire honneur au Fils de François Almeyde, Général des Portugais dans les Indes, qui portoit ce nom-là.

Madagaſcar, que les Naturels du Païs nomment Madecaſſe, eſt une des plus grandes Iles du Monde. Les Portugais la découvrirent ſur la fin du 15. ſiècle. Elle eſt ſituée entre le Zanguebar & la Cafrerie; elle tient depuis onze juſques à vingt-cinq dégrez cinquante minutes de Latitude Méridionale; qui ſont trois cens trente-ſix lieuës de longueur. Cependant d'autres ſupputent cent cinquante de l'un, & pas plus de cent pour l'autre.

L'air y eſt bon, excepté en quelques endroits où il ſe corrompt par les eaux croupiſſantes. Le terroir eſt fertile en quantité de choſes néceſſaires & agréables à la vie humaine. Le Païs abonde en bêtes terreſtres & aquatiques tant bonnes que mauvaiſes: il y a même des mines d'or & d'argent, mais les Originaires ont la fineſſe ou plûtôt la prudence de les cacher aux étrangers. La Religion la plus commune eſt l'Idolàtrie, & le reſte un Mahometiſme defiguré. Les habitans ſont ou tous blancs qui ſe diſent deſcendus des Arabes, ou noirs qui ſont preſque ſoûmis aux autres; ceux des Côtes ſont plus ſociables & de meilleur commerce, que ceux qui vivent vers le milieu de l'Ile. Elle eſt gouvernée par des Grans, appellez en langue du Païs Dians; & chacun de ces Seigneurs eſt abſolu dans ſon departement. On partage cette grande Ile en vingt-huit Provinces. J'oubliois que ſa pointe au Midi s'élargit vers le Cap de Bonne Eſperance; & celle au Nord, beaucoup plus étroite, ſe courbe vers la Mer des Indes.

Cette Ile, qui a huit cens lieuës de tour, & la plus grande des Mers connuës, a été viſitée de toutes les Nations de l'Europe; mais particuliérement des Portugais, des Anglois, des Hollandois, & des François. Ces derniers furent les ſeuls qui tinrent bon; & aiant commencé leur premier établiſſement en mil ſix cens quarante-deux, après quelques traverſes, vingt-deux ans après, ils ſeroient devenus tout-puiſſans dans ces Païs-là, ſans un accident cauſé par un zèle indiſcret; en voici l'hiſtoire.

Il y avoit dans le Fort Dauphin, le Chef de la Colonie, & le Commandant de la Place; & ces deux Officiers, Rivaux en autorité, ne s'accordoient point. La mort obligea le Chef à quiter la partie: cela affermit le pouvoir du Commandant; & pour éteindre entiérement les prétextes de deſunion, il prit pour ſoi le Lieutenant du Defunt. Ce Gouverneur ne trouvant donc plus d'oppoſition à ſon Commandement, il fit un détachement de trente hommes de la Colonie, c'eſt-à-dire trente François, pour aller en courſe, en avanture, depuis les Matatanes juſqu'à quatre-vingt lieuës vers la Baïe de Saint Auguſtin, qui regarde le Monomotapa; & ces Coureurs eurent un ſuccès ſi heureux, qu'en peu de tems, ils aſſujettirent cette grande étenduë de Païs.

Enſuite on envoïa, ſous la conduite d'un Rochelois, homme diſtingué pour ſa valeur & pour ſon merite militaire, une vingtaine de Soldats pour reconnoître l'Ile ſoixante lieuës plus au Nord que les Matatanes. Enfin un parti de quarante autres François eut l'agrément du Gouverneur pour pénétrer juſques à la partie de l'Ile la plus voiſine du Continent de l'Afrique, & plus haut qu'on n'avoit encore decouvert, d'où on ſe flatoit de revenir, non ſeulement avec quantité de bétail, mais même chargé de pierreries.

Ces expeditions, dont on attendoit tant d'avantages, & par leſquelles on ſe promettoit d'étendre bien loin la gloire de la *Gent* Conquerante, pour ne point dire uſurpatrice, ces Expeditions, dis-je, ne devoient vraiſemblablement donner aucune atteinte au centre de la Puiſſance Françoiſe à Madagaſcar: cette Puiſſance n'avoit plus d'ennemis; & d'ailleurs tout abondoit chez elle par les Tri-

buts de deux cens mille Habitans, qui dans leur propre Patrie imploroient la clemence d'une petite troupe d'Etrangers, qui ne montoient pas à deux cens; & qui de plus étoient fort loin de leur Païs; ils venoient, dis-je, leur demander la vie. Ainſi on jouïſſoit au Fort Dauphin d'une pleine & glorieuſe Paix. Mais la Religion, qui ſe fourre par tout; & qui pour un peu de bien qu'elle produit ici bas, cauſe des deſordres innombrables chez le Genre Humain; cette Religion gâta tellement ce grand Ouvrage que peu s'en falut qu'il ne fût tout-à-fait renverſé; voici le fait.

Un Miſſionnaire, perſuadé, dit un judicieux Hiſtorien, que Jeſus-Chriſt aime à regner, entreprit, par un tranſport de zèle, & comme ſaiſi d'un violent accès d'inſpiration, de chriſtianiſer les Madagaſcarois; & pour avancer plus rapidement dans l'exécution de ce pieux & fervent projet, il reſolut de débuter par la Converſion d'un Grand, ne doutant point que l'exemple de ce Prince n'eût des ſuites très-avantageuſes à la Religion prétenduë Catholique.

Ce Grand, ou Dian, dont le nom étoit Manangue, vivoit en bonne intelligence avec les François, & même par leur alliance & par leur protection, il ſe faiſoit craindre à ſes ennemis. Les François, de leur côté, contribuoient à l'augmentation de ſes forces, croïant cela de leur intérêt, parce qu'il étoit leur Ami Tributaire. Dian Manangue étendoit ſa domination le long de la Riviére de Mandanderei, ſur l'étenduë du Païs, qui eſt entre la Province d'Anoſſy, où les François avoient leurs principales forces; parce que de ce côté-là étoient les Dians qu'ils avoient aſſujettis au Sud & à l'Oueſt.

Les François, quoiqu'ils ne fuſſent qu'une petite Compagnie, ne laiſſoient pas d'être d'une grande utilité à leur allié. Les Troupes de Dian Manangue regardoient avec admiration la valeur de ces Etrangers, leur habileté guerriére; & ils combatoient ſous cet Etendart avec une telle confiance, que conduits par de ſi bons guides, ils ſe croïoient invincibles. En effet cette Armée ne trouvoit point de reſiſtance; & par tout où les Inſulaires, apuïez de leurs amis, paroiſſoient, tout plioit, tout faiſoit joug.

D'ailleurs le Prince paſſoit chez ſes Sujets pour le premier homme de l'Ile; ils lui attribuoient toutes les qualitez d'un Heros; & quand en cela il y auroit eu de la prévention, en faloit-il davantage pour rendre la perſonne de Dian Manangue d'une importance tout extraordinaire au projet du Convertiſſeur? Cet Apôtre, ſans inſpiration, & dont la langue de feu n'étoit aſſurément pas tombée du Ciel, ne doutant point que le Bâtême de ce Grand n'entrainât toute ſa *Granderie* au Chriſtianiſme, & comme Dian Manangue avoit attrapé aſſez heureuſement le François, le Reverend Miſſionnaire crut qu'il n'auroit nulle peine à en faire un bon Proſelite, & à devenir lui-même, par-là, le Saint Paul de Madagaſcar.

Sur ce pié-là, le Commandant, ou Gouverneur François, à qui ſa Reverence Apoſtolique avoit ſi bien communiqué ſon pieux deſſein, qu'elle l'avoit mis de moitié dans l'ardeur bouillante de ſon zèle, envoïe ordre à Dian Manangue de ſe rendre, en toute diligence, au Fort Dauphin: ce Prince, plûtôt aſſujetti qu'allié, croit bonnement qu'il s'agit de quelque nouvelle entrepriſe; & voulant marquer toute la reconnoiſſance poſſible aux François, qu'il confeſſe, lui-même, être, par leur protection & par le concours de leurs armes, les Auteurs de ſa puiſſance, il vient promptement trouver le Commandant.

Dian Manangue eſt reçu, on ne peut pas mieux: le Gouverneur lui fait mille amitiez; & lui proteſte qu'il ne tiendra qu'à lui de monter au plus haut point de grandeur & d'élévation qu'il puiſſe eſperer. Le Madagaſcarien eſt ravi, & ne penſe qu'à répondre, en honnête homme, à ces offres obligeantes; mais voici le rabat-joïe: le Miſſionnaire, qui étoit preſent, & qui devoit être le principal Acteur de la Scène, entame ſon rôle: donnant au Prince une embraſſade fraternelle il le prie, il le conjure, par les entrailles de L'HOMME-DIEU, de ſe faire Chrétien, lui faiſant, n'en doutons point, un détail circonſtancié, & non hiperbolique, de cette *Beatitude* infinie qui attend les Elus dans le ſéjour éternel de la Gloire.

Dian Manangue fut étourdi de la propoſition, il lui parut nouveau qu'on s'aviſât tout d'un coup d'en vouloir à ſa Conſcience & à ſa liberté. Sa premiére réponſe fut que, ſe trouvant bien de ſa Religion, il étoit abſolument inutile de le *catéchiſer*. Sur cela, l'Apôtre le prend ſur un autre ton: il déclare que les François n'ont point de plus mortels ennemis que les Idolâtres; & que conſéquemment ſi Son Alteſſe, car je ne croi pas que la choſe allât juſqu'à la Majeſté, que ſi Son Alteſſe donc perſiſtoit à refuſer la connoiſſance & le culte du vrai Dieu, on romproit tout-à-fait le nœu de l'Alliance.

Cette menace imprévuë étonna notre Grand; mais il ne plut point au Saint Eſprit de la mettre en œuvre, & de la faire valoir par la Grace victorieuſe. Dian Manangue repliqua qu'il vouloit bien accorder dans ſes Etats permiſſion de prêcher l'Evangile; qu'il conſentoit même que ſes Enfans embraſſaſſent la Foi des Chrétiens, mais il ajouta, en jurant, que pour lui, il prétendoit s'en tenir à ſa Morale, lui étant impoſſible de renoncer à la Poligamie, & à ſa maniére de vivre. Sur cette ferme réſolution, le Catéchiſte, prenant un accent encore plus bilieux, & bruſquant la controverſe, dit au Prince, que puis qu'il étoit ſi opiniâtre, on vouloit le ſauver malgré lui, & qu'on debuteroit par lui enlever ſes Femmes. Ce fut un coup de foudre pour Dian Manangue; & ces paroles-là faiſant chez lui plus d'impreſſion que tous les beaux raiſonnemens du Convertiſſeur, il demanda un délai de quinze jours, & l'obtint.

Le terme expiré, le Gouverneur mande le Dian; il lui fait ſavoir qu'il y a ſur le tapis une entrepriſe importante; & pour lui mettre l'eſprit en repos, il l'invite, foi d'honnête homme, à venir en toute aſſurance. Sur cette ſureté-là, le Prince qui aiant aparemment l'ame droite, ne pouvoit imaginer dans un autre la perfidie, la noirceur dont il ſe ſentoit incapable, vient franchement. Après l'avoir entretenu d'une affaire, ſoit réelle ſoit prétextée, l'Offi-

l'Officier du Paradis revient à la charge & livre un nouvel aſſaut : il exhorte ſon prétendu Catécumene ; il le preſſe de ſe rendre docile à la Grace, & d'accepter le grand ſalut que Dieu lui offre preferablement à une infinité d'autres mortels que, par le ſecret impénetrable de ſa Juſtice, il laiſſe vivre & mourir dans le chemin de l'erreur & de la perdition. Mais c'étoit montrer de belles couleurs à un aveugle; le Maître inviſible n'operoit point dans l'Ame de Dian Manangue; & ce Prince faiſoit aſſez voir, par une negative inébranlable, que le tems qu'on lui avoit accordé, n'avoit ſervi qu'à l'affermir dans ſa premiére reſolution.

Le Gouverneur deſeſperant qu'on pût gagner à Dieu cet Idolâtre endurci, l'envie lui prend de l'envoïer au Diable : tirant le Miſſionnaire un peu à l'écart il l'avertit que d'un coup de piſtolet, il va bruler la cervelle à l'opiniâtre : vouloir, par une inſigne trahiſon, commettre un homicide ; & cela de chagrin, de dépit de ne pouvoir faire un converti, cela s'appelle un zéle plûtôt enragé qu'Evangelique ; & c'eſt pourtant-là le vrai Eſprit des Perſecuteurs & de l'Apoſtolat *Inquiſitoire*. Le Miſſionnaire, plus moderé, n'approuva pas ce furieux & deteſtable aſſaſſinat : s'oppoſant, de toute ſa force, à la mauvaiſe volonté du Commandant, il le prie de remettre la choſe à la diſpoſition du Ciel ; lui repreſentant judicieuſement que peut-être au moment qu'il lui parle, Dieu a déja fait ſon œuvre, & changé le cœur du Païen endurci.

Pendant ce tems-là le Dian n'étoit pas ſans inquiétude : comme il étoit fin & pénétrant il ſe defia de l'intention du Gouverneur, & reſolut de ſe tirer, comme il pourroit, d'un pas ſi dangereux. Ainſi le Miſſionnaire étant rentré en fonction, le Madagaſcarois l'écoute en apparence plus attentivement qu'auparavant : il forme des objections ; il fait ſemblant d'en goûter les réponſes ; enfin, il ſe traduit ſi bien en perſuadé, que le Convertiſſeur, ne doutant plus de ſa glorieuſe Conquête, s'engage à aller le trouver un certain jour pour lui ouvrir la porte de l'Egliſe, en le lavant de cette eau miraculeuſe qui a la vertu d'effacer la ſouillure que le premier homme a laiſſée, en heritage, à toute ſa malheureuſe poſterité.

Le Grand, aiant trouvé par cette fine diſſimulation le moïen de mettre ſa vie à couvert, ſe retira chez les Machicores à vingt-cinq lieuës du Fort Dauphin. Là reflechiſſant ſur ſa convention avec le Miſſionnaire, & ſur les ſuites fâcheuſes que l'inexécution de ſa promeſſe pourroit avoir ; & d'un autre côté, n'aiant nulle envie de tenir parole, cette incertitude le plongeoit dans un étrange embaras. Un de ſes Fils, qui s'étoit laiſſé bâtiſer, aïant compaſſion de ſon état, courut vers l'Apôtre, & le pria de ſuſpendre le voïage, juſqu'à ce que ſon Pere fût dans une ſituation plus calme & plus tranquile.

Le Miſſionnaire, emporté par l'impatience de ſon zèle ; & ne doutant point que ſa devote & pieuſe ardeur ne fût un mouvement du Saint Eſprit, rejetta bien loin la propoſition & la priére de ſon Proſelite ; je ne ſai même s'il ne le cenſura pas amérement de vouloir retarder le Salut du Prince & l'avancement d'une Egliſe naiſſante. Quoiqu'il en ſoit, ſa Reverence Apoſtolique ſe met en chemin, eſcortée d'un Frere, d'un autre François, & de ſix Negres chargez du ſacré harnois qui devoit ſervir au Sacrificateur.

Le Convertiſſeur, arrivé chez Dian Manangue, on le reçoit avec tous les dehors de reſpect & d'amitié qu'il pouvoit ſouhaiter : mais dès qu'il veut s'expliquer ſur le ſujet de ſa venuë, on lui ferme la bouche ; & le Grand declaré net, qu'il n'y a abſolument rien à faire. L'Apôtre ne ſe rebute point : il *ſermonne*, il exhorte, il prie, il conjure, il embraſſe ; enfin, il emploïe toute l'artillerie du *Convertiſſage* ; & le tout inutilement, c'eſt de la poudre en l'air. Cette manœuvre Apoſtolique dura pluſieurs jours : mais enfin le fervent Miſſionnaire perd patience ; & au lieu, conformément à l'intention de notre divin Legiſlateur, de ſe retirer en ſecouant ſes ſouliers, il déclaré la guerre à Dian Manangue, & le menace de l'enlevement de ſes Femmes.

C'étoit l'attaquer par ſon endroit ſenſible ; & ſes Epouſes faiſoient le point eſſenciel de ſon Catéchiſme. Auſſi cette terrible menace l'obligea-t-elle à prendre ſon parti. Premiérement il proteſta que cette rupture avec les François lui cauſoit le dernier chagrin ; que leur aiant beaucoup d'obligation, il étoit plein de reconnoiſſance pour eux, mais que ſa Conſcience ne lui permettant pas d'embraſſer le Chriſtianiſme, il y avoit de l'injuſtice & de la violence à vouloir le forcer ſur cet article-là. Enſuite tâchant d'apaiſer l'Eccleſiaſtique, il le pria d'accepter encore un repas, ajoutant avec adreſſe, que peut-être pendant ce tems-là, Dieu lui ouvriroit les yeux, & lui inſpireroit d'autres ſentimens.

A ce raïon d'eſperance le bon Miſſionnaire ſe met à table : mais le repas fut funeſte ; car on en avoit tellement ménagé les aprêts, que le Pere, le Frere, & l'autre François furent regalez d'un mets empoiſonné. Comme le poiſon étoit lent, les malheureux convives ne s'aperçurent pas ſi-tôt de ſon effet. Ainſi le Convertiſſeur redoubloit ſes efforts n'ômettant rien de tout ce qui pouvoit contribuer à le rendre victorieux. Le pauvre Apôtre ne ſe defioit guére que celui à qui il ſouhaitoit ſi ardemment la vie éternelle, lui avoit mis la mort dans le corps.

Dian Manangue garda juſqu'à la fin avec ſes hôtes toutes les meſures de bienſeance & d'honnêteté. Lors de la ſeparation, le Miſſionnaire, au deſeſpoir de ſa mauvaiſe réüſſite, & le cœur pénetré d'une ſainte fureur, vouloit partir ſeul avec ſa Compagnie : mais le Prince ſcelerat, ou du moins trop vindicatif, voulut abſolument le conduire, comme pour lui faire honneur ; & l'autre s'en defendant, plus par depit que par reſpect, le Dian déclara qu'il ne le quitteroit qu'à un certain lieu juſqu'où il prétendoit l'eſcorter.

Après environ trois lieuës de route, le ſpectacle tragique s'ouvrit : le Frere Miſſionnaire fut la premiére victime ; & la drogue *mortifere* faiſant ſon effet, il expira dans les douleurs. Les deux autres reſiſterent plus longtems : mais

Dian Manangue, fâché de ce retardement, & craignant peut-être qu'on n'eût pas donné la doze assez forte, les fit assommer à coups de bâton. On ne sauroit disconvenir que l'action de ce Grand ne soit exécrable ; mais aussi doit-on avouër que le Prêtre Etienne, car c'étoit son nom, par son zèle indiscret, & par sa persecution outrée, s'étoit rendu le premier artisan de son malheur, & de celui de ses Compagnons. Mais voïons les suites de cette catastrophe.

Dian Manangue s'étant si cruellement demasqué, il resolut de ne finir la pièce que par le sang de tous les François. Le premier pas qu'il fit dans l'exécution de ce barbare projet, ce fut de faire perir ce parti de quarante hommes qui couroient à la Fortune, par la decouverte des pierreries dont ils s'attendoient bien de revenir chargez. Il fit donc partir promptement un de ses Fils, franc idolâtre comme le Pere, il le fit, dis-je, partir vers un autre Grand, nommé Lavatangue. Celui-ci étoit beau-frere du nouvel ennemi des François ; & il étoit même actuellement en rupture ouverte avec lui. Voulant se racommoder aux dépens de la Nation Etrangere, il donne avis à Lavatangue du dessein de ce détachement. Il l'avertissoit, en même tems, & cela, de la part de son Dieu, dont il se disoit inspiré, que la fortune des Armes ne favoriseroit plus les François, que la victoire leur aiant tourné le dos, ils seroient toûjours battus, par la raison qu'ils faisoient la guerre aux Divinitez, & qu'ils s'appliquoient à détruire le Culte du Païs. Dian Manangue craignoit que son beau-frere ne doutât de son inspiration : pour vous en persuader, lui écrivit-il, & pour vous ôter tout prétexte d'incredulité, mon Fils sera le gage de la verité de l'Oracle ; & en le mettant à la tête de vos Soldats, vous verrez s'il ne verifiera pas ma Prophetie.

Lavatangue, profitant de la nouvelle, met du monde en Campagne, & prend toutes les précautions requises en pareil cas. Il n'y avoit que deux jours que son Neveu étoit venu, qu'il vit bien que l'avertissement étoit arrivé fort à propos. En effet, un Coureur vint annoncer que les François campoient à une lieuë de la demeure du Dian. Lavatangue leur envoïa une civile & obligeante deputation : on leur offrit de sa part du ris, du miel, & quatre bœufs ; mais on les pria honnêtement de vouloir bien declarer le motif de leur voïage. La réponse du Commandant des quarante hommes n'étant rien moins que satisfaisante, le Dian comprit aisement qu'on en vouloit à sa Souveraineté. Alors il pense à mettre en œuvre la revelation de Dian Manangue ; mais étant homme de petite foi, une quarantaine de gens armez l'épouvanta ; & sa peur fut d'autant plus grande, que jamais la Nation Françoise n'avoit pénétré si avant dans le Païs. On fait dans ces Contrées *lointaines*, des Conquêtes à grand marché ; & c'est surtout contre ces Peuples, bien, ou mal aguerris, que le nombre & la valeur servent très-peu. Pour moi je me figure que dans ces Regions nouvellement découvertes, un coup de fusil faisoit fuir une Armée comme un Troupeau de moutons.

Lavantague étant donc alarmé d'une si petite troupe d'Etrangers, n'eut point honte, nonobstant sa puissance & sa grande superiorité, de consentir à se racheter, & de proposer des conditions d'accommodement. Il feroit beau voir un Prince d'Allemagne demander ainsi à composer avec une Compagnie d'Avanturiers qui le menaceroient de l'assujettir. Notre Grand offrit pourtant trente mille bêtes à cornes pour conserver sa liberté : mais les François qui avoient bien d'autres prétensions ; & qui apparemment se moquoient d'une si plaisante foiblesse, rejettant l'offre avec hauteur, demanderent quarante mille bœufs.

Le Dian, voïant bien qu'on avoit resolu de le pousser à bout, tira du courage de son desespoir, & prit le parti de la force majeure. Il envoïa aux ennemis la vache rouge, usage bizarre pour déclarer la guerre, & les fit defier à combattre le lendemain. Qui ne croiroit que les François, bien & dûment avertis, se preparerent de leur mieux à une journée qui devoit décider de leur sort ; & qui, en cas de victoire, leur auroit fait recueillir le fruit de leur longue & penible marche ? Mais nos braves présumoient trop de leur vaillance. Ne pouvant s'imaginer que les Insulaires eussent la hardiesse de les attaquer, non seulement ils dédaignerent de se tenir sous les Armes ; mais même, étant entrez dans un champ de cannes de sucre, ils le moissonnoient en brigands & en voleurs. Une telle conduite est presque incroïable ; & puisque souvent Dieu punit le crime en aveuglant le criminel, n'est-il pas permis de conjecturer ici, que la Justice suprême se vangeoit par cette voïe-là de la violence que ces François vouloient exercer sur des innocens ?

Lavatangue, de son côté, s'étoit preparé, de tout son pouvoir, à tenir parole ; & faisant bien voir que son Apel n'étoit pas une rodomontade, il vint, avec quelques Troupes, chercher les François : les trouvant dispersez, & dans le desordre où la presomption & l'avarice les mettoit, il ne manqua pas de saisir l'occasion : il ordonne à ses gens de faire main basse sur ces pillards ; & on lui obéït si bien qu'ils demeurerent tous sur la place. Un Portugais qui pour avoir part au butin, s'étoit fourré avec ces bandits autorisez, fut le seul qui eut le bonheur d'échaper ; & ce fut lui aussi qui porta au Fort Dauphin la nouvelle de ce funeste événement.

Le Gouverneur déja informé de l'empoisonnement & du meurtre commis par Dian Manangue, entreprit de vanger la mort des massacrez. Pour l'encourager à cette brave & vigoureuse resolution, un autre Apôtre, & le seul qui restoit dans l'Ile, deploïa le drapeau, & voulut remplir lui-même le poste d'Enseigne. Comment ne prit-il pas plûtôt une Croix ? Outre que cet instrument du salut convenoit mieux au caractere Apostolique, ne devoit-il pas se souvenir de ce qui fut dit en vision à l'Empereur Constantin, *ce signe-là t'assure de la victoire ?*

Sous ce Prêtre *Porte-Etendart* le Commandant du Fort, à la tête d'une Armée de trente François & de quelques Négres, marche vers l'endroit où Dian Manangue faisoit sa residence. Ce Prince, aprenant qu'ils s'avancoient à grans pas, ne fit pas plus d'attention que son beau frere, à l'inspiration divine : quoi que fort de quatre mille hommes, il abandonne brusquement son Pa-

Palais ; & ſe retirant dans le voiſinage, il partage ſes Troupes en pluſieurs corps.

Le Commandant, qui crut que l'ennemi fuïoit, s'empare, à bon compte, de la maiſon du Grand, &, pour ne point s'endormir dans une ſecurité dangereuſe, il poſte des ſentinelles, & met une Garde exacte & reguliére autour du Palais, qui apparemment étoit un Fort à la maniére de ce Païs-là.

Sur le ſoir, & lorſqu'on ne pouvoit plus diſtinguer les objets, le Dian, raſſuré par les ténèbres, ſe raproche de chez lui : Au bruit ſourd de ſa marche, les ſentinelles font feu du fuſil : les Négres qui avoient la même arme, car les François les en avoient muni quand ils étoient leurs auxiliaires, les Négres, dis-je, répondent coup pour coup ; & l'attaque de Dian Manangue fut ſi heureuſe, qu'il avança aſſez pour inveſtir le Château. Le Commandant, qui ne manquoit point de bravoure, auroit bien voulu faire une ſortie ſur ſon Aſſiegeant : mais la Garniſon n'étoit pas aſſez forte ; & d'ailleurs, ſans parler de la ſuperiorité de l'ennemi, l'obſcurité faiſoit craindre une embuſcade. Ainſi ce Général, peut-être d'une centaine de Soldats, tant bons que mauvais, ſe contentoit d'emploïer ſa poudre & ſon plomb, faiſant tirer autant que ſa diſette de munitions pouvoit le lui permettre.

Pendant ce tems-là Dian Manangue ne viſoit pas à moins qu'à brûler les Aſſiegez, ou les forcer de venir ſe livrer à la fureur de ſes Négres. Voulant abſolument reduire les François à cette terrible alternative, il fit lancer des tiſons allumez contre ſon Palais, qui, conſtruit de bois, & couvert de feuilles déja ſeches, donnoit beau jeu aux incendiaires. Par une eſpèce de miracle, ou par les ſoins actifs des aſſiegez, le feu ne fit point ſon effet : le Dian eut le chagrin de voir ſa maiſon ſauvée malgré lui ; & le jour venant à paroître, il leva le ſiège, ſans autre ſuccès que d'avoir fait voir beaucoup de foibleſſe & de lâcheté par raport aux quatre mille hommes qu'il commandoit.

Ce Grand ne quitoit pourtant pas la partie, ſon but étant d'agir ſans crainte & en toute ſureté. En effet le Commandant n'oſant quiter ſon poſte ; & d'un autre côté manquant de proviſions, hazarda quatre François, ſoutenus de quelques Inſulaires, pour aller à la chaſſe du gros & menu bétail. Ce petit détachement ne put tromper la vigilance d'un ennemi qui voltigeoit : les Pourvoïeurs eurent le malheur de tomber entre ſes mains ; & les quatre Soldats, qui devoient être les meilleurs de la Troupe, puiſqu'ils avoient bien voulu, en courant un tel riſque, ſe ſacrifier pour le bien commun, furent maſſacrez. Après ce digne Exploit, le barbare, à la tête de vingt fuſeliers, & de trois cens hommes, armez d'un *outil* à tuer, qu'on nomme Saguaïe, attaque, & en plein Soleil cette fois-là, attaque la Garde du Château, la fait reculer, la pouſſe juſqu'à la contraindre de rentrer : mais cette autre *prouеſſe* coute encore quatre François tuez ſur le champ de Bataille, & quelques bleſſez.

Le Gouverneur voïant bien, ſur tout après ces deux échecs, que la partie étoit trop inégale, ſe détermine à retourner au Fort Dauphin : mais la choſe eſt-elle faiſable ? Dian Manangue a un corps de Troupes qu'on peut appeller une Armée ; le nombre de ſes Fuſeliers l'emporte ſur tous les François enſemble. De plus il entend le métier de la Guerre, l'aiant apris dans l'Ecole même de ſes ennemis : eſt-il donc croïable qu'avec tous ces obſtacles, nos François puiſſent paſſer ? Comment ne ſeront-ils point decouverts ; & s'ils le ſont, peuvent-ils éviter d'être taillez en pièces ?

Cela paroît tout-à-fait de même. Mais le ruſé Dian avoit formé le projet d'une Tragi-Comedie ; & au lieu de s'oppoſer d'abord & à découvert au retour des Etrangers ; & voulant les exterminer avec une raillerie inſultante, il diſſimula leur départ. Voïons le fait : il eſt rarement ſingulier ; & c'eſt auſſi par où je vais finir l'hiſtoire.

Les François aiant à traverſer le Mandanderai, marchent le long de ce Fleuve, cherchant un endroit guéable pour paſſer plus commodément. Dian Manangue, certain qu'ils n'avoient point d'autre route, traverſa le premier la Riviére, & couvert d'un bois qui cachoit ſa marche, il cotoïoit ſes ennemis, & faiſoit autant de chemin qu'eux. Les François découvrant un gué, s'arrêtent à le ſonder, & n'y trouvant point de profondeur perilleuſe, ils ſe hâtent d'entrer dans l'eau, ſe promettant de gagner au plus vîte le rivage oppoſé.

Mais voici un terrible Rémora. Tout d'un coup Dian Malangue paroît ſur l'autre bord du Fleuve, devineriez-vous bien en quel équipage ? Sa cuiraſſe étoit le ſurplis du Miſſionnaire aſſommé ; ſon caſque le bonnet quarré du même Prêtre Etienne ; & ſous ce harnois Sacerdotal, il étendoit ſes Troupes ſur l'autre rive, invitant, par une moquerie ſanglante & ſacrilege, les François à paſſer pour entendre ſa Meſſe, & pour recevoir ſa benediction. Le Commandant n'eut point d'autre reſſource que de camper dans une petite plaine, où lui & ſon monde euſſent infailliblement péri, ſi par un hazard tout extraordinaire, un Guerrier François & invincible, avec de nouvelles Troupes, ne fût accouru promptement au ſecours. Doutez-vous qu'on ne regardât cette heureuſe delivrance comme un miracle ? Les ames, à grande foi, crurent bonnement que le Martir Saint Etienne, non l'ancien & le lapidé, mais le moderne & le maſſacré, ne fut pas plûtôt en Paradis, que, par ſon interceſſion, Dieu ſuſcita un liberateur contre Dian Manangue ; & ſur tout pour le châtier d'avoir profané la ſainte & ſacrée dépouille d'un Sacrificateur.

Je croi qu'on ne ſera point fâché de trouver ici, pour concluſion, un récit curieuſement circonſtancié des Madagaſcarois, & de leurs uſages. L'Ile n'eſt point peuplée à proportion de ſon vaſte circuit. Le nombre des Originaires, autant qu'un tel calcul eſt ſupputable, ne ſe monte pas à plus de ſeize cens mille. Tous les Habitans ſont noirs : il faut pourtant excepter une petite Province dont on ne marque point le nom ; & la plûpart des Grans qui deſcendus des Arabes, conſervent encore quelque choſe du teint & de la couleur de cette Nation-là.

Le Madagaſcarois eſt communement de la haute taille ; il eſt agile, & fier dans ſon port & dans ſa démarche. Il ſait cacher, ſous un viſage gai & ouvert, le fond d'un grand deſ-

ſein, d'une vive paſſion ; & il peut diſſimuler avec autant d'art que les Nations les plus rafinées.

Ces Peuples ont leurs Loix pour le civil & pour le criminel. Le vol, chez eux, n'eſt point un crime capital ; & le coupable en eſt quite pour avoir la main percée. Mais on coupe la tête au meurtrier. C'eſt le Grand de la Province qui preſide aux procedures ; & les Chefs d'Habitation ſont les Conſeillers & les Juges du Tribunal. Le Seigneur Preſident n'exige rien pour ſa peine dans les cauſes criminelles, ſe croïant aſſez bien païé d'avoir châtié un méchant, ou d'avoir purgé ſon Païs d'un Scelerat. Mais pour les cauſes civiles, la Juſtice n'eſt pas, à la verité, ſi venale ni ſi chere que chez nous : mais auſſi n'eſt-elle pas tout-à-fait gratuite ; le Dian exigeant, pour ſon droit, plus ou moins de bétail, ſuivant l'importance de l'affaire ; & les parties ſont de moitié pour les dépens.

Les ſujets ſont obligez de marcher dès que le Prince juge à propos de prendre les Armes : leur bravoure dépend de ſa valeur : ils ne combatent qu'autant qu'ils le voïent en action ; & s'il prend la fuite, ou s'il a le malheur d'être tué, tous les Soldats, perdant courage, cherchent leur ſalut dans la vîteſſe de leurs jambes.

On ne peut pourtant pas dire que ces Peuples craignent la mort : en général quand un Madagaſcarois la voit preſente & inévitable, non ſeulement il la reçoit avec toute la fermeté que pourroit faire un Philoſophe ; mais il va même au devant ; il defie, il irrite, il brave celui de qui il attend le coup mortel. C'eſt parmi eux un grand malheur d'avoir obligation à ſon ennemi. Quand le Dian a remporté la Victoire dans un combat, ne conſultant que ſa vangeance, il fait perir, s'il peut, celui qu'il a défait, & ordinairement il étend ſa ferocité ſur toute la Famille du vaincu. Mais ſi lui-même eſt batu, fait priſonnier, & que ſon vainqueur lui faſſe grace de la vie, cette generoſité le chagrine ; & quelquefois il exécute, par deſeſpoir, ſur ſa perſonne, ce que ſon ennemi n'a pas voulu faire.

Ces Inſulaires ont des diſpoſitions & du naturel pour les Sciences ſpeculatives, pour les beaux Arts, pour la Mecanique ; & il y a peu de métiers en Europe dont ils n'aïent l'ébauchement, & dont ils ne faſſent quelque uſage. Les Femmes à Madagaſcar, comme par tout ailleurs, vivent ſous la domination ſouvent tirannique de notre ſexe : mais, auſſi bien qu'en certains Païs, il ne laiſſe pas de s'y trouver des Amazones, des Heroïnes ; enfin des Femelles Humaines qui font honte aux mâles ; & qui les ſurpaſſant en eſprit, en courage, en vertu, meritent de commander aux Hommes. On fait mention d'une Princeſſe Rena, qui avoit conquis toute l'Ile, environ un ſiècle avant un autre grand Conquerant nommé Dian Pouſſe ; & l'Hiſtoire de cette Femme guerriére & martiale eſt écrite dans la langue du Païs.

Une autre Grande, qui s'apelle Nong, doit auſſi être compriſe dans l'Heroïſme des Madagaſcaroiſes : c'eſt, ou c'étoit, l'épouſe de ce vaillant Rochelois, qui, par la défaite de Dian Manangue, ſauva la Colonie de ſa Nation. Cette Grande accompagnoit toûjours ſon mari dans ſes expeditions ; & il lui fut plus d'une fois redevable de la vie ; en voici un exemple :

Le Commandant du Fort Dauphin, jaloux du merite & de la haute reputation de Monſieur de la Caſe, ainſi ſe nommoit le Rochelois liberateur, vouloit le ſacrifier à ſa noire & furieuſe paſſion. Pour en venir à bout ce Scelerat s'adreſſe à des Négres, & leur promet une groſſe recompenſe s'ils veulent égorger le François : ces Noirs acceptent le parti ; ils vont chercher le Heros ; arrivez près de ſon Donac ou Palais, ils aprennent qu'il dort ſans Garde & ſans précaution : ſur cela, ils ne penſent plus qu'à entrer pour faire leur coup. Mais l'Epouſe ſoupçonnant le complot, met la Saguaïe à la main, repouſſe les aſſaſſins, & le Mari s'étant reveillé au bruit, il apelle du ſecours, & les Emiſſaires du Commandant ſont contraints de ſe retirer. Cette vaillante & intrepide Femme avoit déja fait la même choſe dans une autre occaſion ; mais avec moins de ſuccès ; car il lui en couta une bleſſure dans le fort du combat.

Si le Sexe de cette grande Ile ſe fait admirer par ſes qualitez heroïques, il n'eſt pas moins aimable par ſes charmes & par ſes attraits. Ces Femmes ont de la bonne mine & de la beauté : la taille bien priſe, le corps fait au tour, l'œil vif & brillant, les dents d'un arrangement à faire plaiſir, & la peau extrêmement douce. Il eſt vrai qu'elles ſont fort noires ; mais quand on peut ſe defaire aſſez de la prévention pour remarquer que ce noir eſt inalterable, & qu'il n'a point les inégalitez, qu'il n'eſt point ſujet à la pâleur des teints blancs, on eſt forcé de convenir qu'il forme une beauté plus ſolide, plus conſtante & beaucoup plus durable. D'ailleurs ces Dames les Négreſſes ont grand ſoin de relever leurs agrémens naturels par la propreté, & par l'ajuſtement.

Elles ont quelquefois des intrigues d'amour, & des amans de choix & de profeſſion : la liaiſon des cœurs & cet agréable reciproque qui fait la plus grande douceur de la tendreſſe amoureuſe operent là comme chez nos Nations : naturellement les Madagaſcaroiſes ont du penchant à la volupté venerienne ; mais elles en pratiquent toute la delicateſſe, toute la ſenſibilité. Un Commandant François en avoit épouſé une : la Dame, qui preferoit le noir au blanc, avoit un Galant de ſa couleur ; le mari l'épie ; & trouvant ce qu'il trembloit de rencontrer, il voit ſa chere moitié en plantation actuelle de cornes. Le Seigneur cocu, étant Juge & partie, condamne ſon rival à être attaché à un arbre, & *Saguaïé* juſqu'à ce que mort s'enſuivît. Le Négre, aiant reçu quatre coups, le boureau croïant l'ame partie pour l'autre Monde, laiſſa le corps dans la poſture où il étoit. Madame la Commandante envoïe ſecretement viſiter les reliques de ſon amant ; & comme on lui raporta qu'il reſpiroit encore, elle ordonna à ſon confident de mettre dans les plaïes du mourant des blancs de poule écorchées vives ; & par ce lenitif, dont je croi que nos *Guériſſeurs* de métier ne ſe feroient jamais aviſé, la belle Noire eut la joïe de redonner la vie à l'objet de ſes amours ; & apparemment le plaiſir de lui faire païer ſouvent, mais très-ſourdement, un ſi grand bienfait.

Quant aux Maris, on ne peut pas en concevoir de meilleurs ; & ſi mon Auteur, qui me paroît, en

en fait de portraits, un Peintre habile & judicieux, ne les flate point, c'eſt Madagaſcar qu'on doit apeller *le Paradis des Femmes*. Les Maris du Païs, c'eſt l'Hiſtorien qui parle, ſont fort complaiſans; jamais en colere ni triſtes en preſence de leurs Femmes; leur vuë les met en humeur de toûjours jouër, chanter & danſer. Enfin là, comme ailleurs, les Femmes ſont le charme des ennuis de la vie, le ſoulagement des eſprits fatiguez des embaras du Monde; la moitié la plus agréable & la plus douce des habitans de la Terre, & la conſolation de ceux qui ſont maltraitez par l'injuſtice de la fortune, & par la cruauté des Hommes qui ſont des Tigres les uns envers les autres.

Le beau ſexe eſt bien redevable à cet éloquent Ecrivain: je ne ſai ſi jamais on a donné des louanges plus magnifiques aux femelles de notre eſpèce. Savoir s'il n'y a rien d'outré dans ce pompeux éloge, & ſi cette belle Rethorique eſt fondée ſur la verité; ſavoir encore ſi l'Apologiſte parle avec autant de deſintéreſſement que d'eſprit, je m'en raporte à ceux qui ont étudié à fond le bon & le mauvais de la Femme. Qu'il me ſoit ſeulement permis d'avancer, que ſi effectivement les Madagaſcaroiſes ont la vertu de rendre un époux ſi heureux, il faut que dans cette Ile Fortunée, l'union conjugale ſoit les Antipodes du Mariage des Européens: ſoit dit par l'experience commune, & ſans rejetter les exceptions. Paſſons à un autre ſujet.

Ces Inſulaires ont la ſuperſtition, ſi c'en eſt une, d'admettre les jours de bonheur & de malheur. Lors qu'une femme accouche dans le dernier cas, on abandonne l'enfant: on ne marque point ce qu'il devient: mais je conjecture que les parens le font perir; car ſuivant ma Relation, c'eſt par cette raiſon-là que l'Ile n'eſt pas habitée à proportion de ſon étenduë. Pour l'Enfant qui vient dans un jour heureux, on le plonge incontinent après ſa naiſſance, dans un ruiſſeau, enſuite on lui preſente le teton. La Mere le porte ſur ſon dos dans une toile; & ſi elle a les mammelles aſſez pendantes, elle l'allaite par deſſus l'épaule; ſinon elle ſuit la maniére naturelle de toutes les nourices. La propagation eſt fort prematurée à Madagaſcar: on y marie ſouvent les filles à neuf ans, ſans qu'il ſoit beſoin de differer la conſommation des nôces; & au bout de neuf mois, la petite épouſe trouve dans ſon ſein, très-bien formé, de quoi nourrir ſon *poupard*. Les Grandes ou Femmes des Grands, gardent le Palais quatre ſemaines depuis leur accouchement, ce qui n'eſt qu'une formalité de cérémonie; & deux autres mois après, en ſigne de leur fecondité, elles portent un petit balai de feuilles de Latanier.

Un jeune homme qui veut ſe marier n'a nulle inquiétude ſur le pucelage de ſa Future, une fille étant maîtreſſe de ſon corps, & pouvant en diſpoſer à ſon plaiſir. Que cet uſage-là, fondé en nature néanmoins, accommoderoit bien de jeunes Chrétiennes; ſur tout dans cette fâcheuſe enflure qui ne paroît, & dont on ne guérit que par la perte de l'honneur! Un Inſulaire qui ſouhaite de vivre avec une Compagne qui *le mette en humeur de toûjours jouër, chanter & danſer*, je veux dire qui viſe au Mariage, s'adreſſe aux parens de la belle; & pour ſe les rendre favorables, il leur fait preſent de bétail, de menilles d'or & d'argent, ou d'autre choſe ſuivant ſa portée: mais ce prétendant ne fait ces liberalitez qu'à condition que ſi ſon épouſe, peu contente de la fonction maritale, ou pour quelque autre raiſon, s'aviſe de le quiter, le tout lui ſera exactement rendu. Cette Loi-là ſeroit admirable pour ces vilains & indignes mortels, qui, de peur de toucher au coffre fort, laiſſent languir leurs filles dans les peines ſecrètes & dangereuſes de la virginité. Au reſte la Religion n'entre point dans le Mariage chez ces Peuples. On ne dit point que la Poligamie y ſoit commune: je trouve bien qu'un Grand peut avoir juſqu'à quatre femmes, ce qui eſt encore aſſez modeſte par raport aux Monarques *Poligamites*: mais ſi cette pluralité de femelles eſt un droit attaché au titre de Dian, c'eſt ſur quoi mon Auteur ne s'explique point.

On meurt enfin, dit-il, à Madagaſcar comme dans les autres endroits du Monde; & on y enterre avec plus ou moins d'appareil, ſelon le rang & le bien du défunt. On l'envelope de certaine eſpèce de couverture ou tapis qu'on nomme Pagnes; & on lui en donne autant qu'il en a laiſſé: enſeveli ſi chaudement, & ſi bien muni contre le froid, on le poſe dans un cercueil conſtruit de deux troncs d'arbres bien joints; & on le porte, ſi c'eſt un Dian, dans une maiſon de bois, ſous laquelle il eſt enterré; ſi c'eſt un autre, on le met entre des pieux; & ils ſont là auſſi bien placez pour attendre la reſurrection de la chair, que dans ces mauſolées ſomptueux & ſuperbes qu'on prend la peine de bâtir pour faire honneur aux vers, & pour illuſtrer un peu de pouſſiere.

Les Madagaſcarois, auſſi bien que quantité d'autres Peuples, ont une plaiſante idée de la mort: croïant apparemment que l'ame ſeparée tient compagnie à ſon corps juſqu'à ce qu'il ſoit pouri; & prévenus que c'eſt cette ſubſtance ſpirituelle qui fait, par elle-même, les fonctions organiques & animales, ils lui fourniſſent de quoi vivre dans la ſepulture; leur prévoïance va même juſqu'au vêtement. Sur ce beau principe d'humanité, on laiſſe auprès du défunt une pipe, du tabac, du feu, des pagnes & des ceintures; & on lui ſert pendant quelque tems, les mêmes mets dont il uſoit pendant ſa vie. Mais quand l'ame ſort du tombeau, que devient-elle? Je m'imagine que ce point-là n'embaraſſe pas tant ces trop heureux mortels, qu'il cauſe d'inquiétude à des Nations qui ſe vantent de bien connoître l'avenir.

Entre les differentes ſuperſtitions de ces Inſulaires, ils adorent une eſpèce de Grillon qu'ils nouriſſent au fond d'un grand panier bien travaillé: ils mettent dans ce Sanctuaire, ou Tabernacle, ce qu'ils ont de plus précieux; & ils apellent cela leur Oly, c'eſt-à-dire leur Oracle. La maniére dont ils s'y prennent pour le conſulter n'eſt pas moins ridicule que la petite Divinité à corbeille. Ils danſent autour avec emportement, s'excitent comme des furieux, & leur imagination s'échaufant par la violence d'un tel mouvement, ils ſe perſuadent que l'Oracle agit en eux; & que c'eſt la Majeſté *Grillonnique* qui leur inſpire toutes leurs entrepriſes.

Quand on demande à un Ombiaſſe, ou Lettré, pourquoi ils préferent un Grillon à une infinité de grans objets dont la Nature eſt compoſée, le Theologien Madagaſcarois vous répond dogmatiquement, que dans l'effet il adore la cauſe; qu'on doit déterminer un ſujet pour fixer l'eſprit; & que plus l'objet du culte paroit petit, mieux il repreſente l'Etre parfait.

DIS-

DISSERTATION
SUR LES
PHILIPPINES
ET LES
MOLUQUES.

CE grand nombre d'Iles compris ſous le nom des *Philippines*, n'a été ainſi nommé, que parce qu'il a plu aux Eſpagnols de donner ce nom à une des premiéres qu'ils découvrirent, pour faire honneur à leur Roi Philippe II. & il a été ſi fort approprié à toutes en général, que celle dont elles l'ont reçu, l'a preſque perdu & ne s'apelle plus que *Tandaye*. Mais les Portugais & les Orientaux ne ſe ſont pas aſſujettis à cette Loi : les premiers les nomment *Manilles*, & les ſeconds les Iles de *Luçon* d'une des plus conſidérables qui porte indiféremment ces deux noms. Il y a quelque différend entre ceux qui ont écrit de ces Iles, ſur leur conquête, leur nombre, leur fertilité, & leur ſituation. On tombe bien d'accord que le célèbre *Magellan* Portugais fut le premier qui les découvrit en 1520. mais quand on vient au tems qu'elles furent conquiſes par les Eſpagnols, on commence à ſe brouiller par raport à dix-huit ans de différence, c'eſt-à-dire depuis 1546 juſques à 1564. Comme ceux qui prétendent que les Eſpagnols n'y ont été établis par *Michel Lopès de Legaſque*, qu'en cette derniére année, n'en diſent aucune raiſon, pourquoi les croire ſur leur parole plûtôt que les autres? Les Iles Philippines ſont en ſi grand nombre, qu'on peut aiſément n'en pas convenir, mais de douze cens dont pluſieurs, diſent les uns, ſont fort petites, & quelques-unes même inhabitées, à venir juſques à dix ou douze mille en tout, entre leſquelles, comme aſſurent les autres, il y en a mille ou douze cens de quelque conſideration, en verité c'eſt ſe tromper de trop. Ceux qui ſont pour les douze cens ſeulement ont ſans doute paſſé ſur une infinité de petits Ilots qui ſe trouvent dans ces Mers & qu'ils ont retranchez des Iles Philippines. Chacun cherche à ſe diſtinguer comme il peut. La diverſité & le grand nombre de ces Iles eſt tout-à-fait admirable, & nous ſavons tous que c'eſt l'ouvrage des mains de Dieu ; mais toute ridicule que ſoit l'opinion des Sauvages de l'Amerique ſur le grand nombre des Iles qu'il y a dans la Mer, elle ne laiſſe pas de faire croire que ces Peuples ont eu autrefois quelques notions de la création du Monde. Ils prétendent qu'après que le Grand *Mabouïa* eut fait l'Homme de terre, & le reſte du Monde, il lui reſta encore de cette Terre dans les mains, qu'il ſecoua dans la Mer, & que chacune des petites parties qui tomberent çà & là forma une Ile. Ce ſont autant d'abſurditez groſſiéres ; mais de quoi l'homme n'eſt-il point capable, quand il eſt livré à ſon égarement !

Des principales Iles Philippines.

Manille ou *Luçon* eſt, comme j'ai dit, une des plus conſidérables tant à cauſe de ſa grandeur, que parce que c'eſt le ſiége d'un Archevêché, & le lieu du Conſeil Souverain que les Eſpagnols y ont pour leurs Iles Philippines. Elle a environ cent lieuës du Nord au Sud, autant du Couchant au Levant, & quatre cens de circuit. Ce n'eſt plus cela ſelon un autre qui l'a meſurée plus éxactement, & qui lui donne quatre cens cinquante lieuës de tour, cent trente de longueur, & ſoixante & ſept de largeur. Peut-être y comprend-il la Baïe de *Manille*, qui s'avance dans l'Ile juſques à vingt-cinq ou trente lieuës. C'eſt ſur ſon fond que la Ville de Manille s'eſt bâtie. Cette Ville a un Archevêque, qui fait les fonctions de Vice-Roi des Philippines & qui, outre cela, eſt Préſident du Conſeil Souverain. Je ne dirai pas que la Ville eſt grande pour m'accommoder avec celui qui veut qu'elle ne le ſoit que médiocrement. Ce n'eſt qu'un petit adouciſſement qui ne fait rien au Lecteur, quoi qu'entre Auteurs on s'en pique. Elle eſt deffenduë par une bonne Citadelle, & bien peuplée d'Eſpagnols auſſi bien que de Chinois. Les Jeſuites & les Jacobins y tiennent College. L'Archevêque a pour Suffragant l'Evêque de *Cagayon*, ou la nouvelle *Ségovie*, ſituée ſur la Côte Septentrionale de la même Ile, environ à quarante lieuës de la précédente & près du Cap d'*Engano*. *Caceres*, ou *Caceres de Camarinha* eſt une troiſiéme Ville de l'Ile *Manille* & un autre Evêché ſuffragant de la Ville de ce nom ; elle eſt ſur le détroit de *Manilha* où elle a un fort bon Port. Il n'eſt plus néceſſaire de faire mention de la Ville de *Luçon*, depuis qu'on l'a miſe au nombre des Villes ſuppoſées, ou qu'on a eſtimé que c'étoit la même que celle de Manille, à moins qu'on ne diſe que la même Ville a deux noms, de *Luçon* pour ceux qui apellent l'Ile de ce nom, & de Manille pour les autres qui nomment ainſi cette Ile.

Tandaye chez les Eſpagnols eſt la premiére des Philippines, parce qu'en effet ils la découvrirent avant les autres, & qu'elle eſt la plus belle. Le détroit de *Manille* la ſépare de l'Ile de ce nom, & elle eſt à ſon midi. On lui donne cinquante lieuës de long, & quarante de large, & une montagne qui y eſt vers le côté Septentrional la diſtingue des autres Iles, parce qu'elle tient rang entre les montagnes qui jettent feu & flames : c'eſt-là proprement l'Ile *Philippine* qui a donné le nom aux autres, & dont les Eſpagnols ſont les Maîtres. *Mindanao* eſt auſſi miſe au nombre des principales *Philippines*, mais ſous un ſeul nom il en faut

faut compter trois qui ne ſont ſeparées que par des détroits fort petits, la premiére eſt *Mindanao*, & les deux autres ſont *Canola* & St. *Juan*. Elles ſont les plus Méridionales des Philippines. Leurs habitans relévent d'un Roi Mahométan qui fait ſa reſidence dans la premiére. Ils ſont tous Idolâtres & grands ennemis des Portugais & des Eſpagnols. Il y a pluſieurs Villes, & entr'autres on parle de *Saragos*, de *Zometan*, de *Dapito*, & de *Canola*. *Paragoya* pour ſa grandeur ne céde à aucune autre; mais c'eſt auſſi une des moins fertiles & des plus mal peuplées. Elle peut avoir cent lieuës de longueur & vingt de largeur; elle tire vers l'Ile de *Borneo*, dont on dit que le Roi lui fait païer tribut. Sa ſterilité a donné de l'induſtrie à ſes habitans, comme il arrive à tous ceux, dont le Païs eſt ingrat, ſi ce qu'on dit eſt vrai, qu'ils y diſtilent du ris dont ils font du vin plus eſtimé que celui de Palmier. La Nature cependant qui leur a été ſi avare en d'autres productions, ne leur a pas épargné les figues, mais des figues d'une énorme groſſeur, épaiſſes comme le bras & longues comme la moitié du bras. Comme dans les grandes & petites Indes ils ſont grands amateurs de ce fruit, dont la plûpart ſe nourriſſent, ceux-là n'ont pas lieu de ſe plaindre. *Mindora* eſt une grande Ile des *Philippines*, mais on n'en dit ni bien ni mal, ſinon qu'elle a une Ville du même nom avec un bon Port. Le détroit qui porte ſon nom la ſépare de la *Manille*. On compte qu'elle a dix-huit lieuës de large ſur vingt-cinq de long. Elle appartient aux Eſpagnols, mais on ne dit pas un mot ni des naturels ni de la nature du Païs. *Cebu* tout au contraire eſt une petite Ile fort bien cultivée, & dont le nom ne peut périr qu'avec celui du fameux *Magellan* qui l'a découverte & qui y fut tué le 27. Avril, 1521. Elle eſt entre celles de *Minao* & de *Manille*. Les Eſpagnols l'ont nommée *los Pindatos*. Ils y ont une petite Ville qui eſt le ſiége d'un Evêque ſuffragant de *Manille*. *Matan* tient encore rang entre les Philippines dont on fait quelque cas. Un Moderne lui donne la gloire d'avoir vu mourir le célèbre *Magellan*, & ne veut pas l'accorder à *Cebu*. Il doute cependant de ce qu'il avance, ſeulement, dit-il, pour ſuivre le ſentiment le plus commun: & il permet de croire que *Luçon* eſt la véritable dépoſitaire des cendres de cet illuſtre Avanturier. Pourquoi ne pas accorder cette même liberté à l'égard de *Cebu* & en donner le dementi à un autre? Il y a plaiſir à combattre contre celui qui s'eſt déja fait un nom pour faire valoir le ſien. *Matan* a dépendu autrefois des Eſpagnols, mais elle s'eſt miſe en liberté. *Negoati* ſuit *Matan* comme ſa voiſine entre celles de *Manille*, & de *Mindanao*. *Masbat* en eſt une autre qui eſt ſituée au Midi de la *Manille* & au Couchant de la *Tandaye*; & entre celle-ci & *Masbat* ſe trouve *Capule* la derniére qui eſt de quelque conſidération parmi ce grand nombre d'Iles ramaſſées enſemble dans l'Ocean Indien, où il faut chercher leur ſituation.

La véritable ſituation des Iles Philippines qui font un ſi grand corps, varie ſelon les differens ſentimens de ceux qui en ont traité. Ils font mouvoir ce puiſſant Corps d'Iles pour l'avancer ou le reculer comme ils veulent. L'un prétend qu'il eſt ſitué au Nord des Moluques & au Midi de la Chine: perſonne ne lui diſpute ce point: entre le 5. & le 50. degré de Latitude Septentrionale, & le 151. & 167. degrez de Longitude. Mais un autre le fait avancer d'un degré & ne lui donne d'étenduë que vingt dégrez de Latitude. Une difference de 15. degrez n'eſt pas pardonnable à ceux qui ont été ſur les lieux, & qui en ont raporté des journaux ſi pleins d'erreurs auxquels cependant on eſt obligé de ſe conformer. Il y auroit moins lieu de s'étonner de cette erreur à l'égard de quelque Ile perduë dans l'Ocean que d'une longue ſuite d'Iles qui s'étendent dans une plage de 20. à 50. dégrez. Je ne vois qu'un moïen de reconcilier ces deux opinions de 20. & de 50: c'eſt que l'Auteur qui donne aux Iles Philippines juſqu'à 50. degrez de Latitude depuis cinq, en fait monter le nombre juſqu'à 12000. & que l'autre qui les place entre le quatriéme & le vingtiéme dégrez de Latitude en diminuë le nombre juſqu'à douze cens: il a même retranché les dégrez de Longitude qu'il ne met point ou qu'il a oubliez. Quoi qu'il en ſoit le Lecteur peut, s'il le juge à propos, ſe regler ſur l'expedient que je lui donne pour accommoder ce differend.

L'air de ces Iles eſt fort chaud, mais plus dans un tems que dans l'autre, & le plus ou moins de chaleur dans ces Païs, auſſi bien que dans la plûpart de ceux qui ne s'éloignent pas de la Ligne, fait toute la différence des ſaiſons. Au lieu d'Hiver ils ont ou une chaleur étouffante, parce qu'alors la Briſe ne s'éleve point à ſon ordinaire, ou des ouragans & des pluïes continuelles. Mais l'Eté eſt une ſaiſon parfaitement délicieuſe pour les perſonnes qui ne vivent pas de leur travail & qui peuvent prendre chez eux le frais qui eſt très-grand la nuit & fort agreable le jour. Toutes les plantes & les arbres qui ont repris la nuit leur verdeur un peu mortifiée le jour, paroiſſent tous les matins d'un verd charmant, & l'herbe couverte d'une roſée abondante & criſtaline, ſemble pendant quelque tems avoir au bout de chaque brin, des perles enfilées & luiſantes, lorſque le ſoleil commence à répandre deſſus ſes rayons. On dit qu'il pleut plus de 4 mois de ſuite aux Philippines, c'eſt aſſez la règle des Païs chauds: mais comment un habile homme peut-il dire qu'il s'en faut bien que le terroir y ſoit auſſi fertile que pluſieurs Auteurs ſe ſont imaginé, parce qu'il n'y a ni bled, ni vin, ni olives, ni même aucuns fruits de l'Europe, ſi ce n'eſt des oranges? On pourroit raiſonner de même de quantité d'Iles dans la même Zone, & dire que ce ſont des Païs ingrats, *parce qu'il n'y a ni bled, ni vin, ni olives* &c, & cependant ce ſont les meilleurs Païs du monde & les plus fertiles. C'eſt comme ſi quelque habitant des Philippines aſſuroit que la France ou l'Angleterre ſont des terres maudites, parce qu'il n'y a ni vin de Ris, ni de Palmier, ni Figues &c. Ils auroient autant de raiſon que celui qui prétend que les Philippines ne ſont pas une terre féconde par la raiſon qu'il apporte. Si on les conſidére ne formant toutes qu'une grande & vaſte terre, on verra que c'eſt comme dans les Roïaumes d'une grande étenduë, où il y a des Provinces plus ou moins fertiles. Il eſt difficile de croire que dans une ſi grande multitude d'Iles qui contiennent tant de Païs, il n'y en ait pas de fort abondantes, non en vin, ni en bled ni en olives, mais en coton, en cire, en miel & en ſucre qui y eſt, de l'aveu du même Auteur, à ſi bon marché, que depuis que les Eſpagnols y ont bâti des moulins pour en faire, on en a vingt-cinq livres pour vingt ſols. Cette commodité n'eſt-elle à compter pour rien? & en ajoûtant qu'il n'y a preſque point d'arbres dans ces Païs qui ne ſoient propres à confire, n'a-t-on pas de quoi faire le regal des palais les plus délicats? S'il n'y croît pas du Champagne ni du Bourgogne, vous y avez en récompenſe d'excellens vins de Ris & de Palmiers, j'entens pour ceux qui n'en connoiſſent point d'autres. Mais de plus les Eſpagnols y ont tranſporté du Froment, de l'Orge, du Millet, & des Vignes qui y viennent, dit-on, fort bien. On aſſure qu'il y a un grand nombre d'animaux domeſtiques & ſauvages, & que les vivres y ſont à un plus bas prix que dans beaucoup d'autres Iles. Elles ont auſſi du Poivre, du Gingembre, de la Canelle, &

du

du Safran. Il ne faut point douter qu'il n'y ait dans les forêts des Perdrix, des Ortolans, des Ramiers sauvages & quantité d'autre gibier qui foisonne ordinairement dans ces sortes de Païs, avec d'excellent Cochon sauvage provenu des Cochons dont les Espagnols ont pourvu les Iles qui ont été à eux. On parle beaucoup des Crocodilles, & des Serpens des Philippines, aussi bien que d'un sorte de poisson qu'on voit sur la Côte, que les Orientaux nomment *Poisson-femme* & que nous apellons Sirenes. Les Habitans des Philippines sont idolâtres, à la reserve de quelques-uns qui ont été convertis; d'ailleurs ils sont assez spirituels, & bien faits de Corps, mais tout l'avantage qu'ils ont du côté de l'Esprit & du Corps est emploïé à la ruse & à la fainéantise dont ils sont grands amateurs.

Des Iles Moluques.

LEs Moluques sont un autre grand Corps d'Iles situées dans l'Ocean Oriental. Il est bien certain qu'elles sont sous la Ligne au Midi des Philippines & au Levant de celles de la *Sonde*: mais pour leur situation, on ne voit pas qu'on en ait encore pris ni en général ni en particulier la Latitude non plus que la Longitude qu'on passe sous silence & que j'ômettrai aussi par cette raison. Il ne fait sans doute pas froid dans ce Païs-là, mais fort chaud; à quoi cependant la Providence a pourvu par la fraîcheur des vents, de la rosée, & des montagnes, communes à toutes les Iles de cette Zone & dont les *Moluques* ont leur portion. Ce seroit aussi parler improprement que de dire qu'elles ne sont pas fertiles; car une terre qui produit du Girofle, de la Muscade & du Ris en abondance, sans compter les fruits, les animaux, le gibier & le poisson dont elle est pourvue comme les autres des Indes, ne peut pas être apellée ingrate à moins d'être insensible à tous ces biens dont Dieu l'a favorisée. Les Hollandois, qui en tirent des revenus immenses ne traiteront pas les Moluques d'un Païs stérile. C'est ce qu'on peut dire de ces Iles prises en gros. Pour en juger comme il faut, il est nécessaire de les distinguer en petites & grandes, & diviser les grandes en pelotons, parce qu'il y en a plus des derniéres que des autres.

Des petites ou vraïes Moluques.

LEs petites Moluques, qui donnent le même nom aux plus grandes, sont fort peu éloignées les unes des autres, & d'une très-petite étenduë. A la reserve d'une seule, elles sont sujettes au Roi de *Ternate*, mais on peut dire que les Hollandois en sont les Maîtres. Ils laissent aux autres les honneurs de la Roïauté, pourvu qu'ils restent dans leur indépendance, & qu'ils fassent eux seuls le commerce de tout ce qu'il y a de meilleur dans le Païs: ces Iles sont cinq en nombre. La premiére s'apelle *Ternate* & n'a que dix ou douze lieuës de circuit, mais elle est d'une grande richesse; puisqu'elle abonde en épiceries, & sur tout en Girofle. Elle fait aussi partie du Roïaume de *Ternate*, dont le Roi a son séjour à Malayo. Quelques-uns disent que ce Roi a plus de soixante Iles sous sa domination; entr'autres les Iles de *Ternate*, de *Motir*, de *Machian*, une partie de *Gilolo* lui obéïssent. Cependant tout grand Roi qu'il est, les Hollandois en font ce qu'ils veulent. Ils sont les Maîtres de sa residence, & le Roi a été obligé de leur céder *Ternate* dont il porte le nom, & où ils ont quelques Forts.

Tidor est une autre Ile des petites Moluques, entre celles de *Ternate* & de *Motir*. Elle possede encore le riche trésor des épiceries. Les Hollandois y ont la forteresse de *Mariéco*, mais l'Ile demeure sous l'obéïssance d'un Roi particulier. Elle a une Ville de même nom que les Européens ont donné à l'Ile, quoique les Insulaires l'apellent *Tadura*. *Motir* fait la troisiéme, sa situation est entre *Tidor* & *Machian*. Son circuit n'est que de cinq ou six lieuës. Elle n'est considérable que par le Fort de *Nassau* que les Hollandois y ont fait bâtir, après s'en être rendus Maîtres, en la Place d'un Roi qui la possedoit. Il ne faut pas douter que l'agréable odeur du Girofle ne les y ait attirez, & que cette Ile n'en soit aussi bien pourvue que les autres. *Machian* est une quatriéme petite Moluque qui en est aussi très-bien partagée. On la place sur la Côte Occidentale de l'Ile de *Gilolo*, fort près de l'Equateur. Douze lieuës de circuit est tout ce qu'elle peut avoir. Les richesses qu'elle contient dans une si petite étenduë sont gardées par les Forts de *Maurìtio*, de *Tabillola* & de *Nahacao* que les Hollandois y ont fait faire. *Bachian* fait la cinquiéme semblable aux autres pour sa petitesse & sa fertilité en épiceries. Elle comprend sous elle plusieurs autres Iles voisines qui portent toutes son nom. Elle a cela de particulier que plusieurs caneaux la traversent, & forment autant de petites Iles. Elle a aussi une ville capitale de son nom, avec le Fort *Barnewelt* que les Hollandois occupent. D'autres mépriseroient ces petites Iles & ne daigneroient pas d'en parler, mais outre que le dessein de ces Dissertations est de suppléer, autant qu'il est possible, aux ouvrages de cette nature, j'ai cru que ces Iles, toutes petites qu'elles sont, méritoient bien d'être remarquées en particulier. Ce n'est pas le grand terrain qui fait la richesse de celui en est le maître, mais le fond, & la nature des choses qu'il produit. Quatre cens pas en quarré semez en bled ou plantez en vignes ou autrement ne rendent pas le Propriétaire bien riche. Mais autant de terre plantée en cannes de Sucre, avec de bons Négres & plusieurs moulins, suffit pour donner à un homme un revenu de dix ou douze mille florins. Si c'est de l'Indigo qui est semé dans cette terre elle produira davantage. Sur ce pié, la Muscade & le Girofle qui croît dans ces petites Iles doivent raporter des richesses immenses. Ces terres sont préférables à des mines d'or où l'on emploïe beaucoup de travail & de monde avec de grands frais pour en tirer du profit; au lieu que ces plantes viennent plus qu'on ne veut & qu'il faut les éclaircir pour qu'elles ne soient pas étouffées ou qu'elles ne fassent pas de tout le Païs une forêt. Les Hollandois qui ont le goût aussi fin qu'il y ait Peuple dans le monde, ont fait il y a longtems cette reflexion, & ils s'en sont bien trouvez. Ils n'ont pas négligé ces petits endroits reculez; & quoiqu'ils n'en aïent pas fait les premiers la découverte, ils en ont mieux connu la valeur qu'aucun de ceux qui les y avoient précédez. Ils ont profité de la négligence des autres qui ne méritoient pas de retenir des Trésors dont ils connoissoient si peu le prix.

Des grandes Iles Moluques.

MAintenant pour ce qui est des grandes Iles Moluques, elles sont en si grand nombre, que nous sommes obligez de partager ce grand Corps d'Iles en plusieurs petites, mettant à la tête la plus considérable avec quelques autres dont elle est environnée. *Célébes* est la principale de toutes celles qui sont apellées Iles *Célébes* ou de *Macassar*, faisant partie de l'Archipel des Moluques avec lesquelles on les joint. Elle mérite le premier rang pour sa grandeur qui contient 150. ou 200. lieuës du Septentrion au Midi, & 68. ou 80. du Couchant au Levant. On ne la divise plus en 6. Roïaumes comme on faisoit autrefois, car les Auteurs modernes ont jugé à propos de n'en faire que deux des six, sans nous dire ce que sont devenus les quatre Rois qui régnoient, ou quels ont été les Conquérans de leurs Roïaumes. Je croi qu'il vaut mieux avoüer qu'on n'a connoissance que de ces deux, qui sont le

Roïaume de *Célebes* & celui de *Macaſſar*. Dans celui de *Célébes* on y trouve la Ville de ce nom Capitale, avec *Mandar*, *Madona*, *Totoli* & *Munada*, dont on ne dit que le nom: ce qui feroit croire que toutes ces Villes ſont ſuppoſées. Pour ce qui eſt de *Célébes* on la met ſur la Côte Occidentale de l'Ile.

Le Roïaume de *Macaſſar* paroît un peu plus connu. On parle de ſon Roi comme d'un Prince aſſez puiſſant, de la Religion Mahométane. La Ville capitale a le même nom de *Macaſſar:* elle eſt accompagnée de pluſieurs autres, comme *Cion*, *Tabuco* & *Bantachia*, mais il eſt bien difficile d'en trouver quelque choſe dans les Auteurs: ſi ce n'eſt que *Bantachia* eſt ſituée ſur le bord Occidental du Golfe de *Macaſſar*, & que *Jompandanqui* avec ſa Fortereſſe eſt aux Hollandois. Eux & les Anglois fréquentent beaucoup les Côtes Méridionales de cette Ile, dont ils tirent de l'Or, de l'Ivoire, du bois de Sandal & du Coton. Ce Païs eſt très-fertile en Ris, Palmiers, Cocos, Figues & autres fruits. Les habitans ſuivent la Loi de *Mahomet* avec tant d'exactitude, qu'ils n'oſent pas même boire du vin de Palmier. On dit qu'ils ne portent point d'habits, & qu'ils cachent ſeulement par pudeur ce qui leur a donné la vie; mais je ne croi pas qu'on parle de ceux qui habitent dans les Villes; car quoi qu'on en voie quelquefois paſſer par les Villes des Chrétiens de ce Païs, je n'ai point encore lu qu'il y eût de Ville habitée par des hommes nuds. Cette Ile a pour voiſines celles de *Salaye*, *Cabona*, *Bouton*; mais elles ne meritent pas qu'on en parle.

Gilolo tient la ſeconde place entre les grandes Iles *Moluques*. On lui donne 250. lieuës de tour & 100. du Septentrion au Midi, de même que du Couchant au Levant. Elle eſt formée de 4. Preſqu'Iles, dont l'une eſt tournée vers le Nord & les trois autres vers le Levant. La plus grande partie appartient au Roi de *Gilolo*, les Rois de *Ternate* & de *Loloda* ont auſſi chacun la leur: & les Sauvages habitent le reſte, à la réſerve de quelques places qui appartiennent aux Hollandois & aux Eſpagnols. Les habitans de ce Païs ont une fort grande commodité, qui eſt de tirer leur pain, leur vin & des étoffes d'un arbre qu'ils apellent Sagous. La Ville Capitale du même nom eſt ſituée ſur la Côte Occidentale de cette Ile. Quelques-uns l'honorent de trois autres Villes, ſavoir *Cuma*, *Maro* & *Tolo*. C'eſt à ceux qui les ont découvertes, à nous apprendre quelle eſt leur ſituation. D'ailleurs *Gilolo* ſe trouve toute ſeule, faute de quelcune qui l'accompagne. *Amboine* n'eſt pas ſi grande que la précédente; puiſqu'elle n'a que 16. ou 24. lieuës de tour, mais elle a de quoi la rendre conſidérable. Elle donne ſon nom à pluſieurs petites Iles voiſines, qu'on apelle les *Ambones*. *Antonio Abro* Portugais la decouvrit l'an 1515. & ceux de ſa Nation l'ont conſervée juſqu'à 1603. Ce fut Etienne *Verhagen* Hollandois qui les en chaſſa: les Eſpagnols les traiterent de même en 1620. mais les Hollandois la reprirent & s'y établirent en 1655. ils la tiennent à preſent bien gardée de trois Forts, l'un, qui ſert de Citadelle à la Ville d'*Ambone* Capitale de l'Ile, ſe nomme *Victoria*. C'eſt le plus conſidérable des trois & paſſe pour le meilleur établiſſement que les Hollandois aïent dans les Indes après *Batavia*. Il eſt toûjours muni de ſoixante piéces de Canon avec une Garniſon de ſix cens hommes: les deux autres portent le nom de *Hiten* & de *Low*. On trouve dans les Iles voiſines nommées les *Ambones* une grande abondance de Cloux de Girofle. *Ceram* peut auſſi paſſer pour une des grandes Iles *Moluques*. Elle eſt au Midi de celle de *Gilolo* & au Couchant de la Terre des *Papous*. Sa richeſſe conſiſte en épiceries dont elle eſt aſſez bien pourvuë. Il y a dans cette Ile un Roi particulier qui eſt Allié ou Tributaire des Hollandois. Ceux-ci ont un Fort dans la principale Place nommée *Cambello*, & que le Fort commande auſſi bien que le port de la Ville qu'on dit être bien peuplée de même que le reſte de l'Ile. Je joindrai à cette Ile la Terre des *Papous*. Elle n'eſt apellée Terre que parce que pluſieurs croïent qu'elle eſt jointe à la Nouvelle Guinée: mais ſi elle en eſt ſéparée, comme d'autres l'aſſurent, par un petit détroit, on la peut bien ranger entre les Moluques & la faire aller de compagnie avec ſa voiſine la précedente, juſqu'à ce qu'on en ſoit mieux informé.

On ne parle que de la fidelité & de la valeur des Habitans de ce Païs. Ce n'eſt pas la derniére qualité qui les diſtingue des autres Peuples, dont il y en a ſans doute auſſi vaillans que les *Papous*. Les Anglois ſeroient les premiers à leur diſputer la gloire d'être les plus braves gens de l'Univers, & ils ne manquent pas d'Auteurs qui les confirment dans cette bonne opinion. Mais pour la fidelité la Terre des *Papous* eſt bien heureuſe que cette qualité ſe trouve parmi ſes habitans. Ils peuvent ſe vanter d'un merite qui eſt bien rare par tout ailleurs: il ſeroit à ſouhaiter que cet heureux Pais ne fût pas ſi éloigné, afin que par la communication de ſes habitans, la fidelité ſe répandît un peu plus ſur tout le reſte de la Terre.

Il ſe preſente encore dans la Mer des Indes & parmi les *Moluques* un autre petit Corps d'Iles qui portent toutes le nom de *Banda* qui en eſt la plus renommée. Elle n'a pourtant que trois lieuës de long & une de large: mais on peut dire qu'il n'y a pas un arpent de terre qui ne ſoit d'un prix fort conſidérable; puiſque cette Ile eſt toute couverte de Muſcadiers, qui croiſſent aiſément, & qui ſont en tout tems chargez de fleurs & de fruits verds & mûrs. Un verger planté de ces arbres a de quoi ſatisfaire l'homme tout entier, non ſeulement par la richeſſe du fruit qui ſeul peut fournir aux autres beſoins de la vie, mais encore par ſon odeur & ſa beauté. Il n'y a, dit-on, que l'Ile *Banda* qui poſſede dans le monde ces ſortes de richeſſes avec ſes voiſines qui jouïſſent de l'avantage d'être fecondes en un fruit auſſi précieux. Ces Iles en ont quatre autres au Nord: l'une ſe nomme Puloway, dont les Hollandois ſont les Maîtres: ils y ont le Fort *Revenge*. Une autre s'apelle *Puloron* ou *Pulorin*, qui eſt au Couchant de celle de Gumanapi, & dependante des Anglois. *Néra* fait la troiſiéme au Nord de celle de *Banda*. Elle a les Villes de *Néra* & de *Labetack*, où les Hollandois ont le Fort *Naſſau* & le *Belgique*. *Gumanapi* eſt la derniére remarquable, non par les biens qu'elle raporte, mais par une montagne aux pieds de laquelle elle eſt ſituée, & qui empêche ſa fecondité par les flammes qu'elle vomit. Les Habitans de ces riches Iles ſont Mahométans & jouïſſent longtems d'une parfaite ſanté. S'ils ſont redevables de cet avantage à l'air embaumé de l'odeur des Noix Muſcades, c'eſt du moins le ſeul qu'ils en tirent; car ce fruit ſeul ne pouvant fournir à tous leurs beſoins, ils ſont obligez de le troquer ſouvent pour des choſes de peu de valeur: ſemblables en cela au Coq de la Fable qui donne ſon rubis pour un grain de blé. Ils cherchent l'utile & n'ont pas tort: mais les autres en profitent, & parmi ceux-ci, les Hollandois ſont ceux qui y gagnent le plus.

Timor eſt le dernier peloton d'Iles dont il nous reſte à parler: on y joint *Flores* & *Terralta*. L'Ile de *Timor* eſt placée ſous le dixiéme degré de Latitude Méridionale. Sa longeur eſt à peu près de ſoixante lieuës ſur quinze de large. Quoique ſes productions ne ſoient pas ſi eſtimables que celles des Iles de *Banda*, elle ne laiſſe pas d'avoir abondance de choſes fort néceſſaires. Outre les Grains & les Fruits qu'elle donne à ſes Habitans, elle remplit encore tout le Monde de ſon Sandal blanc, auſſi bien que du jaune. Elle n'eſt pas la ſeule qui en produiſe, mais il en croît une ſi grande quantité en ce Païs-là qu'il y en a des forêts entiéres. Le bois de Sandal eſt d'une vertu qui ne peut pas être connuë à ceux de cette Ile. Il en eſt de cette production comme de toutes les autres de quelque valeur dans ces ſortes de Païs. Les habitans ſont ceux qui en tirent le moins de ſervice, & il ſemble que ce ne ſoit pas pour eux que la Nature l'y ait produit. Ils ignorent même diverſes autres choſes plus communes, puiſqu'on aſſure que ceux de cette Ile n'ont l'uſage du feu que depuis quelque tems. Sans trop approfondir dans les ſecrets de la Providence qui ne fait rien par hazard, ne peut-on pas dire qu'elle fait naître de ſi riches productions parmi des Peuples ignorans, ou des Peuples ignorans au milieu des biens qu'ils ne connoiſſent point, pour y attirer les plus éclairés & s'en ſervir pour inſtruire & humaniſer les autres? Si néanmoins le Commerce des derniers avec les premiers n'a pas encore eu grand ſuccez, depuis qu'on a trouvé le chemin de pénétrer juſques chez ces Peuples Barbares, c'eſt qu'il faut pluſieurs ſiécles pour faire changer des Nations: outre que c'eſt le moindre ſoin de ceux qui y vont, qui n'ont en cela d'autre vuë que de faire valoir leur Commerce.

DIS-

CARTE DES ANTILLES FRANÇOISES ET DES ISLES VOISINES
DRESSÉE SUR DES MEMOIRES MANUSCRITS.

Tom: VI. N.o 33. Pag: 154.

Remarque Historique.

Les Antilles françoises sont la Martinique, la Guadeloupe ou la Grande Terre, partie de S.t Martin, la Desirade, Marie-Galante, S.te Lucie ou S.t Alousie, Grenade, S.t Barthelemi, S.te Croix & les Saints. La Martinique est le plus considerable de toutes & la demeure du Gouverneur G.al des Antilles françoises. Elle est située sous le 15 Degré 3 m. de Lat. Sept. & peut avoir 45 à 50. lieues de tour. Les françois commencerent à l'habiter l'an 1625. & y sont aujourd'hui au nombre de plus de 12. mille. Cette Isle, aussi bien que la Guadeloupe produit d'excellent Sucre, de l'Indigo & du Tabac. L'autre moitié de l'Isle S.t Martin appartient aux Hollandois. La Desirade n'a rien de considerable. Marie-Galante au sud de la Guadeloupe est entrecoupée de petites montagnes le produit beaucoup de tabac. S.te Lucie fut habitée en 1642. la Grenade en 1643. S.te Croix en 1650. Les Saints en 1648. Toutes ces Isles s'appellent de Barlovento.

Les Isles Ameloises sont Barbades, Antigoa, Barbuda, Anguil la, Nevis, Montserrat, Tabago & S.t Christophe. La plus considerable est Barbades située à 14. deg. de Lat. Sept. au sud-est de la Martinique.

LA GRANDE TERRE

LA DESIRADE

GADELOUPE

Pointe des Salines

Bourg des Habitans

Bourg Rouge et Fort de la Gadeloupe

LES SAINTES

LA DOMINIQUE

la Basse Pointe

le Lorge Garou

Cul de Sac Royal

les Anses d'Arlet

Isle de Ste Alousie

Pitons du Garbet

Isle St Vincent

Isle de Becouya

Isle de Moustiques

Isle de Cannaouan

Isle de l'Union

Bourg et Bourg GRENADE

Cariouacou ou les Grenadilles

Islet Ronde

Islet de Revera

Speightes Town ou Little Briñal

BARBADE

Anglois

Echelle

Lieues communes de France de 25 au degré

Lieues marines de France et d'Angleterre de 20 au degré

Lieues marines d'Espagne de 17½ au degré

En 1768. le R.P. Feuillée observa dans l'Isle de la Martinique, que la variation de l'Aiguille aimantée étoit de 6. degrés 10 minutes vers le Nord Ouest.

DISSERTATION GENERALE SUR LES ANTILLES,

Et premiérement,

DE L'ILE St. CHRISTOPHE.

CHacun fait que les *Antilles* ſont ainſi nommées, parce qu'elles ſont les premiéres que l'on rencontre quand on fait le voïage de l'Amerique, & que, compoſant avec les autres, parmi leſquelles elles ſont mêlées, comme une barriére oblique, elles ferment en quelque façon le Golfe du Mexique dont elles couvrent toute l'étenduë.

L'Ile St. Chriſtophe eſt la Capitale de toutes les Antilles, & la demeure du Lieutenant Général du Roi de France, pendant qu'elle étoit en ſon pouvoir. Elle eſt ſituée ſous le dix-ſeptiéme degré trente minutes de Latitude Septentrionale, ce qui fait qu'étant plus proche du Nord que la Martinique & la Guadeloupe, elle ſe reſſent moins auſſi des ardeurs brûlantes qui regnent dans les Païs voiſins de l'Equateur. Mais ſi l'air y eſt ſi temperé que quelques-uns l'ont nommée l'Ile douce, elle eſt d'ailleurs beaucoup plus tourmentée de ces furieux ouragans qui ne ſont que trop frequens en ce Païs-là. La commune opinion eſt que Chriſtophe, Colomb lui a donné ſon nom, quoique les ſimples ſe perſuadent qu'on lui a impoſé le nom de St. Chriſtophe à cauſe que du milieu de cette Ile on aperçoit une petite montagne ſur la croupe d'une autre beaucoup plus élevée qui ſemble la porter ſur ſon dos, comme les Peintres repréſentent JESUS-CHRIST ſur les épaules giganteſques de St. Chriſtophe: mais chacun voit le ridicule de cette opinion qui ne laiſſe pas d'avoir ſes Sectateurs.

Cette Ile a tout au plus vingt lieuës de circuit, on en croit le milieu inhabitable à cauſe des rochers & des hautes montagnes qui ſont ſeparées les unes des autres par des précipices afreux. Preſque tout le reſte du Païs s'étend doucement vers la Mer, découvrant un aſſez beau payſage, coupé en quelques endroits de ravines, qui n'empêchent pourtant pas qu'on ne faſſe le tour de l'Ile à cheval. On y recueilloit autrefois beaucoup de Tabac & de Gingembre; mais depuis longtems le Roi T. C. avoit défendu de faire du Tabac à St. Chriſtophe; on a interrompu d'y planter du Gingembre, parce qu'il n'avoit plus de prix, & l'on n'y plantoit depuis que des Manjoncs, des Patates & des Canes, le reſte du Païs étant mis en Savannes pour nourrir le bétail. De ſorte que quand on a coupé les cannes & qu'on y a mis le feu, toute l'Ile reſſemble à un deſert.

Elle eſt arroſée de pluſieurs Riviéres qui deſcendent des montagnes, & qui fourniſſent de très-bonnes eaux. Les François n'en ſont pas ſi bien pourvus que les Anglois, qui ont les plus grandes Riviéres dans leur partage: & c'eſt une des plus grandes peines des François, particuliérement dans le quartier de la baſſe terre, où preſque tout le bétail mourroit dans la grande ſéchereſſe, ſans la fontaine du Château qui eſt intariſſable, & où l'on vient de tous les côtez abreuver les chevaux & les bœufs.

Cette Ile, comme on vient de l'inſinuer, étoit occupée par les François & par les Anglois, chaque Nation aiant deux quartiers principaux, où l'on avoit élevé des Forts & des Corps-de-garde, environnez ſeulement de quelques paliſſades & terraſſes. Quelques-uns ont des foſſez, mais la plûpart n'en ont point, & il n'y avoit du canon que dans ceux qui commandent les Rades. Quoiqu'on ait été longtems ſans y avoir de Bourg ni de Ville cloſe, non plus que dans les autres Iles, il y avoit néanmoins en 1667. un petit Canton proche du Fort, appellé les Magaſins, où l'on trouvoit pluſieurs caſes, les unes faites de briques, les autres de charpente, & couvertes de tuiles, & les autres couvertes de feuilles, de cannes & de branches de palmier. C'eſt-là que les Marchands vendent leurs denrées. La grande Caſe, ou le Magazin du Général étoit fort propre: elle ſervoit de ſale du Conſeil, & c'eſt-là que le Général ſe repoſoit lorſqu'il deſcendoit au Fort. Pluſieurs Artiſans & Vivandiers s'étoient venus placer en cet endroit, de ſorte qu'avec le tems il auroit pu s'y former un Bourg. Mais toute l'Ile a été cédée aux Anglois par l'Article XII. du Traité d'Utrecht.

Il y quatre Egliſes ou Chapelles dans les deux quartiers des François, qui ont été deſſervies par les Capucins juſqu'en l'an 1646. qu'ils en furent chaſſez. Les Jeſuites remplirent leur place, & quelque tems après on y fit venir des Carmes Reformez de la Congregation de Bretagne. Les Jeſuites n'avoient qu'une Egliſe dans la baſſe-terre, mais les Carmes en avoient trois, outre leſquelles il y avoit deux

Chapelles, & un Hôpital pour les pauvres malades. Ils étoient ſervis par cinquante Eſclaves qui leur avoient été donnez pour cet effet.

La plus belle maiſon de l'Ile étoit le Château du Général François, bâti en 1640. par Mr. de Poincy qui l'étoit alors. Il étoit compoſé de quatre étages de ſept ou huit toiſes de largeur, ſurmontez d'une plate-forme à la mode d'Italie de trente-ſix piés d'élevation du rez de chauſſée en haut. L'on voïoit dans la baſſe-cour le petit Arſenal bâti de brique, & quelques petits bâtimens, qui ſervoient à loger les Domeſtiques : la Chapelle n'étoit que de charpente. C'étoit le logement de Mr. de Denambuc, & de Mr. de Poincy même, avant que le Château fut bâti. Le quartier des Négres, apellé la Ville d'Angole, étoit à l'un des côtez du Château : & un peu audeſſus, il y avoit pluſieurs maiſons de pierre, & de briques, où M. de Poincy entretenoit quantité d'Artiſans, comme Corroyeurs, Serruriers, Maſſons, Tailleurs & autres.

Le bois y eſt maintenant auſſi rare, qu'il y a été autrefois en abondance, & il apporte aujourd'hui autant de profit, qu'il cauſoit d'incommodité, lorſque les Habitans étoient obligez de le couper, pour étendre, & pour cultiver leurs terres. Dès l'année 1658. quelques-uns étoient obligez d'en envoïer querir avec des chaloupes dans l'Ile de Sabat, & l'on ne doute point qu'ils ne ſouffrent beaucoup à l'avenir par la diſette du bois, dont on a fait de ſi prodigieux dégats dans les commencemens. Il eſt vrai que l'on ſe ſert maintenant des cannes de ſucre, après qu'elles ont paſſé par le moulin, pour faire bouillir les deux premiéres chaudiéres ; mais comme la troiſiéme a beſoin d'un feu plus vif, le bois y eſt abſolument néceſſaire.

Pour ce qui eſt des ſaiſons de ce Païs-là, elles y ſont très-différentes de celles de l'Europe, ſoit dans leurs cauſes ſoit dans leurs effets. Car l'Eté qui eſt ici cauſé par la preſence du Soleil, eſt là cauſé par ſon éloignement, & au contraire ſa preſence y fait l'Hiver. De ſorte que quand cet Aſtre vient à s'éloigner de la Ligne & à tirer vers le Tropique du Capricorne, pendant tout le tems qui ſe paſſe juſqu'à ſon retour, (ce qui dure pour l'ordinaire depuis le mois de Novembre juſqu'au mois d'Avril) il ne paroît preſque point de nuages dans l'air, & il ne s'éleve que fort peu de vapeurs & d'exhalaiſons. L'air demeure tellement épuré, ſi ſec & ſi ſerain, que l'on peut non ſeulement regarder fixement le Soleil couchant & levant durant un aſſez longtems, mais encore voir le déclin & le croiſſant de la Lune en un même jour. Que ſi les jours ſont chauds & ſecs, les nuits ſont froides & humides à proportion : ſi le Soleil par ſa chaleur a ouvert les pores de tout ce qui eſt ſur la terre, la nuit les reſſerre par ſa fraîcheur, & épaiſſit tellement l'air, qu'elle le réſoud, & le fait diſtiler en une roſée très-abondant & ſi ſubtile, que trouvant les pores ouverts, elle s'y inſinuë & les pénétre fort avant. De là vient la corruption & le peu de durée de tout ce qui eſt ſous la Zone Torride. De là le nombre infini de vers qui ſe trouvent dans les bois, & cette multitude d'inſectes qui ſont une des principales incommoditez de ces Iles.

Il n'y pleut preſque point pendant tout le beau tems, ce qui fait nommer cette ſaiſon l'Eté ; quoiqu'il cauſe beaucoup d'effets preſque ſemblables à ceux que l'Hiver produit en Europe. Cette grande ſéchereſſe fait que les arbres, qui ont les feuilles tant ſoit peu tendres, ſe dépouillent alors de leur verdure : que les herbes ſont comme grillées ſur la terre : que les fleurs baiſſent la tête & ſe flétriſſent ; & que ſi la plûpart des arbres n'avoient la feuille forte comme le Laurier, l'Oranger, le Buis & le Hou, qui demeurent toûjours verds malgré les injures du tems, tout le Païs deviendroit en Eté auſſi triſte que la France l'eſt au cœur de l'Hiver.

Mais quand le Soleil a repaſſé la Ligne & qu'il commence à s'aprocher du Tropique du Cancer, il fait lever, tant de la Mer que des lieux marécageux, une grande quantité de vapeurs, d'où il ſe forme de grands & effroïables éclats de tonnerre qui pourtant font pour l'ordinaire beaucoup plus de bruit & de peur que de mal. Quand le Tonnerre vient à ceſſer, le tems ſe met tout d'un coup à la pluïe, qui dure quelquefois huit, dix, douze & quinze jours ſans interruption. Ces pluïes refroidiſſent tout le Païs, & c'eſt ce qui fait appeller cette ſaiſon l'Hiver, qui dure ſept mois, pendant leſquels il ne ſe paſſe quelquefois pas un jour ſans pleuvoir. Cette ſaiſon ne manque pas d'exciter au commencement grand nombre de maladies, particuliérement des fievres, des catarres, des douleurs de dents, des apoſtumes, des ulceres, & autres incommoditez ſemblables. Mais elle produit d'ailleurs des effets bien differens de ceux que l'on voit l'Hiver en Europe. Car dès les premiéres pluïes, pour peu qu'elles ſoient abondantes, tous les arbres verdiſſent & reprennent leur premiére beauté. Les forêts ſe rempliſſent d'une odeur ſi douce & ſi agréable, qu'elles répandent au loin leur parfum dans les champs. Les prés ſe revêtent d'un nouveau tapis verd, les fleurs renaiſſent par tout ſur la terre, & les Iles reſſemblent à un jardin délicieux ; il eſt vrai qu'on s'y mouille & qu'on ne peut guéres ſortir par cette raiſon ; mais cette pluie eſt ſi douce, qu'on la préfere incomparablement aux brûlantes ardeurs de l'Eté. Alors tous les animaux, qui s'étoient retirez dans le creux des rochers & ſous les antres des montagnes, deſcendent dans la plaine, & viennent augmenter le nombre de ſes habitans. On y voit force Lezards, Serpens, Couleuvres & autres reptiles, qui quittent leur vieille peau pour en reprendre une nouvelle : dangereux compagnons de ces Habitations, dont la Colonie ſe paſſeroit volontiers. De même les poiſſons, qui, durant la ſéchereſſe, gagnent la pleine Mer, ſe raprochent des côtes en Hiver & entrent dans les Riviéres, en ſorte qu'il n'y a que les pareſſeux ou les mal-adroits qui manquent d'en pêcher abondamment. La Tortuë, le Caret, & la Caouanne terriſſent alors en ſi grande quantité, qu'après en avoir fait bonne chere pendant tout ce tems-là, on en peut faire encore une ample proviſion pour l'arriere-ſaiſon.

DE LA GUADELOUPE.

CEtte Ile, ainſi nommée à cauſe de la bonté de ſes eaux, prend, dit-on, ſon étymologie, d'un commun Proverbe des Eſpagnols, qui, pour exprimer une choſe excellente, lui donnent le nom d'un ancien & fameux Auteur nommée *Lopez* ; de ſorte que *l'Agua de Lopez* vaut autant à dire, que *les meilleures eaux qui ſe puiſſent trouver*. En effet, les Flotes d'Eſpagne en allant aux Indes, étoient obligées autrefois par Arrêt du Conſeil Général, de prendre des eaux dans cette Ile, & l'ont toûjours fait juſqu'à ce qu'elle ait été habitée par les François. D'autres diſent, avec plus de vraiſemblance, que

les

les Eſpagnols l'ont ainſi nommée, à cauſe de ſa reſſemblance avec les montagnes de Notre Dame de la Guadeloupe en Eſpagne.

Quoiqu'il en ſoit, cette Ile eſt ſituée à ſeize dégrez ou environ de la Ligne Equinoxiale vers le Nord. Elle ſe diviſe en deux parties, ſéparées par un petit bras de Mer que l'on nomme la Riviére *Salée*, qui, faiſant communication de la Mer qui regarde l'Orient de cette Ile, avec celle qui regarde l'Occident, partage toute la Guadeloupe en deux terres, dont une partie s'appelle *la grande*, qui n'a été cultivée que de fort peu de François, & ſeulement pour en conſerver la poſſeſſion. L'autre, qui eſt proprement appellée la Guadeloupe, eſt la plus belle, la plus grande, & la meilleure de toutes les Antilles. Son étenduë, depuis le Fort Roïal qui eſt à la pointe Méridionale, juſqu'à la pointe du petit Fort qui regarde le Nord, eſt d'environ vingt lieuës, & de cette pointe, juſqu'au Fort de St. Marie qui eſt la pointe Orientale de l'Ile, il y a environ douze ou quatorze lieuës au plus, & dix ou onze juſqu'au Fort Roïal; ce qui lui donne enſemble quarante-quatre ou quarante-cinq lieuës de circonference.

Elle ſe ſubdiviſe encore, pour me ſervir des termes du Païs, en *Cabsterre*, & *Baſſeterre*. Cabsterre, ou Cap de terre, qui eſt la partie la plus élevée, eſt auſſi celle qui fait face au vent d'Orient en Occident, & celle qui eſt au deſſous du vent, ſe nomme Baſſeterre, quoique pour l'ordinaire elle ſoit plus haute & plus montagneuſe que l'autre. La premiére, plate & unie, eſt longue de ſept à huit lieuës, large de trois en divers endroits, & habitable par tout. Plus loin eſt une terre que l'on avoit cru inhabitable, à cauſe d'un certain Piton, comme l'appelle l'Auteur que je ſui, en forme de pain de ſucre, qui s'éleve au deſſus des nuës, & duquel, entre deux Riviéres qui n'ont qu'une bonne lieuë de diſtance, coulent treize ravines accompagnées d'autant de petits Monts dont quelques-uns ſont de très-difficile accès.

Le terrain qu'on donne pour chaque Habitation, eſt appellé *Etage:* il eſt de cent pas de large ſur mille de long, & cette longueur eſt ce qu'on appelle *Chaſſe*. De la Riviére nommée *le petit Carbat* juſqu'à la grande anſe, on peut prendre de côté & d'autre pluſieurs belles habitations; mais on n'y peut guére trouver que deux étages, & même dans la grande anſe, il y en a pluſieurs qui n'ont pas leur chaſſe entiére de mille pas. Elles ſont bornées pour la plûpart par de hauts rochers ou par des montagnes. Tout le cœur de l'Ile n'eſt auſſi compoſé que de rochers afreux & de précipices épouvantables; mais les côtes ſont très-belles, & c'eſt auſſi ce qui eſt le plus habité.

Pour revenir à ce que nous avons dit de ſes eaux, il eſt certain, aſſure mon Auteur, qu'il n'y a point de terre dans le Monde plus utilement & plus agréablement arroſée de belles & bonnes Riviéres, la Guadeloupe en aiant plus de cinquante, dont pluſieurs peuvent porter bâteau, une, deux, & trois lieuës avant dans les terres. Il y a pluſieurs belles fontaines, qui tombent des rochers, & qui, après avoir agréablement ſerpenté en mille endroits, ſe vont perdre dans les plus grandes Riviéres. Comme le milieu de l'Ile eſt extrêmement haut, la plûpart de cet Riviéres ne ſont, à proprement parler, que des torrens, qui ſe précipitent avec impétuoſite dans la Mer: & c'eſt une choſe épouvantable, continue l'Hiſtorien que je copie, de les voir dans leurs débordement. On les entend, dit-il, deſcendre d'une bonne lieuë, grondant comme des tonnerres. Elles s'enflent en un moment de plus d'une pique de hauteur, fument, brouënt & écument de toutes parts. Elles entraînent les plus gros arbres des forêts, & roulent une ſi grande quantité de rochers, qu'elles en font de petites montagnes à leur embouchure; & ce roulement de roches fait un ſi grand tintamarre, que quoiqu'il tonne effroïablement, on n'entend point les coups de tonnerre. Voilà une peinture afreuſe & capable de dégouter pour jamais de la Guadeloupe. Mais comme ſi notre Auteur avoit prévu cet effet de ſa narration, il y remedie auſſi-tôt en y mêlant un tableau plus agréable. Je confeſſe, dit-il, que je n'ai point goûté de plus grandes delices en ce Païs-là, que celle de me repoſer à la fraîcheur ſous les arbres le long de ces belles Riviéres; car comme elles laiſſent après ces débordemens des millions de roches (dont quelques-unes ont ſix piés de diamétre) en confuſion, on y entend, outre le murmure agréable du grand Canal mille petits gazouillemens differens qui charment plus agréablement l'ouïe, que les plus excellentes muſiques. Il n'y a rien auſſi qui contente plus la vuë, que de conſiderer ces petits ruiſſeaux, d'une eau plus claire que le criſtal, s'entrelaſſer au travers de toutes ces roches. L'on ne ſauroit faire cent pas dans l'une de ces Riviéres qu'on n'y trouve quantité de beaux baſſins où l'on ſe peut baigner à l'ombre dans de très-belles eaux. Pour ce qui eſt de leur goût, ajoute-t-il, il ſuffiroit de dire que ce ſont des eaux de roches; mais j'encheris encore là-deſſus en diſant qu'on en peut boire tant qu'on veut ſans jamais s'en trouver mal. En un mot, ces Riviéres ſont autant de Paradis terreſtres, où tous les ſens goûtent innocemment les plus délicieux plaiſirs dont ils ſont capables dans leur pureté. Voilà ce qui s'appelle broder agréablement un aſſez mauvais canevas; mais je doute que le bon Pere qui s'égaye dans ce récit, attire jamais perſonne à la Guadeloupe ſur tout par le plaiſir d'y boire tout ſon ſaoul de ſes belles & bonnes eaux.

Pour ce qui eſt des autres utilitez du Païs, on en peut juger par ce que nous avons déja dit des Antilles en général, & par ce qui nous reſte encore à dire. Je paſſe à la Martinique dont un autre Auteur nous donne la deſcription que voici.

DE LA MARTINIQUE.

ELle eſt ſituée à quatorze dégrez & trente minutes en deçà de la Ligne, & peut avoir environ quarante-cinq lieuës de circuit. Les François & les Indiens l'occupent & l'ont tenuë aſſez longtems enſemble en bonne intelligence; mais une rupture ſurvenuë entre les deux Nations, a porté les Barbares à faire pluſieurs fois des ravages ſur les terres des François: en ſorte que ni la hauteur des montagnes, ni la profondeur des précipices, ni l'horreur des vaſtes & afreuſes ſolitudes, qu'on avoit regardées juſqu'alors comme un mur impénétrable, ne les ont point empêché de venir fondre ſur les quartiers des François, & de porter juſqu'au milieu de quelques-unes de leurs habitations le fer, le maſſacre, & tout ce que l'eſprit de vengeance leur a pu dicter de plus cruel.

On parle diverſement des ſujets de cette rupture. Les uns l'attribuent au déplaiſir que quelques Caraïbes ont conçu de ce qu'on ne leur a pas tenu la promeſſe qu'on leur avoit faite de leur donner des

marchandiſes en compenſation des Iles de la Grenade & de St. Alouſie où l'on a établi des Colonies Françoiſes contre leur gré. Les autres diſent qu'ils ont été incitez à prendre les armes pour venger la mort de quelques-uns de leur Nation habitans de l'Ile de St. Vincent, qu'ils prétendent être péris après avoir bu de l'eau de vie empoiſonnée qui leur avoit été aportée de la Martinique. Quoiqu'il en ſoit, la guerre fut auſſi-tôt déclarée; mais après les premiéres courſes, où les Barbares exercerent à la vérité des ravages afreux, ils ont ſi mal réüſſi dans leurs entrepriſes, & ont été repouſſez ſi vivement par les François, qu'ils ont été obligez d'abandonner leurs villages & de ſe retirer dans les montagnes. Voilà ce que dit un Auteur, qui ſe croit bien informé. Mais un autre plus récent & qui prétend en ſavoir bien davantage, parle de ces murs depuis longtems impénétrables aux deux Nations, comme de choſes purement chimeriques, aſſurant que de tout tems les François & les Sauvages les ont pénétrez pour ſe faire la guerre. C'eſt à eux, s'il eſt poſſible, à s'accorder.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'aujourd'hui les François ſont au nombre de plus de 15. mille à la Martinique ſans compter les Caraïbes & les Négres qu'ils font travailler au Tabac & au Sucre qui eſt fort eſtimé. Nous donnerons dans la Planche ſuivante une courte deſcription de la maniére dont il ſe fait. Cette Ile a deux avantages par deſſus les autres. L'un eſt que tous les Navires de France y abordent avant que de paſſer aux autres Iles, & que c'eſt par elle qu'ils commencent à débarquer les hommes & les marchandiſes: l'autre qu'elle eſt fort peu ſujette aux ouragans, qu'ainſi les habitans y jouïſſent d'une heureuſe tranquilité, pendant que ceux des Iles voiſines ſont dans une déſolation continuelle.

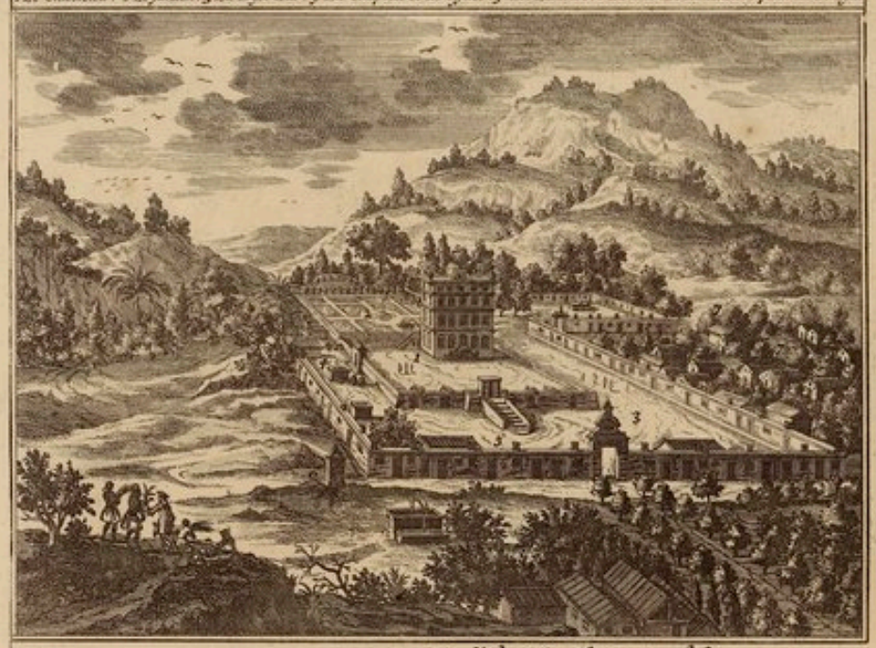
Je n'entrerai point dans le détail de toutes les autres Iles connuës ſous le nom d'Antilles. Je me contenterai de les indiquer, en diſant qu'en général elles ſe diviſent en Iles *Lucayes*, & *en grandes & petites Antilles*; que ces derniéres ſont ſubdiviſées en Iles de *Barlovento* ou deſſus le vent, & en Iles de *Sottavento* ou ſous le vent: que les unes & les autres ſont peuplées de ſix Nations differentes, ſavoir 1. de Caraïbes ou Caribes qui ſont originaires du Païs, & qu'on appelle auſſi Canibales ou mangeurs d'Hommes, 2. d'Eſpagnols, 3. de François, 4. d'Anglois, 5. de Hollandois, & 6. de Danois. Que les Caraïbes poſſedent ſeuls les Iles de la Dominique, de St. Vincent & de Bekia qui font partie de celles de Barlovento: que les Eſpagnols ſont les Maîtres des Lucaïes, de Cubo, de St. Dominique en partie, & de Porto Rico dans les grandes Antilles, de la Trinité, de Ste. Marguerite & de Cubagua ou l'Ile des perles: que les François ont une partie de St. Domingue dans les grandes Antilles, avec les petites Iles de la Tortuë & de la Vache qui ſont aux environs; & qu'ils ont auſſi dans les Iles de Barlovento celles de Ste. Croix, des Saints, de St. Barthelemi, la Deſirade, Marie-Galante, Ste. Lucie, & la Grenade, outre la Guadeloupe & la Martinique dont nous avons parlé, & une partie de St. Martin. Que les Anglois occupent la Jamaïque dans les grandes Antilles, l'Anguille, les Barbades, Antigoa, Tabago, Montſerrat & Newis, qui ſont toutes de Barlovento. Que les Hollandois poſſedent Bon-aire & Curaçao, où ils font à préſent un fort grand Commerce, & Oruba dans les Iles de Sottavento, & celles de Saba & de St. Euſtache avec une partie de S. Martin dans les Iles de Barlovento: enfin que les Danois ont dans ces derniéres la petite Ile de St. Thomas une des Iles des Vierges ſituées au Nord-Eſt de Porto-Rico.

Les Lucaïes ſont les plus Septentrionales de toutes les Antilles, ſituées au Sud-Eſt de la Floride, dont elles ſont ſeparées par le Canal de Bahama, l'air y eſt plus temperé que dans les autres Antilles & le terroir y eſt aſſez fertile en Maïz. Les grandes Antilles ſont au Midi & au Sud-Eſt des Lucaïes. On n'en compte ordinairement que quatre; mais il y en a pluſieurs autres petites aux environs, & qui ſont, comme les quatre, toutes ſituées ſous la Zone Torride. Celles de Barlovento, les ſeules, ſelon quelques-uns, à qui on doit donner le nom d'Antilles, ſont auſſi les véritables Caribes, directement oppoſées aux Iles du Golfe de Mexique. Elles produiſent beaucoup de legumes, quantité de Tabac, & le meilleur Sucre du monde; mais le blé n'y vient pas en maturité. La plus conſiderable Colonie qu'y aïent les Anglois eſt à Barbade ſituée à 14. dégrez de Latitude Septentrionale & au Sud-Eſt de la Martinique. Elle eſt fort peuplée, très-fertile en Sucre, en Tabac, en Coton, en Indigo, en Gingembre, en bétail, en oiſeaux, en poiſſons & en fruits. Les Anglois y ont plus de 20. mille habitans ſans compter les Sauvages & les Négres qui y ſont en aſſez grand nombre. Ils commencerent à l'habiter l'an 1627.

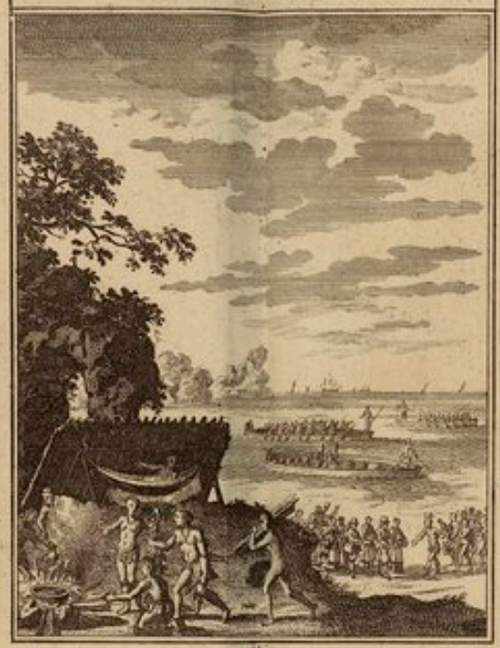
Les Iles Hollandoiſes ſont, comme on a dit, St. Euſtache & Saba, & partie de St. Martin. St. Euſtache & Saba, au Nord-Eſt & proche de St. Chriſtophe, n'aporte pas un grand revenu aux Hollandois qui s'y établirent l'an 1635. La premiére fut priſe par les François en 1669. mais elle doit leur avoir été renduë par la paix de Ryſwick. Ils poſſedoient autrefois Tabago, mais cette Ile, qui fut priſe ſur eux en 1677. par le Comte d'Etrées Vice-Amiral & depuis Maréchal de France, apartient aujourd'hui aux Anglois. Les Eſpagnols ont dans l'Ile de la Trinité une Colonie aſſez peu conſiderable; & enfin les Danois ne poſſedent dans les Caribes que St. Thomas, où ils ont une habitation pour faire travailler au Sucre.

PARTICULARITEZ CURIEUSES DE L'ILE DE St CHRISTOPHLE ET DE LA PROVINCE DE BEMARIN DANS LES ANTILLES

PAYSAGE D'UNE PARTIE DE L'ILE DE S. CHRISTOFLE, AVEC UN CRAYON DU CHASTEAU DU GENERAL FRANÇOIS.
1 Le Chasteau. 2 Le Jardin. 3 La Basse cour. 4 La Chapelle et les Offices. 5 Les Escuries. 6 La Tour des munitions. 7 La Ville d'Angle



VISITE DES SAUVAGES AUX FRANÇOIS.



PAYSAGE DE LA PROVINCE DE BEMARIN AU ROYAUME D'APALACHE.
A La ville Royale de Mellet. B La grande Eglise. C Le Palais du Paraba, ou Berbelet. D La montagne d'Olaimy. E Le Temple du Soleil. F Les Foyers de la Plus Sacrée et de la Plus Pure.

De l'Ile St Christophle.

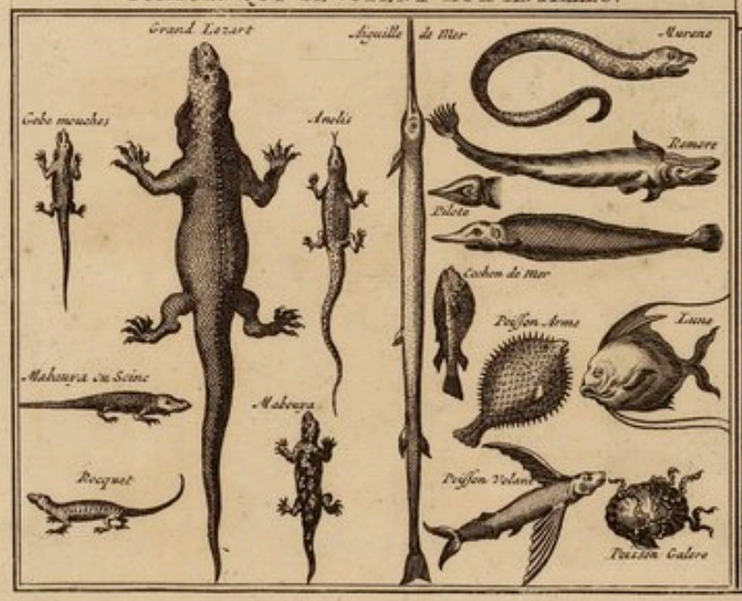
Cette Ile ainsi nommée du nom de Christophle Colomb, est une des plus belles des Antilles. On en peut juger par le morceau de Paysage ci dessus, dans lequel, outre la diversité des objets dont la Campagne est variée, on voit un Crayon de la demeure du Gouverneur de l'Isle pour les François, qui renferme, en abrégé toutes les commodités des plus belles Maisons de l'Europe. Toute l'Ile a environ 25. lieuës de tour: le terrain en est Sablonneux & leger, & très propre à produire toute sorte de fruits. Elle est coupée dans le milieu par de hautes montagnes, d'où coulent plusieurs Faisceaux, qui s'enflent quelquefois si prodigieusement par les pluyes qui tombent dans ces montagnes, que les vallées en sont quelquefois surprises & inondées. Toute l'Ile est divisée en quatre Cantons, dont deux sont occupez par les François & les deux autres par les Anglois; ceux-ci ont dans leur partage un plus grand nombre de petites rivieres & ecoulements, plus de plat pays & de terres propres à être cultivées.

Quoi-que les Sauvages des Antilles aillent nuës, on peut dire neanmoins qu'ils sont presque tous vêtus d'un habit d'écarlate, qui ne les cache pas plus que s'ils n'avoient rien, & qui ne les empeche pas de courir. C'est une certaine peinture détrempée dans de l'huile, qui seche comme l'huile de noix, & dont les femmes sur tout ne manquent pas de frotter tous les matins leurs maris, lorsqu'ils doivent assister aux assemblées ou partir pour quelque voyage. C'est la principale parure dont elles ont soin de les orner dans toutes les occasions extraordinaires. Plusieurs y ajoûtent des moustaches noires recueillies & des cercles noirs autour des yeux, avec des plumes de perroquets qu'ils se passent dans les narines.

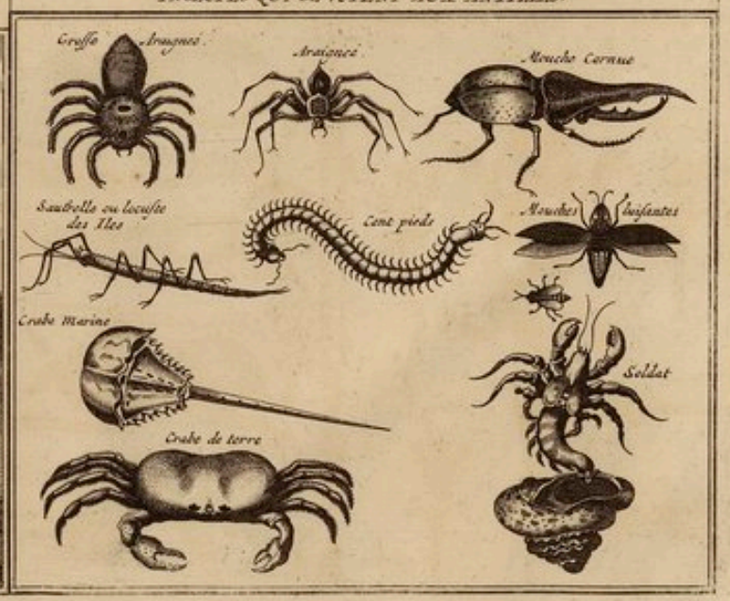
De la Province de Bemarin.

L'état des Apalachites contient plusieurs petites Provinces, dont les plus considerables sont Bemarin, Amama & Matigue, qui ont chacune leur chef particulier, cependant ce celui d'Apalache qui est leur Souverain. Celle de Bemarin, dont on voit ci dessus une partie du paysage, est fertile en diverses sortes de choses, mais sur tout en une certaine racine excellente, un peu plus grosse qu'une noix & d'une forme presque ronde, qui étant cuite sous la cendre, a un goût très agreable & une vertu merveilleuse pour fortifier la poitrine. Il s'y trouve aussi entre autres choses curieuses, quantité de rares oiseaux, que l'on ne voit point ailleurs. Elle est située dans une Valée très celebre entre les 34. & 35. degrez de latitude Septentrionale, qui porte le nom de Valée des Cedres, parce qu'elle en produit en très grande quantité. La Ville de Mellet en est la Capitale. A une lieuë ou environ de cette Ville, est la celebre montagne d'Olaimy, dont la figure est un rond parfait, & d'une pente si roide, que pour en faciliter l'acces, il a fallu y tailler tout autour un chemin assez large pour y passer trois hommes de front, & qui dure deux lieuës & demie. Le Sommet de cette Montagne s'étend en une large plaine très unie, qui a environ une lieuë de tour & qui est embrassé en quelques endroits de Cedres, de pins & d'autres arbres odoriferans dont ses côtes sont aussi couverts. Au haut est le lieu qui servoit autrefois de Temple aux Apalachites, c'est une belle & spacieuse caverne, taillée naturellement dans le roc, dont l'ouverture ressemble à l'entrée d'un superbe Palais c'est là que ces peuples adoroient le Soleil. Le dedans de la grotte est ovale, de la longueur de deux cens piés ou environ, sur une largeur proportionnée. Au milieu est une voute d'environ dix huit piés de haut, qui étant percée à jour sert à communiquer la lumiere à cet antre magnifique.

POISSONS QUI SE VOYENT AUX ANTILLES.



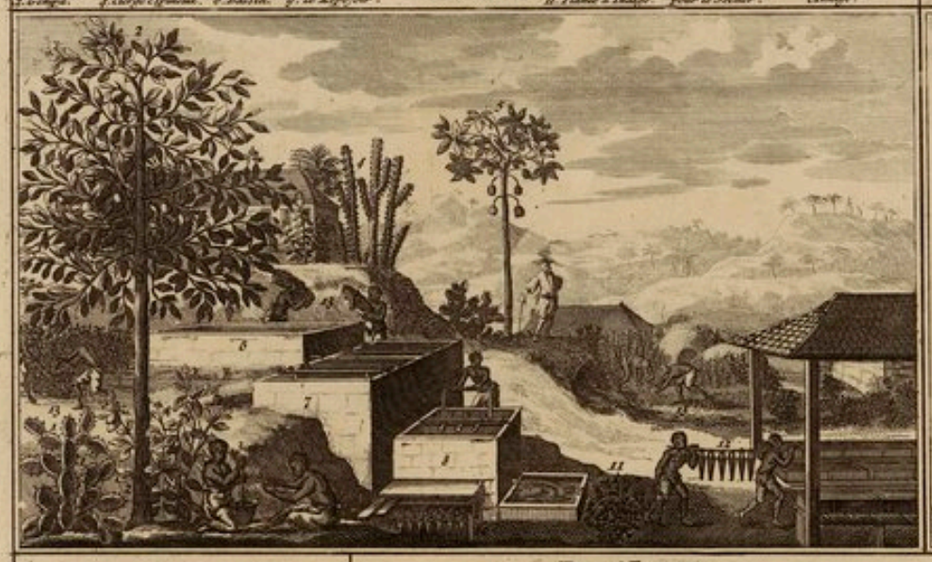
INSECTES QUI SE VOYENT AUX ANTILLES.



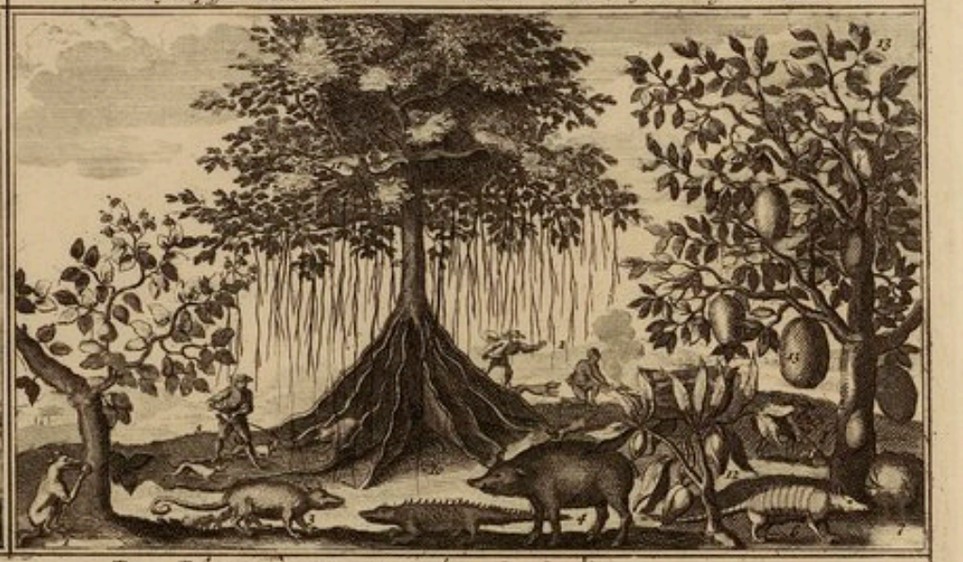
DESCRIPTION DES PLANTES, ARBRES, ANIMAUX & POISSONS DES ILES ANTILLES.

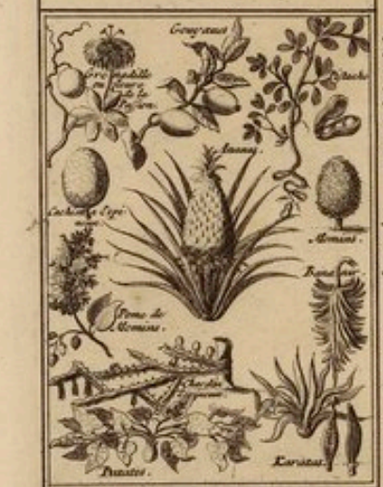
AVEC LES MŒURS DES SAUVAGES QUI S'Y TROUVENT, ET LA MANIERE DONT ON FAIT LE SUCRE.

1. Fournier d'Inde ou Laquette. 2. Grenade. 3. Roseau et les Roseaux qui le portent. 4. Corps Cylindrique. 5. Roüe de Moyenne. 6. Baſſin. 7. la Trempoire. 8. le Rafraichoir. 9. le Reposoir. **INDIGOTERIE.** 10. Chaudieres ou Coppeaux à Indigo. 11. Planche à Indigo. 12. Negres portant Indigo aux caſſons pour le Secher. 13. Negres coupants et preparants l'Indigo.



1. Accouty. 2. Chaſſe de l'Accouty. 3. Manitou. 4. Cochon. 5. Chaſſe du Cochon. 6. Tatou. 7. Tatou en boulle. 8. Chaſſe du Tatou. 9. Acajou franc. 10. Grand Fournier. 11. Squine. 12. Cacoumier. 13. Caillebas.




Gouyaue
Ananas.
Arbre de Cire.
Arbre du Poivre.
Arbre de Clou.
Arbre de Girofle.
Arbre de Muscade.
Arbre de Canelle.
Arbre de Cacao.
Arbre de Bresil.
Arbre de Gomme.
Arbre de Coton.
Arbre de Tabac.
Arbre de Gingembre.
Arbre de Rocou.
Arbre de Calebasse.
Arbre de Papayer.
Arbre de Bananier.
Arbre de Figuier.
Arbre de Cocotier.
Arbre de Palmiste.
Arbre de Sagou.
Arbre de Cotonnier.
Arbre de Pistaches.
Arbre de Pomme de Merveille.
Arbre de Pomme de Liane

NOUVELLE CARTE DE L'ILE DE CEYLON,
avec des Remarques Historiques.

6 | 7 | 8 | 9 | 10

REMARQUES

Ile de Ceylan est regardée par quelques-uns comme la Taprobane des anciens; d'autres prétendent qu'elle est l'Ophir dont parle Salomon. L'air en est pur & sain, sa beauté & sa fertilité l'ont fait nommer Tenarerim, qui, en langue du pays, signifie Terre de délices. Elle produit non seulement toutes les choses necessaires à la vie, mais encore des fruits, des fleurs & des plantes d'une très agréable odeur. La canelle est la meilleure du monde. L'on y trouve plusieurs sortes de Drogues, avec de l'or & des pierres precieuses. Les plus belles perles de l'orient se pêchent près de Manaar dans le Détroit de Calicut. Ses Eléfans sont les plus beaux & les plus dociles qui se trouvent.

Cette Isle est fort temperée, quoi-que fort proche de l'Equateur. Elle renferme la plus haute Montagne de l'Asie nommée le Pic d'Adam. Ses habitans sont noirs & malfaits, mais fort dispos & les meilleurs Satineangues de l'Asie. Elle étoit autrefois divisée en neuf Royaumes, mais aujourd'hui ils sont reunis sous la Domination d'un seul Souverain, qui portoit le titre d'Empereur, & qui n'a plus maintenant que celui de Roi. Il fait sa residence à Candi Capitale de toute l'Isle. Elle avoit, dit-on, autrefois quatre cens lieuës de tour; mais, si l'on en croit un Auteur, la mer l'a reduite à deux cens cinquante, faisant extremement rondeur du côté du Nord.

Ce fut en l'an 1505. que les Portugais aborderent en cette Isle sous la conduite d'Almeyda. Ils y firent élever une Colonne aux armes d'Emmanuel leur Roi, pour marquer que le Roi de Ceylan étoit tributaire de celui de Portugal, & l'attribuer par là un droit dont ils pussent se prevaloir dans la suite. Pour cet effet, ils y bâtirent des forts & y établirent des Comptoirs, par le moyen desquels leur commerce devint bientôt très considerable. On verra dans la Dissertation suivante comment Almeyda fit enlever un des fils du Roi de Ceylan, comme il crut le rendre favorable à lui & sa nation en le faisant élever sous le nom de Don Juan, & comme ce Prince étant monté sur le Trône de son pere, chassa de l'Isle tous les Portugais, au lieu de les favoriser comme ils l'espererent.

OCEAN ORIENTAL

MER DES INDES

MANGUL CORLA TERRE de l'Isle WANNY

CANELLE DE

Colombo, Galkisse, Pantura, Caltura, Bentot, Gindere, P. Gale, Negombo, Caimelle, Chilao, Calpentyn, Aripo, Tellemanar, Middelbourg, Amsterdam, Leyden, Rotterdam, Batticalo, Trinquenemale, Cotiar, Molotive, Mendama, Madure, Vintana, Candy, Matura, Hachman, Barle pannetotte, Battegidde, Bibligam, Oodedebodde, Tammegamme, Tangale, Walure, Yale, Passere, Panoua, Dambatho belle, Gourbeu, Malwan, Salagam, Baligam, Mapelagam, Salinas, Point de Galle, Pointe de Dalle, Pointe d'Adam, Mont d'Adam, Cette Partie de l'Isle Abondante en Elephans, Laffana parsam, Jaffanapatan, Pointe des Pedras, Point de Calimere, Pont de Manaar, Pont d'Adam, Mont de Cristal, Baye de Verles, Baye de Cotiar, Grand Rasses, Petites Rasses, Isle Rocher, Salines, Pescheries, Terre ferme, Rivieres, Ruisseaux, Lacs, Etangs, Marais, Montagnes, Forêts, Bois, Villages, Maisons, Forts, Batteries, Ports, Rades, Ancrages, Ecueils, Bancs de Sable, Bancs de Roches, Bancs de Coraux, Bancs de Perles, Pêcheries, Salines, Chemins, Routes, Distances, Lieuës, Rumbs de Vent, Boussole, Echelle de Lieuës, Latitude, Longitude, Méridien, Parallèles, Equateur, Tropique du Cancer, Zone Torride, Zone Temperée, Zone Froide, Hemisphere, Projection, Graduation, Degrés, Minutes, Secondes, Tems, Heures, Jours, Mois, Années, Saisons, Printems, Eté, Automne, Hiver, Vents, Moussons, Calmes, Tempêtes, Ouragans, Pluies, Secheresses, Chaleurs, Froids, Brouillards, Nuages, Tonnerres, Eclairs, Arc-en-Ciel, Parhelies, Halos, Comètes, Eclipses, Marées, Flux, Reflux, Courans, Vagues, Ecume, Sondes, Fonds, Qualité des Fonds, Vaisseaux, Navires, Barques, Chaloupes, Pirogues, Canots, Rames, Voiles, Mâts, Cordages, Ancres, Pavillons, Flammes, Banderolles, Canons, Boulets, Poudre, Mousquets, Fusils, Pistolets, Epées, Sabres, Piques, Hallebardes, Javelots, Fleches, Arcs, Carquois, Boucliers, Cuirasses, Casques, Habits, Armes, Soldats, Matelots, Officiers, Capitaines, Pilotes, Chirurgiens, Canonniers, Charpentiers, Calfats, Voiliers, Cordiers, Tonneliers, Forgerons, Armuriers, Cuisiniers, Mousses, Provisions, Vivres, Biscuit, Farine, Riz, Bled, Légumes, Fruits, Viandes, Poissons, Volailles, Bœufs, Vaches, Veaux, Moutons, Cochons, Chevres, Chevaux, Eléfans, Singes, Tigres, Lions, Ours, Loups, Renards, Lievres, Lapins, Cerfs, Biches, Daims, Chevreuils, Sangliers, Serpens, Crocodiles, Lezards, Tortues, Grenouilles, Oiseaux, Aigles, Vautours, Corbeaux, Perroquets, Paons, Poules, Canards, Oyes, Pigeons, Ramiers, Tourterelles, Perdrix, Cailles, Becasses, Becassines, Poules d'Inde, Poules de Guinée, Poules de Bantam, Poules de Bengale, Poules de Perse, Poules de Turquie, Poules de Barbarie, Poules de Numidie, Poules de Pharaon, Poules de Malabar, Poules de Ceylan, Poules de Java, Poules de Sumatra, Poules de Borneo, Poules de Celebes, Poules de Moluques, Poules de Philippines, Poules de Japon, Poules de Chine, Poules de Tartarie, Poules de Moscovie, Poules de Pologne, Poules de Hongrie, Poules de Boheme, Poules de Saxe, Poules de Suisse, Poules de France, Poules de Flandre, Poules de Hollande, Poules de Zelande, Poules de Frise, Poules de Groningue, Poules de Gueldre, Poules de Brabant, Poules de Liege, Poules de Cologne, Poules de Treves, Poules de Mayence, Poules de Francfort, Poules de Nuremberg, Poules de Ratisbonne, Poules de Vienne, Poules de Prague, Poules de Dresde, Poules de Berlin, Poules de Hambourg, Poules de Lubeck, Poules de Brême, Poules de Copenhague, Poules de Stockholm, Poules de Petersbourg, Poules de Moscou, Poules de Varsovie, Poules de Cracovie, Poules de Lemberg, Poules de Constantinople, Poules de Smyrne, Poules de Jerusalem, Poules de Damas, Poules de Bagdad, Poules de Perse, Poules de Bengale, Poules de Malabar, Poules de Ceylan, Poules de Java, Poules de Sumatra, Poules de Borneo, Poules de Celebes, Poules de Moluques, Poules de Philippines, Poules de Japon, Poules de Chine, Poules de Tartarie, Poules de Moscovie, Poules de Pologne, Poules de Hongrie, Poules de Boheme, Poules de Saxe, Poules de Suisse, Poules de France, Poules de Flandre, Poules de Hollande, Poules de Zelande, Poules de Frise, Poules de Groningue, Poules de Gueldre, Poules de Brabant, Poules de Liege, Poules de Cologne, Poules de Treves, Poules de Mayence, Poules de Francfort, Poules de Nuremberg, Poules de Ratisbonne, Poules de Vienne, Poules de Prague, Poules de Dresde, Poules de Berlin, Poules de Hambourg, Poules de Lubeck, Poules de Brême, Poules de Copenhague, Poules de Stockholm, Poules de Petersbourg, Poules de Moscou, Poules de Varsovie, Poules de Cracovie, Poules de Lemberg, Poules de Constantinople, Poules de Smyrne, Poules de Jerusalem, Poules de Damas, Poules de Bagdad

REMARQUES.

Spilbert, Amiral de la Compagnie Hollandoise des Indes, profita de ces brouilleries pour s'établir à Ceylan. Il fut très bien reçu du nouveau Roi, qui favorisa le commerce des Hollandois, pour s'en faire des amis contre les Portugais. La Compagnie fit alors plusieurs traités avec ce Prince qui furent ensuite renouvellés par son Successeur. On verra de même dans la Dissertation suivante les differens progrès de la Compagnie en ce pays-là, les secours qu'elle donna au Roi de Candi, la trahison qu'il commit envers ses pourvoyeurs alliés & les mesures qu'ils furent obligés de prendre pour leur sureté.

Le Roi de Candi ayant sacrifié à sa vengeance le Vice-commandant Hollandois nommé Rossus qui lui avoit neanmoins rendu de très grands services, la Compagnie s'empara de Colombo, pour avoir un lieu de deffaut contre les entreprises de ce Prince ingrat. Depuis ce tems-là elle s'est toujours maintenue en possession du Commerce de cette Isle, malgré les prétentions du Roi qui a fait les plus grands efforts pour les en chasser. Elle possede la partie meridionale et toutes les côtes de l'Isle, laissant l'interieur du pays au Roi de Candi, qui n'a jamais pû être subjugué ni par les Portugais ni par les Hollandois, à cause des chemins impraticables dont il est le maître.

Les difficultés qui se sont rencontrées à penetrer dans l'interieur de l'Isle de Ceylan, font que le Roi de Candi se tient renfermé, & qu'il abandonne la possession des côtes. Il se contente de demeurer sur la défensive contre les Hollandois: ce qui a donné à la Compagnie la commodité de faire jusqu'ici sans aucun empêchement la recolte de la Canelle. Le Roi, les Indes & une partie des Insulaires sont Mahometans, de la secte des Turcs. Il y a aussi parmi eux beaucoup d'Idolatres par l'impossibilité de communiquer avec ces Nations Sauvages, qui, renfermées dans les endroits les plus inaccessibles de leur Isle, ne s'embarassent guere de ce qui se passe ailleurs.

Les Hollandois étant maîtres des côtes ne laissent aborder aucun autre vaisseau que ceux venus dans l'Isle de Ceylan ce qui fait qu'ils sont les seuls qui soient aussi maîtres du Commerce. Ainsi ce sont eux qui fournissent la Canelle à tout le reste de l'Univers, ce même que le Girofle, la Muscade & le Macis qui croissent dans l'Isle de Banda, le Cornate d'Amboine, & dans toutes les autres cotes où ils sont en possession. Par ce moyen leur commerce est le plus etendu qui soit au monde, & la source de toutes les richesses qui se repandent en Europe, & qui remplissent dans la Hollande comme dans tout le reste, l'heureux fruit de la liberté qui regne dans ces Provinces. Si le Commerce y étoit libre, ou si l'heureux état.

Voici les principales Villes que la Compagnie possede dans l'Isle de Ceylan, savoir: Jaffanapatnam, Trinquenemale, Colombo, Negombo, Pointe de Galle, Cotiar, Manaar, Malure, Amsterdam &c.

6 | 7 | 8 | 9 | 10

DISSERTATION
SUR
L'ILE DE CEYLAN.

CEtte Ile a été connuë ſous differens noms tant chez les Anciens que chez les Modernes. Les Portugais qui y ont eu de grandes poſſeſſions & à qui même un Empereur de Ceylan céda par ſon teſtament tous les Païs de ſa dépendance, veulent qu'elle ait été anciennement apellée *Lanca Lancao*, ou *Lancas*; c'eſt-à-dire *Terre de délices*. Les Grecs & les Romains lui ont donné le nom de *Taprobane*. Et les anciens Auteurs qui en font mention ſous ce nom, en ont raporté tant de particularitez, qui conviennent à l'Ile de *Ceylan*, que ſans doute ils n'ont pu parler de l'Ile de *Sumatra* que pluſieurs Modernes prennent pour l'ancienne *Taprobane*. Dans la ſuite elle a été apellée par les Auteurs, comme font auſſi tous les Orientaux, *Serindib* ou *Serindiul*, d'où par quelque changement de lettres s'eſt formé le nom de *Ceylan*, lequel étoit déja en uſage du tems de *Marco Paulo* Venitien, le plus ancien Auteur qui l'ait ainſi nommée. La découverte en eſt en quelque maniére dûë à Alexandre le Grand, qui trouvant le Monde trop petit pour y faire aſſez de Conquêtes, voulut voir ſi au delà de l'Inde, juſqu'où il avoit pénetré, il n'en trouveroit point encore un autre. Et ſur la propoſition qu'un de ſes Pilotes fit d'aller à la recherche de quelques nouvelles Terres, on lui donna un Compagnon avec ordre à chacun de faire leurs relations particuliéres. Ils découvrirent *Ceylan*, mais le tems nous a enlevé leurs prétieux Journaux. Cependant le nom des Habitans de cette Ile n'a aucun raport avec celui qu'elle porte. On les apelle *Chingulais*, dont il faut connoître la raiſon pour ſavoir quand on parlera d'eux. Ces Peuples ſont originaires des *Chinois*, qui autrefois avoient tout le commerce d'Orient en leur diſpoſition. Quelques-uns de leurs Vaiſſeaux échouérent ſur des Baſſes près d'un lieu qu'on a depuis appelé Chilao. Les Equipages qui ſe ſauverent à terre, trouverent le Païs ſi excellent qu'ils s'y établirent, & s'allierent avec les *Malabares*, qui ont donné le nom de *Malabar* à cette partie de la Preſqu'Ile au deçà du Gange, laquelle s'étend le long de la Côte Occidentale depuis le Cap *Comorin* juſques à la Riviére de *Cangerecora*. Ces Malabarois envoïoient à *Chilao* leurs éxilez qu'ils appelloient *Galas*, & des deux noms que portoient ces deux ſortes de Peuples, il en eſt ſorti un troiſiéme, ſavoir *Chingalas*, & enſuite *Chingulais*.

L'Ile de *Ceylan* n'eſt ſéparée de la Côte de *Coromandel*, & de celle de Pêcherie, que par le Détroit de *Chilao*, ou du *Manar*, & elle s'étend depuis le ſixiéme degré de Latitude Septentrionale juſques au dixiéme. Elle peut avoir 40. grandes lieuës de France du Couchant au Levant, d'où l'on compte ſa largeur, c'eſt-à-dire depuis *Chilaon* juſques à *Triquinimalé*. Sa longueur qui s'étend depuis la pointe de *Gallé* juſques à celle *das Pédras* ou du Nord au Sud, eſt de 80. lieuës: & elle a de circuit 190. lieuës. Il eſt aiſé de juger par l'étenduë qu'on lui donne aujourd'hui, que *Diodore* de Sicile qui l'a eſtimée avoir cinq mille ſtades de tour, revenant à un peu plus de deux cens lieuës, en avoit un ſentiment aſſez juſte: d'autant plus, ſi ce que la plûpart des Relations aſſurent eſt vrai, que la Mer enleve de tems en tems un peu de cette Ile du côté du Nord. Les autres qui n'ont pas été auſſi juſtes pour en déterminer la grandeur, en ont aſſez dit pour la rendre une Ile fameuſe. Les uns l'on eſtimée plus grande que l'Angleterre, quelques-uns l'ont appellée un nouveau Monde; & ſoit qu'on la conſidére ſous le Gouvernement de ſes anciens Rois, ou dans le tems que les Portugais y étoient ſi puiſſans, ou dans l'état où elle eſt aujourd'hui, comme partagée entre les Hollandois & les Inſulaires, on n'aura pas de peine à ſe perſuader que ſes grandes richeſſes ont été la cauſe de tant de rivaux qui ont diſputé entr'eux à qui poſſederoit ſeul ou en partie ce Paradis terreſtre.

Les *Chingulais*, à l'exemple des Peruviens, raportent l'origine de leurs Rois à un deſcendant du Fils du Soleil, dont il a été parlé ci-devant. Ils diſent qu'il eſt le Chef d'une Famille, qui ſous le nom de Surajas a regné plus de deux mille ans dans l'Ile de Ceylan: que dans la ſuite les Chinois leur aiant enlevé leur legitime Roi, ils avoient inſtalé en ſa place le Tiran *Alagexere*, mais la Couronne rentra dans la maiſon des *Survajas* en la perſonne du Fils aîné d'*Ambadino Pangar*, qui fut reconnu Empereur de *Cotta*. C'étoit autrefois le plus conſiderable de tous les Rois de cette grande Ile, qui, ſelon ſon ancienne diviſion, contenoit ſept Roïaumes. Celui de Cotta le plus riche & le plus vaſte s'étend le long de la Mer, depuis *Chilaon* juſques aux *Grevaïas* par l'eſpace de cinquante-deux lieuës, & il contenoit les meilleures Provinces de l'Ile, & une grande partie du Roïaume de *Dina Vacca*. Les anciens Rois de *Cotta* tenoient leur Cour à demi-lieuë de *Colombo*; mais à peine peut-on découvrir aujourd'hui les ruines de leurs Palais. Le ſecond Roïaume eſt celui d'*Uva*, qui commence au Pic d'*Adam*, & s'étend juſques à *Batécarelou* & au

Roïaume de *Candy*. La troiſiéme, qui va depuis le Pic d'*Adam* juſques à *Triquinimalé*, & aux *Beadas* qui ſont près de *Jafana-patan*. Celui de *Dina-Vacca* qui eſt preſque dans le milieu de l'Ile s'étend depuis le Pic d'*Adam* juſques aux quatre *Corlas*. Un cinquiéme nommé *Ceita-Vaca* eſt entre les ſept *Corlas & Dina-Vaca*, & contient toutes les Terres de *Sofragan*. *Sept Corlas* eſt un autre Roïaume, qui confine avec les Terres de *Candy*, des *Quatre Corlas* de *Chilaon* & de *Mantota*. Et le ſeptiéme eſt celui de *Chilaon*, ou de *Negombo*, qui s'étend le long de celui des *Sept Corlas*, & finit à la montagne de *Grudumalé*, & à la Mer. Ajoutez à ces Roïaumes quelques autres Terres habitées par d'autres Peuples que les *Chingulais* n'y comprennent pas, comme le *Jafanapatan* peuplé par les *Malabres*, le *Triquinimalé*, *Jaula*, & le Païs des *Bedas*, vous avez une entiére diviſion de l'Ile de *Ceylan*. Il eſt pourtant fort vraiſemblable que ces Roïaumes ne ſont à proprement parler que des Gouvernemens, dont avec le tems ceux qui en avoient été revêtus ſe faiſoient apeller Rois, & ſous ce titre ſe ſont fait la guerre les uns aux autres pour s'agrandir. Et ce fut pour s'accommoder aux maniéres du Païs qu'un Roi de Portugal donna à ſon Capitaine général de *Ceylan* le Titre de Roi de *Malvana*. Ce qu'il y a de certain c'eſt que tous ces Rois avoient beaucoup de reſpect pour le Roi de *Cotta* qu'ils regardoient comme leur Empereur. Sans nous arrêter à leur Genéalogie fabuleuſe, nous parlerons ſeulement de ceux qui ont régné dans *Ceylan* vers le tems que les Portugais y furent reçus, & dont leurs Auteurs ont écrit.

Aboe Negabo Pandar épouſa la veuve de ſon Frere aîné, & fit mourir ſes neveux à qui l'Empire appartenoit, mais il fut enſuite défait par les Enfans de ſes autres Freres. L'aîné de ceux-ci du même nom, eut *Cotta* pour ſon partage, & fut Empereur; le ſecond commanda dans le *Reygam-Corla*, & Maduné le troiſiéme fut Roi de *Ceita-Vaca*. Après la mort du Roi *Reygam-Corla*, Maduné s'empara de ſes Etats, & devenu par cette uſurpation plus puiſſant que l'Empereur de *Cotta* ſon Frere, il voulut lui arracher l'Empire, forma le deſſein de chaſſer le Roi de *Candy* & de ſe rendre Maître de toute l'Ile. Ce fut à la faveur de ces guerres que les Portugais s'établirent dans l'Ile de *Ceylan*. Il y avoit déja quelque tems que les Portugais avoient découvert les Indes, lorſqu'ils eurent connoiſſance de cette Ile. L'an 1517. *Loupo-Soarez* de *Albergaria* voïant que toutes choſes réüſſiſſoient aux Portugais & n'entendant parler que des richeſſes de *Ceylan*, équipa une petite Flote, & alla droit à *Colombo*. Il y trouva pluſieurs navires de *Bengale*, de Perſe & de la Mer Rouge, leſquels y venoient pour charger de la Canelle & des Eléphans: il fut parfaitement bien reçu de l'Empereur de Cotta qui étoit celui dont nous venons de parler, nommé *Aboe Negabo Pandar*. Il lui demanda un lieu pour y établir un comptoir ſuivant la promeſſe que le Prince avoit autrefois faite à Dom Laurens d'*Almeida* qui y avoit abordé dès l'an 1505. Ceci cependant ne s'accorde pas au peu de ſuccez qu'eut ce Laurens d'*Almeida*, Fils de François d'Almeida qui l'avoit envoïé aux *Maldives*. Il eſt vrai que ne ſachant pas bien la route, il aborda en 1505. à *Ponte de Gallé*. On lui fit accroire que le Roi de *Ceylan* y étoit & on lui dit tant de choſes ſur la paſſion demeſurée que ce Roi avoit de lier une amitié étroite avec les Portugais, dont il avoit appris la puiſſance, la valeur, & les richeſſes, que ces flatteries lui furent ſuſpectes. Il ſe contenta d'envoïer *Payo* de *Souza* en qualité d'Ambaſſadeur au Roi de *Ceylan*. On le conduiſit par pluſieurs chemins détournez dans une maiſon de Campagne, où l'on aſſuroit qu'il étoit, & après avoir eſſuïé tout le long cérémoniel des Rois Orientaux, il ne parla qu'à un Officier de *Ponte Gallé* qui ſe faiſoit paſſer pour Roi de *Ceylan*. Et voilà quel eſt le Prince dont on dit que *Loupo-Soarez* fit mention à l'Empereur ou au Roi de *Cotta*.

Quoiqu'il en ſoit, ce fut ſous ce Roi que les Portugais entrerent dans l'Ile de *Ceylan*. *Loupo-Soarez* le pria de lui permettre de faire quelques retranchemens, à cauſe du grand commerce que les Portugais prétendoient faire, & dont ce Prince & toute l'Ile retireroient un profit conſidérable. *Aboe Negabo Pandar*, qui étoit un bon Prince, n'eut pas le courage de rien refuſer aux Portugais. Et la facilité qu'il eut à leur accorder cet avantage & tous les autres dont ils ont profité, fait voir que ces Rois n'entendoient guére leur intérêt propre ni celui de leur Païs, ou qu'il falloit qu'ils fuſſent bien peu éclairez, pour ſe laiſſer amuſer de la ſorte. Tous les Négocians étrangers virent avec beaucoup de chagrin établir un Comptoir, qui ſe trouva être bientôt une Forteresſe, où *Loupo-Soarès* mit une Garniſon de 200. hommes. En 1520. on y renvoïa quelques navires pour y bâtir un Fort & le revêtir de pierre. Cette nouvelle Forteresſe donna de l'ombrage à l'Empereur qui réſolut d'en chaſſer les Portugais. Ce Prince les vint aſſiéger; mais après avoir perdu beaucoup de monde, il fut obligé de ſe retirer & de s'accommoder avec eux. Et les Portugais commencérent dès-lors à devenir puiſſans dans cette Ile.

Maduné Roi de *Ceita-Vaca* & Frere de l'Empereur, indigné de ce que les Portugais ſe fortifioient dans l'Ile, ou au moins ſe ſervant de ce prétexte, s'allia avec le *Samorin* & les *Malabares*, & déclara la guerre à ſon Frere. *Aboe Negabo Pandar* demanda du ſecours aux Portugais & eut encore beaucoup de peine à ſe defiendre. N'aiant qu'une Fille il la maria à *Tribule Pandar* ſon parent, qui étoit caché dans les *Quatre Corlas*. De ce mariage nâquit *Parea Pandar*. Après la mort de ſon Pere il prit poſſeſſion de ces Etats; mais Raju Fils de *Maduné* le pourſuivit ſi vivement qu'il le contraignit de ſe retirer à *Colombo*, & d'implorer l'aſſiſtance des Portugais. *Raju* toûjours heureux ſe vit en peu de tems Maître de toutes les Provinces de *Cotta*, & auſſitôt il tourna ſes armes victorieuſes contre le Roïaume de *Candy* & s'en ſaiſit. Le Roi de *Candy* fut contraint de ſe retirer avec ſa Femme & ſa Fille unique à *Manar*. Ce Prince tirant avantage de ſa diſgrace ſe convertit au Chriſtianiſme avec ſa Femme & une Fille qu'il avoit: il prit le nom de D. Philipe, & ſa Fille celui de Catherine; mais avant que de mourir il la déclara par ſon teſtament ſon héritiére univerſelle, & pria le Roi de Portugal de vouloir bien la prendre ſous ſa protection, auſſi bien que ſes Roïaumes de *Candy* & d'*Uva*. Il ordonna de plus que ſa Fille ne pourroit ſe marier que du conſentement du Roi de Portugal ou du Vice-Roi des Indes.

Dès que l'Empereur *Parea Pandar* & le Commandant de *Colombo* eurent appris la mort du Roi de *Candy*, ils conſulterent entr'eux ſur les meſures qu'ils devoient prendre pour dépoſſeder Ra-

Raju des Etats qu'il avoit uſurpez; parce qu'ils ſavoient que ſes affaires n'étoient pas en un auſſi bon état qu'elles paroiſſoient être. Il s'agiſſoit de donner aux *Chingulais* bien diſpoſez pour l'Empereur un Chef aſſez habile pour les bien conduire, & d'une qualité à ſe faire reſpecter. L'Empereur & le Commandant convinrent de leur envoïer un des Géneraux de l'Empereur grand ami des Portugais, qui s'étoit fait Chrétien & avoit pris le nom de D. Jean. On lui donna deux cens Portugais avec le Titre de *Modiliar*, c'eſt-à-dire Meſtre de Camp général. On garda la Reine juſques à ce qu'on fût bien aſſuré que ſes Etats fuſſent réduits ſous ſa puiſſance. Dom Jean arriva à *Candy*, où il fut reçu du Peuple & des Grands avec une joïe incroïable. Ils ne ſe contenterent pas d'avoir recouvré leur liberté, ils entrerent dans les Etats de Raju, pendant que la Garniſon de Colombo faiſoit de ſon côté une cruelle guerre à l'uſurpateur. On pénétra juſques à *Ceita-Vaca*, où il avoit établi ſa demeure. Là on lui donna une bataille qu'il perdit, & une pointe de fer lui étant entrée dans le pié, il mourut peu de tems après de ſa bleſſure.

Avant que de parler de la revolte du Général Dom Jean, il faut conduire juſques au tombeau l'Empereur *Parea Pandar* qui étoit déja avancé en âge lors qu'il ſe vit delivré de Raju. Tandis qu'il étoit reſté avec les Portugais il s'étoit fait inſtruire de la Religion Romaine, il réſolut de ſe faire bâtiſer & prit le nom de Jean *Parera Pandar*. Il aima tellement les Portugais, qu'il abandonna preſque le Gouvernement de ſes Etats pour vivre avec eux. Il demeuroit ordinairement à *Colombo*, & vêcut pendant le reſte de ſa vie en bon Catholique Romain. Se ſentant près de ſa derniére heure, il fit ſon Teſtament, & comme il n'avoit point d'Enfant, qui pût lui ſucceder, il inſtitua pour ſon héritier, & légataire univerſel le Roi de Portugal; & par là les Portugais prétendent avoir un droit inconteſtable ſur toute l'Ile, hormis ſur les Roïaumes de *Candy* & d'*Uva*, qui appartenoient aux héritiers de la Reine Catherine, & ſur celui de *Jafanapatan* qui avoit ſon Roi particulier. Il pria auſſi par ſon Teſtament le Roi de Portugal de vouloir bien faire venir à *Lisbonne* le ſeul neveu qu'il avoit. Il recommandoit ſur tout que quand ce neveu ſeroit paſſé en Portugal, on ne le laiſſât pas retourner aux Indes; qu'on le fit ordonner Prêtre le plûtôt que l'on pourroit, & que le Roi de Portugal lui donnât une penſion convenable à ſa naiſſance. Le Teſtament fut éxécuté dans tous ſes points. Le neveu de l'Empereur vint en Portugal; on lui donna une maiſon à *Telheires*, où il a fait bâtir un Couvent de Cordeliers, & comme ce Prince tenoit-là ſa Cour on l'appella le Prince de *Telheires*. On voit l'Acte de cette fondation qui eſt du mois de Juin de l'année 1639, & ſon Teſtament qui eſt du mois de Mars 1642. Quoi que Prêtre il eut de Suſanne d'*Abreu* deux Filles, qui toutes deux ont été Religieuſes Cordeliéres à *Via longa*, & une d'elles étoit encore Abeſſe l'an 1693.

L'Empereur Dom Jean Parea Pandar, après avoir diſpoſé de ſes biens de la maniére que nous l'avons dit ci-deſſus, mourut à *Colombo* le 27. ou 28. de Mai. Ce Prince fut louable pour ſa piété, & les autres vertus dont il étoit orné. Mais il n'a pas dû aprendre des Portugais qui l'avoient converti à la Foi, de priver ſon neveu du Roïaume dont naturellement il étoit héritier pour le donner à un Etranger. C'étoit une eſpèce de violence qu'il lui faiſoit dans ſon bas âge, dont ſans doute il ſe ſeroit relevé dans la ſuite s'il ne lui en avoit pas ôté les moïens. Mais tel eſt l'eſprit de certains Convertiſſeurs, qui ont moins l'intérêt de la Religion en vûë que celui de leur propre agrandiſſement.

Après la mort de ce Prince le Capitaine Général des Portugais, conformément à la réſolution qui en avoit été priſe dans le Conſeil, fit publier dans tous les *Courlas*, ou pour mieux dire dans toutes les Provinces de *Ceylan*, qu'elles envoïaſſent à *Colombo* deux Députez pour prêter ſerment au Roi de Portugal en qualité de leur légitime & Souverain Seigneur. Elles n'y manquerent pas, & les Députez étant venus au jour marqué, on leur ſignifia qu'en vertu du Teſtament du feu Roi ils étoient tous Sujets & Vaſſaux de la Couronne de Portugal & qu'ainſi ils devoient ſe ſoûmettre aux mêmes Loix que les Portugais Naturels, mais que la Nobleſſe jouïroit toûjours de ſes mêmes droits, privileges & immunitez comme elle avoit fait auparavant. Les *Chingulais* aiant repreſenté que cette importante affaire demandoit du tems pour y penſer, on ne leur donna que deux jours pour prendre leur parti, & leur reponſe fut, qu'ils reconnoiſſoient le Roi de Portugal pour leur Roi légitime, & que pourvu qu'on les laiſſât continuer dans leurs coûtumes & uſages, ils le ſerviroient avec le même zèle & la même fidelité qu'ils avoient fait leurs Empereurs nez parmi eux; que les Miniſtres du Roi ne pouvoient ſe diſpenſer de jurer au nom du Roi leur Maître, qu'on les maintiendroit dans leurs loix & privileges, & qu'à ces conditions, ils étoient prêts de faire tel ſerment qu'on ſouhaitteroit. Là deſſus un double Acte fut dreſſé, où l'on ajoûta encore un Article concernant la Religion. Pluſieurs copies furent faites de cette Tranſaction, qui furent ſignées d'une part par le Capitaine Général, & les autres Officiers du Roi, & de l'autre par les Députez de chaque Province. Tout le monde ſe ſépara fort content, ſur tout les Portugais qui ſe voïoient Maîtres d'une Ile auſſi puiſſante que *Ceylan*. Mais pour venir aux premiers coups que leurs rivaux les Hollandois leur porterent pour leur enlever une ſi riche poſſeſſion, il faut donner en abregé l'Hiſtoire de D. Jean par qui les Hollandois commencerent à ruiner les Portugais dans cette Ile.

Cet uſurpateur étoit, ſelon quelques-uns, Fils du Modiliar ou Colonel Fima *Lamantia*, qui, pour venger ſes anciens Maîtres, chercha à ſe faire Chef de quelque parti, & ſoûtint, tout foible qu'il étoit, une longue guerre contre *Raju*, lequel aiant d'autres affaires ſur les bras voulut ſe défaire adroitement de cet ennemi. Il feignit de vouloir faire la paix avec *Lamantia*, & lui promit de le mettre en poſſeſſion de tous les Tréſors de l'Empereur de *Cotta*, mais à condition que l'autre le reconnoîtroit pour Empereur. *Fima Lamantia* ſe laiſſa éblouïr par de ſi belles promeſſes, & ſe rendit au Palais bien ac-

compagné ; mais on trouva le moïen de l'entourer insensiblement, & de le séparer de ses gens. On le condamna aussi-tôt à être enterré tout vif jusques au cou, & on fit un jeu de sa tête qui servoit de but aux boules qu'on jettoit contre. Son Fils fut à grand' peine sauvé & conduit à *Colombo*, & de là à *Goa*. Dans l'état desesperé de ses affaires il se fit bâtiser & reçut le nom de D. Jean, le même que portoit D. Jean d'Autriche Frere de Philippe II. Roi de Castille & de Portugal. Il se distingua pendant le siège de *Colombo* que Raju avoit entrepris avec une armée de cinquante mille hommes, mais qu'il fut néanmoins obligé d'abandonner. L'Empereur le fit son Général, & on le choisit pour aller faire l'expédition de *Candy* où nous l'avons laissé à la tête des *Chingulais* avant la mort de *Parea Pandar*. Lorsqu'il se vit dans ce Roïaume avec de si grandes forces, au lieu de le remettre sous l'obéissance de son Maître, il prit ses mesures pour se le conserver. Il commença par détruire les Portugais qui l'avoient suivi, en les faisant mourir les uns après les autres ou dans l'éxil ou par les tourmens. Et pour s'attirer l'affection des *Chingulais*, il abjura le Christianisme, il quitta son nom de D. Jean & prit celui de *Fima Laderma Suria Ade*. Enfin aiant gagné le cœur des Peuples, qui le reconnurent pour leur protecteur, il déclara la guerre aux Hollandois.

François de Sylva étoit alors Gouverneur de *Colombo*. *Pedro Lopès de Sousa* aiant relâché à cette Place, le Gouverneur le pria de representer au Conseil des Etats des Indes à Goa où il étoit fort consideré, les cruautez *que Fima Laderma Suria Ade* exerçoit envers les Portugais, & que sans un prompt secours ils couroient risque de perdre *Ceylan*, ajoûtant de representer aussi que le commandement général des Armées dans ce Païs-là lui étoit dû avec justice, parce qu'il n'y avoit personne qui connût mieux le Païs que lui. *Pedro Lopès de Sousa* le lui promit & lui tint parole : il fit connoître aux Conseillers d'Etat l'extremité où étoient reduits les Portugais à *Ceylan*, & parla aussi beaucoup en faveur du Commandant de *Colombo*. Le Conseil s'étant assemblé on y convint d'envoïer du secours dans cette Ile, & on choisit en même tems *Pedro Lopès de Sousa*, pour le commander. Il fit tous ses efforts pour s'en dispenser, & afin d'y mieux réüssir, il demanda des choses si deraisonnables qu'il crut qu'on ne les lui accorderoit jamais. Il avoit deux neveux, il demanda pour l'un la charge de Mestre de camp général, & pour l'autre la Reine Catherine en mariage, laquelle, comme nous avons dit, ne pouvoit se marier que du consentement du Roi de Portugal ou du Vice-Roi des Indes. Après plusieurs déliberations on accorda à *Pedro Lopès de Sousa* tout ce qu'il voulut. Les Portugais envoïérent donc un secours de douze cens hommes avec toutes les munitions necessaires, & il arriva heureusement à *Manar* où l'on prit la Reine Catherine, & le Convoi alla heureusement à *Négombo*. Le Gouverneur de *Colombo* n'eut pas plûtôt appris que c'étoit *Pedro de Sousa* qui emmenoit la Reine Catherine avec tant de forces, qu'il resolut de se venger de sa perfidie, dont il croïoit n'avoir aucun lieu de douter, en le laisant plûtôt périr que de lui donner la moindre assistance. Peu de jours après que *Pedro Lopès* de *Sousa* fut arrivé à *Negombo*, un Modiliar de grande reputation chez les Chingulais, vint le féliciter sur son heureuse arrivée, & rendre en même tems ses hommages à *Donna Catharina* comme à sa Reine. L'usurpateur Fima en conçut un grand chagrin, mais pour prévenir les suites d'un accident si fâcheux, il pensa à tous les expediens imaginables, & enfin il en trouva un qui lui réüssit. Il écrit une Lettre, par laquelle il avertit le *Modiliar*, qu'il étoit campé à deux lieuës de *Balané* ; qu'il s'attendoit à recevoir bientôt avis de ce qu'il auroit fait pour son service, & qu'il ne doutoit pas que la guerre n'allât finir par la vie du Général Portugais, selon qu'ils en étoient convenus. Il donne cette Lettre à un *Chingulais* & l'instruit de roder vers le camp des Portugais, & de chercher l'occasion de se faire prendre, en faisant toutes les mines de s'enfuir ! Le *Chingulais* fit parfaitement bien son rôle. La Lettre fut trouvée sur lui, & portée au Général qui la montra au *Modiliar*, & sans faire aucune refléxion lui enfonça son poignard dans le sein. Les vingt mille hommes que le *Modiliar* avoit amenez avec lui tomberent dans une si grande consternation à la vûë de ce triste spectacle, que toute l'armée se débanda & se retira par troupes vers celle de l'ennemi. D. Jean qui avoit tout prévu pour enveloper le Général Portugais, le défit entiérement ; & lui, ses neveux & tous les Portugais périrent en cette occasion. L'Usurpateur demeura victorieux sur le champ de bataille, & la Reine ne put éviter de tomber entre ses mains. Il la viola en presence de l'Armée, & l'épousa après, dont il eut un Fils nommé le Prince des *Cocqs*. D. *Jerome* de *Azevedo* qui fut envoïé après pour réparer cette perte, fut obligé de se retirer & de laisser l'Usurpateur en possession de l'Empire. Il y a de l'apparence qu'une partie de ces événemens arriva du vivant de l'Empereur de Ceylan. Quoiqu'il en soit, les Hollandois obtinrent de lui l'an 1602. de s'établir dans son Ile, & nonobstant sa trahison envers le Vice-Amiral *Zebald* de *Weert* il entretint toûjours correspondance avec les Hollandois, comme firent après lui ses Successeurs ; ce qui fut la ruine des Portugais. Il mourut en 1604. & laissa un Fils & une Fille.

Après sa mort, la Reine fut obligée d'épouser *Henard Pandar*, son parent. On raporte differemment ce mariage : les Portugais disent qu'il s'étoit fait *Changatar*, c'est-à-dire Prêtre Gentil, & que la Reine le fit rechercher sur le Pic d'*Adam*. Mais d'autres raportent que quoiqu'il fût *Changatar*, il ne laissa pas d'être du nombre des plus puissans de ce Païs qui se revolterent pour disputer à qui épouseroit la Reine, & qu'aiant obtenu une amnistie pour venir à la Cour avec le Prince *Uva* son Competiteur, il le poignarda, & que la nécessité des affaires de cette Princesse la contraignit de l'épouser. Il en eut plusieurs enfans qu'il donna à élever aux Portugais, à qui, selon eux, il fut toûjours dès le commencement fort attaché. La suite en fera connoître la verité tant dans sa propre conduite que dans celle de ses enfans. Aussitôt qu'il fut Roi de *Candy*, il se fit apeller CAM APATI MAHA D'ASCIN, il traita avec les Hollandois, qui gagnérent beaucoup

coup plus avec lui, qu'ils n'avoient fait par le moïen de *George van Sphilberghen*. *Marcellus Boſchower* fut chargé de négocier avec le Roi de *Ceylan* en vertu des Lettres Patentes qu'il en eut, datées des mois de Septembre & Octobre 1609. & il conclut ſon Traité en 1610. Dès que les Portugais eurent connoiſſance de ce Traité ils declarérent la guerre au Roi. En 1612. ce Prince mit une Armée de cinquante mille hommes en Campagne, il remporta pluſieurs avantages ſur les Portugais, & ceux-ci de leur côté ne ceſſoient de ſoulever contre lui ſes ſujets. Enfin on fit un Traité de part & d'autre; mais en 1623. Conſtantin de Sa arriva à *Ceylan* en qualité de Capitaine Général. Il commença d'abord à faire bâtir un Fort à *Trinquemalé*, & un autre à *Batecalou*. Le Roi irrité de cette entrepriſe entra ſur les terres des Portugais & y fit quelques hoſtilitez; mais Conſtantin fit pluſieurs expeditions fort heureuſes, & fit toûjours échouer les deſſeins du Roi. Son ſuccez fut ſi grand que le Roi de Portugal le fit preſſer de reduire le Païs & d'en chaſſer le Roi de *Candy*. Cependant ce Général qui ne laiſſoit pas d'être fort affoibli, étoit perſuadé que la paix étoit plus néceſſaire que la guerre : mais pour obéïr aux ordres qu'il reçut du Conſeil d'Etat, il ne craignit point de donner ſa vie pour ſon Roi : La faute qu'il fit fut la confiance qu'il eut en quatre *Modiliars* nez à *Colombo* & qui étoient Chrétiens. Il y avoit néanmoins plus de trois ans que le Roi de *Candy* avoit traité avec eux; & pour commencer à éxécuter le deſſein tramé ſi ſécretement que les Portugais n'en eurent aucune connoiſſance, il ſaccagea deux des Provinces des Portugais. Les quatre *Modiliars* furent les premiers à remontrer au Général cet affront fait au Roi de Portugal. Il le reſſentit, mais avec trop de précipitation il entra avec une Armée de 20. mille *Laſcarins* ou Soldats du Païs, & 1500. Portugais, dans le Roïaume d'*Uva* : après une longue marche il fit repoſer ſon Armée pendant deux jours, ſur une éminence où il s'étoit campé; mais il fut bien ſurpris, quand il vit tout d'un coup la plaine toute couverte des troupes de l'ennemi. Dans ce danger où il s'étoit mis pour s'être trop avancé, il encouragea, du mieux qu'il put, ſon Armée, qui étoit dans la conſternation. Dès le matin les *Modiliars* qui faiſoient l'avantgarde ſe mirent en mouvement avec les troupes qu'ils commandoient, l'ennemi s'avança de ce côté-là. Un des Traîtres commença à ſe tourner contre les Portugais, & les autres aiant fait la même choſe, ce jour-là & le ſuivant les Portugais furent taillés en piéces avec leur Général qui ſe jetta au milieu des ennemis dont il tua tous ceux qu'il put atteindre, juſqu'à ce que percé de coups il tomba mort. L'an 1631. *George d'Almeida* revint avec de nouvelles forces, & obligea le Roi de *Candy* à demander la paix, & ce Païs reſta tranquille juſqu'au tems de *Pedro da Sylva Molle* qui fut envoïé pour gouverner les Indes, & il nomma *Diégo de Mello* Général de *Ceylan*.

Raya-Singa ſuccéda au Roi *Henar-Pandar*; ſoit qu'il eût été élevé parmi les Portugais ou non, ce nouveau Roi de *Candy* en uſoit fort bien avec eux: mais *Diego de Mello* par ſes hauteurs & ſes reſſentimens particuliers, l'obligea à lui faire la guerre, qui coûta la vie au Général dans une bataille, où il perit & beaucoup de Portugais avec lui. Ce Prince tout-à-fait rebuté des Portugais envoïa deux des premiers de ſa Cour à *Batavia* pour rechercher l'alliance des Hollandois, qui envoïérent à leur tour deux Ambaſſadeurs au Roi de *Candy*, où ils arriverent au mois de Mars 1638. Les Articles furent reglez & on ſigna le Traité. En 1639. pour faire plaiſir au Roi de *Candy* ils prirent ſur les Portugais *Batecalou* & *Triquimalé*. En 1640. Ils emporterent d'aſſaut *Négombo*, & *Gallé*, & en 1656. ils aſſiégerent *Colombo*, dont ils ſe rendirent Maîtres. En 1658. ils prirent l'Ile de Manar & la Fortereſſe de *Jafanatapan* où les Portugais s'étoient retirez. Les aiant ainſi pourſuivis de place en place ils les chaſſerent de l'Ile & les firent tranſporter à *Batavia*. Ils pouvoient retenir alors quelques autres Places que les Hollandois ne voulurent pas prendre, pour ſe contenter ſeulement de ce qu'ils pouvoient garder; mais afin de les affoiblir davantage, ils donnerent *Meliapou*, *Grangarot*, *Coulaou*, *Cananor* aux Rois du Païs. Dans la ſuite les ſeuls Hollandois ſont reſtez à *Ceylan*, où ils poſſedent ce qu'on peut apeller le *Ceylan* Hollandois, qui renferme preſque toutes les Côtes de l'Ile & le Païs où croit la Canelle. Ils ſont encore Maîtres des Iles de *Jafanapatan*, de *Manar* & de *Calpentin*. Dans tout ce Ceylan Hollandois ſont les Villes de *Jafanapatan*, *Trinquinimalé*, *Cotiar*, *Tale*, vers le Levant; & *Mature*, *Ponte Gallé*, *Calturé*, *Negombo*, *Chilao*, & *Colombo* la Capitale de tout le Païs, toutes ſituées vers le Couchant.

Abregé des Revenus des Empereurs de Ceylan dans le tems que les Portugais en étoient les Maîtres.

LE Païs cedé au Roi de Portugal par *Parea Pandar* Empereur de *Ceylan* contenoit, dans ſon étenduë de cinquante deux-lieuës, vingt & un mille huit cens ſoixante-trois villages ou hameaux. De tout ce qui ſe leve dans cette étenduë de Païs, il n'en revient aucun argent dans les coffres du Souverain. Toutes les Terres dans leurs diviſions ſont attachées aux Charges, aux Dignitez & aux Métiers, & chacun ſelon ſa portion eſt obligé de ſervir à ſes dépens, & de ſe rendre tout armé & avec des proviſions, dès qu'il en reçoit l'ordre, ſans qu'aucun Noble ou Officier puiſſe s'exempter de fournir la quantité d'hommes à laquelle ſa Terre eſt taxée; de ſorte que le Roi ſait éxactement le nombre d'hommes qu'il peut avoir, & ſur lequel il peut faire fond. Chacun eſt obligé de faire trois portions de ſa terre, dont il doit enſemencer l'une, planter l'autre, & faire de la troiſiéme un jardin. Roturiers ou Nobles, tous ont leur occupation pour le ſervice, & le reſte du tems ils l'emploïent à la culture de ces terres qu'ils apellent leurs *Paravenias*. Pour avoir le *Paravenia* de ſon Pere, il faut ſuccéder à ſon emploi ou métier, autrement on perd ſon droit. Le *Paravenia* d'un Officier ne peut paſſer à un ouvrier, ni celui d'un homme de guerre à quelcun d'une autre profeſſion. Dans le tems que le Souverain eſt en campagne, les Maires de chaque village ſont chargez de nourrir les gens de guerre qui paſſent par le lieu où ils ſont, ou qui y demeurent.

C'eſt à eux encore à fournir les chariots & les voitures. Les Chartiers les conduiſent pour rien. Il en eſt de même de tous les autres de chaque profeſſion, qui, ſelon que leurs terres ſont affectées, doivent travailler pour le Roi. Ceux qui travaillent aux mines, en doivent donner une certaine quantité au Roi, & ils peuvent vendre le reſte. Les conditions au deſſous de celles-ci, ſont les Tambours qui font une compagnie à part dans le tems de guerre. Les Bucherons, ceux-ci ſont obligez de couper du bois pour le Roi, & ils ſervent de Chartiers. Les Crocheteurs emploïez à porter les hardes & les paquets pour chaque particulier, ſans pouvoir rien exiger. Les Cordonniers & les Barbiers eſtimez du plus bas ordre, ils relevent immediatement du Roi auſſibien que ceux qui cultivent la Canelle dont ils lui donnent une certaine part. Le revenu du Roi en Canelle eſt de trois mille deux cens coffres par an. Chaque coffre péſe ſept livres, poids de Portugal. Le Trafic de Canelle attire au Roi toutes les richeſſes des Indes par le concours des bâtimens qui viennent de Perſe, d'Arabie, de la Mer Rouge, de la Chine, & de l'Europe. Le prix de la Canelle eſt toûjours le même; car quand il viendroit moins de Navires on brûle ce qui reſte pour obliger ceux qui la cultivent à travailler. Les mines de Rubis & d'autres pierres précieuſes n'étoient pas fort en eſtime parmi les *Chingulais*. Les ouvriers deſtinez à y travailler par leurs Terres avoient un Capitaine appellé *Vidava Daſagras*, & ils étoient obligez de travailler 15. jours & de fournir au Roi le nombre & la qualité des pierres qu'il demandoit. Mais ces mines ont été bien plus du goût des Portugais qui en connoiſſoient la valeur, & la Charge de *Vidava Daſagras* fut bien plus briguée. Cependant toutes ces richeſſes ne produiſoient pas plus de vingt ou vingt-quatre mille écus à l'Epargne par an, chacun pillant de ſon côté. Le Grand Mogol tire auſſi de Ceylan vingt ou trente Elephans; & chaque Elephant ſe vend une très-groſſe ſomme; & par là on peut connoître qu'un Roi de *Ceylan* étant ſervi comme il eſt, avec le profit de la Canelle & des Elephans, a des revenus très-conſidérables: voïons les richeſſes du Païs dans ſes Productions.

Des principales Productions de l'Ile de Ceylan.

QUoique cette Ile ſoit ſous la Ligne, l'air y eſt ſi temperé qu'on peut dire qu'il n'y fait ni froid ni chaud. C'eſt-pourquoi il ne faut pas s'étonner de l'abondance qui croît en cette Ile de toutes ſortes de proviſions, & que ce Païs ſoit ſi fertile en tout ce que la Nature peut fournir de plus riche & de plus prétieux. Outre les Fruits communs, comme Figues, Raiſins, Grenades, Oranges, Citrons, Tabac, on y trouve du *Cardamone*, du Bois de Breſil que les Indiens appellent *Sapaon*, du Poivre, de l'*Areka*, de l'*Adhatoda*, & de la Canelle. L'*Areka* eſt un arbre fort haut, ſes branches ſont pendantes, & forment comme des bouquets de plumes vertes. Il ſe prend mêlé avec de la chaux ou envelopé d'une feuille de Betel; on prétend qu'il rend l'haleine douce, qu'il nettoïe & fortifie l'eſtomac. On ne fait aucun feſtin qu'on ne preſente le Betel. L'*Adhatoda* eſt un arbre qui croît d'une hauteur extraordinaire, & au bout de quelque tems, de ſon ſommet il ſort une nouvelle tige haute de près de trente piés. Cette tige pouſſe pluſieurs branches qui ſe couvrent de fleurs, & les fleurs ſe changent en fruits: lorſqu'ils ſont murs la tige ſe ſeche & l'arbre meurt. Les feuilles de cet arbre ſervent à faire des Parapluïes, à couvrir les maiſons, & à écrire deſſus. Le Canelier eſt un arbre qui n'eſt pas grand. Il porte ſon fruit deux fois l'année, lequel reſſemble à celui du Laurier, ſes feuilles aprochent auſſi beaucoup de celles de ce dernier arbre. Il croît ſi vîte & en ſi grande quantité qu'il y a une Loi pour obliger les habitans d'en nettoïer les chemins: autrement, on y verroit un bois ſi épais qu'on ne pourroit plus paſſer. Pour avoir cette excellente écorce on fend l'arbre en long, & l'écorce de blanche devient de la couleur que nous la voïons. Le débit qu'on en fait eſt une des plus grandes richeſſes de Ceylan. Les Arabes & les Perſes qui en font un grand uſage, l'eſtiment par deſſus celle qui vient des autres endroits.

Ceylan n'eſt pas moins feconde en toutes ſortes de troupeaux & d'animaux. Il y a abondance de Vaches, de Bufles, de Chevres & de Cochons dont le meilleur ne coûte pas vingt ſous. Les Sangliers, les Cerfs, les Merus, les Gazelles, les Daims, les Porc-épis & les Liévres y abondent. Le Gibier comme Pans, Tourterelles, Pigeons, Perdrix, Becaſſines, Gelinotes de bois, & Becaſſes, Oyes ſauvages, Canards & Vanneaux y ſont communs. Il s'y mange d'un eſpèce de Lézard d'un goût excellent. Les Riviéres foiſonnent en poiſſon & en coquillages. Les Fruits y ſont délicieux, & les arbres en portent deux fois l'année, mais il n'y en a point qui approche d'une eſpèce d'Orange qu'ils apellent l'Orange du Roi. J'avois inſenſiblement oublié à mettre l'Elephant au nombre des autres animaux de *Ceylan*: mais il merite auſſi d'être mis à part par les grands ſervices qu'il rend à l'homme, ſur tout à ceux de l'Ile dont nous parlons. Le plus grand Elephant a neuf coudées depuis la pointe du pié juſques à l'épaule. Pour chaque coudée on donne mille Pardaons; & ſur ce pié un Elephant de *Ceylan* vaut au moins huit mille Pardaons, & les Mores ou Mahometans donneront autant pour un de bonne taille que pour quatre d'un autre endroit. Ces animaux s'aprivoiſent fort facilement, & en trois jours on peut les lâcher ſans craindre qu'ils retournent au bois. Il n'eſt pas vrai qu'ils ne ſe couchent point; puiſqu'ils le font toutes les nuits, qu'ils ſe courbent & qu'ils ſe baiſſent quand on les charge.

Si nous fouillons dans les entrailles de la Terre de *Ceylan*, nous y trouverons ce qu'il y a de plus précieux dans le Monde. Des Mines qui ſont dans les Roïaumes de *Ceita-Vaca*, de *Dina-Vaca* de *Candy*, d'*Uva* & de *Cotta*, on tire les pierres précieuſes les plus eſtimées, ſavoir des Yeux de Chat, des Rubis, des Saphirs des Topaſes, des Jacintes, des Verlis & des Tari-

Taripos; celles dont les *Chingulais* & les Mores font plus de cas ſont les Yeux de Chat. Les couleurs les plus vives & les plus belles ſont réünies enſemble dans cette pierre, ſans qu'on puiſſe dire celle qui eſt la plus charmante. On la voit briller tantôt d'une couleur & tantôt d'une autre ſelon le ſens où vous la regardez. Ces pierres ſont nommées *Yeux de chat* à cauſe des rayes couchées l'une contre l'autre, & qui cauſent la diverſité de ces couleurs, comme il arrive véritablement dans les yeux d'un Chat qui changent de couleur à meſure qu'il ſe tourne. Elles peſent plus que les autres, & on ne les travaille jamais: on ſe contente ſeulement de les laver. Les Rubis de *Ceylan* paſſent pour les plus précieux. Il y en a de ſeize Carats qu'on priſe ſix cens écus d'or. Les Saphirs après les Rubis y ſont auſſi d'une grande beauté. Il s'en trouve de deux ſortes: les fins qui ſont durs & d'un bel azur ſont plus recherchez que ceux qui ſont d'un bleu pâle. C'eſt encore de *Ceylan* que viennent les belles Topaſes. Les nettes & les brillantes y ſont priſes au poids de l'or, & quand elles tirent trop ſur le blanc, les *Chingulais* en font de faux Diamans. Les autres pierres ne ſont pas tout-à-fait ſi eſtimées. A toutes ces richeſſes de l'Ile de *Ceylan*, il faut ajouter les Perles qu'on pêche ſur la côte. Cette pêche ne ſe fait que depuis l'onziéme de Mars juſqu'au vingtiéme d'Avril. Vers le commencement de Mars il arrive ſur la Côte juſques à quatre à cinq mille barques appartenant à des Marchands qui ſe ſont aſſociez enſemble pour en armer 4. ou 5, ſelon le fonds qu'ils ont. Ces barques vont enſemble chercher les endroits où la Mer n'a tout au plus que ſept braſſes. De là ils envoïent trois barques pour pêcher des huîtres de côté & d'autre, avec ordre d'en raporter chacune mille. On ouvre les huîtres pour voir ſi les Perles ſont belles cette année, & c'eſt un eſſai qu'ils en font, afin de pouvoir, ſelon qu'elles ſont nettes, rondes & de belle eau, faire leur accord avec le Roi. Après qu'ils ſont convenus avec lui, il leur donne 4. Vaiſſeaux de Guerre pour les eſcorter contre les Corſaires. L'Onziéme de Mars, & au ſignal d'un coup de Canon, toutes ces barques vont à la pêche. Elles ont chacune une pierre d'environ ſoixante livres attachée à une corde dont un bout tient à la barque. Le Plongeur ſe lie cette pierre aux piés, & paſſant à ſa ceinture une autre corde, où eſt attachée une corbeille, & dont deux Mariniers tiennent l'autre bout, le Plongeur deſcend au fond de la Mer; il y demeure l'eſpace qu'on pourroit reciter deux fois le Simbole, & aiant rempli ſa corbeille, il fait le ſignal avec la corde, & on le tire promptement. Un autre Plongeur deſcend en ſa place, & ainſi tour à tour entre 7. ou 8. Plongeurs qui ſont dans une barque. Le Commandant, ſur les quatre heures après midi, tire un autre coup de Canon, & les barques vont à terre décharger leurs huîtres dans des parcs faits exprès, où les Marchands partagent entre eux les Perles. Il ne manquoit plus à *Ceylan* que cette pêche pour la rendre avec le reſte de ſes richeſſes digne du nom qu'on lui a donné de Paradis terreſtre.

De la Religion, des Coûtumes & des Mœurs des Chingulais.

CE beau Païs cependant ſi riche des dons de la Nature, a des habitans qui ne ſauroient par ces merveilles naturelles s'élever juſqu'à leur Créateur. Et quoique le Flambeau de l'Evangile y ait éclairé en differens tems, comme il fait encore aujourd'hui; les Chingulais ſont encore de parfaits Gentils, & ont de la Divinité une idée fort groſſiére. Ils en croïent une qui a créé le Monde, mais qui a d'autres Divinitez au deſſous d'elle, pour avoir ſoin chacune de leur emploi, les unes ſur la Mer & les autres ſur la Terre. Ils ont des Idoles de differentes figures, comme d'un Homme, d'une Femme, d'un Singe, d'un Elephant. Mais il y en a une au deſſus de toutes les autres nommée *Budu* qui a plus de 32. piés de haut. Ils adorent leur Roi comme un de leurs Dieux; en l'abordant ils ſe proſternent trois fois le viſage contre terre, & quand il eſt mort ils lui font des ſacrifices. Ils ont un grand Prêtre qui connoît avec ſon Conſeil des affaires de la Religion. Ils l'appellent *Terumvanſe:* il a ſous lui quatre Dioceſes qui ont chacun leur Pontife pour avoir ſoin du Pagode du lieu où il fait ſa reſidence. Leurs Pagodes ſont conſacrés à quelque Idole, & ils ont des revenus fort conſidérables. Les *Changatars* ou Prêtres ſont en grande vénération; mais *Raya Singa* n'a pas laiſſé que d'en faire mourir quantité pour s'être mêlez des affaires d'Etat. Souvent ils abuſent de la confiance du Peuple dont ils remuent la conſcience comme ils veulent, pour les attirer dans leur parti: les *Chingulais* & les *Chingulaiſes* ne peuvent ſe marier qu'à un homme ou à une femme de même condition. Une femme même qui auroit commerce avec une perſonne moins noble qu'elle, ſeroit punie de mort, & ce ſont ſes propres parens qui le demandent pour reparer l'affront qu'elle a fait à leur Famille. Quand une Fille veut ſe marier, elle choiſit un homme avec qui elle convient des conditions; elle les propoſe à ſes parens, le feſtin ſe fait, & les voilà mariez. Mais ce qui diſtingue leur mariage de tous les autres, c'eſt que la premiére nuit eſt pour le mari, la ſeconde pour le frere du mari; & s'il y en a plus, juſques à ſept, ils ont chacun leur nuit; ainſi une femme épouſe toute une Famille à qui elle ſuffit. Les premiers jours paſſez le mari n'a pas plus de droit que les autres. Il peut prendre ſa femme quand elle eſt ſeule, mais ſi elle ſe trouve avec un autre frére, il ne peut pas en diſpoſer, & les enfans ne ſont pas plus à l'un qu'à l'autre. Les *Chingulais* ont l'eſprit fin & délicat, ils comprennent aiſément. Ils ſont bons Poëtes ſi l'on en croît l'Ecrivain que je ſui. Ils ont tous de la voix, & chantent ſi agréablement, que c'eſt un plaiſir de les entendre. Mais la vanité dont ces Peuples ſont rem-

plis, ôte tout le merite de ces bonnes qualitez. Ils ſont fourbes, legers, & changent de Religion ſelon leurs intérêts. Quand ils vont parmi les Chrétiens ils ſont les meilleurs Chrétiens du Monde, & lorſqu'ils ſont chez eux ils retournent à leur Pagode & à leur premiére Idolatrie.

Fin du Tome Sixiéme.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01767371 8

fol. G
274

ATLAS
HISTORI

TOM VI

F

No.